Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



George Eliot

MIDDLEMARCH

Tome II

Étude de la vie de province

(1871-1872)
Traduit de l'anglais par M.-J. M.

Table des matières

LIVRE V

LA MAIN DU MORT

CHAPITRE PREMIER

Dorothée sortait rarement sans son mari, parfois seulement, comme à toute femme de sa condition, lorsqu'elle habite à trois milles d'une ville, il lui arrivait de se rendre seule en voiture à Middlemarch, pour des emplettes ou pour des œuvres de charité. Deux jours après la scène de l'allée des Ifs, elle résolut de profiter d'une de ces occasions, pour aller trouver Lydgate, et lui demander si son mari avait réellement éprouvé quelques symptômes alarmants qu'il lui cachait, et s'il avait insisté pour connaître la vérité sur son état. Elle se sentait presque coupable de chercher des informations auprès d'un autre que son mari lui-même, mais la crainte de n'en pas obtenir de lui, – la crainte d'une ignorance qui pourrait la rendre dure et injuste – triompha de ses scrupules. Elle était sûre, en tout cas, qu'il s'était produit une certaine crise dans l'esprit de son mari : dès le lendemain, il avait adopté une méthode nouvelle dans le classement de ses notes, et il l'avait associée d'une façon inusitée à l'exécution de son plan. La pauvre Dorothée avait à faire provision de patience.

Il était à peu près quatre heures, lorsque sa voiture s'arrêta devant la maison de Lydgate, Lowick Gate ; et, dans sa crainte soudaine de ne pas le rencontrer, elle regrettait de ne pas lui avoir écrit d'avance. Et en effet, il n'était pas chez lui.

– Mistress Lydgate est-elle chez elle ? demanda Dorothée qui ne se souvenait pas d'avoir encore vu Rosemonde, mais se rappelait maintenant les circonstances de son mariage.

– Oui, mistress Lydgate était à la maison.

– Je vais entrer lui parler un instant, si elle veut bien le permettre. Voulez-vous lui demander si elle peut me recevoir, recevoir mistress Casaubon pour quelques minutes ?

Quand la domestique se fut éloignée pour s'acquitter du message, Dorothée put entendre de la musique dont les sons lui arrivaient par une fenêtre ouverte, le chant d'une voix d'homme, puis un piano éclatant en une suite de traits ; mais les roulades cessèrent subitement et la domestique revint lui annoncer que mistress Lydgate serait heureuse du recevoir mistress Casaubon.

Lorsque la porte du salon s'ouvrit, l'entrée de Dorothée produisit une sorte de contraste qui n'était pas rare dans la vie de province, alors que les habitudes des rangs différents de la société se confondaient moins qu'aujourd'hui. Que ceux qui le savent nous disent exactement quelle étoffe portait Dorothée, dans ces jours d'automne encore chauds, quel était ce léger tissu de laine blanche, doux au toucher et doux à l'œil. Sa robe paraissait toujours fraîche comme si elle la mettait pour la première fois, et répandait comme un doux parfum de haies ; elle était toujours en forme de pelisse avec de longues manches pendantes absolument passées de mode.

Ses mouvements et son port de tête étaient pleins de grâce et de dignité ; et autour de ce visage, de ses cheveux simplement séparés, au-dessus de ses yeux candides, le grand chapeau cabriolet, auquel étaient condamnées les femmes de l'époque, ne paraissait pas une coiffure plus extraordinaire que le croissant d'or que nous appelons une auréole. Toujours est-il que, pour les deux personnes présentes, il n'était pas d'héroïne dramatique dont l'entrée eût

pu être attendue avec plus d'intérêt que celle de mistress Casaubon. Elle était, pour Rosemonde, une de ces divinités du comté, qui ne frayaient pas avec le commun des mortels de Middlemarch, et dont les moindres particularités dans les manières et l'extérieur étaient pour elle un digne objet d'étude ; Rosemonde n'était pas non plus sans éprouver une certaine satisfaction que mistress Casaubon eût occasion de l'étudier elle-même. À quoi bon en effet être charmante, si les meilleurs juges ne vous voient pas ? et depuis que Rosemonde avait été, chez sir Godwin Lydgate, l'objet des compliments les plus flatteurs, elle était tout à fait sûre de l'impression qu'elle devait produire sur les gens bien nés. Dorothée lui tendit la main avec son amabilité simple et naturelle et regarda avec admiration la ravissante jeune femme de Lydgate, ayant bien conscience sans doute de la présence d'un gentleman debout à quelque distance, mais ne le voyant que comme une forme vague en habit d'homme, dans une perspective éloignée. Ce gentleman était trop occupé de la présence de l'une des deux femmes, pour réfléchir au contraste qu'elles formaient, contraste frappant pour l'œil d'un observateur indifférent. Elles étaient grandes, toutes deux, leurs yeux étaient au même niveau ; mais représentez-vous cette blonde et juvénile beauté de Rosemonde, avec sa merveilleuse couronne de cheveux pâles, avec sa robe bleu clair d'une perfection de forme et de coupe à faire pâmer toutes les couturières, un grand col brodé dont le prix valait la peine d'être cité, ses petites mains couvertes de bagnes, et cette réserve de manières qui ne s'ignore pas et qui remplace à grands frais la simplicité.

– Je vous remercie beaucoup de me permettre de vous interrompre, dit aussitôt Dorothée. Je suis très désireuse de voir M. Lydgate avant de rentrer, et j'espérais que vous

pourriez peut-être me dire où je le trouverais, ou même me permettre de l'attendre ici, s'il ne doit pas tarder.

– Il est au nouvel hôpital, dit Rosemonde, je ne sais pas au juste quand il rentrera ; mais je puis le faire chercher.

– Voulez-vous me permettre d'aller le chercher ? demanda Will Ladislaw en s'avançant.

Il avait déjà pris son chapeau avant l'entrée de Dorothée.

Elle rougit de surprise, mais lui tendit la main avec un sourire de plaisir auquel on ne pouvait se méprendre, en disant :

– Je ne savais pas que ce fût vous ; je ne pensais pas du tout vous trouver ici.

– Irai-je à l'hôpital prévenir M. Lydgate que vous désirez lui parler ? répéta Will.

– Ce serait plus tôt fait, de lui envoyer la voiture, dit Dorothée, voulez-vous être assez bon pour en donner l'ordre au cocher.

Will se dirigeait vers la porte, quand Dorothée, dont l'esprit, venait en un instant de repasser par un enchaînement de souvenirs, se retourna brusquement.

– J'irai moi-même, dit-elle, je vous remercie. Je désire ne pas perdre de temps avant de rentrer. Je vais aller à l'hôpital et j'y verrai M. Lydgate. Vous m'excuserez, mistress Lydgate. Je vous suis très obligée.

Son esprit était évidemment sous l'empire de quelque soudaine pensée, et elle quitta la chambre, ayant à peine

conscience de ce qui l'entourait, s'apercevant à peine que Will lui avait ouvert la porte et offert le bras pour l'accompagner jusqu'à la voiture. Elle prit ce bras, sans rien dire. Will, péniblement contrarié, ne trouva de son côté rien à dire non plus. Il l'aida silencieusement à monter en voiture, ils se dirent adieu et Dorothée s'éloigna.

Durant un trajet de cinq minutes, elle eut le temps de se livrer à des réflexions toutes nouvelles pour elle. Sa résolution de se retirer, son empressement à quitter la chambre, lui étaient venus de l'idée soudaine qu'il y aurait quelque fausseté de sa part à consentir à un nouvel entretien avec Will, qu'elle ne pourrait pas révéler à son mari ; il y avait déjà assez de dissimulation dans le fait d'aller trouver Lydgate. C'était bien là, sans aucun doute, la seule pensée dont elle eût eu conscience ; mais elle avait cédé aussi à un vague sentiment de malaise. Les accents de cette voix d'homme et du piano qui l'accompagnait, auxquels elle n'avait pas fait attention au moment même, seule maintenant dans sa voiture, elle les entendait résonner au plus profond de son âme ; et elle arriva à faire avec quelque surprise la réflexion que Will Ladislaw passait son temps avec mistress Lydgate, pendant l'absence de son mari. Là-dessus elle ne put s'empêcher de se souvenir qu'il avait aussi passé quelques instants seul avec elle dans des circonstances semblables ; pourquoi donc y aurait-il alors dans ce fait quelque chose de choquant ? Mais Will était parent de M. Casaubon, elle était tenue de lui témoigner de la bienveillance. À certains indices cependant, elle aurait peut-être dû comprendre que M. Casaubon n'aimait pas les visites de son cousin, en son absence. « Peut-être me suis-je trompée en bien des choses, » se dit la pauvre Dorothée, tandis qu'elle essuyait rapidement les larmes qui roulaient le long de ses joues.

Elle se sentait confusément malheureuse, et l'image de Will, qui jusqu'ici avait toujours été si pure pour elle, se trouva mystérieusement ternie. Mais la voiture s'arrêta à la grille de l'hôpital. Bientôt après, elle se promenait avec Lydgate autour des pelouses du jardin, et ses sentiments revenaient avec énergie au sujet qui lui avait fait chercher cette entrevue.

Will Ladislaw, cependant, était mortifié, et il en savait assez clairement la raison. Les chances de rencontrer Dorothée étaient rares ; et ici, pour la première fois, il venait de s'en présenter une, dans laquelle il n'avait pas paru à son avantage. Ce n'était pas seulement, comme ç'avait été déjà le cas, le sentiment qu'elle n'était pas exclusivement occupée de lui, mais surtout le sentiment qu'elle l'avait surpris dans des circonstances, où il n'était pas, lui, exclusivement occupé d'elle. Au milieu des cercles de Middlemarch qui ne faisaient pas partie de la vie de Dorothée, il se sentait rejeté à une nouvelle et plus grande distance d'elle. Mais ce n'était pas sa faute : depuis qu'il avait pris un appartement en ville, il avait dû faire, sans aucun doute, de nombreuses connaissances ; sa position exigeait qu'il connût tout le monde et toute chose. Personne certainement, aux environs, ne méritait plus d'être connu que Lydgate, et il se trouvait qu'il avait une femme musicienne et bien digne aussi d'être recherchée.

Telle était toute l'histoire de cette situation au milieu de laquelle Diane était descendue d'une façon trop inattendue devant son adorateur. Il y avait là quelque chose de mortifiant. Will sentait bien, au fond, que sans Dorothée il ne se serait pas établi à Middlemarch : et voilà maintenant que son établissement dans cette ville menaçait de le séparer d'elle par ces barrières de l'opinion, plus fatales à la persistance d'un mutuel intérêt que la distance entre Rome et

l'Angleterre. Il était facile de délier les préjugés sur le rang et les professions, quand ils se présentaient sous la forme d'une lettre tyrannique de M. Casaubon ; mais les préjugés, comme les corps odorants, ont une double existence, à la fois solide et subtile : – solide comme les pyramides, subtile comme le vingtième écho d'un écho, ou le souvenir de jacinthes qui auront une fois parfumé la nuit. Et Will était d'un tempérament fait pour sentir vivement les plus subtiles impressions ; un homme avec des perceptions plus grossières n'aurait pas senti, comme lui, que, pour la première fois, et bien indépendamment de lui, l'idée de quelque chose d'incorrect dans la parfaite aisance de leurs rapports avait traversé l'esprit de Dorothée, et que leur silence, pendant qu'il la conduisait à la voiture, avait eu, en soi, quelque chose de glacé. Casaubon n'aurait-il pas dans sa haine et dans sa jalousie, persuadé à Dorothée que Will était descendu au-dessous d'elle dans l'échelle sociale ? Maudit soit Casaubon !

Will rentra dans le salon, et, prenant son chapeau, s'avança d'un air contrarié vers mistress Lydgate qui s'était assise à sa table à ouvrage.

– C'est toujours une fatalité, lui dit-il, d'être interrompu, quand on fait de la musique ou de la poésie. Pourrai-je revenir un autre jour, pour achever au moins de vous rendre *Lungi dal caro bene ?*

– J'aurai plaisir et profit à vous entendre, repartit Rosemonde. Mais convenez que cette fois c'était une belle interruption. J'envie vraiment votre liaison avec mistress Casaubon. Est-elle très spirituelle ? Elle en a l'air.

– En vérité, je n'y ai jamais songé, dit Will avec humeur.

– C'est tout juste la réponse de Tertius, la première fois que je lui ai demandé si elle était jolie. À quoi donc pensez-vous, vous autres hommes, lorsque vous vous trouverez avec mistress Casaubon ?

– À elle-même, répliqua Will qui n'était pas fâché de provoquer la charmante mistress Lydgate. Quand on est en présence d'une femme parfaite, on ne pense jamais à ses mérites, on a la conscience de sa présence et c'est assez.

– Je serai jalouse, lorsque Tertius ira à Lowick, dit Rosemonde en découvrant ses fossettes, et parlant avec une grâce idéale. Quand il reviendra, je ne serai plus rien pour lui.

– Il ne semble pas que cet effet se soit produit jusqu'ici sur Lydgate. Mistress Casaubon est trop différente des autres femmes pour qu'on puisse les lui comparer.

– Vous êtes, à ce que je vois, un fervent adorateur. Vous la voyez souvent, j'imagine.

– Non, fit Will presque avec humeur. En général, l'adoration est plutôt affaire de théorie que de pratique. Mais je suis en train pour le moment de la pratiquer avec excès, – il faut réellement que je m'arrache d'ici.

– Revenez un de ces soirs, voulez-vous : M. Lydgate sera heureux d'entendre cette musique, et moi je n'en puis autant jouir, quand il n'est pas là.

Lorsque son mari fut rentré, Rosemonde lui dit, en se plaçant en face de lui et tenant de ses deux mains le collet de son habit :

– M. Ladislaw était ici, en train de faire de la musique avec moi, quand mistress Casaubon est entrée. Il a paru con-

trarié. Croyez-vous qu'il fût fâché qu'elle le vît dans notre maison ? Notre situation est plus qu'égale à la sienne, quelle que soit d'ailleurs sa parenté avec les Casaubon.

– Non, non ; s'il a été réellement fâché, ce devait être pour une autre raison. Ladislaw est une espèce de bohème ; il ne se soucie pas des différences entre le cuir et la prunelle.

– Musique à part, il n'est pas toujours très agréable. L'aimez-vous ?

– Oui, je crois que c'est un brave garçon : c'est un mélange, une espèce de bric-à-brac, mais sympathique.

– Savez-vous, je crois qu'il adore mistress Casaubon…

– Pauvre diable ! fit Lydgate en souriant et pinçant l'oreille de sa femme.

Rosemonde s'apercevait qu'elle commençait à connaître beaucoup de choses du monde, surtout en découvrant, – ce qui, dans son temps de jeune fille, lui aurait semblé inconcevable en dehors des vieilles tragédies classiques – en découvrant que les femmes, même après le mariage, pouvaient faire des conquêtes et réduire les hommes à l'état d'esclaves.

À cette époque, les jeunes demoiselles de province, même celles qui étaient élevées chez mistress Lemon, lisaient peu de littérature française plus moderne que Racine, et les journaux ne jetaient pas encore leur éclatante lumière sur les scandales de la vie. La vanité cependant, quand elle est libre de travailler tout le jour dans une tête de femme, peut aller loin en bâtissant sur les plus légères données, surtout sur une donnée telle que la possibilité de conquêtes indéfinies. Quel délice de faire des captifs du haut du trône du mariage, avec un mari comme prince consort à ses côtés, –

par le fait, lui-même le premier des sujets – tandis que les esclaves, tout repos de leur vie perdu, lèvent des yeux à jamais sans espoir ! Mais pour le quart d'heure, le roman de Rosemonde tournait principalement autour de son prince consort, et c'était assez pour elle de jouir de sa soumission assurée ; lorsqu'il dit : « Pauvre diable ! »

– Pourquoi cela ? demanda-t-elle curieusement.

– Eh ! que peut faire un homme, quand il se met à adorer l'une de vous, sirènes ? Il néglige son travail et tout va mal.

– En tout cas, ce n'est pas vous qui négligez votre travail. Vous êtes constamment à l'hôpital, ou à visiter des malades pauvres, ou à réfléchir à des querelles de médecins : et puis, à la maison, vous ne faites que vous pencher sur votre microscope et sur vos fioles. Avouez que vous aimez toutes ces choses mieux que vous ne m'aimez moi-même.

– N'avez-vous pas assez d'ambition pour désirer que votre mari devienne quelque chose de mieux qu'un médecin de Middlemarch ? dit Lydgate, appliquant ses mains sur les épaules de sa femme et la regardant avec une tendre gravité. Je vous ferai apprendre mes vers favoris d'un vieux, poète :

Pourquoi notre orgueil ferait-il tant d'effort pour être

Et n'être plus ? Quel bien comparable à celui-là :

Faire des choses dignes d'être écrites, en écrire

De dignes d'être lues, et charmer le monde ?

Ce que je veux, Rosy, c'est de faire des choses dignes d'être écrites, et d'écrire moi-même ce que j'aurai fait. Il faut, mon ange, pour y arriver, qu'un homme travaille.

– Je souhaite naturellement que vous fassiez des découvertes : personne plus que moi ne pourrait souhaiter de vous voir atteindre à une haute position en meilleur lieu. Vous ne direz pas que j'ai jamais essayé de vous empêcher de travailler. Mais nous ne pouvons pas vivre comme des ermites. Vous ne m'en voulez pas, Tertius ?

– Non, chère, non. Je suis trop pleinement heureux.

– Et qu'est-ce que mistress Casaubon avait à vous dire ?

– Elle voulait seulement me questionner sur la santé de son mari. Mais je crois qu'elle va se montrer d'une générosité magnifique pour notre nouvel hôpital. Je crois qu'elle nous donnera deux cents livres par an.

CHAPITRE II

Lorsque Dorothée, en se promenant en compagnie de Lydgate, autour des massifs de lauriers du nouvel hôpital, eut appris de lui qu'il n'y avait pas d'autres signes de changement dans l'état de M. Casaubon, que son anxieux désir de connaître la vérité sur sa maladie, elle garda le silence pendant quelques instants, se demandant s'il y avait eu, de sa part, un mot ou un acte quelconque, de nature à provoquer cette nouvelle inquiétude.

Lydgate, ne voulant pas laisser passer une occasion de travailler à son projet favori, s'aventura à dire :

– Je ne sais pas si votre attention ou celle de M. Casaubon a été attirée par les besoins de notre nouvel hôpital. Les circonstances ont fait qu'il peut paraître un peu égoïste de ma part d'aborder moi-même le sujet ; mais ce n'est pas ma faute : c'est parce que les autres médecins sont en train de soulever une lutte contre cette institution. Vous vous intéressez généralement, je crois, à ces questions ; car je me rappelle que, la première fois que j'ai eu le plaisir de vous voir à Tipton-Grange, avant votre mariage, vous m'avez interrogé sur l'influence que pouvaient avoir sur la santé des malheureux leurs misérables logements.

– Oui, certainement, dit Dorothée, en s'épanouissant. Je vous serai extrêmement reconnaissante, si vous voulez bien me dire comment je pourrais contribuer à améliorer un peu les choses. Toute œuvre de ce genre m'a été refusée depuis que je suis mariée. Je veux dire, ajouta-t-elle après un mo-

ment d'hésitation, que les gens de notre village vivent dans des conditions relativement confortables, et j'ai eu trop de préoccupations d'un autre côté pour m'en inquiéter plus à fond. Mais ici, – dans un endroit comme Middlemarch, – il doit y avoir beaucoup à faire.

– Il y a tout à faire, dit Lydgate avec une brusque énergie. Et cet hôpital est une création de première importance, due entièrement aux efforts de M. Bulstrode, et pour beaucoup aussi à son argent. Mais un homme seul ne peut tout faire dans un projet pareil. Il devait s'attendre à rencontrer de l'appui. Et maintenant il y a lutte, une lutte basse et mesquine suscitée contre cette œuvre par certaines personnes de la ville qui veulent la faire échouer.

– Quelles peuvent être leurs raisons ? demanda Dorothée avec une naïve surprise.

– Plus que tout, et avant tout, l'impopularité de M. Bulstrode. Il n'est pas de peine devant laquelle recule une moitié de la ville pour le simple plaisir de le contrarier. Dans ce stupide univers, la plupart des gens ne conçoivent pas l'utilité d'une chose, si elle n'émane pas de leur parti. Je n'avais eu aucuns rapports avec Bulstrode avant de venir ici. Je le juge impartialement et je vois qu'il a des idées, – qu'il a mis sur pied certaines choses que je pourrai faire tourner au profit du bien public. Si un certain nombre d'hommes instruits se mettaient à l'œuvre avec la conviction que leurs observations pourraient contribuer à réformer la doctrine et la pratique médicales, le progrès ne tarderait pas à se faire voir. Telle est mon opinion. J'ai trouvé que refuser de travailler avec M. Bulstrode, ce serait tourner le dos à une occasion d'étendre l'utilité de ma profession.

– Je suis tout à fait d'accord avec vous, dit Dorothée aussitôt séduite par l'exposé que Lydgate venait de faire de la situation. Mais qu'a-t-on contre M. Bulstrode ? Je sais que mon oncle est en bons termes avec lui.

– On n'aime pas ses façons religieuses.

– C'est une raison de plus pour dédaigner une telle opposition, dit Dorothée, éclairant les petites affaires de Middlemarch à la lumière des grandes persécutions.

– Pour ne rien laisser de côté, je vous dirai qu'il y a encore d'autres objections contre lui : il est impérieux, peu sociable ; les commerçants avec lesquels il est en rapport d'intérêts allèguent enfin des plaintes particulières auxquelles je n'entends rien. Mais qu'est-ce que cela a à faire avec la question de savoir si ce ne serait pas une belle œuvre, que d'établir ici un hôpital supérieur à tous ceux que possède le comté ? Quant au motif immédiat de l'opposition, c'est que Bulstrode a remis la direction médicale entre mes mains. J'en suis heureux, sans aucun doute. Cela me donne l'occasion d'accomplir quelques travaux utiles – et je me sens tenu de justifier le choix qu'il a fait de moi. Mais la conséquence, c'est que tous les membres du corps médical de Middlemarch se sont attaqués avec dents et ongles à l'hôpital, et non seulement refusent leur concours, mais s'efforcent de noircir toute l'affaire et d'empêcher les souscriptions.

– Que c'est petit ! s'écria Dorothée avec indignation.

– Il faut s'attendre à lutter pour se frayer un chemin, je le sais bien, on ne peut guère rien faire sans cela. Et l'ignorance des gens d'ici est prodigieuse. Tout ce que je puis prétendre avoir fait, c'est d'avoir mis à profit certaines occasions qui

n'étaient pas à la portée de tout le monde ; mais quel moyen d'effacer ces tares blessantes : d'être jeune, nouveau venu, et d'en savoir par hasard un peu plus long que les anciens d'ici ? Et pourtant, si je me crois capable d'établir une meilleure méthode de traitement, – si je me crois en mesure de poursuivre certaines recherches qui seraient un bienfait durable pour la pratique médicale, je serais un misérable lâche de me laisser arrêter par aucune considération de tranquillité personnelle. Et la voie que je dois suivre est d'autant plus claire, qu'il n'y a pas de question pécuniaire en jeu, qui pourrait jeter sur ma persévérance une lumière équivoque.

– Je suis contente que vous m'ayez dit cela, monsieur Lydgate, répondit Dorothée cordialement. Je suis sûre que je pourrai vous aider un peu. J'ai quelque argent et je ne sais qu'en faire ; c'est une pensée qui souvent me tourmente. Je pourrai certainement économiser deux cents livres par an pour un but élevé comme celui-là. Êtes-vous heureux de connaître des choses que vous sentez devoir être sûrement bienfaisantes ! Je voudrais tant pouvoir me réveiller tous les matins avec cette conviction. Il semble qu'il y a tant d'efforts dépensés, dont on peut à peine voir l'utilité.

Il y avait une inflexion mélancolique dans la voix de Dorothée, lorsqu'elle prononça ces derniers mots. Mais elle ajouta aussitôt, plus gaiement :

– Venez nous voir à Lowick, voulez-vous, et nous parler de cela plus au long. J'en dirai un mot à M. Casaubon. Il faut maintenant que je m'en retourne au plus vite.

Elle parla en effet de la chose, le même soir, à son mari, en disant qu'elle aimerait à souscrire pour deux cents livres par an, – elle en touchait annuellement sept cents, revenus de sa fortune personnelle, remise entre ses mains au moment

de son mariage. M. Casaubon ne fit d'autre objection qu'une remarque en passant, sur ce que la somme était peut-être disproportionnée au regard d'autres bonnes œuvres, et voyant Dorothée, dans son ignorance, écarter cette réflexion, il donna son assentiment. Il ne s'inquiétait pas lui-même des questions de dépenses, et n'éprouvait nulle répugnance à donner. S'il ressentait jamais vivement une question d'argent, c'était toujours au travers d'une autre passion, bien étrangère à l'amour de la propriété matérielle.

Dorothée lui dit qu'elle avait vu Lydgate et elle lui rendit compte de la conversation qu'elle avait eue avec lui au sujet de l'hôpital. M. Casaubon ne la questionna pas davantage, mais il demeura convaincu qu'elle avait voulu savoir ce qui s'était passé entre Lydgate et lui.

« Elle sait que je suis instruit, » disait la voix intérieure qui ne lui laissait pas un instant de répit ; mais cette nouvelle conviction tacite ne fit qu'éloigner davantage encore toute confiance entre eux. Il se défiait de son affection ; et quelle solitude nous isole plus que la défiance ?

CHAPITRE III

Cette opposition au nouvel hôpital pour les fiévreux, dont Lydgate avait parlé à Dorothée, on pouvait, comme toutes les oppositions, la considérer sous différents points de vue. Lydgate la regardait comme un mélange de jalousie et de préjugés stupides. M. Bulstrode y voyait non seulement une jalousie de métier, mais la résolution de le contrarier, uniquement inspirée par la haine de cette religion fondamentale, dont il s'était efforcé de devenir, lui laïque, le représentant actif, – une haine qui, en dehors de la religion, n'avait pas de peine à trouver de ces prétextes, comme en fournit toujours abondamment le labyrinthe des actions humaines.

De par sa propre et solennelle affirmation, mistress Dollop, l'hôtesse du Hanap, en était arrivée à se convaincre que le docteur Lydgate avait l'intention de laisser mourir les gens à l'hôpital, sinon de les empoisonner, pour le plaisir de les disséquer ; car c'était un fait avéré qu'il avait voulu disséquer mistress Goby, de Furley Street, une femme aussi respectable qu'aucune autre, qui avait des économie avant son mariage, – et c'était une triste affaire pour un médecin qui, s'il valait quelque chose, devait savoir, avant votre mort, ce que vous aviez, et ne pas vous fouiller dans l'intérieur, une fois que vous étiez parti. Si ce n'était pas là la raison même, mistress Dollop voudrait bien savoir où elle était ; mais dans son auditoire dominait le sentiment que son opinion était un rempart, et que, ce rempart détruit, il n'y aurait plus de limites à la dissection des corps. Et n'allez pas croire que l'opinion du Hanap, dans Slaughter-Lane, fût sans impor-

tance pour la profession médicale : ce vieux cabaret authentique, le seul vrai Hanap, était le rendez-vous d'une grande association de bienfaisance qui avait mis au vote, quelques mois auparavant, la question de savoir si l'on n'évincerait pas le médecin de longue date, le docteur Gambit, pour le remplacer par ce docteur Lydgate, capable d'accomplir les cures les plus merveilleuses et de sauver des malades absolument condamnés par les autres praticiens. Mais la balance avait été retournée contre Lydgate par deux membres de l'association, aux yeux de qui apparemment c'était une équivoque recommandation que ce pouvoir de ressusciter des gens considérés comme morts, un pouvoir capable d'entraver les vues de la Providence. Dans le courant d'une année, d'ailleurs, il s'était opéré dans le sentiment public un changement dont l'unanimité du cercle Dollop était un indice.

Un an ou deux auparavant, avant que l'on connût rien de l'habileté de Lydgate, chacun le jugeait naturellement à un point de vue différent et avec une apparence de vraisemblance, dont on pouvait peut-être retrouver le point de départ dans le creux de l'estomac ou dans la glande pinéale. Les malades atteints de maux chroniques, ou ceux dont la vie était depuis longtemps usée jusqu'à la corde, comme le vieux Featherstone, avaient été naturellement disposés à essayer de lui ; de même plusieurs personnes qui n'aimaient pas à payer les notes de leur médecin, trouvaient commode d'ouvrir un compte avec un nouveau docteur, et de le faire chercher, sans y regarder, dès que la santé des enfants réclamait un médicament, – occasions dans lesquelles les vieux médecins manquaient de zèle ; et toutes les personnes disposées à se servir ainsi de Lydgate aimaient à le croire habile dans son art. Les bonnes familles de Middlemarch n'allaient pas d'ailleurs changer de médecin sans raisons pé-

remptoires ; et tous ceux qui avaient employé M. Peacock ne se tenaient pas pour obligés d'accepter un nouveau venu, qui très probablement ne le valait pas, sous le seul prétexte qu'il était son successeur.

Lydgate cependant n'était pas depuis longtemps dans la ville, que déjà on rapportait sur son compte assez de détails pour faire naître des espérances plus précises et transformer les divergences d'opinions en luttes de partisans.

Un bruit qui ne tarda pas à se répandre, c'est que Lydgate ne distribuait pas de drogues. C'était là une façon d'agir également blessante pour les chirurgiens apothicaires, parmi lesquels il se rangeait, et pour les médecins, aux yeux desquels c'était un privilège réservé aux docteurs médecins de Londres, de se faire payer des consultations sans fournir de médicaments. Mais Lydgate n'avait pas acquis assez d'expérience pour prévoir que ce serait les malades qui se sentiraient encore le plus blessés de la nouvelle voie qu'il voulait suivre, et un jour que M. Mawmsey, important épicier du Top-Market, qui n'était pas de ses clients, en causait avec lui, il fut assez inconsidéré pour lui donner en gros l'explication de ses raisons, marquant à M. Mawmsey que ce serait abaisser le caractère de ses confrères et faire constamment tort au public que de leur faire rechercher l'unique rémunération de leurs soins dans l'établissement de longues notes pour des potions et des mixtures.

– C'est ainsi que de véritables médecins, se donnant beaucoup de peine, peuvent arriver à faire à peu près autant de mal que de purs charlatans. Pour gagner leur pain, ils sont forcés d'outrer les doses des sujets du roi ; et c'est une trahison d'une vilaine espèce, monsieur Mawmsey – cela mine fatalement la constitution.

M. Mawmsey n'était pas seulement commissaire des pauvres (son entrevue avec Lydgate se rapportait à ces fonctions), il était aussi asthmatique, et père d'une famille qui s'accroissait rapidement ; c'était donc, au point de vue médical, aussi bien qu'à ses propres yeux, un homme important, pour tout dire, un épicier exceptionnel, portant les cheveux dressés en pyramide élancée comme une flamme, dont les formes scrupuleusement respectueuses étaient du genre cordial, encourageant, plaisamment complimenteur, et s'abstenant prudemment de laisser sortir toute la pleine force de son esprit. C'était sur un ton de plaisanterie amicale que M. Mawmsey avait questionné Lydgate et que celui-ci naturellement lui avait répondu. Mais que les sages se défient d'une trop grande facilité à donner des explications : c'est, pour des calculateurs médiocres, multiplier les sources d'erreur, en allongeant l'addition.

Sans bien savoir de quels sujets du roi il pouvait être question, toutes les notions de l'épicier se trouvaient troublées. Pendant des années, il avait toujours payé des notes où se trouvaient exactement inscrits tous les articles en compte, de façon à être certain d'avoir bien reçu pour chaque demi-couronne, pour chaque pièce de dix-huit pence, quelque chose de mesurable. Il avait agi, en cela, en plein contentement de lui-même, sous sa responsabilité de mari et de père, et regardant une note plus longue qu'à l'ordinaire comme un surcroît de dignité. De plus, indépendamment des effets bienfaisants des drogues, en général, pour lui et sa famille, il avait goûté le plaisir de se former un jugement raisonné sur leur action immédiate, de façon à pouvoir donner un exposé intelligent de la méthode du docteur Gambit, – praticien d'un rang un peu inférieur à Wrench et à Toller, mais spécialement estimé comme accoucheur.

Il y avait là de plus profondes raisons que dans le langage superficiel d'un nouveau venu, langage qui fit plus piètre effet encore dans le salon au-dessus de la boutique, quand il le rapporta à mistress Mawmsey, celle-ci était habituée à ce qu'on eut pour elle la considération due à une mère féconde, – confiée généralement aux soins plus ou moins fréquents de M. Gambit, et prise occasionnellement de crises qui réclamaient le docteur Minchin.

– Ce monsieur Lydgate prétend-il dire que les médicaments ne servent à rien ? dit mistress Mawmsey, en traînant, suivant son habitude, légèrement ses paroles. Je voudrais bien qu'il me dise comment je pourrais me soutenir au moment de la foire, si je ne prenais, un mois à l'avance, des médecines fortifiantes. Pensez à tout ce que j'ai à faire pour attirer les chalands, ma chère (ici mistress Mawmsey s'adressa à une habituée de la maison qui était avec elle), un grand pâté de veau, un filet farci, un bœuf roulé, du jambon, de la langue, etc., etc. ! Mais ce qui me soutient le plus, c'est la drogue rose et pas la brune. Je m'étonne, monsieur Mawmsey, qu'avec votre expérience vous ayez eu la patience de l'écouter. Je lui aurais dit tout de suite que je m'y connaissais un peu mieux que cela.

– Non, non, non, dit M. Mawmsey. Je n'aurais pas été lui dire mon opinion. Entendre tout et juger pour soi-même, c'est ma devise. Mais il ne savait pas à qui il parlait. Je ne suis pas fait pour qu'il me retourne avec le doigt, il y a souvent des gens qui prétendent m'instruire, quand ils pourraient tout aussi bien me dire : « Mawmsey, vous n'êtes qu'un imbécile ». Mais j'en souris : je flatte le faible de chacun. Si les médecines nous avaient fait du mal, à moi et à ma famille, j'aurais eu le temps de m'en apercevoir, à l'heure qu'il est.

Le lendemain, on répéta à M. Gambit que Lydgate allait partout disant que les médecines ne servaient à rien.

– Vraiment ! dit M. Gambit, levant les sourcils avec une expression de prudente surprise. (C'était un homme robuste et dur, portant un large anneau à son quatrième doigt.) Comment guérira-t-il donc ses malades ?

– C'est ce que je dis, repartit mistress Mawmsey. Croit-il qu'on le payera pour venir simplement s'asseoir en face des gens et repartir ensuite ?

– Eh mais, Lydgate est un garçon de bonne mine, vous savez.

– Ce n'est toujours pas lui que je voudrais appeler, dit mistress Mawmsey, que les autres fassent comme il leur plaît.

C'est ainsi que M. Gambit put quitter l'importante maison de l'épicier, sans craindre de rivalité, mais non sans le sentiment que Lydgate était un de ces hypocrites qui essayent de discréditer les autres, en faisant parade de leur propre honnêteté, et qu'il vaudrait la peine de démasquer un jour. M. Gambit était toutefois satisfait de sa clientèle, une clientèle sentant, il est vrai, un peu le petit commerce, réclamant une réduction sur la note quand on payait comptant. Et il ne trouvait pas que ce fût la peine pour lui de démasquer Lydgate, avant de bien savoir comment s'y prendre. Il n'avait pas reçu une éducation très soignée, et il avait dû, pour faire son chemin, lutter contre le dédain de beaucoup de ses confrères ; mais il n'en faisait pas un moins bon accoucheur pour appeler l'appareil respiratoire « les peumons ».

D'autres hommes du métier se sentaient plus de valeur. M. Toller, qui avait une partie de la plus haute clientèle de la ville, appartenait à une ancienne famille de Middlemarch ; il y avait des Toller dans la magistrature et dans les professions au-dessus du commerce de détail. Tout au rebours de notre irascible ami Wrench, il savait prendre légèrement les choses désagréables ; c'était un homme bien élevé, doucement facétieux, vivant sur un bon pied, très amateur d'un peu de sport à l'occasion, grand ami de M. Hawley et hostile à M. Bulstrode. Il peut paraître étrange qu'avec de si douces habitudes, il fût, en médecine, l'homme des traitements héroïques, saignant, affamant, couvrant de vésicatoires ses malades, avec un tranquille mépris de son exemple personnel ; mais cette inconséquence favorisait la bonne opinion que se formaient les malades de ses capacités ; ils observaient généralement que si M. Toller avait des manières un peu molles, son traitement était aussi énergique qu'on pouvait le désirer. Il était fort apprécié dans son cercle d'amis, et tout ce qu'il insinuait de défavorable à autrui empruntait à son ton d'insouciante ironie une double valeur.

Il se fatigua naturellement de toujours sourire et de dire « Ah ! » chaque fois qu'on lui répétait que le successeur de Peacock ne voulait pas distribuer de médicaments ; et M. Hackbutt lui en parlant un jour, à un grand dîner, entre deux verres de vin, M. Toller repartit en riant :

– Dibbits pourra donc se débarrasser de toutes ses vieilles drogues rances. J'aime beaucoup le petit Dibbits, je suis content de la chance qui lui arrive.

– Je vois ce que vous voulez dire, Toller, reprit M. Hackbutt, et je suis absolument de votre avis. J'en dirai à l'occasion ma façon de penser. Un médecin devrait être res-

ponsable de la qualité des médicaments que prennent ses malades. C'est le point de départ logique du système appliqué jusqu'ici ; et il n'y a rien de plus fâcheux que cette ostentation de réforme, là où il n'y a pas de progrès réel.

– Ostentation, Hackbutt ? dit M. Toller ironiquement ; je ne vois pas cela. On ne peut guère faire de l'ostentation pour une chose à laquelle personne ne croit. Il n'y a pas de réforme en cette matière. La question est de savoir si c'est le droguiste ou le malade qui payera au médecin son bénéfice sur les médicaments, et si les soins médicaux seront payés à part.

– Ah ! certes, encore une de vos satanées innovations de la charlatanerie ! fit M. Hawley, passant le carafon à M. Wrench.

– Ce que je combats, moi, reprit celui-ci qui, habituellement sobre, se laissait volontiers aller à boire quand il était en compagnie, et en devenait plus irritable, ce que je combats, c'est la manière dont les hommes de notre profession sont en train de souiller leur propre nid, avec toutes les clameurs qu'ils élèvent dans le pays, comme si un praticien général ne pouvait pas être un gentleman, tout en vendant des drogues. Je repousse cette imputation avec dédain. Je le dis ici, la jonglerie la moins digne d'un gentleman qu'un homme puisse commettre, c'est d'arriver au milieu de ses confrères avec des innovations qui constituent une diffamation pour leurs procédés sanctionnés et consacrés par le temps. Telle est mon opinion, et je suis prêt à la soutenir contre quiconque me contredirait.

La voix de M. Wrench était devenue extrêmement aiguë.

– Mon cher ami, dit M. Toller, entrant pacifiquement dans la conversation et regardant M. Wrench, on marche plus souvent encore sur les pieds des médecins que sur les nôtres, à nous, praticiens généraux. Et puis, voyez-vous, au regard de la clientèle, cette réforme est une absurdité. Il n'y aura pas un malade qui en soit content, et certainement pas ceux de Peacock qui ont été habitués aux évacuants, saignées. Passez-moi le vin.

La prédiction de M. Toller se trouva en partie justifiée. Si M. et mistress Mawmsey, qui n'avaient nulle idée d'employer Lydgate, avaient été un peu troublés par son aversion supposée pour les drogues, il était inévitable que ceux qui l'appelaient le surveillassent avec quelque inquiétude, pour voir s'il employait bien tous les moyens possibles dans les cas qu'il avait à soigner.

Mais, dans cette période critique de ses débuts, Lydgate fut heureusement aidé par ce que nous autres, mortels, appelons inconsidérément la chance. Il n'est pas, je crois, de médecin nouveau qui soit jamais arrivé dans un endroit, sans y faire des cures qui frappent tout le monde – des cures qu'on peut appeler les certificats de la chance, et qui méritent autant de crédit que toutes les cures écrites ou imprimées. Plusieurs malades guérirent pendant que Lydgate les soignait, quelques-uns même revinrent de dangereuses maladies ; et on remarqua que le nouveau docteur, avec ses nouvelles méthodes, avait au moins le mérite de ramener les gens du bord de la tombe. Le bruit qu'on faisait en de telles occasions était particulièrement désagréable à Lydgate, en ce qu'il lui donnait précisément cette sorte de prestige que peut souhaiter la médiocrité sans scrupule, fait pour servir de prétexte aux imputations des autres médecins, dont l'aversion naissante lui reprocherait d'encourager ces énormes bourdes de

l'ignorance, pour se faire mousser. Sa fierté eût été tentée de s'en justifier tout haut, sans la sage réflexion qu'il était aussi inutile de combattre les interprétations de l'ignorance que de fouetter le brouillard, – et la chance persistait à se servir de ces interprétations.

Mistress Larcher, charitablement inquiète de certains symptômes alarmants dans la santé de sa femme de ménage, pria le docteur Minchin, un jour qu'il vint la voir, de s'occuper un peu d'elle et de lui donner un certificat pour l'hôpital ; sur quoi, après l'avoir examinée, M. Minchin rédigea un exposé de son cas, dans lequel il reconnut une tumeur, et recommanda la personne munie du billet, Nancy Nash, comme malade externe. Nancy laissa lire le papier du docteur Minchin aux gens dans le grenier desquels elle logeait, et la tumeur dont elle était affligée devint un sujet de conversation et d'apitoiement dans les boutiques du voisinage, une tumeur qu'on déclarait d'abord de la taille et de la dureté d'un œuf de canard, puis, un peu plus tard dans la journée, de la dimension de votre poing. La plupart des interlocuteurs pensaient qu'on serait obligé de faire une opération pour l'enlever, mais l'un avait entendu parler d'une certaine huile, l'autre d'une espèce de chiendent, propres à attendrir et à réduire toutes les grosseurs internes, à condition d'en prendre assez, – l'huile en l'amollissant graduellement, le chiendent en l'absorbant peu à peu.

Cependant, lorsque Nancy se présenta à l'hôpital, il se trouva que c'était un des jours ou Lydgate y était de service. Après l'avoir questionnée et examinée, Lydgate dit à voix basse à l'interne : « Ce n'est pas une tumeur, c'est une crampe. » Il lui fit une prescription, et lui dit de rentrer se reposer.

La douleur s'étant portée sur une autre région, Lydgate lui continua ses soins dans son grenier pendant une quinzaine de jours, au bout desquels, elle se trouva tout à fait guérie et retourna à son ouvrage. On n'en continua pas moins, dans le quartier, à parler de son cas, comme d'une tumeur, et mistress Larcher elle-même ; car lorsqu'on raconta la merveilleuse cure de Lydgate au docteur Minchin, il ne se soucia pas, bien entendu, d'avouer que le cas n'était pas une tumeur et qu'il s'était trompé en le jugeant tel, mais répondit : « En vérité ! Ah ! je savais bien que c'était une affaire de chirurgie et nullement fatale. » Il avait pourtant été intérieurement fort ennuyé, lorsqu'il s'était informé à l'hôpital de la femme qu'il y avait recommandée deux jours auparavant, d'apprendre l'exacte vérité de la bouche de l'élève chirurgien, qui n'était pas fâché de vexer en toute impunité le docteur Minchin : il déclara en particulier qu'il était indécent de la part d'un praticien général de contredire aussi publiquement le diagnostic d'un médecin, et il conclut avec Wrench que Lydgate décidément manquait trop désagréablement aux lois des convenances.

Lydgate ne vit pas dans cette affaire un motif de se priser davantage, ou de mésestimer plus particulièrement Minchin ; de semblables redressements d'erreurs ne sont pas rares entre hommes d'égal mérite. Mais le bruit public s'empara de ce merveilleux cas de tumeur qu'on ne distinguait pas clairement d'un cancer, et qui, pour appartenir à l'espèce voyageante, était considéré comme doublement grave, si bien qu'une bonne partie des préjugés entretenus contre la méthode de Lydgate, en matière de drogues, céda devant la preuve faite de sa merveilleuse habileté dans la guérison rapide de Nancy Nash, – Nancy Nash qui avait souffert mille morts d'une tumeur enracinée qu'il avait contrainte à disparaître.

Qu'y pouvait faire Lydgate ? À une dame qui s'émerveille de votre habileté, il est malséant de dire qu'elle se trompe et qu'elle est absurde dans son étonnement. Et quant à entrer dans l'explication de la nature des maladies, ce n'eût été qu'une infraction de plus aux convenances professionnelles. Il fut ainsi obligé de céder devant le gage de succès qu'il devait à cette louange ignorante, qui passe à côté de la valeur véritable.

Dans le cas d'un malade plus en évidence, M. Borthrop Trumbull, Lydgate sentit qu'il avait fait œuvre de quelqu'un qui n'était pas le premier médecin venu, quitte à n'en recueillir encore que des suffrages équivoques. L'éloquent commissaire priseur fut attaqué d'une pneumonie ; ancien client de Peacock, il fit chercher Lydgate qu'il avait exprimé l'intention de patronner. M. Trumbull était un homme robuste, un sujet excellent, sur lequel on pourrait faire l'essai de la méthode expectante, suivre et isoler la marche d'une maladie intéressante, abandonnée le plus possible à elle-même ; et en voyant la manière dont il décrivait toutes ses sensations, Lydgate devina qu'il aimerait à ce que son médecin le mît dans sa confidence, et lui laissât en quelque sorte une part dans sa propre guérison. Le commissaire priseur apprit sans beaucoup d'étonnement que sa constitution physique était de nature à pouvoir, sous une surveillance convenable, être abandonnée à elle-même, de manière à offrir l'exemple admirable d'une maladie clairement dessinée dans toutes ses phases, et qu'il avait probablement la rare force morale de pouvoir fournir volontairement sur lui-même la preuve d'un traitement rationnel, et de faire ainsi, du désordre de ses fonctions pulmonaires, un bienfait général pour la société.

M. Trumbull admit volontiers et partagea énergiquement l'opinion qu'une maladie chez un homme comme lui n'était pas une occasion ordinaire pour la science médicale.

– Ne craignez rien, monsieur ; vous ne parlez pas à quelqu'un de tout à fait ignorant de la *vis medicatrix,* dit-il avec son ton ordinaire de supériorité, auquel sa difficulté à respirer ajoutait une expression légèrement pathétique.

Et il supporta, sans faiblir, la privation complète de tout médicament, puissamment soutenu par l'application du thermomètre qui indiquait l'importance de sa température, par le sentiment qu'il fournissait des matières pour le microscope, et par la connaissance qu'il acquérait de plusieurs mots nouveaux paraissant appropriés à la dignité de ses sécrétions. Lydgate avait l'esprit de lui donner la jouissance de petites conversations techniques.

On peut facilement imaginer que M. Trumbull quitta son lit de malade avec une forte disposition à parler d'une maladie dans laquelle il avait manifesté sa force d'âme aussi bien que la force de sa constitution ; et il ne se fit pas faute d'accorder son crédit à un médecin qui avait su discerner la qualité du malade auquel il avait affaire. Le commissaire n'était pas dépourvu de générosité, il aimait à donner aux autres ce qui leur était dû, s'en sentant les moyens. Il avait attrapé les mots « méthode expectante » et modulait des variations sur cette phrase et d'autres aussi savantes, à l'appui de sa déclaration que Lydgate savait une ou deux choses de plus que le reste des médecins, – et était beaucoup plus versé dans les secrets de sa profession que la majorité de ses confrères.

Un peu plus tard, la maladie de Fred Vincy était enfin venue donner à l'hostilité de M. Wrench contre Lydgate un

motif personnel plus défini. Le nouveau venu, en tant que rival, menaçait de devenir une calamité, et c'était certainement déjà une calamité, que les critiques et les réflexions qu'il dirigeait contre ses aînés, laborieux travailleurs qui avaient eu autre chose à faire que de s'occuper de théories non encore éprouvées. Sa clientèle s'était étendue dans plusieurs quartiers, et, dès le premier moment, le bruit qu'il appartenait à une famille de l'aristocratie l'avait fait inviter à peu près partout, de façon que les autres médecins furent obligés de le rencontrer à des dîners dans les meilleures maisons de la ville ; or, être forcé de se rencontrer avec un homme qu'on n'aime pas n'est pas toujours fait pour engendrer un attachement mutuel. Sur aucun sujet, ils n'étaient entre eux plus d'accord, que pour déclarer unanimement que Lydgate était un jeune personnage arrogant, et disposé, malgré cela, dans l'espoir d'occuper plus tard une situation prépondérante, à montrer envers Bulstrode une rampante servilité. Quant à M. Farebrother, dont le nom servait de drapeau au parti antibulstrodien, on attribuait son habitude de défendre Lydgate et de le traiter en ami, à sa façon inexplicable de combattre dans les deux camps.

Il y avait là une ample préparation à l'explosion de dégoût professionnel que fit éclater l'annonce des lois que rédigeait Bulstrode pour la direction du nouvel hôpital, lois d'autant plus exaspérantes qu'il était alors absolument impossible de s'opposer à sa volonté et à son bon plaisir, tout le monde, à l'exception de lord Medlicote, s'étant refusé à contribuer à la construction des bâtiments, sous prétexte qu'on préférait réserver son argent pour le vieil hospice. M. Bulstrode en supporta tous les frais et ne regretta pas longtemps d'avoir acheté le droit de mettre à exécution ses plans de réforme, sans rencontrer d'obstacle de la part d'associés mal disposés.

Cet hôpital était devenu pour lui un objet d'immense intérêt, et il aurait volontiers continué à y mettre tous les ans une grosse somme, afin de pouvoir le diriger en dictateur sans l'assistance d'aucun conseil ; mais il avait un autre projet favori dont l'exécution réclamait aussi beaucoup d'argent : il voulait acheter des terres dans les environs de Middlemarch, et souhaitait, en conséquence, de voir assurer le fonctionnement de l'hôpital par des souscriptions étrangères. En attendant, il poursuivait son plan d'action. L'hôpital devait être réservé aux fièvres de tous les genres : Lydgate devait avoir la haute direction médicale, afin d'y poursuivre librement toutes les recherches comparatives dont ses études, à Paris surtout, lui avaient montré l'importance ; les autres médecins auraient une influence consultative, mais nul pouvoir de contrevenir aux décisions finales de Lydgate ; la direction générale était remise exclusivement aux mains de cinq directeurs, associés avec Bulstrode, et ayant un droit de vote proportionnel à l'importance de leurs souscriptions.

Il y eut refus immédiat, de la part de tous les médecins de Middlemarch, de faire des visites médicales à l'hôpital des fièvres.

– Très bien, dit Lydgate à M. Bulstrode, nous avons un excellent élève chirurgien, très capable d'administrer les médicaments, c'est un garçon qui a de la tête, et adroit de ses mains ; nous ferons venir deux fois par semaine Webbe, de Crobsley, qui est un aussi bon praticien de province qu'aucun des autres ; et pour toutes les opérations exceptionnelles, Protherœ viendra de Brassing. Il faudra que je travaille davantage, voilà tout ; et j'ai déjà renoncé à ma place à l'hospice. Le plan réussira en dépit des autres, et alors ils seront heureux d'y entrer. Les choses ne peuvent

pas durer comme elles sont : il y a quantité de réformes urgentes ; et puis il se trouvera peut-être des jeunes gens qui seront heureux de venir étudier ici. Lydgate était plein d'ardeur.

– Je ne reculerai pas, vous pouvez y compter, monsieur Lydgate, répondit M. Bulstrode. Tant que je vous verrai apporter votre énergie à l'exécution d'intentions élevées, vous aurez mon appui qui ne faiblira point. Et j'ai l'humble confiance que la grâce divine, qui a jusqu'ici secondé mes efforts contre l'esprit du mal en cette ville, ne me sera pas retirée. Je ne doute pas de pouvoir me procurer des directeurs capables de m'aider. M. Brooke, de Tipton, m'a déjà offert son concours avec la promesse de contribuer annuellement de sa bourse : il n'a pas spécifié la somme, – elle ne sera probablement pas forte. Mais ce sera un membre utile dans le conseil.

Un membre utile, cela voulait peut-être dire un homme qui ne proposerait jamais rien de nouveau et voterait toujours avec Bulstrode.

L'aversion des médecins pour Lydgate ne se déguisait plus guère. Ni le docteur Sprague, ni le docteur Minchin ne se posaient en adversaires de la science et des idées de Lydgate pour l'amélioration du traitement médical : ce qu'ils n'aimaient pas, disaient-ils, c'était son arrogance que personne ne pouvait nier. Ils donnaient à entendre qu'il était insolent, prétentieux, ne se jetait dans les innovations inutiles que par amour du bruit et de l'étalage, un pur charlatan.

Le mot charlatan une fois jeté en l'air ne pouvait manquer d'être ramassé.

– M. Bulstrode, ajoutaient quelques-uns, avait bien trouvé dans Lydgate l'homme qu'il lui fallait ; un charlatan de religion était fait pour aimer les autres espèces de charlatans.

Après cela, on répéta dans plusieurs quartiers de la ville que Lydgate ne craignait pas de jouer avec les plus respectables constitutions pour satisfaire ses projets ; et combien était-il donc plus probable encore, qu'avec ses expériences inconsidérées il mettrait sens dessus dessous les malades de l'hôpital ; sans compter qu'il fallait pour comble s'attendre, comme l'avait dit l'hôtesse du Hanap, à le voir, sans scrupules, découper leurs corps en morceaux.

Les choses en étaient là, quand Lydgate s'ouvrit à Dorothée de la question de l'hôpital. Nous avons vu qu'il supportait l'hostilité et les sottes et ridicules inventions de ses adversaires avec beaucoup de bonne humeur, sentant qu'elles venaient en grande partie de ses premiers succès.

– Ils ne me feront pas partir, dit-il en causant confidentiellement dans le cabinet de M. Farebrother. J'ai trouvé ici une bonne occasion d'accomplir les projets qui me tiennent le plus à cœur ; et je suis presque assuré d'arriver à un revenu qui suffira à nos besoins. J'avancerai peu à peu, le plus tranquillement possible. Je n'ai pas de séductions maintenant, qui m'appellent hors de chez moi ou de mon travail. Et je suis de plus en plus convaincu qu'il sera possible de démontrer l'homogénéité d'origine des tissus. Raspail et d'autres sont sur la même piste, moi j'ai perdu du temps.

– Je n'ai pas le pouvoir de prophétiser en ces matières, répondit M. Farebrother, qui avait aspiré pensivement quelques bouffées de sa pipe, pendant que Lydgate parlait ; mais, pour ce qui est de l'hostilité de la ville, vous en viendrez à bout, si vous êtes prudent.

– Comment faire pour être prudent ? Je ne fais absolument que ce qui s'offre à moi. Je ne peux rien à l'ignorance et au dépit de*s* autres, pas plus que Vésale autrefois. Il n'est pas possible de régler sa conduite sur des éventualités absurdes que personne ne saurait prévoir.

– Parfaitement vrai : je ne voulais pas dire cela. Je ne parlais que de deux choses. L'une, c'est de vous tenir aussi indépendant que vous pourrez de Bulstrode : vous pouvez sans doute, en marchant avec lui, continuer à faire d'utiles travaux pour vous-même, mais ne vous laissez pas lier. Peut-être vous semble-t-il que c'est un sentiment personnel qui me fait parler, et il y a bien un peu de cela, je l'avoue, – mais le sentiment personnel n'a pas toujours tort, quand on le réduit à des impressions qui n'en font qu'une simple opinion.

– Bulstrode ne m'est rien, dit Lydgate avec insouciance, en dehors de l'intérêt public. Quant à lui être étroitement lié, je ne l'aime pas assez pour cela. Mais quelle était l'autre chose que vous vouliez me dire ? ajouta-t-il en se caressant la jambe le plus confortablement du monde, sans se sentir grand besoin de conseil.

– Eh bien, voici. Prenez garde – *Experto crede*[1]*,* – prenez garde de vous laisser empêtrer dans des affaires d'argent. Je sais, par un mot qui vous est échappé un jour, que vous n'aimez pas mon habitude de tant jouer d'argent aux cartes. Vous avez assez raison en cela. Mais tâchez de ne jamais tomber dans cette situation, d'avoir besoin de petites

---

[1] Traduit du latin : Fie-toi à une personne expérimentée *(note ELG)*

sommes que vous n'avez pas. Ce que je vous dis là est peut-être superflu ; mais on est toujours porté à se ménager à soi-même une certaine supériorité, en donnant aux autres à la fois le mauvais exemple et de bons sermons.

Lydgate, qui ne les eût guère acceptées d'un autre, accueillit très cordialement les allusions de M. Farebrother. Il ne put s'empêcher de se souvenir qu'il avait contracté dernièrement quelques dettes, mais celles-là lui avaient paru inévitables, et il n'avait pas l'intention maintenant de faire autre chose que de vivre sur un pied modeste. Le mobilier pour lequel il s'était endetté n'aurait pas besoin d'être renouvelé, ni la cave non plus, d'ici longtemps.

Bien des pensées le réjouissaient à cette heure – et avec raison. Quand un homme se sent de l'enthousiasme pour un but noble et élevé, il est soutenu dans les petites hostilités par la mémoire des grands travailleurs qui ont dû, eux aussi, se frayer un chemin par la lutte et non sans blessures, et qui planent dans son esprit comme de saints patrons lui prêtant une aide invisible. Un peu plus tard, dans cette même soirée où il avait eu cette conversation avec M. Farebrother, il était chez lui, ses longues jambes étendues sur le divan, les mains croisées derrière sa tête renversée en arrière, dans son attitude favorite de méditation ; Rosemonde, assise au piano, jouait une mélodie après l'autre, et tout ce que son mari (l'éléphant sensible qu'il était) en savait, c'est qu'elles s'accordaient avec sa disposition d'âme, comme de mélodieuses brises de mer.

Il y avait à ce moment quelque chose de très beau dans le regard de Lydgate, et quiconque l'aurait vu aurait été tenté de parier pour son œuvre. Dans ses yeux noirs, sur sa bouche et sur son front, régnait cette placidité qui vient de la

plénitude des pensées contemplatives, alors que l'esprit ne cherche pas, mais contemple seulement, et que le regard semble rempli de ce qu'il y a derrière lui.

Rosemonde quitta le piano et vint s'asseoir sur une chaise tout près du divan en face de son mari.

– Est-ce assez de musique pour votre agrément, mon seigneur ? dit-elle en joignant les mains sur ses genoux et en revêtant un petit air d'humilité.

– Oui, chère, si vous êtes fatiguée, répondit Lydgate doucement, en tournant les yeux et en les attachant sur elle, mais sans bouger autrement. La présence de Rosemonde, en ce moment, ne comptait peut-être pas plus qu'une goutte d'eau apportée à un lac, et son instinct de femme ne s'y trompa pas.

– Qu'est-ce qui vous absorbe, demanda-t-elle, se penchant en avant et rapprochant son visage de celui de Lydgate.

Il décroisa ses mains et les passa doucement derrière les épaules de sa femme.

– Je pense à un grand homme, qui était à peu près de mon âge, il y a trois cents ans, et qui avait déjà ouvert à l'anatomie une ère nouvelle.

– Je ne puis deviner, dit Rosemonde en secouant la tête. Nous avions l'habitude, en jouant, de deviner des personnages historiques, chez mistress Lemon, mais pas des anatomistes.

– Je vais vous le dire. Son nom était Vésale. Et sa seule ressource, pour arriver à connaître l'anatomie, comme il l'a

fait, c'était d'aller déterrer des cadavres la nuit dans les cimetières et les lieux d'exécution.

– Oh ! fit Rosemonde avec une expression de dégoût sur sa jolie figure. Je suis bien contente que vous ne soyez pas Vésale. N'aurait-il pas pu trouver un moyen un peu moins horrible que celui-là ?

– Non, il ne le pouvait pas, dit Lydgate, poursuivant trop gravement sa pensée pour prêter beaucoup d'attention à sa réponse. Il ne put se procurer un squelette complet qu'en enlevant du gibet les os blanchis d'un criminel, il les enterra et en secret il allait les chercher, dans le silence de la nuit.

– J'espère que ce n'est pas un de vos grands héros, dit Rosemonde moitié gaiement et moitié avec inquiétude, sans quoi, vous allez vous lever au milieu de la nuit, pour vous rendre au cimetière de Saint-Pierre. Vous savez combien vous m'avez dit que les gens étaient fâchés ici à propos de mistress Goby. Vous avez déjà assez d'ennemis.

– Ainsi en avait Vésale, Rosy. Il n'est pas surprenant que les petits médecins aveugles de Middlemarch soient jaloux, quand quelques-uns des plus grands docteurs se sont montrés féroces contre Vésale, parce qu'ils avaient cru en Galien et que Vésale a démontré que Galien était dans l'erreur. Ils l'ont traité d'imposteur, de monstre venimeux. Mais la charpente humaine était un fait, et le fait était pour lui, et il s'en est tiré à son honneur.

– Et qu'est-ce qui lui est arrivé par la suite ? demanda Rosemonde avec un peu plus d'intérêt.

– Oh ! il a eu bien des luttes à soutenir jusqu'à la fin. Et, à un certain moment, elles l'ont assez exaspéré pour lui faire brûler une bonne partie de ses œuvres. Et puis, il a fait nau-

frage en se rendant de Jérusalem à Padoue, où il allait occuper une chaire. Il est mort assez misérablement.

Il y eut un moment de silence avant que Rosemonde reprit :

– Savez-vous, Tertius, j'ai souvent souhaité que vous n'eussiez pas été médecin.

– Non, Rosy, ne dites pas cela, dit Lydgate en l'attirant plus près de lui. C'est comme si vous disiez que vous voudriez avoir épousé un autre homme.

– Pas du tout ; vous avez assez de talents pour être propre à tout : vous auriez pu aisément devenir tout autre chose. Et vos cousins, à Quallingham, pensent tous que vous êtes descendu au-dessous d'eux en choisissant votre profession.

– Que les cousins de Quallingham aillent au diable ! Cela ressemble bien à leur impudence, de vous tenir à vous un semblable langage.

– Pourtant, dit Rosemonde, je ne trouve pas que ce soit une belle profession, mon ami. – Nous savons qu'elle avait dans ses opinions beaucoup de calme ténacité.

– C'est la plus grande profession du monde, Rosemonde, répliqua Lydgate gravement. Et me dire que vous m'aimez, sans aimer en moi l'homme médecin, c'est la même chose que de dire que vous aimez la pêche, mais que vous n'en aimez pas l'arôme. Ne dites plus cela, chérie, cela me fait de la peine.

– Très bien, docteur Grave-Visage, dit Rosy en montrant ses fossettes. Je déclarerai à l'avenir que je raffole de squelettes, et de détenteurs de cadavres, et de petits fragments

contenus dans des fioles, et de querelles avec tout le monde, qui aboutiront à vous faire mourir misérablement.

– Non, non, pas si terrible que cela, dit Lydgate, renonçant à lui faire plus ample remontrance et se résignant à la caresser.

CHAPITRE IV

Tandis que Lydgate, marié sous d'heureux auspices et tout-puissant à l'hôpital, avait le sentiment qu'il luttait pour la réforme médicale contre Middlemarch, Middlemarch, de son côté, avait de plus en plus conscience de la lutte nationale qui s'élevait pour un autre genre de réforme.

– Les choses vont croître et mûrir comme dans une année à comète, disait Will à M. Brooke. Le tempérament public va bientôt arriver à une chaleur de comète, maintenant qu'on a abordé la question de la réforme. Il y aura sans doute avant peu une nouvelle élection, et jusque-là, Middlemarch se sera mis quelques idées de plus dans la tête. C'est au *Pionnier* et dans les meetings politiques qu'il nous faut travailler pour le moment.

– Bien dit, Ladislaw ; nous ferons ici de l'opinion quelque chose de neuf, répliqua M. Brooke, seulement j'entends garder mon indépendance dans la question de la réforme, vous savez. Je ne veux pas aller trop loin.

– Si vous entrez dans le principe de la réforme, il faut vous préparer à accepter ce que la situation vous présentera. Si chacun tirait de son côté contre tous les autres, tout s'en irait bientôt en lambeaux.

– Oui, oui, je suis d'accord avec vous. Je me rattache tout à fait à ce point de vue. Je soutiendrais Grey, vous savez. Mais je ne demande pas à changer l'équilibre de la constitution et je ne crois pas que Grey le voulût non plus.

– Mais c'est ce que demande le pays, dit Will. Il faut une Chambre des communes qui ne soit pas encombrée de membres de la classe des propriétaires, mais qui compte en nombre suffisant des représentants des autres intérêts. Et quant à se contenter d'une réforme qui ne soit pas cela, c'est comme de prétendre à un petit morceau d'une avalanche qui a déjà commencé de grandir.

– Voilà qui est bien, Ladislaw. C'est la vraie manière d'établir les choses. – Écrivez-moi cela un peu plus au long maintenant. Il faut commencer à amasser des documents sur les sentiments du pays aussi bien que sur la détresse générale ; et la machine du monde est en train de se détraquer. Mettez cela dans le *Pionnier*. Vous avez en certain art d'établir les faits – n'oublions pas Burke non plus. – Quand je pense à Burke, je ne peux m'empêcher de souhaiter que quelqu'un ait un petit bourg de poche à vous donner, Ladislaw. Vous ne serez jamais élu, vous savez ; que nous réformions tant que nous voudrons, nous aurons toujours besoin de talents. Cette avalanche et ce grondement, voyez-vous, c'était vraiment un peu comme Burke. J'ai besoin de ce genre de choses, non pas d'idées, vous savez, mais d'une manière de les rendre.

– Les bourgs de poche seraient une très belle chose, dit Ladislaw, à condition d'être toujours dans la bonne poche, et d'avoir toujours un Burke à portée.

Will n'était pas fâché de cette comparaison flatteuse même dans la bouche de M. Brooke ; quand on a la conscience de s'exprimer mieux que les autres, il est dans la nature humaine de trouver un peu dur que cette supériorité passe inaperçue, et, dans sa soif d'admiration pour tout ce qui en est digne, de s'accommoder encore d'un applaudis-

sement de raccroc, s'il tombe juste à point. Will sentait que ses raffinements littéraires étaient presque toujours au-dessus de la généralité des esprits à Middlemarch ; mais il commençait à aimer le travail qu'il avait entrepris d'abord avec assez peu d'ardeur. Il se demandait : Pourquoi pas ? et il étudiait la situation politique avec autant d'intérêt qu'il en avait jamais donné à la métrique ou à l'étude du moyen âge. Que Will n'eût pas eu le désir de vivre là où vivait Dorothée, que peut-être seulement il eût su quoi faire d'autre, nous ne l'eussions sûrement pas vu à cette époque occupé à méditer sur les besoins du peuple anglais ou à critiquer la politique anglaise. Il eût bien plutôt voyagé en Italie, de côté et d'autre, sans but précis, esquissant le plan de nombreux drames, essayant de la prose et la trouvant trop maigre, essayant des vers et les trouvant trop artificiels, entreprenant de copier des fragments de vieux tableaux, les quittant parce qu'ils ne valaient rien, et reconnaissant qu'après tout la culture de soi-même était l'essentiel, ce qui ne l'eût pas empêché de sympathiser chaudement en politique avec la liberté et le progrès. N'arrive-t-il pas souvent que le sentiment du devoir reste comme endormi au fond de notre être, jusqu'à ce que le travail vienne prendre la place du dilettantisme et nous fasse comprendre que la valeur de nos actes n'est pas matière indifférente ?

Ladislaw avait accepté maintenant sa part de travail, bien que son travail ne fût pas ce quelque chose de flottant et d'indéterminé qu'il avait rêvé jadis comme ce qu'il y avait de plus noble au monde et comme seul digne d'efforts persévérants. Il était prompt à s'exalter pour tout ce qui touchait à la vie et aux actions humaines ; la révolte, facile à exciter chez lui, ne le rendait que plus ardent dans ses sentiments publics. En dépit de M. Casaubon et de son exil de Lowick, il était plutôt heureux, acquérant dans la voie de l'utile beaucoup de

connaissances nouvelles, dirigées vers des buts pratiques, dont profitait la popularité du *Pionnier,* il était célèbre jusqu'à Brassing (qu'importait l'exiguïté de l'arène ; ses écrits n'étaient pas plus mauvais que la plupart de ceux qui atteignent les quatre coins de l'univers).

Si M. Brooke était parfois un peu irritant, Will trouvait dans le partage de son temps entre ses visites à la Grange et de bonnes heures de retraite dans son appartement de Middlemarch, un remède contre l'impatience.

– Poussons un peu la cheville, se disait-il, et M. Brooke pourrait entrer au cabinet, tandis que je deviendrais sous-secrétaire d'État. C'est l'ordre commun des choses ; les petites vagues font les grandes et elles commencent comme les autres. Je suis mieux ici, que si j'avais suivi les conseils de M. Casaubon ; j'y ai du moins les coudées franches pour travailler comme il me plaît, sans avoir à me préoccuper de réagir contre la rigueur des préjugés. Je ne tiens ni au prestige ni à l'argent.

Will, comme l'avait très bien dit Lydgate, était une espèce de bohème, se trouvant bien de n'appartenir à aucune classe, il avait le sentiment du romanesque de sa situation et celui, non moins agréable, de faire naître un peu de surprise partout où il se montrait. Il avait été troublé dans cette sorte de jouissance depuis sa rencontre imprévue avec Dorothée chez Lydgate, qui les avait comme éloignés l'un de l'autre, et, dans son irritation, il s'en prenait à M. Casaubon qui avait déclaré par avance que Will dérogerait de sa caste.

– Je n'ai jamais appartenu à aucune caste, se disait-il ; et son sang jeune apparaissait et disparaissait sur sa peau transparente à chaque battement de son cœur. Mais ce sont

choses différentes d'aimer le défi, ou d'en aimer les conséquences.

L'opinion de la ville sur le nouveau rédacteur du *Pionnier* tendait à confirmer les idées de M. Casaubon. La parenté de Will avec une famille distinguée ne lui servait pas, comme les hautes relations de famille de Lydgate, d'introduction avantageuse ; si le bruit courait que le jeune Ladislaw était le neveu ou le cousin de M. Casaubon, le bruit courait aussi que M. Casaubon ne voulait pas avoir affaire avec lui.

– Brooke s'est chargé de lui, disait M. Hawley, parce que c'est une chose qui ne serait jamais venue à l'idée d'un homme de bon sens. Casaubon a de diablement bonnes raisons, vous pouvez y compter, pour battre froid à ce jeune drôle dont il a payé l'éducation.

M. Keck, l'éditeur de la *Trompette,* assurait que, si on connaissait la vérité, on découvrirait dans Ladislaw non seulement un espion polonais, mais un individu légèrement timbré, ce qui expliquait la rapidité et la volubilité extraordinaire de son langage dès qu'il était lancé sur un sujet. Keck trouvait abominable de voir un individu de rien, aux cheveux bouclés et flottants, se lever et discourir à l'heure, comme un énergumène, contre les institutions qui existaient alors qu'il était encore au berceau.

Ce dangereux aspect de Ladislaw contrastait étrangement avec certaines de ses habitudes, qui devinrent aussi matière à remarques. Il avait pour les petits enfants une tendresse à la fois de nature et d'artiste. Plus ils étaient petits sur leurs jambes remuantes, plus leur costume était drôle, et plus Will aimait à leur faire des surprises et à les amuser. Nous savons qu'à Rome il se plaisait à se promener au milieu du peuple. À Middlemarch, il avait ramassé de différents cô-

tés une troupe d'enfants plus drôles les uns que les autres, des petits garçons sans chapeau avec les chausses tout usées et leurs petites chemises étriquées pendant au dehors, des petites filles qui, pour le regarder, écartaient les cheveux qui leur couvraient les yeux et le visage. Il emmenait sa troupe dans des excursions vagabondes à Halsell-Wood au temps des noisettes ; une fois, par un beau jour clair d'hiver, il leur alluma un feu de joie dans un ravin, sur la pente d'une colline, les régala d'un petit festin de « gingerbread » et leur improvisa un drame de « Polichinelle et sa femme », avec quelques marionnettes qu'il avait fabriquées à ses heures de loisir. C'était là une de ses fantaisies ; une autre, c'est que dans les maisons où il devenait intime, il avait l'habitude de s'étendre tout de son long devant la cheminée tout en causant, et si des visites le surprenaient dans cette attitude, on attribuait assez naturellement une semblable irrégularité de tenue à ce qu'on entendait dire du jeune homme, du mélange de sang qui coulait dans ses veines et du relâchement de ses mœurs en général.

Mais les articles de Will, comme ses discours, le recommandaient dans les familles que la nouvelle division des partis avait poussées du côté de la réforme. Il était invité chez M. Bulstrode, mais là il ne pouvait s'étendre sur le tapis de la cheminée, et mistress Bulstrode trouvait que sa manière de parler des pays catholiques, comme s'il y avait quelque vérité dans l'Antéchrist, prouvait bien la tendance ordinaire à une originalité malsaine, des hommes occupés de travaux intellectuels.

Cependant, chez M. Farebrother que l'ironie des événements avait attiré dans le mouvement national du même côté que M. Bulstrode, Will devint le favori des dames de la maison, surtout de la petite miss Noble, qu'une de ses fantaisies

était d'escorter chaque fois qu'il la rencontrait dans la rue avec son petit panier, lui offrant le bras aux yeux de toute la ville et insistant pour l'accompagner dans les visites où elle distribuait les petits riens dérobés à sa part de douceurs.

Mais la maison qu'il fréquentait le plus et où il pouvait le mieux s'étendre à son aise sur le tapis de la cheminée était celle de Lydgate. Ces deux hommes, sans se ressembler en rien, ne s'entendaient pas plus mal pour cela. Lydgate était brusque mais point irritable, et ne faisait pas attention aux migraines des gens bien portants ; Ladislaw, de son côté, ne prodiguait pas ses susceptibilités à ceux qui n'y prenaient pas garde. Avec Rosemonde il lui arrivait souvent de bouder, de se montrer fantasque, rien moins que galant, à la grande surprise de celle-ci ; néanmoins il devenait peu à peu nécessaire à son agrément, faisant de la musique avec elle et la distrayant par sa conversation facile et variée. Les graves préoccupations qui semblaient absorber son mari lui en faisaient souvent trouver l'humeur peu aimable pour elle, en dépit de toute sa tendresse et de son indulgence, et elle n'en détestait que davantage la profession médicale.

Lydgate ne pouvait voir sans ironie la foi superstitieuse, que tant de gens attachaient à l'efficacité du nouveau « bill », alors que personne ne s'inquiétait du triste état de la pathologie, et souvent il pressait Will de questions embarrassantes.

Un soir du mois de mars, Rosemonde, vêtue d'une robe couleur cerise garnie de cygne autour du cou, était assise à la table à thé ; Lydgate, rentré tard, fatigué de son travail du jour, était étendu sur une chaise longue près du feu, une jambe passée par-dessus le bras de son siège ; il parcourait des yeux, le front légèrement soucieux, les colonnes du *Pion-*

nier ; Rosemonde évitait de le regarder et remerciait intérieurement le ciel de n'avoir pas elle-même une disposition chagrine. Will Ladislaw était étendu sur le tapis, contemplant distraitement la tringle du rideau et fredonnant tout bas les premières notes de : *La première fois que j'ai vu ton visage*, tandis que l'épagneul de la maison, également étendu dans un coin, regardait entre ses pattes l'usurpateur du tapis d'un œil mécontent.

Rosemonde, ayant apporté à Lydgate sa tasse de thé, celui-ci déposa le journal et dit à Will qui s'était levé et rapproché de la table :

– Vous avez beau présenter Brooke comme un propriétaire réformateur, Ladislaw, on ne lui en perce que d'autant plus de trous dans ses habits, à la *Trompette*.

– N'importe ; ceux qui lisent le *Pionnier* ne lisent pas la *Trompette,* dit Will en avalant son thé et en se promenant dans la chambre. Croyez-vous que le public lise cela avec l'idée de se convertir ?

– Farebrother ne croit pas que Brooke serait élu, si l'occasion s'en présentait ; les hommes mêmes qui font profession d'être pour lui tireraient du sac un autre membre au moment propice.

– Il n'y a pas de mal à essayer. C'est très bon d'avoir des membres résidents.

– Pourquoi ? dit Lydgate, qui était coutumier de cette interrogation brève et parfois embarrassante.

– Ils représentent mieux la stupidité locale, dit Will en riant et en secouant sa chevelure, et ils sont forcés de veiller sur leur conduite dans le pays. Brooke n'est pas un mauvais

homme ; mais les quelques bonnes choses qu'il a faites sur ses terres, il ne les eût jamais faites, si cette mouche parlementaire ne l'avait piqué.

– Il n'est pas taillé en homme public, dit Lydgate avec une fermeté dédaigneuse. Ce serait une déception que de compter sur lui. Je vois bien cela à l'hôpital. Seulement Bulstrode est là, qui tient les rênes et qui le dirige.

– Cela dépend où vous placez votre type d'homme public, dit Will. En cette occasion il suffit parfaitement ; quand les gens se sont monté la tête comme ils le font à présent, ils n'ont pas besoin d'un homme, ils n'ont besoin que d'un vote.

– C'est votre manière à vous autres, écrivains politiques, vous prônez une mesure comme si c'était un remède universel, et puis vous prônez des hommes qui font partie de la maladie même qui a besoin de ce remède.

– Pourquoi pas ? Les hommes peuvent contribuer, à force de remèdes, à se faire disparaître, sans le savoir, de la surface de la terre, dit Will qui savait improviser des raisons quand il n'avait pas réfléchi d'avance à une question.

– Ce n'est pas une excuse pour encourager l'exagération superstitieuse d'espérances fondées sur cette mesure particulière, pour aider le cri public à l'avaler en entier et pour envoyer voter des perroquets qui ne sont bons qu'à porter leur vote. Vous faites la guerre à la « pourriture » et il n'y a rien de plus complètement pourri que de faire croire aux gens qu'il suffit d'un tour de passe-passe politique pour guérir la société.

– Tout cela est bel et bon, mon cher ami. Mais il faut bien commencer par un bout, et soyez bien persuadé qu'on ne pourra jamais réformer quantité de choses humiliantes

pour la nation, si l'on ne commence par cette réforme spéciale. En attendant mieux, je suis pour l'homme qui soutient les droits des gens, et non pour l'homme vertueux qui soutient et favorise les torts. La question est de savoir si nous ne devons rien essayer avant d'avoir trouvé des hommes immaculés pour travailler avec nous. Est-ce ainsi que vous agiriez ? Prenez un homme qui veuille vous apporter une réforme médicale, et un autre qui la combatte ; vous demanderez-vous lequel a les meilleurs mobiles ou la meilleure cervelle ?

– Oh ! sans doute, dit Lydgate, si on ne travaillait pas avec les hommes que l'on a sous la main, on serait vite au pied du mur. Supposez justifiée la plus mauvaise opinion que l'on a de Bulstrode dans la ville, en serait-il moins vrai qu'il a le sentiment et la volonté de faire ce qui, à mon avis, doit être fait dans les matières qui me concernent et m'intéressent ; mais c'est le seul point où je marche avec lui, ajouta Lydgate avec une certaine fierté, se rappelant les observations de M. Farebrother. Il ne m'est rien d'ailleurs ; je ne le prônerais pour nul motif personnel, je m'en garderais bien.

– Voulez-vous dire que je prône Brooke pour quelque motif personnel, dit Will Ladislaw piqué et se retournant brusquement.

Pour la première fois il se sentit blessé par Lydgate, et peut-être le fut-il d'autant plus que celui-ci semblait s'être abstenu de toute curiosité au sujet des motifs de sa liaison avec Brooke.

– En aucune façon, repartit Lydgate. J'expliquais simplement mes mobiles. Je voulais dire qu'un homme poursuivant un but spécial peut travailler avec d'autres hommes

dont les motifs et la conduite générale sont équivoques, pourvu que lui-même soit bien sûr de son indépendance personnelle, et qu'il ne travaille pas pour son intérêt propre, qu'il s'agisse de place ou d'argent.

– Alors pourquoi n'étendez-vous pas votre libéralité à d'autres ? Mon indépendance personnelle compte autant pour moi que la vôtre compte pour vous. Vous n'avez pas plus de raisons d'imaginer que je fonde des espérances personnelles sur Brooke que je n'en ai d'imaginer que vous en fondez sur Bulstrode. Nos mobiles sont, je suppose, affaire de point d'honneur. Ils ne regardent personne. Mais quant à de l'argent et à une situation dans le monde, conclut Will en rejetant la tête en arrière, je crois qu'il est assez clair que je ne me laisse pas diriger par des considérations de cette sorte.

– Vous vous méprenez tout à fait sur le sens de mes paroles, Ladislaw, dit Lydgate surpris.

Préoccupé de se justifier lui-même, il n'avait pas songé à ce que Ladislaw pourrait en inférer pour son compte.

– Je vous demande pardon de vous avoir blessé sans le vouloir. Le fait est que je vous attribuais bien plutôt un mépris romanesque de vos intérêts de ce monde. Quant à la question politique, j'en référais simplement à l'influence intellectuelle.

– Que vous êtes, tous les deux, désagréables ce soir ! dit Rosemonde. Je ne puis concevoir pourquoi vous avez été chercher cette question d'argent. La politique et la médecine sont bien assez déplaisantes pour suffire à la discussion. Une fois lancés sur ces deux sujets, vous êtes capables de conti-

nuer à vous quereller ensemble ou avec l'univers indéfiniment.

Rosemonde, ayant ainsi parlé de son ton ordinaire d'impartiale douceur, se leva pour tirer la sonnette et revint ensuite à sa table à ouvrage.

– Pauvre Rosy ! dit Lydgate lui prenant la main au moment où elle passait devant lui. Les disputes n'ont aucun attrait pour les chérubins. Faites un peu de musique, demandez à Ladislaw de chanter avec vous.

Quand Will fut parti, Rosemonde dit à son mari :

– Qu'est-ce qui vous a mis de mauvaise humeur, ce soir, Tertius ?

– Moi ? C'est Ladislaw qui était de mauvaise humeur. C'est un vrai fagot d'épines.

– Avant cela, veux-je dire. Quelque chose vous avait contrarié avant votre retour, vous aviez l'air ennuyé. Et c'est cela qui vous a fait engager la discussion avec M. Ladislaw. Vous me faites beaucoup de peine lorsque vous êtes ainsi, Tertius.

– Je vous fais de la peine, je suis une brute alors, dit Lydgate, la caressant d'un air de repentir.

– Qu'est-ce qui vous a contrarié ?

– Oh ! des choses du dehors, des affaires…

C'était en réalité une lettre pressante d'un fournisseur réclamant le payement d'une note. Mais Rosemonde attendait un bébé et Lydgate voulait lui épargner tout souci.

CHAPITRE V

C'était un samedi soir que Will Ladislaw avait eu cette petite discussion avec Lydgate ; elle eut pour effet, lorsqu'il fut rentré chez lui, de le tenir sur pied une partie de la nuit, se répétant une fois encore avec une nouvelle irritation tout ce qu'il s'était déjà dit à propos de son installation à Middlemarch et de la manière dont il s'était attelé à M. Brooke. Les hésitations qu'il avait éprouvées avant de s'y décider s'étaient changées depuis en une susceptibilité qui se réveillait à chaque allusion indiquant qu'il eût été plus sage de ne pas le faire.

Dans quel but, en somme, avait-il agi ? Dans aucun but défini, sans doute. Il avait bien de vagues lueurs de certaines possibilités. Il n'y a pas d'être humain en possession de pensées et de passions, dont les passions n'influencent les pensées, et qui ne trouve des images s'élevant du fond de son âme pour adoucir sa passion par l'espoir, ou l'aiguillonner par la crainte. Mais ce qui arrive à la plupart d'entre nous se présente chez quelques-uns sous une forme particulière ; et Will n'était pas un de ces êtres dont l'esprit suit « la grande route » ; il avait des sentiers de traverse ou se trouvaient de petits plaisirs de son choix, que des gentlemen galopant sur le grand chemin auraient trouvés sans doute plus ou moins idiots ; par exemple, l'espèce particulière de bonheur qu'il se faisait de son sentiment pour Dorothée.

La pensée basse et vulgaire dont M. Casaubon le soupçonnait, la pensée que l'intérêt qu'il avait excité chez elle

pourrait bien porter Dorothée, devenant veuve, à l'accepter pour époux, était bien loin de lui. Il vivait sans se soucier d'une telle perspective ; et il n'allait pas jusqu'au bout de ses visions d'avenir en se disant, comme nous nous disons tous : « Si cela arrive ! » donnant ainsi à notre bonheur imaginaire une apparence de réalité. Ce n'était pas seulement qu'il fût peu disposé à nourrir des pensées qu'on aurait pu taxer de bassesse, et déjà troublé par l'idée qu'il avait à se justifier de l'accusation d'ingratitude ; le sentiment latent de bien d'autres barrières entre lui et Dorothée, sans compter l'existence de son mari, l'avait toujours arrêté dans ses rêves.

Et puis, il y avait d'autres raisons encore, Will ne pouvait supporter l'idée qu'une tache vînt troubler son cristal. Il était à la fois exaspéré et ravi de voir Dorothée le regarder et lui parler avec une si parfaite et si tranquille aisance, et il y avait quelque chose de si exquis à penser à elle absolument telle qu'elle était, qu'il ne pouvait rien désirer qui pût la changer en rien. Est-ce qu'il ne nous déplaît pas d'entendre une belle mélodie rabâchée et vulgarisée ? N'est-il pas désagréable de voir que l'objet auquel nous avons aspiré de tout notre désir et que nous nous croyons près d'atteindre après beaucoup d'efforts, n'est pas, après tout, une chose extraordinaire, et qu'on en obtient aisément possession comme d'un bien journalier ?

C'est de l'étendue et de la qualité de notre émotion, que dépend notre bonheur, et pour Will, qui se souciait peu de ce qu'on appelle les choses solides de la vie et beaucoup de ses influences plus subtiles, avoir dans l'âme un sentiment pareil à celui qu'il avait pour Dorothée, c'était comme l'héritage d'une fortune. Ce que d'autres eussent pu appeler la futilité de sa passion en augmentait les délices pour son imagina-

tion : il avait la conscience d'un mouvement généreux, et il était heureux de vérifier par sa propre expérience cette poésie de l'amour le plus élevé, qui avait charmé sa fantaisie. Dorothée était à jamais souverainement établie dans son âme ; nulle autre femme ne pourrait s'asseoir plus haut que son trône ; et s'il eût pu exprimer en syllabes immortelles le sentiment qu'elle avait gravé en lui, il eût pu se vanter, à l'exemple du vieux Drayton, que :

Des reines après cela pourraient être heureuses de vivre

Des aumônes du superflu de ses louanges.

Mais avec cela, tout n'était pas dit, et que pouvait-il faire d'autre pour Dorothée ? À quel prix estimait-elle son dévouement ? Impossible de le savoir. Il ne s'éloignerait pas hors de sa portée. Il ne voyait personne parmi les amis de Dorothée, à qui il pût croire qu'elle accordât la même confiance simple qu'à lui. Elle avait dit une fois qu'elle aimerait le voir rester dans le pays, il resterait, de quelques obstacles que pussent l'entourer des dragons à gueules de feu.

Telle avait toujours été la conclusion des hésitations de Will. Mais il n'était pas sans contradiction et sans révolte même vis-à-vis de sa propre résolution. Il avait été souvent comme il l'était cette nuit-là, irrité d'avoir à reconnaître que ses efforts dans sa tâche politique sous la direction de M. Brooke pouvaient ne pas sembler aussi héroïques qu'il l'eût souhaité, et ce sentiment était toujours associé à un autre motif d'irritation : malgré le sacrifice qu'il avait fait de sa dignité pour l'amour de Dorothée, il ne la voyait pour ainsi dire jamais. Sur quoi, incapable de nier ces faits désagréables, il niait ses propres penchants les plus forts et se traitait de fou.

Néanmoins, comme le débat intérieur tournait nécessairement autour de Dorothée, il finit, comme il finissait toujours, par sentir seulement avec plus de force ce que la présence de cette femme serait pour lui ; et, réfléchissant que le lendemain était un dimanche, il résolut de se rendre à l'église de Lowick pour l'y voir. Il s'endormit sur cette idée, mais, quand il fut en train le lendemain de s'habiller à la clarté très réelle du matin, l'objection parla ainsi :

« – Ce sera défier la défense de M. Casaubon que d'aller à Lowick et Dorothée sera mécontente.

» – Sottise ! repartit l'inclination. Ce serait par trop monstrueux de sa part de m'empêcher d'aller par une matinée de printemps à une jolie église de campagne. Et Dorothée sera contente.

» – Il sera évident pour M. Casaubon que vous êtes venu soit pour le contrarier, soit pour voir Dorothée.

» – Il n'est pas vrai que j'y aille pour le contrarier, et pourquoi n'irais-je pas pour voir Dorothée ? Doit-il tout avoir pour lui et être toujours heureux ? qu'il souffre un peu comme tant d'autres ! J'ai toujours aimé l'originalité de cette église et de cette congrégation ; et puis je connais les Tucker, j'irai dans leur banc. »

Ayant fait taire l'objection par la force de la déraison, Will s'en alla vers Lowick comme il s'en serait allé sur le chemin du paradis, traversant Halsell-Common et longeant la forêt où la lumière du soleil passait en rayons abondants à travers les rameaux en bourgeons, et faisait ressortir l'éclat de la mousse, des lichens et des pousses vertes perçant l'écorce brune. Tout semblait chanter le dimanche, tout semblait fêter Will et approuver sa joyeuse promenade. Il se

sentait facilement heureux, quand rien ne venait troubler son humeur, et à cette heure, la pensée de vexer M. Casaubon était devenue pour lui tout à fait divertissante et épanouissait sur son visage son joyeux sourire habituel, agréable à voir comme le reflet d'un rayon de soleil sur la surface de l'eau.

Will suivait sa route, un petit livre sous le bras, les mains dans les poches, ne lisant pas, mais chantonnant de temps à autre, tout en se représentant l'image de ce qui arriverait à l'église et à la sortie des fidèles. Il essayait des mélodies pour les adapter à des paroles de son invention, répétant parfois des airs tout faits et parfois improvisant. Ses paroles n'étaient pas précisément un hymne, mais elles s'associaient merveilleusement à sa disposition dans cette matinée de dimanche :

Ô moi, ô moi, de quelle chère frugale

Se nourrit mon amour !

Un contact, un rayon absent,

Une ombre qui a disparu :

Le rêve d'un souffle qui pourrait être près de moi,

L'écho intérieur d'un son,

La pensée qu'un être peut me trouver cher.

Le lieu où je l'ai connu,

Le frémissement d'une crainte évanouie,

Un mal qui n'a pas été fait –

Ô moi, ô moi, de quelle chère frugale

Se nourrit mon amour !

Parfois, quand en enlevant son chapeau il rejetait la tête en arrière et faisait en chantant ressortir son col délicat, il semblait une incarnation du printemps dont l'ardeur remplissait l'atmosphère, – brillante créature riche de promesses inconnues.

Les cloches sonnaient encore quand il atteignit Lowick, et il entra dans le banc du vicaire avant que personne y fût arrivé. Il y demeura seul encore après que la congrégation se fût assemblée. Le banc du vicaire était en face de celui du recteur, à l'entrée du petit sanctuaire, et Will eut le temps de craindre que Dorothée ne vint pas, tandis qu'il parcourait des yeux le groupe de figures campagnardes qui, d'année en année, entre ces murs blanchis et ces vieux bancs noircis, composaient la congrégation, sans changements guère plus sensibles que nous n'en remarquons dans les branches d'un arbre qui cassa çà et là à force de vieillesse, mais pousse encore de jeunes rejetons. La figure de grenouille de M. Rigg était bien quelque chose d'étranger et de bizarre dans ce milieu ; mais, nonobstant ce disparate dans l'ordre des choses, les Waule étaient toujours là, et la famille rurale des Powderell dans leurs bancs côte à côte ; la joue du frère Salomon avait la même teinte pourpre que de coutume, et les trois générations d'honnêtes campagnards arrivaient, comme de toute éternité, avec le sentiment de ce qu'ils devaient à leurs supérieurs en général, les petits enfants regardant M. Casaubon, qui portait la robe noire et montait au siège le plus élevé, comme le chef probable de ces supérieurs, et le plus à redouter si on l'offensait. Lowick était en paix, même en 1831, et la réforme sociale ne l'agitait pas plus que le diapason solennel du sermon du dimanche. Will fréquentait l'église autrefois, de façon que personne dans l'assistance ne fit grande attention à lui, si ce n'est le chœur, qui se flatta d'avoir son appui pour le chant.

Au milieu de ce décor original, remontant le bas-côté de la petite église, Dorothée apparut enfin, sous son chapeau de castor blanc et son manteau gris, le même qu'elle portait au Vatican. Son visage étant, depuis l'entrée, tourné du côté du sanctuaire, elle put aussitôt, et malgré sa vue basse, apercevoir Ladislaw ; mais on ne vit rien paraître de ce qu'elle éprouva, rien qu'une légère pâleur sur ses traits et une grave inclination en passant près de lui. Will fut surpris de se sentir subitement mal à l'aise et n'osa pas la suivre des yeux, quand ils se furent salués. Deux minutes plus tard, lorsque M. Casaubon sortit de la sacristie pour entrer dans le banc et vint s'asseoir près de Dorothée, Will se sentit plus complètement paralysé encore. Il lui fut impossible de regarder ailleurs que vers la petite galerie où se tenait le chœur, au-dessus de la porte de la sacristie. Peut-être Dorothée avait-elle de la peine et il avait commis une pitoyable erreur. Ce n'était plus divertissant du tout de vexer M. Casaubon qui sans doute avait l'avantage de l'observer et de voir qu'il n'osait pas tourner la tête.

Comment n'avait-il pas imaginé tout cela d'avance ? Mais il ne pouvait prévoir qu'il se trouverait seul dans ce banc carré, sans aucun des Tucker pour lui venir en aide, ceux-ci ayant apparemment quitté Lowick, puisqu'un nouveau ministre se tenait devant le pupitre. Quoi qu'il en soit, il se trouvait absolument stupide de n'avoir pas prévu qu'il lui serait impossible de regarder du côté de Dorothée, bien plus, qu'elle verrait dans sa venue une impertinence. Mais il n'y avait pas moyen de sortir de là, et Will cherchait dans son livre les passages relatifs à la liturgie, comme l'eût fait une maîtresse d'école, trouvant que le service du matin n'avait jamais été d'une longueur si incommensurable, et se sentant parfaitement ridicule, de mauvaise humeur, et en même temps très malheureux. Voilà ce qui était réservé à un

homme pour adorer la vue d'une femme ! Le clerc remarqua que M. Ladislaw n'avait pas entonné avec les autres l'air du Hanovre et pensa qu'il devait être enrhumé.

M. Casaubon ne prêcha pas, et la situation de Will demeura la même jusqu'au moment où, la bénédiction prononcée, tout le monde se fût levé. C'était l'usage à Lowick que les « supérieurs » sortissent les premiers. Avec une soudaine résolution de rompre le charme qui pesait sur lui, Will regarda tout droit M. Casaubon. Mais les regards de ce gentleman étaient dirigés sur le loquet de la porte du banc qu'il ouvrit, laissant passer Dorothée la première et la suivant de près sans lever les yeux. Le regard de Will avait rencontré celui de Dorothée au moment où elle sortait du banc, et elle s'inclina encore, mais d'un air agité cette fois, et comme si elle réprimait des larmes. Will sortit après eux. Mais ils continuèrent à s'avancer vers la petite porte qui du cimetière menait au bosquet, sans se retourner une seule fois.

Il lui était impossible de les suivre et il ne put que refaire lentement à pied, dans l'après-midi, la même route qu'il avait franchie le matin avec tant d'espérance. Au dedans et au dehors toutes les lumières étaient changées pour lui.

CHAPITRE VI

Ce qui, en quittant l'église, affligeait surtout Dorothée, c'était de voir M. Casaubon résolu à ne pas parler à son cousin, et la présence de Will en ce lieu ne servit qu'à marquer plus fortement l'éloignement qui existait entre eux. La présence de Will lui avait paru tout à fait excusable, elle la considérait même comme une aimable démarche de sa part vers une réconciliation qu'elle n'avait cessé de désirer. Il avait sans doute imaginé comme elle que, s'il se rencontrait par hasard avec M. Casaubon, ils se donneraient une poignée de main et que leurs rapports pourraient redevenir amicaux. Dorothée se sentait maintenant trompée dans son espoir. Will était plus que jamais banni, car M. Casaubon avait sans doute été plus aigri encore par cet acte de présence imposée d'une personne qu'il refusait de reconnaître.

Il n'avait pas prêché ce jour-là, ne se trouvant pas très bien et souffrant de suffocation ; aussi Dorothée ne fut-elle pas surprise de le voir garder le silence pendant le lunch, encore moins de ce qu'il ne fit aucune allusion à Will Ladislaw. Elle sentait que, pour sa part, elle ne pourrait plus jamais entamer ce sujet. Le dimanche, ils passaient généralement chacun de leur côté les heures qui séparaient le lunch du dîner, M. Casaubon, dans la bibliothèque où il restait presque tout le temps assoupi, et Dorothée dans son boudoir en compagnie de quelques livres favoris. Il y en avait toute une pile sur la table, de genres différents, depuis Hérodote, qu'elle apprenait à lire avec M. Casaubon, jusqu'à son vieux compagnon Pascal et l'*Année chrétienne* de Keble. Mais ce jour-là

elle les ouvrit l'un après l'autre sans en pouvoir lire aucun. Tout paraissait triste : les présages sinistres avant la naissance de Cyrus, les antiquités juives, le carillon sacré des hymens favorites, tout également insipide. Les fleurs mêmes et l'herbe du printemps avaient en elles je ne sais quel frissonnement de mélancolie, sous les nuages de cet après-midi qui cachaient le soleil par intervalles ; tout, jusqu'aux pensées réconfortantes qui étaient devenues des habitudes dans sa vie, tout semblait porter la monotonie des longs jours d'avenir qui attendaient Dorothée avec ces uniques compagnons de sa solitude ; c'était d'une autre ou plutôt d'une plus réelle compagnie que la pauvre Dorothée était affamée, et sa faim n'avait cessé de grandir, sous le continuel effort que demandait sa vie d'épouse. Elle essayait toujours d'être telle que son mari le souhaitait, et jamais elle ne pouvait se reposer dans la joie de le voir satisfait de ce qu'elle était. La chose qu'elle aimait, dont elle avait spontanément le désir, semblait toujours être exclue de sa vie ; que lui importait en effet qu'elle lui fût accordée, si elle n'était pas partagée ? À propos de Ladislaw, la divergence avait existé entre eux dès le premier moment, et, depuis que M. Casaubon avait si sévèrement repoussé le sentiment énergique de Dorothée sur les droits de son parent aux biens de sa famille, cette divergence d'opinion avait laissé dans l'esprit de Dorothée la certitude qu'elle avait raison, et que son mari avait tort, mais qu'elle était impuissante à y rien changer. Cet après-midi, son impuissance l'accablait plus tristement que jamais ; elle aspirait à des objets qui pourraient lui être chers et auxquels elle pourrait être chère. Elle aspirait à un travail qui fût directement bienfaisant comme le soleil et la pluie ; et maintenant il semblait qu'elle ne dût plus vivre que dans une tombe, où se trouvait l'appareil d'un travail spectral, produisant ce qui ne serait jamais la lumière du jour. Aujourd'hui même elle

s’était tenue debout sur le bord de cette tombe, et elle avait vu Will Ladislaw s’en aller et disparaître dans le monde lointain de la chaude activité et de la fraternité humaine, tournant son visage vers elle pendant qu’il s’éloignait.

Ses livres, non plus que ses pensées, ne pouvaient lui venir en aide. C’était dimanche, et elle ne pouvait disposer de la voiture pour aller chez Célia qui avait eu dernièrement un petit enfant. Nul refuge pour le mécontentement et le vide de son cœur, et Dorothée eut à supporter sa fâcheuse disposition d’âme comme elle eût supporté un mal de tête. Après dîner, à l’heure où habituellement elle commençait à lire à haute voix, M. Casaubon proposa d’aller ensemble dans la bibliothèque où il avait fait allumer du feu et apporter des lumières. Il semblait s’être ranimé, et son esprit plein de pensées intenses.

Dans la bibliothèque, Dorothée remarqua qu’il avait dernièrement arrangé toute une pile de ses livres de notes ; il prit alors un volume bien connu, qu’il lui remit dans la main et qui était une table des matières de tous les autres.

– Vous m’obligerez, ma chère, dit-il en s’asseyant, si, au lieu de me faire la lecture ce soir, vous voulez bien parcourir cela à haute voix, le crayon en main, et à chaque point, où je dirai : « marquez », faire une crois avec le crayon. C’est le premier pas dans un procédé de revision auquel j’ai longtemps réfléchi, et à mesure que nous avancerons, je vous indiquerai certains principes pour le choix des sujets, qui vous permettront, je pense, de participer avec intérêt à ce que j’ai en vue de faire.

Cette proposition n’était qu’un signe de plus, ajouté à bien d’autres depuis la mémorable entrevue avec Lydgate, que la répugnance première de M. Casaubon à laisser Doro-

thée travailler avec lui avait fait place à une disposition diamétralement contraire.

Il y avait deux heures qu'elle lisait et marquait, lorsqu'il dit :

– Nous allons monter ce volume et le crayon, si vous le voulez bien, et au cas que nous lisions cette nuit nous pourrons avancer notre travail. Cela ne vous ennuie pas, je pense, Dorothée ?

– Je préfère toujours lire ce que vous-même préférez entendre, dit Dorothée, exprimant la simple vérité, car ce qu'elle craignait par-dessus tout, c'était, quoi qu'elle fit à grand effort, de le laisser toujours aussi triste qu'auparavant.

Une preuve de la force avec laquelle certains traits caractéristiques de Dorothée s'imprimaient dans l'esprit de son entourage, c'est que son mari, avec toute sa jalousie et ses soupçons, avait acquis une confiance aveugle dans la sûreté de ses promesses et dans sa faculté de se dévouer à son idée du juste et du bien. Il avait commencé tout dernièrement à s'apercevoir que ces qualités étaient pour lui-même une bonne fortune précieuse, et il voulait les accaparer.

La lecture se fit au milieu de la nuit, comme il l'avait prévu. Dorothée, vaincue par la fatigue et grâce à sa jeunesse, s'était endormie vite et profondément. Elle fut réveillée par l'impression qu'il y avait quelque part une lumière, et que cette lumière était celle du soleil couchant sur le sommet d'une montagne escarpée. Elle ouvrit les yeux et vit son mari, enveloppé dans sa chaude robe de chambre, s'asseyant dans un fauteuil près du foyer où les braises brillaient encore. Il avait allumé deux bougies, et attendait que Dorothée se réveillât.

– Êtes-vous malade, Édouard ? dit-elle en se levant aussitôt.

– J'ai senti quelque malaise à demeurer couché ; je resterai assis là pour un moment.

Elle jeta du bois sur le feu, s'enveloppa d'un vêtement et lui demanda :

– Voudriez-vous que je vous fisse la lecture ?

– Vous m'obligerez beaucoup, si vous le voulez bien, Dorothée, dit M. Casaubon avec quelque chose de plus doux dans sa politesse ordinaire. Je suis très éveillé ; mon esprit est remarquablement lucide.

– Je crains que l'excitation ne soit trop forte pour vous, dit Dorothée, se rappelant les avertissements de Lydgate.

– Non, je ne sens pas d'excitation particulière. Ma pensée est très claire.

Dorothée n'osa pas insister et se mit à lire pendant une heure ou plus, de la même manière qu'elle l'avait fait dans la soirée, mais en parcourant les pages avec plus de rapidité. M. Casaubon avait l'esprit plus éveillé, et il semblait, sur la plus légère indication verbale, aller au-devant de ce qui allait suivre, disant : « Cela suffit, marquez cela », ou bien « Passez au prochain titre, je supprime la seconde excursion en Crète ». Dorothée s'étonnait de voir la rapidité avec laquelle son esprit inspectait à vol d'oiseau le champ sur lequel il avait rampé pendant des années.

– Fermez le livre maintenant, ma chère, dit-il enfin. Nous achèverons demain notre travail. Je l'ai différé trop longtemps et le verrai terminé avec joie. Mais vous remarquerez que le principe qui détermine mon choix donnera un éclair-

cissement approprié et convenablement proportionné à chacun des sujets énumérés dans mon introduction, qui sont esquissés pour le moment. Vous avez vu cela clairement, Dorothée ?

– Oui, dit-elle en tremblant légèrement.

Elle se sentait la mort dans le cœur.

– Et maintenant, je crois que je pourrai prendre un peu de repos.

M. Casaubon se recoucha et la pria d'éteindre la lumière. Quand elle aussi se fut recouchée et que l'obscurité, éclairée seulement par un faible rayon du foyer, se fut établie dans la chambre, il reprit :

– Avant de m'endormir, j'ai une demande à vous adresser, Dorothée ?

– Qu'est-ce ? dit-elle, l'esprit traversé de crainte.

– C'est que vous me fassiez savoir en toute assurance si, dans le cas de ma mort, vous accomplirez mes désirs : si vous éviterez de faire ce que je blâmerais, et si vous vous appliquerez à faire ce que je souhaiterais.

Dorothée n'était pas prise au dépourvu ; divers incidents avaient pu lui faire conjecturer de la part de son mari quelque intention qui pourrait créer pour elle un nouveau joug. Elle ne répondit pas tout de suite.

– Vous refusez ? fit M. Casaubon avec plus d'aigreur dans la voix.

– Non, je ne refuse pas encore, dit Dorothée d'une voix claire, le besoin de liberté s'affirmant dans son âme. Mais

c'est trop solennel. Je ne trouve pas bien de faire une promesse, quand j'ignore, à quoi elle m'obligera. Tout ce que dicterait l'affection, je le ferais sans rien promettre.

– Mais, en suivant votre propre jugement. Ce que je vous demande, c'est d'obéir au mien ; vous refusez ?

– Non, cher, non, répéta Dorothée d'une voix suppliante, torturée par des craintes opposées. Mais ne puis-je attendre et réfléchir un peu ? Je désire de toute mon âme faire ce qui pourrait vous être agréable ; mais je ne puis donner de garantie si soudainement, bien moins encore quand il s'agit d'une chose que j'ignore.

– Vous ne pouvez donc pas avoir confiance dans la nature de mes désirs ?

– Accordez-moi jusqu'à demain, dit Dorothée d'un ton de prière.

– Jusqu'à demain donc.

Bientôt après elle l'entendit dormir, mais il n'y avait plus de sommeil pour elle. Tandis qu'elle se contraignait à rester tranquille dans son lit pour ne pas le troubler, son esprit soutenait un combat où l'imagination rangeait ses forces tantôt d'un côté tantôt d'un autre. Elle n'avait aucun pressentiment que ce que son mari prétendait exiger d'elle dans l'avenir eût rapport à autre chose qu'à son œuvre. Mais il lui semblait assez clair qu'il lui demanderait de se dévouer à débrouiller ces amas de matériaux, qui devaient être la douteuse démonstration de principes plus douteux encore. La pauvre enfant était devenue tout à fait incrédule au regard de la foi qu'on pouvait accorder à cette *Clef* qui avait été l'ambition et le labeur de la vie de son mari. Il n'était pas étonnant qu'en dépit de son peu de connaissance, son jugement sur ces ma-

tières fût plus vrai que celui de M. Casaubon ; car elle voyait dans leur vraie lumière et avec une puissance de comparaison, exempte de préjugés, sur quelles probabilités il avait, lui, engagé toute sa personnalité. Et maintenant elle se représentait les jours, les mois et les années qu'elle emploierait à classer ce qu'on pourrait appeler des débris de momies, des fragments d'une tradition qui n'était elle-même qu'une mosaïque fabriquée avec des ruines écroulées – à les classer pour en faire l'aliment d'une théorie déjà desséchée à sa naissance, comme un enfant mal venu.

Que de fois Dorothée avait dû réprimer son ennui et son impatience à propos de cette œuvre qui se révélait à elle sous la forme d'une vague énigme à deviner, au lieu de trouver, dans une participation à une science élevée, un but utile pour sa vie ! Elle comprenait maintenant pourquoi son mari en était venu à s'accrocher à elle, comme au dernier espoir qui lui restait de transmettre au monde ses travaux sous une forme qui les rendit acceptables. Il avait paru, au début, vouloir la tenir éloignée de toute connaissance exacte de son œuvre, – mais, graduellement, la terrible puissance du besoin humain – la perspective d'une mort prématurée… Et ici la pitié de Dorothée se reporta de son avenir à la lutte passée de son mari, ou mieux, au fruit de ce passé, à la lutte présente qui était devenue son lot : le travail solitaire, l'ambition respirant avec peine sous le poids de la défiance de soi-même, le but fuyant devant lui et ses membres alourdis ; maintenant enfin, l'épée tremblant visiblement au-dessus de sa tête ! Et n'était-ce pas pour l'assister dans le travail de sa vie qu'elle avait souhaité de l'épouser ? Mais elle avait cru que ce travail serait quelque chose de plus grand, qu'elle pourrait servir avec dévouement par simple amour pour l'œuvre. Était-il bien aujourd'hui, était-il possible, si même

elle le promettait, de travailler comme un condamné dans son inexorable moulin, pour n'arriver à aucun résultat ?

Et pourtant pouvait-elle ne pas lui accorder cela ? Pouvait-elle dire : « Je refuse de contenter cette faim dévorante ? » Ce serait refuser de faire pour le mort ce qu'elle aurait fait pour le vivant. S'il vivait pendant quinze ans encore ou davantage, comme Lydgate en avait admis la possibilité, sa vie à elle se passerait certainement à l'aider avec soumission.

Mais quelle différence profonde entre l'attachement au vivant et cette promesse indéfinie de dévouement au mort ! Tant qu'il vivait, il ne pouvait rien exiger d'elle qu'elle ne fût libre de contester ou même de refuser. Mais, – cette pensée traversa plus d'une fois son esprit sans qu'elle pût y croire, – ne pouvait-il pas, peut-être, exiger d'elle quelque chose de plus que ce qu'elle était capable d'imaginer, puisqu'il lui demandait la promesse de remplir ses désirs sans lui dire en quoi ils consistaient ? Non ; son cœur n'était attaché qu'à son œuvre seule ; c'était là le but pour lequel sa vie brusquement arrêtée devait se prolonger par sa vie à elle. Et si maintenant elle allait lui dire : « Non ! si vous mourez, je ne mettrai pas la main à votre œuvre », ce serait comme d'écraser ce cœur meurtri.

Dorothée resta couchée pendant quatre heures, en proie à cette lutte intérieure, et finit par se sentir malade, égarée, incapable de prendre une résolution, priant en silence. Impuissante comme un enfant qui a sangloté et a crié trop longtemps, elle tomba dans un tardif sommeil du matin, et lorsqu'elle s'éveilla, M. Casaubon était déjà levé. Tantripp lui dit qu'il avait déjeuné, lu les prières et qu'il était dans la bibliothèque.

– Je ne vous ai jamais vue si pâle, madame, dit Tantripp, femme solide qui avait accompagné les deux sœurs à Lausanne.

– Ai-je jamais eu beaucoup de couleurs, Tantripp ? demanda Dorothée avec un faible sourire.

– On ne peut pas dire précisément beaucoup de couleurs, mais un éclat comme une rose de Chine. Mais que peut-on attendre à respirer toujours ces vieux bouquins ? Reposez-vous un peu ce matin, madame. Permettez-moi de dire que vous êtes malade et que vous ne pouvez aller vous renfermer dans cette bibliothèque.

– Oh ! non, non ! laissez-moi me dépêcher, M. Casaubon a tout particulièrement besoin de moi.

Elle était sûre, en descendant, qu'elle lui promettrait de remplir ses volontés ; mais seulement plus tard, dans la journée, pas tout de suite.

Dès qu'elle parut dans la bibliothèque, M. Casaubon, qui était près de la table où il avait arrangé des livres, se retourna et lui dit :

– J'attendais votre arrivée, ma chère. J'avais espéré me remettre sans retard au travail, ce matin ; mais je me sens légèrement indisposé, grâce, sans doute, à ma trop grande excitation d'hier. Je vais aller faire un tour dans le bosquet, l'air est plus doux maintenant.

– Je suis heureuse de vous voir un peu sortir. Vous aviez, je le crains, l'esprit trop excité, hier soir.

– Je voudrais bien l'avoir en repos sur le dernier point dont je vous ai entretenue cette nuit, Dorothée. J'espère que vous allez enfin me donner votre réponse.

– Puis-je aller vous retrouver au jardin, tout à l'heure ? demanda Dorothée, gagnant encore un peu de temps pour respirer.

– Je serai dans l'allée des Ifs pour une demi-heure environ.

Et il la quitta.

Dorothée, se sentant très fatiguée, sonna, et pria Tantripp de lui apporter ses vêtements pour sortir. Elle était restée assise pendant quelques minutes, mais sans nul retour du combat de la nuit. Elle sentait seulement qu'elle allait dire « oui » à sa propre condamnation ; elle était trop faible, trop pleine de crainte à la pensée d'infliger à son mari un coup poignant, pour faire autre chose que de se soumettre absolument. Elle demeura assise sans bouger et permit à Tantripp de lui mettre son chapeau et son châle, tant sa prostration était grande, car en général elle aimait à se servir elle-même.

– Dieu vous bénisse, madame ! dit Tantripp avec un mouvement spontané d'amour envers cette belle et douce créature, pour laquelle elle se sentait impuissante à faire quelque chose de plus, maintenant qu'elle avait fini de lui attacher son chapeau.

C'en était trop pour les sentiments fortement tendus de Dorothée, et elle éclata en sanglots, pleurant sur le bras de Tantripp. Mais bientôt elle se remit, sécha ses yeux et sortit par la porte vitrée pour aller au bosquet.

– Je voudrais que chaque livre de cette bibliothèque servît à bâtir une catacombe pour votre maître, dit Tantripp à Pratt, le sommelier, le trouvant dans la salle du déjeuner.

Elle avait suivi sa maîtresse à Rome, et elle refusait toujours d'appeler M. Casaubon autrement que « votre maître » quand elle parlait aux autres domestiques.

Pratt se mit à rire ; il aimait bien son maître, mais il aimait encore mieux Tantripp.

Lorsque Dorothée fut dehors, dans les allées sablées, elle s'attarda autour des taillis les plus voisins, hésitant comme elle l'avait fait déjà dans une autre circonstance. Alors elle avait craint que son effort de sympathie et d'union ne fût mal reçu ; aujourd'hui elle tremblait d'atteindre l'endroit où elle allait s'enchaîner pour toujours à une association devant laquelle elle reculait. Ce n'était ni la loi ni l'opinion du monde qui l'y obligeait, mais seulement le caractère de son mari et sa propre compassion, le joug idéal, non le joug réel du mariage. C'était en vain qu'elle voyait clairement toute la situation, elle se sentait contrainte, elle ne pouvait pas frapper l'âme malade qui implorait la sienne. Si c'était de la faiblesse, Dorothée était faible. Mais l'heure s'écoulait et elle ne pouvait tarder plus longtemps.

En entrant dans l'allée des Ifs elle n'aperçut pas son mari, mais le chemin avait des tournants, et elle avança pensant qu'il allait bientôt lui apparaître enveloppé dans son manteau bleu. L'idée lui vint qu'il se reposait peut-être dans le pavillon auquel menait un petit sentier latéral. Tournant le coin du chemin, elle le vit assis sur le banc, tout près d'une table de pierre. Ses bras reposaient sur la table, son front s'y appuyait, le manteau ramené en avant et formant un écran de chaque côté du visage.

Il s'est épuisé cette nuit, se dit Dorothée, pensant d'abord qu'il était endormi et que le pavillon était un endroit trop humide pour y rester. Puis elle se souvint de lui avoir vu

depuis peu prendre parfois la même attitude pendant qu'elle lui lisait, trouvant plus commode d'écouter et même de parler, la tête ainsi penchée.

– Me voici, Édouard, dit-elle en entrant dans le pavillon, je suis prête.

Il n'y prit pas garde et elle pensa qu'il devait dormir profondément. Elle posa la main sur son épaule et répéta :

– Je suis prête !

Il demeura immobile, et, avec une vague terreur, elle se pencha sur lui et appuya sa joue tout près de la sienne, implorant d'une voix inquiète :

– Réveillez-vous, mon ami, réveillez-vous, écoutez-moi. Je suis venue pour vous répondre.

Mais Dorothée ne donna jamais sa réponse.

Plus tard, dans cette même journée, Lydgate était assis à son chevet et elle parlait dans le délire, pensant à haute voix, et se rappelant tout ce qui s'était passé dans son âme la nuit dernière. Elle le reconnaissait et l'appelait par son nom, elle lui expliquait tout, le suppliant encore et toujours de tout expliquer à son mari.

– Dites-lui que j'irai le retrouver tout à l'heure ; je suis prête à promettre ; seulement c'était si affreux d'y penser. Cela m'a rendue malade, pas très malade, je serai bientôt mieux. Allez le lui dire.

Mais le silence ne devait plus jamais être rompu pour l'oreille de son mari.

CHAPITRE VII

– Je voudrais, pour l'amour de Dieu, que Dorothée pût ne pas être instruite de cela, dit sir James Chettam avec son petit froncement de sourcil habituel, et l'expression du dégoût le plus profond.

Il s'adressait à M. Brooke, debout devant la cheminée de la bibliothèque de Lowick-Manor, le lendemain de l'enterrement de M. Casaubon ; Dorothée n'était pas encore en état de quitter la chambre.

– Ce serait difficile, Chettam, car elle est exécutrice testamentaire et elle aime à s'occuper de ces choses, propriété, terrains, etc. Elle a ses idées, vous savez, dit M. Brooke, rajustant son lorgnon d'un mouvement nerveux et examinant les coins d'un papier plié qu'il tenait à la main ; et comptez qu'elle voudra agir comme exécutrice testamentaire ; elle a eu vingt et un ans au mois de décembre dernier, vous savez. Je ne puis rien empêcher.

Sir James fixa le tapis en silence pendant un instant, puis, levant brusquement les yeux :

– Je vais, reprit-il, vous dire ce que nous pouvons faire. Jusqu'à ce que Dorothée soit bien remise, il faut la tenir éloignée de toute affaire, et aussitôt qu'elle le pourra elle viendra s'installer chez nous ; rien ne peut lui être plus salutaire que de se trouver auprès de Célia et du petit enfant ; le temps passera de la sorte ; dans l'intervalle vous vous débarrasserez de Ladislaw ; il faut qu'il quitte le pays.

Ici, l'expression de dégoût de sir James reparut dans toute son intensité.

M. Brooke croisa ses mains derrière son dos, et se dirigea vers la fenêtre en se redressant par une petite secousse avant de répondre :

– C'est facile à dire, Chettam, facile à dire, vous savez.

– Mon cher monsieur, insista sir James, contenant son indignation dans des formes respectueuses, c'est vous qui l'avez amené ici et c'est vous qui l'y gardez, je veux dire par l'occupation que vous lui donnez.

– Oui, mais je ne puis le congédier brusquement sans lui donner de raisons, Chettam. Le concours de Ladislaw a été inestimable, des plus satisfaisants. Je considère qu'en l'amenant ici j'ai rendu un service à cette partie du comté.

– C'est grand dommage que cette partie du comté n'ait pu se passer de lui, c'est tout ce que je puis dire. Quoi qu'il en soit, je me sens autorisé, comme beau-frère de Dorothée, à m'opposer absolument à ce qu'il soit retenu ici, du fait des amis de Dorothée. Vous me reconnaissez, j'espère, le droit de me préoccuper de la dignité de la sœur de ma femme.

Sir James commençait à s'échauffer.

– Sans doute, mon cher Chettam, sans doute. Mais vous et moi avons des idées différentes, différentes…

– Pas à propos de cet acte de Casaubon, j'espère, interrompit sir James. Je dis qu'il a compromis Dorothée de la façon la plus ignoble. Je dis qu'il n'y a jamais eu action plus basse, plus indigne d'un gentleman : un codicille pareil, ajouté à un testament fait au moment de son mariage, avec la

connaissance et l'approbation de sa famille ! C'est une insulte flagrante à Dorothée !

– Eh bien, vous savez, Casaubon était un peu ennuyé à propos de Ladislaw ; Ladislaw m'en a dit la raison, – aversion pour la carrière qu'il a choisie, vous savez ; Ladislaw ne faisait pas grand cas des connaissances de Casaubon : Thoth et Dagon, le dieu égyptien et le dieu philistin, etc. ; et je suppose que Casaubon n'aimait pas la situation indépendante qu'avait prise son cousin. J'ai vu les lettres qu'ils ont échangées. Ce pauvre Casaubon était un peu enterré dans ses livres, il ne connaissait pas le monde.

– Il peut convenir à Ladislaw de colorer ainsi les choses. Mais je crois que Casaubon ne lui en voulait qu'à cause de Dorothée, et le monde pourra croire qu'elle lui en a donné des motifs ; et c'est cela qui est abominable, de voir son nom accolé à celui de ce jeune personnage.

– Mon cher Chettam, cela ne mènera à rien, dit M. Brooke, s'asseyant et remettant son lorgnon. Cela ne fait qu'un avec toutes les bizarreries de M. Casaubon. Or, ce papier : « Tableau synoptique » et tout ce qui suit, à l'usage de mistress Casaubon, était enfermé à clef dans le pupitre avec le testament. Il entendait, je suppose, que Dorothée publiât ses travaux ? et elle le fera, vous savez, elle est entrée dans ses études d'une façon toute particulière.

– Mon cher monsieur, dit sir James avec impatience, ce n'est ni de ceci ni de cela qu'il s'agit pour le moment. La question est de savoir si vous êtes d'accord avec moi sur l'urgence qu'il y aurait à éloigner le jeune Ladislaw.

– Eh bien, non, je n'en vois pas l'urgence ; cela pourra se faire peu à peu. Et quant au bavardage du monde, vous sa-

vez, vous ne l'empêcherez pas pour cela. Les gens disent ce qu'ils ont envie de dire, et non le chapitre et le verset qu'on leur désigne, dit M. Brooke, devenant pénétrant à l'endroit des vérités qui s'accordaient avec ses désirs. Je pourrais me débarrasser de Ladislaw jusqu'à un certain point, lui enlever le *Pionnier* et ce genre d'occupation, mais je ne pourrais exiger qu'il quittât le pays, à moins qu'il ne préférât s'en aller, vous savez.

M. Brooke persistant dans son idée aussi tranquillement que s'il eût discuté la question du temps de l'année précédente, et terminant par de petits signes de tête avec son aménité ordinaire, offrait un spectacle exaspérant d'obstination.

– Mon Dieu ! dit sir James avec autant de passion qu'il était susceptible d'en témoigner, trouvons-lui un poste quelconque ; dépensons de l'argent pour lui. S'il pouvait entrer dans le personnel de quelque gouverneur colonial ! Grampus pourrait le prendre et je pourrais en écrire à Fulke.

– Mais Ladislaw ne se laissera pas embarquer comme une pièce de bétail, mon cher ami ; Ladislaw a ses idées. Mon opinion est que, s'il me quittait demain, on n'en bavarderait que davantage sur son compte, dans le pays. Avec son talent de parler et de classer des documents, il y a peu d'hommes qui pourraient l'égaler comme agitateur public, agitateur public, vous savez.

– Agitateur public ! fit sir James avec une énergie amère, sentant que les syllabes de ces mots, répétées comme il convenait, témoignaient suffisamment de leur caractère odieux.

– Mais soyez raisonnable, Chettam. Parlons de Dorothée, maintenant. Comme vous le dites, elle fera bien d'aller

chez Célia le plus tôt possible. Elle pourra rester sous votre toit, et dans l'intervalle les choses s'arrangeront peut-être tout tranquillement d'elles-mêmes. Ne déchargeons pas nos fusils avec trop de précipitation, vous savez. Standish nous gardera le secret, et cette nouvelle sera de l'histoire ancienne avant d'être connue. Vingt choses peuvent arriver pour éloigner Ladislaw, sans que je fasse rien moi-même.

– Il me reste alors à conclure que vous refusez de rien faire ?

– Refusé, Chettam, non, je n'ai pas dit refusé. Mais je ne vois réellement pas ce que je pourrais faire. Ladislaw est un gentleman.

– Je suis heureux de l'apprendre ! Mais sûrement Casaubon n'en était pas un.

– Eh bien, c'eût été pire encore s'il avait fait un codicille qui empêchât Dorothée de se remarier comme elle l'entendrait, vous savez.

– Je ne trouve pas cela, dit sir James. C'eût été moins indélicat.

– Une bizarrerie de ce pauvre Casaubon ! Cette attaque lui avait fait un peu chavirer la cervelle. Tout cela ne signifie rien. Elle n'a pas l'intention d'épouser Ladislaw.

– Mais ce codicille est rédigé de façon à faire croire à tout le monde que c'était bien son intention. Je ne crois à rien de pareil de la part de Dorothée, dit sir James en fronçant le sourcil ; mais Ladislaw m'est suspect, je vous le dis franchement, Ladislaw m'est suspect.

– Je ne puis prendre de mesure immédiate à ce sujet, Chettam. Le fait est que s'il était possible de l'expédier, de

l'envoyer à l'île Norfolk, quelque part par là, cela n'en paraîtrait que plus blessant pour Dorothée aux yeux des gens qui connaissent l'affaire. Il semblerait que nous nous défions d'elle, vous savez.

Cette allusion de M. Brooke à un argument indéniable ne contribua pas à adoucir sir James. Il étendit la main pour prendre son chapeau, indiquant qu'il n'avait pas l'intention de discuter plus longtemps, et il reprit avec quelque colère :

– Eh bien, je n'ai rien à dire, sinon qu'à mon avis Dorothée a été sacrifiée une première fois grâce à l'indifférence de ses amis. Comme frère, je ferai tout ce que je pourrai pour la protéger aujourd'hui.

– Vous ne pouvez mieux faire que de l'amener à Freshitt le plus tôt possible, Chettam. J'approuve tout à fait ce plan, conclut M. Brooke enchanté d'avoir remporté l'avantage.

Il eût été fort incommode pour lui de perdre Ladislaw en ce moment, alors qu'une dissolution de la Chambre pouvait arriver d'un jour à l'autre, et qu'il fallait convaincre les électeurs des véritables intérêts du pays.

M. Brooke croyait en toute sincérité que son entrée au Parlement était de nature à les servir efficacement ; il offrait honnêtement à son pays les ressources de ses facultés.

CHAPITRE VIII

Dorothée était restée à Freshitt-Hall dans une entière sécurité pendant près d'une semaine, avant de hasarder aucune question dangereuse. Elle se tenait tous les matins avec Célia dans le plus joli des salons du haut ouvrant sur une petite serre : Célia, tout en blanc et mauve comme une touffe de violettes mélangées, observant les actes remarquables du bébé encore si nouveaux pour sa jeune expérience, et interrompant à chaque instant les conversations par des appels à l'oracle infaillible de la nourrice ! – Dorothée était assise à côté d'elle dans sa robe de veuve, avec une expression dont la tristesse agaçait quelque peu Célia ; car non seulement le bébé était tout à fait joli, mais réellement, pour un mari qui avait été si ennuyeux et si gênant pendant sa vie, et qui en outre avait… Sir James avait naturellement tout raconté à Célia en lui représentant avec énergie combien il était important que Dorothée n'en sût rien tant qu'on pourrait l'éviter.

Mais M. Brooke avait eu raison de dire que Dorothée ne resterait pas longtemps inactive, alors que l'action lui était imposée ; elle connaissait la teneur du testament de son mari fait au moment de leur mariage, et dès qu'elle eut clairement compris sa situation, son esprit se préoccupa en silence de ce qu'elle aurait à faire comme propriétaire de Lowick-Manor avec le patronage de la cure, qui y était attaché.

Un matin que son oncle lui faisait sa visite ordinaire dans une disposition particulièrement joyeuse, qu'il expliqua

en disant que la dissolution du Parlement était presque certaine, Dorothée lui dit :

– Mon oncle, il serait bon de songer maintenant à qui je ferai don de la cure de Lowick. Depuis que M. Tucker a été pourvu, je n'ai jamais entendu dire à mon mari qu'il eût en vue aucun clergyman pour lui succéder à lui-même. Je devrais, je crois, prendre les clefs et aller à Lowick pour examiner les papiers de mon mari ; il pourrait s'y trouver quelque chose qui nous éclairât sur ses désirs.

– Pas de précipitation, ma chère. Peu à peu, vous savez, vous pourrez y aller si cela vous plaît. Mais j'ai jeté les yeux sur tous les papiers. Il n'y avait rien, rien que des sujets profonds – sauf le testament. Tout pourra se faire peu à peu. Quant à la cure, j'ai déjà reçu une demande sollicitant ma protection, et, je dirais, une excellente demande. On m'a fortement recommandé M. Tyke ; je me suis occupé autrefois de lui faire obtenir un traitement, un homme apostolique, je crois – l'espèce d'homme qui vous conviendrait, ma chère.

– Je voudrais en savoir plus long sur lui, mon oncle, et voir par moi-même si M. Casaubon n'a pas laissé quelque mention de ses désirs. Peut-être a-t-il fait quelque addition à son testament, il peut s'y trouver des instructions pour moi, dit Dorothée qui avait toujours cette idée dans l'esprit au sujet de l'œuvre de son mari.

– Rien du tout en ce qui touche la cure, ma chère, rien du tout, dit M. Brooke se levant pour sortir et tendant la main à ses nièces, ni en ce qui touche ses recherches, vous savez, rien du tout dans le testament.

La lèvre de Dorothée trembla.

– Allons, ne vous préoccupez pas de ces choses-là, ma chère… Peu à peu, vous savez…

– Je me sens maintenant tout à fait bien, mon oncle, et je voudrais faire quelque chose.

– C’est bien, c’est bien, nous verrons. Mais il faut que je me sauve, j’ai du travail par-dessus la tête ; c’est une crise, une crise politique. Et voici Célia et son petit homme. Vous voilà tante maintenant, vous savez, et moi je suis une espèce de grand-père, dit M. Brooke, se hâtant paisiblement, désireux de s’échapper et d’avertir Chettam que ce ne serait pas de sa faute à lui, si Dorothée insistait pour tout examiner elle-même.

Dorothée retomba au fond de sa chaise, et ses yeux pensifs s’abaissèrent sur ses mains croisées.

– Regarde, Dodo ! regarde-le ! As-tu jamais rien vu de pareil ? dit Célia de son petit ton net et confortable.

– Quoi donc, Kitty ? dit Dorothée en levant les yeux d’un air distrait.

– Quoi ? Mais sa lèvre supérieure ! Vois comme il l’abaisse, comme s’il voulait faire une grimace. N’est-ce pas étonnant ? Il a certainement ses petites pensées. Je voudrais que la nourrice fût là ! Regarde-le !

Une grosse larme, qui s’était amassée peu à peu dans l’œil de Dorothée, roula le long de sa joue, tandis qu’elle levait les yeux et tâchait de sourire.

– Ne sois pas triste, Dodo, embrasse bébé. Qu’est-ce que tu médites ainsi ? Je suis bien convaincue que tu as tout fait et même beaucoup trop. Tu devrais être heureuse à présent.

– Je me demande si sir James ne voudrait pas me conduire à Lowick, pour y tout examiner et voir s'il n'a rien laissé d'écrit pour moi.

– Tu ne dois pas y aller, tant que M. Lydgate ne te l'a pas permis, et il ne te l'a pas permis encore. Ah ! vous voici, nourrice, prenez bébé et promenez-vous dans la galerie ; et puis tu t'es mis une idée fausse, comme de coutume, dans la tête, Dodo, je le vois bien et cela me fâche.

– En quoi ai-je tort, Kitty ? fit Dorothée avec une parfaite humilité. Elle était presque disposée maintenant, à trouver Célia plus sage qu'elle-même, et elle se demandait avec une certaine crainte quelle était son idée fausse. Célia sentait son avantage et était décidée à en profiter. Personne ne connaissait Dodo et ne savait la prendre aussi bien qu'elle. Depuis la naissance de son bébé, Célia avait plus conscience encore de sa solidité d'esprit et de sa calme sagesse. Il paraissait clair que, là où il y avait un bébé, les choses étaient bien dans l'ordre, et que l'erreur, en général, ne pouvait venir que de l'absence de ce centre de gravité.

– Je vois aussi clairement que possible à quoi tu penses, Dodo. Tu tâches de découvrir s'il n'y a pas quelque chose de désagréable à faire pour toi en ce moment, et uniquement parce que M. Casaubon le désirait ; comme si tu n'avais pas eu déjà assez de choses désagréables ! Et il ne le mérite pas, tu le verras bien. Il s'est très mal conduit. James est aussi furieux contre lui qu'il est possible de l'être. Il vaut mieux que je te le dise pour te préparer.

– Célia, dit Dorothée d'un ton suppliant, tu me fais peur. Dis-moi tout de suite ce dont il s'agit.

L'idée que M. Casaubon avait légué ses biens à un autre qu'à elle lui traversa soudainement l'esprit ; et il n'y avait rien là de si affligeant.

– Eh bien, il a ajouté un codicille à son testament, pour dire que la propriété devait t'être enlevée tout entière, dans le cas où tu épouserais… je veux dire…

– C'est absolument sans conséquence, interrompit Dorothée impétueusement.

– Je veux dire, si tu épousais Ladislaw ; cela ne concerne nulle autre personne, poursuivit Célia avec une calme obstination. Sans doute, cela est sans conséquence à un certain point de vue. Tu ne voudrais jamais épouser M. Ladislaw ; mais cela ne rend la chose que plus vilaine de la part de M. Casaubon.

Le visage et le cou de Dorothée se couvrirent d'une rougeur douloureuse ; mais Célia lui administrait ce qu'elle pensait être une dose calmante de faits réels. Ce qui avait fait tant de mal à Dodo, c'était de se faire un tas d'idées. Elle continua donc de son ton indifférent, comme si elle eût fait des remarques sur les robes de bébé :

– C'est ce que dit James, il dit que c'est abominable et que ce n'est pas d'un gentleman. Et il n'y a jamais eu meilleur juge que James. C'est comme si M. Casaubon voulait faire croire que tu désires épouser M. Ladislaw, ce qui est ridicule. Seulement, James dit que c'était pour empêcher M. Ladislaw de t'épouser pour ton argent ; comme s'il pouvait jamais penser à te demander en mariage ! Mistress Cadwallader a dit que tu pourrais aussi bien épouser un Italien qui montrerait des souris blanches sur la place publique ! Mais il faut que j'aille voir ce que fait bébé, ajouta Célia sans

le moindre changement de ton, jetant un petit châle sur ses épaules et s'éloignant d'un pas léger.

Dorothée eût pu comparer cette épreuve inattendue à un vague et craintif sentiment que sa vie prenait une nouvelle forme, subissait une métamorphose où sa mémoire ne pouvait s'adapter au mouvement de nouveaux organes. Tout changeait d'aspect : la conduite de son mari, son propre sentiment de ses devoirs envers lui, toutes les luttes du passé et, plus que tout cela, ses rapports avec Will Ladislaw. Son monde à elle était dans un état de bouleversement convulsif ; tout ce qu'elle pouvait voir, c'est qu'il fallait attendre d'être en état de réfléchir plus tranquillement. Le changement qu'elle constatait dans son être et qui la terrifiait comme un péché, c'était un mouvement de violente répulsion contre ce mari disparu qui avait eu des pensées cachées pour elle, qui avait peut-être dénaturé son langage et toute sa conduite. Et puis, un autre changement qui la rendait également tremblante, c'était un étrange et soudain élan de son cœur vers Ladislaw.

Jamais auparavant l'idée ne lui était venue qu'il pût, en aucune circonstance, devenir son amant ; et concevez l'effet de cette soudaine révélation, qu'un autre avait considéré Will sous cet aspect nouveau, que peut-être lui-même avait entrevu une telle possibilité ; à cela se mêlait encore l'idée rapide et confuse de conditions et de questions pleines de difficultés et qui ne pouvaient être éclaircies qu'avec le temps.

Il lui sembla qu'il s'était écoulé un long intervalle lorsqu'elle entendit Célia qui disait :

– C'est bien comme cela, nourrice, il va rester tranquille sur mes genoux à présent. Vous pouvez aller déjeuner, et

dites à Garratt de rester dans la chambre à côté. Ce que je pense, Dodo, reprit Célia, ne remarquant rien de plus sinon que Dorothée était renversée au fond de sa chaise et sans doute distraite ou indifférente, ce que je pense, c'est que M. Casaubon était un mauvais homme. Je ne l'ai jamais aimé et James non plus. Je trouve que les coins de sa bouche étaient affreusement méchants. Et maintenant, après qu'il s'est conduit de cette façon, je suis bien sûre que la religion ne t'oblige pas à te rendre malheureuse à cause de lui. S'il a été enlevé, c'est une véritable grâce, et tu devrais en être reconnaissante. *Nous* ne devons pas nous en affliger, n'est-ce pas, bébé ? dit confidentiellement Célia à ce centre de gravité inconscient de l'univers, qui avait les petits poings les plus remarquables, achevés jusqu'aux ongles, et vraiment pas mal de cheveux si vous lui ôtiez son bonnet… En un mot c'était Bouddha sous une l'orme d'incarnation occidentale.

À ce moment de crise, on annonça Lydgate, et ses premières paroles furent celles-ci :

– Vous ne me paraissez pas aussi bien que vous l'étiez, mistress Casaubon, avez-vous été agitée ? permettez-moi de vous tâter le pouls.

La main de Dorothée était froide comme du marbre.

– Elle veut aller à Lowick examiner les papiers, dit Célia. Il ne faut pas qu'elle y aille ; dites, le permettez-vous ?

Lydgate ne répondit pas tout d'abord.

Puis, regardant Dorothée :

– Je ne sais vraiment pas, dit-il. À mon avis, mistress Casaubon doit surtout faire ce qui peut lui donner le plus de

tranquillité d'esprit. Le repos ne vient pas toujours de ce qu'il ne nous est pas permis d'agir.

– Merci, dit Dorothée en prenant sur elle. Ce que vous dites est certainement plein de raison ; il y a tant de choses dont je devrais m'occuper. Pourquoi resterais-je ici inactive ?

Puis, faisant un effort pour revenir à des sujets étrangers à son agitation personnelle, elle ajouta brusquement :

– Vous connaissez tout le monde à Middlemarch, n'est-il pas vrai, monsieur Lydgate ? J'aurai bien des choses à vous demander. Il s'agit pour moi d'affaires sérieuses ; j'ai une cure à confier à quelqu'un. Vous connaissez M. Tyke et tous les…

Mais l'effort avait été trop violent, et Dorothée éclata en sanglots.

Lydgate lui fit respirer un flacon de sels.

– Laissez faire mistress Casaubon comme il lui plaira, dit-il à sir James qu'il avait demandé à voir avant de quitter la maison. Je crois qu'elle a plus besoin d'une parfaite liberté que de toute autre prescription.

Les soins qu'il avait donnés à Dorothée, pendant la crise qu'elle venait de traverser, lui avaient permis de former quelques conclusions justes sur les épreuves de sa vie. Il ne doutait pas qu'elle eût souffert de l'effort, de la lutte douloureuse qu'entraîne la contrainte de soi-même, et qu'elle ne fît maintenant que se sentir dans une autre espèce de prison, après celle dont elle venait d'être délivrée.

Sir James fut d'autant plus disposé à se ranger à l'avis de Lydgate, quand il apprit que Célia avait déjà fait part à Dorothée de la désagréable clause du testament. Il n'y avait

plus de raison désormais pour retarder davantage l'exécution d'affaires urgentes ; et, le lendemain, sir James accéda à sa demande de la conduire à Lowick.

– Je n'ai, pour le moment, aucun désir d'y rester, dit Dorothée. C'est à peine si je pourrais le supporter. Je suis bien plus heureuse à Freshitt avec Célia. J'y serai mieux pour réfléchir à ce qu'il convient de faire à Lowick, en considérant les choses à distance. Je désire aussi rester un peu à la Grange avec mon oncle et me promener dans tous nos chemins d'autrefois, au milieu des gens du village.

– Pas encore, il me semble. Votre oncle reçoit beaucoup d'hommes politiques, et vous êtes mieux, éloignée de ces menées-là, dit sir James qui ne songeait pour le moment à la Grange que comme à un repaire hanté par le jeune Ladislaw.

Mais nulle parole ne fut échangée entre lui et Dorothée sur la partie reprochable du testament ; chacun d'eux, sans doute, sentant qu'il lui serait impossible d'en parler. Sir James était timide, même, avec les hommes, quand il s'agissait de sujets désagréables ; et la seule chose que Dorothée eût voulu en dire lui était interdite, parce que c'eût été une nouvelle preuve de l'injustice de son mari. Elle voulait pourtant que sir James fût instruit de ce qui s'était passé entre elle et lui concernant les droits moraux de Will Ladislaw à la propriété. Alors, pensait-elle, il venait clairement comme elle que cette clause étrange et indélicate avait son origine surtout dans son aigre résistance à l'idée de ce droit, et pas uniquement dans des sentiments personnels, dont il était plus difficile de parler. C'était aussi pour Will, il faut l'avouer, que Dorothée souhaitait que cela fût connu, puisque ses amis ne semblaient le considérer que comme l'objet des charités de M. Casaubon. Pourquoi le compare-

rait-on à un Italien montreur de souris blanches ? Ce mot de mistress Cadwallader semblait une parodie dérisoire tracée par la main d'un démon.

À Lowick, Dorothée chercha dans les pupitres et les tiroirs, partout où son mari déposait ses manuscrits, mais elle ne trouva pas d'autres papiers s'adressant particulièrement à elle que ce « Tableau synoptique », commencement sans doute de bien d'autres instructions projetées pour sa gouverne. En léguant ce travail à Dorothée, M. Casaubon avait été, comme en toutes choses, lent et hésitant ; oppressé, en faisant un plan pour transmettre son œuvre, comme il l'avait été en l'exécutant, par le sentiment de sa pesanteur à se mouvoir dans un milieu obscur et plein d'obstacles. Il se défiait des capacités de Dorothée, mais il se défiait plus encore de tout autre rédacteur ; et il en était venu enfin à se créer pour lui-même une sorte de confiance dans la nature de Dorothée. Ce qu'elle aurait une fois résolu, elle était capable de l'exécuter. Il se la représentait volontiers travaillant et peinant dans les chaînes de la promesse qu'il lui aurait arrachée, pour élever un monument où serait inscrit son nom à lui. Mais les jours et les mois gagnaient sur lui et laissaient ses plans en arrière ; il n'avait plus que le temps d'exiger cette promesse, qui lui permettrait de conserver toujours sa froide étreinte sur la vie de Dorothée.

L'étreinte avait glissé. Liée par une promesse arrachée au plus profond de sa pitié, elle eût été capable d'entreprendre un labeur que son jugement lui disait tout bas devoir être inutile et sans autre but que cette consécration de la fidélité, qui est elle-même un but suprême. Mais son jugement, affranchi maintenant de la soumission et du dévouement, faisait l'amère découverte que, dans son union passée, le soupçon et la dissimulation n'avaient pas cessé de

se tenir aux aguets. L'homme vivant et souffrant n'était plus devant elle pour éveiller sa pitié. Il ne restait que le pénible souvenir d'une soumission douloureuse à un mari dont les pensées basses venaient de lui être révélées, à un mari qui, dans ses soins scrupuleux à maintenir son caractère aux yeux du monde, aveuglé par ses prétentions exorbitantes, avait fini par porter lui-même un coup fatal à son orgueil, en froissant les sentiments de l'honneur le plus vulgaire. Quant à la propriété, elle eût été heureuse de s'en débarrasser et de rester avec sa fortune personnelle, n'eussent été les devoirs attachés à sa qualité de propriétaire, devoirs qu'elle ne pouvait négliger. Plus d'une question perplexe agitait son esprit au sujet de cette propriété. N'avait-elle pas eu raison de penser que la moitié en revenait à Ladislaw ? Aussi bien, il lui était impossible maintenant d'accomplir cet acte de justice. M. Casaubon avait choisi pour l'en empêcher un moyen cruellement efficace. Malgré l'indignation qu'elle se sentait au cœur contre lui, tout acte qui eût ressemblé à un défi triomphant aux désirs de son mari la révoltait.

Ayant rassemblé des papiers d'affaires avec l'intention de les examiner, elle referma à clef les pupitres et les tiroirs, tous vides de toute parole exprimant pour elle un sentiment personnel, vides de tout signe que, dans sa méditation solitaire, le cœur de son mari se fût jamais élancé vers le sien pour s'excuser ou s'expliquer ; et elle revint à Freshitt avec le sentiment que sur sa dernière et cruelle demande, comme sur le dernier et injurieux témoignage de son pouvoir, régnait un silence absolu.

Dorothée, alors, essaya de tourner ses pensées vers des devoirs immédiats, et il y en avait un, en particulier, que les autres étaient déterminés à lui rappeler. Lydgate avait saisi avidement l'idée de la cure de Lowick, et, dès qu'il le put, il

reprit le sujet avec Dorothée, y voyant une possibilité de faire réparation à Farebrother du tort qu'il avait pu lui faire, en votant contre lui d'une conscience mal satisfaite.

– Au lieu de vous rien apprendre sur M. Tyke, dit-il, je voudrais vous parler d'une autre personne, de M. Farebrother, le vicaire de Saint-Botolphe ; son bénéfice est fort maigre et ne lui fournit qu'un revenu bien exigu pour lui et sa famille. Sa mère, sa tante et sa sœur vivent toutes trois avec lui et sont à sa charge. Je crois que c'est à cause d'elles qu'il ne s'est point marié. Je n'ai jamais entendu mieux prêcher que par lui : une éloquence si naturelle et si facile ; il eût été digne de prêcher à la Croix de Saint-Paul après le vieux Latimer. Sa parole est également belle sur tous les sujets, originale, simple, claire. C'est, à mon avis, un homme remarquable. Il aurait dû faire plus qu'il n'a fait.

– Pourquoi n'a-t-il pas fait plus ? dit Dorothée qui s'intéressait maintenant à tous ceux qui avaient glissé dans la vie au-dessous de leur véritable vocation.

– C'est là une question embarrassante, dit Lydgate. Je trouve moi-même qu'il est extraordinairement difficile de faire marcher le bon ressort ! Il y a tant de cordes qui tirent à la fois. Farebrother laisse entendre souvent qu'il s'est trompé dans le choix de sa profession ; il a besoin de plus d'espace qu'il n'en est accordé à un pauvre homme d'Église. Il aime beaucoup l'histoire naturelle et toute espèce d'études scientifiques, il a bien de la peine à concilier ses goûts avec sa situation. Il n'a pas d'argent de reste : à peine en a-t-il suffisamment pour ses besoins, c'est pour cela qu'il s'est mis à jouer. On joue beaucoup le whist ici, à Middlemarch. Il joue pour gagner et gagne pas mal. Il se trouve entraîné naturellement dans une société un peu au-dessous de lui et amené à

négliger certaines choses. Et néanmoins, à le considérer dans l'ensemble, je crois que c'est un des hommes les plus exempts de blâme que j'aie jamais connus. Il n'y a en lui ni venin ni duplicité, et ces défauts-là accompagnent souvent des dehors plus corrects.

– Je me demande si, au fond de sa conscience, il souffre de cette habitude, dit Dorothée. Je me demande s'il souhaiterait d'y renoncer.

– Il y renoncerait, je crois, bien volontiers, s'il se trouvait tout à coup dans l'aisance ; il serait heureux de faire un autre emploi de ce temps.

– Mon oncle m'assure qu'on parle de Tyke comme d'un homme apostolique, dit Dorothée un peu pensive.

Elle eût souhaité de faire revivre, si possible, les âges de la foi primitive, et pourtant elle songeait à M. Farebrother avec un ardent désir de l'affranchir de ce besoin d'argent gagné au jeu.

– Je ne prétendrai pas que Farebrother soit apostolique, reprit Lydgate. Sa mission n'est pas absolument celle des apôtres. C'est un pasteur au milieu de ses paroissiens, dont il doit s'efforcer de rendre la vie meilleure. Ce qu'on appelle aujourd'hui apostolique me paraît représenter, en pratique, une impatience de toutes choses, où le pasteur ne joue pas le rôle principal. M. Tyke m'en offre un exemple à l'hôpital : une bonne partie de sa doctrine consiste à faire désagréablement sentir sa présence aux gens par une espèce de pinçure douloureuse. Et puis, un homme apostolique à Lowick ! Il faudrait qu'il eût la foi de saint François d'Assise et qu'il pût croire utile de prêcher aux moineaux !

– C’est vrai. Il est pénible de voir le genre de notions que retirent nos fermiers et nos laboureurs des instructions qu’on leur donne. J’ai feuilleté un volume des sermons de M. Tyke ; ces sermons-là ne serviraient à rien à Lowick. J’ai bien souvent pensé aux différentes manières d’instruire les chrétiens, et dès que j’en trouve une qui me semble plus bienfaisante que les autres, je m’y attache comme à la plus vraie, je veux dire celle qui contient plus de bien dans tous les genres et qui attire le plus de monde à la participation de ce bien. Il vaut certainement mieux trop pardonner que trop condamner. Mais je voudrais voir M. Farebrother et l’entendre prêcher.

– Faites-le, j’ai confiance dans l’effet qu’il vous produira ; il est très aimé, mais il a aussi ses ennemis ; il se trouve toujours des gens qui ne peuvent pardonner à un homme de mérite de ne pas leur ressembler. Et c’est vraiment une tache pour son nom, que cette manière de se faire de l’argent au jeu. Vous voyez naturellement peu de personnes de Middlemarch ; mais M. Ladislaw, qui voit constamment M. Brooke, est un grand ami des vieilles dames de chez M. Farebrother, et il serait heureux de chanter les louanges du vicaire. L’une de ces vieilles dames, miss Noble, la tante, est l’image la plus gracieuse que l’on puisse voir de la bonté oublieuse d’elle-même, et Ladislaw la pilote parfois galamment dans ses courses. Vous connaissez bien de vue Ladislaw : une espèce de Daphnis en habit et en gilet ; rien de si drôle que cette petite vieille fille se haussant jusqu’à son bras, ils ont l’air d’un couple pris dans une comédie romantique. Mais le meilleur témoignage en faveur de Farebrother, c’est de le voir et de l’entendre.

C’est dans le petit salon particulier de Dorothée que cette conversation eut lieu, et il n’y avait là personne dont la

présence put lui rendre pénible cette mention du nom de Ladislaw faite bien innocemment par Lydgate. Ne s'occupant pas des bavardages, il avait tout à fait oublié la remarque de Rosemonde à propos de l'adoration de Will pour mistress Casaubon. Il ne songeait, pour le moment, qu'à ce qui recommandait la famille Farebrother, et il avait insisté à dessein sur ce qu'on pouvait alléguer de pire contre le vicaire, afin de prévenir les objections. Il avait à peine vu le secrétaire intime de M. Brooke pendant les semaines qui venaient de s'écouler depuis la mort de M. Casaubon, et il n'avait rien entendu de nature à l'avertir qu'il y eût de ce côté un sujet dangereux à aborder avec sa veuve.

Après qu'il l'eût quittée, l'image de Ladislaw, telle qu'il l'avait fait paraître à ses jeux, demeura flottante dans l'esprit de Dorothée, détournant un peu ses pensées de la question de la cure de Lowick. Qu'est-ce que Will pouvait bien penser d'elle ? Apprendrait-il ce fait, dont la seule idée lui empourprait soudainement les joues, à elle qui ne rougissait pas d'ordinaire ; et que ressentirait-il en l'apprenant ? Mais ce qu'elle voyait aussi distinctement que possible, c'était la façon dont il souriait du haut de sa grande taille à la petite vieille fille. Un Italien avec des souris blanches ! – Lui, une créature qui entrait dans les sentiments de chacun et qui savait recevoir l'empreinte de la pensée des autres, au lieu de leur imposer la sienne avec la résistance du fer.

CHAPITRE IX

Aucun bavardage sur le testament de M. Casaubon n'était encore parvenu aux oreilles de Will Ladislaw : il n'était bruit que de la dissolution du Parlement et des élections prochaines, et on ne prêtait que peu d'attention aux rumeurs d'une nature plus intime. La fameuse « élection sèche » où les profondeurs du sentiment public pourraient se mesurer à la marée basse de la boisson, approchait. Will Ladislaw était alors un homme des plus occupés, et bien que le veuvage de Dorothée fût constamment présent à sa pensée, c'était un sujet dont il ne désirait pas qu'on l'entretînt ; aussi, quand Lydgate vint le trouver pour lui faire part de ce qui s'était passé pour la cure de Lowick, ce fut avec une sorte d'irritation qu'il répondit :

– Pourquoi me mêleriez-vous à ces affaires ? Je ne vois jamais mistress Casaubon et il n'y a aucune chance que je la voie plus souvent, maintenant qu'elle est à Freshitt. Je n'y vais jamais. C'est un terrain tory où moi et le *Pionnier* ne sommes pas mieux venus qu'un braconnier et son fusil.

Le fait est que Will était devenu d'autant plus susceptible, que M. Brooke, au lieu de souhaiter comme auparavant de le voir à la Grange un peu plus souvent qu'il ne lui était agréable à lui-même, semblait agir au contraire pour qu'il y fût le moins possible. C'était une concession évasive faite par M. Brooke aux remontrances indignées de sir James ; et Will, sensible sur ce point à la plus petite allusion, en conclut qu'on le tenait éloigné de la Grange à cause de Dorothée. Ses

amis le regardaient donc avec soupçon ? Leurs craintes étaient bien superflues ! Ils se trompaient grossièrement s'ils le prenaient pour un de ces aventuriers besoigneux en quête des faveurs d'une femme riche.

Will n'avait jamais vu pleinement l'abîme ouvert entre lui et Dorothée jusqu'au moment où il en eut atteint le bord et la vit de l'autre côté. Il commença, non sans une rage sourde, à songer à quitter le pays ; il lui serait impossible désormais de témoigner le moindre intérêt à Dorothée sans s'exposer à des imputations blessantes, peut-être de la part de Dorothée elle-même, que d'autres essayeraient d'indisposer contre lui.

– Nous voilà séparés pour toujours, se disait Will. Je pourrais aussi bien être à Rome ; elle ne serait pas plus loin de moi qu'elle ne l'est ici.

Mais ce que nous appelons désespoir n'est souvent que l'avidité douloureuse d'un espoir que rien n'encourage. Il y avait bien des raisons pour qu'il ne s'éloignât pas : et avant tout, des raisons d'ordre public pour ne pas quitter son poste à ce moment de crise, plantant là M. Brooke, alors qu'il aurait besoin d'être remorqué pour l'élection et lorsqu'il y avait à conduire au plus fort de la lutte tant de manœuvres électorales directes et indirectes. Et ce n'était pas une tâche facile de remorquer M. Brooke et de le maintenir dans l'idée qu'il devait s'engager à voter pour le « bill de réforme », au lieu d'insister sur son indépendance et sur sa faculté d'agir au bon moment.

M. Brooke devait, avant le jour de l'élection, se faire entendre devant les dignes électeurs de Middlemarch, du haut du balcon du Cœur-Blanc, qui faisait avantageusement saillie à un angle de la place du Marché. C'était par une belle mati-

née de mai, et tout semblait parler d'espérance. Il y avait quelque perspective d'accommodement entre le comité de Bagster et celui de M. Brooke, auquel M. Bulstrode, M. Standish, en sa qualité de notaire et de libéral, et des manufacturiers tels que MM. Plymdale et Vincy donnaient un poids qui arrivait presque à contre-balancer M. Hawley et ses associés, les tenants de Pinkerton, au Dragon-Vert.

M. Brooke, conscient d'avoir, par ses réformes de propriétaire, dans cette dernière moitié de l'année, affaibli les coups que la *Trompette* avait dirigés contre lui, encouragé par les applaudissements et les vivats qui avaient accueilli son entrée en ville, en voiture, se sentait le cœur léger sous son gilet chamois. Mais, dans les occasions critiques, on dirait souvent que tous les moments semblent loin, jusqu'à ce qu'on touche au dernier.

– Cela a bon air, dit M. Brooke, tandis que la foule s'assemblait. J'aurai un bon auditoire, dans tous les cas. J'aime cela, voyez-vous : ce genre de public composé de ses propres voisins, vous savez.

Les tisserands et les tanneurs de Middlemarch n'avaient jamais considéré M. Brooke comme un voisin, et ne tenaient pas plus à lui que si on le leur avait envoyé de Londres dans une boîte. Mais ils écoutèrent, sans faire trop de bruit, les orateurs qui présentèrent le candidat. Pendant ce temps, la foule devenait plus compacte, et comme le dernier orateur, un personnage politique de Brassing, approchait de la fin de son discours, M. Brooke éprouva un changement notable dans ses sensations ; tout en jouant avec son lorgnon, remuant les documents placés devant lui, il échangeait des remarques avec son comité en homme à qui le moment de l'appel était indifférent.

– Donnez-moi encore un verre de sherry, Ladislaw », dit-il d'un air qui affectait l'insouciance à Will, qui se tenait derrière lui et lui tendit aussitôt ce qui devait lui servir de cordial.

C'était peut-être mal choisi, car M. Brooke était un homme sobre, et prendre un second verre de sherry à si court intervalle du premier, était pour son organisme une surprise inattendue, de nature plutôt à éparpiller ses facultés qu'à les concentrer. Plaignez-le, je vous en prie. – Songez combien il y a de gentlemen anglais qui s'épuisent à discourir sur des affaires purement privées, tandis que M. Brooke avait la noble ambition de servir son pays en se présentant au Parlement !

Ce n'était pas du début de son discours que M. Brooke était inquiet ; il était sûr que cela irait tout seul. S'embarquer serait facile ; mais l'idée de la pleine mer au delà était alarmante.

« Et puis les questions maintenant, souffla le démon qui s'éveillait justement dans ses entrailles. Quelqu'un pourrait faire des questions à propos des cédules.

– Ladislaw, continua-t-il à haute voix, passez-moi donc le mémorandum des cédules.

Lorsque M. Brooke se présenta au balcon, les acclamations furent assez fortes pour contre-balancer les hurlements, les rugissements, les aboiements et autres manifestations de la partie adverse, dont la modération ne laissa pas de surprendre M. Standish ; aussi, en oiseau rusé qu'il était, murmura-t-il à l'oreille de son voisin :

– Cela a l'air dangereux, par Dieu ! Hawley a dû trouver du plus sérieux.

Cependant les acclamations avaient quelque chose d'égayant, et M. Brooke, le mémorandum dans sa poche de devant, la main gauche appuyée sur la rampe du balcon et la droite jouant avec son lorgnon, était certainement le plus aimable candidat qu'on pût souhaiter. Les points frappants de son extérieur étaient son gilet chamois, ses cheveux blonds coupés court et sa physionomie calme et affable. Il débuta avec une certaine confiance :

– Messieurs, électeurs de Middlemarch !

C'était si bien ce qu'il fallait qu'une courte pause parût toute naturelle.

– Je suis extraordinairement heureux d'être ici, je n'ai jamais été si fier ni si heureux de ma vie, jamais si heureux, vous savez !

Ceci était une figure de rhétorique hardie, mais pas tout à fait à propos, au moment où les arguments nous échappent et disparaissent, quand la crainte s'est emparée de nous et qu'un verre de sherry circule à travers nos idées comme un soudain brouillard. Ladislaw, qui était debout près de la fenêtre derrière l'orateur, se dit que tout était fini ; la seule chance c'était que, le mieux n'étant pas toujours ce qu'on imagine, des débats désordonnés pussent pour une fois, faire l'affaire. M. Brooke, pendant ce temps, ayant perdu toutes les clefs de son discours, se rabattit sur lui-même et sur ses titres, sujet toujours agréable et de circonstance pour un candidat.

– Je suis votre très proche voisin, mes bons amis, il y a longtemps que vous me connaissez, depuis que je siégeais sur les bancs, je suis toujours entré volontiers dans les questions publiques ; les machines, voyez-vous, les rouleaux

brise-mottes ; vous êtes, du moins beaucoup d'entre vous, intéressés à la mécanique et je m'en suis occupé tout dernièrement. Cela ne va pas, vous savez, les brise-mottes. Il faut que tout se fasse progressivement : commerce, manufactures, échange de marchandises, etc. ; depuis Adam Smith il faut que tout se fasse progressivement. Nous devons embrasser tout le globe : – l'observation avec des vues étendues, – nous devons tout embrasser, de la Chine au Pérou, comme l'a dit quelqu'un, Johnson, je crois. C'est ce que j'ai fait jusqu'à un certain point, – pas jusqu'au Pérou. Mais je ne suis pas toujours resté enfermé chez moi. J'ai vu que cela n'irait pas, j'ai été dans le Levant où s'exportent quelques-unes de vos marchandises de Middlemarch ; et puis aussi la Baltique ; la Baltique, maintenant, voyez-vous…

Louvoyant entre ses souvenirs, M. Brooke se serait facilement retrouvé lui-même et serait revenu sans encombre des mers les plus lointaines, si l'ennemi n'avait mis en œuvre un procédé infernal. Tout à coup et en un instant s'était élevée sur les épaules de la foule, presque en face de M. Brooke et à dix mètres de lui sa propre effigie : gilet chamois, lorgnon, physionomie calme et affable représentée sur un lambeau d'étoffe ; et dans l'air s'était élevé, comme la voix monotone du coucou et le cri imitateur du perroquet, un écho de ses paroles avec un organe de polichinelle. Tout le monde se mit à regarder les fenêtres ouvertes des maisons voisines ; mais elles étaient vides ou occupées par des spectateurs en train de rire. L'écho le plus innocent a en lui une ironie diabolique, quand il reproduit un orateur persévérant et grave ; et cet écho-là n'était pas innocent du tout ; s'il ne répétait pas le discours avec la précision d'un écho naturel, il faisait un choix méchant des paroles qu'il redisait. Au moment où il répéta : « La Baltique, maintenant… » le rire qui avait parcouru l'auditoire devint un éclat général, et sans les effets

modérateurs de la division des partis, et la grande cause publique que la confusion des affaires avait fini par identifier avec « Brooke de Tipton », le rire aurait pu gagner jusqu'à son propre comité. M. Bulstrode demanda d'un ton sévère ce que faisait la nouvelle police ; mais il n'était pas facile de prendre une voix au collet, et une attaque sur l'effigie du candidat eût été trop hasardeuse, puisque, probablement, il était dans les plans de Hawley qu'elle fût lapidée.

M. Brooke lui-même n'était en état de se rendre nettement compte de rien, si ce n'est d'une fuite générale de ses idées au dedans de lui-même ; grâce même à un certain bourdonnement dans les oreilles, il était le seul qui n'eût pas encore fait attention à l'écho partant de sa propre image. Il n'y a rien qui tienne nos perceptions étroitement paralysées, comme l'anxiété que nous éprouvons de ce que nous avons à dire. M. Brooke entendit bien les rires de la foule ; mais il s'était attendu à quelque tapage de la part des tories, et en ce moment il avait pour l'exciter, comme le chatouillement d'un aiguillon, le sentiment que son exorde perdu tout à l'heure revenait peu à peu le chercher des bords de la Baltique.

– Cela me rappelle, continua-t-il en passant sa main dans une poche de côté et d'un air plein d'assurance, si j'avais besoin d'un précédent, mais nous n'avons jamais besoin d'un précédent pour une chose juste et raisonnable ; mais enfin il y a Chatham, voyez-vous… je ne puis pas dire si j'aurais soutenu Chatham ou Pitt, Pitt le jeune ce n'était pas un homme à idées, et nous voulons des idées, vous savez.

– Maudites soient vos idées ! Nous voulons le bill ! cria une voix forte et grossière dans la foule au-dessous du balcon.

Aussitôt l'invisible Polichinelle qui avait jusqu'ici imité M. Brooke répéta :

– Maudites soient vos idées ! Nous voulons le bill !

Le rire devint plus fort que jamais, et, pour la première fois, M. Brooke, devenu lui-même silencieux, entendit distinctement l'écho moqueur. Mais comme il semblait ridiculiser son interrupteur, il était plutôt encourageant pour M. Brooke, qui reprit avec bonne humeur :

– Il y a du vrai dans ce que vous dites là, mon brave ami, et pourquoi sommes-nous rassemblés ici, sinon pour dire ce que nous en pensons ? – liberté d'opinions, liberté de la presse, indépendance, et toutes ces choses-là ? Le bill, maintenant, vous aurez le bill…

Ici M. Brooke s'arrêta pour rajuster son lorgnon et prendre un papier dans sa poche, avec le sentiment qu'il était pratique et qu'il en arrivait aux détails.

L'invisible Polichinelle répondit :

– Vous aurez le bill, monsieur Brooke, par la grâce des manœuvres électorales, et un siège hors du Parlement adjugé pour cinq mille livres sept shillings et quatre pence.

M. Brooke, au milieu de rires effroyables, devint rouge, laissa tomber son lorgnon et, regardant confusément autour de lui ; vit sa propre image qui s'était rapprochée. Le moment d'après il la voyait piteusement éclaboussée avec des œufs qu'on lui jetait à la tête. Son humeur s'échauffa un peu, ainsi que sa voix :

– Faire les bouffons ! les paillasses ! Ridiculiser les champions de la vérité ! tout cela est bel et bien !…

Ici un œuf mal appris vint s'écraser sur l'épaule de M. Brooke, tandis que l'écho disait :

– Tout cela est bel et bien !

Puis vint une grêle d'œufs dirigés surtout contre l'image, mais atteignant parfois l'original, comme par hasard. Un flot d'hommes, qui venaient d'arriver sur la place, se faisaient jour à travers la foule, avec des sifflets, des hurlements, des aboiements et des fifres, et un vacarme d'autant plus affreux qu'on vociférait et luttait pour les faire taire. Nulle voix n'était capable de s'élever au-dessus de pareille rumeur, et M. Brooke, sous ce désagréable et humiliant baptême, ne défendit plus le terrain.

Il rentra dans la chambre du comité, disant avec autant d'insouciance qu'il put en affecter :

– C'est un peu trop fort, cela vous savez ! J'aurais fini par captiver peu à peu les oreilles de la foule, mais on ne m'en a pas donné le temps. Je serais peu à peu entré dans la question du bill, mais les choses s'arrangeront bien au moment de la nomination.

Il ne fut pas toutefois unanimement déclaré que les choses s'arrangeraient bien ; le comité, au contraire, paraissait assez mal disposé, et le personnage politique de Brassing écrivait d'une main affairée et comme s'il couvait de nouveaux desseins.

– C'est Bowyer qui a fait cela, énonça M. Standish évasivement. Je le sais aussi bien que si son nom eût été sur l'affiche. C'est un ventriloque remarquable. Il s'en est, par Dieu ! merveilleusement tiré ! Hawley l'a eu à dîner ces jours-ci. Il y a un fonds de talent dans Bowyer.

– Eh bien ! vous savez, vous ne m'en aviez jamais parlé, Standish, sans quoi je l'aurais invité à dîner, dit le pauvre M. Brooke, que le bien de son pays avait obligé à faire beaucoup d'invitations.

– Il n'y a pas de plus pitoyable individu à Middlemarch que Bowyer, s'écria Ladislaw indigné. Mais on dirait que ce sont toujours ces individus-là qui doivent faire pencher la balance.

Will était tout à fait de mauvaise humeur contre lui-même aussi bien que contre son « patron » quand il revint s'enfermer dans son appartement, avec la résolution bien arrêtée de planter là à la fois le *Pionnier* et M. Brooke. Et pourquoi en effet resterait-il ? Si rien devait jamais combler l'abîme infranchissable creusé entre lui et Dorothée, l'absence et une situation absolument différente ailleurs y réussiraient mieux que le séjour dans le pays, d'un subalterne de M. Brooke exposé à un mépris mérité. Puis, quels rêves lui suscitait sa jeune imagination, des merveilles qu'il pourrait accomplir plus tard, dans cinq ans par exemple : les écrits, les discours politiques acquerraient une bien autre valeur, maintenant que la vie publique allait donner un plus vaste essor aux sentiments nationaux, et qui sait ? la célébrité à laquelle il arriverait peut-être justifierait aux yeux du monde ses prétentions sur Dorothée ; il ne semblerait plus alors qu'elle s'abaissât en acceptant son amour. Cinq ans ! Si seulement il pouvait être sûr qu'elle tenait à lui plus qu'aux autres ! si seulement il pouvait lui faire comprendre qu'il ne s'éloignait d'elle que pour pouvoir un jour lui dire son amour sans s'humilier ; alors il lui serait facile de partir et de commencer une carrière ; à vingt-cinq ans, le succès semblait assez probable et dans l'ordre ordinaire des choses, le talent amène la renommée, et la renommée tout un monde de dé-

lices. Il savait parler et il savait écrire ; il pouvait, quand il voulait, se rendre maître de n'importe quel sujet, et son intention était de se mettre toujours du côté de la raison et de la justice et de s'y employer de toute son ardeur. Pourquoi ne s'élèverait-il pas un jour au-dessus du niveau de la foule et ne sentirait-il pas qu'il avait bien acquis cette supériorité ? Oui, sans doute, il quitterait Middlemarch, il irait à Londres et se préparerait à la célébrité tout « en mangeant son pain ». Mais pas tout de suite ; pas avant d'avoir au moins échangé un signe avec Dorothée, pas avant de lui avoir fait savoir pourquoi, si même il était l'homme qu'elle voulût épouser, *lui* ne voudrait pas l'épouser. Il fallait donc pour quelque temps encore rester à son poste et avec M. Brooke.

Mais il eut bientôt des raisons de soupçonner que M. Brooke l'avait devancé dans le désir de rompre les rapports qui existaient entre eux. Des députations du dehors et des voix intérieures avaient concouru à faire prendre à ce philosophe une mesure plus énergique que de coutume pour le bien de l'humanité : à savoir de se désister en faveur d'un autre candidat, auquel il laisserait l'avantage de ses brigues et de ses menées électorales. Il appelait cela lui-même une mesure énergique, mais il remarqua que sa santé était moins à l'épreuve des excitations qu'il ne l'avait cru.

– J'ai senti quelque trouble du côté de la poitrine ; cela ne vaut rien de pousser les choses trop loin, dit-il à Ladislaw en lui expliquant l'affaire. Il faut que je me retire. Le pauvre Casaubon m'a été un avertissement, vous savez. J'ai fait quelques lourdes avances d'argent, mais aussi j'ai creusé un canal. C'est un ouvrage un peu grossier que ces affaires d'élection, eh ! Ladislaw ? On dirait que vous en avez assez. Cependant nous avons creusé un canal, avec le *Pionnier*, mis les choses dans une voix tracée et ainsi de suite. Un homme

plus ordinaire que vous suffirait maintenant à poursuivre la tâche, plus ordinaire, vous savez.

– Désirez-vous que j'y renonce ? dit Will, le rouge lui montant au visage, tandis qu'il se levait de la table et s'éloignait de quelques pas dans la chambre, les mains dans ses poches. Je suis prêt à le faire aussitôt que vous le voudrez.

– Quant à le désirer, mon cher Ladislaw, j'ai la plus haute opinion de vos facultés, vous savez. Mais en ce qui touche le *Pionnier*, je me suis consulté un peu avec quelques-uns des hommes de notre parti et ils sont tout disposés à le prendre en main, à m'indemniser même jusqu'à un certain point. Et, dans les circonstances où nous sommes, vous pourriez aimer à vous retirer ; vous pourriez trouver un plus beau champ d'action. Les gens d'ici pourraient ne pas avoir de vous cette opinion élevée que j'ai toujours eue, moi, vous considérant comme un *alter ego*, un bras droit, bien que je me sois toujours réjoui à l'idée que vous pourriez faire autre chose. Je songe à pousser une pointe en France. Mais je vous enverrai des lettres, vous savez, pour Althorpe et pour des gens comme lui. Je me suis rencontré avec Althorpe.

– Je vous suis fort obligé, répondit fièrement Ladislaw. Puisque vous allez vous défaire du *Pionnier*, il est inutile que je vous ennuie des décisions que je prendrai. Il peut me convenir de rester ici pour le moment.

Quand M. Brooke l'eût quitté, Will se dit à lui-même :

– Sa famille l'a pressé de se débarrasser de moi et il lui est maintenant bien indifférent que je m'en aille. Je resterai ici aussi longtemps qu'il me plaira. Ce sera de mon plein gré que je m'en irai, et non parce qu'ils ont peur de moi.

CHAPITRE X

Durant cette soirée de juin où M. Farebrother apprit qu'on lui destinait la cure de Lowick, la joie régna dans le salon à l'ancienne mode du presbytère, et les portraits mêmes des graves légistes semblaient comme réjouis dans leurs cadres. La mère du vicaire laissa ce soir-là sans y toucher son thé et sa rôtie ; elle était assise, gracieuse et un peu affectée dans sa grâce comme à son ordinaire, ne laissant voir son émotion que par cet éclat sur les joues et ce feu dans les yeux, qui donnent à une femme âgée une identité momentanée et frappante avec la jeune fille d'autrefois. Elle dit enfin d'un air décidé :

– Ma plus grande satisfaction, Camden, c'est de penser que vous l'avez mérité.

– C'est après avoir reçu une faveur, ma mère, qu'on doit encore s'efforcer de la mériter, répliqua le fils, débordant de joie et ne cherchant pas à le dissimuler.

Le bonheur répandu sur son visage semblait indiquer assez d'énergie et de force active non seulement pour briller au dehors, mais pour éclairer au dedans de lui-même une sérieuse vision. On croyait voir des pensées aussi bien que de la joie dans son regard.

– Maintenant, tante, poursuivit-il en se frottant les mains et en regardant miss Noble qui faisait entendre de doux petits bruits de castor, il y aura toujours du sucre candi sur la table, pour que vous puissiez en dérober et en porter aux en-

fants, et vous aurez en quantité des bas neufs à distribuer, et vous repriserez les vôtres d'autant plus.

Miss Noble fit à son neveu un petit signe de tête avec un rire soumis à demi effrayé, songeant qu'elle avait déjà glissé dans son panier un morceau de sucre de plus en l'honneur de la nomination.

– Quant à vous, Winny, continua le vicaire, il ne sera pas difficile maintenant de vous marier à quelque célibataire de Lowick, M. Salomon Featherstone, par exemple, dès que je m'apercevrai que vous êtes éprise de lui.

Miss Winifred qui n'avait cessé de contempler son frère et qui pleurait à chaudes larmes, ce qui était sa manière de se réjouir, sourit à travers ses pleurs, disant :

– Il faut que vous me donniez l'exemple, Cam ; il faudrait vous marier maintenant.

– De tout mon cœur. Mais qui est-ce qui peut bien vouloir de moi ? Je suis un vieux garçon râpé ; qu'en dites-vous, ma mère ?

– Vous êtes un bel homme, Camden, quoique vous n'ayez pas la belle prestance de votre père, dit la vieille dame.

– Je voudrais vous voir épouser miss Garth, frère, ajouta miss Winifred. Comme ce serait charmant de l'avoir au milieu de nous à Lowick !

– Charmant en vérité ! Comme si on n'avait qu'à choisir parmi les jeunes femmes attachées au poteau comme des volailles au marché, et comme si je n'avais qu'à me présenter pour être accepté de qui que ce soit, dit le vicaire ne se souciant pas de préciser.

– Nous ne voulons pas de qui que ce soit, insista miss Winifred.

– Mais *vous* aimeriez mieux que ce fût miss Garth, mère, n'est-ce pas ?

– Le choix de mon fils sera le mien, dit mistress Farebrother avec une prudence majestueuse, et une épouse serait ici la très bien venue, Camden. Il faudra que vous fassiez votre whist chez vous, quand nous serons à Lowick, et Henriette Noble n'a jamais été une joueuse de whist.

Mistress Farebrother appelait toujours de ce nom magnifique sa vieille et mince petite sœur.

– Je me passerai de whist, maintenant, ma mère.

– Pourquoi cela, Camden ? De mon temps, on considérait le whist comme un passe-temps fort convenable pour un bon ecclésiastique, dit mistress Farebrother, ignorante de ce que le jeu représentait pour son fils, et parlant d'un ton un peu tranchant comme s'il s'agissait de quelque encouragement donné aux nouvelles doctrines.

– J'aurai trop à faire pour songer au whist, avec deux paroisses à administrer, dit le vicaire, préférant ne pas discuter les vertus du jeu.

Précédemment déjà, il avait dit à Dorothée :

– Je ne me crois pas tenu de renoncer à Saint-Botolphe. Ce sera assez protester contre la pluralité des fonctions qu'on veut réformer, si je laisse à un autre la plus grande partie du revenu. La chose importante n'est pas de renoncer au pouvoir, mais d'en bien user.

– J’y ai songé aussi, dit Dorothée. Tant qu’il ne s’agit que de soi-même, je crois qu’il serait plus facile de renoncer au pouvoir et à l’argent que de les garder et de s’en bien servir. Ce patronage peut sembler assez mal placé entre mes mains, et pourtant je sentais que je ne devais pas le laisser aller à d’autres.

– Et quant à moi, je serai tenu de faire en sorte que vous n’ayez pas à regretter d’avoir usé de votre droit, répondit le vicaire.

Il avait une de ces natures où la conscience a besoin, pour mieux agir, que le joug de la vie cesse de les écorcher. Il ne fit pas étalage d’humilité, mais, au fond de son cœur, il se sentait honteux d’avoir montré des faiblesses dont bien d’autres étaient restés purs, qui pourtant n’obtenaient point de bénéfices.

– J’ai toujours souhaité d’être autre chose que clergyman, dit le vicaire à Lydgate. Mais peut-être, après tout, vaut-il mieux que je m’efforce de faire de moi le meilleur clergyman possible ; c’est en se mettant à ce point de vue-là voyez-vous, que les difficultés paraissent très simplifiées, conclut-il en souriant.

Sa part de devoirs paraîtrait maintenant toute facile au vicaire. Mais le devoir a pour se manifester, des occasions imprévues, comme par exemple un ami un peu ennuyeux que nous avons aimablement invité à venir nous voir et qui se casse la jambe sous notre toit.

Une semaine plus tard à peine, le devoir se présenta chez lui, dans la personne de Fred Vincy revenu d’Omnibus-Collège avec ses grades de bachelier.

– Je suis confus de vous déranger, monsieur Farebrother, dit Fred dont le doux et frais visage semblait de bon augure. Mais vous êtes le seul ami que je puisse consulter. Une fois déjà je vous ai ouvert mon cœur, et vous avez été si bon que je ne puis m'empêcher de recourir encore à vous.

– Asseyez-vous, Fred, je suis tout disposé à vous entendre et à faire pour vous tout ce que je pourrai, dit le vicaire en continuant de travailler à l'emballage de quelques petits objets pour le déménagement prochain.

– Je voulais vous dire… Fred hésita un instant, puis continua tout d'un trait : Je pourrais maintenant entrer dans l'Église, et vraiment j'ai beau regarder autour de moi, je ne vois rien d'autre à faire. Je n'aime pas l'Église, mais je sais que ce serait très dur de le confesser à mon père, après tout ce qu'il a dépensé pour m'y préparer…

Fred s'arrêta encore, puis répéta :

– Et je ne vois rien d'autre à faire.

– J'en ai parlé à votre père, Fred, mais je n'ai pas gagné grand'chose avec lui. Il a prétendu qu'il était trop tard. Mais voilà déjà un pont de franchi. Quels sont vos autres soucis ?

– Simplement, que je n'y ai aucune inclination. Je n'aime pas la théologie ni les prêches, ni me sentir tenu d'avoir l'air grave. J'aime à me promener à cheval dans la campagne, comme les autres. Je ne veux pas dire que je voudrais devenir un mauvais sujet en aucune façon ; mais je n'ai aucun goût pour le genre de choses qu'on attend d'un clergyman. Et pourtant, que puis-je faire sans cela ? Mon père ne peut me fournir un capital, sans quoi j'aurais pu entrer dans l'agriculture. Et il n'a pas de place pour moi dans son commerce. Je ne peux pas non plus, bien entendu, me mettre à

étudier le droit ou la médecine maintenant, puisque mon père prétend que je gagne quelque chose. C'est bel et bien de dire que je fais mal d'entrer dans l'Église, mais ceux qui me tiennent ce langage feraient aussi bien de m'envoyer vivre dans les bois.

La voix de Fred avait pris un ton de reproche grondeur, et M. Farebrother eût été tenté de sourire, s'il n'avait eu l'esprit trop occupé à en imaginer plus que n'en avait dit Fred.

– Avez-vous quelques difficultés à propos des doctrines ? à propos des articles ? demanda-t-il, faisant effort pour ne considérer uniquement dans la question que l'intérêt de Fred.

– Non ; je suppose que les articles sont justes. Je n'aurais pas d'arguments pour les réfuter, puisque des hommes bien meilleurs et plus instruits que moi les acceptent. Je crois qu'il serait assez ridicule de ma part de montrer de semblables scrupules, comme si je pouvais en être juge.

– Je puis donc supposer que vous pensiez être à même de faire un bon petit prêtre de campagne, sans être d'ailleurs un fameux théologien ?

– Sans doute ; s'il faut que je devienne clergyman, j'essayerai de faire mon devoir tout en ne l'aimant guère. Trouvez-vous qu'on puisse m'en blâmer ?

– D'entrer dans l'Église dans de telles conditions ? Cela dépend de votre conscience, Fred. Jusqu'à quel point avez-vous mesuré l'importance de cet acte et envisagé ce que votre position exigerait de vous ? Ce que je puis vous dire de moi, c'est que je n'ai jamais été assez strict dans les devoirs

de ma profession et que ma conscience s'en est trouvée mal à l'aise.

– Mais il y a encore un autre obstacle, dit Fred en rougissant ; je ne vous en ai pas encore parlé, bien que certaines choses aient pu vous le faire deviner. Il y a une personne à laquelle je suis attaché de tout mon cœur ; je l'ai aimée depuis que nous étions tout enfants.

– Miss Garth, je suppose ? dit le vicaire examinant de très près quelques étiquettes.

– Oui ; je ne me plaindrais plus de rien, si seulement elle voulait de moi. Et je sais que je pourrais alors être un brave garçon.

– Et vous croyez qu'elle partage votre sentiment ?

– Elle ne veut jamais le dire, et elle m'a fait promettre, il y a assez longtemps déjà, de ne plus lui en parler. Elle désapprouve plus que personne que je me fasse clergyman, je le sais. Mais je ne puis renoncer à elle et je crois, malgré tout, qu'elle se soucie de moi. J'ai vu mistress Garth hier au soir, elle m'a dit que Mary était pour le moment au rectory de Lowick avec miss Farebrother.

– Oui, elle veut bien être assez aimable pour aider ma sœur dans ses occupations. Voudriez-vous y aller ?

– Non, je voulais vous demander une grande faveur. Je suis confus d'abuser ainsi de vous ; mais Mary vous écouterait peut-être si vous lui parliez de la chose, je veux dire de mon entrée dans l'Église.

– C'est là une mission délicate, mon cher Fred. Il me faudra sous-entendre votre attachement pour elle ; et aborder ce sujet comme vous désirez que je le fasse, ce sera la

mettre en demeure de me dire si elle vous rend votre attachement.

– C'est précisément ce que je voudrais. Je ne saurais à quoi me décider avant de connaître son sentiment.

– Vous voulez dire que de cela dépendra votre entrée dans l'Église ?

– Si Mary ne voulait de moi, ni maintenant ni jamais, il me serait bien indifférent d'échouer dans une carrière ou dans une autre.

– C'est de l'enfantillage, Fred ; les hommes survivent à leur amour, mais ils ne survivent pas aux conséquences de leur légèreté.

– Cela n'est pas vrai de mon amour à moi. Je n'ai jamais vécu un instant sans aimer Mary. Si je devais renoncer à elle, ce serait comme de me mettre à marcher sur des jambes de bois.

– Ne sera-t-elle pas blessée de mon indiscrétion ?

– Non, je suis sûr que non. Elle vous respecte plus que personne et elle ne vous ferait pas taire par des railleries, comme elle le fait avec moi. – Naturellement je n'aurais pu le dire à personne ni demander à personne de lui parler, qu'à vous. – Vous êtes pour nous deux un ami unique… Fred s'arrêta un instant, puis il reprit d'un ton de désolation : – Elle devrait reconnaître que j'ai travaillé pour passer mon examen. Elle devrait croire que je ferais n'importe quoi pour l'amour d'elle.

Après un instant de silence, M. Farebrother, quittant son travail, tendit la main à Fred :

– Très bien, mon garçon ; je ferai comme vous désirez.

Ce même jour M. Farebrother se rendit au presbytère de Lowick sur le cheval qu'il venait d'acheter. « Décidément, je ne suis qu'une vieille souche, pensa-t-il, les jeunes pousses me mettent de côté. »

Il trouva Mary au jardin, cueillant des roses et en effeuillant les pétales sur une feuille de papier. Le soleil était bas et les grands arbres projetaient leurs ombres en travers des chemins gazonneux, où Mary circulait sans chapeau ni ombrelle. Elle n'entendit pas M. Farebrother qui s'avançait sur l'herbe. Elle venait de se baisser pour faire la leçon à son petit terrier noir, qui persistait à marcher sur le papier et à flairer les pétales des roses à mesure que Mary les y répandait ; prenant ses pattes de devant dans une main et levant l'index de l'autre, tandis que le chien plissait le front et semblait embarrassé : « Mouche, mouche, je suis honteuse de vous, dit-elle d'une voix de grave contralto, cela ne sied pas à un chien raisonnable; tout le monde vous prendrait pour un jeune gentleman écervelé. »

– Vous êtes sans pitié pour les jeunes gentlemen, miss Garth, dit le vicaire s'arrêtant à quelques pas d'elle.

Mary tressaillit et rougit.

– Cela me réussit toujours avec Mouche, dit-elle en riant.

– Mais pas avec les jeunes gentlemen ?

– Oh ! avec quelques-uns, je suppose ; puisqu'il y en a qui deviennent d'excellents hommes.

– Je suis heureux que vous m'accordiez cela, parce qu'en ce moment même il y a un jeune gentleman auquel je désire vous intéresser.

– Pas un écervelé, j'espère, dit Mary recommençant à cueillir des roses et sentant son cœur battre avec violence.

– Non, bien que la sagesse ne soit peut-être pas son fort, mais plutôt l'affection et la sincérité. Deux qualités, il est vrai, sur lesquelles, plus qu'on ne le croit d'ordinaire, peut reposer la sagesse. Vous vous doutez bien d'après cela, j'imagine, de quel jeune homme je veux parler.

– Oui, je crois que je le sais, dit Mary bravement, son visage devenant plus sérieux et ses mains plus froides. Ce doit être Fred Vincy.

– Il m'a prié de vous consulter sur son entrée dans l'Église. Vous ne trouverez pas, j'espère, que j'aie pris une trop grande liberté en lui promettant de le faire.

– Au contraire, monsieur Farebrother. Chaque fois que vous avez la moindre chose à me dire, je me sens honorée.

– Mais, avant d'aborder la question, permettez-moi de toucher à un point délicat dont votre père m'a fait la confidence ; soit dit en passant, c'était ce même soir où je m'étais aussi acquitté d'une mission de la part de Fred, qui venait de partir pour le collège. M. Garth m'a conté ce qui s'était passé la nuit de la mort de Featherstone, – comment vous aviez refusé de brûler le testament, votre remords de conscience d'avoir été la cause innocente de ce que Fred ait été privé de ses dix mille livres. – Je me suis souvenu de cela et j'ai entendu dire telle chose qui pourra vous tranquilliser, qui vous prouvera que cette circonstance ne vous impose aucune espèce d'acte expiatoire.

M. Farebrother s'arrêta un instant et regarda Mary. Il ne demandait pas mieux que de faciliter à Fred les moyens de réussir, mais il ne serait pas mal, pensait-il, d'ôter à Mary certaines idées fausses auxquelles les femmes obéissent parfois, comme de commettre l'erreur d'épouser un homme à titre de compensation. Les joues de Mary commençaient à brûler et elle restait muette.

– Je veux dire que, de votre conduite, il n'est pas résulté de différence réelle dans le sort de Fred. Il m'a été démontré que le premier testament n'eût pas été légalement valable après la destruction du dernier. Il eût été, soyez-en sûre, contesté et invalidé. Vous pouvez donc avoir l'esprit en repos sur ce point.

– Merci, monsieur Farebrother, dit Mary gravement. Je vous suis reconnaissante de vous souvenir de mes sentiments.

– Je puis donc continuer maintenant. Fred a pris ses degrés, vous le savez. Son chemin étant fait jusque-là, la question est de savoir ce qu'il pourra entreprendre. C'est une question si compliquée pour lui qu'il serait tenté, en fils soumis, de condescendre aux désirs de son père et d'entrer dans l'Église, bien que vous n'ignoriez pas qu'il y fût auparavant tout à fait opposé. Je l'ai interrogé et je ne vois pas, je l'avoue, d'objection insurmontable à ce qu'il devienne clergyman, au point où en sont les choses. Il pourrait, dit-il, se résigner à faire de son mieux dans cette carrière, mais à une seule condition. Cette condition remplie, je ferais mon possible pour pousser à l'avancement de Fred ; au bout de quelque temps, pas tout de suite bien entendu, il pourrait être auprès de moi comme desservant, et occupé de telle sorte que son traitement égalerait à peu près celui que je

touchais comme vicaire. Mais tout cela, je le répète, dépend d'une condition. Il m'a ouvert son cœur, miss Garth, en me priant de plaider pour lui. Sa décision dépend absolument de vos sentiments.

Mary avait l'air si émue qu'il ajouta après un moment :

– Promenons-nous un peu ; et tout en se promenant, à parler franchement, reprit-il, Fred ne veut se décider pour aucune carrière qui diminuerait les chances qui lui restent de vous épouser ; mais, avec cette perspective, il fera de son mieux dans n'importe quelle voie que vous approuverez.

– Il m'est impossible de dire si je l'épouserai jamais, monsieur Farebrother. Mais, sûrement, je ne serai jamais sa femme s'il devient ministre. On ne saurait tenir un langage meilleur et plus généreux que le vôtre, je ne prétends pas une minute corriger votre opinion. Seulement, j'ai ma façon à moi, un peu jeune et critique, de considérer les choses, dit Mary, retrouvant une étincelle de son enjouement qui ne rendait sa modestie que plus charmante.

– Je désire pouvoir lui transmettre exactement ce que vous pensez, dit M. Farebrother.

– Je ne pourrais aimer un homme ridicule, dit Mary, ne tenant pas à entrer plus avant dans le sujet ; Fred a assez de savoir et de bon sens pour devenir, s'il le veut, un homme respectable dans quelque bonne carrière, en dehors de l'Église, mais je ne puis me le représenter prêchant, faisant des sermons, prononçant des bénédictions, priant auprès des malades, sans qu'il réapparaisse avec quelque chose de grotesque. S'il devenait clergyman, ce ne serait que par amour du bon ton et je trouve qu'il n'y a rien de si méprisable qu'une sotte vanité de ce genre. C'est ce que je me disais

toujours quand je voyais M. Crowse, avec sa figure vide et son parapluie correct, prononçant délicatement des petits discours affectés. Quel droit ont donc de tels hommes à représenter le christianisme, comme si c'était une institution pour élever des idiots dans le bon ton, comme si…

Mary s'arrêta. Elle s'était laissée aller comme si elle s'adressait à Fred au lieu de parler à M. Farebrother.

– Les jeunes femmes sont sévères ; elles ne sentent pas la puissance de l'action comme les hommes, quoique je dusse peut-être faire une exception en votre faveur. Mais vous ne mettez pas Fred à un niveau aussi bas ?

– Non, certainement ; il a beaucoup de qualités ; mais, clergyman, il n'en aurait pas l'emploi. Ce serait un type d'hypocrisie professionnelle.

– Alors, votre réponse est tout à fait décisive ? Comme pasteur il n'a aucun espoir ?

Mary secoua la tête.

– Mais s'il bravait toutes les difficultés pour gagner sa vie de quelque autre manière, lui donnerez-vous le soutien de l'espoir ? Pourra-t-il compter vous obtenir ?

– Il n'est pas nécessaire, je trouve, de lui répéter une fois de plus ce que je lui ai dit déjà, répondit Mary comme un peu blessée. J'entends qu'il n'a nul besoin de poser ces questions, jusqu'à ce qu'il ait donné les preuves d'une sage et digne conduite, au lieu de dire qu'il en serait capable.

M. Farebrother garda le silence pendant une ou deux minutes, puis, tandis qu'ils s'arrêtaient à l'ombre d'un érable, au tournant d'une allée envahie par l'herbe, il reprit :

– Je comprends que vous résistiez à toute tentative pour vous lier par une promesse ; mais de deux choses l'une : ou votre sentiment pour Fred Vincy vous empêche de former tout autre attachement, et alors il peut compter que vous ne vous marierez pas jusqu'à ce qu'il ait mérité votre main, ou il n'en est rien et alors il ne faut plus lui donner le moindre encouragement. Pardonnez-moi, Mary ; c'est ainsi que je vous appelais autrefois, vous savez, quand vous étiez mon élève. Mais lorsque de l'état des affections d'une femme dépend le bonheur d'une autre vie, de plus d'une autre vie, je trouve que la conduite la plus noble de sa part serait d'être parfaitement droite et franche.

Mary, à son tour, demeura silencieuse, ne s'étonnant pas du langage de M. Farebrother, mais plutôt de sa voix qui exprimait une émotion grave, et contenue. Quand l'idée étrange lui traversa l'esprit, que peut-être les paroles du vicaire se rapportaient à lui-même, elle y resta incrédule et rougit d'en avoir eu la pensée. Elle n'avait jamais songé que nul homme pût l'aimer, excepté Fred qui l'avait épousée avec un vieil anneau d'ombrelle, à l'âge où elle portait encore des chaussettes et des petits souliers à rubans ; encore moins avait-elle pensé que M. Farebrother pût prendre intérêt à elle, M. Farebrother, l'homme le plus savant du cercle étroit où elle vivait. Elle n'eut que le temps de sentir combien tout cela était vague et peut-être illusoire, mais une chose était claire et résolue dans son esprit, sa réponse :

– Puisque vous le considérez comme mon devoir, monsieur Farebrother, je vous dirai que j'ai pour Fred un sentiment trop fort pour renoncer à lui en faveur de tout autre. Je ne serais jamais tout à fait heureuse, si je pensais qu'il fût malheureux de m'avoir perdue. Je lui suis reconnaissante de m'aimer toujours plus que personne et de tant s'inquiéter de

ce qui me fait de la peine, depuis le temps où nous étions tout enfants, et cela a pris en moi une racine profonde. Je ne puis me figurer un sentiment nouveau venant affaiblir celui-là dans mon cœur. J'aimerais par-dessus tout le voir digne du respect de tous. Mais dites-lui, s'il vous plait, que jusque-là je ne puis lui promettre de l'épouser. Je blesserais et j'affligerais trop mon père et ma mère. Il est donc libre de faire un autre choix.

– Eh bien, voilà ma mission remplie, dit M. Farebrother tendant la main à Mary. Je vais m'en retourner tout de suite à Middlemarch. En donnant à Fred cet espoir, nous le ferons entrer d'une manière ou d'une autre dans la bonne voie, et j'espère vivre assez pour vous unir. Dieu vous bénisse !

– Oh ! restez, je vous en prie, permettez-moi de vous offrir un peu de thé, dit Mary. Ses yeux se remplirent de larmes, quelque chose d'indéfinissable, quelque chose comme une douleur résolument étouffée, dans les manières de M. Farebrother, fit qu'elle se sentit tout à coup malheureuse, comme elle l'avait été un jour où elle avait vu les mains de son père trembler dans un moment d'émotion.

– Non, ma chère, non, il faut que je parte.

Quelques minutes plus tard, le vicaire remontait sur son cheval : il avait magnanimement accompli un devoir beaucoup plus dur que de renoncer au whist – ou même de rédiger des méditations de repentance.

CHAPITRE XI

M. Bulstrode, au moment où il allait se créer de nouveaux intérêts à Lowick, avait eu naturellement un désir tout particulier d'y trouver un pasteur à son gré ; c'était pour ses propres fautes et pour celles de la population en masse un avertissement et un châtiment divin de voir, au moment même où il entrait en possession des titres de propriété de Stone-Court, de voir M. Farebrother s'installer dans la jolie petite église – et prêcher son premier sermon à la congrégation des fermiers, des paysans et des artisans du village. Ce n'était pas que M. Bulstrode eût l'intention de fréquenter l'église de Lowick ou de résider à Stone-Court avant longtemps ; l'excellente ferme dont il pourrait peut-être, avec l'aide de la Providence et de bonnes occasions, étendre graduellement les terres, et la jolie habitation qu'il pourrait peu à peu embellir encore, lui serviraient de retraite, le jour où il jugerait avantageux à la gloire divine de se retirer partiellement des affaires, afin de faire porter avec plus de force, du côté de la Vérité de l'Évangile, le poids de la propriété territoriale de l'endroit. Une de ses plus fortes raisons de penser ainsi, c'était la facilité surprenante avec laquelle il avait acquis Stone-Court, alors que tout le monde s'était attendu à voir M. Rigg Featherstone s'y cramponner comme au jardin d'Éden. Telle avait été aussi l'attente du pauvre Pierre, lorsqu'il voyait en imagination, à travers le tertre de gazon qui devait le recouvrir, sans être gêné par la perspective, son légataire à figure de grenouille, jouissant de la belle vieille demeure, à la surprise et au désappointement perpétuels des autres survivants.

Mais combien peu nous savons ce qui constituerait le paradis pour nos voisins ! Le froid et judicieux Joshua Rigg n'avait pas laissé deviner à son père que Stone-Court ne fût pas, à ses yeux, le bien suprême, et il avait d'ailleurs sans aucun doute souhaité d'en devenir possesseur. Mais, à l'inverse de Warren Hastings qui convoitait de l'or en vue d'acheter Daylesford, si Joshua Rigg convoitait Stone-Court, c'était en vue de s'en faire de l'or. Il avait une vision très distincte et très intense de son bien suprême, à lui ; l'énergique avidité dont il avait hérité avait pris, par la suite des circonstances, une forme spéciale ; et le suprême bien, pour lui, c'était de devenir changeur. À ses jours lointains d'apprentissage, saute-ruisseau dans un port de mer, il regardait par les fenêtres des changeurs, comme d'autres gamins regardent par les fenêtres des pâtissiers ; cette fascination était devenue graduellement en lui une passion enracinée ; il avait l'intention, dès qu'il aurait quelque fortune, de faire bien des choses, entre autres, d'épouser une jeune personne comme il faut ; mais ces jouissances n'étaient que des accessoires, auxquels l'imagination pouvait suppléer. La joie unique à laquelle aspirait son âme, c'était d'avoir un bureau de changeur sur un quai très fréquenté, d'être entouré de coffres dont il garderait les clefs, et de conserver un maintien sublimement froid en maniant les monnaies de toutes les nations, tandis que la cupidité impuissante le regarderait avec envie de l'autre côté d'un grillage de fer.

Et quand on le supposait établi à Stone-Court pour la vie, Joshua se disait que le moment n'était plus loin, maintenant, où il s'établirait sur le quai du Nord, avec l'aménagement le plus complet de coffres-forts et de serrures.

Quant à M. Bulstrode, il interpréta la vente des terres de Joshua Rigg comme une grâce divine, témoignant sans doute d'une sanction à ses projets ; sans excès de confiance d'ailleurs dans cette interprétation, il offrit ses actions de grâce au ciel dans une phraséologie mesurée. Ses doutes ne venaient pas des rapports possibles de l'événement avec la destinée équivoque de Joshua Rigg, mais de la réflexion que, dans cette grâce même, il pouvait y avoir un châtiment pour lui, comme l'entrée de M. Farebrother dans la cure en était clairement un.

Et ce n'était pas là le langage de M. Bulstrode vis-à-vis des autres, pour le plaisir de les tromper : c'était le langage qu'il se tenait à lui-même, – c'était sa façon d'expliquer les événements, aussi naturelle que peut l'être aucune de vos théories, si par hasard vous n'êtes pas d'accord avec lui.

Car l'égoïsme qui entre dans nos théories n'en affecte pas la sincérité ; plus notre égoïsme au contraire est satisfait, plus notre foi est robuste.

Cependant, encouragement ou châtiment, à peine quinze mois s'étaient-ils écoulés depuis la mort de Pierre Featherstone, que M. Bulstrode était devenu propriétaire de Stone-Court.

L'excellente mistress Bulstrode fut particulièrement heureuse du bien que la santé de son mari paraissait retirer de l'acquisition de la propriété. Peu de jours se passaient sans qu'il s'y rendît à cheval, inspectant quelque partie du domaine avec le régisseur, et les soirées étaient délicieuses, dans ce lieu paisible, quand les meules de foin répandaient dans l'air des parfums qui se mêlaient au souffle embaumé du beau vieux jardin. Un soir, comme le soleil encore au-dessus de l'horizon semblait brûler en lampes d'or entre les

branches des grands noyers, M. Bulstrode était arrêté, à cheval, en dehors de la grille principale, attendant Caleb Garth qu'il avait fait venir pour prendre son avis sur une question de drainage, et qui s'était attardé avec le régisseur. – Sous l'influence de son innocente récréation, M. Bulstrode se sentait dans une heureuse disposition d'âme, plus sereine qu'à l'ordinaire. C'était chez lui une conviction, un point de doctrine, qu'il y avait en lui absence totale de mérite ; mais on peut entretenir sans peine cette conviction doctrinale, tant que le sentiment du démérite ne prend pas, dans la mémoire, une forme déterminée et n'éveille ni le frisson de la honte ni l'angoisse du remords. Non, on peut même l'entretenir avec une intense satisfaction, si la mesure de la profondeur de nos péchés n'est qu'une mesure pour la profondeur du pardon, et une preuve puissante que nous sommes les instruments particuliers de la volonté divine. La mémoire a autant d'états d'humeur différents que le caractère, et change ses décors comme dans un diorama. Il semblait, en ce moment, à M. Bulstrode que la lumière du soleil couchant se confondît avec celle de ces soirées lointaines où, tout jeune homme, il avait l'habitude de s'en aller prêcher au delà de Highbury. Il eût volontiers souhaité d'avoir encore cet apostolat à remplir. Sa courte rêverie fut interrompue par le retour de Caleb Garth, qui secouait déjà la bride de son cheval pour se mettre en route, lorsqu'il s'écria :

– Dieu me bénisse ! Quel est cet individu en noir qui vient dans le sentier ? Il ressemble à un de ces personnages qu'on voit rôder après les courses.

M. Bulstrode tourna la tête de son cheval et regarda le sentier. L'arrivant était notre récente connaissance, M. Raffles, dont l'apparence ne présentait d'autre changement que celui qu'elle devait à un habillement noir et à un

crêpe autour du chapeau. Il était à quelques pas des deux cavaliers, et ils purent voir l'éclair de reconnaissance qui passa sur son visage, tandis que, faisant tourner sa canne en l'air, sans cesser de regarder M. Bulstrode, il s'écria à la fin :

– Par Jupiter, Nick ! c'est vous ? Je n'aurais pu m'y tromper, malgré les vingt-cinq ans qui ont joué à Croquemitaine avec nous deux ! Comment allez-vous, eh ? Vous ne vous attendiez pas à me voir ici. Allons, donnons-nous une poignée de main.

Dire que les manières de M. Raffles étaient un peu excitées ne serait qu'une manière de dire que le soir était venu. Caleb Garth put voir qu'il y avait un moment d'hésitation et de lutte dans le cœur de M. Bulstrode, mais il finit par tendre froidement la main à Raffles en disant :

– Je ne m'attendais certainement pas à vous voir dans cette campagne éloignée.

– Ah ! c'est qu'elle appartient à un beau-fils à moi, dit Raffles, prenant une attitude de crânerie. J'étais déjà venu le voir ici. Je ne suis pas surpris de vous y trouver, vieux camarade, parce que j'ai mis la main sur une lettre, – ce qu'on pourrait appeler quelque chose de providentiel. C'est pourtant une chance extraordinaire que je vous aie rencontré ; car je ne me soucie pas de voir mon beau-fils, il n'est pas très affectueux, et sa pauvre mère est partie, maintenant. Pour dire la vérité, j'étais venu par amour pour vous, Nick : j'étais venu m'enquérir de votre adresse – voyez cela ! Raffles tira de sa poche un papier chiffonné.

Tout autre que Caleb Garth eût été tenté de s'attarder en ce lieu, pour en entendre davantage sur le compte d'un homme dont la liaison avec M. Bulstrode semblait impliquer

dans la vie du banquier des passages très différents de ce qu'on savait de lui dans le pays. Mais Caleb était particulier : certaines tendances de la nature humaine, puissantes d'ordinaire, lui faisaient presque absolument défaut, et notamment la curiosité en matière d'affaires personnelles. Quand il s'agissait surtout de découvrir quelque chose de déshonorant pour autrui, Caleb préférait ne rien savoir ; et s'il avait à informer un inférieur de la découverte de ses fautes, il était plus embarrassé que le coupable. Il donna de l'éperon et disant : « Je vous souhaite le bonsoir, monsieur Bulstrode, il faut que je rentre », il s'éloigna au trot.

– Vous n'avez pas mis votre adresse complète sur cette lettre, continua Raffles. Cela ne ressemble pas au parfait homme d'affaires que vous aviez coutume d'être. « Les Bosquets », cela peut être partout ; vous habitez près d'ici, eh ? – Vous avez cessé complètement toute affaire à Londres ? – Vous êtes devenu peut-être un squire de campagne ? – Avez-vous un manoir rural où vous pourrez m'inviter ? Seigneur, que d'années se sont passées ! La vieille dame doit être morte depuis bien longtemps, – entrée dans la gloire sans avoir eu le chagrin de connaître la misère de sa fille, eh ? Mais, par Jupiter ! comme vous êtes pâle et défait, Nick ! Allons, si vous rentrez chez vous, je vais marcher à côté de vous.

La pâleur ordinaire de M. Bulstrode avait pris en effet une teinte de mort. Cinq minutes auparavant, toute l'étendue de sa vie se noyait dans le soleil couchant de son déclin, qui éclairait en arrière le souvenir de son aurore : le péché lui paraissait être une question de doctrine et de pénitence intérieure, l'humiliation une pratique réservée au secret du cabinet, la portée de ses actions une matière d'ordre privé, dont l'appréciation se déterminait uniquement par les relations

avec le ciel et par la conception des intentions divines. Et maintenant, comme par quelque hideuse magie, cette apparition rouge et bruyante s'était levée devant lui dans une inébranlable réalité, – incarnation du passé qui n'était pas entrée dans l'idée qu'il s'était faite des châtiments. Mais M. Bulstrode savait prendre vite un parti.

– Je rentrais chez moi, dit-il, mais je puis retarder un peu ma course. Et vous pouvez, si vous le voulez, rester ici.

– Merci, fit Raffles avec une grimace. Je ne me soucie pas de voir mon beau-fils. J'aimerais mieux rentrer avec vous.

– Votre beau-fils, s'il s'agit de M. Rigg Featherstone, n'est plus ici. C'est moi qui suis le maître en ces lieux.

Raffles ouvrit de grands yeux et fit entendre un long sifflement de surprise avant de répondre.

– C'est bien, alors, je n'ai pas d'objection. J'ai eu assez à marcher depuis la grande route. Je n'ai jamais été grand marcheur, ni grand cavalier non plus. Ce que j'aime, c'est un élégant véhicule, bien attelé d'un cob vigoureux. Quelle agréable surprise ce doit être pour vous de me revoir, vieux camarade ! continua-t-il tandis qu'ils se dirigeaient vers la maison.

M. Raffles semblait jouir grandement de son propre esprit, et lançait ses jambes d'un air crâne qui dépassait un peu la judicieuse patience de son compagnon.

– Si je me souviens bien, observa M. Bulstrode avec une colère glacée, notre connaissance, il y a bien des années, n'avait pas l'espèce d'intimité que vous affectez en ce moment, monsieur Raffles. Quelque service que vous me de-

mandiez, il vous sera d'autant plus facilement rendu que vous éviterez un ton de familiarité qui n'a pas existé dans nos rapports antérieurs, et que plus de vingt ans de séparation ne justifient pas davantage.

– Vous n'aimez pas qu'on vous appelle Nick ? Eh bien, je vous ai toujours appelé Nick dans mon cœur et, bien que perdu de vue, conservé cher dans mon souvenir. Par Jupiter ! mes sentiments pour vous ont mûri comme du bon vieux cognac. J'espère que vous en avez un peu, dans la maison, en ce moment. Josh a bien rempli ma gourde la dernière fois.

M. Bulstrode n'avait pas encore découvert que même l'amour du cognac était moins fort chez Raffles que le plaisir de tourmenter, et que chaque nouvelle réplique ne serait qu'une allusion désagréable. Mais il était clair, dans tous les cas, qu'une opposition plus longue serait inutile, et M. Bulstrode, en donnant ses ordres à la femme de charge pour le logement de son hôte, avait un air de quiétude résolue.

Il y avait de la satisfaction à penser que cette femme de charge avait également été au service de Rigg et pourrait accepter l'idée que M. Bulstrode ne recevait Raffles qu'à titre d'ami de son premier maître. Lorsque son visiteur se trouva assis dans le parloir, ayant de quoi boire et manger devant lui, et qu'il n'y eut plus de témoins dans la chambre, M. Bulstrode lui dit :

– Vos habitudes et les miennes sont si différentes, monsieur Raffles, que nous ne pouvons guère goûter la compagnie l'un de l'autre. Le plus sage, pour tous deux, sera donc de nous quitter le plus tôt possible. Puisque, dites-vous, vous désiriez me voir, vous aviez probablement quelque affaire à traiter avec moi. Mais, dans la circonstance, je vous inviterai

à rester ici pour la nuit, et je reviendrai demain matin de bonne heure, – avant le déjeuner même, et je pourrai alors recevoir toutes les communications que vous avez à me faire.

– De tout mon cœur, dit Raffles, l'endroit est confortable, un peu morne pour un séjour ; mais je pourrai m'en accommoder pour une nuit, avec cette bonne liqueur et la perspective de vous revoir le matin. Vous êtes un bien meilleur hôte que ne l'était mon beau-fils ; mais Josh me gardait un peu une dent pour avoir épousé sa mère alors que, entre vous et moi, il n'y a jamais eu que de l'amitié.

M. Bulstrode, se flattant que le mélange particulier de jovialité et de ricanement dans les manières de Raffles était en grande partie l'effet de la boisson, avait résolu d'attendre qu'il fût tout à fait à jeun avant de dépenser plus de paroles avec lui. Mais il eut, pendant sa course de retour, la vision terriblement lucide de la difficulté qu'il y aurait à prendre, avec cet homme, un arrangement quelconque sur lequel on pût compter pour l'avenir. Il ne pouvait pas ne pas souhaiter de se débarrasser de John Raffles, sans que la réapparition de ce dernier pût cependant être considérée comme en dehors des plans de la Providence ; c'était peut-être l'esprit du mal qui l'avait envoyé pour menacer de ruine l'œuvre de M. Bulstrode, cette œuvre qu'il regardait comme un instrument de bien ; mais Dieu avait dû autoriser cette menace, et c'était un châtiment d'une nouvelle espèce. Ce fut pour lui une heure d'angoisse, bien différente des heures où la lutte n'était pas sortie du for intérieur, et qui s'étaient terminées par le sentiment que ses secrets méfaits étaient pardonnés et ses services acceptés. Ces méfaits mêmes, au moment où il les commettait, n'avaient-ils pas été à moitié sanctifiés par la sincérité de son désir de se dévouer, lui et tout ce qu'il pos-

sédait, à l'avancement des desseins de la Providence ? Ne devait-il donc, après tout, devenir qu'une pierre d'achoppement, un rocher de scandale ? Qui comprendrait, en effet, le travail qui s'était accompli en lui ? Qui donc, au moment où un prétexte surgirait de le couvrir d'opprobre, saurait ne pas confondre, dans un seul amas de honte, la conduite de toute sa vie avec les vérités qu'il avait épousées ? – Dans ses méditations les plus intimes, la disposition d'esprit de M. Bulstrode avait, toute sa vie, donné à ses terreurs les plus égoïstes la forme doctrinale de rapports avec les desseins supérieurs à l'humanité. Et maintenant, au milieu de la succession automatique de tous ses raisonnements théoriques, une pensée lui apparaissait, distincte et intense comme le frisson et la douleur d'une fièvre dont nous ressentons les approches, tout en discutant une peine de l'âme, – la pensée du déshonneur qui l'attendait, aux yeux de ses voisins et de sa propre femme.

Il n'était pas plus de sept heures et demie, le lendemain matin, quand il atteignit de nouveau Stone-Court. La belle vieille demeure n'avait jamais eu plus qu'à ce moment l'aspect d'un home délicieux : les grands lis blancs étaient en fleur, les capucines, avec leurs jolies feuilles argentées par la rosée, couraient en rampant sur le petit mur de pierre, les bruits mêmes qu'on entendait alentour avaient, en eux, comme une âme de paix. Mais tout cela était sans charme pour le propriétaire qui se promenait sur le sable, devant la façade, en attendant la descente de M. Raffles, avec qui il était condamné à déjeuner.

Il n'y avait pas malheureusement autant de différence entre sa personne du matin et celle du soir que le banquier se l'était imaginé ; il éprouvait peut-être même d'autant plus de jouissance à tourmenter les autres que ses esprits étaient

montés à un diapason moins élevé. Ses manières paraissaient certainement plus désagréables encore à la lumière du matin.

– Comme j'ai peu de temps à perdre, monsieur Raffles, dit le banquier, je vous serai obligé de me faire connaître immédiatement le motif qui vous faisait désirer de me rencontrer. Je présume que vous avez un chez-vous quelque part ailleurs et que vous serez heureux d'y rentrer.

– Mais, quand un homme a un peu de cœur, est-ce qu'il ne désire pas revoir un vieil ami, Nick ? – il faut que je vous appelle Nick, – nous vous appelions toujours le petit Nick, du temps où nous savions que vous vouliez épouser la vieille veuve. On disait même parfois que vous aviez un joli air de famille avec le vieux Nick[2], mais ç'a été le tort de votre mère de vous appeler Nicolas. N'êtes-vous pas heureux de me revoir ? J'attendais que vous m'invitiez à venir demeurer avec vous, en quelque joli endroit. Je n'ai plus d'établissement, maintenant que ma femme est morte. Je n'ai pas d'attachement particulier pour un lieu plutôt que pour un autre ; j'aimerais autant m'établir dans ces environs qu'autre part.

– Puis-je vous demander pourquoi vous êtes revenu d'Amérique ? Je croyais que le vif désir que vous exprimiez d'y aller, quand on vous en a fourni les moyens, équivalait à un engagement d'y rester pour la vie.

– Je n'ai jamais vu que le désir d'aller quelque part fût la même chose que le désir d'y rester. J'y ai vécu cependant

---

[2] Old Nick, un des surnoms du diable.

l'espace de dix ans ; il ne me convenait pas d'y rester plus longtemps. Et je n'y retournerai pas, Nick. Ici M. Raffles cligna lentement de l'œil en regardant M. Bulstrode.

– Désirez-vous entrer dans quelque affaire ? Quelle est votre profession pour le moment ?

– Je vous remercie, ma profession est de m'amuser le plus possible. Je ne me soucie plus de travailler, maintenant. Si je faisais quelque chose, ce serait de petits voyages pour le commerce du tabac, – ou quelque chose de ce genre, qui procure à un homme des relations agréables. Mais non pas sans un petit revenu assuré. Voilà ce qu'il me faut : je ne suis pas aussi fort que je l'étais, Nick, bien que j'aie plus de couleurs que vous. J'ai besoin d'un revenu assuré.

– On pourrait vous l'assurer, si vous vouliez vous engager à rester à distance, dit M. Bulstrode, peut-être d'un ton un peu trop empressé.

– Il en sera ce qu'il plaira à ma convenance, répondit M. Raffles froidement. Je ne vois pas pourquoi je ne ferais pas quelques connaissances dans ces environs. Je pourrais me présenter, sans rougir de moi, dans n'importe quelle société. J'ai laissé mon portemanteau à la barrière de péage quand je suis descendu, avec du linge de rechange, du véritable linge, sur mon honneur ! autre chose que de simples manchettes ou des devants de chemise, et avec ce costume de deuil, sous-pieds et tout le reste, je vous ferais honneur parmi les nababs de l'endroit.

– Si vous comptez faire fond sur moi, de quelque façon, monsieur Raffles, reprit Bulstrode après un instant de silence, il faut vous attendre à vous conformer à mes désirs.

– Oh ! certainement, dit Raffles avec une cordialité moqueuse. Tout comme autrefois. Seigneur, vous aviez fait de moi un assez joli personnage et je n'en ai pas retiré grand'chose. J'aurais mieux fait, je l'ai souvent pensé depuis, de dire à la vieille que j'avais retrouvé sa fille et son petit enfant : c'eût été plus en rapport avec mes sentiments ; j'ai un endroit sensible dans le cœur. Mais vous avez enterré la vieille, à l'heure qu'il est, je suppose, cela lui est bien égal maintenant. Et vous avez fait votre fortune dans cette belle affaire, qui était vraiment une affaire bénie. Vous êtes devenu un nabab, vous achetez des terres, un vrai pacha de province. Mais toujours dans les rangs des dissidents, eh ? Toujours dévot ? Ou bien, êtes-vous rentré peut-être dans l'Église établie (c'est de meilleur ton) ?

Il y avait cette fois, dans le lent clignement d'yeux de M. Raffles et dans le petit bout de sa langue qu'il avançait, quelque chose de pire qu'un cauchemar, parce qu'ils donnaient la certitude qu'il ne s'agissait pas d'un cauchemar, mais d'une souffrance réelle à endurer. Bien éveillé, M. Bulstrode sentait son cœur se soulever en frissonnant, il ne parlait pas, se demandant s'il ne laisserait pas Raffles agir comme il lui plairait, et ne le mettrait pas au défi comme un simple calomniateur. Le personnage ne tarderait pas à se faire voir sous un assez vilain jour, pour qu'on n'accordât plus crédit à ses propos. « Mais non pas quand il révélera sur ton compte quelque affreuse vérité », souffla sa conscience judicieuse.

Comme M. Bulstrode se taisait, Raffles continua tout d'une haleine pour mettre mieux le temps à profit :

– Je n'ai pas eu une belle chance comme la votre, par Jupiter ! Les choses ont furieusement mal marché pour moi à

New-York ; ces Yankees ont les mains froides, et un homme qui a des sentiments de gentleman n'a pas de chances avec eux. À mon retour, je me suis marié avec une gentille femme dans le commerce du tabac, – très éprise de moi, – mais le commerce n'allait pas, comme on dit. Un ami l'avait établie là depuis pas mal d'années ; mais il y avait un fils qui était de trop dans la circonstance. Josh et moi nous ne nous sommes jamais bien entendus. J'ai cependant tiré de la situation le meilleur parti possible et j'ai toujours vidé mon verre en bonne compagnie. J'ai toujours été un homme carré ; je suis aussi franc que le jour. Vous ne prendrez pas en mal que je n'aie pas cherché à vous découvrir plus tôt ; je vous croyais encore à Londres à trafiquer et à prier, et je ne vous y ai pas trouvé. Mais, voyez-vous, si j'ai été conduit vers vous, Nick, peut-être est-ce une bénédiction pour nous deux.

Bulstrode, pendant qu'il parlait, avait pris son parti ; il lui répondit avec une émotion contenue :

– Vous ferez bien de réfléchir, monsieur Raffles, qu'un homme peut se duper lui-même dans l'effort qu'il fait pour s'assurer un avantage excessif. Bien que je ne vous doive rien en aucune façon, je suis disposé à vous faire une pension – payable par trimestre – aussi longtemps que vous tiendrez la promesse de demeurer éloigné de ces environs. Il est en votre pouvoir de choisir. Si vous insistez pour rester ici, même pour peu de temps, vous n'obtiendrez rien de moi. Je ne vous connaîtrai pas.

– Ah ! ah ! fit Raffles avec une explosion de rire affectée, cela me fait souvenir d'un plaisant chien de voleur qui refusait de connaître le constable.

– Vos allusions sont perdues pour moi, monsieur, dit Bulstrode avec une colère blanche, la loi n'a pas de prise sur moi, ni par votre intermédiaire ni par celui de n'importe qui.

– Vous ne savez pas comprendre la plaisanterie, mon bon ami. Je voulais seulement dire que, moi, je ne refuserais jamais de vous connaître. Mais soyons sérieux. Votre payement par trimestre ne me convient pas tout à fait. J'aime mon indépendance.

Ici Raffles se leva et arpenta deux ou trois fois la chambre de long en large, en affectant l'air de méditation d'un homme supérieur. Il s'arrêta enfin en face de Bulstrode, et reprit :

– Je vous dirai, quoi ? Donnez-moi une couple de cent livres, – allons, c'est modeste ! – et je m'en irai, – sur mon honneur ! – je prendrai mon portemanteau et je m'en irai. Mais je ne sacrifierai pas ma liberté à une sale petite rente. J'irai et je viendrai comme il me plaira. Peut-être me conviendra-t-il de rester à distance et de correspondre avec un ami, peut-être non. Avez-vous l'argent sur vous ?

– Non, je n'ai qu'une centaine de livres, dit Bulstrode, sentant un trop grand soulagement à être immédiatement débarrassé de cet homme, pour hésiter à cause des incertitudes à venir. – Je vous ferai parvenir le reste, si vous voulez me donner votre adresse.

– Non, j'attendrai que vous me l'apportiez. Je ferai un tour de promenade et je mangerai un morceau ; jusque-là vous serez de retour.

M. Bulstrode, avec un corps maladif, troublé par les agitations qu'il avait subies depuis la veille, avait le sentiment humiliant d'être au pouvoir de cet homme fort et invulné-

rable. En ce moment même, il n'aspirait qu'à acheter à tout prix une tranquillité momentanée. Il se levait pour se conformer au désir de Raffles, lorsque celui-ci levant un doigt, comme par une soudaine réminiscence, reprit la parole :

– Je me suis encore une fois occupé de rechercher Sarah, bien que je ne vous l'aie pas dit ; j'avais conservé un tendre souvenir pour cette belle jeune femme. Je ne l'ai pas retrouvée elle-même, mais j'ai découvert le nom de son mari, et j'en ai pris note. Mais, que je sois pendu, j'ai perdu mon portefeuille. Pourtant, si je l'entendais prononcer, je le reconnaîtrais. J'ai conservé mes facultés comme à la fleur de l'âge, seulement les noms m'échappent, par Jupiter ! Si j'entends parler d'elle et de sa famille, vous le saurez, Nick. Vous aimeriez à faire quelque chose pour elle, c'est votre belle-fille.

– Sans doute ! dit M. Bulstrode le dévisageant du regard profond de ses yeux gris clair ; bien que cela dût peut-être réduire mes moyens de vous aider.

Lorsqu'il sortit de la chambre, Raffles lui adressa lentement par derrière son petit clignement d'yeux, puis se dirigea vers la fenêtre pour surveiller le banquier qui s'éloignait, – on pourrait dire par ses ordres. Ses lèvres se rapprochèrent d'abord en un sourire, puis s'ouvrirent avec un petit rire triomphant.

– Mais, du diable, quel était ce nom ? dit-il alors presque à haute voix, se grattant la tête et fronçant les sourcils.

Il n'avait en réalité pas pris garde jusque-là, pas même pensé, à cet oubli, lorsqu'il lui revint à l'esprit, au milieu de toutes les histoires désagréables qu'il servait à Bulstrode.

– Cela commençait par L ; il n'y avait que des I, à ce qu'il me semble, continua-t-il, avec le sentiment que le nom échappé lui revenait peu à peu. Mais la façon dont il le tenait était encore trop légère, et il se fatigua bientôt de cette poursuite mentale. Il préféra employer son temps en agréables conversations avec l'intendant et la femme de charge, dont il apprit tout ce qu'il désirait savoir sur la situation de M. Bulstrode à Middlemarch.

Après tout, cependant, il vint un moment assez morne, qui réclama le secours d'un peu de pain, de fromage, et de bière, et quand il se trouva à table solitairement dans le parloir lambrissé, il frappa tout à coup sur son genou et s'écria : « Ladislaw ! » L'opération de mémoire, qu'il avait essayée et abandonnée en désespoir de cause, s'était soudainement achevée d'elle-même, sans effort conscient, – expérience commune, agréable comme un éternuement bien complet, même si le nom retrouvé est sans importance. Raffles s'empressa d'inscrire le nom dans son portefeuille, non parce qu'il pensait avoir à s'en servir, mais simplement pour ne pas risquer de se trouver dans l'embarras, si jamais, par hasard, il en avait besoin. Il n'allait pas le dire à M. Bulstrode ; cette révélation ne serait d'aucun profit actuel, et pour un esprit comme celui de M. Raffles, il y a toujours une probabilité de profit à attendre d'un secret.

Il était pour le moment satisfait de son succès, et vers trois heures de l'après-dîner, il avait repris son portemanteau à la barrière et s'était embarqué dans la diligence, délivrant les yeux de M. Bulstrode, d'une affreuse tache noire dans le paysage de Stone-Court, mais ne le délivrant pas de la terreur que cette tache noire pût reparaître un jour et devenir inséparable même de la vision de son foyer.

LIVRE VI

LA VEUVE ET L'ÉPOUSE

CHAPITRE PREMIER

Durant cette matinée charmante où les meules de foin embaumaient l'air à Stone-Court, tout comme si M. Raffles eût été un hôte digne de l'encens le plus délicat, Dorothée était rentrée à Lowick-Manor. Freshitt était devenu pour elle, au bout de trois mois, un séjour un peu pesant ; rester assise dans une pose de sainte Catherine en regardant avec ravissement le baby de Célia, ne pouvait suffire à remplir les longues heures de la journée, et, d'autre part, était-il admissible qu'une sœur sans enfant demeurât indifférente en présence de cet important personnage. Dorothée aurait volontiers et joyeusement porté bébé pendant un mille s'il l'avait fallu, et elle ne l'eût, pour cette peine, aimé que plus tendrement ; mais il est bien permis à une tante, qui ne considère pas son petit neveu comme un Bouddha et dont tout le rôle auprès de lui consiste à l'admirer, de trouver à la longue sa conduite monotone, et l'intérêt de la merveille peut s'épuiser.

Célia ne s'en rendait pas du tout compte, trouvant que le veuvage sans enfants de Dorothée coïncidait d'une façon toute charmante avec la naissance du petit Arthur, ainsi nommé à cause de M. Brooke.

– Dodo est une de ces créatures qui ne se soucient de rien avoir qui soit bien à elle, pas plus les enfants qu'autre chose, dit Célia à son mari. Et, si elle avait eu un baby, il n'aurait jamais pu être un amour comme Arthur, n'est-ce pas, James ?

– Non, s'il avait ressemblé à Casaubon, répondit sir James, conscient de la réserve qu'il mettait dans sa réponse et de l'opinion strictement personnelle qu'il gardait par devers lui sur les perfections de son premier-né.

– Non ! imaginez-vous cela ! N'est-ce pas une véritable grâce ? Et n'est-il pas très agréable à Dorothée d'être veuve ? Elle peut aimer notre baby autant que si c'était le sien et entretenir toutes les idées originales qu'elle voudra.

– Il est dommage qu'elle n'ait pas été reine ! dit sir James avec ferveur.

– Mais qu'aurions-nous été alors ? Nous n'aurions pu être ce que nous sommes, dit Célia opposée à cet élan compliqué de l'imagination. Je l'aime mieux telle qu'elle est.

Aussi, quand elle s'aperçut que Dorothée faisait ses préparatifs de départ, Célia leva les sourcils d'un air contrarié.

Puis de sa manière tranquille et indifférente, elle lança sa petite flèche de sarcasme :

– Pourquoi retournes-tu à Lowick, Dodo ? Tu dis toi-même qu'il n'y a rien à faire là-bas. Les gens y sont propres et si à leur aise que tu es dispensée de toute peine, et cela te rend tout à fait mélancolique. Et ici, combien tu as été heureuse de circuler partout dans Tipton avec M. Garth et de visiter les arrière-cours les plus misérables ! Et à présent que mon oncle est absent, toi et M. Garth pourrez tout faire à votre guise ; et il est bien certain que sir James se conforme à tout ce que tu désires.

– Je reviendrai souvent et je n'en verrai que mieux comment bébé prospère.

– Mais tu ne le verras jamais à l'heure où on le lave ; et c'est justement le meilleur moment de la journée. Célia était presque boudeuse ; elle trouvait très dur de la part de Dodo de quitter bébé, alors qu'elle aurait si bien pu rester.

– Chère Kitty, je reviendrai et je passerai la nuit tout exprès à Freshitt, dit Dorothée. Mais j'ai besoin d'être seule maintenant et tout à fait chez moi. Je désire me lier davantage avec les Farebrother et consulter M. Farebrother sur ce qu'il y a à faire à Middlemarch.

L'énergie naturelle de Dorothée avait cessé maintenant de faire place à une soumission acceptée. Désireuse de retourner à Lowick, elle ne se croyait pas tenue d'en dire ses raisons.

Mais tous ceux qui l'entouraient désapprouvaient ce projet. Sir James en était très peiné et proposait d'émigrer tous à Cheltenham pour quelques mois avec l'arche sainte, autrement dit le berceau.

Lady Chettam, la douairière, revenue dernièrement d'une visite chez sa fille à Londres, désirait au moins qu'on écrivît à mistress Vigo, et qu'on la priât d'accepter le poste de dame de compagnie auprès de mistress Casaubon : une jeune veuve comme Dorothée ne pouvait pas songer à vivre seule dans cette maison de Lowick ; mistress Vigo avait été lectrice et secrétaire auprès de personnes royales, et, sur le chapitre de l'instruction et des sentiments, Dorothée elle-même ne pouvait rien avoir à alléguer contre elle.

Mistress Cadwallader lui dit en particulier :

– Vous deviendrez certainement folle, toute seule dans cette maison, ma chère. Vous y aurez des visions. Ce n'est pas sans peine que nous parvenons tous à nous conserver

sains d'esprit et à appeler les choses comme les appelle le commun des mortels. Je reconnais bien que vous êtes un peu tracassée ici par notre bonne douairière ; mais songez combien vous pourriez devenir vous-même incommode à vos semblables en jouant constamment à la reine de tragédie et en cherchant toujours le sublime des choses. À rester seule assise dans cette bibliothèque de Lowick, vous en viendrez à croire que vous commandez au temps. Il faut avoir quelques personnes autour de vous, qui ne vous croiront pas si vous le leur dites. C'est là une bonne médecine calmante.

– Je n'ai jamais appelé les choses comme le commun des mortels autour de moi ? dit Dorothée vivement.

– Mais je suppose que vous avez reconnu votre erreur, ma chère ; et c'est la preuve d'un esprit sain.

Dorothée sentit le piquant de ces paroles, mais elle n'en fut pas blessée.

– Non, dit-elle, je crois encore aujourd'hui que la plus grande partie de l'humanité se trompe à beaucoup d'égards. On peut certainement être sain d'esprit et penser ainsi, puisque la masse de l'humanité a souvent dû revenir sur son opinion.

Mistress Cadwallader n'insista pas davantage, mais elle communiqua ses réflexions à son mari.

– Il sera très heureux pour elle de se remarier dès qu'elle le pourra sans blesser les convenances, si on peut l'amener dans le monde qui lui convient. Naturellement, les Chettam ne le désireront pas. Mais je vois, à n'en pouvoir douter, qu'un mari serait le meilleur moyen de la tenir dans l'ordre. Si nous n'étions pas si pauvres, j'inviterais lord Triton. Il sera marquis un jour et on ne peut nier qu'elle ferait une belle

marquise ; elle a l'air plus élégante que jamais dans ses vêtements de deuil.

– Ma chère Éléonore, laissez cette pauvre femme en paix. De telles combinaisons se servent à rien, répondit le pacifique recteur.

– Ne servent à rien ? Comment se font les mariages, si ce n'est pas en rapprochant les hommes et les femmes ? Et c'est une honte que son oncle soit parti et ait fermé la Grange juste en ce moment. Il devrait y avoir quantité de partis convenables invités à Freshitt et à la Grange. Lord Triton, avec tous ses plans pour rendre les gens heureux par des voies pacifiques, est tout à fait l'homme qui conviendrait à mistress Casaubon.

– Laissez mistress Casaubon choisir elle-même, Éléonore.

– Voilà les bêtises que vous débitez, vous, les hommes sages ! Comment peut-elle choisir, si elle n'a pas de société variée qui lui en donne les moyens ? Choisir, pour une femme, cela signifie généralement prendre le seul homme qu'elle ait sous la main. Notez bien mes paroles, Humphrey : si ses amis ne s'en mêlent pas, il se fera une affaire pire encore que l'affaire Casaubon.

– Pour l'amour du ciel, ne touchez pas à ce sujet, Éléonore. C'est un point très délicat pour sir James, et vous l'offenseriez grandement si vous lui en parliez sans nécessité.

– Je ne lui en ai jamais parlé. Célia m'a tout de suite raconté toute l'affaire du testament sans que je lui aie rien demandé.

– Oui, oui, mais ils veulent étouffer la chose, et j'ai compris que le jeune homme allait quitter le pays.

Dorothée persista doucement dans son projet, en dépit des observations et des efforts pour la retenir. C'est ainsi que, vers la fin de juin, tous les volets furent ouverts à Lowick Manor ; la calme lumière du matin pénétra dans la bibliothèque, éclairant les rangées des volumes de notes comme elle éclaire une plaine désolée semée d'énormes pierres, souvenir muet d'une foi oubliée ; et l'air du soir chargé du parfum des roses entra silencieux dans le boudoir bleu vert où Dorothée se tenait de préférence.

Elle parcourut d'abord toutes les chambres de la maison, interrogeant les dix-huit mois de sa vie conjugale, et poursuivant ses pensées comme si ses pensées étaient des paroles que son mari dût entendre. Puis elle s'attarda dans la bibliothèque et n'eut pas de repos qu'elle n'eût soigneusement rangé tous les volumes de notes, comme elle se figurait qu'il aimerait à les voir dans leur ordre successif. La pitié qui, de son vivant, avait toujours agi en elle, pour la calmer et la vaincre, s'attachait encore à son image en même temps que son cœur indigné lui reprochait son injustice.

On sourira peut-être comme d'une espèce de superstition, en la voyant plier, cacheter et serrer dans son pupitre le « Tableau synoptique » à l'usage de mistress Casaubon, après avoir écrit dans l'enveloppe : « *Je n'ai pas pu m'en servir. Ne voyez-vous pas que je ne peux pas soumettre mon âme à la vôtre en travaillant sans espoir à une œuvre dans laquelle je n'ai pas foi ?* – DOROTHÉE. »

Au travers et au-dessous de cet ordre de réflexions, un désir ardent et profond la possédait : le désir de voir Will Ladislaw. Elle n'attendait rien de cette entrevue ; elle était im-

puissante, on lui avait lié les mains pour l'empêcher de faire réparation à Ladislaw de l'injustice de son sort. Mais son âme avait soif de lui ; comment pouvait-il en être autrement ? Si une princesse des contes de fées avait vu une créature à quatre pattes se détacher du troupeau, venir à elle et y revenir encore, arrêtant sur elle un regard humain suppliant, comme si elle l'avait reconnue dans la foule, à quoi eût pensé la princesse durant son voyage, qu'eussent cherché ses yeux dans les troupeaux qui défileraient devant elle ? Sûrement, ce regard qui l'avait distinguée et qu'elle reconnaîtrait entre tous. La vie ne vaudrait pas mieux que le faux éclat d'une chandelle ou que la lueur blafarde d'un jour mourant, si ce que nous avons vu une fois ne nous créait au cœur, en s'y fixant, une source de désirs et d'aspirations à le revoir. Il était bien vrai que Dorothée désirait mieux connaître les Farebrother, mais il était vrai aussi que, se rappelant ce que Lydgate lui avait dit de Will Ladislaw et de la petite miss Noble, elle comptait que celui-ci viendrait à Lowick voir la famille Farebrother. Le premier dimanche, avant même d'entrer à l'église, elle l'aperçut comme elle l'avait vu pour la dernière fois, seul dans le banc du ministre ; mais, lorsqu'elle entra, il n'y était plus.

Les jours de semaine, lorsqu'elle allait visiter les vieilles dames au rectory, elle attendait en vain qu'elles laissassent échapper quelques mots de Will, il lui semblait que mistress Farebrother parlait de tout le monde des environs et d'au delà, de tout le monde, excepté de lui.

Pauvre Dorothée ! Elle ne savait même pas si Will était encore à Middlemarch, et elle n'eût osé le demander à personne, excepté à Lydgate. Mais comment voir Lydgate sans le faire appeler ou sans aller le trouver elle-même ? Peut-être Will, ayant appris l'étrange sentence de bannissement que

M. Casaubon avait laissée contre lui, avait-il senti qu'il valait mieux pour tous deux ne jamais se revoir, et peut-être avait-elle tort de désirer une entrevue contre laquelle les autres trouveraient maintes bonnes raisons à élever, et pourtant, au bout de ces sages réflexions, revenait toujours le même désir, aussi naturellement qu'un sanglot quand on a retenu sa respiration. Et cette entrevue eut lieu, mais combien le formalisme cérémonieux en était inattendu pour elle !

Un matin, vers onze heures, Dorothée était assise dans son boudoir, ayant devant elle un plan du domaine et des papiers d'affaires qu'elle voulait examiner. Elle ne s'était pas encore mise au travail ; elle restait assise, les mains jointes sur ses genoux, suivant du regard la longue avenue de tilleuls jusqu'aux champs lointains. Pas une feuille ne bougeait sous la lumière du soleil ; la scène familière, toujours la même, semblait représenter l'avenir de sa vie, pleine d'une aisance inutile tant que son énergie ne découvrirait pas de puissantes raisons d'agir. La coiffe des veuves, à cette époque faisait au visage un cadre ovale avec une petite couronne se dressant sur le devant ; la robe se composait du plus de crêpe possible ; mais la grave solennité du costume faisait paraître son visage plus jeune encore, avec l'éclat du teint qu'elle avait retrouvé et la douce candeur interrogative de ses yeux songeurs.

Sa rêverie fut interrompue par Tantripp, qui vint annoncer que M. Ladislaw était en bas et demandait la permission de voir madame, s'il n'était pas de trop bonne heure.

– Je le recevrai, dit Dorothée se levant aussitôt, qu'on le fasse entrer au salon.

De toute la maison, le salon était pour elle la pièce la plus insignifiante, la moins associée aux épreuves de sa vie

conjugale. Le damas en était assorti à la boiserie qui était blanc et or ; avec deux grandes glaces et des tables nues ; c'était une de ces pièces où il n'y a pas de raison pour s'asseoir dans un coin plutôt que dans un autre ; elle était au-dessous du boudoir et avait également un bow-window donnant sur l'avenue. Quand Pratt y fit entrer Will Ladislaw, la fenêtre était ouverte, et un visiteur ailé bourdonnant tantôt en dehors, tantôt en dedans, donnait à l'appartement un air moins cérémonieux et moins inhabité.

– Heureux de vous revoir ici, monsieur, dit Pratt s'attardant à arranger un volet.

– Je ne suis venu que pour prendre congé, Pratt, répondit Will, désirant que le sommelier lui-même sût bien qu'il était trop fier pour tourner autour d'une riche veuve.

– Très peiné de l'apprendre, monsieur, dit Pratt en se retirant.

Comme un domestique qui ne devait être au courant de rien, il connaissait, bien entendu, le fait que Ladislaw ignorait encore, et il en avait tiré ses conclusions ; il s'était même trouvé du même avis que sa fiancée Tantripp, quand celle-ci avait dit : « *Votre* maître était jaloux comme un démon et sans motif. Madame aurait des vues plus élevées que ce monsieur Ladislaw, ou je ne la connais pas. La femme de chambre de mistress Cadwallader dit qu'il va venir un lord qui l'épousera, quand le temps de son deuil sera écoulé. »

Will n'eut pas longtemps à se promener dans le salon, son chapeau à la main, avant l'entrée de Dorothée. Combien leur entrevue était différente de cette première rencontre à Rome, où Dorothée avait été si calme et lui embarrassé ! Cette fois Will se sentait aussi résolu que malheureux, tandis

qu'elle était en proie à une agitation qu'elle ne pouvait cacher. À peine arrivée devant la porte, elle avait senti que cette entrevue si désirée était cependant trop difficile et, lorsqu'elle vit Will s'avancer à sa rencontre, une vive rougeur, très rare chez elle, lui monta subitement et comme douloureusement au visage. Ni l'un ni l'autre ne sut comment cela se fit, mais ni l'un ni l'autre ne parla. Elle lui tendit ses mains qu'il garda un instant, puis ils allèrent s'asseoir près de la fenêtre, elle sur un canapé, lui sur un autre, en face d'elle. Will était singulièrement mal à l'aise ; dans ce changement d'accueil, uniquement parce qu'elle était veuve, il ne reconnaissait pas Dorothée ; et il ne connaissait pas d'autre motif capable d'affecter leurs rapports antérieurs, à moins, comme son imagination le lui suggéra aussitôt, que les amis de Dorothée ne lui eussent peut-être aigri l'esprit de leurs soupçons contre lui.

– J'espère n'avoir pas trop osé en venant ici, dit-il. Je ne pouvais supporter l'idée de quitter le pays et de commencer une autre vie sans vous avoir revue pour vous dire adieu.

– Trop osé ? certainement non. J'aurais trouvé peu aimable à vous de ne pas désirer me revoir, dit Dorothée. Son habitude de parler avec une candeur parfaite s'affirmait encore au milieu de son trouble et de son agitation : Allez-vous partir tout de suite ?

– Dans très peu de temps, je pense. Mon intention est d'aller à Londres et de me faire avocat, puisque c'est là, dit-on, la préparation nécessaire à tout emploi public. La besogne politique ne va pas manquer, et je veux tâcher d'en prendre ma part. Bien d'autres sont arrivés à se faire une position honorable, qui n'avaient comme appui ni famille ni argent.

– Ce sera d'autant plus honorable, dit Dorothée avec chaleur. Et puis vous avez tant de talent. J'ai su par mon oncle combien vous étiez éloquent en public, si bien que chacun regrette quand vous cessez de parler, et quel art vous avez d'expliquer clairement les choses. Et vous tenez à ce que justice soit rendue à tout le monde. Cela me rend bien heureuse. Quand je vous ai vu à Rome, je croyais que vous n'aviez souci que d'art et de poésie et de ces choses qui embellissent la vie pour nous autres, favorisés du sort. Mais je sais maintenant que vous vous occupez du reste de l'humanité.

Tout en parlant, Dorothée ne se souvenait plus de son embarras de tout à l'heure ; elle était redevenue semblable à la Dorothée d'autrefois. Elle regardait Will de son franc regard, plein exprimant une confiance délicieuse.

– Vous approuvez donc mon projet de m'éloigner pendant quelques années, et de ne revenir ici que lorsque j'aurai acquis quelque distinction dans le monde ? demanda Will, tâchant de concilier la plus grande fierté avec le plus grand effort pour arracher à Dorothée une expression de sa sympathie la plus profonde.

Elle ne se rendit pas compte du temps qui s'écoula avant sa réponse. Elle avait tourné la tête et regardait par la fenêtre les rosiers, qui lui semblaient avoir en eux les étés et les fleurs de toutes les années que Will passerait loin d'elle. Ce n'était pas une conduite bien prudente. Mais Dorothée ne pensait jamais à étudier son attitude. Elle ne songeait qu'à s'incliner devant la triste nécessité qui la séparait de Will. Les premiers mots qu'il avait dits de ses intentions avaient paru tout expliquer pour elle ; elle pensa qu'il n'ignorait rien de toute la conduite de M. Casaubon envers lui et de ses dis-

positions dernières, et qu'il en avait ressenti le même choc qu'elle-même. Il n'avait jamais éprouvé pour elle autre chose que de l'amitié, il n'avait jamais rien eu en tête qui justifiât ce qui lui semblait de la part de son mari un outrage à leurs sentiments communs : et cette amitié, il la ressentait encore. Quelque chose qu'on pourrait appeler un sanglot intérieur et silencieux passa dans le cœur de Dorothée, avant qu'elle pût reprendre, de sa voix pure un peu tremblante vers la fin sans qu'on put l'attribuer à autre chose qu'à la flexibilité fluide de sa voix :

– Oui, vous aurez raison, sans doute, de faire comme vous dites, et je serai bien heureuse d'apprendre que votre mérite est reconnu et apprécié dans le monde. Mais il faudra de la patience ; cela pourra durer bien longtemps.

Will ne sut jamais bien quelle force l'empêcha de tomber aux pieds de Dorothée, quand ce *« bien longtemps »* s'échappa de ses lèvres avec son doux tremblement. Sans limite l'horrible noir et l'aspect de sa grande robe de crêpe. Cependant, il resta assis immobile et dit seulement :

– Je n'entendrai plus jamais parler de vous, et vous m'oublierez tout à fait.

– Non, repartit Dorothée. Je ne vous oublierai jamais. Je n'ai jamais oublié une personne que j'aie une fois connue. Ma vie a toujours été plutôt solitaire et semble devoir rester solitaire encore, et j'ai beaucoup de temps à consacrer au souvenir, à Lowick, n'est-il pas vrai ? Elle sourit.

– Grand Dieu ! s'écria Will avec passion, en se levant.

Et, tenant toujours son chapeau à la main, il marcha vers une table de marbre d'où il se retourna brusquement et contre laquelle il s'appuya. Le sang lui était monté au visage

et il avait presque l'air en colère. Il lui avait semblé tout à coup qu'ils étaient là comme deux créatures qui se changeraient lentement en marbre, en présence l'une de l'autre, tandis que leurs cœurs savaient et que leurs yeux soupiraient. Mais que faire ? Jamais nul ne pourrait dire qu'à la fin de cette entrevue à laquelle il était venu avec une fermeté amère, il se fût laissé aller à une confession que l'on aurait pu interpréter comme une prétention à la fortune de Dorothée. Il craignait aussi en ce moment l'effet qu'un tel aveu pourrait avoir sur Dorothée elle-même.

Elle le regarda de sa place, un peu troublée, s'imaginant qu'il y avait peut-être eu dans ses paroles quelque chose de blessant. Mais, tout le temps, cette pensée que sans doute il avait besoin d'argent et qu'elle ne pouvait lui venir en aide, lui traversait l'esprit comme une lame aiguë. Si son oncle avait été chez lui, on aurait pu faire quelque chose par son entremise. Ce fut sous cette préoccupation de l'injustice qui privait Will de la fortune qu'elle possédait, et qui devait légitimement lui appartenir, à lui, que le voyant demeurer silencieux et détourner la tête elle lui dit :

– Aimeriez-vous peut-être avoir cette miniature qui est en haut, cette jolie miniature de votre grand'mère ? Je ne sais pourquoi je la garderais, si vous en aviez envie ? Elle vous ressemble étonnamment.

– Vous êtes bien bonne, répondit Will d'un air irrité, non, je ne m'en soucie pas. Ce n'est pas une très grande consolation que de posséder sa ressemblance. Il serait plus consolant que d'autres désirassent la garder.

– Je pensais que vous aimeriez à chérir sa mémoire… je pensais…

Dorothée s'arrêta un moment, son imagination l'avertissant tout à coup de ne pas s'engager dans l'histoire de la tante Julia.

– Je pensais que vous aimeriez certainement à avoir cette image comme un souvenir de famille.

– Pourquoi cela, quand je n'ai rien d'autre ? Un homme, qui, *pour tout bien n'a que sa valise,* doit conserver ses souvenirs dans sa tête.

Will parlait au hasard, se laissant aller à sa violence naturelle ; c'était aussi par trop exaspérant de se voir en ce moment offrir le portrait de sa grand'mère. Mais pour Dorothée ces paroles eurent une signification particulière. Elle se leva et dit d'une voix qui trahissait un sentiment d'indignation et de fierté :

– Vous êtes de beaucoup le plus heureux de nous deux, monsieur Ladislaw, de ne rien avoir.

Will tressaillit. Quel que fût le sens de ces paroles, le ton dont elles avaient été prononcées semblait le congédier. Quittant la table où il s'appuyait, il fit quelques pas vers elle. Leurs yeux se rencontrèrent mais avec une étrange gravité et comme s'interrogeant l'un l'autre. Quelque chose tenait leurs cœurs à distance, et chacun ne pouvait que conjecturer ce qui se passait chez l'autre. Jamais Will n'avait réellement songé qu'il put avoir un droit d'héritage à la propriété de Dorothée, et il eût fallu tout un récit pour lui faire comprendre le sentiment qui animait présentement mistress Casaubon.

– Je n'avais jamais senti jusqu'à ce moment que ce fût un malheur de ne rien avoir. Mais la pauvreté peut être aussi affreuse que la lèpre, quand elle nous sépare de ce que nous aimons le plus au monde.

Ces mots pénétrèrent jusqu'au cœur de Dorothée et l'adoucirent. Elle reprit d'un ton de triste sympathie :

– Le chagrin vient de tant de façons différentes ! Il y a deux ans je n'en avais aucune idée, je veux dire de la manière inattendue dont le malheur nous atteint, paralyse nos mains et nous force à nous taire, quand nous aspirons à parler. Je méprisais alors un peu les femmes, de ne pas mieux régler leur vie et de négliger tant de choses utiles. J'aimais beaucoup à agir à ma guise ; mais j'y ai presque renoncé, conclut-elle en souriant avec insouciance.

– Je n'ai pas renoncé à agir à ma guise, mais il est bien rare que je puisse le faire, dit Will. Il se tenait à une petite distance d'elle, le cœur plein de résolutions contradictoires, désirant quelque preuve indubitable qu'elle l'aimait, tout en redoutant la situation où pourrait le mettre la preuve certaine de cet amour. La chose qu'on désire le plus peut être entourée de conditions qui la rendraient inacceptable.

À cet instant Pratt entra et annonça :

– Sir James Chettam est dans la bibliothèque, madame.

– Priez sir James d'entrer, dit immédiatement Dorothée.

C'était comme si le même choc électrique eût passé par elle et par Will. Tous deux se sentirent fièrement résolus, et ils attendirent sans se regarder l'entrée de sir James.

Celui-ci, après avoir tendu la main à Dorothée, fit un salut aussi léger que possible à Ladislaw qui le lui rendit exactement de la même manière. Se dirigeant alors vers Dorothée, Will lui dit :

– Il faut que je prenne congé de vous, mistress Casaubon, et sans doute pour longtemps.

Dorothée lui tendit la main et lui dit cordialement adieu. Le sentiment que sir James faisait tort à Will, et le traitait avec un dédain immérité, réveilla en elle toute l'ardeur de ses résolutions et toute sa dignité. Il n'y eut pas la plus légère confusion dans ses manières et, lorsque Will fut sorti, elle regarda sir James avec un si calme sang-froid tout en demandant : « Comment va Célia ? » qu'il fut obligé de faire comme s'il n'eût ressenti aucune contrariété. Et pourquoi d'ailleurs eût-il fait autrement ? Sir James repoussait avec tant d'horreur la simple pensée d'un rapprochement entre Dorothée et Ladislaw, à titre d'aspirant possible à sa main, que de lui-même il désirait éviter tout signe extérieur de déplaisir qui semblât admettre cette possibilité désagréable. Son aversion pour « ce Ladislaw » était d'autant plus forte qu'il se sentait incapable d'expliquer autrement que par le codicille de Casaubon l'horreur que lui inspirait cette idée, – et également incapable d'intervenir. Mais sir James représentait une puissance dont il ne se doutait pas lui-même. Sa présence à cette heure était comme la personnification des raisons péremptoires, en face desquelles l'orgueil de Will acquérait pour le tenir éloigné de Dorothée une force invincible.

CHAPITRE II

Dorothée, encore dans ce temps de la jeunesse où, après une abondante pluie de larmes pures, les yeux éclaircis regardent sous leurs longs cils épais, comme une fleur de la passion à peine ouverte, Dorothée considérait sa séparation d'avec Will Ladislaw comme la fin de tous rapports désormais. Il s'en allait dans l'inconnu des années lointaines, et, si jamais il revenait, ce serait un autre homme qui reviendrait. Ses dispositions actuelles, sa fière résolution de donner d'avance un démenti à tous les soupçons qui pourraient le qualifier d'aventurier à la poursuite d'une femme riche, – tout cela était bien loin de sa pensée à elle, et elle donnait à sa conduite la plus simple interprétation en supposant que le codicille de M. Casaubon lui avait paru comme à elle-même une grossière et cruelle interdiction de toute vive affection entre eux. C'en était à jamais fini du ravissement qu'ils éprouvaient à se trouver ensemble, jeunes qu'ils étaient tous deux, à se dire ce que personne d'ailleurs ne se fût soucié d'entendre ; c'était devenu un trésor du passé. Pour cette raison même, la pensée de Dorothée s'y attachait sans scrupule. Ce bonheur unique était mort et, dans le sanctuaire maintenant silencieux et obscur où il avait existé, elle pouvait se laisser aller à cette douleur passionnée dont elle s'étonnait elle-même.

Pour la première fois, elle détacha la miniature accrochée au mur et la garda devant elle, aimant à confondre en imagination la femme que le monde avait trop sévèrement jugée et le fils que son cœur et son jugement à elle défen-

daient. Celui qu'a jamais ravi la tendresse d'une femme pourra-t-il faire un reproche à Dorothée d'avoir pris alors dans le creux de sa main le petit portrait ovale, lui en faisant comme un nid, et d'y avoir appuyé sa joue comme pour consoler les créatures qui avaient souffert d'une injuste condamnation ?

Elle ne savait pas que c'était l'amour qui venait d'entrer dans son cœur, comme il apparaît dans un rêve précédant le réveil avec les couleurs du matin sur ses ailes ; elle ne savait pas que c'était l'amour à qui elle adressait en sanglots ses adieux à mesure que son image s'évanouissait au clair regard du jour. Elle sentait seulement qu'il y avait quelque chose d'irrévocablement manqué et perdu dans sa destinée, et ses pensées pour l'avenir prirent d'autant plus facilement la forme de résolutions. Les âmes ardentes, prêtes à construire d'avance leur vie à venir, se confient volontiers à l'accomplissement de leurs espérances.

Un jour qu'elle s'était rendue à Freshitt pour tenir sa promesse d'y passer la nuit et de voir laver bébé, mistress Cadwallader y vint dîner aussi, pendant que le recteur était allé à une partie de pêche. La soirée était chaude, et il faisait étouffant même dans le délicieux salon d'où l'on voyait par la fenêtre ouverte le beau vieux gazon descendre jusqu'à un étang aux bords fleuris de lis. Une fois l'esprit bien en repos sur le compte de bébé, après divers incidents terminés, Célia, vêtue de sa robe de mousseline blanche et coiffée de boucles légères se mit à plaindre tout haut Dodo du supplice qu'elle devait endurer dans sa robe noire et son étroit bonnet. Elle était assise depuis quelque temps, agitant son éventail, lorsqu'enfin de son petit ton calme et saccadé :

– Chère Dodo, dit-elle, enlève donc ce bonnet. Je suis sûre que ta robe te rend toute malade.

– Je suis si habituée à ce bonnet, il est devenu pour moi une sorte de coquille, répondit Dorothée en souriant. Il me semble que je suis comme dévêtue et que je m'offre en spectacle, quand je ne l'ai pas.

– Il *faut* que je te voie sans ce bonnet ; il nous donne chaud à tous, dit Célia déposant son éventail et allant à Dorothée.

Cela faisait un joli tableau, cette petite lady en mousseline blanche, enlevant son bonnet de veuve à sa sœur plus majestueuse et le jetant au loin sur une chaise.

Sir James entra dans la chambre juste au moment où Dorothée apparaissait avec ses tresses brunes délivrées de leur prison et retombant autour de sa tête. La voyant ainsi il fit un : « Ah ! » de satisfaction.

– C'est moi qui ai fait cela, James, dit Célia. Pourquoi Dodo se rendrait-elle ainsi esclave de son deuil ? Elle n'aura plus besoin de porter jamais ce bonnet avec ses amis.

– Ma chère Célia, dit lady Chettam, une veuve doit porter le deuil au moins pendant un an.

– Mais pas, si elle se remarie avant la fin de l'année, dit mistress Cadwallader, qui prenait plaisir à faire frémir sa bonne amie la douairière.

Sir James parut contrarié et se baissa pour jouer avec le petit chien de Célia.

– Cela, j'espère, est très rare, répliqua lady Chettam d'un ton qui semblait vouloir mettre en garde contre de tels évé-

nements. Aucune amie à nous ne s'est jamais compromise de la sorte, excepté mistress Beevor, dont la conduite a beaucoup affligé lord Grinsell. Il y avait beaucoup à dire sur son premier mari, ce qui rend la chose d'autant plus étonnante ; et elle en a été sévèrement punie. On a dit que le capitaine Beevor la traînait par les cheveux et la menaçait avec des pistolets chargés.

– Ah ! c'est qu'elle avait justement choisi l'homme qui ne lui convenait pas, dit mistress Cadwallader qui décidément était d'humeur batailleuse. Le mariage dans ces conditions est toujours mauvais, un premier ou un second. La priorité est une triste recommandation pour un mari, quand il n'en a pas d'autre. J'aimerais mieux avoir un bon second mari qu'un premier médiocre.

– Ma chère, votre langue déliée vous emporte, dit lady Chettam. Je suis sûre que vous seriez la dernière femme à vous remarier prématurément, si notre bon recteur vous était enlevé.

– Oh ! je ne fais pas de vœux ; cela pourrait être un jour une mesure nécessaire. La loi permet de se remarier je suppose ; à quoi sans cela servirait-il d'être chrétien, au lieu d'être hindou ? Si une femme accepte l'homme qui ne lui convient pas, elle doit en subir les conséquences, c'est tout naturel ; et si elle se trompe deux fois de suite, elle mérite son sort. Mais si elle trouve à épouser à la fois naissance, beauté et courage, le plus tôt sera le mieux.

– Ce sujet de conversation me semble assez mal choisi, prononça sir James avec un regard de dégoût. Je vous propose d'en changer.

– Que ce ne soit pas à cause de moi, sir James, dit Dorothée résolue à ne pas perdre l'occasion d'en finir avec certaines allusions indirectes, relatives aux excellents partis. Si c'est pour moi que vous dites cela, je puis vous assurer qu'aucune question ne m'est plus étrangère et plus indifférente que celle d'un second mariage. Cela ne me touche pas plus que si vous me parliez de femmes qui chassent au renard. Que ce soit admirable ou non de leur part, je ne les imiterai pas. Laissez, je vous prie, mistress Cadwallader s'amuser de ce sujet aussi bien que de n'importe quel autre.

– Ma chère mistress Casaubon, dit lady Chettam de son air le plus important, vous ne croyez pas, je l'espère, que je fisse aucune allusion à vous, en parlant de mistress Beevor. Ce n'est qu'un exemple qui m'était revenu à la mémoire. Elle était la belle-fille de lord Grinsell, qui avait épousé mistress Teveroy en secondes noces. Il ne pouvait y avoir là d'allusion pour vous.

– Oh ! non, dit Célia. Personne n'a choisi le sujet avec intention ; c'est le bonnet de Dodo qui en est la cause. Mistress Cadwallader n'a dit que ce qui était parfaitement vrai. Une femme ne peut pas se remarier avec le bonnet de veuve sur la tête, James.

– Chut ! ma chère, dit mistress Cadwallader, je ne veux plus blesser personne. Je ne m'en référerai même pas à Didon ou à Zénobie ; seulement, de quoi allons-nous parler ? Je m'oppose, pour ma part, à ce qu'on discute sur la nature humaine, parce que rien ne ressemble plus à la nature humaine que celle de toutes les femmes de recteur.

Plus tard dans la soirée, après le départ de mistress Cadwallader, Célia dit en confidence à Dorothée :

– Vraiment, Dodo, rien que d'avoir ôté ton bonnet, tu es redevenue semblable à toi-même, et de plus d'une manière. Tu as parlé résolument comme tu le faisais autrefois, quand tu entendais dire quelque chose qui te déplaisait. Mais je n'ai pas bien pu comprendre si c'était sir James que tu trouvais dans son tort ou mistress Cadwallader.

– Ni l'un ni l'autre. Ce que sir James a bien voulu dire était par délicatesse pour moi. Mais il se trompait en supposant que je m'inquiétasse du langage de mistress Cadwallader. Je ne m'inquiéterais que s'il y avait une loi pour m'obliger à accepter n'importe quel type de naissance, de beauté ou de courage, qu'elle-même ou tout autre me recommanderait.

– Mais, tu sais, Dodo, si jamais tu te remariais, ce serait d'autant mieux de trouver la naissance et la beauté, dit Célia, réfléchissant que mistress Casaubon n'avait pas été très richement favorisée de ce côté-là, et qu'il serait bien d'avertir Dorothée à temps.

– Ne te tourmente pas, Kitty ; j'ai de tout autres idées pour mon avenir. Je ne me remarierai jamais, dit Dorothée, en prenant le menton de sa sœur et la regardant avec une indulgente affection. Célia allaitait son baby et Dorothée était venue lui dire bonsoir.

– Vraiment, bien sûr ? dit Célia. Absolument personne ? Même si c'était une véritable merveille ?

Dorothée secoua lentement la tête.

– Absolument personne. Je fais des plans délicieux. Je voudrais avoir la direction d'un grand domaine à améliorer et à cultiver. J'y organiserais une petite colonie où tout le monde travaillerait et où tout le travail serait bien fait. Je

connaîtrais chacun de ces braves gens et j'en serais l'amie. Je vais avoir de grandes conférences avec M. Garth. Il pourra me renseigner sur tout ce que je désire savoir.

– Alors, si tu as un plan, tu seras heureuse, Dodo, dit Célia. Peut-être le petit Arthur aimera-t-il les plans quand il sera grand, et alors il pourra t'aider.

Sir James fut informé, ce même soir que Dorothée, bien résolue à n'épouser personne au monde, allait s'occuper de toutes sortes de plans comme elle faisait autrefois. Sir James ne répliqua rien. Son sentiment intime lui faisait trouver quelque chose de répugnant au second mariage d'une femme, et aucun parti ne l'aurait empêché de sentir que ce serait pour Dorothée une sorte de profanation. Il savait que le monde trouverait un tel sentiment absurde, contraire à l'ordre des choses, surtout quand il s'agissait d'une femme de vingt et un ans ; l'habitude « du monde » étant de considérer le mariage d'une jeune veuve comme un événement certain et probablement rapproché, et de sourire d'une façon significative lorsque la jeune veuve agissait en conséquence. Mais si le choix de Dorothée était d'épouser la solitude, cette résolution lui siérait bien.

CHAPITRE III

La confiance de Dorothée dans les connaissances de Caleb Garth avait commencé en apprenant qu'il approuvait ses chaumières ; elle s'était rapidement accrue pendant son séjour à Freshitt, alors que, sur les instances de sir James, elle parcourait à cheval avec lui et Caleb les deux domaines. Caleb avait pour elle une profonde admiration ; il disait à sa femme que mistress Casaubon avait pour les affaires une tête tout à fait exceptionnelle chez une femme. Il faut se rappeler que par « les affaires » Caleb n'entendait jamais les transactions d'argent, mais l'intelligente application du travail.

– Tout à fait exceptionnelle ! répéta Caleb. Elle m'a dit une chose que je me répétais à moi-même bien souvent, quand j'étais jeune : – Monsieur Garth, j'aimerais à sentir, si je vivais assez pour devenir vieille, que j'ai amélioré une grande étendue de terres et élevé beaucoup de bonnes chaumières, parce que c'est un travail profitable pendant qu'on l'exécute, et qu'après, les gens s'en trouvent mieux. Ce sont ses propres paroles ; c'est ainsi qu'elle voit les choses.

– Mais, en femme cependant, j'espère, dit mistress Garth, avec un léger soupçon que mistress Casaubon ne respectait peut-être pas le vrai principe de la subordination.

– Oh ! vous ne pouvez vous l'imaginer, répondit Caleb en secouant la tête. Vous aimeriez à l'entendre parler, Suzanne. Elle s'exprime dans un langage si naturel et avec une voix comme de la musique. Dieu me bénisse ! cela me rappelle certain passage de la *Messiade :* « Et aussitôt apparut

une multitude formée par des légions célestes, louant Dieu et disant : “Il y a quelque chose dans sa voix, qui réjouit l’oreille.” »

Avec la bonne entente qui existait entre eux, il était naturel que Dorothée priât M. Garth de se charger de toutes les affaires concernant les trois fermes et les nombreux tenanciers attachés à Lowick-Manor ; en vérité, son attente d’obtenir du travail pour deux allait être remplie avec usure. Comme il le disait, « les affaires engendrent les affaires », et une forme d’affaires qui commençait alors à se multiplier, c’était la construction des chemins de fer. Une ligne projetée devait traverser, sur la paroisse de Lowick, des prairies où les bestiaux, jusque-là, avaient brouté dans une paix que nulle surprise ne venait interrompre ; ce fut ainsi que les premiers efforts du système naissant des chemins de fer pénétrèrent dans les affaires de Caleb Garth, et déterminèrent le cours de cette histoire, pour deux personnes qui lui étaient chères. Le chemin de fer sous-marin peut avoir ses difficultés ; mais le lit de la mer n’est pas partagé entre une infinité de propriétaires ruraux, qui réclament des indemnités, non seulement pour des dommages mesurables, mais encore pour des questions de sentiment. Pour la centaine de propriétaires auxquels appartenait Middlemarch, les chemins de fer étaient un sujet aussi palpitant que le bill de réforme ou les horreurs imminentes du choléra ; les femmes surtout et les propriétaires fonciers émettaient sur ce sujet des vues particulièrement arrêtées. Les femmes, jeunes ou vieilles, regardaient la locomotion par la vapeur comme une chose présomptueuse et périlleuse, et protestaient que rien ne les déciderait jamais à monter dans un wagon de chemin de fer ; les propriétaires, avec des arguments aussi différents les uns des autres que M. Salomon Featherstone différait de lord Medlicote, n’en étaient pas moins tous unanimes dans

l’opinion qu’en vendant du terrain, soit à l’ennemi de l’humanité, soit à une compagnie obligée d’acheter, il fallait faire payer le plus cher possible à ces agences malignes le droit de nuire à l’humanité.

Mais les gens à compréhension plus lente, tels que M. Salomon et mistress Waule, mirent beaucoup de temps pour arriver à cette conclusion ; leurs esprits s’arrêtaient à la conception toute vive de ce que ce serait que de couper en deux le Grand Pré et de le transformer en morceaux triangulaires ; « ce ne serait plus rien du tout », et les grosses indemnités leur semblaient chose impossible à croire, en tout cas bien lointaine.

– Le meilleur moyen serait de ne rien dire et de poster quelqu’un en vedette pour les renvoyer avec la puce à l’oreille, quand ils viendront espionner et mesurer, disait Salomon. C’est ce qu’on leur a fait près de Brassing, à ce que j’ai entendu dire. Qu’ils s’en aillent couper une autre paroisse. Je n’y crois pas, à ces indemnités capables de vous dédommager d’une invasion de brigands venant fouler aux pieds vos moissons. Et, dans tous les cas, plus nous leur mettrons de bâtons dans les roues, plus ils nous payeront cher pour continuer, s’ils sont obligés d’avancer.

Et Salomon d’agir en conséquence, en stimulant, en toute occasion, les méfiances autour de lui et notamment au hameau de Frick, qu’il habitait. Le terrain était préparé à souhait.

– Le moins qu’ils prétendissent, ces gens du chemin de fer, c’est qu’ils allaient couper la paroisse de Lowick en mille morceaux. Peut-on penser à déchiqueter de si belles terres ! Qu’ils aillent à Tipton, à la bonne heure ! Mais on ne sait pas

ce qu'il y a au fond de tout cela. Ils mettent en avant le trafic, mais c'est pour faire tort aux propriétés et aux pauvres gens !

– Eh bien, ce sont des garnements de Londres, j'en suis sûr ! dit le grand Hiram, qui avait une vague notion de Londres, comme d'un centre d'hostilité contre le pays.

– Eh ! bien sûr. Et dans quelques endroits, près de Brassing, à ce qu'il paraît, les gens leur sont tombés dessus, pendant qu'ils étaient là à rôder, et on leur a cassé les espèces de lunettes qu'ils portaient avec eux, et on les a chassés de façon à leur ôter l'envie d'y revenir.

– C'était ça une bonne farce, ma foi ! dit Hiram dont les circonstances diminuaient beaucoup la gaieté.

– Eh bien, je ne voudrais pas avoir affaire à eux en personne, reprit Salomon, mais il y a des gens qui disent que ce pays-ci a vu ses meilleurs jours, et on verra le grand commerce avaler le petit, si bien qu'il ne restera pas un chariot dans la contrée ni un fouet à faire claquer.

– Je leur ferai pourtant claquer mon fouet aux oreilles avant qu'ils en arrivent là, dit Hiram, tandis que M. Salomon s'éloignait.

On n'a pas besoin de planter les orties pour qu'elles poussent. On discuta la ruine du pays par les chemins de fer, non seulement au cabaret des Poids et Balances, mais sur tous les prés où se réunissaient les travailleurs.

Un matin, peu de temps après l'entrevue, dans laquelle Mary Garth avait avoué à M. Farebrother son sentiment pour Fred Vincy, il arriva que son père fut appelé par une affaire à la ferme de Yoddrell, dans la direction de Frick ; il s'agissait de mesurer et d'estimer un morceau de terrain éloigné, ap-

partenant à Lowick-Manor, dont Caleb espérait tirer un parti avantageux pour Dorothée (il faut avouer ici que son désir était d'obtenir du chemin de fer le plus beau prix possible). Il laissa son cabriolet chez Yoddrell, et, tout en cheminant avec son aide et sa chaîne d'arpenteur vers le lieu de son travail, il rencontra la troupe des agents de la compagnie et échangea quelques mots avec eux.

C'était une de ces matinées grises qui suivent les petites pluies et qui deviennent délicieuses vers midi, quand les nuages commencent à se dissiper, et que, le long des sentiers et au fond des haies, la senteur de la terre est douce à respirer.

Cette senteur eût paru plus douce à Fred Vincy, qui s'avançait sur son cheval, le long des sentiers, s'il n'eût eu l'esprit tracassé par ses vains efforts pour imaginer ce qu'il pourrait bien faire, avec son père d'un côté, désireux de le voir entrer immédiatement dans l'Église, avec Mary de l'autre, menaçant de l'abandonner s'il y entrait, et avec le monde du travail qui ne semblait pas avoir un besoin urgent d'un jeune gentleman sans capital, en somme pas bon à grand'chose. La position était d'autant plus dure pour Fred, que son père, satisfait de ne plus le trouver rebelle à ses volontés, se montrait bien disposé pour lui ; c'était lui qui l'avait envoyé faire cette course agréable, en quête de lévriers de chasse. Même après avoir pris une résolution, resterait encore la tâche d'en faire part à son père. Mais nous devons reconnaître que la tâche de prendre un parti, qui devait venir la première, était la plus difficile : quelle occupation laïque y avait-il au monde pour un jeune homme (à qui ses amis ne pouvaient procurer d'emploi), quelle occupation qui fut à la fois lucrative, digne d'un gentleman, et dont l'exercice ne réclamât pas d'instruction spéciale ? Longeant

dans ces dispositions les sentiers de Frick, et ralentissant le pas, tandis qu'il réfléchissait s'il se hasarderait à passer par le presbytère de Lowick pour demander à voir Mary, sa vue pouvait s'étendre par-dessus les haies d'un champ à l'autre. Tout à coup un bruit attira son attention, et, à l'extrémité du champ qui s'étendait à sa gauche, il put voir six ou sept hommes en blouse, armés de fourches, effectuant une marche offensive vers les quatre agents du chemin de fer, arrêtés en face d'eux, tandis que Caleb Garth et son aide traversaient le champ rapidement pour rejoindre le groupe menacé. Lorsque Fred, retardé quelques instants par la recherche de la barrière, arriva au galop sur les lieux, la bande en blouse qui, après avoir avalé sa bière de midi, n'avait sans doute pas trouvé urgent de retourner son foin, chassait déjà devant elle, avec ses fourches, les hommes en jaquette ; et l'aide de Caleb Garth, garçon de dix-sept ans, au moment où il relevait de terre un de leurs instruments, venait d'être renversé et paraissait inanimé. Les hommes en jaquette avaient l'avantage à la course, et Fred couvrit leur retraite en s'élançant en face des blouses et les chargeant assez soudainement pour semer la confusion dans la poursuite.

– Qu'est-ce que cela signifie, fous fieffés ? s'écria Fred, poursuivant de tous côtés le groupe disséminé et intervenant à droite et à gauche à coups de fouet. Je déposerai contre vous tous devant le magistrat. Vous avez renversé ce garçon, et tué peut-être, autant que j'en puis juger. Vous serez, vous tous ici, pendus aux prochaines assises. Prenez-y garde ! dit Fred, qui ensuite rit de tout son cœur en se rappelant ses paroles.

Les paysans s'étaient ainsi vus repoussés dans leur pré de l'autre côté de la barrière, et Fred avait arrêté son cheval, quand Hiram Ford, se trouvant à une distance d'où il pouvait

sans danger provoquer son adversaire, se retourna et hurla un défi, plus homérique qu'il ne s'en doutait.

– V's'êtes un lâche, vous en êtes un ! Descendez un peu de votre cheval, jeune maître, et j'aurai un petit compte à régler avec vous, je vous le jure. Vous n'osez pas avancer sans vot' cheval et vot' fouet. J'en aurai bientôt fait de vous faire rendre le souffle, moi, bientôt fait !

– Attendez une minute, je ne tarderai pas à revenir, et je réglerai son compte à chacun de vous, à son tour, si vous y tenez, dit Fred qui avait confiance dans son talent à la boxe.

Pour le moment, il voulait rejoindre Caleb et le jeune garçon étendu à terre.

Le jeune homme avait la cheville tordue et en souffrait beaucoup, mais n'était pas autrement blessé, et Fred le mit sur son cheval, afin qu'il pût aller se faire soigner chez Yoddrell.

– Faites mettre le cheval à l'écurie, et qu'on prévienne les agents qu'ils peuvent revenir pour leurs opérations. Le champ est déblayé maintenant.

– Non, non, dit Caleb. Voici un instrument cassé. Ils devront y renoncer pour aujourd'hui, et cela vaut tout autant. Là, prenez tout cela devant vous, sur le cheval, Tom.

– Je suis heureux de m'être trouvé là au bon moment, monsieur Garth, dit Fred pendant que Tom s'éloignait. On ne sait pas ce qui aurait pu arriver si la cavalerie n'était accourue à temps.

– Eh ! eh ! c'était une chance, dit Caleb d'un air distrait, en regardant du côté où il travaillait un moment auparavant. Mais, le diable les emporte, voilà ce qui arrive quand les

hommes ne savent ce qu'ils font, me voilà dérangé dans le travail de ma journée. Je ne puis continuer ma besogne sans quelqu'un pour m'aider, avec la chaîne d'arpenteur. Pourtant ! Il se dirigeait vers l'endroit désigné avec une expression de mécontentement, comme s'il avait oublié la présence de Fred, lorsqu'il se retourna soudain et dit rapidement : Qu'avez-vous à faire aujourd'hui, jeune homme ?

– Rien du tout, monsieur Garth. Je vous aiderai avec plaisir, le puis-je ? Fred sentait que c'était faire sa cour à Mary que d'aider son père.

– Oh ! mais il ne faut pas craindre de se baisser et de se donner chaud.

– Je n'ai pas peur. Seulement je voudrais aller d'abord régler un compte avec ce gros individu qui s'est retourné pour me défier. Ce serait une bonne leçon pour lui. Je serai revenu avant cinq minutes.

– Sottise ! dit Caleb de son ton le plus péremptoire. J'irai parler moi-même à ces gens. C'est de l'ignorance, tout cela. Quelqu'un aura été leur raconter des mensonges. Les pauvres fous n'en savent pas plus long.

– J'irai avec vous, alors, dit Fred.

– Non, non, restez où vous êtes. Je n'ai pas besoin de votre jeune sang. Je puis prendre soin de moi-même.

Caleb était un homme vigoureux et ne connaissait guère d'autre espèce de crainte que la crainte de blesser les autres, et celle d'avoir à discourir. Mais il comprenait qu'il était de son devoir en ce moment d'essayer une petite harangue. Il y avait en lui, à l'égard des travailleurs, un mélange frappant, – qui tenait à ce qu'il avait toujours été lui-même un zélé tra-

vailleur, – de principes rigoureux et d'indulgence pratique. Il considérait que faire le travail d'une journée et le bien faire devait être une partie de leur bonheur, par la raison que c'était la partie principale de son bonheur à lui ; mais il avait pour eux un sentiment profond de confraternité. Il alla à eux une main dans sa poche, l'autre entre les boutons de son gilet, avec sa douce physionomie de tous les jours.

– Eh bien, mes garçons, comment cela se fait-il ? commença-t-il, se servant comme de coutume de phrases brèves, qui lui semblaient surabondantes à lui-même, par la multitude de pensées qu'il y cachait. Comment avez-vous fait pour commettre une telle sottise ? Quelqu'un a été vous raconter des mensonges. Vous pensiez que ces gens-là voulaient vous faire du tort !

– Oui-da.

– Sottise ! Il n'en est rien ! Ces hommes étudient le terrain pour voir la direction que devra prendre le chemin de fer. Maintenant, mes garçons, vous ne pouvez l'empêcher, le chemin de fer : que cela vous plaise ou non, il se fera. Et si vous vous mettez à le combattre, vous vous attirerez des ennuis. La loi autorise ces hommes à venir ici, dans le pays. Le propriétaire n'a rien à y redire, et si vous vous en mêlez contre eux, vous aurez à faire avec le constable, et la justice, et les menottes, et les prisons de Middlemarch. Et vous pourriez être mis dedans à l'heure qu'il est, si l'on portait plainte.

Puis, après une courte pause :

– Mais, allons, vous ne leur vouliez pas de mal ! Quelqu'un vous a dit que le chemin de fer était une mauvaise chose. C'est un mensonge. Il peut faire un petit bout de

dommage par-ci par-là, à ceci et à cela, tout comme le soleil du ciel. Mais le chemin de fer est une bonne chose.

– Oui-da, bonne pour les gens riches, pour s'en faire de l'argent, dit le vieux Timothée Cooper qui était resté en arrière à retourner son foin, tandis que les autres allaient à leur équipée. J'en ai vu naître un tas, de choses nouvelles, depuis que j'étais un petit gars, la guerre et puis la paix, et les canaux, et l'vieux roi George, et le régent, et le nouveau roi George, et puis le nouveau qui a aussi pris un nom nouveau, et tout ça, ça n'a rien changé pour le pauvre diable. Qu'est-ce que les canaux lui ont fait ? Ils ne lui ont rapporté ni viande ni lard. Depuis que j'étais p'tit gars, les temps ne sont devenus que plus durs pour le pauvre. Et ça ira de même avec les chemins de fer. Ils ne feront qu'entourer le pauvre diable encore davantage. Mais c'est folie que de s'en mêler, et je l'ai bien dit à ces compagnons-là. C'est le monde des gens huppés, ça n'est que ça. Mais vous êtes pour les gens huppés, vous, monsieur Garth !

– Que vous ayez mauvaise opinion de moi, Tim, il n'importe ! repartit Caleb, cela ne nous regarde en aucune manière. Les choses peuvent être mauvaises pour le pauvre, et elles le sont, mauvaises ; mais je voudrais empêcher ces braves gens que voilà d'empirer encore les choses pour eux. Les bêtes de somme peuvent avoir parfois une lourde charge, mais elles ne gagneront rien à la jeter dans l'ornière du chemin, si c'est justement leur fourrage qu'elles portent.

– Nous ne voulions que nous amuser un p'tit brin, dit Hiram qui commençait à voir les conséquences de leur conduite. Nous ne voulions pas autre chose.

– Eh bien, promettez-moi de ne plus vous en mêler, et je verrai à ce que personne ne porte plainte contre vous.

– Je ne m'en suis jamais mêlé, et je n'ai pas besoin de promettre, dit Timothée.

– Non, mais les autres. Allons, je suis, aujourd'hui, aussi chargé de besogne que vous, et je n'ai pas beaucoup de temps à perdre. Dites que vous resterez tranquilles sans l'intervention du constable.

– Oui-da, nous ne nous en mêlerons plus, ils feront de nous ce qu'ils voudront !

Caleb, sur cette expression de leurs promesses, se hâta d'aller trouver Fred qui l'avait suivi de loin.

Ils revinrent au travail et Fred y aida vigoureusement. Son humeur s'était éclaircie, et il s'amusa de tout son cœur d'une bonne glissade sur l'herbe humide, sous la haie, dont son irréprochable pantalon d'été sortit un peu sali. Étaient-ce ses brillants exploits qui l'avaient exalté, ou la satisfaction d'assister le père de Mary. Non, c'était quelque chose de plus. Les incidents de la matinée avaient aidé son imagination déroutée à lui découvrir une profession qui présentait plus d'un attrait. Je ne suis pas sûr que certaines fibres, au cœur de M. Garth, n'aient pas alors ressenti leur vibration d'autrefois vers le même but qui maintenant se révélait à Fred. L'incident déterminant, dans la vie, n'est souvent que le contact du feu avec un point où se trouve de l'huile et de l'étoupe ; et il sembla toujours à Fred que le chemin de fer avait amené pour lui ce contact désiré. Mais ils continuaient à travailler sans parler, sauf quand le travail l'exigeait. Enfin, quand ils eurent fini et qu'ils s'éloignèrent, M. Garth commença :

– Un jeune homme n'a pas besoin d'être bachelier ès arts pour faire cet ouvrage-là, eh, Fred !

– Je voudrais m'y être mis avant de penser à devenir bachelier, répliqua Fred. Il s'arrêta un moment puis ajouta avec plus d'hésitation : – Croyez-vous que je sois trop vieux pour apprendre votre métier, monsieur Garth ?

– Mon métier se compose de bien des choses, mon garçon, dit M. Garth en souriant. Une bonne partie de ce que je sais, l'expérience seule peut le donner : on ne peut pas l'apprendre par cœur, comme on apprend ce qui est dans les livres. Mais vous êtes encore assez jeune pour vous en poser la base dans la tête. Caleb prononça cette dernière phrase avec énergie, mais il s'arrêta alors avec hésitation. Il avait cru, ces derniers temps, que Fred s'était décidé à entrer dans l'Église.

– Vous croyez donc que, si j'essayais, je pourrais faire là quelque chose de bon ?

– Cela dépend, répondit Caleb, penchant la tête de côté et baissant la voix, de l'air d'un homme qui a le sentiment de dire quelque chose de profondément religieux. Il faut être sûr de deux choses : d'abord il faut aimer votre travail et ne pas regarder toujours par-dessus les bords en aspirant au moment de la récréation. Et l'autre, c'est qu'il ne faut pas rougir de votre métier et penser qu'il serait plus honorable d'en avoir un autre. Il faut mettre son orgueil dans son travail et dans le désir de le bien faire, et ne pas dire toujours : « Il y a ceci et il y a cela, si j'avais telle chose à faire, je saurais m'en tirer. » Quel que soit un homme, je ne donnerais pas deux pence de lui (ici la bouche de Caleb prit une expression amère, et il fit claquer ses doigts), – qu'il fût premier ministre ou couvreur en chaume, s'il ne faisait pas bien ce qu'il a entrepris de faire.

– Il me serait impossible de m'y sentir apte, si j'étais clergyman, dit Fred, voulant entrer dans le raisonnement.

– Alors laissez cela de côté, mon garçon, sans quoi vous ne serez jamais heureux. Ou, si vous êtes heureux, c'est que vous serez un pauvre sire.

– C'est à peu près ce qu'en pense Mary, dit Fred en rougissant. Je suppose que vous connaissez mes sentiments pour Mary, monsieur Garth ; cela ne vous mécontente pas, j'espère, de savoir que je l'ai toujours aimée mieux que personne au monde, et que je n'aimerai jamais personne comme je l'aime.

L'expression du visage de Caleb s'adoucissait visiblement, pendant que Fred parlait. Mais il secoua la tête avec une lenteur solennelle et dit :

– Cela rend les choses plus sérieuses, Fred, si vous avez l'intention de vous charger du bonheur de Mary.

– Je le sais, monsieur Garth, répliqua Fred vivement, et je ferais tout pour elle. Elle dit qu'elle ne voudra jamais de moi, si j'entre dans l'Église, et je serai le plus malheureux diable de la terre, si je perds tout espoir d'avoir Mary. Réellement, si je pouvais une quelque autre profession, les affaires, ou n'importe quoi dont je serais capable, je travaillerais de toutes mes forces, je mériterais votre estime. J'aimerais à m'occuper des choses du dehors. Je m'entends déjà assez bien aux terres et au bétail. Je m'étais habitué à l'idée, vous allez me trouver là assez absurde, que j'aurais un jour des terres qui m'appartiendraient en propre. Je suis sûr que j'acquerrais facilement de l'instruction dans ces matières, surtout si je pouvais, de façon ou d'autre, être sous votre direction.

– Doucement, mon garçon ! dit Caleb, ayant devant les yeux l'image de Suzanne. Qu'avez-vous dit de tout cela à votre père ?

– Rien encore ; mais il faudra que je le lui dise. J'attends seulement pour savoir ce que je pourrais faire. Je suis très fâché de le contrarier, mais, à vingt-quatre ans, un homme devrait avoir la liberté de décider pour lui-même. Comment pouvais-je savoir, quand j'avais quinze ans, ce qu'il me conviendrait de faire à l'heure qu'il est ? Mon éducation a été une erreur.

– Mais écoutez bien ceci, Fred, dit Caleb. Êtes-vous sûr que Mary vous aime et vous accepterait jamais ?

– J'ai prié M. Farebrother de lui parler, parce qu'elle me l'avait défendu, à moi, je ne savais pas comment faire autrement, dit Fred comme pour s'excuser ; et il dit que j'ai toute raison d'espérer, si je réussis à me créer une position honorable, je veux dire en dehors de l'Église. Vous me trouvez inexcusable, je le pense bien, monsieur Garth, de vous troubler et de vous ennuyer de mes désirs au sujet de Mary, avant d'avoir rien fait du tout pour moi-même. Sans doute je n'ai pas les plus légers droits, j'ai même une dette envers vous, qui ne sera jamais acquittée, alors même que j'aurai été en état de vous en rembourser l'argent.

– Si, mon garçon, vous avez un droit, répondit Caleb avec beaucoup d'émotion dans la voix. Les jeunes gens ont toujours un droit sur les vieux, c'est de se faire aider par eux dans leur carrière. J'ai été jeune, moi aussi, une fois, et j'ai eu à me tirer d'affaire sans beaucoup d'aide ; mais un peu d'aide eût été la bienvenue, quand ce n'eût été que pour l'amour de la sympathie. Mais j'ai besoin d'y réfléchir. Venez

me trouver demain au bureau à neuf heures, au bureau, n'oubliez pas !

M. Garth ne faisait jamais aucune démarche importante sans consulter Suzanne, mais pour cette fois, il faut l'avouer, avant d'avoir atteint la maison, il avait déjà pris son parti. Sur une foule de points où les autres montrent de la décision ou de l'entêtement, il était l'homme le plus facile du monde à diriger. Il ne savait jamais quel plat choisir, et si Suzanne lui avait dit qu'ils devaient aller vivre dans une chaumière de quatre pièces, afin de faire des économies, il eût répondu : « Allons-y, » sans demander d'explications. Mais lorsque le jugement et le sentiment de Caleb s'étaient prononcés avec fermeté, c'était lui qui était le maître ; et en dépit de sa douceur et de sa timidité à reprendre les autres, tout le monde autour de lui savait que, dans les occasions exceptionnelles où il décidait, il était absolu. Quand il se résolvait, il est vrai, à être absolu, ce n'était jamais que quand il s'agissait d'un autre. Dans quatre-vingt-dix-neuf cas, c'était mistress Garth qui décidait, mais sur le centième, elle sentait souvent qu'elle aurait à accomplir la tâche singulièrement difficile de rester fidèle à son principe et de se soumettre.

– Tout est arrivé comme je le pensais, Suzanne, dit Caleb quand ils se trouvèrent seuls dans la soirée. Il avait déjà raconté l'aventure qui avait amené Fred à partager son travail de la journée, mais il avait gardé par devers lui la suite de l'histoire. Les enfants s'aiment, je veux dire Fred et Mary.

Mistress Garth posa son ouvrage sur ses genoux et fixa avec anxiété un regard pénétrant sur son mari.

– Quand notre travail a été terminé, Fred m'a tout avoué. Il ne peut se résigner à être clergyman, et Mary dit qu'elle ne l'acceptera pas, s'il le devient ; le pauvre garçon

aimerait à travailler avec moi et à entrer dans les affaires. Et j'ai résolu de le prendre et d'en faire un homme.

– Caleb ! proféra mistress Garth d'une voix de contralto profonde, exprimant un étonnement résigné.

– C'est une belle chose à faire, dit M. Garth, s'appuyant fermement contre le dossier de son fauteuil et en saisissant les bras. J'aurai de la peine avec lui, mais je crois que j'arriverai. Ce garçon aime Mary, et un véritable amour pour une bonne femme est une grande chose, Suzanne. Cela façonne plus d'un grossier compagnon.

– Mary vous en a-t-elle dit quelque chose ? demanda mistress Garth, secrètement un peu blessée de n'avoir pas été informée elle-même.

– Pas un mot. Je l'ai une fois questionnée au sujet de Fred ; je lui ai donné un léger avertissement. Elle m'a assuré qu'elle n'épouserait jamais un homme paresseux et qui craindrait sa peine, – elle ne m'a rien dit depuis. Mais il paraît que Fred a prié M. Farebrother de lui parler, parce qu'elle lui avait défendu de le faire lui-même, et M. Farebrother a découvert qu'elle aimait Fred, mais qu'elle ne voulait pas qu'il fût pasteur. Le cœur de Fred est fixé à Mary, je le vois bien : cela me donne bonne opinion de ce garçon, et nous l'avons toujours aimé, Suzanne.

– C'est dommage pour Mary, je trouve ! dit mistress Garth.

– Pourquoi, dommage ?

– Parce que, Caleb, elle aurait pu avoir un homme qui vaut bien vingt Fred Vincy.

– Ah ! fit Caleb avec surprise.

– Je crois fermement que M. Farebrother lui est attaché, et qu'il voulait la demander en mariage ; mais, évidemment, maintenant que Fred s'est servi de lui comme intermédiaire, cette heureuse perspective a pris fin.

Il y avait une précision sévère dans le langage de mistress Garth. Elle était vexée et déçue, résolue à s'abstenir de toutes paroles inutiles. Caleb garda le silence pendant quelques instants, en proie à un conflit de sentiments divers, il regardait le plancher et secouait la tête et les mains comme pour accompagner quelque raisonnement intérieur. Enfin il reprit :

– Cela m'aurait rendu très fier et très heureux, Suzanne, et j'en aurais été ravi par amour pour vous. J'ai toujours senti que votre position n'était pas au niveau de ce que vous valiez. Mais vous m'avez choisi, tout homme simple que j'étais.

– J'ai choisi l'homme le meilleur et le plus digne que j'eusse jamais connu, dit mistress Garth.

– Eh bien, peut-être d'autres ont-ils pensé que vous auriez pu mieux faire. Mais, pour moi, c'eût été pire. Et c'est là ce qui me touche de si près à propos de Fred. Ce garçon est bon dans le fond et il a suffisamment de moyens pour se tirer d'affaire, si on le met dans la bonne voie ; il aime et honore ma fille par-dessus tout, et elle lui a fait une espèce de promesse relative. Je le dis, l'âme de ce jeune homme est entre mes mains, et je ferai pour lui du mieux que je pourrai, avec l'aide de Dieu ! C'est mon devoir, Suzanne.

Mistress Garth n'était pas portée aux larmes, mais il y en avait une grosse qui roulait le long de sa joue, avant que son mari eût fini de parler. Elle venait de la pression de sentiments divers, dans lesquels il entrait beaucoup d'affection et

un peu de mécontentement. Elle l'essuya vivement en disant :

– Il y a peu d'hommes qui trouveraient de leur devoir, comme vous, Caleb, d'ajouter ainsi à leurs soucis.

– Cela ne signifie rien, ce que d'autres trouveraient. J'ai au dedans de moi un sentiment bien net que je suivrai ; et j'espère que votre cœur se joindra au mien, Suzanne, pour rendre toutes choses aussi légères que possible à Mary, la pauvre enfant. Caleb, se reculant dans son fauteuil, fixa sur sa femme un regard d'anxieux appel.

Elle se leva et l'embrassa en disant :

– Dieu vous bénisse, Caleb ! Nos enfants ont un bon père.

Puis elle sortit et se laissa aller à un vigoureux accès de larmes, en compensation des paroles qu'elle avait dû contenir. Elle était certaine qu'on se méprendrait sur la conduite de son mari et sur le compte de Fred, elle était pleine de sagesse et sans beaucoup d'espoir. On verrait plus tard qui avait eu le plus de prévoyance, elle dans sa sagesse ou Caleb dans son ardente générosité !

Lorsque Fred se rendit au bureau, le lendemain matin, un examen l'y attendait, qu'il n'était pas préparé à passer.

– Maintenant, Fred, dit Caleb, vous aurez un peu de travail de bureau. J'ai toujours fait pas mal d'écriture moi-même, mais il me faut un aide, et comme je désire que vous appreniez la comptabilité et que vous vous mettiez les valeurs dans la tête, j'ai l'intention de ne pas prendre d'autre employé. De quelle force êtes-vous en écriture et en arithmétique ?

Fred ressentit au cœur une sensation désagréable ; il n'avait pas pensé à un travail de bureau ; mais il était bien résolu à ne pas reculer.

– Je ne crains pas l'arithmétique, monsieur Garth ; j'ai toujours eu de la facilité pour l'apprendre. Pour mon écriture, je crois que vous la connaissez.

– Voyons, dit Caleb, prenant une plume, l'examinant avec soin et la tendant à Fred, bien trempée d'encre, avec une feuille de papier réglé. Copiez-moi une ou deux lignes de cette évaluation, avec les chiffres qui sont au bas.

À cette époque, l'opinion tenait pour au-dessous d'un gentleman d'écrire lisiblement, ou d'une écriture qui rappelât en rien celle d'un employé de bureau. Fred copia les lignes demandées d'une écriture aussi distinguée que celle de n'importe quel vicomte ou quel évêque de l'époque : les voyelles *se* ressemblaient toutes, et les consonnes n'étaient reconnaissables qu'à la direction en haut ou en bas de leurs jambages ; les traits étaient noirs et épais et les lettres dédaignaient de rester sur la ligne ; c'était en résumé un manuscrit de cette espèce vénérable, facile à interpréter quand on sait d'avance ce que veut dire l'écrivain.

À mesure que Caleb le regardait faire, son visage marquait un abattement croissant, mais lorsque Fred lui tendit le papier, il poussa quelque chose comme un grognement et frappa dessus avec violence du revers de la main. Une mauvaise besogne comme celle-là dissipait toute la douceur de Caleb.

– Du diable ! s'écria-t-il avec mauvaise humeur. Penser que nous sommes dans un pays où l'éducation d'un homme peut coûter des centaines et des centaines de livres, pour

aboutir à cela ! Que le Seigneur ait pitié de nous, Fred, je ne puis me contenter de cela !

– Que faire, monsieur Garth ? dit Fred dont les esprits étaient tombés très bas, non seulement devant l'appréciation de son écriture, mais devant la vision de son propre personnage en train d'être mis au rang des commis de bureau.

– Que faire ? Mais il vous faut apprendre à former vos lettres et à rester sur les lignes. À quoi bon écrire si personne ne peut comprendre ? Y a-t-il si peu d'affaires dans ce monde qu'il faille encore envoyer des énigmes de tous les côtés ? Je perdrais je ne sais combien de temps avec les lettres que m'adressent certaines personnes, si Suzanne ne les déchiffrait pour moi. C'est dégoûtant !

Et Caleb repoussa le papier loin de lui.

Fred, en proie à des pensées diverses, les joues écarlates, se mordait la lèvre, dans sa mortification. M. Garth avait été si bon et si encourageant au commencement de leur entrevue, que la gratitude et l'espérance avaient atteint, chez Fred, un degré dont l'élévation rendit la chute plus profonde. Il n'avait pas songé à un travail de bureau ; le fait est que, semblable à la plupart des jeunes gentlemen, il souhaitait une occupation exempte de toutes choses désagréables. Je ne saurais dire quelles eussent été les conséquences de l'incident, s'il ne s'était pas promis d'avance d'aller voir Mary à Lowick, pour lui annoncer qu'il était convenu avec son père de travailler désormais sous sa direction. Il lui en eût trop coûté de renoncer à cette perspective.

– Je suis bien fâché ! Il ne put trouver d'autres paroles.

Mais M. Garth s'attendrissait déjà.

– Il faut en tirer le parti que nous pourrons, Fred, commença-t-il en reprenant sa voix ordinaire. Tout le monde peut apprendre à écrire. Je l'ai appris tout seul. Mettez-vous-y avec une ferme volonté, et travaillez la nuit, si la journée ne suffit pas. Nous aurons de la patience, mon garçon. Callum continuera encore quelque temps avec les livres de comptes, pendant que vous apprendrez. Mais il faut que je m'en aille, à présent, dit Caleb en se levant. Il faudra instruire votre père de nos arrangements. Vous me ferez faire l'économie des appointements de Callum, vous savez, quand vous saurez écrire ; et je pourrai vous donner quatre-vingts livres, la première année, et plus par la suite.

Lorsque Fred fit à ses parents la révélation nécessaire, elle produisit chez l'un et chez l'autre une surprise qui se grava profondément dans sa mémoire. Il se rendit tout droit du bureau de M. Garth à l'entrepôt, sentant avec raison que la façon la plus respectueuse de se conduire envers son père était de lui faire la pénible communication aussi gravement et aussi solennellement que possible. En outre, sa résolution serait plus certainement regardée comme définitive, si l'entrevue avait lieu pendant les heures les plus sérieuses de la journée de son père, qui étaient toujours celles qu'il passait dans son cabinet particulier, à l'entrepôt.

Fred entra tout droit dans son sujet et déclara brièvement ce qu'il avait fait et ce qu'il avait résolu de faire, exprimant, à la fin, son regret de causer une déception à son père et en rejetant le blâme sur ses propres imperfections. Son regret était sincère, et lui inspira des paroles simples et énergiques. M. Vincy l'écouta dans un étonnement profond sans prononcer même une exclamation, silence qui, avec son tempérament impatient, était le signe d'une émotion inusitée. Les affaires, ce matin, ne l'avaient pas mis de bonne

humeur, et la légère expression d'amertume de ses lèvres s'accentuait de plus en plus. Quand Fred eut fini, M. Vincy regarda fixement son fils :

– Ainsi, vous avez fini par prendre une décision, monsieur ?

– Oui, père.

– Très bien. Tenez-vous-y. Je n'ai plus rien à vous dire. Vous avez fait fi de votre éducation, et vous êtes descendu d'un degré dans le monde, tandis que je vous avais donné les moyens de vous élever, voilà tout.

– Je suis très fâché, père, que nous différions de sentiment. Je pourrai tout aussi bien, je crois, être un gentleman dans la profession que j'entreprends, que si j'avais été pasteur. Mais je vous suis reconnaissant d'avoir voulu faire pour moi le mieux possible.

– Très bien ; je n'ai plus rien à vous dire. Je me lave les mains de votre avenir. J'espère seulement, lorsque vous aurez un fils à votre tour, qu'il vous récompensera mieux de la peine que vous aurez prise pour lui.

C'était là un coup très sensible pour Fred. En réalité, les désirs de M. Vincy, pour son fils, avaient été faits de beaucoup d'orgueil, d'irréflexion et d'égoïsme. Le père déçu disposait pourtant encore d'un levier puissant, et Fred éprouva comme le sentiment que son bannissement venait d'être prononcé avec une malédiction.

– J'espère que vous ne vous opposerez pas à ce que je reste à la maison, monsieur ? demanda-t-il après s'être levé pour partir ; j'aurai des appointements suffisants pour payer ma pension, comme je désire le faire, naturellement.

– Que votre pension aille se faire pendre ! dit M. Vincy revenant à lui dans son déplaisir, en songeant que la place de Fred manquerait tristement à table. Naturellement, votre mère voudra que vous restiez. Mais je n'entretiendrai plus de cheval pour vous, vous le comprenez ; et vous payerez votre tailleur. Vous vous contenterez avec un ou deux costumes de moins, j'imagine, quand vous aurez à les payer.

Fred s'attardait dans la chambre ; il y avait encore quelque chose à dire ; enfin il prit sa résolution.

– J'espère que vous me donnerez une poignée de mains, père, et que vous me pardonnerez le mécontentement que je vous ai causé.

M. Vincy jeta, de sa chaise, un rapide regard à son fils qui s'était rapproché de lui, puis il lui tendit la main en disant précipitamment :

– Oui, oui, n'en parlons plus !

Fred eut à recommencer son récit avec explications beaucoup plus détaillées à sa mère, mais elle se montra inconsolable, ayant devant les yeux une chose à laquelle son mari n'avait peut-être jamais pensé, la certitude que Fred épouserait Mary Garth, que sa vie, à elle, serait désormais empoisonnée par un perpétuel contact avec les Garth et leurs manières, et que son fils chéri, avec sa jolie figure et son air distingué, « bien supérieur au fils de n'importe qui à Middlemarch », en arriverait sûrement à cette médiocrité d'apparence et à cette insouciance dans la mise qui caractérisaient cette famille ! Il lui semblait qu'il y avait une véritable conspiration Garth pour s'emparer de ce Fred si désirable, mais elle n'osa pas s'étendre sur cette opinion ; car à la plus légère allusion, il « éclata » contre elle, comme cela

ne lui était jamais arrivé. Elle avait trop de douceur dans le caractère pour pouvoir manifester de la colère ; mais elle sentit que son bonheur avait reçu un coup, et pendant plusieurs jours, la simple vue de Fred lui tirait des larmes, comme s'il eût été l'objet d'une prophétie funeste. Peut-être fut-elle d'autant plus longue à retrouver son enjouement ordinaire, que Fred l'avait engagée à ne pas revenir sur cette pénible question avec son père, qui avait accepté sa décision et lui avait pardonné. Si son mari s'était élevé contre Fred, elle eût été poussée à défendre son favori. Ce fut vers la fin du quatrième jour que M. Vincy lui dit :

– Allons, Lucie, ma chère, ne soyez pas si abattue. Vous avez toujours gâté ce garçon et vous devez continuer à le gâter.

– Rien ne m'a encore affligée comme cela, Vincy, répondit mistress Vincy, dont la gorge et le menton recommencèrent à trembler, rien, excepté sa maladie.

– Bah ! bah ! n'y faites pas attention ! Il faut nous attendre à avoir du souci avec nos enfants. N'empirez pas les choses en vous montrant à moi si découragée.

– Eh bien, je ne le serai plus, repartit Lucie, ainsi rappelée à elle-même et rajustant sa toilette par une petite secousse, comme un oiseau qui secouerait son plumage hérissé.

– Il ne s'agit pas de commencer à faire de l'embarras à propos de l'un, dit M. Vincy, désireux de mêler un peu de gronderie à sa bonne humeur domestique. Il y a encore Rosemonde, aussi bien que Fred.

– Oui, la pauvre enfant, cela m'a fait bien de la peine, qu'elle ait été déçue dans son espoir d'un bébé ; mais elle l'a bien supporté.

– Un bébé, baste ! Ce que je vois, c'est que Lydgate est en train de faire du gâchis avec sa clientèle, et des dettes aussi, à ce que j'entends dire. Rosemonde va venir me trouver un de ces jours avec une jolie histoire. Mais ce que je sais, c'est qu'ils n'auront pas d'argent de moi. Qu'elle se fasse aider par sa famille à lui. Je n'ai jamais aimé ce mariage-là ; mais il ne sert à rien d'en parler. Sonnez pour qu'on apporte les citrons, et n'ayez plus l'air triste, Lucy. Je vous conduirai demain en voiture à Riverston avec Louisa !

CHAPITRE IV

Le soir où Fred Vincy se rendit à pied au presbytère de Lowick (il avait commencé à s'apercevoir que dans ce monde un jeune homme bien élevé est quelquefois, tout comme un autre, obligé d'aller à pied, faute de cheval pour le porter), il se mit en route à cinq heures et s'arrêta en chemin chez mistress Garth, désirant s'assurer qu'elle ne voyait pas d'un mauvais œil leurs nouveaux rapports.

Il trouva la famille réunie, y compris les chiens et les chats, sous le grand pommier du verger. C'était fête pour mistress Garth : son fils aîné Christy, sa joie et son orgueil, était venu passer de courtes vacances à la maison. Christy, qui considérait comme la chose la plus enviable du monde, d'étudier toutes les littératures et de devenir professeur, semblait se trouver là comme la critique incarnée du pauvre Fred, une sorte de reproche vivant que mettait sous ses yeux une mère de famille modèle. Christy, édition masculine de sa mère, au front carré, aux épaules larges, ne dépassait guère l'épaule de Fred ce qui rendait la supériorité qu'on lui attribuait d'autant plus dure à supporter ; Christy d'ailleurs toujours parfaitement simple ne prenait pas plus garde à l'aversion de Fred pour l'étude qu'à celle d'une girafe, souhaitant bien au contraire d'avoir lui-même plus de rapports avec la haute taille de Fred. Il était en ce moment étendu à terre près de la chaise de sa mère, son chapeau de paille posé à plat sur ses yeux, tandis que Jim, de l'autre côté, lisait à haute voix une œuvre de cet auteur aimé qui a tenu une si grande place dans le bonheur de tant de jeunes vies. Il lisait

Ivanhoé et Jim en était à la grande scène du tir à l'arc dans le tournoi ; mais la lecture subissait plus d'une interruption grâce à Ben qui, armé de son arc et lançant ses flèches au hasard, ne cessait, au grand scandale de Letty, de faire remarquer ses coups à l'assistance.

L'arrivée de Fred Vincy déplaça pour tous le centre principal de l'intérêt. Dès qu'il eut annoncé qu'il se rendait au presbytère de Lowick, Ben, qui avait déposé son arc et saisi à la place un malheureux poussin, escalada les jambes de Fred et s'écria :

– Emmenez-moi !

– Oh ! et moi aussi ! dit Letty.

– Vous ne pouvez pas marcher du même pas que Fred et moi, riposta Ben.

– Si, je le peux. Mère, dites, s'il vous plaît, que je peux aller, implora Letty.

– Moi, je resterai avec Christy, fit Jim comme pour constater sa supériorité sur ces jeunes niais ; sur quoi Letty porta la main à sa tête et les regarda l'un après l'autre avec une indécision jalouse.

– Allons tous voir Mary, dit Christy en écartant les bras.

– Non, mon cher enfant, il ne faut pas aller en bande au presbytère ; et ce vieil habit de Glasgow que vous avez là ne saurait convenir ; et puis votre père va rentrer. Il faut laisser Fred y aller seul. Il dira à Mary que vous êtes ici et elle reviendra demain.

Le regard de Christy se porta de ses genoux râpés au superbe pantalon blanc de Fred. Le costume de Fred rappelait

à coup sûr la supériorité d'une université anglaise, et il mettait de la grâce jusque dans sa façon d'avoir chaud et de rejeter ses cheveux en arrière avec son mouchoir.

– Enfants, laissez-nous, dit mistress Garth, il fait trop chaud pour rester ainsi accrochés à ses amis. Allez montrer les lapins à votre frère.

L'aîné comprit et emmena les enfants.

Fred devina que mistress Garth voulait lui donner l'occasion de dire ce qu'il avait sur le cœur ; mais le commencement était difficile.

– Comme vous devez être heureuse d'avoir Christy !

– Oui, il est venu plus tôt que je ne l'attendais. Il est descendu de la voiture de poste à neuf heures, tout juste après que son père venait de sortir. Je suis impatiente de voir rentrer Caleb, pour qu'il sache les merveilleux progrès que fait notre enfant. Il a payé ses dépenses de l'année dernière en donnant des leçons tout en poursuivant de fortes études. Il espère trouver bientôt une position de précepteur dans une famille et aller à l'étranger.

– C'est un grand garçon, dit Fred pour qui ces vérités réjouissantes avaient une saveur de médecine, et il n'est une cause de peine pour personne.

Après une courte pause, il ajouta :

– Mais moi, je crains que vous ne me considériez comme une grande cause de peine pour M. Garth.

– Caleb aime à prendre de la peine ; c'est un de ces hommes qui en font toujours plus qu'on n'eût songé à leur en demander, répondit mistress Garth. Elle tricotait et pouvait

indifféremment regarder ou ne pas regarder Fred, ce qui est toujours un avantage, lorsqu'on est résolu à exécuter une charge de paroles d'une signification salutaire ; et, bien que mistress Garth eût l'intention de ne pas trop se laisser aller, elle désirait dire certaines choses qui ne pouvaient que profiter à Fred.

– Je sais que vous ne m'en trouvez pas digne, mistress Garth, et pour de bonnes raisons, dit Fred. Le hasard a voulu que j'agisse justement de la pire manière envers ceux dont je désire obtenir le plus au monde. Mais tant que deux hommes comme M. Garth et M. Farebrother, n'ont pas désespéré de moi, je ne vois pas pourquoi j'en désespérerais moi-même. Fred pensait qu'il ne faisait pas mal de citer ces exemples masculins à mistress Garth.

– Assurément. Un jeune homme, pour qui deux aînés comme ceux-là se sont dévoués, serait certainement coupable s'il renonçait à faire quelque chose de lui-même et s'il ne s'efforçait de profiter de leurs sacrifices.

Fred s'étonna un peu de ce langage énergique, mais il répondit seulement :

– J'espère qu'il n'en sera pas ainsi avec moi, mistress Garth, maintenant que j'ai lieu de me flatter de pouvoir obtenir Mary. M. Garth vous en a parlé, n'est-ce pas ? Vous n'avez pas été surprise, je pense ?

– Pas surprise que Mary vous ait donné un encouragement ! reprit mistress Garth, tenant à rendre Fred plus attentif à ce fait, que les amis de Mary ne pouvaient pas le moins du monde avoir eu d'avance un tel désir, malgré tout ce que les Vincy pourraient supposer. Oui, je l'avoue, *j'ai été* surprise.

– Elle ne m'a jamais donné d'espoir, pas le moindre espoir, quand je me suis adressé à elle, dit Fred empressé à défendre Mary. Mais quand j'ai prié M. Farebrother d'intercéder pour moi, elle lui a permis de me dire qu'il y avait un espoir.

La puissance grondeuse qui avait commencé à s'éveiller dans le cœur de la mère ne s'était pas encore déchargée. C'était aussi par trop exaspérant (et son empire sur elle-même n'y tint plus), que ce jeune garçon florissant allât prospérer ainsi sur les déceptions de gens moins heureux et plus sages, faisant son repas d'un rossignol sans jamais s'en douter, et que pendant ce temps sa famille s'imaginât que celle de mistress Garth avait un besoin urgent de ce jeune rejeton !

– Vous avez commis une grande erreur, Fred, en priant M. Farebrother de parler pour vous.

– En vérité ? dit Fred rougissant soudain. Il était alarmé sans comprendre toutefois ce que mistress Garth voulait dire, et il ajouta, comme pour s'excuser : M. Farebrother a toujours été un excellent ami pour nous, je savais que Mary l'écouterait sérieusement, et il s'est chargé de la commission tout à fait volontiers.

– Oui, les jeunes gens sont généralement aveugles à tout, sauf à leurs propres désirs, et ils se préoccupent trop peu de ce que ces désirs peuvent coûter à d'autres.

– Je ne puis concevoir comment cela a pu faire de la peine à M. Farebrother, dit Fred qui sentait malgré tout des conceptions surprenantes se former dans son esprit.

– Précisément, vous ne pouvez pas concevoir, dit mistress Garth, *découpant* ses paroles aussi nettement que possible.

Fred regarda un instant l'horizon avec une expression d'inquiétude et d'effroi, puis, se retournant par un mouvement brusque, il s'écria presque violemment :

– Voulez-vous dire, mistress Garth, que M. Farebrother soit amoureux de Mary ?

– Et si cela était, Fred, il me semble que vous devriez être la dernière personne à vous en étonner, repartit mistress Garth, déposant son tricot et se croisant les bras.

C'était un signe d'émotion inusitée chez elle que de quitter son ouvrage. Le fait est que ses sentiments étaient partagés entre la satisfaction d'avoir donné à Fred la leçon de mortification nécessaire et la conscience d'avoir été un peu trop loin.

Fred prit son chapeau et sa canne et se leva vivement :

– Alors vous pensez que je suis un obstacle dans son chemin comme dans celui de Mary ?

Mistress Garth ne put répondre tout de suite. Elle s'était mise dans la situation désagréable d'être appelée à dire ce qu'elle sentait réellement et ce qu'elle avait de fortes raisons de taire, et la conscience d'avoir été trop loin dans ses paroles l'humiliait particulièrement. Fred avait, de son côté, révélé une impétuosité inattendue :

– M. Garth semblait heureux, ajouta-t-il, de l'attachement de Mary pour moi. Il ne savait sans doute rien de tout cela.

Mistress Garth éprouva, en entendant nommer son mari, un tressaillement douloureux, la crainte que Caleb la trouvât dans son tort n'étant pas bien aisée à supporter. Désirant empêcher des conséquences qu'elle n'avait pas prévues, elle répondit :

– Je ne parlais que par supposition. Je ne crois pas que Mary sache rien de cette affaire.

Mais, n'ayant pas l'habitude de reculer de cette façon, elle hésita à lui demander de garder un silence absolu sur un sujet qu'elle avait amené elle-même sans nécessité ; et pendant qu'elle hésitait, les démêlés de Ben, du petit chien Brownie, du poussin et du plateau à thé la rappelèrent du côté du pommier, mettant fin à son tête-à-tête avec Fred. Celui-ci s'empressa de partir et mistress Garth ne put lui témoigner de regret de sa sévérité qu'on lui disant : « Dieu vous bénisse ! » et lui serrant la main.

Fred emportait de l'entretien, tout en s'avançant sur la route de Lowick, une vive impression. C'était un rude coup pour sa nature légère et avantageuse de se dire que, s'il ne s'était pas trouvé là comme un obstacle dans sa vie, Mary aurait pu faire un mariage excellent sous tous les rapports. Il était fâché aussi d'avoir été ce qu'il appelait un assez stupide benêt pour demander l'intervention de M. Farebrother. Mais il était dans la nature de Fred comme dans celle de tout amoureux de se préoccuper des sentiments de Mary plus que de tout le reste. En dépit de sa confiance dans la générosité de M. Farebrother, en dépit du langage de Mary, Fred ne pouvait s'empêcher de sentir qu'il avait un rival ; c'était une impression nouvelle, et il ne l'acceptait pas, il n'était pas le moins du monde disposé à renoncer à Mary, fût-ce pour son avantage à elle, mais au contraire disposé pour l'obtenir à

lutter avec n’importe quel homme. Mais une lutte avec M. Farebrother ne pouvait s’entendre qu’au sens métaphorique, beaucoup moins favorable à Fred qu’une lutte du genre musculaire. Cette épreuve était pour lui une leçon de mortification presque aussi dure que son désappointement à propos du testament de son oncle. Le fer n’était pas plutôt entré dans son cœur qu’il sentait déjà quel en serait le côté tranchant. Fred n’eut pas un instant l’idée que mistress Garth pût se tromper pour M. Farebrother, mais il soupçonna qu’elle pouvait bien se tromper pour Mary. Mary, ces derniers temps, avait habité le presbytère, et sa mère savait sans doute assez mal ce qui s’était passé dans son cœur.

Il ne se trouva pas plus tranquillisé quand il la vit gaiement assise dans le salon de Lowick avec les trois dames. Elles étaient engagées dans une conversation fort animée qu’on interrompit à son entrée. Mary copiait de sa bonne et fine écriture des étiquettes pour une quantité de petits tiroirs. Le vicaire était au village, les trois dames ignoraient absolument les liens particuliers qui unissaient Fred et Mary ; il n’était donc guère probable qu’aucune d’elles leur proposât d’aller faire ensemble un tour de jardin, et Fred prévit tout de suite qu’il serait obligé de s’en aller sans avoir dit un mot à Mary en particulier. Il commença par lui annoncer l’arrivée de Christy, puis il lui parla de son engagement, à lui, avec son père, et il fut un peu réconforté de voir que ces nouvelles l’intéressaient vivement.

– J’en suis si heureuse, répondit-elle aussitôt.

Puis elle se pencha sur son papier afin d’empêcher que personne remarquât l’expression de sa physionomie. Mais c’était là un sujet que mistress Farebrother ne pouvait laisser passer.

– Vous ne voulez pas dire, ma chère miss Garth, que vous êtes heureuse de voir un jeune homme renoncer à l'Église après avoir été élevé dans cette vue. Vous voulez dire seulement que, puisque les choses en sont là, vous êtes heureuse de le voir sous la direction d'un excellent homme comme votre père.

– Non, en vérité, mistress Farebrother, je suis, je le crois, heureuse de ces deux choses, dit Mary se débarrassant adroitement d'une larme obstinée. J'ai l'esprit terriblement laïque, je n'ai jamais aimé un seul clergyman, excepté le vicaire de Wakefield et M. Farebrother.

– Et pourquoi donc ? ma chère, dit mistress Farebrother appuyant sur ses genoux ses longues aiguilles à tricoter et regardant Mary. Vous avez toujours une bonne raison dans les opinions que vous vous formez, mais ceci m'étonne. Je mets hors de cause, naturellement, les pasteurs qui prêchent la nouvelle doctrine. Mais pourquoi n'aimeriez-vous pas les clergymen ?

– Oh ! mon Dieu ! dit Mary, sa figure prenant une expression joyeuse tandis qu'elle semblait se consulter un instant : je n'aime pas leurs cravates.

– Mais alors vous n'aimez pas celles de Camden ? demanda miss Winifred avec quelque inquiétude.

– Si vraiment, dit Mary. Je n'aime pas les cravates des autres clergymen, parce que ce sont eux qui les portent.

– Voilà qui est bien compliqué, dit miss Noble, sentant que sur ce point sa propre intelligence était sans doute insuffisante.

– Ma chère, vous plaisantez. Vous devez avoir de meilleures raisons que celle-là, pour déprécier une classe d'hommes aussi respectables, dit mistress Farebrother avec majesté.

– Miss Garth a des idées tellement strictes sur ce que chacun devrait être, qu'il est difficile de la satisfaire, observa Fred.

– Eh bien, je suis heureuse qu'elle fasse une exception en faveur de mon fils, dit la vieille dame.

Mary s'étonna du ton piqué de Fred lorsque M. Farebrother entra et qu'on lui fit part de son récent engagement avec M. Garth. Quand il eut tout entendu, il dit avec une satisfaction calme : « *Voilà* qui est bien ! » puis se pencha pour voir les étiquettes de Mary et louer son écriture. Fred devenait horriblement jaloux. Il était certainement heureux que M. Farebrother fût un homme si estimable, mais il eût préféré le voir laid et gros comme le sont quelquefois les hommes de quarante ans. La fin de tout cela était bien claire, puisque Mary mettait ouvertement M. Farebrother au-dessus de n'importe qui, et que les trois dames encourageaient évidemment l'affaire. Il était certain qu'il n'aurait pas la chance de causer en tête à tête avec Mary lorsque le vicaire reprit :

– Fred, aidez-moi à reporter ces tiroirs. Vous n'avez pas encore vu le joli arrangement de mon nouveau cabinet. Venez aussi, voulez-vous, miss Garth ? Je veux vous faire voir une araignée monstre que j'ai trouvée ce matin.

Mary devina tout de suite l'intention du vicaire. Depuis la mémorable soirée de leur conversation, il ne s'était jamais départi envers elle de sa paternelle bonté, et l'étonnement et le doute qui avaient un moment traversé l'esprit de la jeune

fille s'étaient tout à fait endormis. Mary était habituée à juger froidement tout ce qui paraissait probable et, quand une idée flattait sa vanité, sa réflexion l'avertissait aussitôt de la repousser comme ridicule, ayant appris de bonne heure à renoncer à ce genre d'espérances. Ce fut comme elle l'avait prévu.

Après avoir fait admirer à Fred l'aménagement du cabinet et à Mary son araignée, M. Farebrother leur dit :

– Attendez un moment. Je vais chercher une gravure que Fred, avec sa haute taille, pourra accrocher mieux que moi. Je serai bientôt revenu.

Puis il sortit.

Cependant, le premier mot que Fred dit à Mary fut :

– À quoi bon tout ce que je pourrais faire maintenant, Mary ? Vous finirez par épouser M. Farebrother, cela est certain.

Il y avait un peu de colère dans sa voix.

– Que voulez-vous dire, Fred ? s'écria Mary avec indignation, rougissant vivement et trop stupéfaite pour retrouver sa promptitude ordinaire à la réplique.

– Il est impossible que vous ne le voyiez pas clairement, vous qui voyez tout.

– Je vois seulement que vous agissez très mal, Fred, en parlant ainsi de M. Farebrother après qu'il a plaidé votre cause de toutes les manières. Comment avez-vous pu concevoir une pareille idée ?

Fred, en dépit de son irritation, ne manquait pas de sagacité. Si Mary avait été réellement sans soupçons, il valait mieux ne pas lui répéter ce qu'avait dit sa mère.

– Mais cette idée découle du reste comme une chose qui va sans dire. Du moment que vous voyez continuellement un homme qui me bat sur tous les points et que vous mettez au-dessus de tous les autres, avouez que je n'ai guère de chances.

– Vous êtes un ingrat, Fred, répliqua Mary. Je souhaiterais n'avoir jamais dit à M. Farebrother que je tenais à vous le moins du monde.

– Non, je ne suis pas un ingrat. Je serais l'homme le plus heureux du monde s'il n'y avait cela. J'ai tout dit à votre père et il a été très bon pour moi ; il m'a traité comme si j'étais son fils. Je pourrais me mettre au travail avec une ferme volonté pour l'écriture et tout le reste, si ce n'était cela !

– Cela ! Mais quoi ? demanda Mary, s'imaginant à la fin qu'il avait dû y avoir quelque chose de particulier de dit ou de fait.

– Cette terrible certitude que je serai roulé par M. Farebrother.

La colère de Mary se calma sous son envie de rire.

– Fred, dit-elle en tournant ses regards de côté pour rencontrer ceux du jeune homme qui restaient détournés d'elle avec bouderie, vous êtes trop délicieusement ridicule. Si vous n'étiez pas un si charmant nigaud, quelle tentation ce serait de jouer à la méchante coquette et de vous laisser croire qu'un autre que vous m'a fait la cour.

– Est-ce réellement moi que vous préférez, Mary ? dit Fred, tournant sur elle des yeux pleins d'affection et tâchant de lui prendre la main.

– Je ne vous aime pas du tout en ce moment, répliqua Mary en reculant et mettant ses mains derrière son dos. J'ai dit seulement que nul mortel ne m'a jamais fait la cour, excepté vous. Et ce n'est pas un signe qu'un homme très sage me la fasse jamais, conclut-elle gaiement.

– Je voudrais être assuré que vous ne puissiez absolument jamais penser à lui.

– Ne vous hasardez plus jamais à me parler de cela, Fred, dit Mary redevenant sérieuse. Je ne sais pas si c'est stupidité ou petitesse de votre part de ne pas comprendre que M. Farebrother nous a laissés ensemble afin que nous puissions nous parler librement. Je suis déconcertée de vous voir si aveugle à cette délicate attention.

Ils n'eurent pas le temps d'en dire davantage, M. Farebrother revint avec la gravure ; et Fred dut rentrer au salon emportant encore une crainte jalouse au cœur, mais aussi quelques arguments consolateurs en songeant aux paroles et aux manières de Mary. Le résultat de leur conversation fut à tout prendre plus pénible pour elle : son attention avait pris inévitablement un nouveau cours, et elle voyait la possibilité de nouvelles interprétations. Dans la situation où elle se trouvait, il lui semblait qu'elle faisait tort à M. Farebrother, ce qui, vis-à-vis d'un très galant homme, est toujours dangereux pour la fermeté d'une femme reconnaissante. Ce lui fut un soulagement d'avoir une raison de retourner chez elle le lendemain, car Mary avait sérieusement le désir de sentir sans aucun trouble que c'était toujours Fred qu'elle préférait. Lorsqu'une tendre affection s'est enracinée

en nous durant des années, l'idée que nous en pourrions accepter une autre à la place semble amoindrir pour nous la valeur de la vie. À nous d'établir une garde autour de nos affections et de notre fidélité, comme nous le faisons pour d'autres trésors.

– Fred a perdu toutes ses espérances, il faut qu'il conserve celle-là, pensa Mary tandis qu'un sourire rapprochait ses lèvres.

Il était impossible d'empêcher absolument certaines visions fugitives d'une autre nature, des dignités nouvelles, et un mérite d'homme reconnu, dont elle avait souvent senti l'absence en Fred. Mais ces choses-là sans Fred, Fred abandonné, ayant l'air triste à cause d'elle, ne pourraient jamais tenter sa pensée réfléchie.

CHAPITRE V

À l'époque où M. Vincy exprimait ses tristes pressentiments sur l'avenir de Rosemonde, elle n'aurait jamais pu croire elle-même qu'elle en viendrait un jour à un appel de ce genre. Jusque-là elle avait mené, sans se préoccuper des dépenses ni des ressources de son ménage, une vie dispendieuse et mouvementée. Son enfant né avant terme n'ayant point vécu, la jolie layette brodée avait été momentanément mise de côté. Ce fâcheux événement était survenu à la suite d'une promenade à cheval qu'elle avait persisté à faire, malgré la défense expresse de son mari.

Ce qui excitait particulièrement en elle le goût du cheval, c'était la présence du capitaine Lydgate, troisième fils du baronnet, que détestait, je suis fâché de le dire, notre Tertius de même nom, comme un fat et un imbécile, avec ses cheveux séparés depuis le front jusqu'à la nuque et ce verbiage de l'ignorance sûre d'elle-même qui sait toujours tout. Lydgate se maudissait de s'être attiré cette visite en consentant à aller voir son oncle pendant leur voyage de noces, et il se rendit même assez désagréable à Rosemonde en lui en faisant la confidence intime ; car pour Rosemonde cette visite était une cause de joie sans précédent, quoiqu'elle sût gracieusement le dissimuler. Elle était si profondément pénétrée du fait de recevoir chez elle un cousin fils de baronnet, qu'elle s'imaginait que tout le monde devait en juger comme elle, et quand elle présentait le capitaine Lydgate à ses convives, elle éprouvait le sentiment confortable que sa qualité et son rang les pénétraient comme un parfum. Cette satisfac-

tion suffisait pour le moment à atténuer certains mécomptes dans les conditions de son mariage avec un médecin, quelle que fût la bonne naissance de ce médecin. Il lui semblait maintenant que ce mariage la faisait planer d'une manière visible et non plus seulement idéale au-dessus du niveau de Middlemarch ; l'avenir, à travers un échange de lettres et de visites avec Quallingham, lui apparaissait tout brillant et rempli de vagues espérances d'avancement pour Tertius. De plus, et sans doute à la demande du capitaine, sa sœur mariée, mistress Mengan, en revenant de Londres, s'était arrêtée à Middlemarch avec sa femme de chambre et y avait passé deux jours.

Quant au capitaine Lydgate en personne, son front bas, son nez aquilin, un peu de travers, et sa prononciation embarrassée n'eussent pas été de brillants avantages pour un jeune gentilhomme, s'il n'avait présenté d'ailleurs par sa tenue militaire et sa moustache le suprême avantage « du genre », dont raffolent certaines têtes blondes comparables à des fleurs. Rosemonde jouissait de l'admiration qu'elle excitait chez ce fin connaisseur en matière de charmes féminins. Il trouvait agréable de passer plusieurs heures de la journée à lui faire sa cour. Cette visite était pour lui une petite aventure tout à fait divertissante, d'autant plus peut-être qu'il soupçonnait son étrange cousin Tertius de faire des vœux pour son départ. Tertius, qui (pour parler en hyperboles) serait plutôt mort que de manquer à la parfaite hospitalité, réprimait son antipathie et se contentait le plus souvent de ne pas entendre ce que disait le galant officier, laissant à Rosemonde le soin de lui répondre. Lydgate, n'étant pas le moins du monde un mari jaloux, aimait mieux laisser un jeune gentilhomme à cervelle d'oiseau seul avec sa femme que de lui tenir compagnie.

– Je voudrais, Tertius, vous voir causer davantage avec le capitaine, à dîner, dit Rosemonde un soir que cet hôte important était allé voir des camarades, officiers en garnison à Loamford. Vous avez vraiment l'air si distrait, quelquefois. On dirait que vous cherchez à voir à travers sa tête quelque chose qui serait derrière, au lieu de le regarder lui-même.

– Ma chère Rosy, vous n'exigez pas, j'espère, que je parle beaucoup à un âne aussi infatué que celui-là, répondit Lydgate vivement. S'il lui arrivait de se casser la tête, je pourrais peut-être alors l'examiner avec intérêt, mais jusque-là point.

– Je ne puis concevoir pourquoi vous parlez de votre cousin avec tant de mépris.

– Demandez à Ladislaw s'il ne considère pas votre capitaine comme l'être le plus assommant qu'il ait jamais rencontré. Ladislaw a presque abandonné notre maison depuis son arrivée.

Rosemonde s'imaginait savoir parfaitement pourquoi M. Ladislaw n'aimait pas le capitaine ; il était jaloux et elle était satisfaite de le voir jaloux.

– Il est bien difficile de dire ce qui plaît à des excentriques, répondit-elle. Mais, à mon avis, le capitaine Lydgate est un parfait gentleman, et il me semble que vous ne devriez pas, par respect pour sir Godwin, le traiter avec tant de légèreté.

– Non, chérie, mais nous avons donné des dîners en son honneur ; et il va et vient chez nous comme il lui plaît. Il n'a pas de moi.

– Cependant, quand il est ici au salon, vous pourriez faire plus attention à lui, il peut ne pas être un phénix d'intelligence à votre point de vue, sa profession est différente, mais il n'en vaudrait que mieux pour vous de causer un peu de ses sujets à lui. Je trouve, moi, sa conversation tout à fait agréable, et il n'est rien moins qu'un homme sans principes.

– Le fait est que vous me voudriez un peu plus semblable à lui, Rosy, dit Lydgate avec une sorte de murmure résigné et un sourire qui n'était pas absolument tendre et certainement pas joyeux.

Rosemonde garda le silence et ne lui sourit pas en retour ; mais les courbes délicieuses de son visage n'avaient pas besoin de sourire pour montrer suffisamment de grâce.

Ces paroles de Lydgate étaient comme une triste pierre de touche, marquant combien il avait déjà fait de chemin depuis le pays des rêves, où Rosemonde Vincy lui apparaissait comme le type accompli de la femme qui révérerait l'intelligence de son mari à la façon d'une ravissante sirène, ne peignant ses cheveux devant son miroir et ne chantant sa chanson, que pour le seul délassement de sa science adorée.

On pourrait croire que Rosemonde aussi avait fait du chemin, depuis le temps où elle trouvait si parfaitement ennuyeuse la conversation de M. Ned Plymdale ; mais pour la plupart des hommes, il existe une stupidité qui n'est pas supportable, et une autre stupidité tout à fait acceptable, (sans cela, que deviendraient en vérité les liens sociaux) ? La stupidité du capitaine Lydgate s'accompagnait de parfums délicats, s'exerçait avec un certain « genre, » s'exprimait dans un joli langage et était étroitement apparentée avec sir

Godwin. Rosemonde le trouvait tout à fait agréable et retint plusieurs de ses locutions.

Rosemonde, nous le savons, aimait beaucoup l'équitation, et elle fut naturellement très tentée de s'y remettre, quand le capitaine Lydgate, qui s'était fait suivre de deux chevaux, la supplia de monter à ses côtés le gris pommelé, dont il lui garantit la douceur, et l'habitude, lui dit-il, à être monté par des dames. Il l'avait d'ailleurs acheté pour sa sœur et le menait à Quallingham. La première fois, Rosemonde sortit sans le dire à son mari et rentra avant son retour. Mais cette promenade à cheval fut un tel succès et elle assura qu'elle s'en trouvait tellement mieux, qu'elle en informa Lydgate, certaine d'obtenir son consentement pour recommencer.

Lydgate, au contraire, se montra plus que mécontent et absolument confondu qu'elle se fût risquée sur un cheval étranger, sans consulter ses désirs à lui. Après les premières et presque tonnantes exclamations qui avertirent suffisamment Rosemonde de ce qui allait suivre, il demeura silencieux pendant quelques instants.

– Du moins, vous êtes rentrée saine et sauve, dit-il enfin d'un ton décisif. Vous ne recommencerez plus, Rosy, cela va sans dire. Quand ce serait le cheval le plus doux et le plus tranquille, il y aurait toujours la chance d'un accident. Et c'est pour cela, vous le savez très bien, que je ne voulais plus vous voir monter le cheval rouan.

– Mais il y a aussi des chances d'accident dans la maison. Tertius.

– Ma chérie, ne dites pas de sottises, reprit Lydgate d'une voix suppliante. C'est évidemment à moi de juger pour

vous. Il me semble que cela suffit, si je vous dis de ne plus le faire.

Rosemonde était en train d'arranger ses cheveux pour le dîner, et l'image de sa jolie tête dans la glace ne révéla nul changement dans sa grâce séduisante, si ce n'est un petit mouvement imprimé de côté à son long cou. Lydgate, qui s'était promené de long en large, les mains dans les poches, s'arrêta alors auprès d'elle, comme s'il attendait quelque promesse de sa part.

– Voulez-vous bien m'attacher mes cheveux, mon ami ? dit Rosemonde, laissant tomber ses bras avec un petit soupir qui devait rendre un mari honteux de rester là debout comme une brute.

Lydgate de ses longs doigts finement modelés avait déjà souvent attaché ces tresses blondes.

Il en releva adroitement les douces ondulations et les assujettit par un grand peigne ; et comment alors ne pas embrasser la nuque exquise qui se montrait à lui dans ses courbes délicates ? Mais tout en faisant ce que nous avons fait maintes fois, ce n'est pas toujours la même chose. Lydgate était encore fâché et il n'en avait pas oublié la cause.

– Je dirai au capitaine que c'était une idée malheureuse de vous offrir son cheval, fit-il en s'éloignant.

– Je vous prie de n'en rien faire, Tertius, dit Rosemonde en le regardant et en accentuant ses paroles un peu plus que d'habitude. Ce serait me traiter comme un enfant. Promettez-moi que vous vous en rapportez à moi pour cela.

Il y avait quelque chose de plausible dans son observation. Lydgate répondit « Très bien ! » avec une obéissance

chagrine, et la discussion se termina ainsi, lui ayant promis à Rosemonde, et elle, ne lui ayant rien promis.

Le fait est qu'elle avait résolu de ne pas promettre. Rosemonde avait cette obstination sûre de vaincre qui ne dépense pas son énergie en résistance violente. Ce qu'elle aimait à faire était pour elle la chose importante, et toute son habileté tendait à se procurer les moyens de l'accomplir. Elle voulait sortir encore une fois sur le gris pommelé, et elle profita de la première absence de son mari, désirant qu'il ne l'apprît que lorsqu'il serait trop tard pour le lui interdire. La tentation était grande, certainement. Elle aimait beaucoup le cheval, et le plaisir de monter une jolie bête avec le capitaine Lydgate, fils de sir Godwin à ses côtés, sur un autre joli cheval, et de rencontrer ainsi toute autre personne que son mari, était quelque chose de presque aussi délicieux que les rêves qui avaient précédé son mariage ; c'était encore resserrer leurs liens avec la famille de Quallingham, ce qui était bon à faire.

Mais le doux gris pommelé, qui n'était pas préparé au craquement d'un arbre qu'on abattait sur la lisière du bois de Halsell, prit peur et causa une plus grande peur encore à Rosemonde, ce qui amena, en fin de compte, la perte de l'enfant. Lydgate ne put lui témoigner sa colère, mais il se montra bourru pour le capitaine, dont la visite s'en trouva naturellement abrégée.

Dans toutes les conversations qu'ils eurent ensuite sur ce sujet, Rosemonde se montra toujours et avec douceur bien convaincue que la promenade à cheval n'y était pour rien, et que, si elle était restée à la maison, les mêmes symptômes seraient survenus et auraient amené le même acci-

dent, car elle avait déjà, disait-elle, éprouvé auparavant quelque chose qui y ressemblait.

Lydgate ne put que dire : « Pauvre, pauvre chérie ! » Mais il s'étonna secrètement de la ténacité terrible de cette douce créature. Le sentiment, dont il s'étonnait, de son impuissance sur Rosemonde se faisait jour peu à peu dans son cœur. Sa science supérieure et sa force intellectuelle, au lieu d'être, comme il l'avait imaginé, un reliquaire consulté dans toutes les occasions, étaient tout simplement mises de côté sur toutes les questions pratiques. Il avait cru voir en Rosemonde cette docilité d'intelligence qui convient à la femme. Il commençait à s'apercevoir maintenant que cette intelligence était, de même que la forme dans laquelle elle était enfermée comme dans un réseau, une personnalité indépendante. On ne pouvait être plus prompt que ne l'était Rosemonde à discerner les causes et les effets de tout ce qui se rapportait à ses goûts, à ses intérêts à elle. Elle avait reconnu clairement la supériorité de Lydgate sur la société de Middlemarch, et elle pouvait continuer à se représenter en imagination des perspectives plus agréables encore, alors que son talent l'aurait poussé dans le monde, mais pour elle l'ambition scientifique et professionnelle de Lydgate n'avait pas plus de rapports avec ces résultats désirables que l'heureuse découverte d'une huile sentant mauvais. Et à part celle huile dont elle n'avait que faire, elle était naturellement plus confiante dans sa propre opinion que dans celle de son mari. Lydgate était surpris et troublé que l'affection ne la fît pas céder, pas plus dans une circonstance sérieuse comme celle de la promenade à cheval, qu'à propos de beaucoup de choses insignifiantes. Il ne doutait pas de l'existence de l'affection et il ne pensait pas avoir jamais rien fait qui pût l'éloigner. Pour sa part, il se disait à lui-même qu'il l'aimait aussi tendrement que jamais et qu'il pouvait bien prendre

son parti de ses imperfections. Mais, hélas ! Lydgate avait de grands soucis et il voyait entrer dans sa vie des éléments nouveaux, aussi funestes pour lui que le contact d'une eau fangeuse pour une créature habituée à respirer, à se baigner et à poursuivre sa proie brillante dans les ondes les plus pures.

Rosemonde se retrouva bientôt assise à sa table à ouvrage, plus ravissante que jamais, faisant des promenades dans le phaéton de son père et songeant qu'elle ne tarderait pas à être imitée à Quallingham. Elle savait qu'elle serait dans le salon du baronnet un ornement beaucoup plus charmant qu'aucune autre fille de la maison, et en réfléchissant que les hommes s'en apercevraient aussi, elle ne considérait peut-être pas assez que les dames pourraient désirer moins vivement de se voir éclipsées.

Lydgate, n'étant plus inquiet de sa femme, retomba dans ce qu'elle appelait son humeur mélancolique. Elle entendait par là sa préoccupation inquiète à propos de choses tout à fait en dehors d'elle, et aussi cette expression soucieuse du front, et ce dégoût de toutes les choses ordinaires de la vie, comme si elles étaient mêlées d'herbes amères, qui étaient vraiment comme un baromètre indiquant les contrariétés et les pressentiments de Lydgate. Cet état d'esprit avait une cause entre autres qu'il avait généreusement, mais à tort, évité de confier à Rosemonde de peur de nuire à sa santé et à son humeur. Le fait est qu'entre elle et lui existait une ignorance totale de leurs directions d'esprit réciproques, ce qui n'est que trop évidemment possible entre deux êtres pensant continuellement l'un à l'autre. À Lydgate, il semblait qu'il avait passé des mois et des mois à sacrifier plus de la moitié du meilleur de ses efforts et de son énergie à sa tendresse pour Rosemonde, supportant sans impatience ses petites

prétentions et le dérangement qu'elle lui occasionnait souvent. Enfin, et par-dessus tout, il en arrivait, sans trahir pour cela d'amertume, à considérer avec de moins en moins d'illusion la surface vide et sans reflet que l'esprit de Rosemonde présentait à son ardeur à lui pour les buts plus impersonnels de sa profession et pour ses travaux scientifiques. Mais à sa patience d'endurer se mêlait un certain mécontentement de soi-même qui, nous devons l'avouer pour être parfaitement sincère, entre pour une grande part dans notre amertume en face des chagrins de la vie, qu'il s'agisse de la femme ou du mari. Il reste toujours vrai que, si nous avions été plus forts, les circonstances auraient eu moins de prise sur nous. Lydgate sentait que ses concessions à Rosemonde n'étaient souvent pas autre chose que l'abattement d'une résolution qui faiblit, ou la paralysie insidieuse qui saisit parfois le plus noble enthousiasme. Et ce n'était pas le seul poids du chagrin qui pesait sur l'enthousiasme de Lydgate, c'était aussi la présence aiguë d'un de ces mesquins et humiliants soucis qui jettent ironiquement la flétrissure sur les efforts les plus élevés.

Il s'était abstenu jusqu'ici de se confier à Rosemonde, et il croyait, tout en s'en étonnant, qu'elle n'avait encore rien soupçonné, bien que certainement aucune difficulté ne fût moins mystérieuse que celle-là. C'était une conséquence claire comme le jour des dettes de Lydgate, et elle n'avait pas échappé à des observateurs indifférents. Il ne pouvait se débarrasser de cette pensée, que chaque jour il enfonçait plus profondément dans ce marais vers lequel les hommes sont attirés par une si ravissante surface de fleurs et de verdure.

Dix-huit mois auparavant Lydgate était pauvre, mais il n'avait jamais connu le besoin pressant de petites sommes et

il regardait même avec un profond mépris ceux qui sacrifiaient de leur dignité pour s'en procurer. Il expérimentait maintenant quelque chose de pire qu'un simple déficit : il se voyait assailli par les vulgaires et odieuses épreuves d'un homme qui a acheté une quantité de choses dont il aurait pu se passer et qu'il lui est impossible de payer.

Il est facile de se rendre compte comment il en était arrivé là, sans beaucoup d'arithmétique ou de connaissance du prix des choses. Si un homme, en se mariant et en montant sa maison, s'aperçoit que son mobilier et les autres dépenses de fond dépassent de quatre cents à cinq cents livres le capital dont il dispose pour les payer, s'il se trouve en fin d'année que ses dépenses de ménages, chevaux, etc., se montent à un millier de livres, tandis que les produits de la clientèle, évalués d'après les vieux livres de compte, à huit cents livres par an, ont baissé comme un étang en été, et arrivent à peine à cinq cents, consistant principalement en comptes non réglés, la conclusion évidente, qu'il s'en soucie ou non, c'est qu'il est endetté. La vie était alors moins chère qu'elle ne l'est aujourd'hui, et la vie de province comparativement modeste. Mais un médecin dont la clientèle est récente, la table toujours abondamment servie, qui s'est cru obligé d'entretenir deux chevaux, qui paye une assurance sur la vie et un loyer élevé pour sa maison et son jardin, n'a pas de peine à arriver à un chiffre de dépenses double de ses recettes.

Rosemonde, habituée, depuis son enfance à un train de maison extravagant, pensait que la bonne direction d'un ménage consiste simplement à commander en toutes choses ce qu'il y a de meilleur, – rien d'autre « ne convenait ». Lydgate pensait de même que, du moment qu'on faisait les choses, il fallait les bien faire ; il ne voyait pas comment ils pourraient

vivre autrement. Si on lui avait énuméré à l'avance chaque article de la dépense du ménage, il aurait sans doute fait la remarque que « cela ne pouvait guère se monter à un total élevé », et si quelqu'un lui avait insinué une économie à faire sur tel ou tel point particulier, il n'y aurait vu qu'une économie de bouts de chandelle. Rosemonde, même en dehors d'une belle occasion comme la visite du capitaine Lydgate, aimait à inviter et à recevoir, et Lydgate, tout en trouvant souvent ses hôtes ennuyeux, ne s'y opposait pas. Cette sociabilité semblait une des nécessités de leur situation, et il fallait que l'hospitalité de sa maison fût convenable.

Lydgate trouvait misérable qu'un homme pût s'occuper de l'effet produit par son costume : il se croyait indifférent à la manière dont il était vêtu ; mais il ne lui en paraissait pas moins tout simple de ne porter que des habits irréprochables. Il faut se rappeler que jusque-là il n'avait jamais connu le poids des dettes importunes, s'il allait à pied c'était par habitude et non par mesure d'économie. Mais le souci était venu.

Il fut d'autant plus irritant qu'il était nouveau. Lydgate était troublé, dégoûté, de voir que des conditions de vie si étrangères à tous ses projets, si odieusement éloignées des seuls objets dont il eût le désir de s'occuper, s'étaient trouvées derrière lui en embuscade et l'avaient saisi alors qu'il s'y attendait le moins. Et ce n'était pas seulement la dette actuelle, c'était la certitude que dans sa situation présente il ne pouvait que la grossir. Deux fournisseurs de Brassing, dont les notes avaient été présentées avant son mariage, et que des dépenses courantes non prévues l'avaient empêché de payer depuis, lui avaient envoyé à plusieurs reprises des lettres désagréables qui s'étaient imposées à son attention. Nul caractère n'était mieux fait que celui de Lydgate pour trouver ces choses amères, avec son excessif orgueil, son

horreur de demander une grâce et n'avoir d'obligation à personne. Il avait toujours dédaigné de faire entrer dans ses conjectures les intentions de M. Vincy en matière d'argent ; la dernière extrémité seule aurait pu le déterminer à s'adresser à son beau-père, alors même qu'il n'aurait pas su, par certaines allusions indirectes, que les affaires de ce dernier n'étaient guère florissantes et que toute demande de ce côté serait mal reçue. Il y a des hommes qui comptent facilement sur la bonne volonté de leurs amis. Lydgate n'avait jamais supposé, dans la première partie de sa vie, qu'il se trouverait un jour dans le cas de le faire ; jamais il n'avait songé à ce qu'il pourrait lui en coûter d'emprunter ; mais aujourd'hui que cette idée lui était entrée dans l'esprit, il sentait qu'il subirait plutôt n'importe quelle misère. En attendant, il n'avait ni argent ni perspective d'argent, et sa clientèle ne devenait pas plus lucrative.

Il n'était pas étonnant que Lydgate eût soigneusement dissimulé pendant ces derniers mois le trouble intérieur qui l'agitait. Mais Rosemonde étant revenue à la santé, il songea à la mettre dans la confidence de ses peines. Un examen plus attentif des notes des marchands l'avait amené à des réflexions d'un genre nouveau. Il commençait à considérer à un autre point de vue ce qui dans les achats était nécessaire et ce qui ne l'était pas, et à voir qu'il fallait introduire quelques changements dans leurs habitudes. Mais comment opérer un tel changement sans le concours de Rosemonde ? L'occasion de lui révéler ce fait désagréable s'imposa d'elle-même à Lydgate.

Sans argent, et après avoir secrètement demandé conseil sur la garantie que pouvait fournir un homme dans sa situation, Lydgate offrit la seule garantie en son pouvoir au moins pressant de ses créanciers, orfèvre et bijoutier, qui consentit

à se charger également du compte du tapissier, en se contentant du payement des intérêts jusqu'à un terme donné. Un billet de vente sur le mobilier de sa maison était une garantie suffisante pour faire patienter un créancier accommodant, en face d'une dette se montant à moins de quatre cents livres ; M. Dover l'orfèvre était intime prêt à la réduire encore, en reprenant une partie de la vaisselle plate et tout autre article qui serait encore comme neuf. « Tout autre article » était une manière délicate de désigner les bijoux, et plus particulièrement certaines améthystes pourpres, d'une valeur de trente livres, que Lydgate avait achetées comme cadeau de noces.

On peut se demander si Lydgate fut sage de faire un tel présent. Quelques-uns trouveront que c'était une gracieuse attention, qu'on pouvait attendre d'un homme comme lui, et qu'il fallait s'en prendre de toutes ces conséquences désagréables à l'étroitesse de la vie de province à cette époque, si peu favorable aux hommes de science dont la fortune n'était pas proportionnée aux goûts et aux habitudes, et aussi à ce parti pris ridicule de Lydgate de ne pas vouloir demander d'argent à ses amis.

La question ne lui avait paru cependant d'aucune importance, par la belle matinée où il était allé donner ses derniers ordres pour la vaisselle plate : en présence d'autres bijoux prodigieusement coûteux, et en addition à des commandes dont il n'avait pas exactement calculé le montant ; trente livres pour une parure qui siérait si merveilleusement au cou et aux bras de Rosemonde, ne pouvaient guère sembler exagérées, surtout puisqu'il n'y avait pas là d'argent comptant dont elles dépassassent le total. Mais durant la crise qu'il traversait, l'imagination de Lydgate en revenait à la possibilité de faire reprendre aux améthystes leur place dans le ma-

gasin de M. Dover ; il reculait toutefois devant l'idée de le proposer à Rosemonde.

Le soir était venu quand il rentra chez lui. Il était profondément malheureux, cet homme de vingt-neuf ans si richement doué de toute manière par la nature. Il ne se disait pas avec colère qu'il avait commis une immense erreur, mais l'erreur travaillait en lui comme un mal chronique reconnu, mêlant à tout projet ses importunités gênantes et troublant chacune de ses pensées. En traversant le corridor pour gagner le salon, il entendit des chants au piano. Ladislaw était là sans doute. Il y avait quelques semaines que Will avait pris congé de Dorothée, et cependant il était encore là, à son ancien poste de Middlemarch. Lydgate, en général, n'avait pas d'objections aux visites de Ladislaw, mais en ce moment il fut ennuyé de ne pas trouver son foyer libre. Lorsqu'il ouvrit la porte, les deux chanteurs continuèrent leur roulade, levant les yeux et le regardant simplement, sans considérer son entrée comme une raison de s'interrompre. Pour un homme écorché par son harnais comme l'était le pauvre Lydgate, ce n'est pas un adoucissant de se voir reçu par deux personnes en roucoulant ; tandis qu'il entre avec le sentiment que sa pénible journée lui réserve encore d'autres peines. Sa figure, déjà plus pâle que de coutume, prit un aspect sombre tandis qu'il traversait la chambre et se jetait dans un fauteuil. Will et Rosemonde ayant achevé tout naturellement les trois mesures qu'il leur restait à chanter, se retournèrent alors.

– Comment allez-vous, Lydgate ? dit Will, s'avançant pour lui serrer la main.

Lydgate prit la main qu'il lui tendait, mais ne répondit pas.

– Avez-vous dîné, Tertius ? Je vous attendais beaucoup plus tôt, dit Rosemonde qui avait déjà vu que son mari était d'une humeur atroce.

Et tout en parlant elle s'assit à sa place ordinaire.

– J'ai dîné, je prendrai un peu de thé, s'il vous plaît, répondit Lydgate sèchement, l'air toujours sombre et regardant obstinément ses jambes étendues.

Will n'avait pas besoin d'en entendre davantage.

– Je m'en vais, dit-il en saisissant son chapeau.

– On va apporter le thé, dit Rosemonde. Restez donc, je vous en prie.

– Non, Lydgate est fatigué, dit Will qui comprenait mieux Lydgate que ne faisait Rosemonde et ne s'offensait pas de ses manières froides, devinant facilement des causes extérieures à sa préoccupation.

– C'est une raison de plus pour ne pas vous en aller, insista Rosemonde de son ton le plus léger. Il ne parlera pas de toute la soirée.

– Si, Rosemonde, je parlerai, dit Lydgate de sa voix forte et profonde. J'ai à vous parler sérieusement.

Ce n'était pas du tout l'entrée en matière sur laquelle Lydgate avait compté ; mais les manières indifférentes de Rosemonde l'avaient poussé à bout.

– Là ! Vous voyez, dit Will. Je vais à cette réunion de la Société de mécanique. Adieu.

Et il se hâta de sortir.

Rosemonde, sans regarder son mari, se leva et vint prendre sa place devant le plateau à thé. Elle songeait qu'elle ne l'avait jamais vu si désagréable. Lydgate tourna vers elle ses yeux noirs et l'observa, tandis qu'elle maniait délicatement les tasses de ses doigts effilés, regardant les objets qui étaient immédiatement devant elle, sans qu'une ligne de son visage s'altérât, mais protestant par une ineffable expression de physionomie contre tous les gens aux manières désagréables. Pour un moment, Lydgate oublia le mal aigu de sa blessure dans une soudaine contemplation de cette nouvelle forme d'impassibilité féminine, se révélant à lui dans cette enveloppe de sylphe qu'il avait jadis interprétée comme le signe d'une prompte et intelligente sensibilité. Se reportant dans le passé au souvenir de Laure, pendant qu'il regardait Rosemonde, il se dit : « Et *elle,* me tuerait-elle parce que je l'ai contrariée ? C'est bien ainsi avec toutes les femmes. ».

Mais à ce pouvoir de généraliser, qui donne aux hommes tant de supériorité en matière d'erreurs sur les animaux muets, vint aussitôt s'opposer le souvenir de l'impression extraordinaire que Lydgate avait conservée de la conduite d'une autre femme, des regards et des accents d'émotion de Dorothée, quand Lydgate avait commencé à donner des soins à son mari ; son cri passionné de savoir ce qui serait le plus doux à l'homme pour l'amour duquel elle semblait avoir étouffé en elle toute impulsion de son cœur autre que des élans de fidélité et de compassion. Ces impressions ravivées passèrent rapides et flottantes dans l'esprit de Lydgate tandis que Rosemonde préparait le thé. Il avait fermé les yeux pendant cet instant de rêverie, croyant encore entendre Dorothée lui dire : « Conseillez-moi, pensez à ce que je puis faire. Il a travaillé toute sa vie en vue de cet unique but, il ne se soucie pas d'autre chose, et moi je n'ai non plus souci d'autre chose. »

Cette voix d'une femme à l'âme profonde était entrée dans son cœur comme les conceptions de flamme du génie disparu et consacré, et elle y régnait aussi souverainement. (N'y a-t-il pas en effet un génie des nobles sentiments qui règne sur l'esprit humain et sur ses conclusions ?)

Les accents de cette voix étaient comme une musique dont il fut arraché ainsi que de l'assoupissement où il venait de tomber, par la voix claire de Rosemonde, lui disant de son accent impassible :

– Voilà votre thé, Tertius !

Elle le posa sur la petite table à côté de lui, puis retourna à sa place sans le regarder. Lydgate était trop prompt à l'accuser d'insensibilité ; elle était assez sensible, à sa manière et capable de recevoir des impressions durables. Son impression du moment était toute d'offense et de répulsion.

Quoi qu'il en fût, Rosemonde ne prenait jamais un air renfrogné et n'élevait jamais la voix : elle était bien sûre que personne ne pourrait la trouver en faute.

Peut-être Lydgate et elle ne s'étaient-ils encore jamais sentis aussi loin l'un de l'autre ? Mais il avait de fortes raisons de ne pas différer la révélation qu'avait annoncée déjà sa brusque sortie de tout à l'heure ; en réalité, il se mêlait encore à son chagrin, en pensant au chagrin qu'il allait causer à Rosemonde, un peu de ce même désir qui l'avait poussé à parler prématurément, ce désir irrité d'éveiller en elle plus d'émotion pour ce qui le touchait. Mais il attendit de voir le plateau enlevé, les bougies allumées et de pouvoir compter sur une soirée tranquille. Cet intervalle donna le temps de revenir à la tendresse froissée.

Il parla tendrement.

– Chère Rosy, posez votre ouvrage et venez vous asseoir près de moi, dit-il doucement, éloignant la table et étendant le bras pour approcher un fauteuil du sien.

Rosemonde obéit. Lorsqu'elle s'avança vers lui, drapée de pâle mousseline transparente, sa taille élancée aux contours arrondis n'avait jamais paru plus gracieuse ; comme elle s'asseyait près de lui et posait une main sur le bras de son fauteuil, le regardant enfin et rencontrant ses yeux, sa joue et ses lèvres finement dessinées n'avaient jamais été plus belles, de cette beauté pure et sans tache qui nous ravit dans le printemps, dans l'enfance, dans tout ce qui porte la douce fraîcheur de la jeunesse. Cette vue toucha Lydgate, et confondit les premiers instants de son amour pour elle avec tous les souvenirs que cette crise de douleur profonde avait éveillés en lui. Il posa doucement sa longue main sur la sienne.

– Chère ! dit-il avec l'accent prolongé que l'affection donne à ce mot.

Rosemonde, elle aussi, était encore sous l'empire de ce même passé, et son mari était encore en partie le Lydgate dont le suffrage avait fait naître le ravissement dans son cœur. Elle éloigna d'une main légère les cheveux de Lydgate de son front, puis posa son autre main sur la sienne et sentit bien qu'elle lui pardonnait.

– Je suis forcé de vous faire de la peine en vous parlant, Rosy, mais il y a des choses sur lesquelles mari et femme doivent réfléchir ensemble. Vous vous êtes déjà aperçue, je pense, que j'étais à court d'argent.

Lydgate se tut ; Rosemonde tournant son long cou, regarda un vase sur la cheminée.

– Je ne pouvais payer immédiatement tout ce que nous avons dû acheter avant notre mariage, et depuis il y a eu bien des dépenses auxquelles j'ai dû faire face, et la conséquence c'est que nous avons une grosse dette à Brassing, trois cent quatre-vingts livres, qui me tourmente depuis longtemps déjà ; et, ce qui n'est que trop vrai, nous nous enfonçons plus profondément tous les jours, car, si d'autres ont besoin d'argent, les clients ne me payent pas plus vite. Je me suis efforcé de vous le cacher tant que vous n'étiez pas bien ; mais aujourd'hui il faut y réfléchir ensemble et je vous demande de m'aider.

– Que puis-je faire, Tertius ? dit Rosemonde, tournant de nouveau les yeux vers lui.

Cette petite phrase de quatre mots, comme tant d'autres dans toutes les langues, ne peut-elle pas, grâce à des inflexions de voix différentes, exprimer tous les états d'âme possibles, depuis l'abattement le plus absolu jusqu'à la compréhension la plus pratique et la plus ingénieuse à trouver des ressources ; depuis la sympathie la plus entière et la plus dévouée jusqu'à la plus complète indifférence ! L'accent absolument glacé de Rosemonde en prononçant ces mots : « Que puis-je faire ? » contenait toute l'indifférence du sentiment qui les dictait. Ils tombaient comme un frisson mortel sur la tendresse réveillée de Lydgate. Il n'éclata pas en indignation, il ressentait un trop triste serrement de cœur. Et quand il parla de nouveau, ce fut plutôt de l'air d'un homme qui se force à remplir un devoir.

– Il est nécessaire que vous le sachiez, parce que je suis obligé de donner une garantie pour quelque temps à l'un de mes créanciers. Il viendra quelqu'un, un de ces jours, pour faire l'inventaire de notre mobilier.

Rosemonde rougit vivement.

– N'avez-vous pas demandé à mon père de vous prêter de l'argent ?

– Non.

– Alors il faudra que je le lui demande, dit-elle, dégageant ses mains de celles de Lydgate, et se levant pour aller se mettre à une petite distance de lui.

– Non, Rosy. Il est trop tard pour cela. L'inventaire commencera demain. Rappelez-vous que c'est une simple garantie. Notre vie n'en sera pas changée, ce n'est qu'une mesure temporaire. J'insiste pour que votre père n'en sache rien, à moins que je ne préfère le lui dire, ajouta Lydgate avec une énergie plus péremptoire.

Ces paroles étaient dures, mais Rosemonde avait réveillé en Lydgate cette crainte désagréable de ce qu'elle était capable de faire dans la voie d'une douce et opiniâtre désobéissance. Cette dureté lui parut, à elle, impardonnable ; elle ne pleurait pas habituellement et n'aimait pas les pleurs, mais en ce moment son menton et ses lèvres commencèrent à trembler et les larmes lui vinrent aux yeux. Peut-être n'était-il pas possible à Lydgate, sous le double empire des difficultés matérielles et de sa fière résistance à des conséquences humiliantes, de se bien représenter ce qu'était cette soudaine épreuve pour une jeune créature qui n'avait jamais connu que la jouissance de la vie et rêvé que de nouvelles jouissances plus parfaitement appropriées à ses goûts. Mais il voulait l'épargner le plus possible, et ses larmes lui fendirent le cœur. Il ne put lui parler tout de suite. Rosemonde cependant ne pleurait plus ; elle essaya de vaincre son agitation et

essuya ses larmes, regardant toujours la cheminée droit devant elle.

– Ne vous désolez pas ainsi, chérie, dit Lydgate levant les yeux sur elle. Tout lui semblait beaucoup plus pénible à dire depuis que Rosemonde s'était levée et éloignée de lui dans ce moment de peine, mais il fallait absolument continuer. Il faut nous résigner à ce qui est nécessaire. C'est moi qui ai eu tort. J'aurais dû voir qu'il m'était impossible de vivre sur ce pied. Mais bien des choses se sont tournées contre moi dans l'exercice de ma profession et ma clientèle est momentanément tombée bien bas. Je pourrai la reconquérir ; mais il faut jusque-là se plier à la nécessité, il faut changer notre manière de vivre. Nous résisterons à ce coup. Quand j'aurai donné ces garanties, j'aurai le temps de me retourner, et vous êtes si adroite que, si vous voulez bien vous ingénier, vous me donnerez des leçons de sagesse. Je n'ai été dans mes calculs qu'un misérable étourdi. Mais venez, chérie, asseyez-vous et pardonnez-moi.

Lydgate pliait le cou sous le joug comme une créature qui a des griffes mais qui a aussi de la raison, pour la rappeler à la douceur.

Après qu'il eut prononcé ces derniers mots d'une voix suppliante, Rosemonde revint s'asseoir auprès de lui. Voyant qu'il se blâmait ainsi lui-même, elle espéra qu'il se rangerait à son opinion et elle reprit :

– Eh bien, ne pouvez-vous pas différer cet inventaire et renvoyer ces hommes demain quand ils viendront ?

– Je ne les renverrai pas, dit Lydgate, reprenant son ton d'autorité. À quoi bon donner une explication qui ne servirait à rien ?

– Si nous quittions Middlemarch, il y aurait naturellement une vente du mobilier, et cela vaudrait autant.

– Mais nous ne quitterons pas Middlemarch.

– Je suis sûre, Tertius, que cela vaudrait beaucoup mieux. Pourquoi n'irions-nous pas à Londres, ou bien près de Durham où votre famille est connue ?

– Nous ne pouvons aller nulle part, sans argent, Rosemonde.

– Vos amis ne voudraient pas vous voir sans argent. Et certainement, en faisant des représentations raisonnables à ces odieux fournisseurs, vous pourriez leur faire comprendre cela et les décider à attendre.

– Tout cela est oiseux, Rosemonde, reprit Lydgate avec colère. Vous devez apprendre à vous soumettre à mon jugement dans les questions que vous ne comprenez pas. J'ai fait les arrangements nécessaires et il faudra qu'ils soient exécutés. Quant à des amis, je n'ai rien à en attendre et je ne leur demanderai rien.

Rosemonde demeura immobile sans mot dire. Elle songeait seulement que, si elle avait pu prévoir la conduite de Lydgate, elle ne l'aurait jamais épousé.

– Nous n'avons pas de temps à perdre maintenant en paroles inutiles, chérie, dit Lydgate, s'efforçant de devenir plus doux. Il y a certains détails que je désire examiner avec vous. Dover m'a dit qu'il serait disposé à reprendre une bonne partie de la vaisselle plate et tous les bijoux que nous voudrons. Il se conduit vraiment très bien.

– Allons-nous nous passer de cuillers et de fourchettes, alors ? dit Rosemonde dont les lèvres semblaient s'amincir en même temps que ses paroles devenaient plus faibles.

Elle était résolue à ne pas faire de plus longue résistance ou de nouvelles insinuations.

– Oh ! non, chère ! dit Lydgate. Mais voyez un peu, continua-t-il en tirant un papier de sa poche et en le dépliant. Voici la note de Dover. Voyez, j'ai marqué un certain nombre d'articles, qui rendus au marchand réduiraient le total de trente livres et plus. Je n'ai pas marqué de bijoux.

Lydgate avait réellement trouvé très pénible la question des bijoux. Mais il avait fait céder le sentiment à la sévère raison. Il ne pouvait proposer à Rosemonde de rendre un présent qu'elle tenait de lui, mais il s'était dit qu'il était de son devoir de lui soumettre les offres de Dover, et qu'un mouvement spontané de sa part pourrait tout faciliter.

– Il est inutile que je voie cela, Tertius, dit Rosemonde avec calme. Vous rendrez ce qu'il vous plaira.

Elle ne daigna pas jeter les yeux sur le papier, et Lydgate, rougissant jusqu'à la racine des cheveux, le reprit et le laissa glisser sur ses genoux. En même temps, Rosemonde sortit tranquillement de la chambre, laissant son mari impuissant et confondu. Ne va-t-elle pas revenir ? Il lui semblait qu'elle ne s'était pas plus identifiée à lui que s'ils eussent été des créatures d'espèce différente et d'intérêts opposés. Il hocha la tête, et enfonça d'un brusque mouvement ses mains dans ses poches comme avec un sentiment de vengeance. La science lui restait, il y avait encore des objets dignes de son travail. Il ferait encore un effort d'autant plus énergique que d'autres joies s'en allaient.

Mais la porte se rouvrit et Rosemonde parut. Elle apportait l'écrin des améthystes et, dans une petite corbeille, d'autres écrins ; les déposant sur la chaise où elle était assise tout à l'heure, elle dit d'un ton parfaitement correct :

– Voici tous les bijoux que vous m'avez jadis donnés. Vous pourrez en renvoyer ce que vous voudrez et de la vaisselle aussi. Ne vous attendez pas, naturellement, à ce que je reste ici demain. Je m'en irai chez mes parents.

Pour beaucoup de femmes, le regard que Lydgate jeta sur elle eût été plus terrible qu'un regard de colère. Il y avait dans ce regard une acceptation désespérée de la distance qu'elle venait de creuser entre eux.

– Et quand reviendrez-vous ? demanda-t-il d'un accent plein d'amertume.

– Oh ! dans la soirée. Je n'en dirai rien à ma mère, bien entendu.

Rosemonde était convaincue que sa conduite en ce moment était celle de la femme la plus irréprochable, et elle revint s'asseoir à sa table à ouvrage. Lydgate resta à méditer, pendant quelques minutes, en silence.

Puis il dit, avec un retour de son ancienne émotion dans la voix :

– Unis comme nous l'avons été, Rosy, vous ne devriez pas m'abandonner à moi-même dans la première épreuve qui nous frappe.

– Certainement non, dit Rosemonde. Je ferai tout ce qu'il conviendra que je fasse.

– Ce n’est pas bien de laisser cela aux soins des domestiques ou même de m’obliger à leur en parler. Et il faut que je sorte demain, je ne sais encore à quelle heure. Je comprends que vous reculiez devant l’humiliation de ces affaires d’argent. Mais, ma chère Rosemonde, par orgueil même, et j’y suis certainement aussi sensible que vous, il vaudra mieux faire les choses nous-mêmes et n’en laisser voir aux domestiques que le moins possible ; et puisque vous êtes ma femme, rien ne peut vous empêcher de partager ma honte, si c’est une honte.

Rosemonde, d’abord silencieuse, finit par dire :

– Très bien, je resterai ici.

– Je ne toucherai pas à ces bijoux, Rosy. Reprenez-les. Mais je ferai une liste de la vaisselle que nous pourrons renvoyer et qu’on emballera et expédiera le plus tôt possible.

– Les domestiques le sauront, dit Rosemonde avec une légère nuance d’ironie.

– Eh bien, il faut que nous acceptions quelques désagréments comme des nécessités. Où est donc l’encre ? dit Lydgate se levant et posant la note du fournisseur sur la grande table où il voulait écrire.

Rosemonde alla chercher l’encrier et, après l’avoir posé sur la table, se disposait à s’éloigner quand Lydgate, debout près d’elle, l’entoura de son bras et l’attira à lui :

– Allons, chérie, prenons les choses du meilleur côté. Ce n’est que pour un temps, j’espère, qu’il nous faudra y regarder de près, en avares. Embrassez-moi.

Sa chaleur naturelle de cœur l’avait déjà beaucoup radouci. C’est une marque de virilité, de la part d’un mari, de

sentir vivement le fait qu'une jeune fille inexpérimentée est tombée dans le malheur en l'épousant. Elle reçut son baiser et le lui rendit faiblement ; et une apparence de bon accord se rétablit ainsi pour quelque temps. Mais Lydgate ne put s'empêcher de songer avec terreur aux inévitables discussions à venir sur les questions d'argent et sur la nécessité d'un changement complet dans leur manière de vivre.

CHAPITRE VI

Les nouvelles se répandent parfois dans le public aussi à l'aventure, mais aussi sûrement que le pollen emporté par les abeilles, qui s'en vont bourdonnant à la recherche de leur précieux nectar, sans se douter souvent de l'importance de leur butin. Cette jolie comparaison se rapporte à Fred Vincy qui fut témoin, durant la soirée passée au presbytère de Lowick, d'une discussion animée entre les dames de la famille. Il s'agissait des nouvelles communiquées par Tantripp à leur vieille servante, concernant le codicille ajouté par M. Casaubon à son testament peu de jours avant sa mort, et dans lequel M. Ladislaw figurait d'une si étrange manière. Miss Winifred fut renversée d'apprendre que son frère avait déjà eu connaissance du fait auparavant, et remarqua à ce propos que Camden était l'homme le plus étonnant pour savoir les choses et ne pas les dire ; sur quoi Mary insinua que le codicille s'était peut-être trouvé mêlé aux mœurs des araignées, ce que miss Winifred ne voulut jamais admettre. Mistress Farebrother fit observer qu'on pouvait rattacher ces nouvelles à l'unique visite que M. Ladislaw leur eût jamais faite à Lowick, et miss Noble fit entendre de petits miaulements compatissants.

Fred ne savait pas grand'chose, et s'inquiétait moins encore de Ladislaw et des Casaubon, et son esprit ne s'était jamais arrêté sur cette discussion, lorsqu'un jour, entrant chez Rosemonde en passant pour s'acquitter d'une commission de sa mère, il vit par hasard Ladislaw qui en sortait. Fred et sa sœur avaient peu de chose à se dire maintenant

que le mariage de cette dernière l'avait mise à l'abri de tout choc avec le plus détestable des frères, et depuis qu'il avait commis cette stupidité impardonnable, suivant elle, de renoncer à l'Église et d'entrer dans des affaires comme celles de M. Garth. Aussi Fred lui parlait-il de préférence de ce qu'il appelait des nouvelles indifférentes, et à propos de « ce jeune Ladislaw », il lui raconta ce qu'il avait entendu dire au presbytère de Lowick.

Mais il se trouva que Lydgate, comme M. Farebrother, en savait beaucoup plus long qu'il n'en disait, et ses conjectures mêmes étaient allées bien au delà de la réalité. Il imagina qu'il existait là de part et d'autre un attachement de cœur, qu'il jugea beaucoup trop sérieux pour devenir matière à bavardage ; se rappelant aussi l'irritabilité de Will lorsqu'il lui avait parlé de mistress Casaubon, il se montra d'autant plus circonspect. Enfin de compte, ses suppositions, ajoutées à ce qu'il savait, augmentèrent son amitié et son indulgence pour Ladislaw, et lui firent comprendre ce qui le retenait à Middlemarch après avoir annoncé son départ. Il n'avait éprouvé aucun désir de parler de ce sujet à Rosemonde ; en réalité, il ne se fiait pas beaucoup à sa discrétion vis-à-vis de Ladislaw ; et en cela il ne se trompait pas, sans comprendre du tout d'ailleurs les raisons qui la faisaient parler.

Lorsqu'elle répéta à Lydgate ce qu'elle avait appris par Fred, il lui dit :

– Prenez garde de laisser échapper la plus légère allusion devant Ladislaw, Rosy. Il est de nature à s'emporter comme si vous l'insultiez. C'est certainement une situation pénible.

Rosemonde détourna la tête et arrangea ses cheveux de l'air le plus indifférent et le plus placide. Mais la première fois que Will arriva chez elle, en l'absence de Lydgate, elle le

plaisanta avec malice de ce qu'il n'était pas allé à Londres comme il les en avait menacés.

– Je sais tout, j'ai un petit oiseau qui me fait ses confidences, dit-elle en donnant de charmantes petites attitudes à sa tête penchée sur l'ouvrage que tenaient ses doigts agiles. Il y a un aimant puissant, dans le voisinage.

– Il y en a un, certainement ; personne ne le sait mieux que vous, dit Will avec une pointe de plaisanterie, mais sentant l'irritation le gagner.

– C'est vraiment le plus joli roman du monde : M. Casaubon jaloux, prévoyant que mistress Casaubon eût préféré à tous les autres épouseurs un certain gentleman, et que ce même gentleman eût eu de son côté le plus vif désir d'épouser mistress Casaubon, et faisant un plan pour empêcher tout cela, en lui confisquant sa fortune si elle épousait le jeune homme, et puis… et puis… et puis… Oh ! je ne doute pas que la fin ne soit tout à fait romanesque.

– Grand Dieu ! que voulez-vous dire ? s'écria Will, son visage se couvrant jusqu'aux oreilles d'une vive rougeur, et ses traits s'altérant comme s'il avait reçu une violente secousse. Ne plaisantez pas, dites-moi ce que vous avez appris.

– Vous ne savez vraiment rien ? dit Rosemonde quittant le ton de la plaisanterie et ne demandant pas mieux que de lui tout révéler, afin de juger de l'effet produit.

– Non, reprit-il impatiemment.

– Vous ne savez pas ce que M. Casaubon a ajouté à son testament, que mistress Casaubon ne pourrait vous épouser, sans perdre toutes ses propriétés.

– Comment savez-vous si c'est vrai ? s'écria Will impétueusement.

– Mon frère Fred l'a entendu dire chez les Farebrother.

Will se leva d'un bond et saisit son chapeau.

– Je crois bien qu'elle vous préfère à la propriété, insinua Rosemonde le regardant sans bouger.

– N'en dites pas davantage, je vous en prie, dit Will d'un ton brusque et sourd, entièrement différent de la voix fraîche qu'il avait d'ordinaire, c'est un outrage pour elle et pour moi.

– Vous voilà maintenant fâché contre *moi,* dit Rosemonde, c'est très méchant de me garder rancune à moi. Vous devriez m'être reconnaissant de vous l'avoir dit.

– Je le suis, dit Will brusquement, parlant avec cette sorte de seconde âme qui appartient aux rêveurs lorsqu'on les interroge.

– J'espère bien un jour apprendre ce mariage, dit Rosemonde en badinant.

– Jamais ! Vous n'apprendrez jamais ce mariage !

Et prononçant impétueusement ces mots, Will se leva, tendit la main à Rosemonde, toujours de l'air d'un somnambule, et sortit. Lorsqu'il fut parti, Rosemonde se leva, alla à l'autre bout de la pièce et, s'appuyant contre un chiffonnier, regarda mélancoliquement par la fenêtre. Elle était écrasée par l'ennui et par ce mécontentement qui dans l'esprit des femmes tourne sans cesse à une jalousie vulgaire, ne s'appuyant pas sur des droits réels, ne provenant pas d'une passion plus profonde que la vague exigence de l'égoïsme, et

capable, pourtant, d'inspirer des actes aussi bien que des paroles.

– Il n'y a vraiment rien qui vaille la peine qu'on s'en soucie grandement, se dit la pauvre Rosemonde, songeant à la famille de Quallingham qui ne lui répondait pas, et pensant que Tertius lui réservait peut-être à son retour d'autres ennuis sur le chapitre des dépenses.

Elle lui avait déjà secrètement désobéi, en demandant à son père de les aider. Mais celui-ci avait répondu d'un ton qui ne permettait pas de réplique : « J'aurais plutôt besoin qu'on m'aidât moi-même. »

CHAPITRE VII

Quelques jours plus tard, – on était déjà à la fin d'août, – une certaine agitation régnait à Middlemarch ; le public allait être convié à acheter, sous les auspices distingués de M. Borthrop Trumbull, les meubles, livres et tableaux appartenant à Edwin Larcher Esq., dont les annonces attestaient à tous la qualité supérieure. Ce n'était pas une de ces ventes dues à de mauvaises affaires, mais tout au contraire au grand succès des entreprises de M. Larcher qui venait d'acquérir, près de Riverston, une maison seigneuriale meublée dans le style le plus élégant, et allait quitter la ville.

À cette époque, on considérait à Middlemarch une semblable vente un peu comme une fête. Il s'y trouvait toujours une table couverte des meilleurs comestibles froids, comme à un enterrement de première classe, et on avait toutes facilités pour se laisser joyeusement aller à cette généreuse consommation de verres de vin, qui peut entraîner des enchères également généreuses et joyeuses pour des objets qui ne le méritent guère. La vente de M. Larcher était d'autant plus attrayante par le beau temps que la maison, avec jardin et écurie, était située tout au bout de la ville, dans cet agréable prolongement de Middlemarch appelé route de Londres, qui était aussi la route du nouvel hôpital et de la demeure retirée de M. Bulstrode qui avait nom « les Bosquets ». Toutes les classes de la société disposant de quelques loisirs, s'y donnèrent rendez-vous.

Le second jour, notamment, où la meilleure partie du mobilier devait être vendue, « tout le monde » était là, jusqu'à M. Thesiger, le recteur de Saint-Pierre, qui fit une courte apparition, et se trouva coude à coude avec MM. Bambridge et Horrock. Tout un cercle de dames étaient assises en rond autour de la grande table de la salle à manger, sur laquelle M. Borthrop Trumbull était monté avec pupitre et marteau ; les rangées de figures masculines qui se tenaient au dernier plan, se renouvelaient davantage, on entrait et on sortait à la fois par la porte et par un grand bow-window ouvrant sur la pelouse.

Ce jour-là, M. Bulstrode ne faisait pas partie de « tout le monde », sa santé ne supportant pas bien les foules ni les courants d'air. Mais comme à la vente figurait un tableau dont mistress Bulstrode avait particulièrement envie : *Un Repas à Emmaüs,* attribué au Guide par le catalogue, M. Bulstrode s'était présenté la veille même au bureau du *Pionnier* dont il était devenu un des propriétaires, pour demander à M. Ladislaw, à titre de grande faveur, de vouloir bien aider mistress Bulstrode de ses remarquables connaissances en fait d'art, et le prier, si possible, au milieu de ses préparatifs de départ, de disposer de quelques instants pour aller à la vente.

Au moment où M. Bulstrode s'adressait à lui, Will avait à la fois la résolution bien arrêtée de partir, et la résolution non moins arrêtée de ne pas partir sans revoir encore une fois Dorothée. Il répondit donc qu'ayant des raisons de différer son départ, il se ferait un plaisir de s'y rendre.

Will était dans une disposition de défiance ; il avait la conscience profondément blessée par la pensée que tous ceux qui le regardaient avaient sans doute connaissance d'un

fait équivalent à une accusation contre lui, et le considéraient comme un être cupide dont les machinations venaient d'être heureusement déjouées. Comme tant d'hommes qui se prétendent le plus dégagés de tout préjugé en matière de distinctions conventionnelles, il était susceptible et toujours prêt à s'emporter contre quiconque eût paru croire qu'il avait des raisons personnelles de s'affirmer ainsi, ou que son affectation d'indépendance n'était qu'un masque pour couvrir quelque tare dans son sang, sa personne ou son caractère. Quand il était sous l'empire d'une impression irritante comme celle-là, il était capable de s'en aller errer pendant des jours entiers, le regard ombrageux, le visage mobile, changeant de couleur à toute minute comme s'il était sur le qui-vive, guettant un point où il pût sûrement diriger ses traits.

Cette expression se fit particulièrement remarquer le jour de sa visite aux enchères, et ceux qui ne l'avaient encore vu que dans ses humeurs de douce bizarrerie ou d'éclatante gaieté, eussent été frappés du contraste. Il n'était pas fâché de cette occasion de se montrer en public aux yeux des diverses classes de Middlemarch, les Toller, Hackbutt et Cie, qui tous le regardaient comme un aventurier, eux qui ne se doutaient seulement pas de l'existence de Dante, eux qui, de la plus basse extraction, osaient parler avec ironie de son sang polonais ! Il se tenait à une place en évidence, non loin du commissaire-priseur, l'index de chaque main dans ses poches de côté, la tête rejetée en arrière, ne se souciant de parler à personne, bien qu'il eût été salué cordialement comme un *connaissure* par M. Trumbull, qui jouissait pour le moment de l'activité exceptionnelle de ses hautes facultés.

M. Borthrop Trumbull avait dans les veines un liquide bienveillant ; essentiellement admirateur par nature, il eût

aimé à avoir l'univers sous son marteau, sentant qu'il l'aurait par sa recommandation élevé à un cran plus noble. Il se contentait en attendant, de l'ameublement de salon de mistress Larcher. Et animées par une direction aussi fantaisiste qu'enthousiaste, les enchères se poursuivaient avec une émulation croissante.

– Allons, Trumbull, en voilà assez, avec tous les ramassis d'antiquailles que vous avez fourrés dans la vente, murmura M. Toller en s'approchant du commissaire. Je voudrais voir les gravures et je vais tout à l'heure être obligé de m'en aller.

– Nous y voilà justement, monsieur Toller. Ici, Joseph ! en avant les gravures ! Article 235. – Maintenant, vous, messieurs, qui êtes des connaisseurs, vous allez avoir un régal. Voici une gravure représentant le duc de Wellington, entouré de son état-major, sur le champ de bataille de Waterloo ; et malgré certains événements récents qui ont, en quelque sorte, enveloppé notre grand héros d'un nuage, je me permettrai de dire, – car un homme dans ma situation ne doit pas subir l'influence des courants politiques, – je me permettrai de dire qu'un plus beau sujet dans l'ordre moderne, appartenant à notre temps, à notre époque, ne saurait guère être conçu par l'intelligence humaine : par des anges, peut-être, mais point par des hommes, messieurs, point par des hommes.

– Et de qui est le portrait ? demanda M. Powderell vivement impressionné.

– Quand il a exécuté ce tableau, le maître ne signait pas encore, monsieur Powderell, le peintre n'est pas connu, répondit M. Trumbull dont la respiration était devenue légè-

rement haletante sur ces derniers mots, après quoi il contracta les lèvres et regarda d'un œil fixe tout autour de lui.

Puis vinrent deux gravures hollandaises, objet des convoitises de M. Toller, et qui lui furent adjugées. On vendit encore d'autres gravures, puis quelques tableaux, et il commença à se faire un mouvement plus actif d'entrées et de sorties dans l'assistance : les uns, ayant acheté ce qu'ils voulaient, s'en allaient ; d'autres arrivaient pour la première fois sur les lieux, ou revenaient d'une visite passagère aux rafraîchissements préparés au milieu de la pelouse sous un kiosque.

M. Bambridge avait envie d'acheter ce kiosque et il semblait prendre plaisir à en visiter fréquemment l'intérieur, comme par un avant-goût de la possession. La dernière fois qu'il en revint, on remarqua qu'il amenait avec lui un nouveau compagnon, étranger à M. Trumbull et au reste du public, mais dont l'extérieur faisait cependant supposer qu'il était parent du maquignon et comme lui « adonné aux plaisirs ». Ses grands favoris, son air d'imposante crânerie, et sa manière de lancer la jambe, en faisaient un personnage frappant, mais son costume noir passablement usé aux coutures amenait cette conclusion fâcheuse qu'il ne devait pas pouvoir s'accorder autant de plaisirs qu'il l'eût souhaité.

– Qui avez-vous donc raccroché là, Bam ? murmura M. Horrock.

– Demandez-le-lui vous-même, repartit M. Bambridge. Il dit qu'il vient d'entrer ici en passant sur la route.

M. Horrock examina l'étranger qui s'appuyait d'une main en arrière sur sa canne, tenait son cure-dents de l'autre et regardait tout autour de lui avec une espèce d'inquiétude

provoquée apparemment par le silence que les circonstances lui imposaient.

Enfin, on apporta le *Repas à Emmaüs,* à l'immense soulagement de Will, car il commençait à être si fatigué de tout le mouvement de cette vente qu'il s'était retiré un peu à l'écart, le dos appuyé au mur, juste derrière le commissaire-priseur. Au moment où il se rapprochait de la table, il aperçut le curieux étranger qui, à sa grande surprise, tenait les yeux fixés sur lui d'une façon marquée. Mais il se vit aussitôt interpellé par M. Trumbull qui en appelait à son jugement.

– Oui, monsieur Ladislaw, oui, cela vous intéresse en votre qualité de *connaissure,* n'est-ce pas ? Il y a du plaisir, continua le commissaire avec une ferveur croissante, à pouvoir montrer un tableau comme celui-ci à une société de dames et de gentlemen, un tableau qui vaudrait n'importe quelle somme pour celui dont les moyens seraient en rapport avec les connaissances. C'est une peinture de l'école italienne, du célèbre Guide, le plus grand peintre du monde, le premier des anciens maîtres. Permettez-moi de vous le dire, messieurs, j'ai vu beaucoup de tableaux des anciens maîtres, et ils sont bien loin d'avoir la valeur de celui-là ; les uns sont plus sombres qu'on ne voudrait, les autres ne représentent pas des sujets de famille. Mais voici un Guide dont le cadre seul vaut plusieurs livres, et que toute lady serait fière d'avoir chez elle. Ce tableau figurerait encore avec honneur dans ce que nous appelons un réfectoire, une institution de charité, si l'un des gentlemen de la Corporation était jaloux de faire preuve de munificence. Faut-il le tourner de votre côté, monsieur ? oui ! – Joseph, tournez-le un peu du côté de M. Ladislaw. M. Ladislaw a été à l'étranger et il sait apprécier la valeur de ces œuvres-là, voyez-vous.

Tous les regards se tournèrent du côté de Ladislaw, qui dit froidement :

– Cinq livres !

Le commissaire-priseur éclata en vives représentations.

– Ah ! monsieur Ladislaw, le cadre seul les vaut. Mesdames et messieurs, pour l'honneur de la ville ! Supposez qu'on découvre un jour qu'un joyau de l'art s'est trouvé parmi nous, dans cette ville, et que personne à Middlemarch ne l'a reconnu, – cinq et sept shillings – et six pence – cinq guinées et dix shillings – Encore, mesdames, encore ! c'est un joyau qu'on a laissé aller à un prix nominal, dira-t-on, parce que le public ne s'y connaissait pas et parce qu'il a été présenté dans des cercles où régnaient… j'allais dire des sentiments bas, mais non ! – Six livres – six guinées – un Guide de premier ordre laissé pour six guinées, c'est une insulte à la religion, mesdames, – cela devrait nous toucher tous, messieurs, comme chrétiens, qu'un sujet pareil fût cédé à si vil prix – six livres dix shillings – sept livres.

Les enchères s'étaient animées et Will continua à y prendre part, se rappelant que mistress Bulstrode désirait vivement le tableau et pensant pouvoir aller jusqu'à douze livres. Mais il lui fut adjugé pour dix guinées, après quoi il se fraya un chemin vers le *bow-window* et disparut. Ayant très chaud et soif, il se décida à aller sous le kiosque demander un verre d'eau. Il n'y restait plus personne et il pria la femme de service de lui chercher un peu d'eau fraîche ; mais, à ce moment même, il eut l'ennui de voir revenir le florissant étranger qui l'avait dévisagé tout à l'heure. Rien que la vue du personnage louche vous donnait déjà chaud par un jour d'été ; Will, à moitié assis sur le bras d'un fauteuil de jardin, évita de le regarder.

Mais cette attitude ne fit pas grande impression sur M. Raffles, notre ancienne connaissance, que rien n'empêchait de s'imposer à l'attention d'autrui, du moment qu'il lui convenait de le faire. Il s'avança de quelques pas, et lorsqu'il fut en face de Will il l'interpella d'une voix forte :

– Excusez, monsieur Ladislaw, votre mère s'appelait-elle bien Sarah Dunkirk ?

Will, bondissant sur ses pieds, recula d'un pas en fronçant le sourcil et répondit d'un ton presque féroce :

– Oui, monsieur, c'était son nom, et qu'est-ce que cela vous fait ?

Chez Will, le premier élan était toujours une réponse directe à la question à lui adressée, en même temps qu'un défi de ce qui en résulterait. Répondre tout d'abord : Qu'est-ce que cela vous fait ? lui eût semblé biaiser, comme s'il se souciait des gens qui pouvaient connaître son origine.

Raffles, de son côté, ne souhaitait nullement la lutte que l'air menaçant de Ladislaw semblait promettre. Ce svelte jeune homme, avec son teint de jeune fille, ressemblait à un chat-tigre prêt à bondir sur lui. En de telles circonstances, le plaisir que prenait M. Raffles à tourmenter son monde faisait relâche.

– Ce n'est pas pour vous offenser, mon bon monsieur, pas pour vous offenser ! Seulement je me souviens de votre mère que j'ai connue jeune fille. Mais c'est à votre père que vous ressemblez, monsieur. J'ai eu le plaisir de voir aussi votre père. Vos parents sont-ils encore en vie, monsieur Ladislaw ?

– Non ! hurla Ladislaw sans changer d'attitude.

– Je serais heureux de vous rendre service, monsieur Ladislaw. Par Jupiter, j'en serais heureux ! Avec l'espoir de vous rencontrer une autre fois !

Là-dessus Raffles, qui avait levé son chapeau en prononçant ces derniers mots, pirouetta sur lui-même et s'en alla. Will le suivit des yeux un moment et put voir qu'il ne rentrait pas dans la salle de vente, mais semblait se diriger du côté de la route. Il se demanda s'il n'avait pas eu tort peut-être de ne pas laisser parler cet homme davantage. Mais non, après tout ! Il préférait ne rien apprendre d'une pareille source.

Cependant, plus tard dans la soirée, Raffles le rejoignit sur la route, et paraissant soit avoir oublié la rudesse de son précédent accueil, soit désirer s'en venger par une condescendance familière, il le salua d'un air jovial et marcha à ses côtés, faisant d'abord quelques réflexions sur l'agrément de la ville et des environs. Will, soupçonnant cet homme d'avoir un peu bu, pensait à la manière de s'en débarrasser, lorsque Raffles lui dit :

– J'ai été moi-même à l'étranger, monsieur Ladislaw. J'ai vu le monde, je baragouinais un peu le français. J'ai été à Boulogne et j'y ai vu votre père. Vous lui ressemblez d'une façon frappante, par Jupiter ! la bouche, le nez, les yeux, les cheveux rejetés en arrière du front tout comme les siens, un peu à la mode étrangère. John Bull ne produit pas beaucoup d'enfants dans ce genre-là. Mais votre père était bien malade quand je l'ai vu, Seigneur ! Seigneur ! avec des mains si transparentes qu'on voyait au travers. Vous n'étiez alors qu'un petit garçon. S'en est-il remis ?

– Non, fit Will sèchement.

– Ah ! bien, je me suis souvent demandé ce qu'était devenue votre mère. Elle s'était enfuie de chez ses parents quand elle était encore jeune fille, une jeune fille au cœur fier, et jolie, par Jupiter ! J'ai su pourquoi elle s'était enfuie, dit Raffles, clignotant de l'œil tout en regardant Will de travers.

– Vous ne pouvez rien savoir de déshonorant sur son compte ! dit Will se retournant vers lui d'un air presque féroce.

– Pas la moindre chose, en effet ! Elle était bien trop respectable, elle-même, pour estimer ses parents. Voilà tout ! – Ici Raffles clignota de nouveau lentement. – Dieu vous bénisse ! Je n'ignorais rien de leurs affaires. Ils étaient un peu dans ce qu'on pourrait appeler la voie respectable du vol – une boutique de grand style. Oh ! c'était de premier ordre ; un magasin où tout s'engouffrait, gros profits et point de pertes. Mais, Seigneur ! Sarah n'en aurait rien su : c'était une brillante jeune fille sortant d'un pensionnat distingué, faite pour devenir la femme d'un lord. Seulement Archie Duncan lui a jeté cette injure au visage par dépit, parce qu'elle ne voulait rien avoir à faire avec lui. Et alors elle a planté là tout ce commerce. J'ai voyagé pour eux, monsieur, en gentleman, avec de beaux appointements ; ils ne se sont pas préoccupés de sa fuite, tout d'abord – c'étaient des gens dévots, monsieur, très dévots, et elle était décidée à monter sur les planches. Le fils vivait encore à cette époque et la fille était en baisse. – Holà ! nous voici au Taureau Bleu. Qu'en dites-vous, monsieur Ladislaw ? Si nous entrions boire un petit verre ?

– Non, je vous souhaite le bonsoir, dit Will enfilant un passage qui menait à Lowick-Gate, et courant presque pour s'éloigner de la portée de Raffles.

Il marcha longtemps sur la route de Lowick, en dehors de la ville, et se réjouit de voir venir l'obscurité étoilée. Il lui semblait qu'on venait, au milieu de huées de mépris, de lui jeter de la boue au visage. Une chose confirmait le récit de cet individu, c'est que sa mère n'avait jamais voulu lui dire pourquoi elle avait quitté sa famille.

Eh bien, à supposer sur sa famille la vérité la plus infamante, en quoi lui, Will Ladislaw, avait-il personnellement moins de droits à l'estime ? Sa mère avait bravé la misère pour se séparer de ses parents. Mais si les amis de Dorothée avaient connu cette histoire, si les Chettam l'apprenaient ! Comme ils seraient forts de leurs soupçons et quel motif bien venu pour eux de le trouver indigne de s'approcher de Dorothée ! Mais, quels que fussent leurs injustes soupçons, il faudrait bien qu'ils finissent par reconnaître que le sang qui coulait dans ses veines était aussi pur de toute bassesse que le leur.

CHAPITRE VIII

Ce même soir, M. Bulstrode, rentrant d'un voyage d'affaires, trouva sa dévouée compagne au-devant de lui dans le vestibule d'entrée ; elle l'attira dans son cabinet particulier.

– Nicolas, dit-elle en fixant sur lui d'un air anxieux ses yeux honnêtes, il est venu ici tantôt un homme bien déplaisant qui demandait à vous voir ; je m'en sens encore toute mal à l'aise.

– Quel genre d'homme, ma chère ? demanda M. Bulstrode, avec la certitude affreuse de ce que serait la réponse.

– Un homme à figure rouge, avec de grands favoris, et des plus impudents dans ses manières. Il s'est présenté comme un vieil ami à vous, disant que vous seriez fâché de ne pas le voir. Il voulait vous attendre ici, mais je lui ai dit qu'il pourrait aller vous trouver demain matin à la banque. Oh ! quel impudent personnage ! Il m'a dévisagée, ajoutant que son ami Nick avait eu de la chance, avec ses femmes. Je ne sais le temps qu'il serait demeuré, si Blucher n'avait par hasard brisé sa chaîne et n'était accouru, car j'étais au jardin, aussi lui ai-je dit : Vous ferez bien de vous en aller, ce chien est très féroce et je ne puis le retenir. Est-il vrai que vous sachiez quelque chose de cet homme ?

– Je crois savoir qui il est, ma chère, dit M. Bulstrode, de sa voix éteinte. Un malheureux de mauvaise vie, que j'ai trop

aidé jadis. Cependant j'aime à croire que vous n'aurez plus l'ennui de sa présence. Il viendra à la banque, et pour mendier sans aucun doute.

Ils n'en dirent pas plus long sur ce sujet jusqu'au lendemain, à l'heure où M. Bulstrode, de retour de la ville s'habilla pour le dîner. Sa femme n'étant pas sûre qu'il fût rentré, ouvrit la porte de son cabinet de toilette, et le vit qui avait ôté son habit et sa cravate, s'appuyant d'un bras sur la commode et regardant distraitement à terre. Il tressaillit d'un mouvement nerveux et leva les yeux lorsqu'elle entra.

– Comme vous avez l'air malade, Nicolas ! Auriez-vous quelque sujet d'ennui ?

– J'ai un fort mal de tête, répondit M. Bulstrode, qui était si fréquemment souffrant que sa femme était toujours prête à croire à cette cause d'abattement.

– Asseyez-vous, et permettez-moi de vous éponger avec du vinaigre.

M. Bulstrode n'avait pas, en réalité, besoin de vinaigre. Mais cette tendre attention lui fit du bien. Quoique toujours poli, il recevait d'habitude très froidement ces genres de services, les considérant comme du devoir de la femme. Mais cette fois, tandis qu'elle était penchée sur lui, occupée à lui baigner les tempes :

– Vous êtes bien bonne, Henriette, fit-il d'une voix qui avait quelque chose de nouveau pour l'oreille de mistress Bulstrode ; elle ne se rendit pas bien compte de ce qu'était ce quelque chose de nouveau, mais sa sollicitude d'épouse se transforma aussitôt en cette pensée rapide qu'il allait peut-être prendre une maladie.

– Avez-vous eu quelque tourment ? dit-elle. Cet homme est-il allé vous trouver à la banque ?

– Oui, c'était bien comme je l'avais supposé. C'est un homme qui aurait pu mieux tourner, à une certaine époque de sa vie. Mais il est tombé aujourd'hui dans l'ivrognerie et la débauche.

– Est-il parti pour de bon ? demanda mistress Bulstrode avec inquiétude ; mais elle s'abstint d'ajouter : il m'a été bien désagréable de l'entendre se dire de vos amis.

En ce moment elle ne voulait rien dire qui eût trahi son sentiment enraciné que les anciennes relations de son mari n'étaient pas tout à fait au niveau des siennes. Non qu'elle en sût grand'chose. Son mari avait commencé par être employé dans une banque ; il était entré ensuite dans ce qu'il appelait le commerce, les affaires de la Cité, il avait acquis, jeune encore, une fortune ; puis il avait épousé une veuve, une dissidente, beaucoup plus âgée que lui. C'était à peu près tout ce qu'elle s'était souciée de savoir, en dehors des lueurs que jetaient les récits de M. Bulstrode sur les tendances religieuses de sa jeunesse, sur son inclination à se faire prédicateur et la part qu'il avait prise aux efforts des missionnaires et des philanthropes. Elle avait foi en lui comme en un homme excellent, dont la piété laïque avait une supériorité particulière. C'était son influence qui l'avait dirigée elle-même vers les choses sérieuses ; c'était grâce à sa part de biens périssables que sa propre situation avait pu s'élever. Mais elle aimait aussi à penser qu'il était heureux sous tous les rapports pour M. Bulstrode d'avoir obtenu la main d'Henriette Vincy dont la famille était irréprochable, considérée à la lumière de Middlemarch, lumière meilleure, assurément, que toutes celles qui pouvaient éclairer les ruelles ou

les cours des chapelles dissidentes de Londres ; et bien qu'une religion sincère fût partout et pour tous le salut, mistress Bulstrode était convaincue qu'il était plus respectable de faire son salut dans l'Église établie. Elle tenait tant à ignorer vis-à-vis d'autrui que son mari avait été un dissident de Londres, qu'elle préférait tenir ce sujet à l'écart, même en lui parlant. Il ne s'en rendait pas moins compte ; il était, en vérité, à certains égards, comme effrayé de cette femme ingénue, dont la piété acquise et la mondanité naturelle étaient également sincères, qui n'avait à rougir de rien, et qu'il avait épousée par suite d'une inclination qui durait encore. Mais ses craintes étaient celles d'un homme jaloux de maintenir sa suprématie reconnue. Perdre l'estime de sa femme, perdre l'estime de tous ceux chez lesquels l'antipathie pour sa personne ne venait pas manifestement de leur haine pour la Vérité, eût été pour lui le commencement de la mort.

Quand elle lui dit :

– Est-il parti pour tout de bon ?

– Oh ! je le crois, répondit-il, s'efforçant de mettre dans sa voix la plus calme indifférence.

Mais, en réalité, M. Bulstrode était loin d'être, sur ce point, dans un état de calme indifférence. Dans sa visite à la banque, Raffles avait laissé voir d'une façon évidente que l'ardeur à tourmenter était presque aussi forte en lui que toute autre avidité. Il avait déclaré très franchement qu'il avait fait un détour pour venir à Middlemarch, tout exprès afin de s'informer de M. Bulstrode et de voir si le pays lui conviendrait pour y vivre. Il avait bien eu à payer quelques dettes de plus qu'il ne comptait, mais les deux cents livres n'étaient pas encore épuisées ; pour le moment il lui suffirait, pour s'en aller, d'un billet de vingt-cinq livres tout sec. Ce

qu'il avait surtout désiré, c'était de voir son ami Nick et sa famille, et de savoir tout ce qui se rapportait à la prospérité d'un homme auquel il était tellement attaché. Dans quelque temps il reviendrait peut-être pour un plus long séjour.

Bulstrode se sentait impuissant. Ni les menaces ni les cajoleries ne pouvaient rien sur cet homme. Il n'y avait pas plus à compter sur ses promesses que sur la crainte qu'on pouvait lui inspirer. Bulstrode, au contraire, avait au cœur la froide certitude que Raffles (à moins que la Providence n'envoyât la mort pour l'en empêcher), reviendrait à Middlemarch avant qu'il fût longtemps. Et cette certitude était une terreur. Ce n'est pas qu'il courût aucun risque de ruine ou de flétrissure judiciaire. Le danger qui le menaçait était de voir révélés au jugement de ses voisins et aux regards confondus de sa femme certains faits de sa vie passée, qui feraient de lui un objet de mépris et d'opprobre pour cette religion avec laquelle il s'était associé avec tant de zèle. La terreur d'être jugé aiguise la mémoire ; elle jette une inévitable clarté sur le passé longtemps déserté, auquel on avait pris l'habitude de ne plus se reporter que d'une manière générale.

Quand la mémoire redevient sensible à la douleur comme une blessure ouverte, le passé coupable d'un homme n'est pas seulement une histoire morte, une préface usée du présent : ce n'est pas une faute dont il s'est repenti et qu'il a secouée de sa vie, c'est une partie frémissante encore de lui-même, lui apportant des frissons et des parfums amers avec les tressaillements d'une honte méritée.

Jour et nuit, sans autre interruption que celle d'un court sommeil qui ne faisait que tisser de ses souvenirs et de ses craintes un présent fantastique, les scènes de sa vie passée

venaient obstinément se placer entre lui et toutes les choses du présent.

Une fois de plus, il se vit jeune employé de banque, agréable de sa personne, aussi habile dans les chiffres qu'éloquent dans son langage et ami des définitions théologiques : membre éminent, malgré sa jeunesse, d'une église calviniste dissidente à Highbury. De nouveau, il s'entendit interpellé sous le nom de frère Bulstrode dans les réunions de prières, il se vit parlant sur les plates-formes où se tenaient les assemblées religieuses, et prêchant dans les maisons particulières. De nouveau il se vit songeant que c'était bien sa vocation de se faire ministre et d'affronter les travaux des missionnaires. C'était là le plus heureux temps de sa vie. C'était le point qu'il eût choisi pour s'y réveiller et constater que le reste n'était qu'un rêve. Les gens parmi lesquels frère Bulstrode s'était fait remarquer n'étaient pas nombreux, mais il l'entouraient de près, et si son influence ne s'exerçait que dans des limites restreintes, il n'en jouissait qu'avec une plus vive satisfaction. Il croyait sans effort à l'œuvre particulière de la grâce au dedans de lui et aux signes par lesquels Dieu marquait qu'il l'avait choisi pour être son instrument spécial.

Puis venait l'époque de transition ; c'était alors le sentiment de joie qu'il avait éprouvé de sa situation nouvelle, de se voir, lui, orphelin, élevé dans une école commerciale de charité, invité à une jolie villa appartenant à M. Dunkirk, l'homme le plus riche de la congrégation. Il devint bientôt un des familiers de la maison, honoré pour sa piété par la femme, apprécié pour ses capacités par le mari, qui devait sa fortune à la prospérité de son commerce dans la Cité et dans le West-End. Ce fut l'origine d'un nouveau courant offert à son ambition, une double voie ouverte à ses projets, qui lui

permettait de concilier l'emploi de dons religieux remarquables avec le maniement de brillantes affaires.

Bientôt se présenta, à n'en pas douter, la voie qui devait le mener au but. Un homme de confiance associé à la maison étant venu à mourir, personne ne parut plus propre à le remplacer que le jeune ami Bulstrode, s'il voulait bien accepter. Il devint ainsi le comptable de confiance de l'affaire. C'était un commerce de prêts sur gages, de l'espèce la plus magnifique en étendue et en profits ; mais, après s'être un peu familiarisé avec cette industrie, Bulstrode se rendit compte que ces profits magnifiques avaient leur source principale dans l'acceptation trop facile de toutes les marchandises offertes, sans souci de leur provenance. Il existait d'ailleurs dans le West-End une succursale dont les trafics ne présentaient rien de bas ni de mystérieux, dont on pût avoir l'idée de rougir.

Il se rappelait ses premiers moments d'hésitation. Ils avaient été secrets et remplis de débats intérieurs. Ils prenaient parfois la forme de la prière. C'était, après tout, une affaire bien établie et qui avait de vieilles racines ; n'est-ce pas chose toute différente d'élever soi-même un palais nouveau pour y débiter des spiritueux, ou bien d'accepter une place dans un établissement existant ? Les profits qu'on retire de la corruption des âmes ! Où peut-on tracer la ligne qui marque l'endroit précis où ils commencent, dans les transactions humaines ? – Et n'était-ce pas la manière employée par Dieu même pour sauver ses élus ? « Tu sais, avait dit alors le jeune Bulstrode, comme le vieux Bulstrode le répétait maintenant, Tu sais combien mon âme est détachée de toutes ces choses, et que je ne les regarde que comme des outils pour cultiver Ton jardin, et l'arracher au désert. »

Les métaphores et les précédents ne manquaient pas. Les expériences particulières, au sens religieux, qui faisaient de la conservation de sa place un service exigé de lui, ne manquaient pas. La perspective d'une fortune s'était déjà ouverte à ses regards et les scrupules de Bulstrode restèrent secrets. M. Dunkirk ne s'était jamais attendu à la moindre hésitation de sa part ; il n'avait jamais imaginé que le commerce eût quelque chose à faire avec l'œuvre du salut. Et la vérité, c'est que Bulstrode commença alors à mener deux vies distinctes. Son activité religieuse ne pouvait être incompatible avec ses affaires, dès qu'il en était venu, à force d'arguments, à se persuader qu'il n'y avait pas incompatibilité.

Ressaisi de nouveau par les influences de ce passé, Bulstrode avait les mêmes justifications sous la main ; les années mêmes n'avaient cessé de les enchevêtrer jusqu'à en faire une masse épaisse et embrouillée comme des amas de toile d'araignée, atténuant sa sensibilité morale ; à mesure enfin que l'âge rendait l'égoïsme plus fort mais moins apte à jouir, son âme se saturait de la conviction qu'il n'avait en tout, agi que pour l'amour de Dieu, demeurant pour son propre compte indifférent aux choses. Et pourtant, s'il pouvait revenir en arrière, à ce point lointain de sa vie, dans la pauvreté de sa jeunesse, alors que le choix lui était ouvert, il suivrait la voie du missionnaire.

Il s'était passé de tristes choses dans la belle villa de Highbury. Depuis bien des années déjà, la fille unique avait fui de la maison, renié ses parents et s'était faite actrice ; puis le fils unique était mort, et peu après, M. Dunkirk. Sa femme, personne simple et pieuse, demeurée seule avec la grande fortune de son mari, dont elle n'avait jamais su exactement l'origine, en était venue à croire en Bulstrode et à

l'adorer innocemment comme les femmes adorent souvent leur pasteur ou leur ministre « fait homme ». Il était naturel qu'au bout d'un certain temps l'idée d'un mariage leur vînt à tous deux. Mais mistress Dunkirk avait des scrupules et des élans de tendresse en pensant à sa fille, qu'on avait longtemps regardée comme morte à Dieu et à ses parents. On savait cette fille mariée, mais on l'avait absolument perdue de vue. La mère, privée de son fils, croyait à l'existence d'un petit-fils et désirait, par un double sentiment, rappeler sa fille auprès d'elle. Si on la retrouvait, il y aurait un emploi tout naturel de sa fortune et d'autant plus large s'il y avait plusieurs petits enfants à pourvoir. Mistress Dunkirk devait s'efforcer de la retrouver avant de se remarier. Bulstrode joignit ses efforts aux siens. Mais après avoir recouru aux annonces et à toute espèce de recherches, la mère finit par croire qu'il était impossible de retrouver sa fille et consentit à se marier sans réserve de fortune. La fille avait cependant été retrouvée ; mais il n'y eut, avec Bulstrode, qu'un homme qui le sût, et cet homme fut payé pour garder le silence et s'éloigner.

Tel était le fait qui maintenant s'imposait à Bulstrode dans sa simple réalité.

Mais, dans ces temps éloignés et même encore aujourd'hui avec ses souvenirs cuisants, il n'avait jamais manqué pour aucun épisode de sa carrière, de raisonnements qui en paraissaient la justification.

Des circonstances providentielles remarquables avaient jusqu'ici paru le sanctionner, lui indiquer le chemin à suivre pour être l'agent de cette Providence, en faisant le meilleur emploi possible d'une grande fortune et en la soustrayant à de mauvais usages. La mort, et d'autres circonstances frap-

pantes telle que la confiance qu'il avait su inspirer à une femme, étaient venues ; et Bulstrode aurait pu s'approprier les paroles de Cromwell : « Appelez-vous cela des événements ordinaires ? Le Seigneur ait pitié de vous ! » Ces événements pouvaient être relativement insignifiants, mais la condition essentielle était là, c'est-à-dire qu'ils étaient en accord avec ses projets. Il lui était facile d'établir ce qu'il devait aux autres, en recherchant quelles étaient les intentions de Dieu à son égard.

Pouvait-il être profitable au service de Dieu qu'une partie considérable de sa fortune passât à une jeune femme et au mari de cette jeune femme, adonnés aux occupations les plus profanes, qui ne pourraient que la gaspiller misérablement, à l'étranger ? des gens, en un mot, qui semblaient être en dehors du sentier des circonstances providentielles ? Bulstrode ne s'était jamais dit d'avance : « On ne retrouvera pas la fille de mistress Dunkirk. » Mais le moment venu il eut soin de tenir son existence cachée, quitte plus tard à adoucir le chagrin de la mère et à la consoler en lui persuadant que la malheureuse jeune femme n'existait probablement plus.

Il y avait des heures où Bulstrode sentait bien la malhonnêteté de sa conduite : mais comment revenir sur ce qu'il avait fait ? Il se livrait à des examens de conscience, se reconnaissait coupable, puis il s'accrochait à l'idée de la rédemption et poursuivait sa carrière d'instrument divin.

Cinq années après, la mort vint encore lui aplanir la route en lui enlevant sa femme. Il retira peu à peu son capital du commerce ; mais il ne fit pas les sacrifices nécessaires pour liquider les vieilles affaires, qui continuèrent encore pendant treize ans avant de cesser définitivement. Pendant ce temps Nicolas Bulstrode avait employé discrètement ses

cent mille livres, et était devenu un homme important, solidement établi dans la province : banquier, homme d'Église, bienfaiteur public, intéressé encore dans un certain nombre d'entreprises commerciales bien choisies. Et maintenant qu'il avait joui sans trouble de la considération publique pendant près de trente ans, que tout ce qui avait précédé cette considération était depuis longtemps endormi au fond de sa conscience, ce passé s'était levé tout à coup et avait submergé son âme, sous l'irruption terrible d'une sensation nouvelle écrasant de son poids la faible créature.

Cependant, il avait appris dans son entretien avec Raffles un fait de la dernière importance, un fait qui entra pour une grosse part dans la lutte que se livraient ses désirs et ses terreurs. Ce fut là qu'il crut voir un moyen de salut spirituel, peut-être même de salut temporel.

Le salut spirituel était chez lui un besoin inné. On voit de grossiers hypocrites qui affectent volontairement des croyances et des émotions pour le seul plaisir de tromper le public, mais Bulstrode n'était pas de ces gens-là. Chez lui les désirs avaient été plus forts que les convictions théoriques, et il s'était toujours excusé d'avoir cédé à ses désirs en les associant avec ses croyances d'une façon qui le satisfaisait. Si c'est là de l'hypocrisie, c'est une manière d'agir qui se montre à l'occasion chez nous tous, à quelque confession que nous appartenions.

Les services qu'il pouvait rendre à la cause de la religion avaient été pendant toute sa vie le motif qu'il alléguait à ses propres yeux pour expliquer le sens de sa conduite. C'était le motif qu'il avait mis en avant dans ses prières.

Pouvait-on faire d'une belle situation et d'une belle fortune un meilleur emploi qu'il n'en avait l'intention ? Qui

pouvait le surpasser en horreur de soi-même et en exaltation pour la cause de Dieu ? Et pour M. Bulstrode la cause de Dieu était quelque chose de très distinct de la droiture de sa conduite ; elle l'aidait à bien discerner les ennemis de Dieu, qui ne devaient être employés que comme instruments, et qu'il valait mieux, autant que possible, tenir à l'écart de la fortune et de l'importance qu'elle procure.

Les actions avec lesquelles il s'était réconcilié, parce qu'elles faisaient de lui un instrument plus puissant de la gloire divine allaient-elles devenir la cible des railleurs et l'obscurcissement de cette gloire ? Si telle était la décision de la Providence, il était donc chassé du temple comme un homme qui aurait apporté des offrandes impures.

Il murmurait depuis longtemps des paroles de repentir. Mais aujourd'hui était venu un repentir d'une saveur plus amère, et une Providence menaçante le menait à un genre d'expiation qui n'était pas une simple affaire de doctrine. Le tribunal divin avait changé d'aspect pour lui ; l'humiliation de soi-même ne suffisait plus, il fallait apporter en main la restitution. C'était en réalité devant son Dieu que Bulstrode allait tenter la seule restitution qui semblât possible : une grande terreur avait saisi son être, et l'approche brûlante de la honte éveillait en lui un nouveau besoin spirituel. Jour et nuit, tandis que son passé ressuscité créait au dedans de lui une conscience du bien et du mal, il se demandait par quels moyens il pourrait retrouver la paix et la confiance, par quels sacrifices il pourrait arrêter la verge du châtiment. Dans ces instants de terreur, sa conviction était que, s'il faisait spontanément quelque bonne action, Dieu lui épargnerait les conséquences de ses actions mauvaises.

Il avait vu Raffles s'en aller pour tout de bon sur la diligence de Brassing, et c'était un soulagement momentané. Ce départ éloignait l'oppression d'une terreur immédiate, mais ne mettait pas fin à la lutte intérieure de l'âme ni au besoin de s'assurer une sauvegarde. Il prit enfin une résolution pénible et écrivit à Will Ladislaw, le priant de se trouver « Aux Bosquets » ce même soir à neuf heures pour une entrevue particulière. Will n'avait pas été autrement surpris de recevoir cette missive qu'il rattachait à quelques nouveaux projets concernant le *Pionnier*. Mais, à son entrée dans le cabinet de M. Bulstrode, il fut frappé de l'expression de douloureuse fatigue qui se lisait sur le visage du banquier et il allait lui dire : « Êtes-vous malade ? » quand, s'arrêtant dans son premier mouvement, il s'informa seulement de mistress Bulstrode, demandant si elle était satisfaite du tableau acheté pour elle.

– Merci, elle est très satisfaite. Elle est sortie avec ses filles ce soir. Je vous ai prié de venir, monsieur Ladislaw, parce que je désire vous faire une communication très intime, je dirai même dont la nature confidentielle doit vous être sacrée. Je présume que rien n'a jamais été plus loin de votre esprit que d'imaginer qu'il y avait eu dans le passé des liens qui rattachassent votre histoire à la mienne.

Will éprouva quelque chose comme un choc électrique. Il était déjà dans un état de sensibilité aiguë et d'agitation à peine apaisée, au sujet de certains liens du passé, et ses pressentiments ne furent pas d'une nature agréable. Tout cela ressemblait aux fluctuations d'un rêve, comme si l'action entamée par cet étranger loquace et bouffi se continuait par cet emblème de respectabilité, aux yeux pâles et à l'air malade, dont la voix éteinte et le formalisme doucereux

de langage lui semblaient pour le moment presque aussi repoussants que le contraste dont il se souvenait.

Il répondit avec un changement d'expression visible :

– Non certainement, rien.

– Vous voyez devant vous, monsieur Ladislaw, un homme profondément frappé. N'étaient les exigences de ma conscience et le sentiment que je suis à la barre du tribunal de Celui qui ne voit pas comme voient les hommes, rien ne m'obligerait à vous faire la révélation pour laquelle je vous ai prié de venir ici ce soir. À ne considérer que les lois humaines, vous n'avez aucun droit sur moi.

Will était encore plus mal à l'aise qu'étonné. M. Bulstrode s'était tu, appuyant la tête sur sa main et regardant à terre. Mais fixant alors son regard scrutateur sur Will il continua :

– On m'a dit que le nom de votre mère était Sarah Dunkirk et qu'elle s'était enfuie de chez ses parents pour se faire actrice. On m'a dit aussi que votre père était, à une certaine époque, très affaibli par la maladie. Oserais-je vous demander si vous pouvez confirmer ces faits ?

– Oui, ils sont tous deux exacts, dit Will frappé de l'ordre de cette enquête, qu'on se serait attendu à voir précéder les allusions premières du banquier.

Mais M. Bulstrode avait suivi l'ordre de ses émotions ; il ne doutait plus que l'heure d'une opportune restitution ne fût venue, et l'attitude de pénitence devait détourner de lui le châtiment.

– Connaissez-vous quelques particularités relatives à la famille de votre mère ? continua-t-il.

– Non, elle n'aimait pas à en parler. C'était une très noble et très respectable femme, dit Will presque avec colère.

– Je ne veux rien alléguer contre elle. Vous a-t-elle jamais, à aucun propos, parlé de sa mère ?

– Je lui ai entendu dire que sa mère ignorait sans doute la raison de sa fuite. Elle disait « Pauvre mère ! » d'un ton de pitié.

– Cette mère est devenue ma femme, dit Bulstrode. Puis il s'arrêta un moment avant de continuer : – Vous avez un droit sur moi, monsieur Ladislaw, comme je le disais tout à l'heure, non un droit légal, mais un droit que ma conscience reconnaît. Je me suis enrichi par ce mariage, résultat qui n'aurait certainement pas été atteint, certainement pas à ce degré, si votre grand'mère avait retrouvé sa fille. Cette fille, à ce qu'il paraît, n'est plus en vie !

– Non, dit Will, sentant le soupçon et la répugnance s'éveiller si fortement en lui que, sans savoir au juste ce qu'il faisait, il prit son chapeau qu'il avait posé à terre et se leva.

L'impulsion de son cœur était de repousser ce lien qui venait de lui être révélé.

– Asseyez-vous, je vous prie, monsieur Ladislaw. Vous êtes saisi, sans doute, de la soudaineté de cette découverte. Mais j'implore votre patience pour un homme déjà courbé sous le poids de l'épreuve.

Will reprit sa place, éprouvant une pitié mêlée de mépris pour cette volontaire humiliation d'un homme d'âge.

– Mon intention est, monsieur Ladislaw, de réparer le tort qui a été fait à votre mère. Je sais que vous êtes sans for-

tune, et je désire vous faire jouir, dans une juste proportion, d'un bien qui vous appartiendrait sans doute déjà entièrement, si votre grand'mère avait été certaine de l'existence de votre mère, et si elle avait pu la retrouver.

M. Bulstrode se tut. Il sentait qu'il accomplissait une œuvre remarquable de conscience scrupuleuse sans le jugement de son auditeur, et un acte de pénitence aux yeux de Dieu. Il n'avait pas de clef qui lui permît de pénétrer l'état d'esprit de Will Ladislaw. Mais celui-ci était encore ému des trop claires allusions de Raffles, et l'attente de révélations qu'il eût été heureux de faire disparaître dans l'ombre ne faisait que stimuler sa rapidité naturelle de pénétration. Il fut quelques instants sans parler. M. Bulstrode, qui à la fin de son discours avait fixé les yeux à terre, les releva avec un regard scrutateur que Will rencontra tout droit.

Il répondit :

– Je suppose que vous connaissiez l'existence de ma mère et que vous saviez où on aurait pu la retrouver ?

Bulstrode tressaillit et un frémissement visible passa sur son visage et sur ses mains. Il n'était absolument pas préparé à voir ses avances accueillies de cette manière, ou à se trouver forcé d'aller dans ses aveux plus loin qu'il ne l'avait jugé nécessaire. Mais il n'osa pas mentir, il sentit tout à coup qu'il n'était plus sûr du terrain sur lequel il s'était avancé d'abord avec quelque confiance.

– Je ne nierai pas que vos conjectures soient justes, répondit-il avec une hésitation dans la voix. Et je désire vous faire réparation, comme au seul être en vie qui ait souffert un dommage par ma faute. Vous entrez, je l'espère, monsieur Ladislaw, dans mes intentions, qui se rapportent à des droits

plus élevés que de simples droits humains et qui, ainsi que je l'ai dit déjà, sont absolument indépendants de toute contrainte légale. Je suis prêt à réduire mes revenus et les espérances de ma famille, en m'engageant à vous faire, ma vie durant, une rente de cinq cents livres, et à vous en laisser le capital à ma mort, voire même à faire plus encore, si plus était réellement nécessaire pour vous venir en aide dans quelque louable entreprise.

M. Bulstrode était entré dans ces détails avec l'espoir qu'ils agiraient fortement sur Ladislaw et effaceraient tous ses autres sentiments dans une acceptation reconnaissante.

Mais Will avait l'air résolu et nullement touché. Avançant la lèvre avec dédain et les doigts enfoncés dans ses poches de côté, il reprit avec fermeté :

– Avant de répondre en aucune façon à vos propositions, monsieur Bulstrode, je dois vous prier à mon tour de répondre à une ou deux questions : Étiez-vous engagé dans cette affaire, qui a été l'origine de la fortune dont vous parlez ?

– Oui, fit M. Bulstrode, convaincu que Raffles lui avait déjà tout dit.

– Et cette affaire était-elle, ou n'était-elle pas d'une nature infamante, et en admettant qu'elle eût été jugée par un tribunal, aurait-on envoyé aux galères ceux qui y étaient intéressés ?

Will parlait avec une tranchante amertume. Il se sentait poussé à faire ses questions sans ménagements.

Bulstrode rougit d'une colère difficile à réprimer. Il s'était préparé à une scène d'humiliation de lui-même ; mais

son orgueil intense et son habitude de domination l'emportèrent sur le repentir et même sur la crainte, quand ce jeune homme, dont il avait eu l'intention de devenir le bienfaiteur, se tourna vers lui comme un juge.

– L'affaire était établie avant que je m'en occupasse, monsieur, et d'ailleurs il ne vous appartient pas d'ouvrir une semblable enquête, répondit-il sans élever la voix, mais avec un bref accent de défi.

– Pardon, dit Will, se levant de nouveau le chapeau à la main ; c'est à moi qu'il appartient de vous faire ces questions, du moment que j'ai à décider s'il me convient d'entrer en négociations avec vous et d'accepter votre argent. Il m'importe de garder mon honneur intact. Il m'importe de n'avoir pas de flétrissure sur ma naissance et ma famille. Et maintenant je découvre qu'il existe une flétrissure contre laquelle je ne puis rien. Ma mère l'a senti et a tâché d'en rester aussi pure que possible, je tâcherai de faire comme elle. Vous garderez votre argent mal acquis. Si j'avais une fortune à moi, je la donnerais volontiers à quiconque pourrait réfuter ce que vous venez de me dire. Ce dont j'ai à vous remercier, c'est d'avoir gardé cet argent jusqu'à ce jour, où il m'est possible de le refuser. Le sentiment d'être un gentleman ne devrait faire qu'un avec le sentiment d'être un homme. Bonsoir, monsieur.

Bulstrode allait parler, mais Will, dans sa prompte résolution, fut en un instant hors de la chambre, et l'instant d'après la porte du vestibule se refermait sur lui. Il était en proie à un sentiment de révolte trop passionné contre cet héritage de honte qui venait de lui être révélé, pour se demander s'il n'avait pas été trop dur envers Bulstrode, trop arrogamment implacable envers un homme de soixante ans

qui faisait des efforts de réparation, alors que le temps les avait rendus vains.

Un tiers, présent à cette scène, n'aurait su comprendre dans leur profondeur l'impétuosité du refus de Ladislaw et l'amertume de ses paroles. Nul autre que lui-même ne savait combien tout ce qui touchait le sentiment de son honneur se rattachait immédiatement pour lui à ses rapports avec Dorothée et à la conduite de M. Casaubon envers lui. Et dans le flot d'impulsions qui lui fit rejeter l'offre de Bulstrode, se mêlait cette pensée qu'il lui eût été impossible de jamais avouer à Dorothée qu'il l'eût acceptée.

Quant à Bulstrode, après le départ de Will, il subit une réaction violente et pleura comme une femme. C'était la première fois qu'il avait rencontré en face une expression de mépris de la part d'un homme plus haut placé que Raffles ; et ce mépris se répandant comme du venin dans tout son être, il ne restait plus de place sensible aux consolations. Cependant il allait falloir se retrancher déjà le soulagement de pleurer. Sa femme et ses filles ne tardèrent pas à rentrer d'une conférence faite par un missionnaire, et celles-ci exprimèrent tous leurs regrets que leur père n'eut pas entendu lui-même les choses intéressantes qu'elles essayèrent de lui répéter.

CHAPITRE IX

Will Ladislaw ne songeait plus maintenant qu'à revoir Dorothée et à quitter aussitôt après Middlemarch. Le lendemain de son entretien avec Bulstrode, il écrivit dès le matin à Dorothée une courte lettre, lui disant que différentes raisons l'avaient retenu dans le pays plus longtemps qu'il ne pensait, et lui demandant la permission de se rendre une fois encore à Lowick, à l'heure qu'elle voudrait bien lui indiquer et dans le plus bref délai possible, étant pressé de partir, mais ne voulant pas le faire avant d'avoir obtenu d'elle cette entrevue. Il laissa sa lettre au bureau avec ordre au messager de la porter à Lowick-Manor et d'attendre la réponse.

Ladislaw comprenait ce qu'il y avait de gauche à demander ce dernier entretien. Ses adieux avaient déjà été faits une fois en présence de sir James Chettam et annoncés au maître d'hôtel comme définitifs. C'est certainement une épreuve pour la dignité d'un homme que de se montrer, alors qu'il ne devait plus revenir. Un premier adieu a quelque chose de pathétique, mais revenir pour un second, c'est presque un sujet de comédie, et il n'était même pas impossible que des railleries amères circulassent dans le public à propos des motifs qui avaient retardé le départ de Ladislaw.

Il tenait cependant à faire comprendre à la jeune femme que c'était pour des raisons sérieuses qu'il souhaitait ce rendez-vous. Lorsque, dernièrement, il avait pris congé d'elle, il ignorait certains faits qui changeaient l'aspect de leurs rapports mutuels et créaient entre eux une séparation plus com-

plète qu'il ne l'avait pensé. Il ne savait rien de la fortune personnelle de Dorothée et, peu habitué qu'il était à réfléchir à ces sortes de choses, il tenait pour assuré, d'après les dispositions de M. Casaubon, que, pour Dorothée, l'épouser lui, Will Ladislaw, c'était consentir par là même à l'abandon de sa fortune entière. Il ne pouvait le désirer, même au plus secret de son cœur, même si elle eût été prête, pour l'amour de lui, à se résigner à un si dur changement de vie. Et cette nouvelle blessure enfin qu'il avait reçue des révélations de Bulstrode sur la famille de sa mère ! des révélations de cette nature, si on venait à les connaître, ne seraient-elles pas une raison de plus pour les amis de Dorothée de le regarder de haut comme absolument au-dessous d'elle ? Le secret espoir qu'il pourrait revenir au bout de quelques années, avec la conscience d'une valeur personnelle équivalente à la fortune de Dorothée, ne lui semblait plus à présent que la continuation chimérique d'un rêve. Ce changement dans ses vues d'avenir le justifierait sûrement de prier Dorothée de le recevoir une fois encore.

Mais Dorothée n'était plus chez elle lorsqu'on y apporta le billet de Will. Une lettre de son oncle venait de lui annoncer son retour dans une semaine environ, et elle s'était rendue le matin à Freshitt, pour y porter la nouvelle et pour revenir ensuite à la Grange donner quelques ordres dont son oncle l'avait chargée, pensant, comme il disait, « qu'un peu d'occupation de ce genre était une bonne chose pour une veuve ».

Sir James, rassuré du côté de Dorothée, n'avait pas pour cela cessé de surveiller les mouvements de Ladislaw, dont le séjour à Middlemarch, prolongé pendant deux mois après l'annonce d'un départ immédiat, était bien de nature à aigrir ses soupçons, tout au moins à justifier son aversion pour ce

jeune personnage. Mais ce que venait de lui apprendre son confident, M. Standish, chargé de ce service d'informations, lui offrait enfin, tout en justifiant ses soupçons, le moyen de supprimer tout danger pour Dorothée.

Nous sommes tous sujets, sous l'empire de circonstances inhabituelles, à nous montrer très différents de nous-mêmes. Le bon sir James était ce matin-là si différent de lui-même, qu'il se montrait anxieux jusqu'à l'irritabilité de s'entretenir avec Dorothée, d'un sujet qu'il évitait d'ordinaire, comme s'il eut été honteux pour lui et pour elle d'en parler. Célia ne pouvait lui servir d'intermédiaire, il ne voulait pas qu'elle connût le genre de commérages qui le préoccupait, et, avant l'arrivée impromptue de Dorothée, il avait fait son possible pour imaginer comment, avec sa timidité et son peu d'éloquence, il pourrait jamais arriver à lui faire sa communication. La présence inattendue de sa belle-sœur mit le comble à son trouble (il était si peu dans ses facultés de dire facilement quelque chose de désagréable), mais le désespoir lui suggéra une ressource : il envoya le groom, à cheval sans selle, à travers le parc, avec un billet au crayon pour mistress Cadwallader, qui, connaissant déjà le commérage en question, ne croirait pas se compromettre en y insistant dans la mesure du nécessaire.

On retint Dorothée sous le prétexte que M. Garth, qu'elle devait voir, était attendu au hall d'un instant à l'autre, et elle causait encore avec Caleb au jardin, lorsque sir James, guettant l'arrivée de la femme du recteur, la vit venir enfin et l'accueillit avec les explications et sous-entendus nécessaires.

– Assez ! je comprends, dit mistress Cadwallader, vous resterez blanc de tout. Moi, je suis déjà assez moricaude pour ne plus craindre de me noircir.

– Je ne veux pas dire que cela ait vraiment de l'importance, dit sir James, ne tenant pas à ce que mistress Cadwallader comprît trop bien. Seulement, il faut faire entendre à Dorothée qu'il y a telles raisons pour lesquelles elle ne doit plus le recevoir, et je ne puis réellement pas le lui dire ainsi. La chose se fera plus facilement, venant de vous.

Elle se fit très facilement, en effet. Quand Dorothée quitta Caleb et vint à leur rencontre, il se trouva que mistress Cadwallader avait traversé le parc par le plus simple des hasards, tout juste pour bavarder avec Célia de son bébé en bonne mère de famille.

– Et M. Brooke allait donc revenir ! Délicieux ! Et il fallait espérer qu'il revenait bien guéri de la fièvre parlementaire et des affaires du *Pionnier*. À propos du *Pionnier,* quelqu'un avait prophétisé qu'on allait le voir bientôt, comme un dauphin expirant, passer par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, faute de savoir que devenir maintenant que le jeune protégé de M. Brooke, le brillant Ladislaw, était parti ou sur le point de partir. Sir James le savait-il ?

Ils marchaient tous trois lentement le long des allées, et sir James, se détournant pour frapper un arbuste d'un coup de sa cravache, répondit qu'il avait bien entendu dire quelque chose de semblable.

– Absolument faux ! reprit mistress Cadwallader. Il n'est ni parti ni apparemment sur le point de partir. Le *Pionnier* garde sa couleur et M. Orlando Ladislaw est en train de faire un beau scandale gros bleu, en roucoulant tout le jour avec

la femme de votre M. Lydgate, une bien jolie femme, à ce qu'on dit. Il paraîtrait qu'on n'entre jamais dans la maison sans trouver le jeune homme étendu sur le tapis de la cheminée ou vocalisant au piano. Mais n'est-ce pas toujours un assez vilain monde que ces gens des villes d'industrie ?

– Vous avez commencé par dire qu'un de ces bruits était faux, mistress Cadwallader, et je crois que celui-ci ne l'est pas moins, dit Dorothée avec une énergie où se sentait l'indignation, au moins y a-t-il là, j'en suis sûre, une fausse interprétation. Je ne puis souffrir qu'on dise du mal de M. Ladislaw, on n'a déjà été que trop injuste envers lui.

Quand Dorothée était profondément émue, elle était bien indifférente à ce qu'on pourrait penser de ses sentiments, et, en admettant qu'elle y eût réfléchi, elle aurait trouvé lâche, en entendant calomnier Will, de garder le silence par peur d'être elle-même mal comprise. Le sang lui était monté au visage et ses lèvres tremblaient.

Sir James, en la regardant, se repentit de son subterfuge, mais mistress Cadwallader, à la hauteur de toutes les circonstances, s'écria en levant les bras :

– Le ciel le veuille, ma chère ! Puissent toujours, veux-je dire, être faux tous les vilains rapports sur qui que ce soit ! Mais c'est une pitié que ce jeune Lydgate ait épousé une de ces filles de Middlemarch. Étant donné qu'il est le fils de quelqu'un, il aurait pu trouver une femme avec un bon sang dans les veines et pas trop jeune, qui se serait accommodée aux exigences de sa profession. Voilà, par exemple, Clara Harfager, dont les amis ne savent que faire et qui a une dot. Et puis, nous aurions pu la recevoir chez nous. Cependant, il ne sert à rien d'être sage pour les autres. Où donc est Célia ? Rentrons, voulez-vous ?

– Moi, je pars pour Tipton, dit Dorothée avec quelque hauteur. Adieu !

Sir James ne trouva rien à lui dire en l'accompagnant jusqu'à sa voiture. Il était très mécontent du résultat d'un artifice qui lui avait causé à l'avance une certaine humiliation secrète.

Dorothée passa en voiture entre les haies couvertes de baies sauvages et les champs de blé moissonnés, ne voyant et n'entendant rien autour d'elle. Les larmes étaient venues à ses yeux et roulaient le long de ses joues, mais elle ne le savait pas. Il lui semblait que le monde devenait laid et haïssable et qu'elle n'y voyait pas de place pour la confiance de son cœur. « Ce n'est pas vrai ! ce n'est pas vrai ! » disait une voix intérieure qu'elle écoutait parler. Mais en même temps un souvenir, auquel s'était toujours rattachée une vague inquiétude, revenait obstinément s'imposer à son cœur : le souvenir de ce jour ou elle avait trouvé Will Ladislaw avec mistress Lydgate et où elle avait entendu le piano accompagner sa voix.

« Il disait qu'il ne ferait jamais rien que je pusse désapprouver, je voudrais lui avoir dit que je désapprouvais cela, se disait à elle-même la pauvre Dorothée, partagée entre un sentiment de colère contre Will et le besoin passionné de le défendre. Ils essayent tous de le noircir à mes yeux, mais je ne me plaindrai de rien, tant qu'il ne sera pas en faute. J'ai toujours eu confiance en lui. »

En s'apercevant que la voiture entrait sous la voûte de la Grange, elle porta vivement son mouchoir à son visage, et se mit à songer à ses commissions.

Le cocher demanda la permission d'aller faire réparer un fer à l'un de ses chevaux ; et Dorothée, ayant quelque temps à elle pour se reposer, ôta ses gants et son chapeau ; appuyée contre une statue dans le vestibule, elle resta à parler à la femme de charge.

– Mistress Kell, dit-elle enfin, j'ai une heure à passer ici. Je vais aller à la bibliothèque et y noter pour vous quelques instructions de la part de mon oncle. Voulez-vous bien m'ouvrir les volets ?

– Les volets sont ouverts, madame, dit mistress Kell en suivant Dorothée qui s'était avancée tout en parlant. M. Ladislaw y est venu pour chercher quelque chose.

Will était venu chercher un portefeuille rempli d'esquisses qu'il n'avait pas retrouvées au moment de quitter la Grange et qu'il ne se souciait pas de laisser derrière lui.

Le cœur de Dorothée sembla se retourner soudain, comme si un coup venait de lui être porté, mais elle ne trahit pas d'émotion : en réalité l'idée que Will était là la comblait de joie, comme la vue de quelque objet précieux perdu et retrouvé. Arrivée près de la porte, elle dit à mistress Kell :

– Entrez d'abord et dites-lui que je suis là.

Will avait retrouvé son portefeuille et l'avait déposé sur la table à l'autre extrémité de la chambre pour passer en revue ses esquisses, se complaisant à regarder ces mémorables œuvres d'art, dont le rapport avec la nature avait un sens trop obscur pour Dorothée. Il souriait encore à cette idée et se hâtait de mettre les dessins en ordre, en pensant qu'il trouverait peut-être une lettre d'elle l'attendant à Middlemarch, quand mistress Kell qui s'était approchée tout près de lui, lui dit :

– Voici mistress Casaubon, monsieur.

Will se retourna tout d'un coup, et l'instant d'après Dorothée entrait. Ils s'abordèrent au moment où mistress Kell refermait la porte derrière elle. Ils se regardèrent et quelque chose qui les empêchait de parler dominait le mutuel sentiment de leur cœur. Ce n'était pas la confusion qui les tenait silencieux, car ils sentaient tous deux que la séparation était proche, et il n'y a pas place pour la fausse honte dans une triste séparation. Elle se dirigea machinalement vers la chaise de son oncle, près de la table à écrire, et Will, après l'avoir avancée un peu pour qu'elle s'y assît, s'éloigna de quelques pas et se tint debout en face d'elle.

– Asseyez-vous, je vous prie, dit Dorothée, croisant ses mains sur ses genoux. Je suis bien heureuse que vous vous soyez trouvé ici.

Will se disait que son visage avait exactement la même expression que lorsque, pour la première fois, elle lui avait tendu la main à Rome ; son bonnet de veuve, fixé à son chapeau, avait été enlevé du même coup, et il voyait bien qu'elle venait de pleurer. Mais la colère qu'elle avait éprouvée d'abord dans son agitation s'était dissipée à la vue de Ladislaw. Elle s'était habituée, dès qu'ils se trouvaient vis-à-vis l'un de l'autre, à ressentir toujours cette confiance et cette heureuse liberté du cœur qui viennent d'une mutuelle sympathie ; et comment les paroles des autres auraient-elles pu changer cela tout d'un coup ? Laissons résonner encore une fois la musique qui a le pouvoir de s'emparer de notre être, et de remplir pour nous l'atmosphère de joie, et qu'importe que d'autres la critiquent, au moment où nous allons cesser de l'entendre ?

– J’ai envoyé aujourd’hui une lettre à Lowick-Manor vous demandant la permission de vous voir, commença Will, s’asseyant en face d’elle. Je suis à la veille de partir, et je ne pouvais m’en aller sans vous parler encore une fois.

– Je croyais que nous nous étions définitivement quittés quand vous êtes venu à Lowick, il y a déjà bien des semaines. Vous comptiez partir tout de suite, dit Dorothée, la voix un peu tremblante.

– Oui, mais alors j’ignorais des choses que j’ai apprises depuis, des choses qui ont changé mes sentiments pour l’avenir. Lorsque je vous vis alors, je rêvais de pouvoir revenir un jour. Je ne crois pas maintenant que je le puisse jamais.

Will s’arrêta.

– Et vous désirez me dire pourquoi ? demanda Dorothée timidement.

– Oui, dit Will impétueusement, rejetant la tête en arrière et se détournant d’elle, le visage empourpré d’une colère subite. Je dois certainement le désirer. J’ai été grossièrement insulté à vos yeux et à d’autres yeux encore. Une basse imputation a attaqué mon honneur. Je veux que vous sachiez que dans aucune circonstance je ne me suis abaissé… que dans aucune circonstance je n’aurais donné à personne le droit de prétendre que je recherchais la fortune, sous prétexte de chercher… autre chose. Il n’y avait pas besoin d’autre sauvegarde contre moi. La fortune en était une suffisante.

Will se leva en prononçant ces derniers mots, et se mit à marcher, sans savoir de quel côté de la chambre il allait ; il s’approcha ainsi de l’embrasure d’une fenêtre voisine ; c’était

auprès de cette fenêtre, ouverte aujourd'hui comme elle l'était alors, qu'ils étaient restés tous deux, Dorothée et lui, à causer ensemble un an auparavant, à peu près à la même époque. Tout son cœur applaudissait à l'indignation de Will ; elle n'avait qu'un désir, le convaincre qu'elle ne lui avait jamais fait tort ; et il semblait s'être détourné d'elle, comme si elle aussi faisait partie de ce monde inhospitalier.

– Il serait très cruel à vous de supposer que je vous aie jamais attribué aucune attention basse, commençait-elle.

Puis, avec sa chaleur naturelle, désirant plaider sa cause auprès de lui, elle se leva et vint se mettre devant lui, près de la fenêtre, à sa place d'autrefois :

– Pouvez-vous penser que j'aie jamais cessé de croire en vous ?

Will, la voyant là, tressaillit et se recula de la fenêtre en évitant son regard. Dorothée fut froissée de ce mouvement qu'elle attribua au même sentiment qui avait tout à l'heure inspiré sa colère. Elle était prête à lui dire que tout cela était aussi pénible pour elle que pour lui, et qu'elle était impuissante à y rien faire ; mais ces étranges particularités de leurs rapports, qu'aucun d'eux ne pouvait librement expliquer, la retenaient toujours par la crainte d'en trop dire. En cet instant, elle ne croyait pas que dans aucune circonstance Will eût souhaité de l'épouser, et elle craignait de laisser échapper une parole qui aurait pu le laisser entendre. Elle dit seulement d'un air grave en revenant au dernier mot qu'il avait prononcé :

– Je sais bien qu'on n'a jamais eu besoin d'aucune sauvegarde contre vous.

Will ne répondit pas. Dans le mouvement tumultueux de ses sentiments, ces mots d'elle lui parurent cruellement indifférents. Sa première explosion de colère passée, il pâlit et son visage prit une expression de douleur et de tristesse. Il alla à la table et referma son portefeuille, tandis que Dorothée le regardait à distance. Ils perdaient ainsi dans un misérable silence les derniers moments qu'ils avaient à passer ensemble. Que pouvait-il dire, puisque le sentiment qui était devenu malgré lui le plus puissant de son âme était son amour passionné pour elle, et qu'il s'interdisait de l'avouer ? Que pouvait-elle lui dire, puisqu'elle ne pouvait l'aider en rien, forcée qu'elle était de conserver la fortune qui aurait dû lui appartenir ; puisque aujourd'hui il ne semblait pas répondre comme de coutume à sa confiance entière et à son affection ?

Will se rapprocha enfin de la fenêtre.

– Il faut que je parte, dit-il avec cette expression particulière des yeux qui accompagne quelquefois un sentiment amer, comme s'ils s'étaient fatigués et brûlés à regarder une lumière de trop près.

– Que ferez-vous de par le monde ? dit Dorothée timidement. Vos intentions sont-elles encore les mêmes que la dernière fois que nous nous sommes dit adieu ?

– Oui, dit Will comme désireux de ne pas insister. Je me mettrai à la première occupation qui se présentera. Je suppose qu'on finit par prendre l'habitude d'avancer dans la vie sans bonheur et sans espoir.

– Oh ! quelles tristes paroles ! dit Dorothée qui se sentait prête à éclater en sanglots. Puis, essayant de sourire, elle

ajouta : Nous convenions d'ordinaire que nous avions tous deux le défaut de nous exprimer avec trop de violence.

– Je ne me suis pas exprimé avec trop de violence, cette fois, dit Will s'appuyant à l'angle du mur. Il y a des épreuves par lesquelles l'homme ne passe qu'une fois en sa vie ; et il faut qu'il sache, tôt ou tard, que le meilleur de l'existence est fini pour lui. J'en aurai fait, bien jeune encore, l'expérience. Voilà tout. Ce qui m'est plus cher que nulle autre chose au monde m'est absolument interdit, et cela non seulement parce que c'est en dehors de ma portée, mais, lors même que ce serait à ma portée, interdit par ma fierté et mon honneur, par tout ce qui fait que je me respecte. Et, après, je m'en irai par la vie comme un homme qui aurait entrevu le ciel dans un moment d'extase.

Will se tut. Dorothée ne pouvait pas ne pas le comprendre ; en réalité, il sentait qu'il se contredisait et manquait à sa conscience en lui parlant si clairement. Et cependant, dire à une femme qu'on ne la rechercherait jamais, pouvait-on de bonne foi appeler cela rechercher la main d'une femme ? Il faut convenir que c'était une manière de l'autre monde de lui faire la cour.

Mais à l'imagination de Dorothée parcourant rapidement le passé, une autre image venait d'apparaître. La pensée qu'elle était pour Will ce qu'il avait de plus cher au monde la fit palpiter un instant ; puis le doute succéda à cette plénitude de joie. Le souvenir des rares et courts instants où ils s'étaient trouvés ensemble pâlit et s'effaça devant un autre souvenir. Combien plus fréquents avaient été les rapports de Will et d'une autre personne avec laquelle il avait vécu en continuelle intimité à Middlemarch ! Tout ce qu'il venait de dire pouvait se rapporter à cette autre liaison, et tout ce qui

s'était passé entre lui et elle-même pouvait bien n'être dû qu'à la simple amitié exaltée par le cruel obstacle que l'acte injurieux que son mari avait jeté entre eux.

Dorothée restait silencieuse, les yeux baissés dans une triste rêverie tandis qu'une multitude d'images s'amoncelaient autour d'elle, lui laissant la certitude douloureuse que Will faisait allusion à Rosemonde. Mais pourquoi douloureuse ? Il voulait sans doute lui faire comprendre que de ce côté aussi sa conduite serait au-dessus de tout soupçon.

Will ne fut pas surpris de son silence. Il était en proie, lui aussi, tout en la considérant, à de tumultueuses émotions, et il sentait d'une façon presque sauvage qu'un miracle seul pouvait maintenant empêcher leur séparation. Avait-elle, après tout, de l'amour pour lui ? Eût-il préféré, sans se mentir à lui-même, lui en savoir la douleur épargnée ? Il ne pouvait nier qu'au fond de toutes ses paroles était le secret désir de recevoir d'elle l'assurance qu'elle l'aimait.

Ils ne surent ni l'un ni l'autre combien de temps ils restèrent ainsi. Dorothée levait les yeux et allait parler quand la porte s'ouvrit. Son groom fit quelques pas et lui dit :

– Les chevaux sont prêts, madame, quand il vous conviendra de partir.

– Tout de suite.

Puis se tournant vers Will, Dorothée ajouta :

– J'ai encore quelques ordres à donner à la femme de charge.

– Et moi je vais partir, dit Will quand la porte se fut refermée ; et, se tournant vers elle : Après-demain j'aurai quitté Middlemarch.

– Vous avez bien agi de toutes façons, dit Dorothée d'une voix basse, se sentant comme un poids sur le cœur qui lui rendait la parole difficile.

Elle lui tendit la main et Will la serra un instant sans parler, car les derniers mots de Dorothée lui avaient semblé cruellement froids, bien différents de ce qu'elle était d'ordinaire. Leurs yeux se rencontrèrent, mais il y avait du mécontentement dans ceux de Will, et dans ceux de Dorothée seulement de la tristesse. Il se détourna et prit son portefeuille sous son bras.

– Je ne vous ai jamais fait tort. Je vous en prie, ne m'oubliez pas, dit Dorothée en réprimant un sanglot qui lui montait au cœur.

– Pourquoi dites-vous cela ? répliqua Will avec irritation. Comme si je ne courais pas plutôt le risque d'oublier tout le reste ?

Il se sentait vraiment de la colère contre elle en ce moment, et ce mouvement le poussa à sortir sans tarder davantage. Tout cela ne fut pour Dorothée qu'un éclair : ses derniers mots, le salut qu'il lui fit depuis la porte, le sentiment qu'il n'était plus là. Elle tomba sur une chaise et y resta immobile, tandis que des images et des émotions diverses l'assaillaient en un instant. Le premier sentiment qu'elle éprouva d'abord en dépit de tout ce qui allait suivre, fut de la joie, – de la joie à la pensée que c'était bien elle que Will aimait, que c'était à elle qu'il renonçait, et que véritablement il n'existait pas d'autre amour moins permis, plus répréhen-

sible, que l'honneur le forçât de fuir. Ils n'en étaient pas moins séparés, mais elle pourrait désormais penser à lui sans contrainte. Dorothée poussa un profond soupir et sentit la force lui revenir. La séparation, à cette heure, devenait facile à supporter. Le premier sentiment d'aimer et d'être aimée excluait le chagrin. C'était comme si quelque poids lourd et glacé s'était fondu et que sa pensée eût de l'espace pour s'étendre ; et le passé qui se représentait à son cœur, elle le comprenait mieux maintenant. La séparation fatale ne diminuait pas la joie (peut-être même en était-elle plus complète en ce moment), car il n'y avait pas de reproches, pas d'étonnement méprisant à redouter des regards ou des lèvres de personne. Il avait agi de façon à délier le reproche et à rendre l'étonnement respectueux.

À la contempler alors, il était facile de deviner en elle une pensée qui la soutenait. Dorothée inscrivit quelques notes sur son carnet, adressa ses dernières recommandations à la femme de charge d'un ton joyeux, et quand elle s'assit dans sa voiture, elle avait les yeux brillants et les joues éclatantes sous son triste chapeau de deuil. Elle rejeta en arrière ses lourdes « pleureuses » de crêpe, et regarda devant elle, se demandant quel chemin avait pris Will. Il était dans sa nature d'être fière de le savoir exempt de blâme, et la pensée qu'elle avait raison de le défendre se mêlait à tous ses sentiments.

Le cocher avait l'habitude de mener ses chevaux d'une bonne allure ; M. Casaubon ne jouissait de rien et s'impatientait de tout quand il n'était pas devant sa table de travail, n'aspirant qu'à arriver au terme de ses courses ; aussi Dorothée était-elle emportée rapidement sur la route. La promenade en voiture était agréable, la pluie tombée pendant la nuit avait fait disparaître la poussière, et le ciel bleu

se montrait au loin, en dehors de la région des gros nuages qui voguaient par lourdes masses à travers l'atmosphère. La terre semblait un heureux séjour sous de vastes cieux, et Dorothée souhaitait de rencontrer Will pour le voir encore une fois.

Au tournant d'une route elle l'aperçut, son portefeuille sous le bras ; un instant après, elle passait à côté de lui, il leva son chapeau, et elle ressentit un triste serrement de cœur d'être assise là dans une sorte d'exaltation de ses pensées, en l'abandonnant derrière elle. Elle ne pouvait se retourner pour le regarder encore. C'était comme si une masse d'objets indifférents s'étaient jetés entre eux pour les séparer, les forçant à suivre des voies différentes, les poussant toujours plus loin et plus loin l'un de l'autre. À quoi bon regarder en arrière pour le voir ? Elle ne pouvait pas plus lui faire un signe qui eût voulu dire : « Est-il besoin de nous quitter ? » qu'elle ne pouvait faire arrêter sa voiture pour l'attendre. Et quel monde de raisons lui venaient en foule au moindre mouvement de son cœur vers un avenir qui eût pu révoquer la décision de ce jour !

– Je voudrais seulement l'avoir su plus tôt – je voudrais qu'il sût… alors nous pourrions être pleinement heureux en pensant l'un à l'autre bien que séparés pour toujours. Et si j'avais pu seulement lui faire don de ma fortune et lui faciliter la vie !

Tels étaient les désirs les plus persistants de son cœur. Et pourtant, en dépit de l'énergique indépendance de son caractère, le monde pesait si lourdement sur elle que l'idée de Will, souffrant faute d'un tel secours et placé vis-à-vis du monde dans un tel désavantage, n'était pas la seule qui l'obsédât ; elle tenait compte aussi de ce que pensaient les

gens de sa connaissance, dans l'opinion desquels il eut été malséant d'établir des rapports plus intimes entre elle et Ladislaw. Elle sentait dans toute sa plénitude la force impérieuse des motifs qui avaient décidé de la conduite de Will. Comment pourrait-il rêver qu'elle voulût jamais renverser la barrière que son mari avait dressée entre eux ? Comment pourrait-elle s'avouer à elle-même qu'elle la renverserait jamais ?

Will devenait plus amer dans ses réflexions, à mesure que la voiture en s'éloignant, devenait moins visible. Les plus légères causes suffisaient pour l'irriter, dans l'état de sensibilité où il se trouvait, et en voyant Dorothée passer en voiture à côté de lui, tandis qu'il se sentait marcher péniblement comme un pauvre diable à la recherche d'une position dans le monde, qui, étant donnée sa disposition d'âme présente, ne répondrait que bien peu à ses désirs, sa conduite n'avait plus l'air que d'obéir à la simple nécessité, au lieu de s'appuyer sur une libre résolution. Après tout, il n'avait nulle assurance qu'elle l'aimât. Un homme dans cette situation pourra-t-il jamais se trouver sincèrement heureux d'avoir toute la souffrance pour lui ?

Will passa cette soirée avec les Lydgate ; le lendemain soir il était parti.

LIVRE VII

DEUX TENTATIONS

CHAPITRE PREMIER

– Avez-vous beaucoup vu ces derniers temps votre phénix de science, Lydgate ? demanda M. Toller à M. Farebrother assis à sa droite, à l'un des dîners de Noël qu'il donnait régulièrement.

– Pas beaucoup, et je le regrette, répondit le vicaire, habitué à parer les railleries de M. Toller sur sa foi aux nouvelles lumières médicales. J'habite trop au dehors, et il est fort occupé lui-même.

– L'est-il vraiment ? Je suis heureux de l'apprendre, dit le docteur Minchin avec une suavité mêlée de surprise.

– Il donne une bonne partie de son temps au nouvel hôpital, reprit M. Farebrother qui avait ses raisons pour ne pas laisser tomber le sujet. Je sais cela par ma voisine, mistress Casaubon, qui y va souvent aussi. Elle assure que Lydgate est infatigable et en train de faire de l'institution de Bulstrode vraiment une belle œuvre. Il prépare une nouvelle salle pour le cas où nous aurions le choléra.

– Et il prépare aussi des théories de traitement pour en faire l'essai sur les malades, je suppose, dit M. Toller.

– Allons, Toller, soyez franc, dit M. Farebrother. Vous êtes trop intelligent pour ne pas voir l'avantage d'un esprit jeune et hardi en médecine comme en toute chose, et quant au choléra, j'imagine qu'aucun de nous ne sait au juste ce qu'il aurait à faire le cas échéant. Quand un homme va un peu trop loin dans une voie nouvelle, c'est généralement à lui-même plus qu'à personne qu'il fait du tort.

– Il me semble que vous devriez, vous et Wrench, lui avoir de l'obligation, reprit le docteur Minchin, car il vous a envoyé la crème des malades de Peacock.

– Lydgate a vécu sur un grand pied pour un commençant, dit M. Harry Toller, le brasseur. Je suppose que ses parents du Nord l'ont aidé.

– Je l'espère, appuya M. Chichely, sans quoi il aurait eu tort d'épouser cette charmante jeune fille dont nous raffolions tous. Que diable ! on garde une dent à l'homme qui vous enlève la plus jolie fille de la ville.

– Eh ! par Dieu ! Et la meilleure aussi, ajouta M. Standish…

– Mon ami Vincy n'approuvait, je le sais, qu'à moitié ce mariage, dit M. Chichely. Il n'a pas voulu faire grand'chose pour eux. Les parents du côté de Lydgate se sont-ils décidés à lâcher de leurs écus ? C'est ce que je ne saurais dire.

– Oh ! je ne trouve pas que Lydgate ait jamais eu l'air de travailler pour vivre, dit M. Toller avec une légère nuance de sarcasme ; et la conversation en resta là.

Ce n'était pas la première fois que des allusions avaient fait comprendre au vicaire que les dépenses de Lydgate avaient été visiblement trop fortes pour qu'il pût trouver dans sa clientèle les moyens d'y faire face ; mais il lui supposait des ressources ou des espérances de fortune, de nature à justifier ses dépenses excessives au moment de son mariage et à prévenir les conséquences fâcheuses pouvant résulter de ses déboires avec la clientèle. Un soir, ayant pris la peine d'aller à Middlemarch tout exprès pour avoir avec Lydgate une de leurs bonnes causeries d'autrefois, il remarqua en lui quelque chose de surexcité et de contraint, très différent de

sa libre façon habituelle de garder le silence ou de le rompre par une brusque entrée en matière, dès qu'il avait quelque chose à dire. Tout le temps qu'ils restèrent dans son cabinet de travail, Lydgate parla presque sans interruption, posant des arguments pour et contre la probabilité de certaines vues biologiques, mais sans s'arrêter à aucune de ces idées bien définies, qui sont comme le poteau indicateur d'une patiente recherche et sur lesquelles il avait coutume d'insister. Il semblait uniquement, en parlant beaucoup, vouloir éviter toute allusion personnelle, et ils ne tardèrent pas à passer au salon, où Lydgate, après avoir prié Rosemonde de leur faire de la musique, se renversa dans un fauteuil sans rien dire, mais avec un étrange éclat dans les yeux. La pensée qu'il avait dû prendre de l'opium traversa l'esprit de M. Farebrother : était-ce contre une névralgie ou contre les fatigues de son métier ?

L'idée ne lui vint pas, que peut-être le mariage de Lydgate n'était pas parfaitement heureux. Il voyait comme tout le monde en Rosemonde une créature aimable et docile, bien qu'il l'eût toujours trouvée peu intéressante, un peu trop le type de la jeune fille accomplie de la pension de demoiselles ; et mistress Farebrother, la mère du vicaire, ne pouvait pardonner à Rosemonde de n'avoir jamais l'air de s'apercevoir de la présence de sa sœur, miss Henriette Noble. Mais enfin, se dit le vicaire, Lydgate s'est épris d'elle et elle doit être à son goût.

M. Farebrother connaissait Lydgate pour un homme fier ; mais ayant lui-même peu de fibres correspondant à celle-là, et peut-être trop peu souci de sa dignité personnelle, en dehors de la stricte dignité d'une conduite sage et exempte de bassesse, il ne pouvait que difficilement s'expliquer la façon dont Lydgate reculait comme devant du

feu, à l'idée de laisser échapper un seul mot de ses affaires privées. Peu de temps après la conversation qui s'était tenue chez M. Toller, le vicaire apprit certaines choses qui lui firent rechercher d'autant plus l'occasion de faire savoir indirectement à Lydgate qu'il y avait une oreille toute prête à l'entendre, s'il désirait s'ouvrir à quelqu'un à propos de difficultés quelconques.

L'occasion se trouva à une petite réunion chez M. Vincy, le jour du nouvel an. M. Farebrother avait été invité de façon à ne pouvoir s'y dérober : il ne pouvait pas abandonner ses anciens amis le premier jour de cette année où il allait devenir un homme plus important, à la fois recteur et vicaire. La réunion était tout à fait intime ; toutes les dames de la famille Farebrother s'y trouvaient, les enfants Vincy dînèrent tous à table, et Fred avait persuadé à sa mère que, si elle n'invitait pas Mary Garth, les Farebrother en seraient blessés comme d'un manque d'égard pour eux-mêmes, Mary étant leur amie particulière. Mary vint, et Fred était en joyeuses dispositions quoique sa joie fût assez mélangée : le sentiment de triomphe qu'il éprouvait à faire voir à sa mère l'importance qu'avait Mary aux yeux des principaux personnages de la réunion était un peu troublé par la jalousie, lorsque M. Farebrother venait s'asseoir à côté de la jeune fille. Fred avait pris la douce habitude d'être fort tranquille sur ses propres avantages, jusqu'au jour où il commença à craindre d'être « roulé par Farebrother », et maintenant cette crainte ne le quittait plus guère.

Mistress Vincy, dans son plus éclatant épanouissement de mère de famille, regardait la petite personne de Mary, les boucles rudes de ces cheveux et son visage absolument dépourvu de lis et de roses, et s'étonnait, essayant en vain, de se représenter comment elle pourrait jamais s'intéresser à la

tournure de Mary dans sa robe de mariée ou être heureuse d'avoir des petits enfants qui auraient les traits des Garth. La réunion était gaie cependant et Mary particulièrement ; elle était heureuse, pour l'amour de Fred, que ses parents à lui devinssent meilleurs pour elle, et non moins heureuse de leur faire voir en quelle estime la tenaient des gens dont l'opinion devait avoir de la valeur à leurs yeux.

M. Farebrother fit la remarque que Lydgate avait l'air ennuyé et que M. Vincy évitait de parler à son gendre ; Rosemonde était parfaitement gracieuse et calme. Le vicaire, qui l'observa pour la première fois avec une attention particulière, vit bien que la présence de son mari la laissait absolument indifférente et qu'elle n'éprouvait rien de cet intérêt qu'une femme laisse toujours voir pour l'homme qu'elle aime, même lorsque l'étiquette la tient éloignée de lui. Quand Lydgate prenait part à la conversation, jamais elle ne le regardait, pas plus que n'eût fait une statue de Psyché au regard immuablement fixé d'un autre côté ; et lorsqu'il rentra au salon après une absence d'une heure ou deux, elle sembla ne pas s'apercevoir de cette entrée qui, dix-huit mois auparavant, eût produit sur elle l'effet d'un chiffre devant des zéros. Elle avait pourtant, en réalité, parfaitement conscience de la voix et des mouvements de son mari, et son air d'indifférence tout affable et gracieux était une manière d'être étudiée et voulue par laquelle elle satisfaisait son opposition intérieure contre lui sans manquer aux convenances.

Pendant que les dames se trouvaient réunies au salon avant le retour de Lydgate, qui avait été appelé au moment du dessert, mistress Farebrother avait dit à Rosemonde qui était debout à côté d'elle :

– Vous êtes souvent privée de la société de votre mari, mistress Lydgate.

– Oui, la vie d'un médecin est très pénible, surtout quand il est aussi dévoué à sa profession que l'est M. Lydgate, répondit Rosemonde ; et elle s'éloigna avec une parfaite aisance à la fin de ce petit discours correct.

– La vie est terriblement morne pour elle quand elle n'a pas de visites, dit mistress Vincy qui était assise à côté de la vieille dame. Je vous assure que je l'ai bien senti, pendant que Rosemonde était malade et que je restais avec elle. Vous savez, mistress Farebrother, notre maison est une maison gaie. Je suis moi-même d'un naturel gai et M. Vincy aime toujours qu'il y ait quelque chose en train. C'est à quoi Rosemonde a été habituée. C'est bien différent, avec un mari qui sort à toutes les heures, sans qu'on sache jamais quand il rentrera, et d'une humeur réservée et fière, je crois… (L'indiscrète mistress Vincy baissa légèrement le ton pour faire cette parenthèse.) Mais Rosemonde a toujours eu un caractère d'ange ; ses frères la tourmentaient bien souvent, mais ce n'était pas une fille à jamais montrer de l'humeur. Toute petite elle était déjà aussi bonne qu'on peut l'être, et son caractère était le plus charmant du monde. Mais mes enfants ont tous un bon caractère, Dieu merci !

L'affirmation était assez vraisemblable pour quiconque eût regardé mistress Vincy au moment où elle rejetait en arrière les rubans volumineux de son bonnet, et souriait en regardant ses trois petites filles âgées de sept à onze ans. Mais ce regard complaisant fut obligé de comprendre Mary Garth, que les trois petites filles avaient entraînée dans un coin pour lui faire raconter une histoire. Mary finissait précisément le délicieux conte de Rumpelsliltskin, qu'elle savait par cœur

d'un bout à l'autre, vu que Letty n'était jamais lasse de raconter elle-même à ses aînés ignorants ce conte qu'elle tirait de certain volume rouge favori. Louisa, la préférée de mistress Vincy, courut à elle en ouvrant de grands yeux sérieux et tout brillants.

– Oh ! maman ! maman ! le petit homme a si fort tapé du pied qu'il n'a pu retirer sa jambe.

– Dieu vous bénisse, mon chérubin ! dit la mère. Vous me raconterez tout cela demain ; allez écouter l'histoire ! et tandis que ses yeux suivaient Louisa qui retourna vite au bienheureux petit coin, elle se dit que, si Fred la priait d'inviter Mary une autre fois, elle ne s'y opposerait pas, puisque les enfants étaient si heureux de l'avoir.

Mais le coin ne tarda pas à s'animer davantage encore, lorsque M. Farebrother entra et, s'asseyant derrière Louisa, la prit sur ses genoux ; sur quoi les petites filles insistèrent pour qu'il entendît Rumpelsliltskin, et que Mary le racontât encore une fois. Le vicaire insista à son tour, et Mary, sans embarras, recommença dans son langage simple, exactement dans les mêmes termes qu'auparavant. Fred, qui était venu s'asseoir auprès d'elle, eût ressenti un triomphe sans mélange à voir l'effet que produisait Mary, si M. Farebrother ne l'avait pas regardée tout le temps avec une admiration visible, tout en feignant, pour faire plaisir aux enfants, de prendre un vif intérêt au récit.

– Vous ne vous intéresserez plus jamais à mon géant qui n'a qu'un œil, Loo, dit Fred quand le récit fut achevé.

– Si vraiment. Racontez-nous son histoire, dit Louisa.

– Oh ! oui, maintenant ! Je suis absolument dépassé, demandez une histoire à M. Farebrother.

– Oui, ajouta Mary, demandez à M. Farebrother de vous raconter l'histoire des fourmis dont la belle maison a été détruite par un géant nommé Tom, qui s'imaginait que cela ne leur faisait rien, parce qu'il ne pouvait les entendre pleurer ni les voir se servir de leur mouchoir de poche.

– Oh ! s'il vous plaît ! s'écria Louisa en levant les yeux sur le vicaire.

– Non, non, je suis un vieux et grave ecclésiastique, quand j'essaye de tirer une histoire de *mon sac*, c'est un sermon qui vient à la place. Faut-il vous prêcher un sermon ? demanda-t-il en mettant ses lunettes et en pinçant les lèvres.

– Oui, dit Louisa en hésitant.

– Voyons un peu ; contre les gâteaux ? comment les gâteaux ne valent rien quand ils sont sucrés et qu'il y a dedans des raisins de Corinthe ?

Louisa prit la chose presque au sérieux et descendit des genoux du vicaire pour aller vers Fred.

– Oh ! je vois que cela ne va pas, de prêcher un jour de l'an, dit M. Farebrother, se levant et s'éloignant.

Il s'était aperçu dernièrement que Fred devenait jaloux de lui et que lui-même préférait toujours Mary à toutes les autres femmes.

– Quelle charmante jeune personne que cette miss Garth ! dit mistress Farebrother qui avait observé tous les mouvements de son fils.

– Oui, dit mistress Vincy, obligée de répondre à la vieille dame qui se tournait de son côté comme pour attendre sa réplique. Il est dommage qu'elle ne soit pas plus jolie.

– Je ne dirai pas cela ; j'aime sa physionomie. Il ne faut pas toujours exiger la beauté, là où le bon Dieu s'est contenté de faire une excellente jeune femme. Quant à moi, j'estime les bonnes mœurs plus encore que la beauté, et miss Garth saura se conduire dans toutes les circonstances de la vie.

La vieille dame prononça ces mots d'un ton un peu tranchant, car ils avaient dans sa pensée un rapport futur avec le fait que Mary deviendrait un jour sa belle-fille ; la situation de Mary vis-à-vis de Fred avait cet inconvénient qu'on ne pouvait guère la rendre officielle. Aussi les trois dames du presbytère de Lowick espéraient-elles encore que Camden choisirait miss Garth.

Il arriva du monde, et le salon fut livré à la musique et à des jeux divers pendant qu'on préparait des tables de whist dans une pièce écartée de l'autre côté du hall. M. Farebrother fit un robber pour faire plaisir à sa mère ; mais il ne tarda pas à donner sa place à M. Chichely et quitta la chambre. Au moment où il traversait le vestibule, Lydgate venait de rentrer et ôtait son pardessus.

– Vous êtes précisément l'homme que je cherchais, dit le vicaire, et au lieu d'entrer au salon ils restèrent à se promener dans le hall et allèrent s'appuyer à la cheminée dont le courant d'air froid animait le brasier ardent. Vous voyez que je m'arrache assez facilement du whist, continua-t-il en souriant à Lydgate, à présent que je ne joue plus pour gagner. C'est à vous que je le dois, mistress Casaubon me l'a dit.

– Comment cela ? dit Lydgate froidement.

– Oh ! vous ne vouliez pas que j'en fusse informé. J'appelle cela une réserve peu généreuse. Pourquoi ne pas laisser à un homme le plaisir de sentir que vous lui avez ren-

du service ? Je ne crains pas, comme certaines personnes, d'avoir de l'obligation à quelqu'un : sur ma parole, je préférerais même en avoir à tous les hommes pour leurs bons procédés.

– Je ne comprends pas bien ce que vous voulez dire, repartit Lydgate, si ce n'est que j'ai une fois parlé de vous à mistress Casaubon. Mais je ne l'avais pas soupçonnée de manquer à la promesse qu'elle m'avait faite de n'en rien dire.

– C'est à Brooke que cela est échappé l'autre jour seulement. Il a eu la bonté de me dire qu'il était très heureux de me voir en possession de la cure, bien que vous fussiez venu à la traverse de ses plans, que vous m'aviez décerné des éloges comme à un Ken ou a un Tillotson et ce genre de chose, si bien que mistress Casaubon n'avait plus voulu entendre parler d'un autre.

– Oh ! ce Brooke ! Quelle espèce de fou avec son esprit indiscret et décousu !

– Eh bien, dans l'espèce, son indiscrétion m'a servi, car, au fait, pourquoi n'aimeriez-vous pas que je sache que vous avez voulu me rendre service, mon cher ami ? Et vous m'en avez rendu un très grand, certainement. C'est une dure épreuve pour notre amour-propre de considérer à quel point notre conduite dépend de l'argent que nous avons ou que nous n'avons pas. Jamais homme ne sera tenté de dire à rebours l'oraison dominicale pour plaire au diable, s'il n'a pas besoin des services du diable. Je n'ai plus à présent à dépendre des sourires de la chance.

– Je ne vois pas qu'il soit possible d'acquérir de l'argent autrement que par la chance, dit Lydgate. Dans quelque pro-

fession qu'un homme en gagne, ce sera presque sûrement la chance qui le lui amènera.

Ce discours était en contradiction si frappante avec le langage habituel de Lydgate que M. Farebrother y vit cette espèce d'hostilité qui vient souvent de la mauvaise humeur d'un homme très mal dans ses affaires. Il répondit d'un ton d'acquiescement et de bonne humeur :

– Ah ! il faut bien de la patience, à voir comment va le monde. Mais ce qui rend la patience plus facile à un homme, c'est d'avoir des aînés qui l'aiment et qui ne demandent pas mieux que de l'aider autant qu'il dépend d'eux.

– Oh ! oui, dit Lydgate d'un ton indifférent, regardant sa montre et changeant d'attitude, on fait souvent plus d'embarras de ses difficultés que cela n'en vaudrait la peine.

Il comprenait très clairement que c'était son assistance que M. Farebrother venait de lui offrir, et il n'en pouvait supporter l'idée. Nous sommes si étrangement bâtis, nous autres hommes : après avoir été longtemps heureux en pensant au service qu'il avait en secret rendu au vicaire, Lydgate, à cette idée que le vicaire l'avait pénétré et avait deviné qu'à son tour il pouvait avoir besoin d'un service, se reculait et se retranchait dans une invincible réserve. Et d'ailleurs que pouvait-il résulter de cette avance ? Il lui faudrait « révéler son cas », c'est-à-dire avouer que c'était d'espèces sonnantes qu'il avait besoin. En ce moment le suicide lui eût semblé plus facile.

M. Farebrother était trop pénétrant pour ne pas saisir l'intention de la réplique ; et il y avait dans les manières et le ton de Lydgate quelque chose d'entier, en rapport avec sa physionomie qui, lorsqu'il repoussait les avances au premier

mot, semblait mettre hors de question du même coup tous les arguments qu'on pourrait alléguer pour le persuader.

– Quelle heure avez-vous ? dit le vicaire en refoulant ses sentiments blessés.

– Onze heures passées, dit Lydgate.

Et ils entrèrent au salon.

CHAPITRE II

Lydgate eût-il été disposé à s'ouvrir franchement de ses affaires à quelqu'un, il savait qu'il n'eût guère été au pouvoir de M. Farebrother de lui fournir le secours dont il avait un besoin immédiat. Avec les notes de l'année qui lui arrivaient de tous les fournisseurs, avec les droits menaçants de Dover sur son mobilier, ne pouvant compter sur autre chose que sur de lentes et partielles rentrées de la part de ses malades qu'il ne fallait pas indisposer, car les beaux honoraires qu'il avait touchés de Freshitt-Hall et de Lowick-Manor avaient été facilement absorbés, il n'eût fallu rien moins qu'un millier de livres pour le sortir de l'embarras où il se trouvait actuellement, et lui laisser en outre, selon la formule courante d'encouragement, le temps de se retourner.

Naturellement le joyeux Noël amenant l'heureux jour de l'an, alors que chacun, en compensation du tracas et de la dépense des cadeaux gracieusement distribués autour de soi, s'attend à être payé de ses notes, l'étreinte des soucis sordides s'était à tel point resserrée sur l'esprit de Lydgate, qu'il ne lui était guère possible de penser avec suite à tout autre sujet, même le plus familier et le plus attrayant. Ce n'était pas un homme de mauvais caractère ; son activité intellectuelle, l'ardente tendresse de son cœur, aussi bien que sa robuste constitution, l'eussent toujours maintenu, dans des conditions tolérables, au-dessus du laisser-aller des petites susceptibilités qui constituent un mauvais caractère. Mais il était, en ce moment, en proie à la pire des irritations, celle qui ne vient pas seulement du ressentiment de contrariétés

de tout genre, mais encore, par derrière toutes ces contrariétés, de la conscience de son énergie gaspillée, et d'une préoccupation humiliante, qui était précisément l'opposé de tous ses desseins antérieurs. « C'est à *ceci* que je pense, et c'est à *cela* que j'aurais pu penser », murmurait au dedans de lui une incessante amertume, faisant de chaque difficulté un double aiguillon pour son impatience.

Certains personnages ont fait, dans la littérature, une figure remarquable, par leur mécontentement général de l'univers, piège d'ennui, où leurs grandes âmes avaient eu la maladresse de se laisser tomber ; mais le sentiment d'une personnalité prodigieuse, en face d'un monde insignifiant, peut avoir ses consolations. Le mécontentement de Lydgate était autrement dur à supporter : c'était le sentiment qu'il existait autour de lui un grand mouvement de pensée et d'action, tandis que sa personnalité se trouvait resserrée dans le misérable isolement de craintes égoïstes et vulgaires, dans l'anxieuse attente des événements inconnus qui pourraient les alléger. Ses soucis paraîtront peut-être misérablement sordides et indignes de l'attention des personnes haut placées qui ne connaissent les dettes que sur une grande échelle. Sans doute ils étaient sordides, car pour la majorité des hommes, qui n'est pas haut placée, il n'y a qu'un moyen d'échapper à cette humiliation, c'est d'être libre de ce besoin impérieux d'argent, avec tout ce qu'il entraîne de basses espérances et de tentations, anxieuse attente d'une mort, demandes indirectes, désir pareil à celui d'un maquignon de faire passer du mauvais pour bon, recherche d'une fonction qui devrait appartenir à un autre, obligation enfin d'aspirer à la chance sous toutes les formes, fut-ce sous la forme d'une calamité générale.

C'était parce qu'il se débattait contre l'idée de courber la tête sous ce joug humiliant, que Lydgate était tombé dans un état de sombre amertume qui ne faisait qu'agrandir l'éloignement où Rosemonde était de lui. Depuis le jour où il lui avait révélé l'existence du billet de vente sur le mobilier, il s'était efforcé de l'amener à une sympathique entente sur les mesures à prendre en vue de réduire leurs dépenses, et avec l'approche menaçante de Noël, ses propositions s'étaient précisées davantage. « Nous pouvons nous contenter d'une domestique pour nous deux et vivre petitement, disait-il, et je m'arrangerai avec un seul cheval. » Lydgate avait commencé à apporter des vues plus nettes à l'examen des dépenses de la vie ordinaire, et la dose d'orgueil qu'il avait mise dans les dépenses d'apparat, était bien modeste, comparée à l'orgueil avec lequel il se raidissait maintenant contre l'idée d'apparaître en débiteur, ou de demander à d'autres de l'aider de leur argent.

– Certainement, vous pouvez congédier les deux autres domestiques, si vous voulez, dit Rosemonde, mais j'aurais cru qu'il serait très nuisible à votre position, que nous vécussions sur un pied mesquin. Il faut vous attendre à voir baisser votre clientèle.

– Ma chère Rosemonde, il n'est pas question de choisir. Nous avons commencé à vivre d'une façon trop dispendieuse. Peacock habitait, vous le savez, une maison beaucoup plus petite que celle-ci. C'est ma faute : j'aurais dû être plus sage et je mériterais une volée, si quelqu'un avait le droit de me la donner, pour vous avoir réduite à la nécessité de vivre plus pauvrement que vous n'y étiez habituée. Mais nous nous sommes mariés parce que nous nous aimions, n'est-ce pas ? Et cela nous aidera à nous tirer d'affaire

jusqu'à ce que les choses aillent mieux. Allons, chérie, posez cet ouvrage et venez près de moi.

Il était en réalité, sur le compte de Rosemonde, dans un état de froid découragement, mais il redoutait un avenir sans affection et avait résolu de résister à la séparation qui grandissait entre eux. Rosemonde lui obéit, et il la prit sur ses genoux, mais, dans le secret de son cœur, elle était aussi loin de lui que possible. La pauvre enfant voyait seulement que le monde n'était pas organisé à sa guise et Lydgate faisait partie de ce monde ; mais il lui prit doucement le poignet et posa une main sur les siennes ; cet homme plutôt brusque avait beaucoup de tendresse dans ses manières avec les femmes, semblant avoir toujours présents à l'imagination la faiblesse de leur enveloppe et l'équilibre délicat de leur santé, au physique et au moral.

Et il se remit à parler d'un ton de persuasion :

– Je m'aperçois, maintenant que j'examine un peu les choses, Rosy, qu'il passe dans notre ménage une quantité étonnante d'argent. Les domestiques sont, je suppose, peu soigneux, et puis nous avons eu beaucoup de monde. Mais il doit y avoir certainement bien des gens de notre rang qui se tirent d'affaire avec beaucoup moins ; ils se contentent sans doute de choses plus ordinaires, et ils s'occupent des restes. On pourrait dire que la question de revenu seule n'est que très secondaire dans toutes les affaires de ménage, car chez Wrench tout est aussi simple que possible, et il a une clientèle très étendue.

– Oh ! si vous songez à vivre comme les Wrench ! dit Rosemonde avec un petit mouvement de cou. Mais je vous ai entendu exprimer votre dégoût pour cette manière de vivre.

– Oui, ils ont mauvais goût en toutes choses, ils font paraître laide l'économie. Ce n'est pas de cela que nous avons besoin. Je voulais dire seulement que, bien que Wrench ait une excellente clientèle, ils évitent les dépenses.

– Pourquoi n'auriez-vous pas une bonne clientèle, Tertius ? M. Peacok en avait une. Vous devriez faire plus attention à ne pas blesser les gens, et distribuer des remèdes, comme font les autres. Vous aviez certainement bien débuté, et vous avez acquis quelques bonnes maisons. Cela n'avance à rien de se singulariser, vous devriez vous préoccuper de ce qu'on aime en général, dans le public, dit Rosemonde d'un petit ton de reproche décidé.

La colère de Lydgate s'éveilla ; il était disposé à l'indulgence pour la faiblesse féminine, mais non pour des injonctions féminines. Le peu de profondeur de l'âme d'un lutin des eaux peut avoir son charme, tant qu'elle ne devient pas raisonneuse. Mais il se contint et répondit seulement avec une nuance de fermeté autoritaire :

– C'est à moi de juger ce que j'ai à faire dans ma profession, Rosy. Ce n'est pas de cette question qu'il s'agit entre nous. Qu'il vous suffise de savoir que notre revenu sera probablement très maigre, à peine quatre cents livres, peut-être moins, pour un long temps encore, et il faut que nous tâchions d'arranger notre vie en conséquence.

Rosemonde garda le silence pendant quelques instants, regardant droit devant elle, puis elle reprit :

– Mon oncle Bulstrode devrait vous allouer un traitement pour le temps que vous dormez à l'hôpital : il n'est pas juste que vous travailliez pour rien.

– Il était entendu, depuis le début, que mes services seraient gratuits. Cela n'a pas besoin non plus d'entrer dans notre discussion. Je vous ai indiqué la seule chose probable, dit Lydgate impatiemment.

Puis, se contenant, il continua avec plus de calme :

– Je crois savoir une ressource qui nous délivrerait d'une bonne partie de nos difficultés présentes. J'ai appris que le jeune Ned Plymdale allait épouser miss Sophie Toller. Ils sont riches, et il n'arrive pas souvent qu'il y ait une bonne maison vacante à Middlemarch. Je suis sûr qu'ils seraient heureux de nous prendre cette maison avec la plus grande partie de notre mobilier, et disposés à payer largement pour le bail. Je pourrais me servir de Trumbull pour en faire parler à Plymdale.

Rosemonde quitta les genoux de son mari et marcha lentement jusqu'à l'autre bout de la chambre ; quand elle se retourna de son côté, il était évident que les larmes lui étaient venues aux yeux et qu'elle se mordait la lèvre et serrait ses mains l'une contre l'autre pour s'empêcher de pleurer. Lydgate était malheureux, secoué par la colère, il sentait pourtant qu'il serait indigne d'un homme de faire éclater sa colère en ce moment même.

– Je suis désolé, Rosemonde ; je sais combien tout cela est pénible.

– Je pensais au moins qu'après avoir supporté le renvoi de la vaisselle plate et l'inventaire que cet homme est venu faire de notre mobilier, j'aurais pensé que *cela* suffisait.

– Je vous l'ai expliqué au moment même, chérie ; ce n'était qu'une garantie à donner, et derrière cette garantie, il y a une dette. Et il faut que cette dette soit payée dans le

courant des mois prochains, sans quoi nous serons forcés de vendre notre mobilier. Si le jeune Plymdale veut prendre la maison et la plus grande partie du mobilier, nous serons en état de payer cette dette-là ainsi que quelques autres, et nous serons débarrassés d'un logement trop coûteux pour nous. Nous pourrions prendre une maison plus petite : je sais que Trumbull en a une très convenable à louer pour trente livres par an, tandis que la nôtre est de quatre-vingt-dix.

Lydgate prononça ce petit discours de la façon catégorique et brève avec laquelle nous essayons généralement d'assujettir un esprit vague à des faits impérieux. Des larmes roulaient silencieusement le long des joues de Rosemonde ; de temps à autre, elle pressait son mouchoir contre son visage pour les essuyer et restait immobile à regarder le grand vase de la cheminée. C'était pour elle un moment d'amertume plus intense qu'elle n'en avait encore jamais ressenti.

Enfin elle dit sans précipitation et avec une énergie prudente :

– Je n'aurais jamais pu croire qu'il vous plairait de vous conduire ainsi.

– Me plaire ! s'écria Lydgate, quittant sa chaise, enfonçant ses mains dans ses poches et s'éloignant du foyer, ce n'est pas une question de plaire ou de ne pas plaire. Il va sans dire que cela ne me plaît guère ; mais c'est la seule chose que je puisse faire. Ici il tourna sur ses talons et se trouva en face d'elle.

– J'aurais cru qu'il existait bien d'autres moyens que celui-là, dit Rosemonde. Faisons une vente de notre mobilier et quittons pour tout de bon Middlemarch.

– Pour quoi faire ? Quelle est l'utilité d'abandonner mon travail à Middlemarch, pour aller là où je n'en ai point ? Nous serions sans le sou autre part, tout comme nous le sommes ici, répliqua Lydgate avec plus de colère encore.

– Si nous nous trouvons dans cette position, ce sera entièrement votre œuvre, Tertius, dit Rosemonde, se retournant pour lui parler avec la conviction la plus entière. Vous ne voulez pas vous conduire comme vous le devriez vis-à-vis de votre famille. Vous avez offensé le capitaine Lydgate. Sir Godwin a été très bon pour moi, pendant notre séjour à Quallingham, et je suis sûre que, si vous lui montriez le respect convenable et lui parliez de vos affaires, il ferait n'importe quoi pour vous. Mais plutôt que de vous adresser à lui, vous préférez abandonner maison et mobilier à M. Ned Plymdale.

Il y avait dans les yeux de Lydgate quelque chose qui ressemblait à de la férocité, lorsque, avec une violence nouvelle, il répondit :

– Eh bien, puisque vous y tenez, je dis que cela me plaît. J'avoue que j'aime mieux cela que de faire la sottise d'aller mendier inutilement là-bas. Comprenez donc que c'est ce qu'il me plaît de faire !

Il mit dans cette dernière phrase un ton qui équivalait à l'étreinte de sa forte main sur le bras délicat de Rosemonde. Mais, avec tout cela, sa volonté n'était pas d'un grain plus forte que celle de sa femme. Elle quitta la chambre aussitôt, sans prononcer une parole, mais avec la résolution arrêtée d'empêcher le projet de Lydgate de s'exécuter.

Il sortit de la maison, mais tandis que son sang se refroidissait, il sentait, comme le plus clair résultat de cette dis-

cussion, qu'une crainte s'établissait au dedans de lui-même, à l'idée d'aborder à l'avenir avec sa femme des sujets qui pourraient de nouveau l'emporter à des violences de langage. C'était comme si une fêlure s'était produite dans un cristal délicat, et il avait peur de tout mouvement qui pourrait la rendre fatale. Son mariage ne serait qu'une sorte d'amère ironie, s'ils ne pouvaient continuer à s'aimer. Il avait depuis longtemps pris son parti de ce qu'il croyait être le caractère négatif de Rosemonde, le manque de sensibilité qui se montrait dans son indifférence pour ses désirs particuliers à lui et ses vastes desseins. La première grande déception, il l'avait supportée : il avait vu qu'il lui fallait renoncer au tendre dévouement et à l'adoration docile de la femme idéale, et prendre la vie à un degré plus bas d'espérance, comme la prennent les hommes qui ont perdu un de leurs membres. Mais la femme réelle n'avait pas seulement ses droits, elle avait encore une prise sur le cœur de son mari, et c'était le désir intense de Lydgate que cette prise restât puissante. Dans le mariage, une certitude comme celle-ci : « Elle ne m'aimera jamais beaucoup » est plus facile à supporter que cette crainte : « Je ne l'aimerai plus. » Aussi, après cet éclat, l'effort intérieur de Lydgate s'attacha uniquement à excuser Rosemonde et à s'en prendre aux pénibles circonstances dont il était en partie l'auteur. Il essaya ce soir-là, en la caressant, de guérir la blessure qu'il lui avait faite le matin, et il n'était pas dans la nature de Rosemonde de bouder ni de repousser des avances ; elle accueillit même avec une joie sincère les témoignages de l'amour de son mari, et de l'influence qu'elle conservait sur lui. Mais ceci était quelque chose de tout à fait distinct d'un sentiment d'amour pour lui.

Lydgate n'eût pas voulu revenir de quelque temps sur le sujet de son plan pour la maison ; il était décidé à l'exécuter, tout en en reparlant le moins possible. Mais ce fut Rose-

monde elle-même qui l'aborda un jour au déjeuner en disant doucement :

– Avez-vous déjà parlé à Trumbull ?

– Non, répondit Lydgate, mais j'entrerai chez lui, en passant, ce matin. Il n'y a pas de temps à perdre.

Il prit la question de Rosemonde pour un signe qu'elle retirait son opposition, et lui baisa le front d'un air caressant, lorsqu'il se leva pour sortir.

Dès que l'heure fut assez avancée pour faire une visite, Rosemonde se rendit chez mistress Plymdale, la mère de M. Ned, et entama, par de gracieuses félicitations, le sujet du prochain mariage. Mistress Plymdale, en mère qu'elle était, se dit que Rosemonde s'apercevait peut-être maintenant rétrospectivement de sa faute ; et sentant que l'avantage était pour le moment tout à fait du côté de son fils, elle était trop bonne femme pour ne pas se conduire gracieusement vis-à-vis de Rosemonde.

– Oui, Ned est parfaitement heureux, je dois le dire. Et Sophie Toller est tout ce que je pouvais souhaiter comme belle-fille. Naturellement, son père est en état de faire quelque chose de beau pour elle, on pouvait bien s'y attendre, avec une brasserie comme la sienne. Et la famille réunit toutes les conditions que nous pouvions désirer. Mais ce n'est pas à cela que je regarde. C'est une si gentille fille, rien de maniéré, pas de prétentions, bien qu'au niveau des plus distinguées. Je ne veux pas dire de l'aristocratie titrée. Je ne vois pas grand bien à ce que les gens visent à sortir de leur sphère. Ce que je veux dire, c'est que Sophie est l'égale des personnes les mieux de la ville, et elle s'en contente.

– Je l'ai toujours trouvée très agréable, dit Rosemonde.

– Je regarde comme une récompense pour Ned, qui n'a jamais levé trop haut la tête, d'être tombé tout juste sur les relations de famille les meilleures possibles, continua mistress Plymdale dont les manières naturellement pointues étaient adoucies par le vif sentiment qu'elle voyait la chose sous le juste point de vue. Et pour des gens difficiles comme le sont les Toller, ils auraient pu faire des objections à cette union, parce que quelques-uns de nos amis ne sont pas les leurs. On sait très bien que votre tante Bulstrode et moi sommes des amies intimes depuis l'enfance, et M. Plymdale a toujours été du parti de M. Bulstrode. Et moi-même je préfère les idées sérieuses. Mais les Toller n'en ont pas moins bien accueilli Ned.

– C'est certainement un jeune homme très méritant et de bons principes, dit Rosemonde avec un petit air posé de protection, en retour des salutaires admonestations de mistress Plymdale.

– Oh ! il n'a pas le genre d'un capitaine de l'armée, ni cette espèce de tenue, qui vous donne l'air de considérer tout le monde comme au-dessous de soi, ni cette façon brillante de causer, de chanter, et tous ces talents intellectuels. Mais je suis reconnaissante, qu'il ne les ait pas. C'est une pauvre préparation pour cette vie et pour l'autre.

– Oh Dieu, oui ! les apparences ont bien peu à faire avec le bonheur, dit Rosemonde. Il y a, je crois, tout lieu de penser que ce sera un heureux couple. Quelle maison prendront-ils ?

– Oh, quant à cela, il faudra qu'ils s'arrangent de ce qu'ils pourront trouver. Ils ont visité la maison de la place Saint-Pierre, voisine de celle de M. Hackbutt ; elle lui appartient, et il est en train d'y faire des réparations très agréables.

Je ne suppose pas qu'ils aient occasion de trouver mieux. En vérité, je crois que Ned décidera la question aujourd'hui.

– Il me semble que c'est une jolie maison ; j'aime bien la place Saint-Pierre.

– Oui, c'est près de l'église et dans une bonne situation. Mais les fenêtres sont étroites, et elle est toute en hauts et en bas. Vous n'en connaîtriez pas une autre qui fût libre, par hasard ? dit mistress Plymdale, fixant sur Rosemonde le regard noir de ses yeux ronds animés d'une idée soudaine.

– Oh ! non, j'entends si peu parler de ces choses.

Rosemonde n'avait prévu ni la question ni la réponse, en partant pour faire sa visite ; elle n'avait voulu que recueillir des informations en vue d'éviter le danger d'avoir à abandonner sa propre maison dans des circonstances particulièrement désagréables pour elle. Quant au manque de sincérité de sa réplique, elle n'y réfléchit pas plus qu'au manque de sincérité qu'elle avait montré en disant que les apparences avaient bien peu à faire avec le bonheur. Son but, elle en était convaincue, était parfaitement justifiable ; ce qui était inexcusable, c'était les intentions de Lydgate ; et elle avait en tête un plan, qui, lorsqu'elle l'aurait mené à bien, prouverait combien c'eût été une fausse démarche pour lui de descendre de sa position.

Elle prit, pour rentrer, le chemin du bureau de M. Borthrop Trumbull, avec l'intention de s'y arrêter. C'était la première fois de sa vie que Rosemonde avait pensé à faire quelque chose qui ressemblât à une affaire, mais elle se sentait à la hauteur de la circonstance. L'idée qu'elle pourrait être obligée de subir ce qu'elle détestait de toute la force de son âme, transformait sa tranquille ténacité en activité in-

ventive. C'était un de ces cas où il ne pouvait plus suffire de s'en tenir à la simple désobéissance, à une sereine et placide obstination ; elle devait agir selon son jugement et elle ne doutait pas de l'excellence de son jugement.

M. Trumbull était dans son arrière-bureau ; il reçut Rosemonde avec ses manières les plus délicates, non seulement parce qu'il était très sensible à ses charmes, mais parce que la fibre naturellement bienveillante de son cœur était remuée par la certitude que Lydgate se trouvait dans des difficultés, et que cette femme remarquablement jolie, cette jeune lady douée des charmes personnels les plus éminents, ressentait probablement l'aiguillon du souci, et se trouvait enveloppée dans des circonstances qui étaient en dehors de son empire. Il la pria de lui faire l'honneur de prendre un siège et se tint debout devant elle, rajustant sa personne, et se comportant avec une sollicitude empressée autant que bienveillante. La première question de Rosemonde fut pour s'informer si son mari était venu le matin entretenir M. Trumbull de son intention de se défaire de la maison.

– Oui, madame, oui, il est venu ; il est venu ici, dit le bon commissaire, tâchant de mettre quelque chose d'adoucissant dans cette répétition. Je me disposais à remplir ses ordres, si possible, cet après-midi. Il m'avait prié de ne pas différer.

– Je suis venue pour vous dire de ne pas aller plus loin dans cette affaire, monsieur Trumbull ; et je vous demanderai de ne pas parler de ce qui en a été dit. Voulez-vous avoir pour moi cette obligeance ?

– Certainement, je le veux, mistress Lydgate, certainement. Les confidences sont sacrées pour moi, en affaires comme en tout. Je dois donc considérer comme retirée la commission dont j'étais chargé ? dit M. Trumbull, rajustant

ensemble de ses deux mains les longs bouts de sa cravate bleue, et attachant sur Rosemonde un regard respectueux.

– Oui, s'il vous plaît. Je viens d'apprendre que M. Ned Plymdale a pris une maison, la maison voisine de celle de M. Hackbutt, place Saint-Pierre. M. Lydgate serait fâché qu'on remplît ses ordres sans nécessité. Et il y a encore d'autres circonstances qui rendent cette proposition inutile.

– Très bien, mistress Lydgate, très bien. Je suis à vos ordres, quand il vous plaira de me demander un service, dit M. Trumbull qui éprouva quelque satisfaction à imaginer que de nouvelles ressources s'étaient présentées aux Lydgate. Comptez sur moi, je vous en prie. L'affaire n'ira pas plus loin.

Ce soir-là, Lydgate se sentit un peu tranquillisé en remarquant chez Rosemonde plus d'animation qu'elle n'en avait eu dans ces derniers temps ; elle semblait même attentive à rechercher ce qui pourrait lui plaire, sans qu'il le lui demandât. Il se dit : « Si elle est heureuse, et si je puis sortir de là, qu'est-ce que tout cela ? Tout au plus un étroit marécage que nous avons à traverser au milieu d'un long voyage. Que je puisse m'alléger l'esprit de ces soucis, et je suffirai à la tâche. »

Il était si réconforté par cette idée, qu'il se mit à réfléchir à un rapport sur certaines expériences qu'il voulait reprendre depuis longtemps, et qu'il avait négligées par ce sourd désespoir de soi, qui vient à la suite de toutes les petites préoccupations. Il ressentit de nouveau quelque chose de son ancien bonheur à s'absorber dans les profondeurs d'une recherche scientifique, tandis que Rosemonde jouait une douce musique, aussi favorable à sa méditation que le bruit d'une rame, le soir, sur un lac. Il était déjà passablement tard, il

avait repoussé tous ses livres et regardait le feu, les mains croisées derrière la tête, plongé dans l'oubli de toutes choses, en dehors de l'expérience définitive à instituer, quand Rosemonde, qui avait quitté le piano et s'était renversée sur sa chaise, tout en le surveillant de l'œil, lui dit :

– M. Ned Plymdale a déjà pris une maison.

Lydgate saisi et bouleversé la regarda en silence pendant un instant comme un homme dérangé au milieu de son sommeil. Puis, rougissant sous l'empire d'un sentiment pénible, il demanda :

– Comment le savez-vous ?

– Je suis passée ce matin chez mistress Plymdale, et elle m'a dit qu'il avait pris la maison voisine de celle de M. Hackbutt, place Saint-Pierre.

Lydgate garda le silence. Il se pressa la tête entre les mains et resta les coudes appuyés sur ses genoux. Il ressentait un amer désappointement, comme si, ouvrant une porte pour sortir d'un lieu suffocant, il l'eût trouvée murée : mais ce dont il ne doutait pas, c'est que la cause de son désappointement était pour Rosemonde une cause de satisfaction. Il aima mieux ne pas la regarder et ne pas lui parler jusqu'à ce qu'il eut surmonté le premier spasme de son irritation. « Après tout, se disait-il dans son amertume, qu'est-ce qui peut intéresser davantage une femme, que la maison et son ménage ? Un mari, sans l'un et l'autre, est une absurdité. » Quand, rejetant ses cheveux en arrière, il la regarda, il y avait dans ses yeux noirs une triste et morne expression de découragement, qui semblait n'attendre plus de sympathie, mais il se contenta de dire froidement :

– Peut-être quelqu'un d'autre se trouvera-t-il. J'ai dit à Trumbull d'avoir l'œil ouvert, s'il échouait avec Plymdale.

Rosemonde ne répliqua rien. Elle se reposait sur l'espoir qu'il ne se passerait rien entre son mari et le commissaire-priseur, avant d'avoir vu quelque incident nouveau justifier son intervention ; elle avait, dans tous les cas, empêché l'événement immédiat qu'elle redoutait.

Après une pause, elle reprit :

– Combien d'argent demandent ces gens désagréables ?

– Quelles gens désagréables ?

– Ceux qui ont fait l'inventaire, et les autres. Je veux dire, combien faudrait-il d'argent pour les satisfaire, de façon que vous n'ayez plus besoin de vous tourmenter ?

Lydgate l'observa pendant un instant, comme il faisait lorsqu'il cherchait à découvrir les symptômes d'une maladie, puis il répondit :

– Oh ! si j'avais pu obtenir de Plymdale six cents livres pour le mobilier et la convenance, j'aurais pu me tirer d'affaire. J'aurais pu payer Dover et donner assez en garantie aux autres pour les faire patienter, à condition de réduire nos dépenses.

– Mais, je veux dire, combien vous faudrait-il, si nous restions dans cette maison ?

– Plus que je n'en puis espérer d'aucun côté, dit Lydgate avec une espèce d'amer sarcasme dans le ton. Il s'irritait de voir Rosemonde s'attacher à des désirs impraticables, au lieu de se mettre en face des mesures possibles.

– Pourquoi ne me diriez-vous pas la somme ? insista Rosemonde en marquant doucement qu'elle n'aimait pas ses façons.

– Eh bien, dit Lydgate d'un air de conjecture, il faudrait au moins mille livres pour me mettre à l'aise. Mais, ajouta-t-il d'un ton tranchant, ce que j'ai à considérer, c'est ce que je ferai sans cet argent, et non pas avec.

Rosemonde n'ajouta plus rien. Mais le lendemain elle mit à exécution son dessein d'écrire à sir Godwin Lydgate. Depuis la visite du capitaine elle avait reçu une lettre de lui, et une autre de mistress Mengan, sa sœur mariée, lui adressant ses condoléances sur la perte de son enfant et exprimant vaguement l'espoir de la revoir à Quallingham. Lydgate lui avait dit que cette politesse ne signifiait rien du tout ; mais elle était secrètement convaincue que toute la réserve que la famille de Lydgate montrait avec lui venait de la froideur et du dédain de sa conduite, et elle avait répondu à ces lettres de sa façon la plus charmante, ayant quelque confiance qu'une invitation en règle allait suivre. Mais on avait gardé un silence complet. Le capitaine n'était sans doute pas un grand homme de plume, et Rosemonde se dit que ses sœurs peut-être avaient voyagé à l'étranger. Toutefois la saison était venue de penser que ses amis étaient rentrés chez eux, et dans tous les cas, tout appel de sa part ne manquerait pas de toucher sir Godwin, qui l'avait prise sous le menton en déclarant qu'elle ressemblait à mistress Croly, la célèbre beauté, qui avait fait sa conquête en 1790. Il trouverait charmant, pour l'amour d'elle, de se conduire, comme il le devait, vis-à-vis de son neveu. Rosemonde était naïvement convaincue de ce qu'un vieux gentilhomme devait faire pour lui épargner la peine de tout souci. Et elle écrivit ce qu'elle considéra comme la lettre la plus judicieuse du monde, une

lettre qui frapperait sir Godwin comme une preuve de son bon sens parfait, indiquant combien il serait désirable que Tertius quittât un endroit comme Middlemarch pour un lieu plus en rapport avec son mérite, comment le caractère désagréable de ses habitants avait nui à son succès professionnel et comment, en conséquence, il était tombé dans des difficultés d'argent, dont il faudrait un millier de livres pour le sortir tout à fait. Elle ne mentionna point que Tertius n'était pas au courant de sa lettre, car elle ne doutait pas qu'il ne fût, en en approuvant l'envoi, d'accord avec ce qu'elle disait du grand respect de Lydgate pour son oncle Godwin, le parent qui avait toujours été son meilleur ami. Telle était la force de la diplomatie de la pauvre Rosemonde, maintenant qu'elle l'appliquait aux affaires.

Tout ceci était antérieur à la soirée du nouvel an chez les Vincy et il n'était pas encore arrivé de réponse de sir Godwin. Ce fut le matin même de ce jour que Lydgate apprit de Rosemonde qu'elle avait révoqué les instructions données par lui à Borthrop Trumbull. Sentant la nécessité de l'habituer graduellement à l'idée de quitter leur maison de Lowick-Gate, il avait surmonté sa répugnance à lui en reparler, et pendant qu'ils étaient en train de déjeuner, il lui avait dit :

– Je tâcherai de revoir Trumbull ce matin et de lui faire mettre l'annonce de notre maison dans le *Pionnier* et dans la *Trompette*. En voyant l'annonce, quelqu'un qui n'aurait pas, sans cela, pensé à un changement, pourrait avoir envie de la prendre. Dans ces villes de province, bien des gens continuent d'habiter leurs vieilles demeures, trop étroites pour leurs familles, devenues plus nombreuses, uniquement parce qu'ils ne savent pas où en trouver une autre. Et Trumbull n'a

encore, à ce qu'il paraît, trouvé personne qui veuille mordre à ses avances.

Rosemonde sentit que le moment inévitable était venu.

– J'ai recommandé à Trumbull de ne pas s'occuper davantage de cette affaire, dit-elle, avec un calme prudent, voulant évidemment se mettre sur la défensive.

Lydgate la regarda fixement, dans un étonnement muet. Une demi-heure seulement auparavant, il lui avait attaché ses bandeaux, et lui avait parlé ce petit langage d'affection que Rosemonde, sans y répondre d'ailleurs, acceptait en sereine et ravissante image, adressant de temps à autre miraculeusement à son adorateur un sourire qui laissait voir ses fossettes.

Avec de telles fibres encore vibrantes en lui, le choc qu'il reçut ne put devenir aussitôt et distinctement de la colère ; ce fut un vague sentiment de peine. Il déposa le couteau et la fourchette qu'il avait en mains et, se rejetant en arrière sur sa chaise, il reprit enfin avec une froide ironie dans la voix :

– Puis-je vous demander quand et pourquoi vous avez fait cela ?

– Quand j'ai su que les Plymdale avaient pris une maison, j'ai été lui dire de ne pas leur parler de la nôtre ; et en même temps je lui ai dit de ne pas laisser aller les choses plus loin. Je savais que cela vous ferait beaucoup de tort, si l'on apprenait que vous désiriez vous défaire de votre maison et de votre mobilier, et j'y avais une très forte répugnance. Il me semble que ces raisons suffisaient.

– Ce n'était donc rien que je vous eusse, moi, fait connaître des raisons impérieuses d'un autre genre ; ce n'était

donc rien que je fusse arrivé à une conclusion différente et que j'eusse donné des ordres d'après cette conclusion, dit Lydgate d'un ton mordant, le tonnerre et les éclairs s'amoncelant sur son front et dans ses yeux.

L'effet que produisait sur Rosemonde la colère d'un autre avait toujours été de la faire rentrer dans un froid mécontentement et de lui donner d'autant plus de calme et de correction, dans la conviction qu'elle n'était pas femme à se mettre dans son tort, quoi que les autres pussent faire. Elle répliqua :

– Je crois que j'avais parfaitement le droit de parler sur un sujet qui me concerne au moins autant que vous.

– Certainement, vous aviez le droit de parler, mais à moi seulement. Vous n'aviez pas le droit de contrecarrer secrètement mes ordres, et d'en agir avec moi comme avec un être privé de raison, dit Lydgate du même ton qu'auparavant. Puis, avec une nuance nouvelle de mépris, il ajouta : Est-il possible de vous faire comprendre quelles en seront les conséquences ? Cela peut-il me servir à quelque chose de vous redire encore pourquoi nous *devons* tâcher de nous défaire de cette maison ?

– Il ne vous est pas nécessaire de me le redire encore, repartit Rosemonde d'une voix qui s'échappait et tombait de ses lèvres comme des gouttes d'eau froide. Je me rappelais ce que vous m'aviez dit alors… Vous parliez tout juste avec autant de violence que vous le faites en ce moment. Mais cela ne change pas mon opinion, que vous devriez essayer de tout autre moyen, plutôt que de vous décider à une démarche qui m'est tellement pénible. Et quant à faire insérer l'annonce de cette maison dans un journal, je trouve que ce serait absolument dégradant pour vous.

– Et supposez que je ne tienne pas compte de votre opinion, pas plus que vous ne tenez compte de la mienne ?

– Vous pouvez le faire sans doute. Mais je trouve que vous auriez dû me prévenir avant notre mariage, que vous me mettriez dans la pire situation du monde, plutôt que de renoncer à votre volonté.

Lydgate ne répondit pas ; il pencha la tête de côté et serra avec désespoir les coins de sa bouche. Rosemonde, voyant qu'il ne la regardait pas, se leva et posa devant lui sa tasse du café ; mais il n'y prit pas garde et s'enfonça dans le drame intime qui se débattait au dedans de lui, s'agitant parfois sur son siège, appuyant un bras sur la table et s'étreignant la tête. Les émotions et les pensées qui affluaient à son âme ne lui permettaient ni de donner un libre cours à sa colère, ni de s'en tenir simplement à son inflexible résolution. Rosemonde prit avantage de ce silence.

– Quand nous nous sommes mariés, tout le monde mettait très haut votre position. Je n'aurais jamais pu imaginer alors que vous voudriez un jour vendre notre mobilier et prendre une maison dans Bride Street, avec des chambres comme des cages. Pour vivre ainsi, quittons au moins Middlemarch.

– Ce seraient là des considérations très puissantes, répondit Lydgate ironiquement, – cependant une pâleur de frisson s'étendait autour de ses lèvres, tandis qu'il regardait son café sans le boire, – ce seraient des considérations très puissantes, si je ne me trouvais pas endetté.

– Bien des gens ont dû être endettés de la même manière, mais s'ils sont honorables, on a confiance en eux. Certainement, j'ai entendu dire à papa que les Torbit avaient des

dettes, et ils ont continué à très bien marcher. Cela ne peut rien valoir, d'agir précipitamment, dit Rosemonde, avec une sereine sagesse.

Lydgate restait assis, paralysé sur sa chaise par des impulsions contraires ; puisque aucun des raisonnements dont il pouvait essayer avec Rosemonde ne semblait capable de lui arracher son consentement, il avait comme un besoin d'écraser, de broyer quelque objet sur lequel il pourrait au moins produire une impression quelconque, ou de dire brutalement à sa femme qu'il était le maître et qu'elle n'avait qu'à obéir. Mais il ne redoutait pas seulement l'effet de semblables extrémités sur leur vie mutuelle, il avait une crainte croissante de la calme et fuyante obstination de Rosemonde, qui ne laisserait jamais le dernier mot à l'affirmation de ses droits ; et puis elle l'avait touché au point le plus sensible de ses sentiments, en lui faisant entendre qu'elle avait été en l'épousant la dupe d'une illusion de bonheur. Quant à dire qu'il était le maître, ce n'était même pas la vérité. La résolution à laquelle il s'était attaché par la force de la logique et par un honorable orgueil commençait à fléchir, au contact de torpille de Rosemonde. Il avala la moitié de sa tasse de café et se leva pour sortir.

– Je puis du moins vous prier de ne pas aller encore chez Trumbull, jusqu'à ce qu'il soit évident qu'il n'y a pas d'autres moyens, dit Rosemonde. Bien qu'elle ne fût pas sujette à la peur, elle sentit qu'il était plus sûr de ne pas lui révéler qu'elle avait écrit à sir Godwin. Promettez-moi que vous n'irez pas chez lui avant quelques semaines, ou sans m'en prévenir.

Lydgate fit entendre un petit rire bref.

– Il me semble que c’est moi qui pourrais vous demander la promesse que vous ne ferez rien sans m’en prévenir, dit-il en se dirigeant vers la porte.

– Vous vous rappelez que nous allons dîner chez papa aujourd’hui, dit Rosemonde, souhaitant qu’il se retournât encore et qu’il lui fît une concession plus précise.

Mais il murmura seulement :

– Oh oui ! avec impatience et sortit.

Elle trouvait véritablement odieux de sa part, de ne pas songer que c’en était déjà assez pour elle, de toutes les propositions pénibles qu’il avait eu à lui faire, sans montrer encore une si désagréable humeur. Et lorsqu’elle lui avait adressé la modeste demande de différer seulement sa visite à Trumbull, il avait été cruel de sa part de ne pas la rassurer sur ses intentions. Elle était convaincue d’avoir agi en tous points, pour le mieux ; et chaque parole blessante ou colère de Lydgate n’était qu’une offense de plus à ajouter à la liste qu’elle en conservait sur le cœur. La pauvre Rosemonde avait commencé depuis quelques mois à associer l’idée de son mari avec des sentiments de déception, et le terrible et inflexible lien du mariage avait perdu son charme de délicieux rêves d’avenir. Il l’avait délivrée des désagréments de la maison paternelle, mais il ne lui avait pas donné ce qu’elle avait désiré et espéré. Le Lydgate dont elle avait été éprise était pour elle un assemblage de conditions idéales, dont la plupart s’étaient envolées, faisant place à des détails de chaque jour, au milieu desquels il fallait vivre lentement heure par heure, au lieu de voguer légèrement au travers, en n’en choisissant à la hâte que les côtés agréables. Les nécessités de la profession de Lydgate, à la maison ses préoccupations scientifiques, ses vues particulières sur des choses qui

n'avaient jamais figuré dans leurs entretiens, au temps de leurs amours, – toutes ces influences de toutes les heures faites pour l'éloigner de lui, sans même parler de la fâcheuse position où il s'était placé dans la ville, ni de ce premier choc que lui avait produit la révélation de la dette envers Dover, tout cela ne pouvait que lui rendre à charge la présence de son mari. Une autre présence, depuis les premiers jours de son mariage jusqu'à ces derniers mois, avait bien été pour elle une agréable diversion, mais elle avait disparu ; Rosemonde ne voulait pas s'avouer pour combien le vide qui était résulté de ce départ entrait dans son ennui profond ; et il lui semblait (peut-être avait-elle raison) qu'une invitation à Quallingham et une proposition, pour Lydgate, de s'établir ailleurs qu'à Middlemarch, – à Londres ou dans quelque autre lieu où l'on serait libre des désagréments de la vie – la satisferait pleinement et la rendrait indifférente à l'absence de Will Ladislaw, à qui elle avait d'ailleurs quelque peine à pardonner son enthousiasme pour mistress Casaubon.

Tel était l'état des choses entre Lydgate et Rosemonde, ce jour de l'an, où ils dînèrent chez M. Vincy, elle, ayant l'air tranquillement indifférente, vis-à-vis de lui, en souvenir de sa conduite violente du déjeuner, et lui, portant au cœur des traces bien plus profondes de ce conflit domestique, dans lequel la scène du matin n'était qu'un épisode entre beaucoup d'autres. Ses efforts pénibles, en causant avec M. Farebrother, ses efforts pour exprimer la maxime cynique que toutes les manières de gagner de l'argent étaient au fond les mêmes et que la chance avait une puissance qui réduisait le choix des moyens à l'illusion d'un fou, n'étaient que le symptôme d'une résolution vacillante, un écho engourdi du vieil aiguillon de l'enthousiasme.

Qu'avait-il à faire ? Il voyait encore plus âprement que ne le faisait Rosemonde la tristesse qu'il y aurait à l'emmener dans une étroite maison de Bride Street, où elle n'aurait autour d'elle qu'un chétif ménage, et au dedans d'elle le mécontentement : une vie de privations et la vie avec Rosemonde étaient devenues deux images de plus en plus irréconciliables, depuis que la menace des privations s'était révélée. Mais quand même ses résolutions eussent forcé ces deux images à se combiner, les préliminaires nécessaires à ce dur changement n'étaient même pas visiblement à sa portée ; et bien qu'il n'eût pas donné la promesse que sa femme lui avait demandée, il ne retourna pas chez Trumbull. Il commença même à songer à faire un rapide voyage dans le Nord, et à aller voir sir Godwin. Il avait cru d'abord que rien ne pourrait le déterminer à adresser à son oncle une demande d'argent, mais il ne connaissait pas alors tout entière la pression d'alternatives encore plus pénibles. Il ne pouvait compter sur l'effet d'une lettre ; ce n'était que dans une entrevue, si désagréable qu'elle pût être pour lui-même, qu'il pourrait donner des explications complètes et éprouver l'efficacité des liens du sang. Lydgate n'avait pas plutôt commencé à se représenter cette démarche comme toute simple, qu'il en éprouva une réaction de colère à l'idée que lui, lui qui depuis si longtemps avait résolu de vivre au-dessus des abjects calculs, sans souci intéressé des sentiments ni de la bourse de ces gens, fier d'avoir dans sa vie un autre but que le leur, c'était lui qui maintenant tombait non seulement à leur niveau, mais plus bas encore, au point de les solliciter.

CHAPITRE III

Près de trois semaines de la nouvelle année s'étaient écoulées sans que le vieux sir Godwin Lydgate eût répondu à l'intéressant appel de Rosemonde, dont chaque jour voyait augmenter la déception. Lydgate, ignorant tout de son attente, voyait les notes grossir, avec la pensée que Dover pouvait d'un instant à l'autre user de son privilège sur les différents créanciers. Il n'avait jamais parlé à Rosemonde du projet qu'il nourrissait d'aller à Quallingham, ne voulant pas, avant que le dernier moment l'y forçât, avoir l'air de faire cette concession à ses désirs auxquels il s'était opposé avec tant d'indignation. Mais il pensait en réalité à partir prochainement. Un embranchement de chemin de fer lui permettait de faire le voyage et d'être de retour en quatre jours.

Un matin, après la sortie de Lydgate, il arriva une lettre à son adresse que Rosemonde reconnut pour être de sir Godwin. Elle était pleine d'espoir ; peut-être s'y trouvait-il renfermé pour elle un billet particulier, mais on s'adressait naturellement à Lydgate pour la question d'argent ou pour toute autre offre d'appui ; et le fait qu'on s'adressait à lui, voire même le délai qu'on avait mis à écrire, semblait attester que la réponse était absolument favorable. Rosemonde était trop agitée par ses pensées pour s'occuper d'autre chose que d'un petit ouvrage à l'aiguille dans un coin bien chaud de la salle à manger, tandis que l'importante lettre restait posée devant elle sur la table. Il était près de midi quand elle entendit le pas de son mari dans le corridor, et courant lui ouvrir la porte, elle lui dit de son ton le plus léger :

– Venez, Tertius, voici une lettre pour vous.

– Ah ! dit-il, sans ôter son chapeau mais en passant son bras autour de Rosemonde pour la ramener à sa place. De mon oncle Godwin ! s'écria-t-il tandis que Rosemonde se rasseyait.

Elle l'observa au moment où il ouvrit la lettre. Elle s'attendait à sa surprise. À mesure que les yeux de Lydgate parcouraient rapidement la courte missive, elle vit son visage, ordinairement d'un brun pâle, se couvrir d'une blancheur mate ; ses narines et ses lèvres tremblaient quand il jeta la lettre devant elle, et il éclata violemment :

– La vie ne sera plus possible avec vous si vous voulez toujours agir secrètement, en opposition avec moi, et me cacher vos démarches.

Il s'arrêta court et lui tourna le dos, puis se retourna encore, fit quelques pas, s'assit, se releva de nouveau avec agitation, serrant les poings au fond de ses poches. Il avait peur de prononcer quelque mot irrémédiablement cruel.

Rosemonde aussi avait changé de couleur en lisant. La lettre était ainsi conçue :

« Mon cher Tertius,

» Ne chargez pas votre femme de m'écrire quand vous avez quelque chose à me demander. C'est une manière détournée et enjôleuse à laquelle je n'aurais pas cru de votre part. Il ne m'est jamais arrivé d'écrire à une femme pour affaires. Quant à vous fournir un millier de livres ou même la moitié, je ne puis rien faire de semblable. Ma propre famille me saigne jusqu'au dernier penny. Avec deux fils cadets et trois filles, je ne puis guère avoir d'argent de reste. Vous me

paraissez avoir épuisé le vôtre bien rapidement et vous être mis dans une fâcheuse situation. Plus tôt vous vous en irez ailleurs, mieux cela vaudra. Mais n'ayant pas de rapports avec les hommes de votre profession, je ne puis de ce côté vous aider en rien. Comme tuteur, j'ai fait de mon mieux pour vous et vous ai laissé agir à votre guise en ne m'opposant pas à la carrière que vous avez choisie. Vous auriez pu entrer dans l'armée ou dans l'Église. Votre fortune aurait suffi pour cela et vous auriez eu devant vous une perspective d'avancement plus sûre. Votre oncle Charles vous a gardé rancune de n'avoir pas fait comme lui, mais non pas moi. J'ai toujours souhaité votre bien, mais vous devez vous considérer aujourd'hui comme absolument sur vos jambes.

» Votre oncle affectionné,

» GODWIN LYDGATE. »

Quand Rosemonde eut achevé la lecture, elle resta assise, immobile, les mains croisées sur ses genoux, s'efforçant de ne rien laisser voir de son vif désappointement, et se renfermant dans une sorte de passive tranquillité devant la colère de son mari. Lydgate s'arrêta dans ses mouvements agités, la regarda de nouveau et dit avec une sévérité amère :

– Cela suffira-t-il pour vous convaincre du mal que vous venez de me faire par votre intervention secrète ? Avez-vous assez de raison pour reconnaître maintenant votre incompétence à juger et à agir pour moi, à intervenir avec votre ignorance dans des affaires qu'il m'appartient de décider ?

Ces paroles étaient dures. Mais ce n'était pas la première fois que Lydgate s'était vu trompé par Rosemonde. Elle ne le regarda pas et ne répliqua rien.

– J'étais presque décidé à aller à Quallingham. Il m'en aurait assez coûté, et pourtant cela aurait pu servir à quelque chose. Mais tout cela est en pure perte à présent. Vous avez toujours agi en secret contre moi. Vous me trompez par un faux assentiment et je suis à la merci de vos agissements détournés. Si vous avez l'intention de résister à chaque désir que j'exprime, dites-le et défiez-moi. Au moins alors je saurai ce que je fais.

C'est un moment terrible dans de jeunes existences que celui où le lien étroit de l'amour en est venu à cette puissance d'amertume. En dépit de son empire sur elle-même, une larme s'échappa silencieusement des yeux de Rosemonde et roula sur ses lèvres. Elle ne parlait pas, mais sous cette apparente placidité était caché un sentiment intense ; elle éprouvait une aversion si complète de son mari qu'elle souhaitait ne l'avoir jamais connu. Sir Godwin lui-même venait de se montrer dur et absolument insensible pour elle ; elle le mettait avec Dover et les autres créanciers au nombre de ces gens désagréables qui ne pensaient qu'à eux-mêmes, sans se soucier de tout l'ennui qu'ils lui causaient. Son père aussi était cruel et aurait pu faire davantage pour eux. En réalité, il n'y avait qu'une seule personne dans le cercle de Rosemonde qui n'encourût pas son blâme, et cette personne c'était la gracieuse créature aux bandeaux blonds et aux petites mains croisées, qui ne s'était jamais exprimée qu'avec mesure et convenance, et avait toujours agi pour le mieux, le mieux étant naturellement ce qui lui plaisait le mieux.

Lydgate, s'arrêtant et la regardant, commençait à éprouver ce sentiment presque affolant de désespoir qui s'empare des êtres passionnés quand leur passion ne rencontre qu'un silence à l'air innocent, une triste mine de victime qui semble les mettre dans leur tort ou du moins faire naître dans le sen-

timent de la plus juste indignation un doute sur sa justice même. Il avait besoin, en modérant ses paroles, de se convaincre pleinement qu'il était dans son droit.

– Ne voyez-vous donc pas, Rosemonde, recommença-t-il, essayant d'être simplement grave et non plus amer, que rien ne peut nous être si fatal qu'un manque de franchise et de confiance entre nous ? Il est arrivé mainte et mainte fois que j'ai exprimé un désir arrêté, auquel vous sembliez avoir donné votre assentiment ; ce qui ne vous empêchait pas ensuite d'y désobéir en secret. Je ne peux jamais de cette manière savoir sur quoi compter. Il y aurait encore un peu d'espoir pour nous si vous vouliez le reconnaître. Suis-je un animal si déraisonnable et si emporté ? Pourquoi ne seriez-vous pas franche avec moi ?

Toujours le même silence.

– Voulez-vous seulement avouer que vous vous êtes trompée et me donner votre parole qu'à l'avenir vous n'agirez plus ainsi ? reprit Lydgate avec insistance. Mais il y avait dans sa voix quelque chose d'impérieux que Rosemonde fut prompte à saisir.

Elle parla avec froideur.

– Je ne puis certainement faire ni concession ni promesse en réponse à des paroles comme celles que vous m'avez adressées tout à l'heure. Vous avez parlé de mes agissements détournés, de l'intervention de mon ignorance et de mon faux assentiment. Je ne me suis jamais exprimée de la sorte envers vous et il me semble que c'est vous qui me devriez des excuses. Vous avez parlé de l'impossibilité de vivre avec moi. Certes, vous ne m'avez pas rendu la vie agréable ces derniers temps. Est-il si extraordinaire que je

m'efforce de prévenir quelques-unes des misères que notre mariage a attirées sur moi ?

Une autre larme tomba au moment où Rosemonde cessa de parler, et elle l'essuya aussi tranquillement que la première.

Lydgate se jeta sur une chaise, se sentant vaincu. Quelle place y avait-il dans l'esprit de Rosemonde pour y loger une seule remontrance ? Il déposa son chapeau, passa son bras par-dessus le dossier de sa chaise et baissa les yeux pendant quelques instants sans parler. Rosemonde avait sur lui le double avantage d'insensibilité à l'endroit de ses justes reproches, et de sensibilité à l'endroit des misères indéniables qui accablaient sa vie de femme. Bien que la duplicité dans l'affaire de la maison eût dépassé tout ce qu'il en connaissait et eût empêché les Plymdale d'en rien savoir eux-mêmes, elle n'avait nullement le sentiment que sa conduite pût être justement qualifiée de fausse. Mais elle se sentait offensée et c'était là ce qu'il fallait que Lydgate reconnût.

Quant à lui, la nécessité de s'accommoder à la nature de Rosemonde, que ses côtés négatifs rendaient inflexible, le tenait comme par des tenailles. Il avait commencé à entrevoir avec alarme la perte irrévocable de l'amour de sa femme et la tristesse qui en résulterait dans leur vie. La plénitude de ses émotions prêtes à déborder lui fit rapidement entrevoir cette crainte mêlée aux premiers mouvements violents de sa colère. C'eût, été assurément une vanterie inutile de sa part de lui dire qu'il était le maître.

« Vous n'avez pas rendu ma vie agréable ces derniers temps. Les misères que notre mariage a attirées sur moi. » Ces mots aiguillonnaient son imagination, de même que la douleur provoque l'exagération de nos rêves. S'il allait tom-

ber, non seulement du haut de ses plus fières résolutions, mais tomber dans les hideuses entraves de la haine domestique ?

– Rosemonde, dit-il, tournant sur elle un mélancolique regard, vous devriez excuser les paroles d'un homme déçu et provoqué. Je ne puis séparer mon bonheur du vôtre. Si je suis fâché contre vous, c'est parce que vous ne semblez pas voir à quel point tout manque de franchise nous sépare. Comment pourrais-je désirer vous faire de la peine en quoi que ce fût, par mes paroles ou ma conduite ? Quand je vous blesse, c'est une partie de ma propre vie que je blesse. Jamais je ne serais fâché contre vous, si vous vouliez être tout à fait sincère avec moi.

– Je ne voulais que vous empêcher de nous précipiter dans la misère, sans aucune nécessité, dit Rosemonde, tandis que ses larmes revenaient sous l'influence d'un sentiment plus doux, maintenant que son mari s'était radouci. C'est si affreusement dur d'être amoindris et mal vus ici par toutes les personnes de notre connaissance et de vivre d'une façon si misérable. Je voudrais être morte avec l'enfant.

Elle parlait et pleurait avec cette douceur qui rend les larmes toutes-puissantes sur un homme au cœur tendre. Lydgate rapprocha sa chaise de celle de Rosemonde, et, de sa forte et tendre main, appuya sa tête délicate contre sa joue. Il ne fit que la caresser sans rien dire, et qu'y avait-il à dire, en effet ? Il ne pouvait lui promettre de la protéger contre la misère qu'elle redoutait, car il ne voyait pas de moyens assurés de le faire. Quand il se leva pour sortir, il se dit qu'elle était dix fois plus à plaindre que lui. N'avait-il pas sa vie au dehors et les constants appels adressés au nom des autres à son activité ! Il désirait tout excuser en elle s'il le

pouvait. Mais il était inévitable que dans cette disposition de bienveillante tendresse, il ne songeât plus à elle que comme à un être d'une espèce différente et infiniment plus faible. Et cependant elle l'avait dompté.

CHAPITRE IV

Lydgate avait de bonnes raisons de tenir compte du service que lui rendaient ses clients en l'arrachant à ses soucis personnels. Il n'avait plus assez de libre énergie pour se livrer à des travaux de recherches ou à des méditations purement théoriques ; mais au chevet des malades, l'appel direct à sa science et à sa sympathie lui donnait le surcroît d'impulsion dont il avait besoin pour sortir de lui-même. Ce n'était pas seulement le harnais de la routine, qui est une bonne chose en ce qu'il permet aux hommes incapables de vivre honorablement et aux hommes malheureux de vivre paisiblement ; c'était à tout instant la vive et immédiate application de sa pensée et de son attention aux besoins et aux épreuves d'autrui. Beaucoup d'entre nous, regardant en arrière dans la vie, diront que l'homme le meilleur que nous ayons connu, a été un de ces hommes de l'art, ce chirurgien peut-être, dont le tact admirable, guidé par une profonde et savante perception, est venu à nous dans notre détresse avec une bienfaisance plus sublime que celle des faiseurs de miracles. – Quelque chose de cette miséricorde deux fois bénie accompagnait toujours Lydgate dans ses visites à l'hôpital ou dans les maisons particulières, servant mieux qu'aucun narcotique à le calmer et à le soutenir dans ses angoisses et dans le sentiment de l'amoindrissement de ses forces intellectuelles.

M. Farebrother, toutefois, ne s'était pas trompé sur le narcotique. Sous la première pression douloureuse des difficultés prévues, et quand pour la première fois son mariage

lui était apparu, sinon comme la solitude dans l'esclavage, du moins comme un état de perpétuels efforts pour continuer à aimer sans se préoccuper d'être aimé en retour, Lydgate avait essayé à deux ou trois reprises de recourir à une dose d'opium. Mais il n'avait nul penchant héréditaire ou constitutionnel pour ce moyen passager d'échapper aux poursuites du malheur. Il était fort et capable de boire beaucoup impunément, mais il ne s'en souciait pas, et quand il voyait des gens absorber des spiritueux à côté de lui, il prenait de l'eau pure, témoignant ainsi de la pitié méprisante qu'il éprouvait même pour les premiers degrés de l'excitation que procure la boisson. Il en était de même du jeu. Il avait beaucoup regardé jouer à Paris, s'y intéressant comme à l'observation d'une maladie. Mais il n'était pas plus tenté par l'argent ainsi gagné que par la boisson. Le seul gain qu'il ambitionnât, il voulait le devoir à une suite savante de combinaisons élevées tendant à un résultat bienfaisant. Le succès auquel il aspirait n'avait rien de commun avec la fascination exercée par des tas d'or sur des doigts fiévreux, ou avec le triomphe hébété et sauvage qui se lit dans les yeux de l'homme qui emporte la mise de ses compagnons consternés.

Mais, de même qu'il avait essayé de l'opium, de même sa pensée commença à se tourner vers le jeu, non pour l'excitation fiévreuse qu'il procure, mais parce qu'à force d'y réfléchir il y voyait un moyen facile de se procurer de l'argent sans passer par l'humiliation d'en demander. À Londres ou à Paris, il est probable qu'un tel courant de pensées servies par l'occasion l'eût entraîné dans quelque maison de jeu, non plus pour y observer les hommes mais pour y guetter la chance avec eux dans une commune anxiété. Le besoin pressant de gagner eût triomphé de sa répugnance, si la chance avait daigné lui être favorable. Peu de temps après la réception de la lettre de son oncle qui coupait court à tout

espoir de ce côté, un incident se produisit, bien caractéristique de l'influence que les facilités de jouer auraient pu exercer sur Lydgate.

La salle de billard du Dragon Vert était le rendez-vous d'une certaine collection de gens considérés pour la plupart, avec notre ancienne connaissance, M. Bambridge, comme des hommes de plaisir. C'était là que le pauvre Fred Vincy avait contracté une partie de sa mémorable dette, forcé qu'il avait été, après avoir perdu dans un pari, d'emprunter à ce joyeux compagnon. On savait à Middlemarch qu'il se perdait et se gagnait pas mal d'argent au Dragon Vert, et cette réputation ne faisait qu'augmenter dans certains quartiers la tentation de se rendre en ce lieu de plaisir. Lydgate aimait le billard, son adresse musculaire semblait faite pour ce jeu, et, une ou deux fois, dans les premiers temps de son séjour à Middlemarch, il lui était arrivé de faire son tour dans les parties du Dragon Vert. Mais il n'eut plus ensuite le loisir de s'y rendre, et il n'avait aucun goût, d'ailleurs, pour la société qu'il y rencontrait. Un soir pourtant, l'occasion se présenta d'y aller trouver M. Bambridge. Le maquignon s'était engagé à lui trouver un acheteur pour le dernier bon cheval qui lui restait et que Lydgate avait résolu de remplacer par une rosse à bon marché, espérant, à cette réduction de luxe, gagner une vingtaine de livres ; il était en quête maintenant de la moindre somme qui put l'aider à faire patienter ses fournisseurs. Monter vite en passant à la salle de billard était une manière de gagner du temps. M. Bambridge n'était pas encore là, mais il n'allait pas tarder à venir, au dire de son ami, M. Horrock. Lydgate resta donc et se mit à jouer en attendant. Ce soir-là il avait dans les yeux cet éclat inusité et cette vivacité particulière que M. Farebrother avait déjà une fois observés en lui. Le fait exceptionnel de sa présence fut très remarqué dans la salle ; il s'y trouvait beaucoup de monde,

spectateurs et joueurs pariaient avec animation. Lydgate jouait bien, confiant qu'il était en lui-même. Les paris pleuvaient autour de lui, et avec la pensée rapide et séduisante que son gain pourrait bien doubler la somme qu'il devait retirer de la vente du cheval, il se mit à parier lui-même et il gagna coup sur coup. M. Bambridge était entré sans que Lydgate le remarquât. Ce n'était pas seulement le jeu qui l'animait ainsi, mais l'éblouissante perspective d'aller le lendemain à Brassing, où l'on jouait sur une plus grande échelle, et où, par un dernier et vigoureux effort pour attraper l'amorce du diable, il pourrait l'arracher sans l'hameçon, et, à ce prix, s'affranchir des réclamations qui l'assaillaient tous les jours. Il continuait à gagner lorsque entrèrent deux nouveaux personnages. L'un était le jeune Hawley, revenu tout récemment de Londres où il suivait des études de droit ; l'autre, Fred Vincy qui depuis peu avait passé plusieurs soirées dans ces lieux familiers. Le jeune Hawley, joueur de billard consommé, arrivait à la partie avec une main toute fraîche. Mais Fred, stupéfait de voir Lydgate et étonné de l'entendre parier avec une telle surexcitation, se tint à l'écart, en dehors du cercle qui entourait le billard.

Fred Vincy s'était accordé ces derniers temps un peu de relâche, en récompense de ses bonnes résolutions antérieures. Il avait durement travaillé, les premiers six mois, à toutes sortes d'occupations en plein air sous la direction de M. Garth, et, à force de persévérante pratique, il était presque arrivé à corriger son écriture, cette pratique étant peut-être un peu moins dure, en ce qu'elle s'exerçait sous les yeux de Mary. Mais, pendant la dernière quinzaine, Mary était restée au presbytère de Lowick avec les vieilles dames, pendant que M. Farebrother était venu à Middlemarch où il exécutait certains plans pour sa paroisse. Fred, faute de mieux, était retourné au Dragon Vert, en partie pour jouer au

billard, en partie pour goûter de nouveau l'ancienne saveur des discussions sur les chevaux, le sport et toutes choses en général, considérées à un point de vue qui n'était pas absolument correct. Il n'était pas allé à la chasse une seule fois durant cette saison, faute de cheval à lui appartenant ; par contre il était allé un peu de tous les côtés, la plupart du temps avec M. Garth dans son cabriolet ou sur le paisible bidet que Caleb pouvait lui prêter.

Fred commençait à trouver que c'était un peu trop, vraiment, d'être ainsi tenu en bride avec plus de sévérité que s'il eût été clergyman. « Oui, miss Mary, vous saurez que c'est un travail presque plus dur d'apprendre à arpenter et à tracer des plans que d'écrire des sermons, lui avait-il dit, désirant lui faire apprécier ce qu'il endurait pour l'amour d'elle. Qu'était-ce qu'Hercule et Thésée, comparés à moi ? Ils faisaient du sport, et ils n'ont jamais eu besoin d'apprendre à écrire comme des teneurs de livres. » Et maintenant que Mary était pour quelque temps éloignée de lui, Fred, comme un gros chien qui ne peut se défaire de son collier, avait brisé l'anneau de sa chaîne et fait une petite escapade sans avoir d'ailleurs l'intention d'aller très vite ni très loin. Il n'y avait pas de raison pour ne pas jouer au billard, mais il était bien décidé à ne pas parier.

Fred avait pour le quart d'heure l'héroïque dessein de mettre de côté la plus grosse partie des quatre-vingts livres que M. Garth lui avait offertes, afin de s'acquitter rapidement de la vieille dette des quatre-vingt-dix livres qu'il avait si malheureusement fait perdre à mistress Garth, à une époque où elle en avait plus besoin qu'aujourd'hui. Ce soir-là pourtant, le cinquième de ses nouvelles visites au Dragon Vert, Fred avait, sinon dans sa poche, du moins en imagination, les dix livres qu'il comptait se réserver pour lui-même de ses

appointements de la dernière année ; c'était comme un fonds dont il pourrait risquer quelque chose s'il voyait s'offrir la chance d'un bon pari. Pourquoi pas ? et pourquoi, au milieu de tout ce va-et-vient de souverains autour de soi, n'en attraperait-on pas quelques-uns ? C'était une voie dans laquelle il n'irait plus jamais très avant. Malgré cela, ce soir-là, il avait senti s'éveiller en lui le sentiment prophétique que, s'il se mettait à jouer, il ne tarderait pas à parier, se donnerait la satisfaction de boire un peu de punch, et se préparerait d'une manière générale à se sentir passablement moulu le lendemain matin.

Mais la dernière chose à laquelle Fred se fût attendu, c'était de rencontrer là son beau-frère Lydgate, pour lequel il avait toujours conservé quelque chose de sa première opinion, que c'était un fat plein du sentiment de sa supériorité. Oui, Lydgate était là, l'air à la fois surexcité et méfiant comme Fred aurait pu l'être lui-même. Il en éprouva une impression très vive, plus vive qu'il ne se le serait imaginé, avec ce qu'il savait assez vaguement de la situation de Lydgate, des dettes qu'il pouvait avoir et du refus de son père de lui venir en aide. Le fait est que soudain il perdit toute envie de jouer lui-même. C'était un étrange renversement dans leurs habitudes respectives. Le blond visage de Fred et ses bons yeux bleus, si joyeux d'ordinaire et prêts à donner leur attention à tout ce qui leur promettait de l'amusement, parurent en un moment involontairement graves et presque embarrassés, comme en présence de quelque chose de choquant ; tandis que Lydgate, parfaitement maître de lui-même habituellement, et chez qui un certain air absorbé de méditation accompagnait toujours l'attention la plus ouverte, agissait, observait et parlait en ce moment comme sous l'empire d'une idée fixe, dans l'attitude d'un fauve guettant sa proie.

Lydgate, en pariant sur son propre jeu, avait gagné seize livres, mais l'arrivée du jeune Hawley avait changé la face des choses. Il réussissait lui-même des coups de premier ordre et se mit à parier contre Lydgate. La surexcitation nerveuse n'avait été jusque-là chez celui-ci que le résultat de sa confiance en lui-même et en son adresse ; maintenant ce fut l'envie de défier un adversaire. Le défi était plus excitant que la confiance, mais il était moins sûr. Il continua de parier, mais il manqua plusieurs coups. Il persévéra quand même, l'esprit englouti aussi profondément dans ce gouffre béant du jeu que celui de n'importe lequel de tous les vulgaires individus qui flânaient autour de lui. Fred s'aperçut que Lydgate était en train de perdre vite et beaucoup. Il vit que d'autres aussi remarquaient l'étrange conduite du médecin, si différent de lui-même, et il commença à se creuser la cervelle pour inventer un moyen d'attirer l'attention de son beau-frère sans le blesser, et peut-être de lui suggérer un motif de quitter la place. Mais il eut beau chercher, il ne lui menait rien à l'esprit, et il allait en désespoir de cause lui demander tout bonnement si Rosy était chez elle ce soir, lorsqu'un garçon s'approcha de lui avec un billet portant que M. Farebrother était en bas et demandait à lui parler.

Fred ne fut rien moins qu'agréablement surpris, mais faisant répondre par le garçon qu'il allait descendre tout de suite, il alla à Lydgate comme poussé par une impulsion nouvelle, et l'attirant à l'écart :

– Puis-je vous dire un mot ? lui demanda-t-il. Farebrother vient de me faire prévenir qu'il désire me parler. Il est en bas. J'ai pensé bien faire de vous en instruire, dans le cas où vous auriez peut-être quelque chose à lui dire.

Fred n'avait fait que saisir ce prétexte parce qu'il ne pouvait pas dire : « Vous êtes en train de perdre furieusement et tout le monde vous regarde. Vous feriez mieux de vous en aller. » Mais l'inspiration l'eût difficilement mieux servi, Lydgate n'avait pas remarqué Fred jusque-là, et son apparition soudaine en même temps que la présence de M. Farebrother lui produisit l'effet d'une brusque secousse.

– Non, non, répondit Lydgate. Je n'ai rien de particulier à lui dire. Mais la partie est finie, il faut que je m'en aille ; je n'étais venu que pour voir Bambridge.

– Bambridge est là-bas ; mais il est en train de se quereller. Je ne crois pas qu'il soit disposé à parler affaires. Descendez avec moi voir Farebrother. Je m'attends à recevoir de lui un bon savon, et vous me protégerez, dit Fred non sans habileté.

Lydgate ressentait une certaine honte, mais pour rien au monde il ne l'eût laissé paraître en refusant de voir M. Farebrother, et il descendit. Ils ne firent toutefois qu'échanger une poignée de main en parlant de la gelée, et quand ils se trouvèrent tous les trois dans la rue, le vicaire parut empressé de prendre congé de Lydgate. Il ne voulait évidemment que causer seul à seul avec Fred ; aussi lui dit-il doucement :

– Je vous ai dérangé, jeune homme, parce que j'avais en tête une affaire pressante vous concernant. Venez avec moi jusqu'à Saint-Botolphe, voulez-vous ?

La nuit était belle, le ciel couvert d'étoiles, et M. Farebrother proposa de faire un détour par la route de Londres pour gagner la vieille église ; et il commença :

– Je croyais que Lydgate n'allait jamais au Dragon Vert ?

– Et moi aussi, dit Fred. Mais il y était venu pour voir Bambridge, paraît-il.

– Il ne jouait pas, alors ?

Fred s'était dit qu'il n'en parlerait pas, mais il ne put se dispenser de répondre :

– Si, il jouait, mais je suppose que c'était accidentel. Je ne l'y avais jamais rencontré auparavant.

– Vous y avez donc été souvent vous-même ces derniers temps ?

– Oh ! à peu près cinq ou six fois.

– Vous aviez, je trouve, de bonnes raisons de renoncer à cette habitude.

– Oui, vous savez ce qui en est, dit Fred qui n'aimait pas à être catéchisé de la sorte. Je vous ai parlé à cœur ouvert.

– C'est ce qui me donne aujourd'hui, je suppose, le droit de vous parler ainsi. C'est chose bien entendue, n'est-ce pas, que nous sommes sur un pied de franche amitié. Je vous ai écouté alors, et je vous prie de vouloir bien m'écouter à présent. Je puis avoir mon tour aujourd'hui, en vous parlant un peu de moi-même.

– Je vous ai la plus immense obligation, monsieur Farebrother, dit Fred, assez peu à son aise et éprouvant comme une crainte vague.

– Pourquoi affecterais-je de nier que vous m'avez en effet quelque obligation ? Mais je vais vous avouer, Fred, que j'ai été tenté de mettre fin à tout cela, en me taisant avec vous aujourd'hui. Quand on est venu me dire : « Le jeune

Vincy s'est remis à aller tous les soirs à la salle de billard, il ne gardera pas longtemps le harnais », j'ai été tenté de faire le contraire de ce que je fais, de tenir ma langue et d'attendre, tandis que vous glissiez le long de l'échelle, pariant d'abord et puis…

– Je n'ai pas fait de pari, interrompit Fred vivement.

– Je suis heureux de l'apprendre. Mais, je vous le dis, mon premier mouvement a été de vous regarder faire, vous voir suivre la mauvaise pente, lasser la patience de Garth et perdre la plus belle occasion de votre vie, occasion que vous vous êtes assurée au prix d'un effort qui ne vous a pas peu coûté. Vous devinez, je pense, le sentiment qui a éveillé en moi cette tentation. Je suis sûr que vous le connaissez. Vous avez sûrement deviné que le succès de vos affections est un obstacle sur mon propre chemin.

Il y eut un silence. M. Farebrother semblait attendre de Fred une confirmation du fait ; et l'émotion qu'on sentait dans les notes de sa belle voix donnait de la solennité à ses paroles. Mais nul sentiment ne pouvait pour le moment apaiser l'alarme de Fred.

– On ne pouvait pas s'attendre à me voir renoncer à elle, dit Fred après un moment d'hésitation ; ce n'était pas le cas de faire montre de générosité.

– Certainement non, du moment que son affection répondait à la vôtre. Mais des attachements de cette nature, alors même qu'ils datent de loin, sont toujours susceptibles de changer. Je puis concevoir sans peine que telle conduite de votre part pourrait bien relâcher le lien qui l'unit à vous. Il faut vous souvenir qu'elle ne vous est liée que conditionnellement, et que, dans ce cas, un autre, qui peut se flatter

d'avoir droit à son estime, pourrait arriver à conquérir dans son amour aussi bien que dans son respect cette place assurée que vous auriez laissée échapper. C'est une conséquence que je puis concevoir sans peine, répéta M. Farebrother énergiquement. Il y a un certain rapprochement de sympathie naturelle, qui pourrait prendre l'avantage même sur des relations plus anciennes.

M. Farebrother, avec sa langue très habile, semblait à Fred aussi cruel, dans sa manière de l'attaquer, que s'il eût été pourvu de bec et de serres. Il avait l'horrible conviction que, derrière tout ce récit hypothétique, le vicaire cachait la connaissance de quelque changement survenu dans les sentiments de Mary.

– Sans doute, je sais qu'il pourrait en être fini de moi bien facilement, dit-il d'une voix troublée, si elle se met à comparer !… Il s'arrêta, ne voulant pas trahir tout ce qu'il éprouvait, puis il dit, pressé par l'amertume : Mais je croyais que vous étiez mon ami.

– Je le suis en effet, et c'est pour cela que nous sommes ici. Mais j'ai eu une forte tentation de ne pas l'être. Je me suis dit : « S'il y a apparence que ce jouvenceau se fasse du tort, pourquoi interviendrais-tu ? Ne vaux-tu pas autant que lui, et les seize années de plus que lui que tu as traversées, affamé de ce même bonheur, ne te donnent-elles plus de droits à la satisfaction de tes désirs qu'il n'en a, lui ? S'il y a une chance pour qu'il prenne le chemin de l'hôpital, laisse-le ! peut-être ne pourrais-tu en aucune façon l'empêcher et retires-en pour toi le bénéfice. »

Il y eut un silence pendant lequel Fred fut saisi d'un frisson des moins confortables. Il craignait d'apprendre que quelque chose eût été dit à Mary. Il lui semblait entendre une

menace plutôt qu'un avertissement. Quand le vicaire reprit la parole, il y avait dans sa voix un changement semblable à une transition rassurante dans le ton majeur.

– Mais j'avais été meilleur que cela une première fois, et je suis revenu à mes vieilles bonnes intentions. J'ai pensé que je ne pouvais guère m'y affermir davantage, Fred, qu'en vous disant exactement ce qui s'était passé en moi. Et maintenant, me comprenez-vous ? Je désire que vous fassiez son bonheur et le vôtre ; et s'il y a quelque chance pour qu'une parole d'avertissement puisse éloigner de vous tout risque du contraire, eh bien ! je l'ai prononcée.

Le vicaire laissa tomber la voix en articulant ces derniers mots. Il se tut. Ils étaient sur une place d'herbe où la route s'en va du côté de Saint-Botolphe, et il tendit la main à Fred comme pour indiquer que l'entretien était fini. Fred se sentait remué d'une façon toute nouvelle. Quelqu'un de profondément sensible à la contemplation d'une belle action, a dit qu'elle produisait dans l'organisme une sorte de frémissement régénérateur et vous donnait le sentiment qu'on était prêt à commencer une nouvelle vie. Fred Vincy ressentait en ce moment quelque chose de semblable.

– J'essayerai d'être digne… dit-il, s'arrêtant avant d'avoir pu ajouter : de vous aussi bien que d'elle.

Et pendant ce temps M. Farebrother avait repris un élan nouveau pour dire encore :

– Ne vous figurez pas que je croie qu'il y ait, quant à présent, aucun changement dans sa préférence pour vous, Fred. Mettez-vous le cœur bien en repos sur ce point que, si vous restez dans le bon chemin, d'autres choses resteront aussi dans le bon chemin.

– Je n'oublierai jamais ce que vous avez fait, répondit Fred. Je ne puis rien dire qui me semble mériter d'être dit ; seulement je tâcherai que votre bonté ne se soit pas répandue en vain.

– Cela suffit. Bonsoir, et que Dieu vous bénisse.

Ils se séparèrent ainsi. Mais ils vaguèrent encore longtemps, chacun de son côté, avant de quitter la nuit étoilée. Les réflexions qui occupaient l'esprit de Fred peuvent à peu près se traduire ainsi : « C'eût été certainement une heureuse chose pour elle d'épouser Farebrother, – mais si elle m'aime mieux – et si je suis un bon mari ? »

Quant aux méditations de M. Farebrother, peut-être peuvent-elles se résumer dans un simple haussement d'épaules, accompagné d'une, petite réflexion : « Songer au rôle qu'une petite femme peut jouer dans la vie d'un homme, pour que renoncer à elle équivaille à une excellente imitation de l'héroïsme, et que la conquérir équivaille peut-être à une bonne leçon de conduite ! »

CHAPITRE V

Lydgate, heureusement, avait fini par perdre au billard, et il n'en emportait pas d'encouragement à poursuivre plus longtemps la fortune. Il ressentit au contraire un véritable dégoût de lui-même lorsqu'il eut à payer le lendemain une perte de quatre à cinq livres, et partout où il allait, une vision des plus pénibles l'accompagnait, celle du personnage qu'il avait joué, digne émule des habitués du Dragon Vert qu'il avait coudoyés. Entre un philosophe qui a succombé à la tentation de parier et un philistin qui a fait de même dans les mêmes circonstances, il n'y a guère de différence que dans les réflexions qui viennent après coup, et Lydgate eut à ruminer de cette façon une fort désagréable pâture. Son imagination lui montrait comment, par le seul fait d'un simple changement de scène, son aventure eût pu grandir jusqu'à faire de lui un homme ruiné ; il eût suffit, au lieu d'aller au Dragon Vert, d'entrer dans une maison de jeu, là où l'on pouvait saisir la chance à deux mains au lieu de l'attraper seulement avec le pouce et l'index. Et cependant, alors que la raison étouffait en lui toute envie de jouer, il conservait le sentiment qu'avec la certitude d'une certaine dose de chance, il aurait encore mieux aimé jouer que de prendre le parti qui commençait à s'imposer à lui comme inévitable.

Ce parti était de s'adresser à M. Bulstrode. Lydgate s'était vanté souvent aux autres et à lui-même d'être absolument indépendant de Bulstrode, de ne s'être prêté à ses plans que lorsqu'ils lui permettaient de mettre ses propres idées à exécution ; son orgueil s'était trouvé constamment

soutenu, dans leurs rapports personnels, par la pensée qu'il faisait socialement un bon emploi de ce banquier puissant des opinions duquel il ne faisait aucun cas, et dont les motifs lui paraissaient souvent un mélange absurde d'impressions contradictoires ; aussi l'idée d'adresser jamais pour son compte une demande importante à Bulstrode eût-elle rencontré au dedans de lui des obstacles presque insurmontables.

Cependant, au commencement de mars, ses affaires en étaient venues à cette extrémité où l'on commence à reconnaître qu'on a prononcé ses serments dans l'ignorance, et à s'apercevoir qu'on peut commettre tel acte jugé jusque-là impossible à accomplir. Sous le coup de la terrible caution de Dover, qui ne tarderait pas à produire ses effets, voyant l'argent que lui rapportait sa clientèle immédiatement absorbé par le payement des dettes antérieures, courant le risque, si l'on savait le fond des choses, de se voir refuser à crédit ses achats journaliers, et par dessus tout avec le spectacle désespérant du mécontentement de Rosemonde qui le hantait à toute heure, Lydgate avait fini par se rendre compte qu'il se résignerait inévitablement à demander secours à l'un ou à l'autre. Il avait pensé d'abord à écrire à M. Vincy ; mais, en interrogeant Rosemonde, il se trouva, comme il l'avait soupçonné, qu'elle s'était déjà adressée deux fois à son père, en dernier lieu après la déception qu'elle avait éprouvée du refus de sir Godwin ; « et papa avait dit que Lydgate devait se tirer d'affaire tout seul. Papa a dit qu'il en était venu, après une succession de mauvaises années, à recourir de plus en plus au crédit pour son commerce, et qu'il avait dû renoncer pour son propre compte à bien des douceurs ; il avait trop de charges pour pouvoir disposer seulement d'une centaine de livres. Que Lydgate, a-t-il dit, s'adresse donc à Bulstrode ! Ils ont toujours été comme le gant et la main ! »

En réalité, Lydgate lui-même en était arrivé à la conclusion que, s'il devait emprunter à quelqu'un, ses relations avec Bulstrode étaient de nature à donner à sa demande une apparence légitime, différente d'un service purement personnel, comme c'eût été le cas vis-à-vis de tout autre. Bulstrode avait contribué indirectement à lui faire perdre sa clientèle et n'avait pas été médiocrement satisfait d'avoir un médecin à associer à ses plans. Et qui, parmi nous, s'est jamais vu réduit à l'espèce de dépendance où se trouvait Lydgate, sans essayer de croire à certains droits faits pour rendre moins dure l'humiliation de demander ? Dans ces derniers temps, il est vrai, un ralentissement inusité d'intérêt pour l'hôpital s'était comme fait sentir chez Bulstrode ; mais aussi sa santé était devenue plus mauvaise et présentait tous les signes d'une affection nerveuse profondément enracinée. À d'autres égards il ne semblait pas avoir changé. Il avait toujours été fort poli, mais Lydgate avait, du premier jour, observé en lui une froideur très marquée à propos de son mariage et d'autres circonstances particulières, froideur qu'il avait jusque-là préférée à un excès de familiarité. Il n'en différait pas moins de jour en jour. Il voyait souvent Bulstrode, mais sans chercher à profiter d'une occasion en faveur du projet qu'il nourrissait. Tantôt il se disait : « J'écrirai, j'aime mieux cela que des insinuations. » D'autres fois il songeait : « Non, j'ai toujours la ressource, en lui parlant, de me retirer au premier signe de refus. »

Cependant les jours passaient, et il n'écrivait pas, et il n'allait au-devant d'aucun entretien particulier. Dans l'horreur qui le faisait reculer devant l'humiliation de se trouver vis-à-vis de Bulstrode dans une attitude de sujétion, il commença à se familiariser avec un autre dessein encore plus éloigné de sa personnalité d'autrefois. Il se mit à réfléchir à ce désir puéril de Rosemonde qui avait souvent excité

sa colère, ce désir de quitter Middlemarch sans se préoccuper de ce qu'il ferait après. Se trouverait-il quelqu'un pour lui acheter sa clientèle pour le peu qu'elle valait aujourd'hui ? En ce cas une vente générale pourrait ne paraître que le préliminaire naturel du départ.

Mais à cette démarche, dans laquelle il sentait encore un abandon misérable de son travail présent et un éloignement coupable de ce qui était une voie régulière, susceptible de devenir une voie plus vaste pour une honorable activité, à son départ sans destination justifiée, il y avait encore cet obstacle, que l'acheteur, en admettant qu'il s'en trouvât, ne se présenterait pas assez vite. Et ensuite ? Qu'ils allassent dans une grande ville, dans une ville éloignée, Rosemonde ne trouverait pas dans le pauvre logement qu'elle habiterait une vie capable de la sauver du découragement, et de le sauver lui-même du reproche de l'y avoir plongée. Lorsqu'un homme est au pied de la montagne qu'il faut gravir pour atteindre à la fortune, il peut y rester longtemps en dépit de ses mérites professionnels ; sous le climat britannique, il n'y pas incompatibilité entre la science et les logements garnis. Où l'incompatibilité existe, c'est entre l'ambition scientifique et une femme qui s'accommode mal de ce genre de résidence. Mais tandis qu'il hésitait ainsi, l'occasion elle-même vint le décider. Un billet de M. Bulstrode pria Lydgate de venir le trouver à la banque. Une certaine tendance à l'hypocondrie s'était manifestée tout dernièrement dans l'état du banquier ; il avait pris pour une menace de folie une privation de sommeil qui n'était en réalité qu'une légère aggravation de certains indices de dyspepsie, habituels chez lui. Il désirait sans tarder consulter Lydgate, bien qu'il n'eût rien de plus à lui dire ce jour-là que ce qu'il lui avait déjà dit maintes fois. Il écouta avidement les paroles rassurantes de Lydgate qui n'étaient elles-mêmes aussi qu'une répétition ; et ce mo-

ment, où Bulstrode se sentit rassuré et soulagé en écoutant son médecin, sembla faciliter à celui-ci, plus qu'il ne se l'était figuré à l'avance, la communication relative à ses besoins personnels. Il avait insisté sur ce qu'il vaudrait mieux, pour M. Bulstrode, s'occuper désormais un peu moins d'affaires.

– On voit combien toute tension de l'esprit, si faible qu'elle soit, peut affecter une constitution délicate, dit Lydgate, à ce moment de la consultation où les remarques tendent à passer du personnel au général, – par l'empreinte profonde que des tourments rongeurs peuvent laisser, pour un temps, même sur des êtres jeunes et vigoureux. Je suis très fort de ma nature, néanmoins j'ai été tout à fait secoué dans ces derniers temps par une accumulation de soucis.

– J'imagine qu'une constitution aussi susceptible qu'est la mienne à présent serait surtout exposée à tomber victime du choléra, s'il visitait notre district. Et depuis son apparition aux environs de Londres, c'est bien le cas d'implorer la protection de l'« Autel Propitiatoire », dit M. Bulstrode, sans nulle intention d'éviter l'allusion de Lydgate, mais simplement préoccupé de ses inquiétudes pour lui-même.

– Vous avez dans tous les cas contribué à l'application de bonnes mesures pratiques pour la ville, et c'est là le meilleur moyen de demander protection, dit Lydgate avec un profond dégoût pour la métaphore interrompue et la triste logique de cette religion, dégoût quelque peu augmenté par la surdité apparente de la sympathie de Bulstrode.

Mais il était entré dans le mouvement auquel il s'était dès longtemps préparé, et il ne se laissa pas rebuter. Il ajouta :

– La ville a beaucoup gagné sous le rapport de la salubrité et de l'organisation des secours ; et je crois que, si nous avions le choléra à Middlemarch, nos adversaires eux-mêmes seraient forcés de reconnaître que nos dispositions à l'hôpital sont un bienfait public.

– Sans doute, répondit assez froidement M. Bulstrode ; quant à ce que vous me conseillez, monsieur Lydgate, de réduire mon travail intellectuel, je nourris depuis quelque temps un projet, un projet très arrêté dans mon esprit. Je pense à abandonner, au moins temporairement, la direction de beaucoup d'affaires, soit de bienfaisance, soit commerciales. Je songe aussi à changer de résidence pour un temps. Il est probable que je fermerai ou louerai ma propriété des Bosquets, et je choisirai quelque endroit près de la côte, en prenant conseil, bien entendu, quant à la salubrité du lieu. Cette mesure aurait, je pense, votre approbation ?

– Oh ! oui, dit Lydgate, se rejetant au fond de son siège avec une impatience mal réprimée en face des yeux pâles et graves du banquier, et irrité de sa préoccupation si grande de lui-même.

– C'est un sujet, continua le banquier, que je songe, depuis quelque temps déjà, à aborder avec vous, à propos de notre hôpital. Dans les circonstances que je viens de vous indiquer, je devrai cesser, naturellement, d'avoir aucune part personnelle dans la direction, et il est contraire à mes idées de responsabilité de continuer à appliquer de grosses sommes à une institution que je ne puis surveiller et jusqu'à un certain point diriger. J'ai donc résolu, tout bien considéré, au cas où je donnerai suite à mon intention de quitter Middlemarch, de retirer au nouvel hôpital tout autre secours que celui qui subsistera par le fait que j'ai couvert en partie

les frais de construction, et que j'ai contribué ensuite par de grosses sommes au meilleur succès de son fonctionnement.

Quand Bulstrode s'arrêta selon sa coutume, la première pensée de Lydgate fut de se demander si peut-être il avait perdu de l'argent. C'était l'explication la plus plausible d'un discours qui venait de porter un coup sensible à ses espérances. Il répliqua :

– Ce déficit, je le crains, ne pourra guère être compensé pour l'hôpital.

– Guère, repartit M. Bulstrode du même ton net et délibéré, si ce n'est par quelques changements de système. Mistress Casaubon est la seule personne sur laquelle on puisse compter avec certitude, comme disposée à augmenter sa subvention. J'ai eu une entrevue avec elle à ce sujet et je lui ai indiqué, comme je vais vous l'indiquer à vous-même, qu'il serait désirable d'acquérir pour le nouvel hôpital un appui plus général, au moyen d'un changement de système.

Un nouveau silence suivit, mais Lydgate ne parla pas.

– Le changement dont je parle, est une fusion avec l'hospice, de façon que le nouvel hôpital soit regardé comme une annexe spéciale de l'ancienne institution et dirigé par le même conseil. Il sera nécessaire, d'une manière générale, de combiner la direction médicale des deux établissements. De cette façon, toute difficulté quant aux meilleurs moyens d'existence de notre établissement sera levée, et les intérêts de la ville dans les questions de bienfaisance cesseront d'être divisés.

M. Bulstrode s'arrêta de nouveau, cessant de regarder Lydgate, et abaissant ses yeux sur les boutons de son habit.

– Il n'est pas douteux que ce soit là un bon projet quant aux voies et aux moyens, dit Lydgate avec une pointe d'ironie dans l'accent. Mais vous ne pouvez vous attendre à ce que je m'en réjouisse dès l'abord ; le premier résultat que j'en vois, c'est que mes confrères vont se mettre en travers de mes méthodes, par la seule raison que ce sont les miennes.

– J'ai moi-même, vous le savez, monsieur Lydgate, hautement apprécié l'application que vous avez faite avec tant de zèle d'un système nouveau et indépendant. J'avais fort à cœur, je le confesse, notre plan primitif, tout en demeurant soumis à la volonté divine. Mais puisque les indications providentielles exigent de moi une renonciation, je renonce.

Bulstrode, dans cette conversation, faisait montre de facultés passablement exaspérantes. La métaphore interrompue et la singulière logique des raisons qui avaient excité le mépris de son auditeur, étaient tout à fait compatibles ; avec une manière d'établir les faits qui rendait difficile à Lydgate d'exhaler son indignation et son désappointement.

Après un court moment de réflexion il demanda simplement :

– Qu'a dit mistress Casaubon ?

– C'était là le nouveau point que je voulais vous exposer, répondit Bulstrode qui avait préparé dans toutes ses parties son explication ministérielle. Elle est, vous le savez, dans les dispositions les plus libérales et en possession, heureusement, non pas, je le crains, d'une grande fortune, mais de fonds dont elle peut aisément disposer. Elle m'a informé que, bien qu'elle eût destiné une grande partie de ces fonds à un autre emploi, elle était disposée à examiner si elle ne pour-

rait pas me remplacer entièrement en ce qui concerne l'hôpital. Mais elle désire qu'on lui laisse le temps de mûrir ses idées à ce sujet, et je lui ai dit qu'il n'y avait pas lieu de se hâter, que par le fait mes propres résolutions n'étaient pas encore arrêtées.

Lydgate était prêt à lui dire : Si mistress Casaubon prenait votre place, nous y gagnerions au lieu d'y perdre. Mais il avait encore un poids sur le cœur qui arrêta cet élan de franchise. Il répliqua :

– Je suppose alors que je pourrai en causer avec mistress Casaubon ?

– Sans doute, c'est précisément ce qu'elle désire. Sa décision, dit-elle, dépendra beaucoup de votre avis. Mais, pour le moment, elle se dispose, je crois, à partir en voyage. J'ai ici sa lettre, dit M. Bulstrode la sortant de sa poche et se mettant à lire. « Je suis, présentement, liée d'un autre côté, dit-elle. Je vais dans le Yorkshire avec sir James et lady Chettam, et les résolutions auxquelles je m'arrêterai, à propos de terrains que je dois voir là-bas, décideront sans doute de ce que je pourrai faire pour subventionner l'hôpital. » Ainsi, Lydgate, il n'y a pas besoin de se presser, mais je désirais vous informer à l'avance de ce qui peut éventuellement arriver.

M. Bulstrode remit la lettre dans sa poche et changea d'attitude comme s'il avait terminé son affaire. Lydgate sentit l'espoir lui revenir au sujet de l'hôpital, mais il n'en eut que plus fortement encore conscience des circonstances qui empoisonnaient cet espoir, et il sentit que le moment était venu de faire son effort et vigoureusement pour obtenir de l'aide.

– Je vous suis très obligé de me donner pleine connaissance de tout cela, dit-il avec une intention ferme dans la voix, mais avec quelque chose de saccadé dans le débit qui montrait qu'il parlait à contre-cœur. Je n'ai pas dans ma vie de but plus élevé que ma profession même, et j'avais identifié l'hôpital avec le meilleur usage que je puisse faire quant à présent de ma profession. Malheureusement le meilleur usage ne s'accorde pas toujours avec les meilleurs profits. Tout ce qui a rendu l'hôpital impopulaire a contribué, avec d'autres causes (je crois qu'elles se rapportent toutes à mon zèle professionnel), à me rendre impopulaire en tant que praticien. Les malades que j'acquiers sont en grande partie des gens qui ne peuvent pas me payer. Je les préférerais aux autres, si je n'avais personne à payer pour mon compte.

Lydgate attendit un instant, mais Bulstrode s'inclina seulement, le regardant d'un œil fixe, et il continua du même ton rapide et saccadé :

– Je suis tombé dans des embarras d'argent dont je ne puis voir le moyen de sortir, à moins que quelqu'un, ayant confiance en moi et en mon avenir, ne me fasse l'avance d'une certaine somme sans autre garantie. Il ne me restait que très peu de chose quand je suis venu ici. Je n'ai pas d'espérances de fortune du côté de ma famille. Les dépenses que j'ai faites, par suite de mon mariage, ont de beaucoup dépassé mes prévisions. Le résultat, c'est qu'à présent il faudrait un millier de livres pour me sortir de là ; je veux dire, pour me délivrer du risque de voir tout ce que je possède vendu, en garantie de la plus forte de mes dettes, aussi bien que pour payer les autres, et nous laisser une petite avance qui nous permette de vivre sur notre modeste revenu. Il m'est impossible de m'adresser à mon beau-père pour une telle avance. C'est pourquoi j'expose ouvertement ma situa-

tion au seul homme, à son défaut, que je puisse regarder comme ayant quelque rapport personnel avec ma prospérité ou ma ruine.

Lydgate avait horreur de s'entendre parler ainsi. Mais enfin il avait parlé, et avec une netteté à laquelle on ne pouvait se méprendre.

M. Bulstrode répliqua sans hâte, mais aussi sans hésitation :

– Je suis peiné, quoique point surpris, je l'avoue, de cette communication, monsieur Lydgate. Pour ma part, j'ai regretté votre alliance avec la famille de mon beau-frère, qui a toujours eu de fâcheuses habitudes de prodigalité et qui s'est déjà fortement endetté envers moi pour des sommes prêtées dernièrement à un moment critique. Je vous donnerais le conseil, monsieur Lydgate, au lieu de vous enfoncer dans de nouvelles obligations et de continuer une lutte incertaine, de faire simplement banqueroute.

– Cela n'améliorerait pas mes perspectives d'avenir, dit Lydgate avec amertume en se levant ; quand même ce serait une chose plus agréable en elle-même.

– C'est toujours une épreuve, dit M. Bulstrode. Mais l'épreuve est notre partage ici-bas, et c'est un correctif nécessaire. Je vous recommande de bien peser le conseil que je vous donne.

– Merci, dit Lydgate sans savoir au juste ce qu'il disait. Je ne vous ai que trop longtemps retenu. Adieu, monsieur.

CHAPITRE VI

Si les desseins de Bulstrode s'étaient modifiés, s'il s'était produit un revirement dans son intérêt pour certaines œuvres, comme l'affirma ou le laissa voir sa conversation avec Lydgate, c'est qu'il avait eu à traverser une dure épreuve depuis la vente Larcher, depuis que Raffles avait reconnu Ladislaw et que le banquier avait vainement tenté un acte de restitution qui aurait pu amener la divine Providence à lui épargner les pénibles conséquences de sa faute passée.

Sa conviction que Raffles, à moins d'être mort, reviendrait avant longtemps à Middlemarch s'était vue justifiée. La veille de Noël, il avait reparu aux Bosquets. Bulstrode était chez lui pour le recevoir et l'empêcher de communiquer avec le reste de la famille, mais il ne put faire que les circonstances de cette visite ne fussent de nature à le compromettre et à alarmer sa femme. Raffles se montra cette fois plus intraitable que dans ses premières apparitions ; son état chronique d'agitation mentale, l'effet croissant de l'intempérance habituelle, effaçaient rapidement chez lui toute impression de ce qu'on lui disait, il insista pour ne pas quitter la maison, et Bulstrode, entre deux maux, se dit que cet arrangement valait tout autant que de le laisser retourner en ville. Il le garda dans sa propre chambre toute la soirée et le vit se mettre au lit, tandis que Raffles s'amusait de l'ennui qu'il causait à ce compagnon de faute si correct et si hautement prospère ; il aimait à voir, disait-il facétieusement, le plaisir que prenait son ami à recevoir un homme qui lui avait rendu service sans en obtenir tout son salaire. Sous ces plaisante-

ries bruyantes se cachait un calcul astucieux, une froide résolution d'extorquer, dans un nouveau marché, quelque chose de mieux à Bulstrode, pour se voir soulagé de cette nouvelle application de torture. Mais son astuce avait un peu dépassé le but.

La torture avait certainement été plus loin chez Bulstrode que les fibres grossières de Raffles ne pouvaient lui permettre de l'imaginer. Il avait dit à sa femme que, s'il prenait soin de cette misérable créature, victime du vice, c'était simplement pour l'empêcher de se nuire à elle-même ; il fit entendre, sans employer la forme directe du mensonge, qu'il existait un lien de famille qui l'attachait à ce soin, et que certains signes d'aliénation mentale chez Raffles commandaient une grande prudence. Il se chargerait lui-même d'emmener ce malheureux le lendemain matin en voiture. Ces allusions fournissaient tout naturellement à mistress Bulstrode des renseignements plausibles à l'usage de ses filles et des domestiques, elles expliquaient pourquoi il ne permettait à personne d'entrer dans la chambre, même pour y porter à boire et à manger. Mais il demeurait assis dans une agonie de terreur, redoutant qu'on n'entendît Raffles dans ses bruyantes et trop claires évocations du passé, redoutant que mistress Bulstrode ne fût peut-être même tentée d'écouter à la porte. C'était une femme d'habitudes honnêtes et droites, et il était peu probable qu'elle recourût à un si vil moyen pour arriver à une découverte pénible ; mais la crainte était plus forte chez Bulstrode que le calcul des probabilités.

Raffles avait poussé la torture trop loin et produit un effet qui n'était pas dans ses plans. En se montrant désespérément intraitable, il avait fait sentir à Bulstrode qu'il ne lui restait plus d'autre ressource qu'une attitude d'énergique défi. Après avoir fait mettre Raffles au lit pour la nuit, le ban-

quier commanda sa voiture fermée pour le lendemain matin, sept heures et demie. À six heures, il était déjà habillé depuis longtemps, et avait dépensé en prières une partie de sa souffrance ; s'il y avait eu quelque fausseté dans sa conduite, s'il avait dit ce qui n'était pas vrai devant Dieu, il invoquait pour détourner de lui le pire des maux les mobiles qui le faisaient agir. Bulstrode reculait devant le mensonge direct avec une énergie peu en rapport avec le nombre de ses méfaits plus indirects. Mais beaucoup de ces méfaits étaient comme les subtils mouvements musculaires, dont nous ne tenons pas compte dans la conscience de ses sensations, bien que ce soient eux qui nous fassent toucher au but sur lequel nous avons fixé nos désirs. Et ce n'est que lorsque nous avons la vive conscience d'une chose, que nous arrivons à la vive conception qu'elle est vue par l'Omniscience.

Bulstrode s'avança avec son bougeoir jusque devant le lit sur lequel Raffles paraissait en proie à un rêve pénible. Il resta silencieux, dans l'espoir que la présence de la lumière servirait à éveiller doucement et graduellement le dormeur, dont il craignait qu'un réveil trop soudain n'amenât quelque éclat. Il avait pendant quelques minutes surveillé les frémissements et les palpitations qui semblaient devoir se terminer par le réveil, lorsque Raffles, avec un gémissement à demi étouffé, se leva en sursaut et regarda tout autour de lui avec terreur, tremblant et respirant bruyamment. Mais ce fut tout, et Bulstrode déposant le bougeoir attendit qu'il revînt à lui.

Au bout d'un quart d'heure Bulstrode se rapprocha, et d'un air froid et péremptoire qu'il n'avait pas montré jusque-là :

– Je suis venu, lui dit-il, vous appeler de bonne heure, monsieur Raffles, parce que j'ai commandé la voiture pour

sept heures et demie, et que je me propose de vous conduire jusqu'à Ilsely, où vous pourrez soit prendre le chemin de fer, soit attendre une diligence.

Raffles allait parler, mais Bulstrode le prévint par ces mots impérieux :

– Taisez-vous, monsieur, et écouter ce que j'ai à dire : Je vous donnerai de l'argent aujourd'hui et je vous fournirai une somme raisonnable de temps en temps, quand vous vous adresserez à moi par lettre ; mais si vous revenez vous présenter ici, si vous retournez à Middlemarch, si vous vous servez de votre langue de façon injurieuse pour moi, de quelque manière que ce soit, vous aurez à vivre sur tels fruits que votre malignité pourra vous rapporter, sans secours de ma part. Personne ne vous payera pour flétrir mon nom : je sais le pire que vous puissiez faire contre moi, et je le braverai, si vous osez vous imposer encore à moi. Levez-vous, monsieur, et faites ce que je vous ordonne, sans bruit, ou j'enverrai chercher un agent de police pour vous faire quitter ma demeure, et vous pourrez colporter vos histoires dans tous les cabarets de la ville, mais vous n'aurez pas une pièce de six pence de moi pour y payer vos dépenses.

Bulstrode avait rarement, dans sa vie, parlé avec une telle énergie nerveuse : il avait passé une grande partie de la nuit à réfléchir à ce discours et à ses effets probables, et, sans croire qu'il se mettrait ainsi à l'abri de tout retour de Raffles, il s'était arrêté à l'idée que c'était la meilleure attitude. Il réussit, dans cette matinée, à imposer la soumission à cet homme déjà usé, et dont l'organisme empoisonné faiblissait devant le maintien froidement résolu de Bulstrode. Raffles se laissa emmener tranquillement avant l'heure de déjeuner de la famille. Les domestiques imaginèrent que

c'était quelque parent pauvre et ne s'étonnèrent pas qu'un homme correct comme leur maître, qui portait haut la tête dans le monde, eût honte d'un tel cousin et désirât se débarrasser de lui. La course de dix milles que fit le banquier avec son compagnon abhorré, était un triste commencement de jour de Noël ; mais, à la fin de la course, Raffles avait recouvré sa gaieté, il s'en allait avec une satisfaction suffisamment expliquée par la centaine de livres que le banquier lui avait données. Des motifs divers avaient poussé Bulstrode à cette générosité, sans que lui-même les eût minutieusement approfondis en détail. Pendant qu'il était resté à surveiller Raffles dans son sommeil agité, l'idée lui était certainement venue à l'esprit, que cet homme avait subi un grand ébranlement depuis son premier don de deux cents livres. Il avait eu soin de lui répéter, d'un ton tranchant, sa résolution de ne plus se laisser exploiter ; et il avait essayé de pénétrer Raffles d'un fait, c'est qu'il en était arrivé lui-même, Bulstrode, à la conviction qu'il n'y avait pas plus de risques à le braver qu'à acheter son silence. Mais, lorsque délivré de cette exécrable présence, Bulstrode revint à sa tranquille demeure, il ne rapportait pas avec lui la confiance de s'être assuré autre chose qu'un répit. C'était comme si, au sortir d'un horrible cauchemar, il ne pouvait en secouer les images avec leur odieux cortège de sensations, comme si, sur toutes les choses agréables qui entouraient sa vie, un reptile venimeux avait laissé ses traces gluantes.

Qui peut savoir à quel point compte, au plus profond de la conscience, le jugement qu'on prête aux autres sur soi-même, jusqu'au jour où cet édifice d'opinion est menacé de ruine ?

Le soin que prenait sa femme d'éviter toute allusion à ses pressentiments inquiets ne faisait qu'augmenter chez

Bulstrode le sentiment qu'ils s'accumulaient au fond de son cœur. Il avait été habitué à goûter chaque jour la saveur de la suprématie et le tribut d'une complète déférence ; aussi la certitude qu'on l'épiait maintenant ou qu'on le jugeait, avec le soupçon de l'existence d'un secret déshonorant, faisait trembler sa voix quand il parlait pour l'édification des autres. Pour des hommes d'un tempérament inquiet, comme Bulstrode, prévoir est souvent pire que voir, et son imagination augmentait sans cesse en lui l'angoisse d'une honte imminente ; car si la manière dont il avait bravé Raffles ne tenait pas cet homme éloigné, – et tout en demandant cette grâce au ciel, il l'espérait à peine, – alors la honte était certaine. En vain il se répétait que, si Dieu le permettait, ce serait une épreuve envoyée d'en haut, un châtiment, une préparation ; il reculait devant ce tourment ardent qu'il se représentait, et il jugeait qu'il devait être plus profitable à la gloire divine de le faire échapper au déshonneur. Cette crainte avait fini par l'amener à prendre ses dispositions pour quitter Middlemarch : si l'on devait rapporter sur son compte de tristes vérités, il serait alors à une distance moins brûlante du mépris de ses anciens voisins ; et sur une nouvelle scène où sa vie n'aurait pas atteint le même degré de sensibilité, son bourreau, s'il l'y poursuivait, serait moins formidable. Il serait extrêmement pénible à sa femme de quitter la ville, et, pour d'autres motifs encore, il eût préféré demeurer là où il avait pris racine. Aussi ne fit-il d'abord ses préparatifs qu'avec réserve, désireux de laisser toutes les portes ouvertes à un prompt retour, si quelque intervention de la Providence devait dissiper ses craintes. Il se prépara à abandonner la direction de la banque et tout contrôle actif dans les affaires commerciales du voisinage, sous le prétexte de l'affaiblissement de sa santé, mais sans renoncer pour l'avenir à y rentrer jamais. Ce parti entraînerait quelque sur-

croît de dépense et une diminution de revenu, sans parler des pertes que lui avait déjà fait éprouver la mauvaise marche générale des affaires ; sur l'hôpital qui se présentait comme un chapitre principal de dépenses, il pourrait du moins beaucoup économiser.

Telle était l'épreuve qui avait déterminé sa conversation avec Lydgate. Mais, à cette époque, ses dispositions n'avaient pas, en général, dépassé le point où il lui serait encore loisible de les révoquer, si elles cessaient de se montrer nécessaires. Au milieu de ses craintes, il différait constamment les démarches décisives ; comme il arrive à un homme en danger de faire naufrage ou d'être lancé hors d'une voiture par des chevaux emportés, il conservait obstinément le sentiment que quelque chose arriverait pour empêcher le pire, et que ce serait peut-être agir inconsidérément que de gâter sa vie par une transplantation tardive, avec la difficulté surtout d'expliquer à sa femme d'une façon satisfaisante ce projet d'exil indéfini du seul endroit où elle aimât à vivre.

Au nombre des affaires que Bulstrode avait à régler, en cas d'absence, se trouvait l'administration de la ferme de Stone-Court, et sur cette matière, comme sur toutes celles qui concernaient ses propriétés de Middlemarch et du dehors, il avait consulté Caleb Garth, cet agent unique, plus jaloux toujours des intérêts de son patron que des siens propres.

À l'égard de Stone-Court, Bulstrode voulait conserver prise sur le fonds et s'arranger de façon à pouvoir, à sa convenance, retrouver dans cette exploitation son délassement favori, et Caleb lui avait conseillé de ne pas se lier à un simple intendant, mais de louer à l'année la terre et le matériel, en prélevant sur les revenus une part déterminée.

– Puis-je me fier à vous pour me trouver un tenancier à ces conditions, monsieur Garth ? demanda Bulstrode, et voulez-vous m'indiquer la somme qui devrait vous revenir annuellement pour diriger toutes ces affaires que nous avons discutées ensemble ?

– J'y penserai, reprit Caleb de sa façon brusque. Je verrai comment je pourrai en venir à bout.

S'il n'avait eu à se préoccuper de l'avenir de Fred Vincy, M. Garth n'aurait probablement pas vu de bon œil un surcroît à son travail, dont sa femme redoutait toujours l'excès pour lui à mesure qu'il avançait en âge. Mais en quittant Bulstrode après cette conversation, il lui vint, à propos du louage de Stone-Court, une idée, très séduisante. Pourquoi Bulstrode ne consentirait-il pas à l'y voir placer Fred Vincy, sous condition que lui, Caleb, serait responsable de l'administration du domaine ? Ce serait un excellent apprentissage pour Fred ; il pourrait se faire là un modeste revenu et avoir encore du temps de reste pour acquérir plus d'expérience en le secondant dans d'autres affaires. Il parla de son idée à mistress Garth avec un ravissement si évident qu'elle se serait reproché de refroidir sa joie en lui exprimant sa crainte constante qu'il n'en entreprît trop.

– Ce garçon serait heureux comme quatre, si je pouvais lui dire que tout cela est arrangé. Pensez, Suzanne, il avait eu l'esprit toujours fixé sur cette terre, pendant des années avant la mort du vieux Featherstone. Et ce serait la plus jolie tournure que puissent prendre les choses, s'il avait, en fin de compte, l'espoir de l'administrer comme il faut, avec intelligence, en se mettant aux affaires. Car il est assez probable que Bulstrode le laisserait continuer, et peu à peu acquérir le matériel. Il n'a pas encore décidé, à ce qu'il me semble, s'il

se fixera, oui ou non, quelque part ailleurs d'une façon définitive. Je n'ai jamais de ma vie été plus satisfait d'une idée. Et alors, les enfants pourraient se marier bientôt, Suzanne.

– Vous ne toucherez rien de ce plan à Fred, avant d'être sûr du consentement de Bulstrode, répliqua mistress Garth d'un ton de doux avertissement. Et quant au mariage, Caleb, ce n'est pas à nous autres, vieilles gens, de contribuer à le hâter.

– Oh ! je ne sais pas, dit Caleb, en balançant la tête. Le mariage est un frein. Fred aurait moins besoin de mon mors et de ma bride. Toutefois je ne dirai rien, jusqu'à ce que je sache sur quel terrain je marche. Je reparlerai à Bulstrode.

Il choisit la première occasion de le faire. Bulstrode ne portait rien moins qu'un vif intérêt à son neveu Fred Vincy, mais il avait un grand désir de s'assurer les services de Garth en plusieurs affaires embrouillées, où il était sûr de perdre considérablement, si elles étaient sous une direction moins consciencieuse. Aussi ne fit-il pas d'objection à la proposition de M. Garth ; il avait même une autre raison encore pour consentir volontiers à un arrangement qui devait profiter à un membre de la famille Vincy. Mistress Bulstrode, ayant entendu parler des dettes de Lydgate, s'était inquiétée de savoir si son mari ne pourrait pas faire quelque chose pour la pauvre Rosemonde, et très tourmentée en apprenant de lui qu'il n'était pas facile de porter remède aux affaires de Lydgate, et que le parti le plus sage était de les laisser « suivre leur cours », mistress Bulstrode lui avait dit alors pour la première fois :

– Je trouve que vous êtes toujours un peu dur envers ma famille, Nicolas. Et je n'ai certainement pas de raison de renier aucun de mes parents. Il se peut qu'ils soient trop mon-

dains, mais personne n'a jamais rien eu à dire sur leur honorabilité.

– Ma chère Henriette, dit Bulstrode évitant les yeux de sa femme qui se remplissaient de larmes, j'ai fourni à votre frère de gros capitaux. On ne peut attendre de moi que je prenne soin de ses enfants mariés.

Il n'y avait rien à dire à cela, et les observations de mistress Bulstrode se réduisirent en pitié pour la pauvre Rosemonde, dont l'éducation extravagante portait les fruits qu'elle avait toujours prévus.

Mais, se rappelant cette conversation, Bulstrode sentit que, le moment venu d'entretenir sérieusement sa femme de son projet de quitter le pays, il serait heureux de lui parler d'un arrangement qui pourrait être pour le bien de son neveu Fred. Provisoirement il l'avait avertie qu'il songeait à fermer les Bosquets pendant quelques mois et à prendre une maison sur la côte méridionale.

C'est ainsi que M. Garth obtint l'assurance qu'il désirait, à savoir qu'au cas où Bulstrode quitterait Middlemarch pour un temps indéterminé, Fred Vincy sentit autorisé à prendre la tenure de Stone-Court aux conditions proposées.

La perspective de cette « bonne tournure » donnée aux choses exaltait tellement Caleb qu'il aurait eu toutes les peines du monde, sans une petite gronderie affectueuse de sa femme, à ne pas tout révéler à Mary, désireux de donner « du réconfort à cette enfant ». Il se retint cependant, et garda strictement cachées pour Fred certaines visites qu'il fit à Stone-Court, afin de se rendre plus complètement compte de l'état des terres et du matériel, et d'en faire une estimation préliminaire. Il apportait à ces visites plus d'empressement

que la rapidité probable des événements ne l'exigeait ; mais un ravissement stimulait son cœur de père, en songeant à cette part de bonheur probable qu'il tenait en réserve, comme un cadeau de fête, pour Fred et pour Mary.

– Mais supposez que tout ce projet se trouve n'être à la fin qu'un château en l'air ? dit mistress Garth.

– Eh bien, eh bien, repartit Caleb, le château ne s'écroulera sur la tête de personne.

CHAPITRE VII

Dans l'après-midi de ce même jour où il avait reçu Lydgate, M. Bulstrode se trouvait dans son bureau à la banque, lorsqu'un commis vint lui annoncer que sa voiture l'attendait et que M. Garth était à la porte et demandait à lui parler.

– Certainement, dit Bulstrode, et Caleb entra. Asseyez-vous, je vous prie, monsieur Garth, commença le banquier de son ton le plus suave. Je suis heureux que vous soyez encore arrivé à temps pour me trouver ici. Je sais que vous comptez vos minutes.

– Oh ! fit Caleb doucement en penchant la tête de côté, tandis qu'il s'asseyait et posait son chapeau à terre. Il se tenait les yeux baissés, le corps incliné en avant, laissant pendre entre ses jambes ses longs doigts dont chacun se mouvait à son tour, comme s'il classait à sa place chacune des pensées qui remplissaient son grand front calme.

M. Bulstrode, comme toutes les personnes qui connaissaient Caleb, était habitué à la lenteur avec laquelle il abordait tout sujet dont il sentait l'importance. Il s'attendait à ce qu'il l'entretînt de l'achat de quelques maisons dans Blindman's-Court, dans le but de les démolir, sacrifice que compenserait largement l'affluence d'air et de lumière qu'on gagnerait à la disparition de ces bâtisses. C'était par des propositions de ce genre que Caleb était quelquefois gênant pour ses patrons ; mais il trouvait en général Bulstrode disposé à entrer dans ses projets d'amélioration, et jusqu'ici ils avaient

bien marché ensemble. Cependant, lorsqu'il reprit la parole, ce fut pour dire d'une voix un peu éteinte :

– Je reviens justement de Slow-Court, monsieur Bulstrode.

– Vous n'avez rien trouvé qui clochait là-bas, j'espère, demanda le banquier. J'y étais hier moi-même. Abel a bien réussi cette année avec les agneaux.

– Eh bien, dit Caleb levant les yeux d'un air grave, il y a quelque chose qui cloche. C'est un étranger qui me paraît très malade. Il a besoin d'un médecin et je suis venu vous le dire. Son nom est Raffles.

Il vit le choc que produisirent ces paroles sur Bulstrode, ébranlé dans tout son être. Le banquier avait cru que ses craintes sur ce point étaient trop constamment en éveil pour être prises au dépourvu ; mais il s'était trompé.

– Pauvre diable ! dit-il d'un ton de compassion, bien que ses lèvres tremblassent. Savez-vous comment il y est venu ?

– Je l'y ai amené moi-même, répondit Caleb tranquillement. Je l'ai recueilli dans mon cabriolet. Il était descendu de la diligence et cheminait à pied, quand je l'ai rejoint, un peu au delà du bureau de péage. Il se rappela m'avoir vu une fois avec vous à Stone-Court et me pria de le faire monter. Je vis qu'il était malade, et il me parut qu'il fallait commencer par le mettre à l'abri. Et maintenant, vous ferez bien, je crois, de ne pas perdre de temps à lui faire donner des soins. Ici Caleb s'arrêta, reprit son chapeau et se leva lentement de son siège.

– Certainement, dit Bulstrode avec la promptitude d'un esprit en éveil. Peut-être voudrez-vous bien me rendre le

service, monsieur Garth, d'entrer chez M. Lydgate en passant, ou plutôt, non, restez. Il doit être à l'hôpital à cette heure. Je vais lui envoyer mon domestique à cheval à l'instant même avec un billet, après quoi j'irai moi-même à Stone-Court.

Bulstrode écrivit à la hâte un billet, et sortit pour le remettre lui-même à son domestique. Quand il rentra, il trouva Caleb debout dans la même attitude, une main sur le dossier de la chaise, tenant de l'autre son chapeau. « Peut-être, se disait Bulstrode dans sa préoccupation, peut-être Raffles n'a-t-il parlé à Garth que de sa maladie ? Garth doit être surpris, comme il a pu l'être déjà, de voir ce vilain personnage se targuer d'intimité avec moi, mais il ne sait rien. Il a de l'amitié pour moi. Et moi, je peux lui être utile. »

Il souhaitait vivement de recueillir la confirmation de cette heureuse conjecture, mais c'eût été trahir de la crainte que de faire des questions sur ce que Raffles avait dit ou fait.

– Je vous suis extrêmement obligé, monsieur Garth, dit-il avec sa politesse ordinaire. Mon domestique sera de retour dans quelques instants, et j'irai moi-même alors voir ce qu'on peut faire pour ce malheureux. Peut-être avez-vous à me parler de quelque autre affaire ? Dans ce cas veuillez vous asseoir.

– Merci, dit Caleb faisant un petit geste de la main droite pour décliner l'invitation. Ce que j'ai à vous dire, monsieur Bulstrode, c'est que je vous prie de remettre vos affaires en d'autres mains que les miennes. Je vous suis obligé de m'avoir aussi parfaitement accueilli, et de vos bons procédés tant pour la location de Stone-Court que pour tout le reste. Mais force m'est d'y renoncer.

Une certitude aiguë entra comme une lame de poignard dans le cœur de Bulstrode.

– Voilà qui est bien soudain, monsieur Garth.

– En effet, dit Caleb. Mais c'est absolument arrêté. Il faut que j'y renonce.

Il parlait avec une fermeté très douce, et il s'apercevait toutefois que Bulstrode semblait comme se rapetisser devant cette douceur, son visage paraissant se rétrécir et ses yeux se détournant du regard qui s'arrêtait sur lui. Caleb ressentit une profonde pitié, mais il lui eût été impossible d'invoquer des prétextes pour expliquer sa résolution, de quelque utilité que cela eût pu être pour lui.

– Vous avez été amené à cela, je présume, par quelques calomnies sur mon compte, proférées par ce malheureux, dit Bulstrode, anxieux maintenant de connaître le pire.

– C'est vrai. Je ne puis nier que j'agisse d'après ce que je lui ai entendu dire.

– Vous êtes un homme consciencieux, monsieur Garth, un homme, j'en suis certain, qui se sent responsable devant Dieu. Vous ne voudriez pas me faire tort, en vous hâtant d'ajouter foi à une calomnie, reprît Bulstrode, cherchant les moyens de justification les mieux appropriés au caractère de son interlocuteur. C'est une pauvre raison pour renoncer à une association qui, je crois pouvoir l'affirmer, sera mutuellement avantageuse.

– Je ne voudrais faire tort à personne, en tant qu'il dépend de moi, dit Caleb, quand même je croirais avoir Dieu avec moi. Je ne me crois pas dénué de pitié pour mon semblable. Mais, monsieur, je ne puis faire autrement que de

croire vrai ce que m'a dit Raffles. Et je sens que je ne puis être heureux en travaillant avec vous ou en tirant profit de vous. Cela blesse ma conscience. Il faut donc que je vous prie de chercher un autre agent.

– Très bien, monsieur Garth. Au moins, veuillez me dire le pire que vous ayez appris. Il faut que je sache quel est l'infâme propos dont je suis exposé à être la victime, dit Bulstrode, tandis qu'une certaine colère commençait à se mêler à son humiliation devant cet homme qui sacrifiait si tranquillement ses intérêts.

– Cela n'est pas nécessaire, dit Caleb agitant la main, baissant légèrement la tête et sans quitter l'accent de douceur où se sentait l'intention charitable d'épargner un homme digne de pitié. Ce qu'il m'a dit ne passera jamais mes lèvres, à moins que quelque chose que je ne puis prévoir maintenant ne me l'arrache de force. Si, par amour du gain, vous avez mené une conduite répréhensible et privé les autres de leur dû, en les trompant, afin d'avoir davantage pour vous-même, je pense que vous vous repentez ; vous voudriez revenir sur ce que vous avez fait et ne le pouvez pas. Cela doit être une pensée amère. – Caleb s'arrêta un moment et secoua la tête. Ce n'est pas à moi à rendre la vie plus dure pour vous.

– Mais vous me la rendez plus dure ! dit Bulstrode ne pouvant retenir ce cri sincère et suppliant. Vous me la rendez plus dure en me tournant le dos !

– Je suis pourtant forcé de le faire, dit Caleb encore plus doucement et en levant la main. J'en suis peiné, je ne vous juge pas et je ne dis pas : « C'est un méchant, et moi je suis juste, » à Dieu ne plaise. Je ne sais pas tout. Un homme peut mal agir, et sa volonté peut en sortir pure, bien qu'il ne

puisse plus rendre la pureté à sa vie. C'est un triste châtiment. Si tel est votre cas, eh bien ! j'en suis très affligé pour vous. Mais j'ai le sentiment intime que je ne puis continuer à travailler avec vous. Voilà tout, monsieur Bulstrode, le reste est enterré à jamais en tant qu'il dépend de ma volonté. Et je vous souhaite le bonjour.

– Un moment, monsieur Garth, dit Bulstrode précipitamment. Je puis compter, alors, sur votre assurance solennelle que vous ne répéterez ni à homme ni à femme au monde ce qui, admettant qu'il s'y trouvât une ombre de vérité, n'est cependant qu'une représentation malveillante des choses.

La colère de Caleb s'éveilla et il s'écria avec indignation :

– Pourquoi l'aurais-je dit, si je ne le pensais pas ? Je n'ai pas de raisons de vous craindre. Des récits comme ceux-là ne tentent jamais ma langue.

– Excusez-moi, je suis tout troublé, je suis la victime de ce misérable.

– Arrêtez ici. Demandez-vous plutôt si vous n'avez pas contribué à le rendre pire, alors que vous avez profité de ses vices.

– Vous me faites tort en croyant trop facilement à ses paroles, dit Bulstrode oppressé, comme par un cauchemar, de l'impuissance où il était de nier absolument ce que Raffles pouvait avoir dit. Toutefois, le fait, que Caleb ne le lui avait pas exposé de façon à exiger de lui une négation catégorique, lui laissait encore un moyen d'échapper.

– Non, dit Caleb levant la main comme pour repousser une pareille imputation. Je suis prêt à croire le mieux, si ce mieux est prouvé. Je ne vous enlève aucune chance favorable. Quant à parler, je considère comme un crime de dévoiler la faute d'un homme, à moins d'être assuré qu'il le faille pour sauver l'innocent. Voilà ma façon de penser, monsieur Bulstrode, et ce que je dis, je n'ai pas besoin de le jurer. Je vous souhaite le bonjour.

Quelques heures plus tard, quand il fut de retour chez lui, Caleb dit à sa femme incidemment qu'il avait eu quelques petites difficultés avec Bulstrode, et qu'en conséquence il avait renoncé à toute idée de prendre Stone-Court, ayant même refusé de s'occuper plus longtemps de ses affaires.

– Il voulait sans doute trop se mêler de tout, n'est-ce pas ? dit mistress Garth, s'imaginant que son mari avait été touché au point sensible et qu'on n'avait pas voulu lui laisser faire ce qu'il trouvait bien dans ses travaux.

– Oh ! fit Caleb, inclinant la tête et agitant gravement la main. Et mistress Garth savait que cela signifiait qu'il n'avait pas l'intention d'en dire plus long sur un sujet.

Quant à Bulstrode, il était presque aussitôt monté à cheval et parti pour Stone-Court, anxieux d'y arriver avant Lydgate. Il avait l'esprit peuplé d'images et de conjectures qui étaient le langage de ses espérances et de ses craintes.

La connaissance que Caleb Garth avait de son passé et son refus de rester sous sa direction avaient été pour lui une profonde humiliation ; à cette humiliation toutefois se mêlait un sentiment de sécurité par ce fait, que c'était à Garth et à Garth seul que Raffles eût parlé. Il interprétait cette circons-

tance comme un gage que la Providence voulait lui épargner des conséquences plus graves ; il pouvait encore espérer le secret. Raffles malade amené à Stone-Court plutôt qu'ailleurs, le cœur de Bulstrode s'agitait à la vue des éventualités que ces événements évoquaient. Que les choses tournassent de façon à le mettre à l'abri de tout péril de déshonneur, à le laisser respirer en parfaite liberté, sa vie désormais serait consacrée à Dieu plus qu'elle ne l'avait jamais été. Il élevait ce vœu vers le ciel, comme s'il devait amener le résultat auquel il aspirait, il s'efforçait de croire au pouvoir de cette pieuse résolution, à son pouvoir d'agir sur la mort même. Il savait qu'il devait dire : « Ta volonté soit faite ! » et il le répétait souvent. Mais son désir intense restait toujours que la volonté de Dieu fût la mort de cet homme détesté.

Cependant, lorsqu'il fut arrivé à Stone-Court, il ne put voir le changement qui s'était opéré chez Raffles sans en éprouver une violente secousse. N'eût été sa pâleur et sa faiblesse, Bulstrode n'aurait attribué ce changement qu'au seul désordre de son cerveau. Au lieu de son humeur bruyante et tracassière, il montrait une terreur profonde et mal définie, il semblait vouloir détourner la colère de Bulstrode en disant qu'il n'avait plus d'argent, on lui avait volé la moitié de ce qu'il possédait, il n'était venu que parce qu'il était malade et qu'on le traquait ; il y avait quelqu'un à ses trousses, il n'avait rien dit à personne, il était resté bouche close. Bulstrode, ne comprenant pas la signification de ces symptômes, vit, dans cette sensibilité nerveuse nouvelle, un moyen de faire peur à Raffles et de l'amener à une confession sincère, et il l'accusa de mentir. N'était-ce pas mentir que d'affirmer n'avoir rien révélé, alors qu'il venait de parler à l'homme qui l'avait recueilli dans sa voiture et amené à Stone-Court ? Raffles nia avec des invocations solennelles. À vrai dire, l'enchaînement des idées s'était interrompu chez lui, et le

récit détaillé et empreint de terreur qu'il avait fait à Caleb Garth avait été débité sous l'empire d'impulsions tenant à une sorte de délire qui pour le moment paraissaient sommeiller. Le cœur de Bulstrode de nouveau s'affaissa, à ce signe qu'il ne pouvait avoir de prise sur l'esprit de ce malheureux et qu'on ne pouvait se fier à aucune de ses paroles ; comment savoir alors ce qu'il lui importait le plus de connaître, s'il avait, oui ou non, gardé réellement le silence vis-à-vis de tout te monde dans le voisinage, en dehors de Caleb Garth ? La femme de charge lui avait dit sans la moindre contrainte dans ses manières que, depuis le départ de M. Garth, Raffles lui avait demandé de la bière, puis n'avait plus rien dit et semblait très malade. De ce côté on pouvait conclure qu'il n'y avait pas eu trahison. Mistress Abel pensait, comme les domestiques des Bosquets, que cet homme étrange était de la race de ces parents désagréables qui comptent parmi les soucis des riches ; elle avait d'abord rattaché cette parenté à M. Rigg, et là où il y avait eu un legs de propriété, la présence bourdonnante de grosses mouches de cette espèce paraissait assez naturelle. Comment il pouvait être parent de Bulstrode, cela n'était pas aussi clair, mais mistress Abel convint avec son mari *qu'on ne pouvait pas savoir,* proposition qui embrassait à ses yeux une vaste signification dans le domaine des choses de l'esprit, et là-dessus elle secouait la tête, sans se livrer à de plus longues réflexions.

Moins d'une heure après, Lydgate arriva. Bulstrode vint à sa rencontre en dehors du parloir où était Raffles et lui dit :

– Je vous ai fait appeler, monsieur Lydgate, pour un malheureux qui a été autrefois à mon service, il y a bien des années. Il a passé depuis en Amérique où il s'est laissé aller, j'en ai peur, à des habitudes de paresse et de débauche. Dans

le dénuement où il est tombé, il a droit à ma compassion. Il avait une parenté éloignée avec Rigg, le propriétaire de ces lieux avant moi, c'est ainsi qu'il a trouvé son chemin jusqu'ici. Je le crois sérieusement malade. Il a dans tous les cas l'esprit fort troublé. Je me sens tenu à faire pour lui tout ce que je pourrai.

Lydgate, encore sous l'impression pénible de sa dernière conversation avec Bulstrode, n'était pas disposé à lui adresser une parole inutile ; s'inclinant légèrement, il se contenta de demander son nom.

Après avoir considéré et examiné à fond le malade, Lydgate ordonna qu'on le mît au lit et qu'on le tînt dans la plus grande tranquillité, puis il passa avec Bulstrode dans une autre chambre.

– C'est un cas sérieux, je le crains, dit le banquier avant que Lydgate ne commençât à parler.

– Oui et non, répondit Lydgate avec hésitation. Il est difficile de se prononcer sur le résultat possible de complications déjà anciennes ; mais d'abord, cet homme a une robuste constitution. Je ne serais pas porté à croire cette crise fatale, bien que l'organisme soit sans contredit dans un état critique. Il a besoin de soins assidus et attentifs.

– Je resterai ici moi-même, dit Bulstrode, mistress Abel et son mari ont peu d'expérience. Je puis sans inconvénient passer ici la nuit, si vous voulez bien avoir l'obligeance de remettre un billet de ma part à mistress Bulstrode.

– Cela ne me paraît pas nécessaire, dit Lydgate. Le malade me semble pour le moment assez docile et retenu par la crainte. Il pourrait devenir moins traitable. Mais vous avez un homme dans la maison, n'est-ce pas ?

– J’ai plus d’une fois passé des nuits ici par amour de la retraite, reprit Bulstrode avec indifférence. Je suis tout à fait disposé à faire de même aujourd’hui. Mistress Abel et son mari pourront me relayer et m’aider, si c’est nécessaire.

– Très bien, alors il suffit que je vous donne mes instructions.

– Ainsi, vous ne regardez pas la situation comme désespérée ? dit Bulstrode, quand Lydgate eut achevé de donner ses ordres.

– Non, à moins qu’il ne survienne de nouvelles complications. Il peut se produire une crise pire que celle-ci ; mais je ne serais pas étonné qu’il allât mieux au bout de quelques jours, en suivant le traitement que j’ai prescrit. Il faut de la fermeté. Rappelez-vous, s’il demande n’importe quelles liqueurs, de ne pas lui en donner. C’est un de ces cas dans lesquels, à mon avis, les malades sont plus souvent tués par le traitement que par la maladie. Toutefois de nouveaux symptômes pourront se manifester. Je reviendrai demain matin.

Après avoir attendu le billet qu’il devait remettre à mistress Bulstrode, Lydgate s’éloigna à cheval, ne cherchant pas à former de conjectures sur l’histoire de ce Raffles, mais repassant dans sa mémoire toute la discussion que venait de soulever dernièrement la publication des expériences du docteur Ware en Amérique, sur le traitement des cas d’empoisonnement par l’alcool comme celui-ci. Lydgate s’était déjà intéressé à la question pendant son séjour à l’étranger ; il était fermement convaincu que la méthode la plus générale, qui était de permettre l’alcool et d’administrer sans scrupules de fortes doses d’opium n’était pas la vraie, et

il avait plusieurs fois, en agissant d'après ses idées, obtenu des résultats favorables.

« Cet homme est sérieusement malade, pensait-il, mais il y a encore de la ressource en lui. Il a l'air d'être un objet de compassion pour Bulstrode. C'est une chose étrange que le mélange de dureté et de tendresse que l'on rencontre côte à côte dans le caractère des hommes. Bulstrode paraît bien l'être le plus dépourvu de sympathie que j'aie jamais vu, vis-à-vis de certaines gens, et cependant il s'est donné beaucoup de peine et a dépensé beaucoup d'argent pour des œuvres de bienfaisance. Je suppose qu'il a quelque moyen de découvrir ceux auxquels le ciel s'intéresse, et il a décidé que le ciel ne s'intéressait pas à moi. »

Ce filet d'amertume provenait chez lui d'une source abondante qui, en s'élargissant toujours, remplissait le courant de ses pensées à mesure qu'il approchait de Lowick-Gate. Il n'était pas rentré depuis sa première entrevue de la matinée avec Bulstrode, ayant été rejoint à l'hôpital par le messager du banquier et, pour la première fois, il revenait chez lui à bout de ressources, ne voyant plus d'expédient nulle part ni d'espoir de se procurer de l'argent, cet argent nécessaire pour s'épargner à lui-même la perte fatale de ce qui rendait sa vie conjugale tolérable encore, de tout ce qui les sauvait, lui et Rosemonde, de cet isolement absolu dans lequel ils seraient forcés de reconnaître de combien peu de réconfort ils étaient l'un pour l'autre. Il était plus supportable de vivre sans recevoir de tendresse, que de sentir que sa tendresse à lui ne pouvait compenser pour elle d'autres privations. Les souffrances que faisaient endurer à son orgueil les humiliations passées et à venir étaient assez douloureuses ; c'est à peine cependant s'il les distinguait lui-même de cette douleur plus aiguë qui les dominait, la douleur de

prévoir que Rosemonde en viendrait à le considérer comme la cause première de ses déceptions et de son malheur. Il n'avait jamais aimé les expédients de la pauvreté et jamais, avant son mariage, ils n'étaient entrés dans ses perspectives d'avenir. Maintenant il commençait à se représenter comment deux êtres qui s'aimaient et avaient un fonds de pensées commun, pourraient rire de leur mobilier râpé, de leurs calculs sur la quantité de beurre et d'œufs qu'ils pouvaient se permettre. Mais le rayon de cette poésie semblait aussi loin de lui que l'insouciance de l'âge d'or ; il n'y avait pas assez de place dans l'esprit de Rosemonde pour que les choses de luxe n'y parussent pas l'essentiel. Il descendit de cheval dans une disposition d'esprit très sombre et entra dans la maison sans s'attendre à y rien trouver d'accueillant et de réconfortant que son dîner, et réfléchissant qu'avant la fin de la soirée il serait sage de prévenir Rosemonde de sa démarche auprès de Bulstrode et de son échec. Il serait bien aussi de ne pas perdre de temps à la préparer à tout.

Mais son dîner l'attendit longtemps avant qu'il lui fût possible d'y toucher ; car il s'aperçut en entrant que la maison avait déjà eu la visite d'un agent de Dover, et lorsqu'il demanda où était mistress Lydgate, on lui répondit qu'elle était dans sa chambre à coucher. Il monta et la trouva étendue sur son lit, pâle et muette, sans une réponse même dans l'expression de son visage aux regards ou aux paroles qu'il lui adressa. Il s'assit près du lit, et se penchant sur elle lui dit avec un cri presque suppliant :

– Pardonnez-moi pour cette infortune, ma pauvre Rosemonde ! Ne pensons qu'à nous aimer.

Elle le regarda silencieusement, avec le même désespoir morne sur le visage. Mais les larmes commencèrent à rem-

plir ses yeux bleus, et sa lèvre trembla. Lydgate, l'homme fort, avait eu trop à endurer ce jour-là. Il laissa tomber sa tête à côté de celle de Rosemonde et sanglota. Il ne l'empêcha pas d'aller chez son père le lendemain matin de bonne heure. Il lui semblait qu'il ne devait plus maintenant l'empêcher de rien faire de ce qui lui plairait. Elle rentra une demi-heure après, disant que papa et maman désiraient qu'elle vînt chez eux et y restât aussi longtemps que les choses seraient dans ce misérable état. Papa assurait qu'il ne pouvait rien pour la dette, attendu que, s'il payait celle-ci, il s'en trouverait une douzaine d'autres. Il valait mieux qu'elle restât chez ses parents jusqu'à ce que Lydgate lui eût préparé de nouveau une demeure confortable.

– Vous y opposez-vous, Tertius ?

– Faites comme vous voudrez. Mais les choses n'en sont pas venues à une crise immédiate. Rien ne presse.

– Je ne m'en irai pas avant demain, dit Rosemonde. Il faut le temps d'emballer mes effets.

– Oh ! j'attendrais un peu plus longtemps ; on ne sait pas ce qui peut arriver, dit Lydgate avec une ironie amère, je puis me casser le cou, et cela rendrait, les choses plus faciles pour vous.

C'était aussi un malheur pour Lydgate et Rosemonde que la tendresse du mari, qui était tout à la fois une impulsion instinctive et un ferme parti pris, fût inévitablement interrompue par ces éclats indignés d'ironie ou de reproche. Elle ne les trouvait absolument pas justifiés et la révolte, que cette sévérité exceptionnelle excitait en elle, courait le risque de rendre à la fin inacceptable cette tendresse toujours persistante.

Lydgate ne répliqua rien et sortit pour faire ses visites. Il se sentait meurtri, brisé ; sous ses yeux une ligne noire se marquait, que Rosemonde n'y avait pas encore vue. Elle ne pouvait plus le regarder. Tertius avait une manière de prendre les choses, qui les rendait vraiment mille fois plus pénibles pour elle.

CHAPITRE VIII

La première chose que fit Bulstrode après le départ de Lydgate, ce fut d'inspecter les poches de Raffles ; il ne doutait pas d'y trouver, sous forme de notes d'hôtel, des indications sur les différents lieux où il avait dû s'arrêter, de manière à pouvoir contrôler son affirmation qu'il était venu tout droit de Liverpool, parce qu'il était malade et sans argent. Bulstrode trouva en effet plusieurs notes entassées dans son portefeuille, mais les plus récentes étaient bien toutes de Liverpool, à l'exception d'une seule portant la date du jour même ; celle-ci était roulée et chiffonnée dans l'une de ses poches de derrière, avec une affiche de la foire aux chevaux de Bilkley ; c'était le compte de sa dépense pour les trois jours qu'il avait passés à l'auberge de Bilkley, ville située à quarante milles au moins de Middlemarch. La note était grosse, et Raffles étant arrivé sans bagage, il paraissait probable qu'il avait laissé derrière lui sa valise en payement, afin de garder de l'argent pour la route ; car sa bourse était vide, il n'avait que quelques pence éparpillés dans ses poches.

Ces indices, que Raffles était réellement resté éloigné de Middlemarch depuis sa mémorable visite de Noël, rendirent, à Bulstrode quelque sécurité. Dans un endroit lointain, au milieu de gens étrangers à Bulstrode, quelle satisfaction eût pu trouver l'humeur agressive et vantarde de Raffles à raconter de vieilles histoires scandaleuses sur un banquier de Middlemarch ? et quel mal y aurait-il, même s'il avait parlé ? L'essentiel maintenant était de le bien surveiller, aussi longtemps qu'on pouvait craindre ces divagations intelligibles,

ces mouvements inconscients qui le poussaient à parler et sous l'influence desquels il avait sans doute agi vis-à-vis de Caleb Garth. Bulstrode redoutait beaucoup de le voir saisi d'un de ces mouvements en présence de Lydgate ; après avoir ordonné à la femme de charge de se coucher tout habillée afin d'être toute prête s'il l'appelait, il resta seul à veiller, alléguant son peu de disposition au sommeil et son désir inquiet de suivre exactement les prescriptions du médecin. Il s'y conforma scrupuleusement, bien que Raffles demandât à tout instant du brandy en déclarant qu'il enfonçait, que la terre se dérobait sous lui. Il était là, sans repos ni sommeil, mais toujours abattu et soumis. Il refusait de prendre la nourriture permise par Lydgate et semblait concentrer toute sa terreur sur Bulstrode ; il essayait de conjurer sa colère et sa vengeance, le suppliant de ne pas le laisser mourir de faim, déclarant avec des serments énergiques n'avoir jamais dit un mot contre lui à nul mortel ; – et cela même Bulstrode n'aurait pas voulu que Lydgate l'entendît ; mais un symptôme plus inquiétant se manifesta durant les accès violents de son délire : aux premières lueurs du matin, Raffles s'imagina tout à coup qu'un médecin était là, près de lui, lui déclarant à lui-même que Bulstrode voulait le laisser mourir de faim pour le punir d'avoir parlé, lui qui n'avait rien dit à personne.

Le caractère impérieux et la force de volonté de Bulstrode le servirent bien. Durant cette nuit et cette matinée pénibles, cet homme d'apparence délicate, en proie lui-même à des troubles nerveux, qui avait l'air d'un cadavre animé, revenu au mouvement, mais non à la chaleur, trouva dans sa situation critique le stimulant dont il avait besoin ; maître de lui, son esprit froidement impassible songeait dans un travail intense aux précautions qui devraient assurer sa sécurité. Il avait beau élever au ciel ses prières, méditer sur son devoir

de se soumettre au châtiment que Dieu lui infligeait, plutôt que de souhaiter du mal à un autre, à travers tous ses efforts pour résumer sa pensée sous une forme nette et précise, perçait et grandissait avec une force irrésistible l'image de l'événement souhaité. Et à la suite, la justification de ses désirs. L'idée de la mort de Raffles s'imposait à lui, et cette mort, c'était sa propre délivrance. Qu'était-ce que le passage de cette vie à une autre pour ce malheureux être ? S'il était dans l'impénitence, n'était-ce pas le cas des criminels publics ? Et pourtant la loi ne craignait pas de décider de leur sort. Qu'aujourd'hui la Providence décrétât la mort, ce n'était pas un péché de la considérer comme l'issue désirable, à la condition que ses mains demeurassent pures et qu'il se conformât rigoureusement à ce qui était prescrit. – Mais là encore on pouvait se tromper. Les prescriptions humaines étaient choses faillibles. D'après Lydgate, certains traitements pouvaient hâter la mort ; pourquoi n'en serait-il pas de même de sa méthode à lui ? Naturellement l'intention était tout, dans la question du bien et du mal.

Et Bulstrode s'appliqua à tenir son intention séparée de son désir. Son intention formelle était, il n'en doutait pas, d'obéir aux prescriptions du médecin ? Pourquoi aurait-il essayé d'en contester la valeur ? Ce n'était pas autre chose que l'artifice habituel du désir. Nos désirs s'accommodent mieux du doute ; l'incertitude des résultats, l'obscurité qui semble dénoter une absence de lois leur fournissent un espace plus vaste pour se déployer. Cependant il obéit scrupuleusement à ces ordres.

C'était à Lydgate que toutes ses inquiétudes se rapportaient ; et le souvenir de ce qui s'était passé entre eux la veille lui revenait, accompagné d'impressions que rien n'avait éveillées en lui pendant la scène même. Il s'était peu

soucié alors de blesser ou de ne pas blesser les sentiments de Lydgate. Et maintenant il se ressouvint de cette scène avec le désir de se le rendre favorable, ou mieux de se l'attacher par un sentiment puissant d'obligation personnelle. Il regretta de n'avoir pas fait sur-le-champ un sacrifice d'argent même déraisonnable, car, en cas de soupçons désagréables, en admettant la possibilité de révélations échappées à Raffles pendant son délire, Bulstrode sentait que la reconnaissance d'un bienfait considérable aurait pu lui créer un appui dans d'esprit de Lydgate. Mais le regret était peut-être venu trop tard.

Étrange, pitoyable conflit dans l'âme de cet homme malheureux qui avait aspiré pendant des années à devenir meilleur, qui avait discipliné ses passions égoïstes et les avait revêtues d'une enveloppe sévère, qui avait pu ainsi continuer sa route comme entouré d'un chœur de voix pieuses, jusqu'au jour où une terreur s'était élevée dans son âme, rendant muettes pour chanter ces voix dont les cris unanimes imploraient le salut.

Lydgate ne parut que tard dans l'après-midi ; il avait compté venir plus tôt, mais en avait été empêché, disait-il, et ses regards troublés n'échappèrent pas à Bulstrode ; il se mit tout de suite à examiner son malade et s'informa minutieusement de tout ce qui s'était passé. Raffles était plus mal, il refusait presque toute nourriture, ne pouvait dormir et ne cessait de divaguer, mais toujours sans excitation furieuse. Contrairement aux appréhensions de Bulstrode, il s'aperçut à peine de la présence de Lydgate et continua à parler et à murmurer d'une façon incohérente.

– Que pensez-vous de lui ? dit Bulstrode lorsqu'ils furent seuls.

– Les symptômes sont plus mauvais.

– Vous avez moins d'espoir ?

– Non, je crois toujours qu'il pourra en revenir. Allez-vous rester ici vous-même ? demanda Lydgate à Bulstrode d'un ton brusque qui le mit mal à l'aise, bien qu'en réalité il n'y eût dans la question nulle intention soupçonneuse.

– Oui, je pense, dit Bulstrode parvenant à se dominer, Mistress Bulstrode est prévenue des raisons qui me retiennent. Mistress Abel et son mari n'ont pas l'expérience nécessaire pour qu'on s'en rapporte absolument à eux, et ce genre de responsabilité ne peut guère faire partie de leur service. Vous avez de nouvelles instructions à donner, sans doute ?

Lydgate insista surtout pour qu'on n'administrât l'opium qu'à doses extrêmement modérées, et seulement dans le cas où l'insomnie persisterait après plusieurs heures. Il avait eu la précaution d'apporter de l'opium avec lui, et il donna à Bulstrode des instructions minutieuses sur les doses et sur le moment où il faudrait les suspendre, sous peine de danger pour le malade ; il recommanda encore de ne pas donner d'alcool.

– D'après ce que j'observe chez le malade, conclut-il, le narcotique est ce que je redoute le plus. Il peut se soutenir même avec très peu de nourriture. Il y a encore chez lui beaucoup de force.

– Vous avez l'air malade vous-même, monsieur Lydgate, ce qui est chez vous une chose des plus inhabituelles, je puis même dire sans précédent, depuis que je vous connais, dit Bulstrode, faisant preuve d'une sollicitude aussi opposée à son indifférence de la veille, que son insouciance présente

pour sa propre fatigue était opposée à l'inquiétude habituelle qu'il avait de sa santé. Vous m'avez l'air excédé.

– Oui, je le suis, dit Lydgate brusquement, son chapeau à la main, prêt à partir.

– Est-ce quelque chose de nouveau, je le crains ? reprit Bulstrode. Veuillez donc vous asseoir.

– Non, je vous remercie, dit Lydgate avec quelque hauteur. Je vous ai dit hier quel était l'état de mes finances. Il n'y a rien à ajouter sinon que l'exécution commence chez moi. Il suffit d'une courte phrase pour exprimer une grande dose de souffrance. Je vais vous souhaiter le bonsoir.

– Restez, monsieur Lydgate, restez. J'ai réfléchi depuis à ce dont vous m'avez parlé. J'ai été pris hier par surprise et n'ai considéré la chose que superficiellement. Mistress Bulstrode se préoccupe de sa nièce, et je serais moi-même affligé d'un changement calamiteux dans votre position. J'ai de grosses charges, mais, tout bien considéré, je regarde comme juste de faire un léger sacrifice plutôt que de vous laisser sans secours. N'avez-vous pas dit qu'il vous suffirait d'un millier de livres pour vous délivrer de vos soucis présents et vous permettre de reprendre pied ?

– Oui, dit Lydgate, en qui une vive joie surmontait tout autre sentiment. Cela payerait toutes mes dettes et me laisserait encore quelque avance. Je pourrais introduire des économies dans notre manière de vivre, et peu à peu ma clientèle se relèverait.

– Voulez-vous attendre un moment, monsieur Lydgate. Je vais vous signer un chèque de cette valeur. Je sais que le secours, pour être efficace, doit être complet.

Pendant que Bulstrode écrivait, Lydgate alla à la fenêtre, songeant à son foyer, à sa vie dont le bel élan venait d'échapper à l'abîme, dont les grands desseins étaient libres encore.

– Vous pouvez me donner un reçu de ceci, monsieur Lydgate, dit le banquier s'avançant vers lui avec le chèque. Et bientôt, je l'espère, vous vous trouverez dans des circonstances qui vous permettront de me rembourser peu à peu. En attendant, je me réjouis de penser que vous serez à l'abri de difficultés nouvelles.

– Je vous suis profondément reconnaissant, dit Lydgate. Vous avez fait renaître à mes yeux la perspective de travailler avec quelque bonheur et quelque chance d'arriver à bien.

Ce bon mouvement de Bulstrode, après réflexion sur son refus, parut assez naturel à Lydgate, il n'était pas mal d'accord avec le côté libéral du caractère du banquier. Mais tandis qu'il mettait au trot son cheval, afin d'annoncer plus tôt la bonne nouvelle à Rosemonde et de prendre l'argent à la banque pour payer l'agent de Dover, une pensée lui traversa l'esprit avec une impression pénible, comme si une sombre volée d'oiseaux de mauvais augure avait passé devant ses yeux, la pensée du changement qui s'était opéré en lui dans l'espace de ces quelques mois : en être venu à se sentir inondé de joie, parce qu'il venait de contracter une lourde obligation personnelle, inondé de joie de recevoir de l'argent de Bulstrode !

Le banquier avait le sentiment d'avoir fait quelque chose pour neutraliser une de ses causes d'inquiétude, et pourtant il n'en était guère plus rassuré. Il ne pesait pas dans toute leur étendue les motifs qui lui avaient fait désirer d'obtenir les bonnes grâces de Lydgate, mais ces motifs n'en étaient

pas moins là vifs et pressants, comme un agent irritant dans ses veines. L'homme qui fait un vœu ne s'ôtera pas pour cela les moyens de le rompre. Ce n'est pas qu'il en ait l'intention déterminée ; mais les désirs qui tendent à le briser travaillent sourdement en lui, se frayent leur chemin dans son cœur et lui détendent les nerfs, au moment même où il se répète les raisons qu'il a eues de se lier par son vœu. Voir Raffles se rétablir et recouvrer le libre usage de ses odieuses facultés, comment Bulstrode eût-il pu le souhaiter ? L'image qui lui apportait du soulagement, c'était celle de Raffles mort, et c'était à ce genre de soulagement que tendait indirectement sa prière, lorsqu'il implorait le ciel de délivrer, si c'était possible, le reste de ses jours ici-bas d'une ignominie qui briserait à tout jamais en lui un instrument du service de Dieu. L'opinion de Lydgate ne donnait nullement l'assurance que cette prière serait exaucée ; et à mesure que la journée avançait, Bulstrode sentait croître son irritation de la persistance de vie chez cet homme, qu'il eût voulu voir tomber dans le silence de la mort. Une impérieuse volonté excitait en lui des mouvements féroces contre cette existence de brute, sur laquelle la volonté seule n'avait pas de pouvoir. Il se dit à lui-même qu'il se fatiguait trop ; il ne veillerait pas le malade la nuit prochaine, il le confierait à mistress Abel qui, en cas de besoin, appellerait son mari.

À six heures, Raffles n'ayant eu que des instants d'un sommeil fiévreux et agité dont il se réveillait avec une excitation nouvelle et en criant qu'il se sentait enfoncer, Bulstrode commença à lui administrer de l'opium, selon les instructions de Lydgate. Au bout d'une demi-heure environ, il appela mistress Abel, il lui dit qu'il lui était impossible de veiller plus longtemps, qu'il lui fallait pour cette nuit confier le malade à ses soins, et il lui indiqua d'après les prescriptions de Lydgate la quantité de chaque dose. Mistress Abel n'avait

rien su jusque-là des ordonnances de Lydgate ; elle n'avait fait que préparer et apporter exactement tout ce que Bulstrode demandait. Elle s'informa donc de ce qu'elle avait à faire auprès du malade, en dehors de l'opium à lui administrer.

– Rien pour le moment, si ce n'est de lui offrir de la soupe et de l'eau de seltz. Vous pourrez venir me consulter, si vous avez besoin d'autres indications ; à moins de changement notable, je ne rentrerai plus cette nuit dans la chambre du malade. Vous appellerez votre mari, si c'est nécessaire. J'ai besoin de me coucher de bonne heure.

– Vous en avez grand besoin, monsieur, pour sûr, dit mistress Abel, et aussi de vous soutenir par quelque chose de fortifiant, plus que vous n'avez fait depuis deux jours.

Bulstrode s'éloigna sans inquiétude de ce qui pourrait échapper à Raffles dans ses divagations, ce n'était guère plus maintenant qu'un murmure incohérent ne pouvant plus donner lieu à des conjectures dangereuses. Quoi qu'il en fût, on ne pouvait l'éviter. Il descendit d'abord au parloir lambrissé, se demandant s'il ne ferait pas seller son cheval et ne rentrerait pas chez lui au clair de lune, abandonnant pour ici-bas tout souci des conséquences. Puis il regretta de n'avoir pas prié Lydgate de revenir dans la soirée. Peut-être son opinion aurait-elle changé depuis le matin, peut-être trouverait-il Raffles dans un état moins rassurant ? Ferait-il chercher Lydgate ? Si Raffles allait réellement plus mal et se mourait lentement, Bulstrode sentait qu'il pourrait se mettre au lit et s'endormir plein de gratitude envers la Providence. Mais était-il plus mal ? Et si Lydgate en le voyant disait simplement qu'il n'y avait rien de nouveau chez le malade, qu'il pourrait ne pas tarder à s'endormir, et finalement se re-

mettre ! À quoi bon alors le faire chercher ? Bulstrode faiblissait à l'idée de cette possibilité. Il n'y avait pas de pensées, pas de réflexions qui pussent l'empêcher d'envisager cette éventualité de voir Raffles guéri, le même homme qu'auparavant, avec de nouvelles forces pour le tourmenter, l'obligeant à emmener sa femme vieillir loin de ses amis et du lieu de sa naissance, emportant dans son cœur un soupçon qui l'éloignerait à jamais de lui.

Il était demeuré une heure et demi environ en proie à ce conflit moral, à la seule clarté du foyer quand, à une pensée soudaine, il se leva de son siège. Il n'avait pas dit à mistress Abel quand il faudrait cesser les doses d'opium.

Il alluma une bougie et resta longtemps immobile. Mistress Abel avait peut-être déjà donné plus d'opium que Lydgate n'en avait ordonné. Mais il était excusable, dans l'état de fatigue où il se trouvait, d'avoir oublié une partie de la prescription. Il monta enfin l'escalier, son bougeoir à la main, sans savoir s'il irait tout droit à sa chambre pour se coucher, ou s'il passerait par la chambre du malade pour rectifier son oubli. Il s'arrêta dans le corridor, le visage tourné vers la porte de Raffles, et il l'entendit gémir et murmurer. Il ne dormait donc pas ! qui pouvait savoir s'il ne valait pas mieux manquer aux prescriptions de Lydgate, puisque le sommeil ne venait pas ?

Il rentra dans sa chambre. Il n'avait pas achevé de se déshabiller, que mistress Abel frappa à la porte.

– S'il vous plaît, monsieur, ne pourrais-je pas avoir un peu de brandy ou quelque chose comme cela à donner à ce pauvre malheureux ? Il semble défaillir et ne veut rien accepter, et d'ailleurs rien que de l'opium, ce n'est guère fortifiant ; et il répète de plus en plus qu'il enfonce dans la terre.

Elle fut surprise de voir que Bulstrode ne répondait pas. Un combat se livrait en lui.

– Je crois qu'il mourra sûrement faute de nourriture, s'il continue ainsi. Quand je soignais mon pauvre maître, M. Robisson, j'avais toujours à lui donner du porto et du brandy et un grand verre à la fois, ajouta mistress Abel avec une intention de reproche dans l'accent.

M. Bulstrode ne répondant pas tout de suite, elle continua :

– Ce n'est pas le moment de faire des économies, quand les gens sont à la porte du tombeau, et vous ne le voudriez pas non plus, monsieur, j'en suis sûre. Sans quoi je lui donnerais bien de notre rhum à nous, que nous avons ici tout près. Mais après l'avoir si bien veillé et soigné, et fait tout ce qui était en votre pouvoir…

Ici une clef fut jetée par la porte entr'ouverte, accompagnée de ces mots prononcés d'une voix rauque :

– Voici la clef du cellier. Vous y trouverez une provision de brandy.

Le matin de bonne heure, vers six heures, M. Bulstrode se leva et passa quelque temps en prière. – Quelqu'un suppose-t-il que la prière faite dans l'intime secret du cœur doive être nécessairement sincère, qu'elle remonte nécessairement aux racines de l'action ? La prière ainsi faite est un langage silencieux, et le langage est une forme représentative. Quel homme peut se représenter lui-même absolument tel qu'il est, même dans ses propres réflexions ? Bulstrode n'avait pas encore débrouillé au fond de sa pensée les impulsions confuses des dernières vingt-quatre heures.

Il écouta dans le corridor, où l'on entendait une respiration pénible et intermittente. Puis il sortit dans le jardin et regarda le givre matinal répandu sur l'herbe et sur les jeunes feuilles du printemps. Lorsqu'il rentra dans la maison, il tressaillit à la vue de mistress Abel.

– Comment est votre malade ? endormi, je pense ? dit-il en s'efforçant de donner à sa voix un accent d'enjouement.

– Il est tombé bien bas, monsieur, dit mistress Abel. Il s'est affaibli peu à peu entre trois et quatre heures du matin. Voulez-vous, s'il vous plaît, y aller et l'examiner. J'ai pensé que cela ne ferait rien de le quitter. Mon mari est allé aux champs, et la petite fille surveille le déjeuner.

Bulstrode monta. Du premier coup d'œil il comprit que Raffles n'était pas dans le sommeil qui rend la vie, mais dans le sommeil qui entraîne toujours et toujours plus profondément dans le gouffre de la mort. Il regarda tout autour de la chambre et vit une bouteille de brandy et le flacon d'opium presque vide. Il le mit de côté et emporta la bouteille de brandy pour la renfermer dans le cellier.

Pendant son déjeuner il se demanda s'il allait partir tout de suite pour Middlemarch, ou s'il attendrait l'arrivée de Lydgate. Il se décida à attendre et dit à mistress Abel qu'elle pouvait aller à son ouvrage, qu'il resterait seul dans la chambre du malade.

Tandis qu'il y était assis et contemplait l'ennemi de son repos entrant irrévocablement dans le grand silence, il se sentait plus en paix qu'il ne l'avait été depuis bien des mois. Sa conscience se calmait, doucement enveloppée par la certitude du secret, comme sous l'aile d'un ange envoyé d'en haut pour sa délivrance. Il prit son portefeuille pour parcou-

rir des notes concernant les arrangements qu'il avait projetés et commencé à mettre à exécution en vue d'un départ, et il se demandait ce qu'il en ferait, maintenant que son absence serait de courte durée. De toutes manières ce serait une occasion favorable pour certaines économies devenues nécessaires par suite de l'abandon momentané de différentes affaires, et il espérait encore que mistress Casaubon contribuerait pour une large part aux dépenses de l'hôpital. Le temps s'écoula pour lui dans ces réflexions jusqu'au moment où un changement notable dans la respiration entrecoupée du malade attira toute son attention vers le lit, et le força de songer à cette vie qui s'en allait et qui avait été un jour si utile à la sienne, qu'il avait été heureux de trouver assez vile pour en disposer à son gré. C'était sa satisfaction d'alors qui le poussait à se réjouir maintenant de voir cette vie toucher à son terme. Et qui pouvait dire que la mort de Raffles eût été hâtée ? Qui pouvait savoir ce qui l'aurait sauvé ?

Lydgate arriva peu après, juste à temps pour assister à l'arrêt final de la respiration. À son entrée dans la chambre, Bulstrode remarqua sur son visage une soudaine expression qui indiquait moins la surprise que la nécessité de reconnaître qu'il s'était trompé. Il resta debout près du lit en silence pendant quelques instants, les yeux dirigés sur le mourant, avec cette expression d'effort continu où se lisait le débat intérieur qui se livrait en lui.

– Quand ce changement a-t-il commencé ? demanda-t-il en regardant Bulstrode.

– Je ne l'ai pas veillé la nuit dernière, dit Bulstrode. J'étais exténué et je l'ai laissé aux soins de mistress Abel. Il est tombé dans le sommeil, m'a-t-elle dit, entre trois et

quatre heures. Lorsque je suis entré ici avant huit heures, il était à peu près dans cet état.

Lydgate ne fit pas d'autre question, mais observa le malade en silence jusqu'au moment où il prononça :

– Tout est fini !

Le matin de ce jour, Lydgate se sentait libre et plein d'espoir. Il était rendu à son travail avec tout son entrain d'autrefois et se sentait assez fort pour supporter tous les manquements de sa vie conjugale. Il avait la conscience que Bulstrode avait été son bienfaiteur. Mais ce qui venait de se passer le troublait. Il ne s'était pas attendu à une telle fin. Cependant il ne savait guère comment questionner Bulstrode sans courir le risque de l'offenser, il pouvait interroger la femme de charge, mais quoi ! l'homme était mort. À quoi bon supposer que l'ignorance ou l'imprudence de quelqu'un avait pu le tuer. Et après tout, lui-même pouvait s'être trompé.

Bulstrode et Lydgate retournèrent ensemble à cheval à Middlemarch, causant de choses et d'autres : du choléra, des chances du bill de réforme à la Chambre des lords et de la ferme décision des Unions politiques. Bulstrode parla de la nécessité d'élever à Raffles une tombe au cimetière de Lowick, en ajoutant qu'à sa connaissance le pauvre homme n'avait pas d'autre parent que Rigg, qu'il avait dit être particulièrement indisposé contre lui ; et ce fut tout.

En rentrant chez lui, Lydgate eut la visite de M. Farebrother. Le vicaire n'était pas venu en ville le jour précédent ; mais la nouvelle qu'on procédait à une saisie dans la maison de Lydgate était arrivée à Lowick vers le soir, apportée par M. Spicer, cordonnier et sacristain de la pa-

roisse, qui la tenait de son frère, le respectable poseur de sonnettes de Lowick-Gate. Depuis le soir où Lydgate était descendu de la salle de billard avec Fred Vincy, les réflexions de Farebrother à son sujet avaient été assez mélancoliques. Jouer une ou deux fois au Dragon Vert eût été une bagatelle de la part d'un autre, mais chez Lydgate c'était un signe entre beaucoup d'autres, qu'il devenait différent de lui-même, du Lydgate que l'on avait connu autrefois. Il en arrivait à faire lui-même des choses qu'il considérait comme souverainement méprisables. Quoi qu'il en fût de ce changement, attribué en partie à certains mécontentements de sa vie conjugale dont le vicaire avait appris quelque chose par de vulgaires bavardages, M. Farebrother ne doutait pas que ses dettes, dont le bruit public s'occupait de plus en plus, ne fussent la cause principale de cette conduite étrange, et il commença à craindre qu'il ne fût illusoire d'espérer pour Lydgate un secours quelconque de ses amis ou d'ailleurs.

Le refus qu'il avait essuyé, lors de sa première tentative pour obtenir la confiance de Lydgate, ne l'encourageait pas à en tenter une seconde. Mais, lorsqu'il apprit qu'on était venu saisir chez lui, le vicaire se décida à surmonter sa répugnance.

Lydgate venait de congédier un pauvre malade auquel il s'intéressait vivement, et il s'avança vers Farebrother pour lui tendre la main avec un air de bonne humeur qui ne laissa pas d'étonner celui-ci. Voulait-il marquer son fier refus de sympathie et de secours ? N'importe, sympathie et secours lui seraient offerts.

– Comment allez-vous, Lydgate ? Je suis venu vous voir, parce que j'ai eu connaissance de certaine chose dont je

m'affligeais pour vous, commença le vicaire du ton d'un bon frère, où ne perçait pas l'ombre d'un blâme.

Ils s'étaient assis tous deux et Lydgate répondit aussitôt :

– Je crois savoir ce que vous voulez dire. Vous avez appris qu'on faisait une saisie dans la maison ?

– Oui, est-ce vrai ?

– C'était vrai, dit Lydgate d'un air dégagé, comme s'il lui était facile d'en parler maintenant. Mais le danger est écarté, la dette est payée. Je suis hors d'affaire quant à présent ; délivré de mes dettes, je serai en état, je l'espère, de recommencer ma route en suivant un plan meilleur.

– Combien je suis heureux de l'apprendre, dit le vicaire en se laissant aller au fond de son siège, et parlant de cette voix basse et rapide qui accompagne souvent le soulagement d'un poids moral ; j'aime mieux cela que toutes les nouvelles du *Times !* Je vous avoue que je venais chez vous le cœur bien oppressé.

– Merci d'être venu, dit Lydgate cordialement. Je jouis d'autant mieux de l'affection que je suis plus heureux. J'ai été certainement bien écrasé. J'ai peur d'éprouver avant peu que mes meurtrissures sont encore douloureuses, ajouta-t-il en souriant un peu tristement. Mais pour le moment tout ce que je puis sentir, c'est que je suis débarrassé de mon instrument de torture.

M. Farebrother resta un moment silencieux, puis il reprit avec gravité :

– Mon cher ami, laissez-moi vous faire une question. Pardonnez-moi, si je prends cette liberté.

– Je ne crois pas que vous veuillez rien me demander qui pût m'offenser.

– Eh bien, donc, j'ai besoin de cela pour avoir l'âme tout à fait en repos. N'auriez-vous pas, dites, afin de payer vos dettes présentes, contracté une autre dette qui pourrait dans la suite vous accabler plus péniblement encore ?

– Non, répliqua Lydgate rougissant légèrement, rien ne me force à vous taire, puisque le fait est là, que c'est à Bulstrode que j'en ai l'obligation. Il m'a fait un prêt superbe, un millier de livres, et il a les moyens d'en attendre le remboursement.

– Eh bien ! voilà qui est généreux, dit M. Farebrother, faisant effort pour louer l'homme qu'il n'aimait pas.

Un sentiment de délicatesse l'empêchait de s'appesantir en pensée sur ce fait, qu'il avait toujours recommandé à Lydgate de se garer de tout amalgame personnel avec Bulstrode.

Il ajouta aussitôt :

– Bulstrode doit évidemment s'intéresser à la prospérité de vos affaires, après que vous avez travaillé avec lui de manière à réduire votre revenu plutôt qu'à l'augmenter. Je suis heureux de penser qu'il a agi dans cet ordre d'idées.

Lydgate se sentait mal à l'aise devant ces suppositions bienveillantes. Elles rendaient plus distinct à son esprit le sentiment pénible dont il avait ressenti les premières agitations vagues quelques heures auparavant, et qui lui disait que dans les raisons de Bulstrode pour passer si subitement de la plus froide indifférence à une telle générosité il pouvait n'y avoir eu qu'égoïste calcul. Il laissa passer les supposi-

tions bienveillantes. Il ne pouvait pas raconter l'histoire de son emprunt ; mais elle lui était plus vivement présente que jamais, comme aussi ce fait, que, dans sa délicatesse, le vicaire avait laissé de côté, ce lien d'obligation personnelle envers Bulstrode que lui-même, Lydgate, avait été le plus résolu à éviter.

Au lieu de lui répondre il se mit à lui parler de ses projets d'économie et du point de vue différent d'où il en était venu à considérer sa vie.

– J'installerai une clinique de chirurgie, dit-il. Je crois réellement que je m'y suis mal pris. Et si cela ne fait rien à Rosemonde je prendrai un élève. Je n'aime pas ces choses-là, mais si on les accomplit consciencieusement, elles n'ont vraiment rien d'humiliant. J'ai eu une cruelle meurtrissure pour mon début ; cela fera paraître plus doux désormais les petits frottements.

Pauvre Lydgate ! Ce « si cela ne fait rien à Rosemonde », qu'il avait laissé échapper involontairement comme une partie de sa peine, était un indice significatif du joug qu'il portait. Mais M. Farebrother était heureux d'associer ses fermes espérances à celles de Lydgate, il ne savait rien sur son compte de nature à éveiller pour le moment aucun pressentiment mélancolique, et il prit congé de lui avec des félicitations affectueuses.

CHAPITRE IX

Cinq jours après la mort de Raffles, M. Bambridge se tenait debout sous le large porche qui menait à la cour du Dragon Vert, dans l'attitude d'un homme qui a du temps à perdre.

Toute figure humaine de cet acabit plantée sous le porche, à cette heure de l'après-midi, était aussi sûre d'attirer de la compagnie qu'un pigeon qui a trouvé quelque chose à becqueter. M. Hopkins, le marchand de drap d'en face, aux manières doucereuses, fut le premier à se rendre à ce genre d'appât, recherchant d'autant plus volontiers un peu de causerie masculine que sa clientèle ne comptait guère que des femmes. M. Bambridge le prit de haut avec le drapier, sentant que Hopkins était naturellement heureux de lui parler ; il n'avait pas l'intention de perdre beaucoup de paroles pour Hopkins. Il ne tarda pas toutefois à se former un petit groupe d'auditeurs plus importants : les uns s'arrêtaient en passant, les autres venaient voir ce qu'il y avait de nouveau au Dragon Vert, et M. Bambridge trouvait digne de lui maintenant de raconter maintes choses remarquables sur les superbes haras qu'il avait visités, sur les marchés qu'il avait faits pendant un voyage dans le Nord dont il venait de rentrer. Que les gentlemen ici présents se le tinssent pour dit, s'ils se croyaient capables de lui montrer quelque chose qui surpassât une certaine jument baie pur sang, prenant ses quatre ans, ils feraient bien de commencer par aller la voir à Doncaster. Il y avait aussi une paire de chevaux noirs qu'il allait mettre en dressage et qui rappela vivement à son sou-

venir une autre paire qu'il avait vendue à Faulkner, en « 19 » pour cent guinées, et que Faulkner avait revendue cent soixante, deux mois plus tard.

La conversation était devenue très animée, lorsqu'on vit arriver M. Frank Hawley. Il n'était pas homme à compromettre sa dignité en flânant, au Dragon Vert ; mais apercevant Bambridge, il s'approcha pour demander au maquignon s'il avait trouvé l'excellent cheval de cabriolet qu'il s'était engagé à lui procurer. M. Hawley fut prié d'attendre un peu : on allait lui montrer un certain gris choisi à Bilkley, si celui-là ne satisfaisait pas ses désirs, à un cheveu près, Bambridge ne savait pas ce que c'était qu'un cheval, ce qui était bien l'invraisemblance la plus monstrueuse que l'on put concevoir. Au même moment un cavalier passa lentement dans la rue.

– Bulstrode ! murmurèrent à la fois deux ou trois voix.

M. Hawley se retourna pour jeter un regard indifférent sur le dos du cavalier, mais Bambridge en le suivant des yeux fit une grimace.

– Par Jupin !… cela me rappelle, et il commença en baissant un peu la voix, – j'ai raccroché à Bilkley autre chose encore que votre cheval de cabriolet, monsieur Hawley, j'ai raccroché une jolie histoire sur Bulstrode. Savez-vous comment il a fait sa fortune ? À tout gentleman curieux de petites informations particulières je puis en fournir gratis. Si chacun recevait ce qu'il mérite, Bulstrode pourrait aller dire ses prières à Botany-Bay.

– Qu'entendez-vous par là ? demanda M. Hawley, fourrant ses mains dans ses poches et s'avançant de quelques

pas. S'il se trouvait que Bulstrode fût un misérable, Hawley aura été bon prophète.

– Je le tiens d'un individu qui était un ancien camarade de Bulstrode. Je vais vous dire où je l'ai avisé pour la première fois. C'était à la vente Larcher, mais je ne savais rien de lui alors, et il m'a filé entre les doigts. Il était à la recherche de Bulstrode, sans aucun doute. Il m'a dit connaître tous ses secrets et pouvoir le taxer à n'importe quel taux ; ça ne l'a pas empêché de jaser avec moi à Bilkley. Il avait avalé un verre de brandy. Dieu me damne, si je crois qu'il avait l'intention de se faire le dénonciateur de son complice, mais c'est un de ces individus vantards… vantard à se vanter d'un éparvin au jarret d'un cheval, comme si ça rapportait de l'argent. Un homme doit savoir où il convient de s'arrêter.

– Quel est le nom de cet homme ? où peut-on le trouver ? dit Hawley.

– Quant à savoir où on peut le trouver, je l'ai laissé à la Tête de Sarrasin ; il s'appelle Raffles.

– Raffles ! s'écria M. Hopkins. J'ai fourni son enterrement hier. Il a été enterré à Lowick ; M. Bulstrode a suivi le convoi ; un enterrement fort décent.

La nouvelle ne manqua pas de produire une forte sensation parmi les auditeurs. M. Bambridge poussa une exclamation dont : « Mille démons ! » était le terme le plus doux, et M. Hawley fronçant le sourcil et penchant la tête en avant, reprit :

– Comment ! Où est mort cet homme ?

– À Stone-Court, répondit le drapier. La femme de charge a dit que c'était un parent de son maître. Il y est arrivé malade le vendredi.

– A-t-il été soigné par un médecin quelconque ?

– Oui, par M. Lydgate. M. Bulstrode l'a veillé une nuit. Il est mort le troisième jour au matin.

– Continuez, Bambridge, dit M. Hawley avec insistance. Qu'est-ce qu'a raconté cet individu sur le compte de Bulstrode ?

Le cercle des auditeurs était devenu de plus en plus nombreux, la présence du secrétaire de la ville était une garantie qu'il se passait là quelque chose qui méritait l'attention ; et M. Bambridge débita son récit en présence de sept personnes. C'était en résumé ce que nous savons, y compris ce qui se rapportait à Will Ladislaw, avec addition de couleur et de circonstances locales. C'était ce que Bulstrode avait tremblé de voir révélé, ce qu'il avait espéré enterrer à tout jamais avec le cadavre de Raffles, c'était ce spectre acharné de sa vie passée dont il se croyait délivré par la Providence, tandis qu'il passait à cheval devant la porte du Dragon Vert. Oui, par la Providence. Il ne s'était pas encore avoué qu'il eût rien fait pour contribuer à ce résultat ; il avait accepté ce qui semblait s'être offert à lui. Il était impossible de prouver qu'il eût rien fait pour hâter le départ de l'âme de cet homme.

Mais l'histoire se répandit à travers Middlemarch. M. Franck Hawley poursuivit ses investigations en envoyant à Stone-Court un commis de confiance, pour recueillir de la bouche de mistress Abel le plus de détails possible au sujet de Raffles et de sa maladie. Il apprit ainsi que c'était

M. Garth qui avait amené l'individu à Stone-Court dans son cabriolet ; M. Hawley saisit en conséquence la première occasion de voir Caleb, et, après l'avoir entretenu d'une affaire d'arbitrage, il essaya de le questionner adroitement sur Raffles. Il ne parvint pas à arracher à Caleb une seule parole défavorable à Bulstrode ; restait cependant le fait que Garth était bien forcé d'admettre, c'est qu'il avait renoncé dans le courant de la semaine dernière à travailler pour Bulstrode. M. Hawley en tira ses conclusions, et, convaincu que Raffles avait raconté son histoire à Garth, et que c'était pour cela que Garth avait abandonné les affaires de Bulstrode, il en informa M. Toller quelques heures plus tard. La version circula, et à force de circuler elle perdit tout ce qu'elle avait encore de dubitatif, et on la regarda comme une information venant en droite ligne de Caleb, si bien que le mieux informé des historiens eût pu conclure que Caleb était le principal révélateur des méfaits de Bulstrode. M. Hawley ne fut pas long à s'apercevoir qu'il n'y avait de prise pour la loi ni dans les révélations de Raffles ni dans les circonstances de sa mort. Il s'était rendu en personne au village de Lowick, afin d'y examiner les registres et de discuter l'affaire avec M. Farebrother.

Celui-ci ne fut pas plus surpris que l'homme de loi de voir un vilain secret mis au jour sur le compte de Bulstrode, bien que son sentiment naturel de justice fût assez fort pour avoir toujours empêché son antipathie de conclure. Mais tandis qu'ils causaient ensemble, une autre association d'idées se faisait jour silencieusement dans l'esprit de Farebrother ; il se représentait à l'avance ce que bientôt on allait dire tout haut, il le voyait, clair comme deux et deux font quatre. En même temps qu'il apprenait les raisons qui tenaient Bulstrode dans la crainte de Raffles, la pensée lui vint que cette crainte pouvait n'avoir pas été étrangère à la subite

générosité du banquier envers son médecin, et tout en se refusant à admettre que Lydgate eut en quelque sorte accepté cette somme comme prix de son silence, il eut le pressentiment que cette complication d'événements pourrait amener pour la réputation de Lydgate de fâcheuses conséquences. Voyant que M. Hawley ne savait rien encore du changement de situation de Lydgate et de l'acquittement de ses dettes, il prit soin de glisser sur tout ce qui pouvait y avoir trait.

– Eh bien, dit-il avec un profond soupir, désirant mettre fin à la discussion, c'est une étrange histoire. Ainsi notre ardent Ladislaw a une généalogie bizarre – une jeune personne de caractère et un patriote polonais musicien : voilà la souche d'où il est très naturellement sorti ; mais je n'aurais jamais supposé de greffe du côté de ce juif, prêteur sur gages. On ne sait jamais à l'avance ce que produira un mélange quelconque. Il y a telles espèces d'immondices qui servent à clarifier.

– C'est tout juste à quoi je me serais attendu, s'écria M. Hawley, quelque sang maudit et étranger, juif, corse ou bohémien.

– Je sais que c'est une de vos bêtes noires, Hawley. Mais c'est en réalité un garçon désintéressé et pas vulgaire, dit M. Farebrother en souriant.

– Aïe ! aïe !… c'est là votre corde whig, dit M. Hawley, qui aimait à répéter que ce damné Farebrother était un si bon et si aimable homme qu'on le prendrait pour un tory.

M. Hawley rentra chez lui, ne voyant dans les soins donnés par Lydgate à Raffles qu'un élément de témoignage contre Bulstrode. Mais la nouvelle se répandit rapidement que, d'un moment à l'autre, Lydgate s'était trouvé à même

non seulement de se débarrasser de la saisie exercée dans sa maison, mais encore de payer toutes ses dettes ; grossie des commentaires et des conjectures qui lui donnaient un nouveau corps et un nouvel élan, d'autres personnes que Hawley ne tardèrent pas à en être instruites et ne furent pas longues à trouver un rapport significatif entre cette soudaine affluence d'argent et le désir de Bulstrode d'étouffer le scandale. N'eût-on pas eu la preuve que l'argent venait de Bulstrode, qu'on l'aurait infailliblement deviné ; car on savait auparavant que ni son beau-père ni personne de sa famille ne ferait rien pour aider Lydgate, et on ne tarda pas d'ailleurs à posséder la preuve certaine, d'abord par un commis de la banque, puis par mistress Bulstrode elle-même qui parla innocemment du prêt à mistress Plymdale, laquelle en parla à sa belle-fille Toller, laquelle en parla à tout le monde. L'affaire devenue publique prit tant d'importance que la nécessité s'imposa de donner quelques dîners à l'occasion d'un tel scandale. Tous les jours, femmes, veuves, filles, avec leurs ouvrages, allèrent prendre le thé les unes chez les autres ; et l'esprit de sociabilité, depuis le dragon Vert jusqu'à Dollop, en acquit une saveur que n'aurait pu lui donner la question du bill de réforme.

On ne doutait pas que derrière la générosité de Bulstrode vis-à-vis de Lydgate se cachât quelque motif inavouable. M. Hawley fut le premier à réunir chez lui, avec une société choisie, M. Toller, M. Wrench et les deux médecins consultants, tout exprès pour discuter bien à fond les probabilités de la maladie de Raffles, leur répétant tous les détails qu'on tenait de mistress Abel, en concordance avec le certificat de Lydgate, et d'après lesquels la mort devait être attribuée au *delirium tremens*. Les médecins, qui naturellement étaient encore tous dans les vieux parements sur la manière de traiter cette maladie, déchirèrent qu'il leur était impos-

sible de rien voir dans ces détails, qu'on put interpréter comme un motif plausible de soupçon. Mais les raisons morales de soupçon n'en étaient pas moins toujours là, les raisons puissantes que Bulstrode avait évidemment pour souhaiter de se débarrasser de Raffles, et le fait qu'à ce moment critique, il avait donné à Lydgate le secours dont depuis quelque temps déjà il devait connaître la nécessité. Ils ne croyaient guère non plus Bulstrode homme à se laisser arrêter par des scrupules, et quant à Lydgate, pourquoi eut-il été plus difficile à corrompre que tant d'autres aussi fiers que lui, devant le besoin d'argent ? Quand même il n'aurait été payé que pour garder le silence sur le passé de Bulstrode, ce fait seul jetait un jour odieux sur Lydgate, auquel on reprochait depuis longtemps de chercher à se grandir en se faisant l'acolyte du banquier, et de jeter le discrédit sur les anciens de sa profession. Aussi, malgré qu'il n'y eût pas, dans les circonstances de la mort de Raffles à Stone-Court, de signes manifestes de culpabilité, la société choisie de M. Hawley se sépara avec le sentiment que l'affaire avait « mauvaise mine ». Mais cette vague conviction de culpabilité, qu'il était difficile d'établir, et qui suffisait à provoquer des hochements de tête et des insinuations de la part des anciens et des plus considérables de la profession, avait pour l'esprit public en général toute la puissance supérieure que donne le mystère au fait qu'il accompagne. Chacun préférait ses propres conjectures à la connaissance pure et simple du fait, car la conjecture devenait bientôt plus certaine que la connaissance même et elle s'accommodait plus facilement de l'incompatible. Tout ce qu'on avait même pu savoir du passé de Bulstrode arrivait à se confondre dans la masse du mystère, comme autant de métal en fusion à verser dans le dialogue, pour lui faire prendre toutes les formes fantastiques qu'il plaisait au ciel de lui donner.

Tel était le sentiment général, sanctionné et représenté notamment par mistress Dollop, la remarquable hôtesse du Hanap dans Slaughter-Lane, qui savait remettre à leur place certains clients disposés à croire que leur récit des choses du dehors avait quelque valeur, à côté de ce qui lui avait surgi dans l'esprit, à elle. Comment cela lui était venu, elle ne le savait pas elle-même, mais c'était là devant elle comme inscrit avec de la craie sur le devant de la cheminée.

– Oui, Bulstrode avait la conscience si noire, il pourrait le confesser, que si les cheveux de sa tête connaissaient les pensées de son cœur il les arracherait par la racine. Hypocrite comme il l'est et menant les choses tambour battant, si bien qu'il n'y avait pas dans le pays un seul ecclésiastique assez bon pour lui, il a été forcé de prendre le diable dans son conseil, mais le diable a été trop fort pour lui.

– Aïe ! aïe !… c'est un complice qu'on ne peut chasser du pays une fois qu'il est entré, dit M. Crabbe le vitrier. Mais j'ai entendu dire que Bulstrode voulait déjà s'enfuir, de crainte d'être démasqué.

– Il sera bien chassé bon gré, mal gré, dit M. Dill, le barbier, qui venait d'arriver. J'ai rasé ce matin Fletcher, le commis de Hawley, qui a mal au doigt, et il dit que tout le monde est d'accord pour se débarrasser de Bulstrode. M. Thesiger lui-même est contre lui et voudrait le voir hors de la paroisse. Et il y a des gens dans la ville qui assurent qu'ils aimeraient autant dîner avec un forçat ; pour mon compte je l'aimerais certes mieux, a dit Fletcher ; car qu'est-ce qui vous soulève plus le cœur qu'un homme qui a toujours sa religion à la bouche, donnant à entendre que les dix commandements ne lui suffisent pas, quand avec cela il est

pire que la moitié des habitants des prisons ? C'est Fletcher lui-même qui a tenu ce langage.

– Ce sera malgré tout dommage pour la ville, si l'argent de Bulstrode en sort, fit observer M. Limp d'une voix chevrotante.

– Oh ! il y a des gens qui valent mieux et qui dépensent plus mal leur argent, dit un teinturier dont les mains cramoisies ne semblaient pas d'accord avec l'honnête figure.

– Mais il ne gardera pas son argent, d'après ce que je peux augurer, dit le vitrier. Ne dit-on pas que quelqu'un aurait le droit de l'en dépouiller ? On aurait le droit, à ce qu'il paraît, de lui enlever jusqu'au dernier penny, si on allait devant les tribunaux.

– Non pas ! objecta le barbier qui se sentait chez mistress Dollop un peu au-dessus de son entourage. Fletcher dit qu'il n'en est rien. Il prétend qu'on pourrait prouver mille fois de qui ce jeune Ladislaw est fils, et qu'on n'en serait pas plus avancé. Il n'en toucherait pas pour cela un penny.

– Voyez-vous cela maintenant ! s'écria mistress Dollop avec indignation. Je remercie le Seigneur d'avoir rappelé à lui mes enfants, si c'est là tout ce que la loi peut faire pour les orphelins. Ainsi donc, quels que puissent être votre père et votre mère, cela ne vous servirait de rien ! que Fletcher parle ainsi, si bon lui semble, mais, je dis, moi, que vous ne me ferez pas dire comme Fletcher.

– Mais il y a encore autre chose de plus important à considérer que l'argent, remarqua le vitrier. Il y a ce pauvre malheureux qui est mort et enterré. Autant que j'en puis juger, il avait dû connaître des jours où il était un gentleman, et un autre gentleman que Bulstrode !

– Un autre gentleman ! Je puis le garantir, dit mistress Dollop, et un homme autrement beau de sa personne d'après ce que je sais. Comme me le disait M. Baldwin, le collecteur d'impôts, debout à la place même où vous êtes assis, tout l'argent avec lequel Bulstrode est arrivé dans cette ville, c'est de l'argent volé et escroqué. Eh bien ! monsieur Baldwin, vous ne m'apprenez rien, lui ai-je répondu : cela me retourne le sang de le voir, depuis qu'il est venu ici dans Slaughter-Lane pour acheter cette maison au-dessus de ma tête. Les gens ne regardent seulement pas la couleur de la cuve à pétrir, et ils vous fixent, comme s'ils voulaient voir dans votre épine dorsale pour rien du tout. Voilà ce que j'ai dit, et M. Baldwin peut m'en rendre témoignage.

– Et c'est aussi absolument exact, ajouta M. Grabbe, car, d'après ce qu'on sait, ce Raffles, comme on l'appelle, était un homme vigoureux et aux fraîches couleurs comme on aime à en voir, et de la meilleure compagnie, bien qu'il ne soit que trop certain qu'il repose mort dans le cimetière de Lowick, et, autant que j'en puis juger, il y a des gens qui pourraient en dire plus long sur la manière dont il y est allé.

– Je veux bien vous croire, s'écria mistress Dollop. Quand un homme a été attiré dans une maison isolée et que ceux qui peuvent payer des hôpitaux et des gardes-malades pour la moitié du pays s'arrangent pour veiller eux-mêmes jour et nuit, ne permettant à personne d'approcher, sauf à un docteur qui est réputé pour ne reculer devant rien, qui était d'abord aussi pauvre qu'on peut l'être et auquel il est arrivé tout à coup tant d'argent qu'il peut payer M. Byles, le boucher, dont la note pour les meilleurs morceaux remontait à douze mois à la dernière Saint-Michel, je n'ai besoin de personne pour venir me dire qu'il s'est passé là une chose plus grave que les choses pour lesquelles on met des offices dans

le livre des prières. Je n'ai que faire de rester là debout, à clignoter, à fermer les yeux et à réfléchir.

Et mistress Dollop regarda autour d'elle de l'air d'une hôtesse accoutumée à dominer son monde.

– Pourquoi ne déterrerait-on pas cet homme et ne ferait-on pas venir le coroner ? proposa le teinturier. On l'a fait mainte et mainte fois. S'il y a eu une vilaine action de commise, ce serait le moyen de le découvrir.

– Pas avec eux, monsieur Jonas, dit mistress Dollop énergiquement. Je les connais, les médecins. Ils sont trop rusés pour être découverts. Et ce M. Lydgate qui voulait couper et déchiqueter tout le monde avant que le souffle fût seulement sorti du corps. Il est assez clair, l'avantage qu'il voulait tirer de ses visites chez des gens respectables. Il connaît des médecines, soyez-en sûr, qu'on ne peut ni voir, ni sentir, ni avant de les avaler ni après. Savez-vous quoi ? J'ai vu moi-même des gouttes ordonnées par le docteur Gambit, qui est le médecin de notre cercle et un brave homme, et qui a amené au monde plus d'enfants vivants qu'aucun autre à Middlemarch, je dis que j'ai vu moi-même des gouttes qu'on pouvait verser dans un verre, – c'était comme s'il n'y avait rien eu, – et qui ne vous empoignaient pas moins le lendemain. Ainsi c'est à votre bon sens à juger de ce qui en est. Ne m'en parlez pas. Tout ce que je dis, c'est que c'est une bénédiction qu'on n'ait pas fait entrer ce docteur Lydgate dans notre cercle. Plus d'une mère aurait pu s'en repentir pour son enfant.

Les points principaux de cette discussion chez Dollop étaient devenus le sujet général des conversations dans toutes les classes de la ville, le bruit en était parvenu d'un côté au presbytère de Lowick, de l'autre à Tipton-Grange.

Chez les Vincy, comme chez les amies de mistress Bulstrode, on en avait discuté avec de tristes réflexions sur la pauvre Henriette, et Lydgate en était encore à s'apercevoir qu'on le regardait de travers, et Bulstrode lui-même ne soupçonnait pas encore qu'on fût sur la piste de ses secrets. Peu habitué à des rapports bien cordiaux avec ses voisins, il ne pouvait guère s'apercevoir de la froideur nouvelle, et il était décidé maintenant à rester à Middlemarch.

– Nous ferons un voyage à Cheltenham d'ici un ou deux mois, avait-il dit à sa femme. On peut y trouver de grandes ressources au point de vue religieux, en même temps que l'air et les eaux ; et nous nous trouverons très bien de quelques semaines de ce séjour tranquille et bienfaisant.

Il croyait réellement aux ressources religieuses dont il parlait, et il avait la ferme intention de consacrer désormais sa vie à Dieu avec un redoublement de zèle en expiation de ses derniers péchés, dans lesquels d'ailleurs place restait à l'hypothèse, hypothèse qui se retrouvait dans ses prières pour en obtenir le pardon : « Si en ceci j'ai transgressé, Ta volonté. »

Quant à l'hôpital, il évita d'en reparler à Lydgate, craignant de manifester un changement de desseins trop prompt aussitôt après la mort de Raffles. Il pensait bien, dans le secret de son âme, que Lydgate le soupçonnait d'avoir avec intention contrevenu à ses ordres, et qu'avec ce soupçon il devait en chercher la cause. Mais rien ne lui avait été révélé de l'histoire de Raffles, et Bulstrode voulait surtout éviter de rien faire qui put donner l'éveil aux soupçons mal définis de Lydgate ; quant à la certitude que telle ou telle méthode de traitement put sauver ou tuer un malade, Lydgate était le premier à combattre un tel absolu ; n'ayant pas le droit de

parler, il avait toutes les raisons pour garder le silence. Aussi Bulstrode se sentait-il en sûreté comme par une grâce providentielle ; un seul incident l'avait vivement impressionné, la rencontre fortuite de Caleb Garth, qui avait ôté son chapeau devant lui avec un air de douce gravité.

Il s'élevait cependant contre lui une forte opposition de la part des principaux habitants de la ville.

Une importante réunion avait été convoquée à l'hôtel de ville à propos d'une question sanitaire, à laquelle l'apparition d'un cas de choléra à Middlemarch donnait un caractère d'urgence. Depuis l'acte du Parlement qui autorisait certaines impositions pour les mesures sanitaires, on avait établi un conseil de surveillance spécial au sein duquel whigs et tories s'étaient entendus déjà pour l'application de ces mesures. La question, maintenant, était de savoir si, pour convertir en cimetière un terrain en dehors de la ville, on aurait recours à l'impôt ou à des souscriptions particulières. Le meeting allait s'ouvrir et toutes les personnes ayant quelque importance dans la ville étaient tenues de s'y rendre.

M. Bulstrode, comme membre du conseil, quitta la banque un peu avant midi, avec l'intention d'appuyer le projet de souscriptions particulières. Dans le trouble et l'agitation de ces derniers temps, il s'était tenu à l'arrière-plan, et il sentait qu'il allait reprendre ce jour-là son ancien rôle d'homme d'action et son influence dans les affaires publiques de la ville où il comptait finir ses jours. Parmi les différentes personnes cheminant dans la même direction il aperçut Lydgate ; ils se rejoignirent, causèrent de la question qui allait se débattre et entrèrent ensemble.

On eût dit que toutes les personnes notables étaient arrivées avant eux. Mais il y avait encore des places libres au

haut bout de la grande table centrale et ils se frayèrent un chemin jusque-là. M. Farebrother était assis du côté opposé, non loin de M. Hawley ; tous les médecins étaient présents ; M. Thesiger occupait le fauteuil du président, avec M. Brooke de Tipton à sa droite.

Lydgate remarqua un échange singulier de regards, lorsque Bulstrode et lui vinrent prendre leurs places.

Après que l'affaire eut été exposée par le président qui indiqua les avantages d'acheter par souscriptions une étendue de terrain assez vaste pour servir définitivement de cimetière général, M. Bulstrode, dont la voix un peu aiguë mais contenue et fluide était bien connue de la ville dans des réunions de ce genre, se leva et demanda l'autorisation d'exprimer son avis. Lydgate eut le temps de surprendre de nouveau cet échange singulier de regards, avant que M. Hawley, se levant, eût prononcé de sa voix ferme et retentissante :

– Monsieur le président, je demande, avant que personne émette son opinion sur ce point, qu'il me soit permis de parler d'une question qui importe au sentiment public et qui est regardée, non seulement par moi, mais par bien d'autres gentlemen ici présents, comme un préliminaire essentiel.

La manière de parler de M. Hawley, alors même que son terrible langage ne dépassait pas les convenances parlementaires, avait quelque chose de formidable dans sa brièveté et son sang-froid. M. Thesiger lui donna la parole. Bulstrode se rassit et M. Hawley continua :

– Dans ce que j'ai à dire, monsieur le président, je ne parlerai pas seulement en mon nom. Je parle avec

l'assentiment et à la demande expresse de non moins de huit de mes concitoyens qui nous entourent ici même. C'est notre sentiment unanime, qu'il faut adjurer M. Bulstrode, et je l'adjure en cet instant, de renoncer aux fonctions publiques qu'il occupe ici, non seulement comme contribuable, mais comme gentleman parmi des gentlemen. Il y a des faits et il y a des actes qui, vu les circonstances, échappent à la loi, bien qu'ils soient peut-être pires que beaucoup d'autres légalement punissables. Les honnêtes gens et les gentlemen, s'ils ne veulent pas de la compagnie des gens qui commettent de tels actes, ont à se défendre eux-mêmes de leur mieux, et c'est ce que moi et les amis que je pourrais appeler mes clients, dans cette circonstance, sommes résolus à faire. Je ne dis pas que M. Bulstrode ait été coupable d'actions malhonnêtes, mais je l'adjure, soit de nier et de réfuter publiquement les récits scandaleux rapportés contre lui par un homme mort à l'heure qu'il est, et mort dans sa maison, rapports d'où il ressort qu'il a été engagé des années durant dans des affaires véreuses et qu'il a gagné sa fortune par des moyens déshonnêtes, soit de se retirer des dignités qui n'ont pu lui être conférées que comme à un gentleman parmi des gentlemen.

Tous les yeux dans l'assistance étaient tournés vers Bulstrode qui, depuis la première mention de son nom, avait passé par une crise d'émotions presque trop violentes pour sa constitution débile. Lydgate, ébranlé lui-même comme si la terrible interprétation de son vague pressentiment venait de lui être révélée, Lydgate, en voyant le visage livide de Bulstrode se contracter de douleur, sentit néanmoins son propre mouvement de ressentiment et de haine céder chez lui à cet instinct de l'homme habitué à guérir qui songe d'abord à secourir et à soulager celui qui souffre.

Bulstrode eut l’intuition rapide que sa vie n’était, au fond, qu’une vie manquée, qu’il était un homme déshonoré, incapable d’affronter le regard de ceux vis-à-vis desquels il s’était érigé en censeur, que Dieu l’avait renié à la face des hommes et le laissait exposé sans défense au mépris triomphant de ceux qui se réjouissaient de voir leur haine justifiée, il eut le sentiment de l’inutilité absolue de cette équivoque qu’il avait faite avec sa conscience en jouant sur la vie de son complice, équivoque qui se retournait maintenant contre lui avec le dard acéré d’un mensonge découvert ; toutes ces pensées traversèrent son être comme une agonie de terreur qui ne réussit pas à tuer et laisse les oreilles ouvertes pour entendre encore le flot montant de l’exécration. Le sentiment soudain du péril après le sentiment de la sécurité recouvrée, revint s’imposer, non pas à l’organisation grossière d’un criminel, mais aux nerfs impressionnables d’un homme, dont toute l’intensité de vie s’était toujours portée vers ce rôle de suprématie que les circonstances mêmes lui avaient créé.

Mais dans ce sentiment intense se trouvait aussi la force de réagir. À travers toute son infirmité physique, frémissait le nerf tenace de la volonté ambitieuse et décidée à la préservation de soi-même, dont la flamme n’avait cessé de jaillir de son être pour dissiper toutes les craintes doctrinales, et qui, même alors qu’il était assis là, objet de compassion pour les miséricordieux, commençait à s’animer et à brûler sous sa pâleur de cendre. Avant que les derniers mots fussent sortis de la bouche de M. Hawley, Bulstrode sentit qu’il répondrait et que sa réponse serait une riposte. Il n’osa pas se lever et dire : « Je ne suis pas coupable, toute cette histoire est fausse ; » si même il l’avait osé, la sensation aiguë d’être démasqué, qu’il éprouvait en ce moment, lui eût fait paraître cet effort pour se sauver aussi inutile que de chercher à cou-

vrir sa nudité sous un frêle lambeau qui se déchirerait au moindre effort.

Il régna pendant quelques instants un silence complet, tandis que tous les regards de l'assemblée étaient fixés sur Bulstrode. Il était assis, absolument immobile, fortement appuyé au dossier de sa chaise, n'osant se hasarder à se lever ; et quand il commença à parler il pressa de ses deux mains les deux côtés de son siège. Mais sa voix était parfaitement intelligible, seulement plus rauque que de coutume, et il s'exprimait distinctement, tout en s'arrêtant entre chaque phrase comme si la respiration lui manquait. Il dit, en se tournant d'abord vers M. Thesiger, puis regardant M. Hawley :

– Je proteste devant vous, monsieur, en votre qualité de ministre chrétien, contre les menées qu'une haine virulente a dictées contre moi. Ceux qui me sont hostiles sont heureux d'ajouter foi à toutes les injures dont une langue venimeuse vient de me couvrir. Et leurs consciences deviennent sévères à mon égard. Osez dire que la calomnie dont on veut me rendre victime m'accuse d'actions illicites… – Ici la voix de Bulstrode s'éleva et prit un accent plus amer, pour ne plus sembler bientôt qu'un faible cri. – Qui sera mon accusateur ? Ce ne seront pas les hommes dont la vie non seulement n'est pas chrétienne, mais scandaleuse, ce ne seront pas les hommes qui se servent eux-mêmes des plus vils instruments pour arriver à leur but, dont la profession est un tissu de chicaneries, qui ont dépensé leur revenu à satisfaire leurs grossières jouissances, tandis que j'ai consacré le mien à l'avancement des œuvres utiles, en vue de cette vie et de l'autre.

Après le mot : chicanerie, il s'éleva dans la salle un bruit croissant de murmures et de sifflets, tandis que quatre personnes se levaient à la fois : M. Hawley, M. Toller, M. Chichely et M. Hackbutt, mais l'explosion instantanée de M. Hawley imposa le silence aux autres.

– Si c'est de moi que vous parlez, monsieur, je vous convoque, vous et les vôtres, à faire l'examen de ma vie professionnelle ; quant à chrétien ou pas chrétien, je répudie votre christianisme fait de blague et de cafardise ; et quant à la façon dont je dépense mon revenu, il n'est pas dans mes principes de venir en aide à des drôles et de dépouiller des enfants de leur héritage, afin de soutenir la religion et de m'ériger en saint Rabat-Joie. Je n'affecte aucune rigidité de conscience. Je n'ai pas trouvé jusqu'ici qu'il y eût besoin de fameux exemples pour y mesurer vos actions, monsieur ; et encore une fois, je vous adjure, soit de vous expliquer d'une manière satisfaisante sur les faits qui vous sont imputés, soit d'abandonner des fonctions où, à quelque prix que ce soit, nous refusons de vous avoir pour collègue. Je dis, monsieur, que nous refusons d'agir de concert avec un homme dont le caractère ne s'est pas lavé des révélations infamantes qu'ont jetées sur lui non seulement des rapports, mais des faits récents.

– Permettez, monsieur Hawley, dit le président.

Et M. Hawley, encore frémissant, s'inclina, déguisant mal son impatience, et s'assit, les mains enfoncées dans ses poches.

– Monsieur Bulstrode, il ne me paraît pas désirable de prolonger la discussion présente, dit M. Thesiger, se tournant vers le banquier pâle et tremblant. Je suis forcé de me ranger en partie à l'opinion émise par M. Hawley comme ex-

pression du sentiment général, estimant que vous devez à votre profession chrétienne de vous laver, si possible, de certaines diffamations malheureuses. Pour ma part, je serais disposé à vous en fournir pleinement l'occasion et à vous prêter attention. Mais je dois dire que votre attitude présente est fâcheusement incompatible avec ces principes sur l'honneur desquels je suis tenu de veiller, et avec lesquels vous avez cherché à vous identifier. Je vous conseille pour le moment, comme votre pasteur, et en homme qui espère vous voir réhabilité dans l'estime générale, de quitter la place et de ne pas interrompre plus longtemps la délibération de nos affaires.

Bulstrode, après un moment d'hésitation, prit son chapeau qui était à terre et se leva lentement, mais il saisit en chancelant le coin de sa chaise, de telle sorte que Lydgate, qui l'observait, fut convaincu qu'il n'aurait pas la force de s'éloigner sans soutien. Que faire ? Il ne pouvait laisser un homme s'affaisser à ses côtés, faute de secours. Il se leva, donna son bras à Bulstrode et le conduisit ainsi hors de la salle ; mais cet acte, qui eût pu être un devoir facile et de pure compassion, lui fut en ce moment inexprimablement amer. Il lui semblait qu'il apposait sa signature à cette association de sa personne avec Bulstrode, dont il voyait maintenant toute la signification, telle qu'elle avait dû se présenter à l'esprit des autres. Il eut la conviction que cet homme, qui s'appuyait en chancelant sur son bras, ne lui avait donné les mille livres que pour acheter son silence, et que de façon ou d'autre on était intervenu dans le traitement de Raffles pour un vilain motif. Les conclusions s'enchaînaient d'assez près. La ville connaissait le prêt d'argent, y voyait un marché et croyait qu'il l'acceptait comme un marché.

Le pauvre Lydgate, tandis que son cœur battait sous la terrible étreinte de cette révélation, n'en était pas moins moralement tenu de reconduire M. Bulstrode à la banque, d'envoyer chercher sa voiture et d'en attendre l'arrivée pour le ramener chez lui.

Cependant on en avait fini avec la question du meeting pour se jeter, parmi les différents groupes, dans des discussions animées sur cette affaire de Bulstrode et de Lydgate.

M. Brooke, qui n'avait d'abord saisi que des allusions imparfaites et se trouvait fort mal à l'aise « d'avoir été un peu trop loin en appuyant Bulstrode », se fit mettre au courant des choses et ressentit une certaine tristesse charitable, en causant avec M. Farebrother, du jour fâcheux sous lequel on en était venu à considérer Lydgate. M. Farebrother allait s'en retourner à pied à Lowick.

– Montez dans ma voiture, dit M. Brooke. Je fais un détour pour voir mistress Casaubon. Elle devait rentrer du Yorkshire hier au soir. Elle aura plaisir à me voir, vous savez.

Ils firent route ainsi, M. Brooke bavardant, exprimant l'espoir qu'il n'y avait rien eu réellement de bien noir dans la conduite de Lydgate, ce jeune homme qu'il avait jugé tout à fait au-dessus du niveau ordinaire, lorsqu'il lui avait apporté une lettre de son oncle, sir Godwin. M. Farebrother parla peu. Il était profondément affligé : avec sa fine perception de la faiblesse humaine, il ne pouvait être assuré que, sous la pression de besoins humiliants, Lydgate ne fût pas tombé au-dessous de lui-même.

Lorsque la voiture s'arrêta à la grille du manoir, Dorothée était dehors sur la terrasse, et elle vint à leur rencontre.

– Eh bien, ma chère, dit M. Brooke, nous revenons tout droit d'un meeting, un meeting pour des questions sanitaires, vous savez.

– M. Lydgate y était-il ? demanda Dorothée qui, tête nue, sous les rayons étincelants d'avril, avait un air de santé et d'animation. J'ai besoin de le voir et de causer longuement avec lui au sujet de l'hôpital. Je me suis engagée à le faire vis-à-vis de M. Bulstrode.

– Oh ! ma chère ! dit M. Brooke, nous avons appris de mauvaises nouvelles, de mauvaises nouvelles.

Ils se dirigèrent en traversant le jardin vers la porte du cimetière. M. Farebrother était pressé de rentrer au presbytère, et Dorothée apprit toute la triste histoire.

Elle écouta avec un profond intérêt et demanda à entendre deux fois les faits et les impressions concernant Lydgate. Après un court silence, s'arrêtant à la porte du cimetière, et s'adressant à M. Farebrother :

– Vous ne croyez pas, dit-elle énergiquement, que Lydgate soit coupable d'une bassesse ? Je ne veux pas le croire. Découvrons la vérité et lavons-le de cette accusation.

LIVRE VIII

SOLEIL COUCHANT ET SOLEIL LEVANT

CHAPITRE PREMIER

La généreuse impétuosité avec laquelle Dorothée s'était élancée sur l'heure à la tâche de justifier Lydgate, subit un mélancolique arrêt, quand elle en vint à considérer les circonstances à la lumière de l'expérience de M. Farebrother.

– C'est une entreprise délicate, lui dit-il. Comment pouvons-nous commencer nos informations sur l'affaire ? Ce sera ou publiquement, en mettant la justice à l'œuvre, ou bien secrètement, en interrogeant Lydgate. Dans le premier cas, il ne se trouve pas de terrain solide pour y marcher, sans quoi Hawley s'y fut mis ; et quant à aborder le sujet avec Lydgate, j'avoue que je reculerais devant la tentative. Il y verrait probablement une mortelle injure. Il est extrêmement difficile, j'en ai plus d'une fois fait l'épreuve, de lui parler d'affaires personnelles. Et il faudrait connaître à l'avance la vérité sur sa conduite, pour se sentir bien assuré d'un bon résultat.

– Je suis convaincue que sa conduite n'a pas été coupable : les gens, je crois, valent toujours mieux que leurs voisins ne le pensent, dit Dorothée.

Elle devait à la dure expérience qu'elle en avait faite, ces deux dernières années, une forte tendance à s'élever contre toute interprétation défavorable de la conduite d'autrui ; et pour la première fois, elle se sentit un peu mécontente de M. Farebrother. Elle n'aimait pas cette prudence à peser toutes les conséquences, là où elle n'aurait voulu que foi ardente dans les efforts de la justice et de la pitié, et dans le triomphe de leur force communicative. Deux jours plus tard elle l'avait à dîner, au manoir, avec son oncle et les Chettam,

et quand le dessert, auquel personne ne touchait, fut sur la table, quand les domestiques eurent quitté la salle et que M. Brooke s'assoupit pour commencer sa sieste, elle reprit le sujet avec une certaine vivacité :

– M. Lydgate comprendrait que, si ses amis entendaient énoncer une calomnie sur son compte, leur désir dût être, avant tout, de le justifier. À quoi bon vivre, si ce n'est pas pour nous rendre la vie plus facile, les uns aux autres ? Je ne puis être indifférente aux peines d'un homme qui m'a conseillée dans ma peine et soignée dans ma maladie.

Il n'y avait pas dans le ton et dans les manières de Dorothée moins d'énergie qu'il n'y en avait déjà trois ans auparavant, lorsqu'elle présidait encore la table de son oncle, et depuis lors son expérience lui avait donné plus de droits d'exprimer une opinion arrêtée. Mais sir James Chettam n'était plus le soupirant timide et toujours prêt à s'incliner d'autrefois : c'était le beau-frère, plein de sollicitude, avec une pieuse admiration pour sa sœur, mais aussi avec une crainte constante de la voir retomber sous quelque nouvelle illusion presque aussi fâcheuse que celle d'épouser Casaubon. Quand il répondait : « Précisément », ce n'était plus avec le même sourire qu'autrefois, aux anciens jours de soumission, avant son mariage ; c'était souvent maintenant comme une préface à un avis différent, et Dorothée s'apercevait, à sa grande surprise, qu'elle devait prendre la résolution de ne pas avoir peur de lui, d'autant plus qu'il était réellement son meilleur ami. Dans le cas présent, il ne se trouva pas d'accord avec elle.

– Mais, Dorothée, dit-il, d'un ton de remontrance, vous ne pouvez pas entreprendre de diriger ainsi la conduite d'un homme, en son lieu et place. Lydgate doit savoir, ou du

moins il en viendra bientôt à savoir où il en est. S'il peut se disculper, il le fera. C'est à lui d'agir pour lui-même.

– Je trouve que ses amis doivent attendre qu'une occasion se présente, ajouta M. Farebrother. Il n'est pas impossible que le fait soit vrai ; j'ai souvent senti tant de faiblesse en moi-même, que je puis concevoir un homme, même d'un caractère honorable, tel que j'ai toujours connu Lydgate, succombant à une tentation comme celle d'accepter de l'argent, qui lui était plus ou moins indirectement offert, comme prix de son silence sur des faits scandaleux d'ancienne date. Je dis que je puis le concevoir, s'il se trouvait alors sous l'étreinte poignante de circonstances particulières, s'il était à bout, en un mot, comme était Lydgate, j'en suis certain. Je ne croirais rien de pire sur son compte, avant d'en avoir la preuve rigoureuse. Mais la terrible Némésis est là, qui, pour quelques erreurs, vous poursuit de telle sorte qu'il est toujours possible à qui le veut d'interpréter vos erreurs comme des crimes : il n'y a pas de preuve en faveur de l'homme, en dehors de sa conscience et de sa propre affirmation.

– Oh ! que cela est cruel ! s'écria Dorothée en joignant les mains. Et ne voudriez-vous pas être la seule personne à croire à l'innocence de cet homme, quand le reste du monde croirait à la calomnie ? Et puis, il y a le caractère antérieur d'un homme qui peut parler pour lui.

– Mais, ma chère mistress Casaubon, dit M. Farebrother, souriant doucement de son ardeur, le caractère n'est pas taillé dans le marbre, ce n'est pas quelque chose de solide et d'inaltérable. C'est quelque chose de vivant et de changeant, que la maladie peut atteindre, comme le corps.

– En ce cas, on peut le secourir et le guérir, dit Dorothée. Je ne craindrais pas de demander à M. Lydgate de me dire la vérité, afin de pouvoir l'aider. Pourquoi craindrais-je ? Puisque je n'aurai pas ces terrains, James, je pourrais faire ce que M. Bulstrode me proposait, et me charger à sa place de l'entretien de l'hôpital ; et j'aurai à consulter M. Lydgate pour savoir au juste quelles sont, en conservant les arrangements actuels, les perspectives de bien à faire. Ce sera pour moi la meilleure occasion de lui demander sa confiance, et pour lui le moyen de me dire des choses qui pourraient éclaircir toute l'affaire. Nous serions alors tous avec lui et nous le tirerions de peine. On glorifie toute espèce de courage, sauf le courage qu'on pourrait montrer vis-à-vis de ses voisins.

Les yeux de Dorothée brillaient d'un humide éclat, et les sons altérés de sa voix réveillèrent son oncle qui se mit à écouter.

– Il est bien vrai que la sympathie d'une femme peut tenter des efforts qui ne nous réussiraient guère, à nous autres, dit M. Farebrother, presque converti par l'ardeur de Dorothée.

– Ce qui est certain, c'est qu'une femme est tenue de se montrer prudente et d'écouter l'avis de ceux qui connaissent le monde mieux qu'elle, dit sir James avec son petit froncement de sourcils ; quoique vous finissiez par faire, Dorothée, vous devriez en vérité vous tenir momentanément sur la réserve, et ne pas vous engager volontairement à aucun degré dans cette affaire de Bulstrode. Nous ne savons pas encore ce qui peut en résulter. Vous devez être d'accord avec moi ? conclut-il en regardant M. Farebrother.

– Je pense certainement qu'il vaudrait mieux attendre, répondit celui-ci.

– Oui, oui, ma chère, dit M. Brooke, sans savoir exactement à quel point en était arrivée la discussion, mais la rattrapant bientôt avec un afflux de paroles qui pouvait s'appliquer à tout en général ; il est facile d'aller trop loin, vous savez. Il ne faut pas permettre à vos idées de s'emporter avec vous. Et quant à se presser pour mettre de l'argent dans des œuvres, cela ne fait pas l'affaire, vous savez. Garth m'a entraîné dans des dépenses extraordinaires, avec des réparations des canaux d'irrigation, toutes ces choses-là ; je suis extraordinairement en perte avec une chose ou l'autre ; il faut que je me remonte. Vous, Chettam, vous dépensez une fortune avec ces clôtures en chêne autour de votre domaine.

Dorothée ne se soumettait qu'avec peine à ces conseils décourageants ; elle se rendit avec Célia dans la bibliothèque qui lui servait habituellement de salon.

– Voyons, Dodo, écoute donc ce que dit James, commença Célia, sans quoi tu te mettras dans un vrai pétrin. Cela ne t'a jamais manqué et ne te manquera jamais, quand tu t'entêteras à vouloir faire à ta tête. Et je trouve que maintenant c'est une bénédiction, après tout, que tu aies James pour penser pour toi. Il te laisse tes plans, seulement il ne t'y laisse pas prendre. Voilà l'avantage d'avoir un beau-frère au lieu d'un mari. Un mari ne te laisserait pas aussi libre.

– Comme si j'avais envie d'un mari, dit Dorothée. Tout ce que je désire, c'est de ne pas voir mes sentiments heurtés à chaque pas.

Et mistress Casaubon encore assez mal aguerrie fondit en larmes.

– Voyons, réellement, Dodo, tu es pleine de contradictions : c'est d'abord une chose et puis une autre. Tu avais l'habitude de te soumettre à M. Casaubon d'une façon tout à fait honteuse. Tu aurais, je crois, renoncé à jamais venir me voir, s'il te l'avait demandé.

– Sans doute, je lui étais soumise, mes sentiments m'en faisaient un devoir, dit Dorothée, regardant à travers le prisme de ses larmes.

– Alors, pourquoi ne peux-tu pas trouver que c'est ton devoir de te soumettre un peu à ce que James désire ? dit Célia avec le sentiment de la valeur de l'argument. Puisqu'il ne désire rien qui ne soit pour ton bien ! Et naturellement les hommes s'entendent bien mieux à toutes choses… excepté à celles auxquelles les femmes s'entendent mieux.

Dorothée rit et oublia ses larmes.

– Oui, je veux parler des bébés et de ces choses-là, expliqua Célia. Je ne céderais pas à James, si je savais qu'il eût tort, comme tu avais coutume de céder à M. Casaubon.

CHAPITRE II

Après avoir calmé l'inquiétude de mistress Bulstrode, en lui disant que son mari avait été pris de faiblesse à la réunion, mais qu'il ne doutait pas de son prompt rétablissement et reviendrait le voir le lendemain, Lydgate rentra directement chez lui, monta à cheval et fit trois milles en dehors de Middlemarch, afin de se mettre hors de portée.

Il sentait une violence déraisonnable le gagner, comme la rage qu'aiguillonne la douleur des piqûres ; il était prêt à maudire le jour où il était venu à Middlemarch. Tout ce qui lui était arrivé dans cette ville ne semblait être qu'une préparation à cette odieuse fatalité qui venait de s'abattre comme une flétrissure sur son honorable ambition, et qui, aux yeux de la morale la plus élémentaire, devait entacher son honneur d'une marque ineffaçable. Dans ces moments-là, un homme ne peut guère faire autrement que d'être dur aux autres. Lydgate se considérait comme la victime, et les autres étaient les agents ennemis de sa destinée. Il était arrivé avec l'idée que tout irait différemment, et puis d'autres s'étaient jetés au travers de sa vie et avaient dérangé ses projets. Son mariage lui faisait l'effet d'une calamité que rien ne pouvait adoucir, et il n'osait pas aller retrouver Rosemonde avant d'avoir soulagé son cœur par cette rage solitaire, de crainte que la seule vue de cette femme ne l'exaspérât et ne le portât à des actes inexcusables. Il y a, dans la vie de la plupart des hommes, des moments où leurs plus nobles qualités peuvent à peine adoucir d'une ombre les impressions de leur âme ulcérée ; de la tendresse de Lyd-

gate, il n'existait plus en lui que la terreur de manquer à un sentiment si naturel à son cœur ; l'émotion tendre avait disparu. Il était bien malheureux. Ceux-là seuls qui connaissent la supériorité de la vie intellectuelle, de cette vie qui a en elle une semence de pensées et de nobles desseins, peuvent comprendre la douleur de l'homme qui tombe du haut de cette activité sereine dans la lutte absorbante, épuisante pour l'âme, contre les soucis vulgaires.

Pouvait-il continuer à vivre sans se justifier au milieu des gens qui le soupçonnaient de bassesse ! Pouvait-il quitter en silence Middlemarch, comme s'il se retirait devant une juste réprobation ! Et pourtant, comment s'y prendre pour se justifier ? Car cette scène du matin, dont il venait d'être témoin, sans lui avoir rien révélé de particulier, avait suffi pour rendre la situation parfaitement claire à ses yeux. Bulstrode avait certainement redouté des révélations scandaleuses de la part de Raffles ; et Lydgate pouvait se figurer maintenant toutes les probabilités de l'affaire : « il craignait quelque révélation en ma présence ; tout ce qu'il voulait, c'était de me lier à lui par une puissante obligation ; voilà pourquoi il a passé subitement de la dureté à la libéralité. Et peut-être est-il intervenu dans le traitement du malade. Peut-être a-t-il désobéi à mes prescriptions. Je crains qu'il ne l'ait fait. Mais qu'il l'ait fait ou non, le monde croit qu'il a, d'une façon ou d'une autre, empoisonné cet homme et que, si je n'ai pas été complice du crime, j'ai dans tous les cas fermé les yeux. Et pourtant il se peut qu'il ne soit pas coupable de cette dernière faute ; il est possible, à la rigueur, que ce changement vis-à-vis de moi ait été un attendrissement véritable de son cœur, l'effet des réflexions venues après coup, comme il me l'a dit. Ce que nous appelons à la rigueur possible est quelquefois le vrai, et c'est ce qui est absolument faux que nous trouvons le plus facile à admettre. Dans ses derniers rapports

avec cet homme, Bulstrode peut avoir gardé les mains pures de tout crime, en dépit de mes soupçons du contraire. »

Tout, dans cette cruelle situation, était fait pour le paralyser. Quand même, pour se justifier, il laisserait de côté toute autre considération, s'il ne rencontrait que des haussements d'épaules, des regards glacés, si on le fuyait comme un accusé, et s'il faisait alors un exposé public de tous les faits, tels qu'il en avait connaissance, qui parviendrait-il à convaincre ? Ce serait jouer le rôle d'un fou que d'offrir son propre témoignage en faveur de lui-même et de dire : « Je n'ai pas accepté l'argent comme un marché. » Les circonstances parleraient toujours plus haut que son assertion. Et puis, se mettre en avant, raconter tout ce qui le concernait lui-même, amènerait forcément des déclarations faites pour aggraver les soupçons contre Bulstrode. Il ne pourrait se dispenser de dire qu'il n'avait pas connaissance de l'existence de Raffles, lorsqu'il avait parlé pour la première fois à Bulstrode de son pressant besoin d'argent, et qu'il avait innocemment pris l'argent pour le résultat de cette communication, ne sachant pas qu'il pouvait y avoir un lien entre ce prêt et les soins donnés à Raffles. Et après tout, les soupçons sur les motifs de Bulstrode pouvaient être injustes.

Mais alors se présenta à son esprit la question de savoir si sa conduite eût été absolument la même, au cas où il n'eût pas accepté l'argent. Certes, si à son arrivée il avait trouvé Raffles encore vivant, en état de continuer le traitement, et qu'il eût pu imaginer quelque manquement à ses prescriptions, il eût fait une enquête sévère, et, si ses conjectures s'étaient trouvées vérifiées, il se fût retiré, en dépit de sa récente et lourde obligation. Mais en trouvant le malade mort, se serait-il, lui Lydgate, abstenu de toute enquête, dans le cas où sa main n'aurait pas reçu cet argent ? La crainte

d'offenser Bulstrode, le doute qui pèse sur la justesse absolue de tout traitement médical, l'argument que sa méthode de traitement serait condamnée par la plupart de ses confrères, toutes ces considérations auraient-elles pesé du même poids sur sa conduite ?

C'était là le coin troublé de sa conscience, tandis que Lydgate passant en revue les derniers événements se raidissait contre tout reproche. Sur cette question du traitement d'un malade, avec la règle qu'il s'était imposée de faire toujours ce qu'il croyait le mieux pour la vie qui lui était confiée, sur cette question, s'il eût eu toute son indépendance, il se fût montré absolument intraitable. Tandis que, dans le fait, il s'était arrêté à cette équivoque que la désobéissance à ses ordres, de quelque façon qu'elle se fût produite, ne pouvait être regardée comme coupable, que l'obéissance à ses prescriptions avait pour l'opinion dominante tout autant de chances au contraire d'amener un dénouement fatal, et qu'il n'y avait dans tout cela qu'une simple affaire de convenance, lui qui, au temps où il était libre, n'avait cessé de faire ressortir la différence entre le doute scientifique et le doute moral, lui qui dans l'exercice le plus scrupuleux de ses devoirs professionnels n'avait jamais connu que la science et la conscience. Hélas ! sa conscience scientifique était tombée dans l'avilissante compagnie des obligations d'argent et des considérations égoïstes.

« Y a-t-il un seul médecin entre eux tous, à Middlemarch, qui s'interrogerait comme je le fais ? se disait le pauvre Lydgate dans un nouvel accès de révolte contre l'écrasement de sa destinée. Et cependant ils se sentiront tous autorisés à faire le vide entre eux et moi, me traitant en lépreux ! Ma clientèle et ma réputation sont absolument perdues. Quand même une évidence palpable pourrait me dis-

culper, qu'est-ce que cela ferait aux heureux de la ville ? Ils m'ont mis de côté comme un être souillé, et je n'en resterais pas moins amoindri aux yeux de tous. »

Déjà auparavant des signes nombreux l'avaient intrigué : il s'était aperçu qu'au moment même où il payait ses dettes et se remettait gaiement sur pied, on l'évitait, on le regardait d'un air singulier, et, dans deux circonstances, il lui était revenu aux oreilles que tels de ses malades avaient appelé un autre médecin. Les raisons de tout cela n'étaient que trop claires maintenant. La calomnie avait déjà commencé partout.

Il n'est pas étonnant qu'avec la nature énergique de Lydgate, le sentiment désespéré d'une fausse interprétation se changeât facilement chez lui en une résistance opiniâtre. Le froncement menaçant qui se montrait parfois sur son front carré n'était pas un accident dénué de signification. À l'instant même où il rentrait en ville, après cette course à cheval faite dans ses premières heures de peine aiguë, il prenait la résolution de rester à Middlemarch en dépit de tout le mal qu'on pourrait lui faire. Il n'aurait pas l'air, en se retirant devant la calomnie, de l'accepter. Il lui ferait face jusqu'au bout, et aucun de ses actes ne montrerait qu'il eût peur. Ce fut par générosité de nature aussi bien que par énergie de défi qu'il résolut alors de ne pas craindre de montrer dans sa plénitude son sentiment de reconnaissance envers Bulstrode. Il était vrai que son association avec cet homme lui avait été fatale ; il était vrai que, s'il eût eu encore entre les mains les mille livres du banquier, avec toutes ses dettes impayées devant lui, il eût rendu l'argent à Bulstrode et accepté la misère plutôt que ce secours entaché du soupçon de corruption (car, ne l'oubliez pas, il était un des plus orgueilleux parmi les fils des hommes) ; mais malgré tout, il ne se détournerait pas,

après en avoir reçu un service, de son semblable, accablé ; il ne ferait pas le plus misérable effort pour chercher son salut, en hurlant contre un autre. « Je ferai ce que je croirai bien et je n'expliquerai ma conduite à personne. On essayera de me réduire par la famine, mais… » et il poursuivait sa route avec une opiniâtre résolution. Cependant il approchait de la maison, et la pensée de Rosemonde s'imposa de nouveau dans son cœur, à cette place, dont l'avaient chassé les luttes poignantes de l'honneur et de l'orgueil blessé.

Comment Rosemonde prendrait-elle tout cela ? De ce côté aussi il y avait une lourde chaîne à porter, et le pauvre Lydgate était dans une mauvaise disposition pour se soumettre à la domination muette de sa femme. Il n'éprouvait pas le besoin de lui confier le souci qui devait bientôt leur devenir commun à tous deux. Il aimait mieux attendre des événements la révélation accidentelle dont ils ne tarderaient pas à se charger.

CHAPITRE III

Une femme, à Middlemarch, ne pouvait pas ignorer longtemps que la ville avait mauvaise opinion de son mari. Pas une amie intime n'aurait poussé l'amitié assez loin pour préciser le fait désagréable imputé à tort ou à raison au mari ; mais quand une femme trouvait tout d'un coup, pour sa pensée très peu active à l'ordinaire, une occasion de l'employer à quelque chose de cruellement défavorable à ses voisins, une stimulante série d'impulsions morales entrait en jeu, qui tendaient toutes à lui faire révéler ce quelque chose, la candeur par exemple. Être naïve, dans la phraséologie de Middlemarch, c'était saisir la première occasion de faire savoir à vos amis que vous ne considériez pas à un point de vue réjouissant leur mérite, leur conduite ou leur position ; et une candeur robuste n'attendait jamais qu'on lui demandât son avis. L'amour de la vérité encore, grand mot, signifiant dans ce cas une vive répugnance à voir une femme se montrer plus heureuse que ne le comportait le rôle de son mari, ou manifester trop de satisfaction de son sort : il fallait, par une opportune insinuation, faire comprendre à cette pauvre créature que, si elle connaissait la vérité, elle prendrait moins de plaisir à son chapeau et aux petits plats de ses soupers. Enfin, et par-dessus tout, la considération du perfectionnement moral d'une amie, ce qu'on appelait quelquefois son âme, et qui devait, selon toute apparence, tirer le plus grand profit de certaines remarques, empreintes de mélancolie, prononcées avec accompagnement de regards pensifs jetés sur le mobilier, une manière d'être enfin indiquant que, si l'interlocutrice ne disait pas tout ce qu'elle avait dans

l'esprit, c'était par égard pour les sentiments de celle qui l'écoutait. On pourrait dire en somme qu'une ardente charité était à l'œuvre, poussant les âmes vertueuses à faire pour son bien le malheur d'une voisine.

Il n'y avait guère de femmes à Middlemarch dont les infortunes conjugales eussent pu mettre en mouvement, de façons différentes, une plus grande dose de cette activité morale, que celles de Rosemonde et de sa tante Bulstrode. Mistress Bulstrode n'était pas un objet d'antipathie et n'avait jamais consciemment fait tort à aucun être humain. Les hommes l'avaient toujours regardée comme une jolie et agréable femme, et avaient porté au compte de l'hypocrisie de Bulstrode le choix qu'il avait fait d'une Vincy au sang rouge au lieu d'une personne pâle et mélancolique, appropriée à son peu d'estime pour les plaisirs terrestres. Quand la honte de son mari fut devenue publique, ils ne firent sur elle d'autres remarques que celle-ci : « Ah ! pauvre femme ! *Elle* est aussi pure que le jour, elle n'a jamais rien soupçonné de mal en lui, vous pouvez en être sûr. » Les femmes qui étaient liées avec elle causèrent beaucoup ensemble de la « pauvre Henriette », se représentèrent ce que seraient ses sentiments lorsqu'elle saurait toute la vérité, et se mirent à former des conjectures sur ce qu'elle pouvait bien être arrivée à en savoir déjà. Aucune disposition hostile envers elle ; mais plutôt une active charité, anxieuse de décider pour elle ce qu'il serait bien de sentir et de faire dans la circonstance, de là pour toutes les imaginations matière à s'occuper de son caractère et de son histoire, depuis le temps où elle était Henriette Vincy jusqu'à ce jour. À la pensée de mistress Bulstrode et à l'analyse de sa situation, il était inévitable d'associer Rosemonde dont la destinée était pour le moment recouverte de la même flétrissure que celle de sa tante. On critiquait plus sévèrement Rosemonde, et on la plaignait moins, bien

qu'elle aussi, en tant que membre de la bonne vieille famille Vincy, qu'on avait toujours connue à Middlemarch, fût regardée comme la victime de son mariage avec un intrus. Les Vincy avaient leurs faiblesses, mais elles n'étaient que de surface ; on ne pouvait jamais rien découvrir de mal sur leur compte. On défendait mistress Bulstrode de toute ressemblance avec son mari ; les fautes d'Henriette étaient ses fautes à elle.

– Elle a toujours aimé à paraître, dit mistress Hackbutt, en préparant le thé pour une petite réunion ; bien qu'elle ait pris l'habitude de mettre la religion en avant pour se conformer à son mari, elle a essayé de porter haut la tête au-dessus du niveau de Middlemarch, en faisant savoir qu'elle recevait des clergymen et Dieu sait qui encore, de Riverston et de ces endroits-là.

– Nous ne pouvons guère l'en blâmer, dit mistress Sprague, puisque peu de gens, parmi ce que la ville a de mieux, se souciaient de se lier avec Bulstrode, et qu'il fallait bien qu'elle eut quelqu'un à faire asseoir à sa table.

– M. Thesiger l'a toujours soutenu, dit mistress Hackbutt. Je pense qu'il doit en être fâché maintenant.

– Mais, au fond de son cœur, il ne l'a jamais aimé, autant qu'on le sache, repartit mistress Tom Toller. M. Thesiger ne va jamais dans les extrêmes. Il s'en tient à la vérité dans ce qui est évangélique. Les seuls clergymen qui aient jamais trouvé Bulstrode de leur goût sont, comme M. Tyke, ceux qui veulent se servir de livres de prières dissidents et qui donnent dans cette espèce de religion inférieure.

– J'ai appris que M. Tyke est en grande détresse avec lui, reprit mistress Hackbutt. Et il a de bonnes raisons pour

cela ; on dit que les Bulstrode ont à moitié entretenu la famille Tyke.

– Et naturellement, c'est un discrédit pour ses doctrines, ajouta la vieille mistress Sprague. On ne se vantera pas d'ici à longtemps d'être méthodiste à Middlemarch.

– Je trouve que nous ne devons pas rapporter les mauvaises actions des gens à leur religion, observa mistress Plymdale, au visage de faucon, qui avait écouté en silence jusque-là.

– Oh ! ma chère, nous oubliions, dit mistress Sprague. Nous ne devrions pas parler de cela devant vous.

– Je n'ai certainement pas de raison de me montrer partiale, dit mistress Plymdale en rougissant. Il est vrai que M. Plymdale a toujours été en bons termes avec M. Bulstrode, et Henriette Vincy était mon amie longtemps avant de l'avoir épousé. Mais j'ai toujours conservé mes opinions, et lorsqu'elle avait tort, je le lui ai toujours dit, pauvre créature. Mais, pour ce qui est de la religion, je dois dire que M. Bulstrode aurait pu faire ce qu'il a fait, et pis encore, et être pourtant un homme sans religion. Je ne dis pas qu'il n'y en ait pas eu un peu trop chez lui ; pour moi, j'aime la modération. Mais la vérité est la vérité. Les hommes qui passent aux assises ne sont pas tous religieux à l'excès, je suppose.

– Eh bien, reprit mistress Hackbutt contournant adroitement le sujet, tout ce que je puis dire, c'est qu'à mon sens, elle devrait se séparer de lui.

– Je ne saurais dire cela, répliqua mistress Sprague ; elle l'a pris pour la bonne comme pour la mauvaise fortune, vous savez.

– Oui, mais la mauvaise fortune, cela ne peut jamais signifier la découverte que votre mari est digne de Newgate. Imaginez-vous ce que c'est que de vivre avec un tel homme ! Je m'attendrais à être empoisonnée.

– Oui, je trouve, quant à moi, que c'est un encouragement au crime, s'il faut encore que de tels hommes soient soignés et choyés par de bonnes femmes, dit mistress Tom Toller.

– Et la pauvre Henriette en a été une bonne femme, dit mistress Plymdale. Elle regarde son mari comme le premier des hommes. Il est vrai qu'il ne lui a jamais rien refusé.

– Eh bien, nous verrons ce qu'elle fera, conclut mistress Hackbutt. Elle ne sait rien encore, je suppose, la pauvre créature ! Je pense et j'espère ne pas la voir, car j'aurais une peur mortelle de laisser échapper quelque chose sur son mari. Croyez-vous qu'elle ait eu vent de quelque chose ?

– Je ne le pense guère, dit mistress Tom Toller. J'ai entendu dire qu'il était malade et n'était pas sorti de chez lui depuis la réunion de jeudi ; mais elle était hier à l'église avec ses filles ; elles avaient des chapeaux neufs, de paille d'Italie. Le sien était garni d'une plume. Je ne me suis jamais aperçue que sa religion jouât le moindre rôle dans sa toilette.

– Quant à savoir ce qui est arrivé, on ne pourra pas le lui cacher longtemps, dit mistress Hackbutt. Les Vincy le savent, car M. Vincy était à la réunion. Ce sera un grand coup pour lui. Il y a sa fille aussi bien que sa sœur.

– Oui, sans doute, opina mistress Sprague. Personne n'admet que M. Lydgate puisse continuer à tenir la tête haute à Middlemarch ; les circonstances de cet emprunt de

mille livres qu'il a accepté tout juste après la mort de cet homme ont une tournure bien louche.

– Il faut que l'orgueil soit rabaissé, dit mistress Hackbutt.

– Je ne suis pas aussi fâchée pour Rosemonde Vincy telle qu'elle était, que je le suis pour la tante, insinua mistress Plymdale. Elle avait besoin d'une leçon.

– Je suppose que les Bulstrode s'en iront vivre quelque part à l'étranger, dit mistress Sprague. C'est ce qu'on fait généralement, quand il y a quelque chose de déshonorant dans une famille.

– Et ce sera pour Henriette un coup mortel, ajouta mistress Plymdale. Si jamais femme aura été anéantie par la douleur, ce sera elle. Je la plains de tout mon cœur. Et malgré toutes ses erreurs, il y a peu de femmes meilleures. Toute petite fille, elle avait déjà les manières les plus correctes, et elle a toujours eu bon cœur, elle était franche comme le jour. Vous pouviez regarder dans ses tiroirs, tant que vous vouliez, toujours de même. Et c'est ainsi qu'elle a élevé Kate et Hélène. Vous pouvez vous imaginer combien il lui sera dur d'aller vivre au milieu d'étrangers.

– Le docteur dit que c'est ce qu'il engagerait les Lydgate à faire, répéta mistress Sprague. Il trouve que Lydgate aurait dû rester avec les Français.

– Cela lui irait assez bien, à *elle*, il me semble, dit mistress Plymdale, avec la frivolité de son caractère. Mais c'est de sa mère qu'elle l'a prise ; ce n'est pas de sa tante Bulstrode, qui lui a toujours donné de bons conseils, et qui, d'après ce que j'en sais, eût préféré lui voir faire un autre mariage.

Mistress Plymdale était dans une situation de nature à causer quelque complexité dans ses sentiments. Non seulement son intimité avec mistress Bulstrode, mais encore de fructueux rapports d'affaires de la grande maison de teinturerie Plymdale avec M. Bulstrode, la portaient d'un côté à souhaiter que la connaissance de la vérité fût favorable à la conduite du banquier, mais d'un autre côté elle n'en craignait que davantage d'avoir l'air de pallier sa culpabilité. Et puis, la récente alliance de sa famille avec les Toller l'avait, à sa grande satisfaction, mise en relations avec le meilleur cercle de la ville. La conscience de cette petite femme rigide était quelque peu troublée par la combinaison de ces contrastes, par le mélange de chagrins et de satisfactions qu'elle avait éprouvés dans ces derniers événements, bien faits pour humilier sans doute ceux qui avaient besoin d'humiliation, mais aussi pour peser lourdement sur la vieille amie, dont elle eût préféré que les erreurs continuassent à se détacher sur un fond de prospérité.

La pauvre mistress Bulstrode n'avait pas ressenti à l'approche de la calamité de secousse particulière, sinon un mouvement plus actif de cette inquiétude secrète qui était toujours demeurée présente dans son cœur depuis la dernière visite de Raffles aux Bosquets. Que cet odieux personnage fût arrivé malade à Stone-Court et que son mari eût voulu y rester pour le soigner, elle en trouvait une explication suffisante dans ce fait qu'il avait déjà employé et secouru Raffles dans des temps plus anciens, et que cela créait de l'un envers l'autre, dans son état de dégradation, un lien de charité ; depuis lors, elle s'était innocemment réjouie des propos plus encourageants de son mari sur sa santé, sur la force qu'il se sentait de continuer à s'occuper de ses affaires. Ce calme fut troublé du jour où Lydgate lui ramena de la réunion le banquier malade, et, en dépit de son langage rassu-

rant, pendant les quelques jours suivants, elle pleura en secret, avec la conviction que son mari ne souffrait pas seulement d'un mal physique mais de quelque affliction morale. Il ne voulait pas lui permettre de lui faire la lecture, à peine de lui tenir compagnie, alléguant une susceptibilité nerveuse pour tout bruit, toute agitation ; mais elle soupçonnait qu'en s'enfermant dans son cabinet, c'était pour s'occuper de ses papiers. Il était arrivé quelque chose, elle le sentait sûrement. Peut-être quelque grosse perte d'argent ? N'osant pas questionner son mari, elle s'adressa à Lydgate, le cinquième jour après la réunion, depuis laquelle elle n'était sortie que pour aller à l'église.

– Monsieur Lydgate, soyez franc avec moi, s'il vous plaît ; j'aime à savoir la vérité. Est-il arrivé quelque chose à M. Bulstrode ?

– Un petit ébranlement nerveux, répondit Lydgate évasivement.

Il sentait que ce n'était pas à lui à faire la pénible révélation.

– Mais quelle en est la cause ? demanda mistress Bulstrode, le regardant en face, de ses grands feux noirs.

– Il y a souvent quelque chose de malsain dans l'air des salles publiques, dit Lydgate. Les hommes forts peuvent le supporter, mais ceux dont l'organisme est plus délicat en sont affectés. Il est souvent impossible d'expliquer le moment précis d'une crise, ou plutôt de dire pourquoi les forces fléchissent à un moment plutôt qu'à un autre.

Cette réponse ne satisfit pas mistress Bulstrode. Elle demeura convaincue qu'il était arrivé à son mari un malheur qu'on voulait lui laisser ignorer, et il était dans sa nature de

vouloir énergiquement sortir d'un tel mystère. Elle demanda pour ses filles la permission de tenir compagnie à leur père, et se rendit à la ville en voiture pour faire quelques visites, avec l'idée, si on avait connaissance d'un incident fâcheux dans les affaires de M. Bulstrode, d'en recueillir quelques indices dans ce qu'elle verrait ou entendrait.

Elle passa chez mistress Thesiger qui était sortie, puis se rendit chez mistress Hackbutt, de l'autre côté du cimetière. Mistress Hackbutt, d'une fenêtre d'en haut, la vit venir, et se rappelant sa première alarme à l'idée de rencontrer mistress Bulstrode, se sentit en conséquence presque tenue de faire dire qu'elle n'était pas chez elle ; mais, comme d'autre part elle avait aussi un vif désir de goûter le piquant d'une entrevue, dans laquelle elle était tout à fait décidée à ne pas faire la plus légère allusion à ce qu'elle avait en tête, on fit entrer mistress Bulstrode au salon, et mistress Hackbutt vint à elle en pinçant les lèvres et en se frottant les mains plus énergiquement encore qu'elle n'en avait l'habitude, c'était une précaution prise contre un trop grand laisser-aller de paroles. Elle était résolue à ne pas demander de nouvelles de M. Bulstrode.

– Je n'ai été nulle part qu'à l'église, depuis près d'une semaine, dit mistress Bulstrode après quelques propos préliminaires. M. Bulstrode est rentré tellement malade de la réunion de jeudi dernier que je n'aimais pas à quitter la maison.

Mistress Hackbutt, tout en se reprenant à frotter l'une contre l'autre les mains qu'elle tenait appuyées sur la poitrine, laissa errer ses regards sur le dessin du tapis de la cheminée.

– M. Hackbutt était-il à la réunion ? poursuivit mistress Bulstrode.

– Oui, il y était, dit mistress Hackbutt sans changer d'attitude. Le terrain sera acheté par souscription, je crois.

– Espérons qu'il n'y aura plus de cas de choléra à y enterrer, dit mistress Bulstrode. C'est une terrible visite. Mais je trouve toujours que Middlemarch est un endroit très sain. Cela vient, je suppose, de ce que j'y ai été habituée depuis l'enfance ; mais je n'ai jamais vu de ville où j'aimasse mieux à vivre, et surtout du côté que nous habitons.

– Certes, je serais heureuse que vous puissiez vivre toujours à Middlemarch, mistress Bulstrode, répliqua mistress Hackbutt avec un léger soupir. Cependant, il faut apprendre à nous résigner, quel que soit le lieu où le sort nous jette. Bien que je sois persuadée qu'il y aura toujours des gens dans cette ville, qui vous voudront du bien.

Mistress Hackbutt brûlait d'ajouter : « Si vous me consultiez, vous quitteriez votre mari », mais il lui paraissait clair que la pauvre femme ne savait rien de la foudre prête à éclater sur sa tête, et elle-même ne pouvait faire davantage que de la préparer doucement. Mistress Bulstrode se sentit tout à coup comme glacée et tremblante : il se cachait évidemment derrière ces paroles de mistress Hackbutt quelque chose d'extraordinaire ; mais bien qu'elle fût sortie avec l'intention de s'informer à fond, elle se trouva incapable maintenant de poursuivre son courageux dessein, et détournant la conversation par une question sur les jeunes Hackbutt, elle prit bientôt congé en disant qu'elle allait voir mistress Plymdale. Durant le trajet, elle essaya de s'imaginer qu'il y avait eu peut-être une discussion plus vive que d'habitude, à l'assemblée, entre M. Bulstrode et quelques-

uns de ses adversaires ordinaires, peut-être M. Hackbutt. Cela expliquerait tout.

Mais dès qu'elle fut en conversation avec mistress Plymdale, cette explication rassurante cessa de lui paraître soutenable. Célina la reçut avec de pathétiques démonstrations d'affection, et une disposition à lui faire, sur les sujets les plus communs, des réponses édifiantes ne pouvant guère se rapporter à une discussion ordinaire, qui n'aurait pas eu d'autre conséquence qu'une perturbation momentanée dans la santé de M. Bulstrode. Mistress Bulstrode avait pensé d'abord qu'elle interrogerait plus volontiers mistress Plymdale que toute autre personne ; mais elle fut toute surprise de s'apercevoir qu'une ancienne amie n'est pas toujours la personne qu'il soit le plus facile de prendre pour confidente : il y avait entre elles comme barrière le souvenir d'une autre communication faite en d'autres circonstances, il y avait encore l'horreur de se faire renseigner et de se voir plaindre par une personne habituée depuis longtemps à lui céder la suprématie. Certaines paroles, se rattachant à quelque chose de mystérieux, que mistress Plymdale laissa échapper sur sa résolution de ne jamais tourner le dos à ses amis, convainquirent mistress Bulstrode qu'il avait dû arriver un malheur, et au lieu d'oser demander, avec sa franchise naturelle : « Qu'avez-vous donc dans l'esprit ? » elle se sentit anxieuse de partir avant d'avoir rien entendu de plus explicite. Vivement touchée de voir Célina éviter maintenant, tout juste comme mistress Hackbutt auparavant, de prendre garde à ce qu'elle disait de son mari, tout comme elles eussent évité de s'arrêter à une honte personnelle, elle commençait à acquérir la certitude troublante qu'il s'agissait d'un malheur plus grave qu'une simple perte d'argent.

Elle dit adieu avec une hâte fiévreuse et se fit conduire à l'entrepôt de M. Vincy. Pendant ce court trajet, le sentiment de son ignorance donna à son inquiétude un tel degré de force qu'à son entrée dans le cabinet de son frère, ses genoux tremblaient, et son visage ordinairement florissant était d'une pâleur mortelle. La vue de sa sœur produisit sur lui quelque chose d'analogue ; il se leva pour aller à sa rencontre, la prit par la main et s'écria, dans un mouvement soudain :

– Dieu vous aide, Henriette, vous savez tout !

Ce moment fut peut-être plus pénible que tout ce qui suivit. Il renfermait pour elle l'épreuve décisive où, dans les grandes crises d'émotion, se révèle le penchant d'une nature, et où se laisse pressentir l'acte final qui mettra fin à la lutte antérieure. Sans le souvenir de Raffles, elle aurait pu ne songer qu'à un désastre momentané, mais maintenant, sous le regard et à ces mots de son frère, entra dans son esprit l'idée de quelque coupable faute de son mari ; puis sous l'empire d'une terreur croissante l'image de ce mari déshonoré se présenta à elle ; puis, après un instant de honte cuisante, où elle sentit tous les regards du monde fixés sur elle, d'un seul bond de son cœur, elle fut aux côtés de son mari, s'associant tristement mais sans reproches à sa honte et à son isolement. Tout ceci se passa en elle en un instant rapide comme l'éclair, tandis qu'elle s'affaissait sur une chaise et levait les yeux vers son frère penché au-dessus d'elle.

– Je ne sais rien, Walter. Qu'est-ce qu'il y a ? murmura-t-elle.

Il lui dit tout, sans réticence, par fragments courts, lui faisant entendre que le scandale était allé bien au delà de ce

qui était prouvé, surtout en ce qui touchait la mort de Raffles.

– Les gens jaseront toujours, dit-il, un homme peut être acquitté par le jury, ils jaseront encore ; ils remueront la tête et cligneront de l'œil, et au train dont va le monde, c'est souvent tout un pour un homme d'être coupable ou d'être innocent. C'est un coup d'assommoir, et il aplatit Lydgate aussi bien que Bulstrode. Qu'est-ce qu'il y a de vrai ? je ne prétends pas le dire. Je souhaiterais seulement que nous n'eussions jamais entendu parler de Bulstrode ni de Lydgate. Il aurait mieux valu pour vous rester une Vincy toute votre vie, et pour Rosemonde aussi.

Mistress Bulstrode ne répliqua rien.

– Mais, il faut vous soutenir, aussi bien que vous le pourrez, Henriette. On ne vous reproche rien. Et je serai avec vous, quelque parti que vous preniez, reprit son frère avec une affectueuse rudesse, pleine de sympathie.

– Donnez-moi votre bras jusqu'à la voiture, Walter, dit mistress Bulstrode. Je me sens très faible.

Et lorsqu'elle fut de retour chez elle, elle ne put que dire à sa fille :

– Je ne suis pas bien, ma chère ; il faut que j'aille me reposer, prenez soin de votre père. Laissez-moi dans la tranquillité. Je ne dînerai pas.

Elle s'enferma dans sa chambre. Elle avait besoin de temps pour s'accoutumer au froissement de ses sentiments, à sa propre vie blessée, avant de pouvoir marcher d'un pas ferme à la place qui lui était assignée. Une nouvelle et pénétrante lumière venait de tomber sur le caractère de son mari,

et il lui était impossible de le juger avec indulgence : les vingt années pendant lesquelles elle avait cru en lui, le vénérant dans son ignorance, lui revenaient à l'esprit avec des particularités qui les faisaient ressembler à une longue et odieuse tromperie.

Il l'avait épousée, avec ce honteux passé dissimulé derrière lui, et elle n'avait plus la foi, maintenant, pour protester qu'il était innocent de ce qu'on lui imputait de pire. Sa nature honnête et en dehors lui rendait le partage d'un déshonneur mérité aussi amer qu'il pouvait l'être pour n'importe quelle créature mortelle.

Mais cette femme d'une instruction bornée, dont le langage et les habitudes formaient un assemblage baroque et décousu, portait en elle un cœur loyal. Cet homme dont elle avait partagé la prospérité pendant près de la moitié d'une vie, et qui l'avait constamment chérie, il ne lui était, d'aucune façon, possible de l'abandonner, maintenant que le châtiment l'avait frappé. Mais il y a un abandon qui s'assied toujours à la même table, repose sur la même couche que l'âme abandonnée, une fidélité sans amour, plus desséchante que l'éloignement. Elle savait, au moment où elle ferma sa porte à clef, qu'elle la rouvrirait bientôt, prête à descendre auprès de son mari malheureux, à épouser son chagrin, et à dire de sa conduite coupable : « Je pleurerai, mais je ne ferai pas de reproche. » Il lui fallut du temps pour rassembler ses forces ; elle avait besoin de laisser exhaler en sanglots ses adieux à toute la joie et à tout l'orgueil de sa vie. Lorsqu'elle se fut résolue à descendre, elle s'y prépara par quelques menues dispositions qui peuvent à la rigueur avoir l'air d'un simple enfantillage ; c'était sa manière de montrer à tous les spectateurs visibles ou invisibles, qu'elle avait commencé une nouvelle vie, où elle embrassait l'humiliation. Elle se dé-

pouilla de toutes ses parures, passa une modeste robe noire, et à la place de son riche bonnet garni et de ses larges bandeaux, elle se fit une petite coiffure plate sous un tout simple bonnet qui la fit ressembler en un instant à une méthodiste primitive.

Bulstrode, qui savait que sa femme était sortie et qu'en rentrant elle avait dit n'être pas bien, avait passé ce temps dans une agitation égale à la sienne. Il avait prévu qu'elle apprendrait la vérité par d'autres, et s'était accommodé de cette probabilité, comme d'une chose plus facile à supporter pour lui qu'une confession. Mais, maintenant qu'il croyait le moment venu où elle savait tout, il en attendait les suites avec angoisse. Ses filles avaient dû consentir à le laisser seul, et bien qu'il se fût laissé apporter un peu de nourriture, il n'y avait pas touché. Il se sentait lentement périr dans une misère que nul ne plaindrait. Peut-être ne reverrait-il jamais sur le visage de sa femme une trace d'affection. Et s'il se tournait vers Dieu, il lui semblait n'y trouver d'autre réponse que la pression du châtiment.

Huit heures venaient de sonner lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit et que sa femme entra. Il n'osa pas la regarder. Il resta assis, les yeux baissés, et comme elle marchait à lui, il lui fit l'effet d'être plus petit, tant il paraissait desséché et réduit. Un nouveau mouvement de compassion et de tendresse l'envahit, semblable à une grande vague, et, posant une main sur celle de son mari qui reposait sur le bras du fauteuil, et l'autre sur son épaule, elle lui dit, avec une tendre gravité :

– Levez les yeux, Nicolas.

Il leva les yeux avec un léger tressaillement et la regarda, à demi étonné, pendant un instant : sa figure pâle, le

changement produit par sa robe de deuil, le tremblement de sa bouche, tout disait : « Je sais ; » et ses mains et ses yeux reposaient doucement sur lui. Il éclata en sanglots et ils pleurèrent ensemble, elle assise à son côté. Ils ne pouvaient encore se parler de la honte qu'elle allait partager avec lui, ou des actes qui leur avaient attiré cette honte. Sa confession, à lui, fut muette, et muette aussi la promesse de fidélité de sa femme. Franche de cœur comme elle l'était, elle reculait cependant devant les paroles qui auraient exprimé leur sentiment mutuel, comme elle aurait reculé devant des étincelles de feu. Elle ne pouvait pas lui dire : « Qu'est-ce qui, dans tout cela, n'est que calomnie et injuste soupçon ? » et il ne dit pas : « Je suis innocent. »

CHAPITRE IV

Ses importuns créanciers payés, lorsque la maison n'eut plus à redouter l'apparition menaçante d'un agent de justice, Rosemonde eut un fugitif retour de gaieté. Mais ce n'était pas de la vraie joie ; sa vie de femme n'avait répondu à aucune de ses espérances, à aucun des rêves caressés par son imagination. Durant ce court intervalle de calme, Lydgate, soucieux de tous les chagrins de Rosemonde et se rappelant ses fréquentes brusqueries, son irritabilité aux heures d'angoisse, s'était montré tendre et attentif pour elle ; mais lui aussi n'était plus tout à fait le même. Il sentait qu'il était encore nécessaire d'entretenir Rosemonde des économies à introduire dans leur manière de vivre comme d'une chose toute naturelle, essayant de la réconcilier peu à peu avec cette idée, et réprimant sa colère quand pour toute réponse elle énonçait le souhait d'aller vivre à Londres. Si elle s'abstenait de cette réponse, c'était pour l'écouter languissamment, en se demandant où étaient pour elle les jouissances qui valussent la peine de vivre. Les dures paroles de mépris qui étaient échappées à son mari dans sa colère avaient vivement blessé cette vanité, qu'il avait été le premier à développer en elle jusqu'à un état de jouissance active ; et ce qu'elle regardait de la part de son mari comme une fausse manière d'envisager les choses, entretenait chez elle une répulsion secrète qui lui faisait recevoir toute la tendresse de Lydgate comme une pauvre compensation du bonheur qu'il n'avait pas réussi à lui donner. Ils n'étaient pas en bien bons rapports avec leurs voisins et il n'y avait non plus

rien à attendre désormais du côté de Quallingham, plus d'espoir nulle part, lorsque arriva une lettre de Will Ladislaw.

Rosemonde s'était sentie froissée et déçue par la résolution de Will de quitter Middlemarch, car en dépit de ce qu'elle savait et devinait de son admiration pour Dorothée, elle s'attachait en secret à la conviction qu'il en viendrait tout naturellement à avoir beaucoup plus d'admiration pour elle-même ; Rosemonde était une de ces femmes aimant toujours à se flatter que tous les hommes qu'elles rencontrent les auraient préférées, pour peu que cette préférence n'eût pas été sans espoir. Mistress Casaubon était certainement fort bien, mais Will, lorsqu'il l'avait connue, ne connaissait pas encore mistress Lydgate. Rosemonde croyait voir dans la manière dont il lui parlait, mélange d'ironie badine et de galanterie hyperbolique, le déguisement d'un sentiment plus profond, et elle éprouvait en sa présence ce délicieux chatouillement de la vanité et ce sentiment de romanesque que la présence de Lydgate n'avait plus le pouvoir de créer. Elle s'imaginait même (que n'imaginent pas les hommes et les femmes en pareille matière ?) que Will, en exagérant son admiration pour mistress Casaubon, ne voulait que la piquer elle-même. C'est ainsi que la pauvre cervelle de Rosemonde avait activement travaillé avant le départ de Will. Il eût fait, pensait-elle, un mari bien mieux assorti pour elle que celui qu'elle avait trouvé dans Lydgate. C'était bien la plus fausse idée du monde, car la déception que Rosemonde avait trouvée dans son mariage tenait aux conditions mêmes du mariage, à ce qu'il exige d'oubli de soi-même et de tolérance, bien plus qu'au caractère de son mari ; mais elle aimait à se forger, dans un mieux imaginaire, un charme sentimental pour distraire son ennui. Elle bâtissait un petit roman qui devait varier l'uniformité de sa vie. Will Ladislaw ne se marierait pas, il resterait auprès d'elle pour être toujours sous sa

main, lui vouant une passion qui n'aurait pas besoin, pour être comprise, d'être jamais tout à fait déclarée et qui jetterait de temps à autre dans des scènes pleines d'intérêt quelques flammes légères.

Son départ avait été pour elle un énorme désappointement et avait augmenté sa tristesse et sa lassitude de Middlemarch ; elle avait eu d'abord comme dérivatif à ces idées le rêve agréable des plaisirs qu'elle se promettait de ses relations avec Quallingham. Mais depuis, les soucis de sa vie conjugale étant devenus plus profonds, à défaut d'autres ressources, son imagination et ses regrets se reprirent à ce léger roman dont elle s'était nourrie pendant quelque temps. Hommes et femmes commettent de tristes erreurs dans leur manière d'interpréter quelques symptômes intérieurs, prenant leurs vagues et inquiètes aspirations parfois pour du génie, parfois pour de la religion et, plus souvent encore, pour une violente passion. Ladislaw avait écrit des lettres enjouées, s'adressant tantôt à elle tantôt à Lydgate et elle y avait répondu ; leur séparation, elle le sentait, ne serait probablement pas éternelle ; le changement auquel elle aspirait le plus maintenant était que Lydgate allât s'établir à Londres ; et elle s'était mise à l'œuvre avec la calme détermination d'y parvenir, quand, peu de temps avant le mémorable meeting de l'hôtel de ville, arriva une promesse soudaine et délicieuse qui lui rendit l'animation et l'espoir.

Ce n'était rien moins qu'une lettre de Ladislaw à Lydgate, où il l'entretenait surtout de l'intérêt nouveau qu'il prenait à des plans de colonisation, ajoutant incidemment qu'il pourrait trouver nécessaire de faire une visite à Middlemarch dans le courant des semaines suivantes, charmante nécessité, disait-il, presque aussi charmante que les vacances pour un écolier. Il espérait qu'il y avait toujours pour lui sa place

d'autrefois sur le tapis de la cheminée, et beaucoup de musique en réserve. Mais il ne pouvait rien dire encore de l'époque précise de sa venue. Tandis que Lydgate lisait cette lettre à Rosemonde, la figure de celle-ci avait l'air d'une fleur renaissante à la vie : elle s'épanouissait plus jolie. Plus rien maintenant d'intolérable : les dettes étaient payées, M. Ladislaw allait revenir, et Lydgate se laisserait persuader de quitter Middlemarch, pour se fixer à Londres dont le séjour était si différent de celui d'une ville de province.

Ce fut une brillante éclaircie dans une matinée. Mais l'horizon redevint bientôt noir pour la pauvre Rosemonde. Une nouvelle cause de tristesse était survenue chez son mari, sur laquelle il gardait avec elle la plus profonde réserve, redoutant d'exposer ses sentiments ulcérés aux sentiments passifs et aux faux jugements de Rosemonde. Elle ne tarda pas toutefois à en connaître les tristes motifs, bien étrangers cette fois à toutes ses idées anciennes sur ce qui pouvait troubler son bonheur. Revenue à des dispositions plus gaies, pensant que c'était simplement un accès d'humeur pire que de coutume qui empêchait Lydgate, de répondre à ses remarques, et le tenait autant que possible éloigné d'elle, elle s'était décidée, quelques jours après le meeting, et sans en parler à son mari, à envoyer des cartes d'invitation pour une soirée, convaincue des avantages de cette démarche après avoir eu l'air de tenir leurs relations à distance depuis quelque temps. Les invitations acceptées, elle en parlerait à Lydgate et lui représenterait avec sagesse la manière dont un médecin doit se conduire avec ses voisins, car Rosemonde prenait les petits airs les plus graves du monde, lorsqu'il s'agissait des devoirs des autres. Mais toutes les invitations furent refusées et la dernière réponse tomba entre les mains de Lydgate.

– C’est l’écriture de Chichely. À propos de quoi vous écrit-il ? demanda Lydgate tout étonné en lui tendant le billet.

Elle fut obligée de le lui laisser voir, et la regardant sévèrement, il lui dit :

– Pourquoi, au monde, avez-vous envoyé des invitations sans m’en prévenir, Rosemonde ? Je prie et j’insiste pour que vous n’invitiez personne ici. Je suppose que vous en avez invité d’autres qui ont également refusé.

Elle ne répondit pas.

– M’entendez-vous ? cria Lydgate d’une voix de tonnerre.

– Oui, certes, je vous entends, dit Rosemonde, détournant la tête avec le gracieux mouvement d’un oiseau au long col.

Lydgate aussi agita la tête mais violemment et sans aucune grâce, et, se méfiant de sa colère, il sortit de la chambre. Rosemonde trouva qu’il devenait de plus en plus insupportable, il n’y avait certainement aucune raison pour prendre de ces façons autoritaires. La répugnance de Lydgate à confier à sa femme toute chose à laquelle il était sûr d’avance qu’elle ne s’intéresserait pas, devenait peu à peu une habitude instinctive, et elle ignorait tout ce qui avait trait aux mille livres, sauf que le prêt était venu de son oncle Bulstrode. Les odieux accès d’humeur de Lydgate et l’éloignement où leurs voisins semblaient vouloir se tenir d’eux dataient pour elle, sans qu’elle put se l’expliquer, du moment où ils avaient été délivrés de leurs difficultés d’argent. Si les invitations avaient été acceptées, elle eût invité également sa mère et les autres personnes de sa famille

qu'elle n'avait pas aperçues depuis plusieurs jours ; aussi mit-elle son chapeau pour aller s'informer de ce qu'ils étaient devenus, sentant tout à coup comme une conspiration qu'on aurait formée pour la laisser dans l'isolement avec un mari disposé à blesser tout le monde.

C'était après l'heure du dîner, elle trouva son père et sa mère assis tout seuls au salon. Ils la reçurent avec de mélancoliques regards, disant : « Eh bien ! ma chère », et rien de plus. Elle n'avait jamais vu à son père un visage aussi abattu, et s'asseyant près de lui, elle demanda :

– Y a-t-il donc quelque chose qui vous ennuie, papa ?

Ce fut mistress Vincy qui répondit :

– Oh ! ma chère, n'avez-vous rien appris ? Vous ne tarderez pas à le savoir, quoi qu'il arrive.

– S'agit-il de Tertius ? dit Rosemonde devenant très pâle.

L'idée d'un nouvel ennui se rattacha immédiatement pour elle à ce qu'elle n'avait pu s'expliquer dans la conduite de son mari.

– Oui, ma chère, oui ! Penser que vous vous êtes mariée pour entrer dans tous ces soucis ! C'était déjà assez triste avec les dettes, mais cela est bien pire.

– Arrêtez, arrêtez, Lucy, s'écria M. Vincy. Dites-moi, Rosemonde, ne savez-vous rien de votre oncle Bulstrode ?

– Non, papa, répondit la pauvre enfant saisie et épouvantée, comme si le souci ne lui était pas une chose habituelle, mais quelque puissance invisible à l'étreinte de fer, sous laquelle son âme faiblissait intérieurement.

Son père lui apprit tout, ajoutant à la fin :

– Il vaut mieux que vous le sachiez, ma chère enfant. Je crois que Lydgate sera obligé de quitter la ville. Il a eu les circonstances contre lui. Je sais bien qu'il n'y pouvait rien ; je ne l'accuse d'aucun mal, dit M. Vincy. Il avait toujours été disposé jusque-là à s'en prendre à Lydgate.

Le coup fut terrible pour Rosemonde. Il lui semblait que nulle destinée ne pouvait être aussi cruellement triste que la sienne. Avoir épousé un homme qui était devenu l'objet de soupçons infâmes ! Dans bien des cas, la honte vous apparaît comme ce qu'il y a de plus odieux dans le crime, et il eût fallu à Rosemonde beaucoup plus d'intelligente réflexion qu'il ne lui en était jamais entré dans la tête, pour pouvoir sentir à cette heure que son malheur était moindre que si son mari avait été justement convaincu de quelque chose de criminel. Elle ne voyait que la honte, et c'était là l'homme qu'elle avait innocemment épousé avec l'idée que lui et sa famille seraient une gloire pour elle ! Elle se montra comme d'ordinaire pleine de réserve vis-à-vis de ses parents et déclara seulement que, si Lydgate avait agi selon ses désirs, il aurait depuis longtemps quitté le pays.

– Elle supporte cela au delà de toute expression, dit sa mère après son départ.

– Ah ! Dieu merci ! fit M. Vincy qui était fort abattu.

Mais Rosemonde revint chez elle avec un sentiment de répulsion justifiée pour son mari. Qu'avait-il fait en réalité et comment avait-il agi ? Elle l'ignorait. Pourquoi ne lui avait-il pas tout dit ? Il ne lui parlait pas de ce sujet et naturellement ce n'était pas à elle à lui en parler. En ce moment l'idée lui vint de demander à son père de la laisser revenir à la maison

paternelle ; mais, en y réfléchissant, cette perspective lui sembla horriblement triste : une femme mariée qui retourne vivre chez ses parents, qu'était-ce que la vie dans une situation pareille ? Elle ne pouvait pas s'y voir.

Les deux jours suivants, Lydgate observa un changement dans ses manières et crut qu'elle avait appris les mauvaises nouvelles. Lui en parlerait-elle ou s'obstinerait-elle à garder un silence qui semblait impliquer qu'elle le croyait coupable ? Rappelons-nous qu'il était dans un état d'esprit maladif où tout contact lui était une douleur. Certainement dans le cas présent Rosemonde avait autant de raisons de se plaindre de la réserve et du manque de confiance de son mari ; mais dans l'amertume de son âme il s'excusait lui-même. N'était-il pas justifié d'avoir reculé devant le devoir de lui tout dire, puisque, maintenant qu'elle connaissait la vérité, aucun mouvement ne la poussait à venir à lui ? Mais, au fond de sa conscience il était troublé par la pensée d'être en faute, et le silence qui régnait entre eux lui devenait intolérable ; ils étaient comme deux naufragés jetés à la dérive sur le même débris, qui se détourneraient l'un de l'autre.

« Je suis fou, se dit-il. N'ai-je pas renoncé à espérer rien au monde ? J'ai épousé le souci et non l'appui. »

Et, ce soir-là, il demanda :

– Rosemonde, avez-vous appris quelque chose qui vous afflige ?

– Oui, répondit-elle, en posant son ouvrage.

– Qu'avez-vous appris ?

– Tout, je suppose, papa m'a tout dit.

– Il vous a dit qu'on me regardait comme déshonoré ?

– Oui, dit Rosemonde faiblement, en reprenant machinalement son ouvrage.

Il y eut un silence. Lydgate pensait : « Pour peu qu'elle ait de confiance en moi, qu'elle ait l'idée de ce que je suis, c'est à elle à parler maintenant et à me dire qu'elle ne croit pas que j'aie mérité le déshonneur. »

Mais Rosemonde, de son côté, continuait à faire mouvoir ses doigts avec lenteur. Elle attendait que les explications vinssent de Tertius. Que savait-elle ? et s'il était innocent de toute faute, que ne cherchait-il à se justifier ?

Le silence de Rosemonde apporta un nouveau flot de tristesse à cette humeur amère dans laquelle Lydgate s'était dit que plus personne ne croyait en lui. Farebrother lui-même n'était pas venu au-devant de lui. Il avait commencé à interroger Rosemonde, espérant que leur conversation dissiperait le brouillard glacé qui s'était amassé entre eux, mais il se trouva arrêté dans sa résolution par un ressentiment désespéré. Ce chagrin même, aussi bien que tous les autres, elle semblait le considérer comme s'il n'atteignait qu'elle. À ses yeux, Lydgate était toujours un être à part, faisant ce qu'elle n'aimait pas. Il se leva avec un mouvement de colère et se promena par la chambre. Et pendant tout ce temps il avait la conviction intime qu'il lui faudrait maîtriser cette colère, tout dire à Rosemonde et la convaincre ; car il avait appris maintenant que c'était à lui à se plier à la nature de sa femme, et que moins elle avait de sympathie, plus il devait lui en donner.

Bientôt il revint à son intention de s'ouvrir à elle. Il ne fallait pas perdre l'occasion. S'il pouvait lui faire comprendre un peu sérieusement qu'il fallait affronter l'opprobre et non pas le fuir, et que toute cette détresse était venue de son be-

soin désespéré d'argent, ce serait le moment de lui inculquer profondément l'idée qu'ils devaient s'unir dans une résolution commune pour vivre avec le moins d'argent possible, afin de pouvoir traverser les temps difficiles sans perdre l'indépendance. Il indiquerait d'une manière précise les mesures nécessaires et l'amènerait à s'y mettre de bonne volonté. Il était tenu d'essayer et que pouvait-il faire d'ailleurs ?

Il ne savait pas depuis combien de temps il se promenait ainsi dans son agitation d'un bout de la chambre à l'autre ; mais Rosemonde tramait que cela devenait long et désirait qu'il s'assît. Elle aussi avait réfléchi que c'était une occasion d'imposer à Tertius ce qu'il avait à faire. Quel que fût le vrai dans toutes ces misères, il y avait là quelque chose de terrible qui s'affirmait de soi-même. Lydgate s'assit enfin, non à sa place ordinaire, mais sur un siège plus rapproché de Rosemonde, et se penchant de son côté il la regarda gravement avant de reprendre le triste sujet. Il était redevenu maître de lui-même et il allait parler, plein d'un sentiment solennel, comme si c'était une occasion qui ne dût pas se retrouver. Il avait déjà les lèvres ouvertes lorsque Rosemonde, laissant tomber ses mains, le regarda et commença :

– Assurément, Tertius…

– Eh bien ?

– Assurément, vous avez enfin abandonné aujourd'hui l'idée de rester à Middlemarch. Je ne puis continuer à vivre ici. Allons à Londres. Papa et tout le monde d'ailleurs dit que vous ferez mieux de partir. À quelque souffrance que je doive me soumettre, cela me sera plus facile loin d'ici.

Une fois encore Lydgate se sentit repoussé et vaincu dans son dessein. Au lieu de cet éclat et de cette résistance

auxquels il avait mis toute son énergie à se préparer, il fallait de nouveau repasser par cette vieille histoire. Il ne put le supporter et avec un rapide changement de physionomie il se leva et quitta la chambre.

Peut-être, s'il eût été assez fort pour persister dans sa résolution de donner plus parce qu'elle donnait moins, cette soirée eût porté de meilleurs fruits. Si son énergie avait pu supporter ce coup, il aurait encore eu chance d'agir sur les idées et sur la volonté de Rosemonde. Il est impossible de dire, en effet, qu'il y ait des dispositions, si inflexibles et particulières soient-elles, dont ne puisse triompher l'influence d'un être supérieur en force. On peut les prendre par assaut et pour un instant les convertir, les forçant à s'unir à l'âme qui les entraîne dans l'ardeur de son mouvement. Mais le pauvre Lydgate était en proie à une douleur qui ébranlait tout son être, et son énergie était restée au-dessous de sa tâche.

Le commencement d'une entente et d'une résolution commune semblait aussi éloigné d'eux que jamais, et plus que jamais rendu impossible par le sentiment d'un effort malheureux. Ils continuèrent à vivre ainsi un jour après l'autre, chacun avec ses pensées, Lydgate allant à son travail dans une disposition de désespérance soumise, et Rosemonde trouvant non sans raison qu'il se conduisait cruellement. Il ne servait à rien de dire quoi que ce fût à Tertius, mais elle était résolue à tout dire à Will Ladislaw lorsqu'il reviendrait.

En dépit de sa réserve ordinaire, elle avait besoin de quelqu'un qui reconnût les torts qu'on avait eus envers elle.

CHAPITRE V

Quelques jours plus tard, Lydgate se rendait à cheval à Lowick-Manor où Dorothée l'avait prié de venir la voir. Ce n'était pas une invitation inattendue ; elle avait été précédée d'une lettre dans laquelle M. Bulstrode lui disait qu'il avait continué ses dispositions en vue de quitter Middlemarch, et qu'il devait rappeler à Lydgate et confirmer ses communications antérieures à propos de l'hôpital. Il était de son devoir, avant de faire de nouvelles démarches, de revenir sur ce sujet avec mistress Casaubon qui désirait d'abord en causer avec Lydgate. « Il est possible que vos projets aient subi quelque changement, écrivait M. Bulstrode ; mais, dans ce cas encore, il est désirable que vous vous en expliquiez avec elle. »

Dorothée attendait impatiemment son arrivée. Bien que, par déférence pour ses conseillers masculins, elle se fût abstenue de ce que sir James appelait « se mêler de l'affaire Bulstrode », l'injustice de la situation faite à Lydgate était constamment présente à sa pensée, et quand Bulstrode revint s'adresser à elle à propos de l'hôpital, elle sentit que l'occasion qu'on l'avait empêchée de provoquer était venue pour elle. Dans sa demeure somptueuse, se promenant sous les ombrages des grands arbres de ses jardins, sa pensée errante s'attachait au sort des autres, et les mouvements de son cœur demeuraient emprisonnés. L'idée de quelque bien à faire à sa portée la hantait comme une passion, et une fois que le secours réclamé par un de ses semblables s'était présenté à elle sous une forme définie, il s'imposait à son désir

avec une ardeur et un espoir d'y remédier, qui lui rendaient insipide la facilité de sa vie. Elle était pleine de confiance dans cette entrevue avec Lydgate, ne tenant nul compte de ce qu'on disait de la réserve personnelle de l'homme, et ne s'arrêtant pas à l'idée qu'elle était une très jeune femme. Rien n'eût semblé plus déplacé à Dorothée que de s'occuper de sa jeunesse et de son sexe, alors qu'elle était poussée par ce puissant mobile de la sympathie humaine.

Comme elle était assise à l'attendre dans la bibliothèque, elle en vint tout naturellement à se rappeler toutes les scènes passées qui avaient amené Lydgate dans ses souvenirs. Elles se rapportaient toutes à son mariage et aux soucis de son mariage… Il y avait cependant deux circonstances où l'image de Lydgate était venue s'associer péniblement à celle de sa femme et d'une autre personne encore. La peine que Dorothée en avait ressentie s'était calmée, non sans lui laisser un soupçon toujours en éveil de ce que le mariage de Lydgate pouvait être pour lui, et une extrême promptitude à saisir la moindre allusion qu'on faisait à Rosemonde. Ces pensées étaient pour elle comme un drame qui donnait de l'éclat à ses yeux et à tout son corps une attitude d'attente, tout en regardant, par la fenêtre de la sombre bibliothèque, le gazon du jardin et les bourgeons verts et brillants se détachant en relief sur les sapins noirs.

À l'entrée de Lydgate, elle fut presque saisie du changement qui s'était produit en sa personne, depuis plusieurs mois qu'elle ne l'avait vu. Ce n'était pas le changement qu'amène le dépérissement, mais celui qui se remarque bien vite même sur de jeunes visages et qui tient à la présence continuelle du ressentiment et du désespoir. Le regard cordial de Dorothée, lorsqu'elle tendit la main à Lydgate, rendit

moins amère l'expression de son visage, n'y laissant que de la mélancolie.

– Il y a longtemps que je souhaitais vivement de vous voir, monsieur Lydgate, commença Dorothée, quand ils furent assis en face l'un de l'autre, mais j'ai retardé le moment de vous parler jusqu'à ce que M. Bulstrode se fût de nouveau adressé à moi pour l'hôpital. Je sais que l'avantage d'en conserver la direction séparée de celle de l'hospice dépend de vous, ou au moins du bien que vous pouvez espérer faire si vous restez à la tête. Et je suis sûre que vous ne refuserez pas de me dire exactement ce que vous en pensez.

– Vous voulez décider par quel secours généreux vous viendrez en aide à l'hôpital ? dit Lydgate. Je ne puis en conscience vous rien conseiller, en tant que cela puisse dépendre de moi. Je serai peut-être obligé de quitter la ville.

Il parlait brièvement, en proie à une souffrance de désespoir, dans l'impossibilité où il était de s'arrêter à aucun projet auquel Rosamonde se fût opposée.

– Non, parce qu'il n'y a personne pour croire en vous ? dit Dorothée, prononçant clairement les paroles qui s'échappaient de son cœur débordant. Je sais les malheureuses méprises qui pèsent sur vous. Depuis le premier moment, je savais que ce n'était que méprises. Vous n'avez pas commis de bassesse, vous ne feriez rien que d'honorable.

Cette assurance qu'on croyait en lui venait pour la première fois aux oreilles de Lydgate. Il prononça « Merci » avec un profond soupir. Il ne put en dire davantage ; c'était quelque chose de très nouveau et de très étrange dans sa vie que ces quelques paroles de bonté de la part d'une femme fussent tant pour lui.

– Je vous supplie de me dire comment tout cela est arrivé, reprit Dorothée sans crainte. Je suis sûre que la vérité vous justifierait, si on la connaissait.

Lydgate se leva brusquement de sa chaise et alla vers la fenêtre, oubliant où il se trouvait. Il avait si souvent réfléchi en vain à la possibilité de tout expliquer sans aggraver des apparences peut-être injustement défavorables à Bulstrode, et si souvent il s'était décidé à ne pas parler, il s'était si souvent répété que ses assertions ne changeraient pas les impressions d'autrui, que les paroles de Dorothée résonnèrent à son oreille comme pour le tenter de faire ce que de sang-froid il avait condamné.

– Dites-moi tout, je vous en prie, insista Dorothée. Nous pourrons alors nous consulter ensemble. Ce n'est pas bien de laisser les autres penser injustement du mal de quelqu'un quand on pourrait l'empêcher.

Lydgate se retourna, se rappelant où il était, et vit la figure de Dorothée qui le regardait avec une gravité douce et confiante. La présence d'une nature élevée, généreuse dans ses désirs, ardente dans sa charité, change pour nous la lumière. Nous recommençons à voir les choses dans leur ensemble plus vaste et plus calme, et à croire que, nous aussi, on pourra nous voir et nous juger dans la plénitude de notre caractère. Cette influence commença à agir sur Lydgate qui depuis bien des jours considérait la vie comme un effort incessant et acharné au milieu de la foule. Il revint s'asseoir, retrouvant, en présence de quelqu'un qui croyait en lui, la libre possession de lui-même.

– Je ne voudrais pas, dit-il, charger Bulstrode dont j'ai reçu de l'argent qui m'était nécessaire, et que j'aimerais mieux maintenant ne pas avoir reçu. Bulstrode est accablé et

malheureux, et sa santé est compromise. Mais j'aimerais à vous tout dire. Ce sera pour moi un soulagement de parler là où la confiance a devancé mes paroles, et où je n'aurai pas l'air de me faire le propre garant de mon honneur. Vous apprécierez ce qui est favorable à un autre comme ce qui m'est favorable.

– Ayez confiance en moi, dit Dorothée. Je ne répéterai rien sans que vous m'y autorisiez ; mais au moins pourrai-je dire que vous avez éclairci pour moi toutes les circonstances, et que je sais que vous n'êtes coupable à aucun degré ; M. Farebrother me croirait, et mon oncle et sir James Chettam. Il y a même quelques personnes à Middlemarch chez qui je pourrais aller, bien qu'elles ne me connaissent pas beaucoup ; elles me croiraient, bien certaines que je n'ai en vue pour agir que la vérité et la justice. Je mettrai tous mes efforts à vous disculper. J'ai si peu de chose dans ma vie. Et que pourrais-je faire de mieux au monde ?

On eût pu croire, à entendre Dorothée, tandis qu'elle traçait comme un enfant ce tableau de ce qu'elle voudrait faire, qu'elle pourrait en effet l'accomplir. La tendresse pénétrante de ses accents féminins semblait se dresser comme une barrière devant le zèle des accusateurs. Que ce fut une entreprise à la don Quichotte, comment Lydgate y aurait-il songé ? Pour la première fois de sa vie il s'abandonnait au sentiment délicieux de s'appuyer entièrement sur une sympathie généreuse, sans être retenu par une orgueilleuse réserve. Il lui raconta tout, depuis le moment où, sous la pression de ses difficultés, il avait adressé, à contre-cœur, son premier appel à Bulstrode ; arrivant graduellement, dans le soulagement qu'il éprouvait à parler, à mieux exprimer ce qui s'était passé dans son esprit, insistant sur ce fait qu'il avait traité le malade à sa manière et en opposition avec la

méthode générale, exprimant les doutes survenus à la fin, l'idéal qu'il s'était fait du devoir médical, et le malaise qu'il éprouvait à l'idée que l'argent accepté de Bulstrode, sans rien changer à l'accomplissement étroit de son devoir, avait pu modifier de façon ou d'autre sa première manière de voir et sa conduite professionnelle.

– J'ai appris depuis, ajouta-t-il, que Hawley avait fait interroger la femme de charge de Stone-Court, et qu'elle avait dit avoir donné au malade tout le flacon d'opium que j'avais laissé là, plus une forte dose de brandy. Mais cela n'était pas contraire aux prescriptions habituelles en pareil cas des médecins même les plus autorisés. Les soupçons contre moi n'ont pas eu de prise de ce côté : ils reposent sur le fait connu que j'ai accepté de l'argent, que Bulstrode avait des motifs puissants pour désirer la mort de cet homme, et que cet argent était le salaire de ma complicité dans je ne sais quelles menées illicites contre le malade, que, dans tous les cas, j'avais accepté le prix de mon silence. Ce sont là justement les soupçons qui s'attachent le plus obstinément parce qu'ils ont leur siège dans la disposition naturelle des hommes et qu'on ne peut les réfuter. Comment on en est venu à désobéir à mes prescriptions, c'est là une question à laquelle je ne puis répondre. Il est encore possible que Bulstrode ait été innocent de toute intention criminelle, possible même qu'il ait été étranger à cette désobéissance et qu'il se soit simplement abstenu d'en parler. Mais tout cela n'a rien à faire avec la conviction publique. C'est un de ces cas où l'homme est condamné en gros ; sans en avoir la certitude absolue, on croit qu'il a commis un crime, et on le croit uniquement parce qu'il avait un motif de le commettre ; et je me suis trouvé enveloppé dans l'accusation de Bulstrode parce que j'ai accepté son argent. Je suis bel et bien flétri, comme un épi gâté. La chose est faite et ne peut être défaite.

– Oh ! cela est dur, dit Dorothée. Je comprends combien il vous est difficile de vous justifier vous-même. Mais je ne puis supporter l'idée que le mal soit irrévocable. Et dire que tout cela vous est arrivé à vous qui aviez rêvé d'une vie plus haute que le vulgaire, qui vouliez vous attacher à la recherche de voies nouvelles et meilleures. Je sais que tels étaient vos desseins. Je me rappelle ce que vous m'avez dit quand vous m'avez parlé pour la première fois de l'hôpital. Il n'y a pas de chagrin auquel j'aie plus réfléchi que celui-là : Aimer ce qui est grand, essayer de l'atteindre, et échouer.

– Oui, dit Lydgate, sentant qu'il y avait assez de largeur chez elle pour comprendre sa douleur dans toute son étendue. J'avais de l'ambition, je comptais que tout marcherait autrement. Je me croyais plus d'énergie et de puissance sur moi-même. Mais les plus terribles obstacles sont tels que personne ne peut les voir, excepté soi-même.

– Supposons, dit Dorothée d'un air méditatif, supposons que nous conservions l'hôpital avec les arrangements actuels et que vous restiez ici ; grâce à l'amitié et à l'appui de quelques-uns, le mauvais esprit qui règne contre vous se dissiperait peu à peu. Telles circonstances viendraient où beaucoup de ceux qui ont été injustes envers vous seraient forcés de reconnaître leur injustice en voyant combien votre but était pur. Vous pourrez acquérir encore la renommée des Louis et des Laënnec dont je vous ai entendu parler, et nous serons tous fiers de vous, conclut-elle avec un sourire.

– Peut-être, si j'avais encore mon ancienne confiance en moi-même, dit Lydgate tristement. Rien ne me répugne plus que l'idée de me dérober et de fuir devant ce scandale en le laissant debout derrière moi. Cependant je ne puis demander

à personne de mettre beaucoup d'argent dans une œuvre qui dépend du parti que je prendrai.

– Ce serait une chose faite pour moi, répondit Dorothée simplement. Je suis fort embarrassée de l'emploi de mon argent, parce qu'on me dit que je n'en ai pas assez pour une grande œuvre du genre que je préférerais, et cependant j'en ai trop et je ne sais qu'en faire. J'ai sept cents livres de rente de ma fortune particulière, dix-neuf cents que M. Casaubon m'a laissées, et encore trois ou quatre mille livres disponibles à la banque. Je voudrais, au moyen d'un emprunt que je rembourserais peu à peu sur mon revenu dont je n'ai pas besoin, acheter des terres et y fonder un village qui serait une école d'industrie ; mais sir James et mon oncle m'ont persuadée que le risque à courir serait trop grand. Ainsi vous voyez que ce qui me réjouirait le plus serait d'employer ma fortune à quelque chose d'utile, à rendre d'autres vies plus heureuses. Il me peine de penser que je dispose de tant d'argent dont je n'ai pas besoin.

Un sourire vint percer la mélancolie du visage de Lydgate. Il y avait dans l'ardeur ingénue et l'expression pleine de gravité avec laquelle parla Dorothée quelque chose d'irrésistible, formant un ensemble adorable avec sa rapide compréhension des plus hautes questions ; avec une expérience plus vulgaire, celle qui joue un si grand rôle dans le monde, la pauvre mistress Casaubon n'avait que des rapports bien vagues et bien restreints auxquels son imagination ne pouvait guère suppléer. Elle prit le sourire de Lydgate pour un encouragement.

– Vous voyez à présent, je crois, que vous aviez trop de scrupules, dit-elle d'un ton persuasif. L'hôpital serait un bien,

et ce serait un bien aussi de donner à votre vie son complément et de lui rendre le bonheur.

Le sourire de Lydgate avait disparu.

– Vous avez la bonté aussi bien que l'argent, qui pourraient faire tout cela, si cela pouvait être fait, dit-il. Mais…

Il hésita un instant, regardant vaguement du côté de la fenêtre, tandis que Dorothée restait assise silencieuse et dans l'attente. Enfin il se tourna vers elle et reprit impétueusement :

– Pourquoi ne vous le dirais-je pas ? Vous savez ce que c'est que le lien du mariage. Vous comprendrez tout.

Dorothée sentit son cœur battre plus vite. Avait-il aussi ce chagrin-là ? Mais elle avait peur de parler et il continua aussitôt :

– Il m'est impossible maintenant de rien faire, de prendre une décision sans avoir égard au bonheur de ma femme. La seule chose qui me conviendrait, si j'étais seul, m'est interdite aujourd'hui. Je ne puis voir Rosemonde malheureuse. Elle m'a épousé sans savoir ce qui pouvait l'attendre, et il eût peut-être mieux valu pour elle de ne m'avoir pas épousé.

– Je sais… je sais… à moins d'être contraint et forcé vous ne voudriez pas lui faire de la peine, dit Dorothée avec le souvenir cuisant de sa propre vie.

– Et elle s'est mis dans la tête de ne pas rester à Middlemarch. Elle veut partir. Les soucis qu'elle a eus ici l'ont lassée, dit Lydgate, s'arrêtant de nouveau de peur d'en dire trop.

– Mais si elle voyait le bien que vous pourriez faire en restant ?

Il ne répondit pas tout de suite.

– Elle ne le verrait pas, dit-il enfin brièvement, ce qui rendait toute autre explication superflue, et en vérité j'ai perdu toute envie de poursuivre mon existence ici.

Il s'arrêta un moment, puis sous l'impulsion qui le portait à laisser Dorothée pénétrer plus profondément dans les difficultés de sa vie, il ajouta :

– Le fait est que ce dernier coup est tombé sur elle d'une façon accablante. Nous n'avons pu en parler ensemble. Je ne sais pas au juste ce qu'elle en pense. Elle craint peut-être que j'aie réellement commis quelque bassesse. C'est ma faute, je devrais être plus communicatif, mais j'ai cruellement souffert.

– Puis-je aller la voir ? demanda vivement Dorothée. Accepterait-elle ma sympathie ? Je lui dirais que vous n'avez été à blâmer au jugement de personne qu'au vôtre. Je lui dirais que tous les esprits équitables vous rendront justice. Je réjouirais son cœur. Voulez-vous lui demander si je puis aller la voir ? Déjà une fois, je l'ai vue.

– Certainement, vous le pouvez. Elle se sentirait honorée, ranimée, j'en suis sûr, par la preuve que vous au moins avez pour moi quelque estime. Je ne lui parlerai pas de votre visite afin qu'elle ne la rattache en aucune façon à mes désirs. Je sais fort bien que je n'aurais pas dû lui laisser tout apprendre par d'autres. Mais…

Il s'arrêta et il y eut un instant de silence. Dorothée se retenait de dire ce qui était dans sa pensée, à quel point elle

savait quelles insaisissables barrières peuvent s'élever entre un mari et une femme pour les empêcher de parler. C'était un point où la sympathie elle-même eût pu faire une blessure. Elle en revint au côté plus extérieur de la situation de Lydgate en reprenant gaiement :

– Et si mistress Lydgate savait qu'il y a des amis prêts à croire en vous et à vous appuyer, peut-être alors serait-elle contente que vous restiez où vous êtes, que vous retrouviez vos espérances et que vous réalisiez vos projets. Peut-être alors verriez-vous qu'il était sage de conserver, comme je vous le proposais, vos fonctions à l'hôpital. Il est même certain que vous les conserveriez si vous aviez encore foi dans les services que votre science y peut rendre.

Lydgate ne répondit pas, et elle vit qu'il délibérait avec lui-même.

– Il n'est pas nécessaire de vous décider tout de suite, dit-elle doucement. Dans quelques jours il sera assez tôt pour envoyer une réponse à M. Bulstrode.

Lydgate attendit encore, puis enfin il se retourna, et de son ton le plus décisif :

– Non, dit-il, je préfère ne pas laisser de délai à l'hésitation. Je ne suis plus assez sûr de moi, je veux dire de ce qu'il me serait possible de faire dans les conditions très changées de ma vie. Il ne serait pas honorable de laisser les autres s'engager dans une affaire sérieuse qui dépendrait de moi. Je serai peut-être forcé de partir, après tout ; je vois peu de chances pour qu'il en arrive autrement ; au moins est-ce trop problématique. Je ne puis consentir à être cause que votre bonté soit perdue. Non, laissez réunir le nouvel hôpital au vieil hospice, et que tout aille comme si je n'étais jamais

venu. Depuis que je m'en occupe, j'ai tenu un registre précieux, et je l'enverrai à un homme qui s'en servira, conclut-il amèrement. D'ici à longtemps il m'est interdit de songer à autre chose qu'à gagner ma vie.

– Cela me peine beaucoup de vous entendre parler avec si peu d'espoir, dit Dorothée. Ce serait un bonheur pour vos amis qui croient à votre avenir, aux grandes choses que vous pourrez accomplir, si vous leur permettiez de vous épargner cela. Songez à tout l'argent dont je dispose, ce serait véritablement me débarrasser d'un poids que de m'en prendre un peu chaque année, jusqu'à ce que vous soyez délivré de ce besoin de gagner votre vie qui est pour vous une entrave. Pourquoi ne ferait-on pas ces choses-là ? Il est si difficile de rendre les parts un peu égales, ce serait une manière de s'en rapprocher.

– Dieu vous bénisse, mistress Casaubon, prononça énergiquement Lydgate en se levant d'une impulsion soudaine et appuyant son bras sur le dossier de la grande chaise de cuir où il était assis. Il est beau d'avoir de tels sentiments. Mais je ne suis pas homme à me permettre d'en profiter. Je ne vous ai pas donné de garanties suffisantes. Du moins ne faut-il pas que je tombe assez bas pour me faire pensionner en vue d'un travail que je ne mènerais jamais à terme. Je le vois très clairement, je n'ai devant moi qu'une seule issue, c'est de quitter Middlemarch aussitôt qu'il me sera possible. Je ne serai pas en état, d'ici à longtemps, en mettant les choses au mieux, de gagner de quoi vivre ici, et il est facile dans un endroit nouveau d'apporter certaines réformes nécessaires. Il me faudra faire ce que font tant d'autres, songer à plaire et à réussir, chercher une petite ouverture dans la grande foule de Londres et me pousser moi-même ; m'établir dans une ville d'eaux ou dans quelque ville du Midi où il y a beaucoup

d'Anglais oisifs, et me faire mousser. C'est dans une coquille de cette espèce que je dois entrer et qu'il me faudra tâcher de conserver mon âme vivante.

– Eh bien ! ce n'est pas courageux, fit Dorothée, de renoncer à la lutte.

– Non, ce n'est pas courageux, lit Lydgate. Mais quand un homme redoute les approches de la paralysie ?

Puis, d'un autre ton :

– Cependant vous avez apporté un grand changement dans mon courage en croyant en moi. Tout me semble plus supportable depuis que je vous ai parlé et si vous parvenez à me justifier auprès de quelques autres, et surtout dans l'esprit de Farebrother, je vous serai profondément reconnaissant. Je désire seulement que vous laissiez de côté le fait de la désobéissance à mes ordres. Il serait bientôt dénaturé. Après tout, il n'y a pas d'autre évidence en ma faveur que l'opinion qu'on avait de moi auparavant.

– M. Farebrother me croira, et d'autres me croiront, répondit Dorothée. Ce que j'ai à dire de vous rendra stupide la supposition que vous ayez pu être payé pour commettre une infamie.

– Je ne sais pas, dit Lydgate d'une voix au fond de laquelle il y avait comme un gémissement. Je n'ai pas accepté d'argent dans un marché de corruption. Mais il y a un pâle reflet de la corruption qu'on appelle quelquefois la chance. Vous aurez donc pour moi une autre grande bonté encore, et vous viendrez voir ma femme ?

– Oui, j'irai ; je me rappelle combien elle est jolie, dit Dorothée dans l'esprit de laquelle toutes les impressions se

rapportant à Rosemonde avaient laissé une empreinte profonde. J'espère qu'elle m'aimera.

Tandis qu'il s'éloignait à cheval, Lydgate pensait : « Cette jeune créature a un cœur assez large pour une Vierge Marie. Ce dont elle se préoccupe le moins c'est de son propre avenir, elle se déferait sur-le-champ de la moitié de sa fortune comme si elle n'avait besoin de rien pour elle-même que d'une chaise pour s'asseoir, d'où elle abaisserait son pur regard sur les pauvres mortels qui lui adressent leurs prières. Elle semble avoir ce que je n'ai jamais vu jusqu'ici chez aucune femme, une source d'amitié pour les hommes. On peut se faire d'elle une amie. Casaubon a dû réveiller en elle quelque hallucination héroïque ? Je me demande si elle pourrait éprouver aucune espèce de passion pour un homme ? Ladislaw !… Certainement il y avait entre eux un sentiment particulier, et Casaubon a dû en avoir l'idée. Eh bien, son amour pourrait aider un homme plus encore que son argent. »

Dorothée, de son côté, avait immédiatement formé le projet d'affranchir Lydgate de son obligation envers M. Bulstrode, qui, elle en était sûre, entrait pour quelque chose dans l'oppression douloureuse qu'il subissait. Elle s'assit aussitôt, sous l'inspiration de la fin de leur entretien, et écrivit un court billet, où elle établissait qu'elle avait plus de droits que M. Bulstrode lui-même à s'accorder la satisfaction de fournir les fonds nécessaires à Lydgate, qu'il y aurait de l'ingratitude de sa part à lui refuser le moyen de lui venir en aide en cette circonstance, que la faveur serait toute et entièrement pour elle, qui avait si rarement des occasions clairement indiquées de faire usage de son superflu. Qu'il l'appelât son créancier ou de tout autre nom, peu lui importait, pourvu que ce nom impliquât qu'il lui accordait sa de-

mande. Elle mit sous enveloppe un chèque de mille livres et résolut de se charger elle-même de la lettre le lendemain en allant voir Rosemonde.

CHAPITRE VI

Lydgate devait le lendemain aller à Brassing et il prévint Rosemonde qu'il serait absent jusqu'au soir. Elle n'était depuis ces derniers temps sortie de la maison et du jardin que pour aller à l'église et une fois chez son père. « Si Tertius s'en va, lui avait-elle demandé, vous nous aiderez pour le déménagement, n'est-ce pas, papa ? Nous aurons, je crois, très peu d'argent. Je compte et j'espère qu'on nous aidera. » Et M. Vincy avait répondu : « Oui, mon enfant, je ne regarderai pas à une ou deux centaines de livres ; je puis aller jusque-là. » En dehors de cette demande, Rosemonde, mélancolique et languissante, était restée chez elle, attendant ; elle s'attachait à l'arrivée de Will Ladislaw comme au seul point d'intérêt et d'espoir dans sa vie. Elle associait à cette circonstance quelque nouveau moyen de décider Lydgate à prendre ses dispositions pour quitter promptement Middlemarch, et sans voir aucunement de quelle manière, elle finit par se persuader à elle-même que cette arrivée serait pour eux une puissante raison de hâter leur départ pour Londres.

Tel était le cours des idées qui occupaient la pauvre Rosemonde, tandis qu'elle rangeait tous les objets autour d'elle avec le même soin qu'auparavant, seulement avec plus de lenteur, s'asseyant au piano avec l'intention de jouer, puis changeant d'idée et s'attardant sur le tabouret, ses doigts blancs suspendus à l'extrémité des touches, regardant devant elle dans un ennui rêveur. Sa mélancolie était devenue si visible que Lydgate éprouvait devant elle une étrange timidité, comme devant un perpétuel et silencieux reproche,

et cet homme fort, maîtrisé par la vivacité de ses sentiments pour cette blonde et fragile créature dont il semblait avoir en quelque sorte meurtri la vie, reculait devant son regard et quelquefois tressaillait à son approche ; la crainte qu'il avait d'elle et la crainte qu'il avait pour elle le ressaisissaient avec une nouvelle force après l'apaisement de l'exaspération qui les avait momentanément bannies.

Dans la matinée de ce jour, Rosemonde descendit de sa chambre d'en haut (où elle restait parfois assise tout le jour quand Lydgate était sorti) toute prête et habillée pour aller en ville. Elle avait une lettre à faire partir, une lettre pour M. Ladislaw, écrite avec une réserve charmante, mais avec l'intention évidente, en faisant allusion à certains soucis, de hâter son arrivée. La servante, leur seule domestique maintenant, la vit descendre l'escalier dans sa robe de promenade et elle se dit : « Jamais chapeau n'a abrité plus jolie créature pauvre ! »

Pendant ce temps l'esprit de Dorothée était tout à son projet d'aller voir Rosemonde et à la foule de pensées appartenant à la fois au passé et à l'avenir probable qui se groupaient autour de cette visite. Jusqu'à la veille encore où Lydgate lui avait laissé entrevoir quelque chose des chagrins de sa vie conjugale, l'image de mistress Lydgate était restée associée pour elle à celle de Will Ladislaw. Même à ses heures de plus grand trouble, même en écoutant les bavardages aussi pénibles que pittoresques de mistress Cadwallader, ses efforts, son premier mouvement, plutôt encore sa plus forte impulsion avaient toujours été de défendre Will de tous soupçons fâcheux ; et quand, plus tard, au début de son entretien avec lui, elle avait cru voir dans ses paroles comme une allusion à un sentiment pour mistress Lydgate, auquel il était résolu à ne pas se laisser aller, elle avait eu pour excu-

ser Will une rapide et triste vision du charme que devaient offrir ces continuelles occasions d'intimité avec cette jolie créature, qui probablement partageait tous ses goûts comme elle partageait ses jouissances musicales. Mais il avait prononcé ses paroles d'adieu, ces paroles passionnées où il avait laissé entendre que l'objet de cet effort d'amour c'était elle-même, qu'à elle seule allait cet amour, qu'il était résolu à ne pas déclarer, mais à emporter avec lui dans l'exil. Depuis ce moment, Dorothée croyant à l'amour de Will pour elle-même, croyant avec un orgueilleux ravissement à son délicat sentiment de l'honneur, à sa résolution de ne jamais justifier les accusations de personne, s'était senti le cœur tout à fait tranquille. Quel que fût le sentiment qui pût l'attacher à mistress Lydgate, elle ne doutait plus qu'il fût irréprochable.

Il est des natures dont l'amour nous donne l'impression d'une sorte de baptême et de consécration. Elles nous commandent, par leur confiance en nous, de nous attacher uniquement à ce qui est droit et pur ; nos fautes deviennent pour elles cette pire espèce de sacrilège qui détruit l'autel invisible de la confiance.

Dorothée était une de ces natures : ses défauts, qui tenaient à son âme passionnée, se montraient au grand jour de son caractère ardent ; en même temps qu'elle était pleine de pitié pour les fautes visibles des autres, son expérience ne possédait encore pour le mal caché nuls matériaux à l'usage des combinaisons subtiles du soupçon. Mais cette ingénuité qui élevait en elle un idéal pour les autres, dans la conception confiante qu'elle s'en faisait, était une des grandes forces de sa nature de femme. Et cette force, dès le premier moment, avait agi avec toute sa puissance sur Will Ladislaw. Il sentait, en la quittant, que les quelques mois si courts, par lesquels il avait essayé de lui faire comprendre son amour et

l'abîme que sa fortune créait entre eux, ne pourraient que gagner à avoir été si courts, à l'heure où Dorothée aimerait à les interpréter. Il sentait qu'elle lui avait donné la plus haute place dans son estime.

Et sur ce point il ne se trompait pas. Durant les mois qui s'étaient écoulés depuis leur séparation, Dorothée avait ressenti une triste mais délicieuse tranquillité dans la fidélité sans tache de leurs mutuels rapports. Elle avait au dedans d'elle une force active de résistance, quand il s'agissait de défendre les intentions ou les personnes auxquelles elle avait foi ; le tort que Will avait éprouvé du fait de son mari, les conditions extérieures qui le rendaient pour d'autres un objet de mépris, ne faisaient que fortifier son affection et exalter son estime. Et maintenant que les révélations sur le compte de Bulstrode venaient de jeter un jour nouveau sur les origines de Will, ce sentiment de résistance intérieure ne faisait que grandir encore chez Dorothée, en face de tout ce qui se disait contre lui dans cette partie de son univers contenue entre des clôtures de parcs.

À Lowick, à Tipton, à Freshitt, dans toutes les conversations sur l'affaire Bulstrode, c'était toujours sur ce jeune Ladislaw, petit-fils d'un juif, préteur sur gages et voleur, qu'on appuyait, en collant l'affront au dos du pauvre Will, comme un placard autrement terrible que « l'Italien, marchand de souris blanches ». Le loyal sir James Chettam voyait avec satisfaction ses préventions personnelles justifiées, quand il songeait non sans complaisance qu'à la distance déjà énorme qui séparait Ladislaw de Dorothée une distance nouvelle venait de s'ajouter, le délivrant de ce côté de toute inquiétude, désormais trop absurde. Et peut-être avait-il éprouvé un certain plaisir à diriger l'attention de M. Brooke sur ce vilain point de la généalogie de Ladislaw, comme pour

lui faire voir ses illusions à la lumière de ce nouveau flambeau. Dorothée avait remarqué avec quelle animosité on avait plus d'une fois rappelé ce qui dans cette terrible histoire avait trait à Will ; mais elle avait gardé un silence absolu ; il ne lui était plus aussi facile de parler de Will depuis qu'un lien plus profond existait entre eux, un lien consacré par le mystère même qui devait à jamais l'envelopper. Mais ce silence accrut encore, dans leur ténacité, l'ardeur de ses sentiments ; et ce malheur dans la destinée de Will, dont d'autres se réjouissaient, à ce qu'il semblait, de lui jeter l'opprobre au visage, ne fit qu'exalter l'enthousiasme de la pensée toujours fidèle de Dorothée.

Elle ne nourrissait pas le rêve d'une union plus intime avec lui, mais elle n'avait pas pris pour cela l'attitude du renoncement. Elle avait accepté très simplement tout ce qui l'avait attachée à Will, comme faisant partie des soucis de son mariage et se fût reproché d'entretenir en elle-même un chagrin intérieur de ce qu'elle n'était pas complètement heureuse ; elle était bien plutôt disposée à se plaindre des superfluités de son sort. Il lui suffisait alors que les plus grandes joies de sa tendresse fussent toutes dans le souvenir ; et l'idée du mariage ne se présentait à elle que sous la mention désagréable de quelque prétendant dont elle ne savait rien, mais dont les mérites bien établis aux yeux de sa famille ne seraient pour elle qu'une cause de tourments.

– Quelqu'un qui gouvernera votre fortune pour vous, ma chère, telle était la forme attrayante donnée par M. Brooke à ses indications sur le caractère qui pourrait le mieux lui convenir dans son futur époux.

– J'aimerais à avoir moi-même la direction de ma fortune, si je savais qu'en faire, dit Dorothée.

Elle demeurait ainsi inébranlable dans sa résolution de ne jamais se remarier ; mais dans la longue vallée de sa vie qui semblait si monotone et si dénuée de tous points lumineux, tandis qu'elle marcherait le long de la route au milieu de ses compagnons de voyage, une main amie viendrait à elle pour l'aider à se diriger. C'était dans ses sentiments pour Will Ladislaw qu'elle s'absorbait à ses heures de veille, et depuis qu'elle s'était décidée à aller voir mistress Lydgate, l'image de Rosemonde se détachait sur cet arrière-plan habituel de ses préoccupations, sans que rien gênât l'élan de sa compassion et de son intérêt. Il y avait, à n'en pas douter, quelque séparation morale, quelque barrière empêchant une confiance absolue entre cette épouse et ce mari qui s'était cependant fait une loi du bonheur de sa femme. C'était là un chagrin auquel nulle tierce personne ne pouvait directement toucher. Mais Dorothée songeait avec une profonde pitié à la solitude dans laquelle avait dû être laissée Rosemonde depuis les soupçons dont son mari avait été victime ; il lui serait doux certainement de voir qu'il existait encore du respect pour Lydgate et de la sympathie pour elle.

« Je lui parlerai de son mari, » se disait Dorothée comme sa voiture l'emportait vers la ville. La claire matinée de printemps, la senteur de la terre humide, les feuilles fraîches entr'ouvrant leurs gaines juste assez pour laisser pointer leurs trésors de verdure encore enroulés en plis serrés, tout semblait faire partie de l'heureuse impression qu'elle emportait d'une longue conversation avec M. Farebrother ; le vicaire avait accueilli avec joie la justification de la conduite de Lydgate. « Je porterai de bonnes nouvelles à mistress Lydgate, et peut-être aimera-t-elle à causer avec moi et à me prendre pour amie. »

Dorothée avait une autre course à faire dans Lowick-Gate ; elle voulait une jolie cloche neuve pour la maison d'école ; et comme elle était descendue de voiture très près de chez Lydgate, elle traversa la rue à pied pour se rendre chez lui. La porte de la rue était ouverte et la servante profitait de la circonstance pour examiner la voiture arrêtée à quelques pas lorsqu'elle vit venir à elle « la dame de la voiture ».

– Mistress Lydgate est-elle chez elle ? demanda Dorothée.

– Je n'en suis pas sûre, milady ; je vais aller voir, si vous voulez vous donner la peine d'entrer, dit Marthe un peu confuse de son tablier de cuisine, mais encore assez calme pour être sûre que le mot « Madame » n'eût pas été le titre qu'il fallait pour cette jeune veuve à l'air de reine qui avait une voiture et une paire de chevaux ; veuillez vous donner la peine d'entrer et j'irai voir.

– Dites que c'est mistress Casaubon, dit Dorothée, comme Marthe prenait les devants pour la faire entrer au salon.

Elles traversèrent le corridor d'entrée dans sa partie la plus large et prirent le passage qui menait au jardin. La porte du salon était entr'ouverte. Marthe la poussa sans regarder à l'intérieur, et attendit avant de s'éloigner que mistress Casaubon fût entrée ; la porte avait ainsi été ouverte et refermée sans bruit.

Dorothée, ce jour-là, était moins disposée encore que de coutume à faire attention aux choses extérieures, tout occupée qu'elle était à se représenter ce qui avait eu lieu et ce qui allait avoir lieu. Elle se trouva dans la chambre sans d'abord

apercevoir rien de particulier ; mais presque aussitôt elle entendit une voix parlant bas, qui la fit tressaillir comme avec le sentiment qu'elle rêvait tout éveillée : et, s'avançant d'un ou deux pas au delà du rayon en saillie d'une bibliothèque, elle vit, à la terrible lumière d'une certitude qui éclaira pour elle tous les contours du tableau, quelque chose qui la fit s'arrêter immobile sans avoir assez d'empire sur elle-même pour parler.

Elle vit de dos Will Ladislaw assis, sur un sofa adossé au mur du même côté que la porte par laquelle elle était entrée ; tout près de lui, le visage regardant son visage avec une rougeur fiévreuse et des larmes dans les yeux qui donnaient un nouvel éclat à sa physionomie, Rosemonde était assise, son chapeau pendant en arrière, tandis que Will penché sur elle serrait dans les siennes ses deux mains levées vers lui et à voix basse lui parlait avec ferveur.

Rosemonde, tout absorbée et émue, n'avait pas remarqué la personne qui s'était sans bruit avancée derrière eux ; mais quand Dorothée, après le premier instant qui ne fut qu'un éclair, recula confuse et en s'arrêtant heurta un meuble, Rosemonde s'aperçut tout à coup de sa présence et, par un rapide mouvement nerveux, détacha ses mains de celles de Will et se leva, regardant Dorothée qui restait immobile devant eux. Will Ladislaw, se levant brusquement, regarda aussi autour de lui, et rencontrant les yeux de Dorothée où brillait un nouvel éclat, il parut changé en statue. Mais elle, détournant de lui ses regards pour les reporter sur Rosemonde, dit d'une voix assurée :

– Excusez-moi, mistress Lydgate ; la femme de chambre ne savait pas que vous étiez ici. Je suis venue apporter pour

M. Lydgate une lettre importante que je désirais vous remettre à vous-même.

Elle déposa sa lettre sur la petite table qui avait gêné sa retraite, puis embrassant Rosemonde et Will dans un même regard et un même salut à distance, elle sortit rapidement de la chambre. Marthe qu'elle rencontra toute surprise dans le corridor, lui dit qu'elle était bien fâchée que madame ne fût pas à la maison, puis reconduisit jusqu'à la porte l'étrange lady, faisant en elle-même cette réflexion que les gens du grand monde étaient sans doute plus pressés que les autres.

Dorothée traversa la rue de son pas le plus rapide et fut en un instant remontée dans sa voiture.

– À Freshitt-Hall ! dit-elle au cocher.

Un peu plus pâle seulement que de coutume, elle n'avait jamais été animée d'une énergie plus maîtresse d'elle-même. Et elle venait véritablement de la mettre à l'épreuve. C'était comme si elle avait bu une grande gorgée de mépris qui la stimulait jusqu'à la rendre insensible à tous les autres sentiments. Ce qu'elle avait vu était si loin de tout ce qu'elle pouvait imaginer, que ses émotions reculaient tumultueuses devant cette image et s'amassaient en elle sans raison et sans objet. Son excitation avait besoin d'agir. Elle se sentait la force de marcher et de travailler tout un jour sans boire ni manger. Elle ferait ce qu'elle avait résolu de faire le matin même ; elle irait à Freshitt et à Tipton dire à sir James et à son oncle tout ce qu'elle voulait qu'ils sussent au sujet de Lydgate, dont l'isolement dans le mariage au milieu d'une si cruelle épreuve se présentait maintenant à elle avec une signification nouvelle et la rendait plus ardente et plus empressée à se faire son champion. Jamais, durant toute la lutte de sa vie conjugale, elle n'avait rien ressenti de pareil à cette

puissance triomphante de l'indignation, parce qu'alors il y avait toujours eu de sa part un mouvement de soumission rapide et douloureux ; elle put croire à une force nouvelle en elle.

– Dodo, comme tes yeux sont brillants ! dit Célia quand sir James eut quitté la chambre. Et tu ne vois rien de ce que tu regardes, ni Arthur ni personne. Tu es sur le point de faire quelque extravagance, j'en suis sûre. S'agit-il de Lydgate ou de quelque autre chose ?

Célia avait l'habitude d'observer sa sœur tout en attendant sa réponse.

– Oui, chérie, bien des choses se sont passées, dit Dorothée de sa voix pleine.

– Je me demande lesquelles ? dit Célia, se croisant agréablement les bras et se penchant en avant.

– Oh ! toutes les peines de tous les malheureux sur la surface de la terre, répondit Dorothée levant les bras et les croisant derrière sa tête.

– Grand Dieu, Dodo ! vas-tu faire des plans pour eux ? s'écria Célia un peu troublée par cette divagation à la Hamlet.

Mais sir James entra, prêt à accompagner Dorothée à la Grange, et elle mena à bonne fin tout ce qu'elle voulait faire, sans fléchir un instant dans sa résolution, jusqu'au moment où elle descendit devant la porte de sa demeure.

CHAPITRE VII

Rosemonde et Will restèrent debout, immobiles, ils ne surent pas combien de temps, lui regardant la place où avait été Dorothée, elle le regardant d'un air incertain. Mais ce temps parut interminable à Rosemonde ; ce qui venait de se passer avait à peine laissé au fond de son âme plus d'ennui que de satisfaction. Les natures superficielles s'imaginent avoir sur les émotions des autres un empire facile, se fiant à leur chétif pouvoir pour détourner les courants les plus profonds, assurées que quelques phrases, quelques gestes gracieux suffiront à donner l'existence à ce qui n'existe pas. Elle savait que Will avait reçu un coup violent, mais elle n'avait guère été habituée à se figurer l'état d'esprit des autres, autrement que comme une matière à laquelle ses propres désirs donnaient la forme voulue ; elle croyait à son pouvoir d'apaiser et de vaincre. Tertius lui-même, avec sa détestable humeur, finissait toujours, à la longue, par être vaincu. Les événements s'étaient acharnés contre elle, et néanmoins Rosemonde eût encore répété aujourd'hui ce qu'elle disait avant son mariage, qu'elle ne renonçait jamais à ce qu'elle avait une fois résolu.

Elle étendit le bras et posa le bout de ses doigts sur le bras de Will.

– Ne me touchez pas ! fit-il d'un ton qui cinglait comme un coup de fouet.

Il s'éloigna d'elle, rougissant et pâlissant tour à tour comme si cette blessure faisait frémir de douleur tout son

être. Il se retira à l’autre extrémité de la chambre, puis se retournant, se tint debout en face d’elle, regardant avec colère, non pas Rosemonde, mais un coin de la chambre, à quelques pas d’elle.

Elle était vivement offensée, mais les signes qui trahissaient son émotion étaient de ceux que Lydgate seul savait interpréter. Elle se calma soudain et s’assit, dénouant son chapeau et le déposant auprès de son châle. Ses petites mains glacées se croisaient sur ses genoux.

Will eut plus sagement agi de prendre son chapeau et de s’en aller ; mais il n’y pensait pas ; au contraire, il avait une envie horrible de rester et d’accabler Rosemonde de sa colère. Il lui semblait aussi impossible de supporter, sans donner un libre cours à sa fureur, la fatalité qu’elle avait attirée sur lui, qu’il le serait à une panthère de supporter la blessure du javelot sans bondir et sans mordre. Et cependant – comment dire à une femme qu’il était tout près de la maudire ? il frémissait sous l’empire d’une loi qu’il ne pouvait méconnaître, mais devant cette barrière, son équilibre était bien menaçant, et la voix de Rosemonde amena le choc décisif.

D’un accent de sarcasme, semblable à des sons de flûte, elle dit :

– Il ne tient qu’à vous de courir après mistress Casaubon et de lui expliquer votre préférence.

– Courir après elle ! s’écria-t-il d’une voix perçante. Croyez-vous qu’elle se retournerait pour me regarder ou qu’elle ferait maintenant plus de cas d’une parole de moi que d’une vieille plume salie ? Expliquer ! comment un homme peut-il s’expliquer aux dépens d’une femme ?

– Vous pouvez lui dire tout ce que vous voudrez, dit Rosemonde d'une voix plus tremblante.

– Supposez-vous qu'elle m'en aimerait mieux parce que je vous sacrifierais ? Elle n'est pas femme à être flattée de me voir m'avilir, à me croire sincère envers elle parce que j'aurai été lâche avec vous.

Il commença à se promener avec agitation par la chambre comme une bête sauvage qui voit sa proie sans pouvoir l'atteindre. Puis il éclata de nouveau :

– Je n'avais pas d'espoir auparavant, ou bien peu, en quelque chose de meilleur. Mais j'avais une certitude, la certitude qu'elle croyait en moi. Quoi qu'on eût dit ou fait contre moi, elle croyait en moi. C'en est fait ! Elle ne me regardera plus que comme un misérable fourbe – ce délicat, ce raffiné, qui ferait ses conditions avant d'accepter le ciel, et qui, à la sourdine, allait se vendre au diable dans je ne sais quel marché… Elle me regardera comme une insulte vivante pour elle depuis le premier instant où nous…

Will s'arrêta : on eût dit que sa main avait rencontré un objet qu'il devait prendre garde de heurter et de briser. Il trouva une autre issue à sa rage en relevant encore une fois les paroles de Rosemonde, comme on poursuit des reptiles pour les écraser et les jeter au loin.

– Expliquer ! Dites à un homme d'expliquer comment il est tombé en enfer ! Expliquer ma préférence ! Je n'ai jamais eu de *préférence* pour elle pas plus que je n'ai de préférence pour l'air que je respire. Il n'existe pas d'autre femme à côté d'elle. J'aimerais mieux toucher sa main à elle, morte, que celle de toute autre femme vivante.

Rosemonde, tandis que Will lançait contre elle ces traits empoisonnés, perdait presque le sentiment d'elle-même, et croyait s'éveiller à quelque nouvelle et terrible existence. Elle n'éprouvait pas ce besoin de se justifier ni aucun sentiment de répulsion froide et résolue, tels qu'elle en avait connu lors des éclats les plus orageux de Lydgate. Toute sa sensibilité était concentrée dans une souffrance nouvelle et affolante ; elle se sentait anéantie et terrifiée sous un coup dont elle n'avait jamais fait l'épreuve auparavant. Ce qu'une autre nature ressentait en opposition avec la sienne se gravait et s'imprégnait comme du feu dans sa conscience. Quand Will eut cessé de parler, elle était devenue comme une image morbide de la douleur : ses lèvres étaient pâles et ses yeux sans larmes avaient une expression d'effroi. Si c'eût été Tertius qui se fût trouvé là, en face d'elle, ce regard de souffrance eût été une torture pour lui ; il l'aurait prise sur son cœur pour la consoler, consolation aux bras vigoureux qui l'avait souvent laissée si froide. Pardonnons à Will de n'avoir pas eu alors un semblable mouvement de pitié. Aucun lien antérieur ne l'attachait à cette femme qui avait gâté le trésor idéal de sa vie, et il se trouvait sans reproche. Il se savait cruel mais il n'éprouvait encore aucun attendrissement.

Il continuait à marcher avec agitation et presque inconsciemment ; et Rosemonde restait assise dans une complète immobilité. À la fin, Will, semblant se raviser, prit son chapeau, mais s'arrêta encore un instant irrésolu. Il lui avait parlé d'une façon qui rendait difficile d'énoncer ensuite une phrase de banale politesse ; et cependant, après en être venu au point de la quitter sans une parole de plus, il reculait devant une telle brutalité. Il se sentait arrêté et anéanti dans sa colère. Il se dirigea vers la cheminée, y appuya le bras et attendit en silence, il ne savait pas quoi. Une ardeur de vengeance brûlait encore en lui, et il ne pouvait rien dire qui res-

semblât à une rétractation, néanmoins il réfléchissait que revenu à ce foyer où il avait joui des charmes de l'intimité, il y avait trouvé l'infortune établie ; un souci qui avait son siège aussi bien hors de la maison qu'au dedans, s'était soudainement révélé à lui. Et il ressentit, comme la morsure de sourdes tenailles, l'étreinte d'une sorte de pressentiment : le sentiment que sa propre vie pourrait être un jour asservie à cette femme, à cette femme délaissée qui s'était jetée au-devant de lui dans la morne tristesse de son cœur. Mais une sombre révolte s'élevait dans son âme contre le fait qu'une appréhension rapide lui représentait à l'avance ; et quand ses yeux tombèrent sur le visage atterré de Rosemonde, il lui sembla qu'il était encore le plus à plaindre des deux ; car il faut que la douleur soit entrée dans le sanctuaire glorieux du souvenir avant de pouvoir se changer en pitié.

Et c'est ainsi qu'ils restèrent un long moment, face à face, éloignés l'un de l'autre, en silence ; la figure de Will toujours en proie à une rage muette, celle de Rosemonde à une muette douleur. La pauvre enfant était sans force pour faire éclater un cri de passion ; c'était un coup trop terrible pour elle, que cet écroulement des illusions vers lesquelles avaient tendu toutes ses espérances ; son petit univers était en ruines, et abandonnée au milieu de ces ruines, elle se sentait chanceler comme une pauvre affolée.

Will souhaitait qu'elle parlât, qu'elle jetât quelque ombre adoucissante sur les cruelles paroles de tout à l'heure qui semblaient se dresser encore entre eux, pour défier toute tentative vers un retour possible d'amitié. Mais elle ne dit rien, et enfin avec un effort désespéré sur lui-même il demanda :

– Viendrai-je ce soir voir Lydgate ?

– Si vous voulez, répondit Rosemonde d'une voix qui s'entendit à peine.

Et Will sortit de la maison sans que Marthe ait jamais su qu'il y était entré.

Après son départ, Rosemonde essaya de se lever de sa chaise, mais elle y retomba évanouie. Lorsqu'elle revint à elle, elle se sentit trop faible pour faire l'effort de se lever et de tirer la sonnette, et elle resta là, sans secours, jusqu'au moment où la servante, étonnée de sa longue absence, eut l'idée pour la première fois de la chercher dans les chambres du rez-de-chaussée. Rosemonde lui dit qu'elle s'était sentie tout à coup malade et défaillir et désirait qu'on l'aidât à remonter. Une fois en haut, elle se jeta sur son lit tout habillée et y resta dans une sorte de torpeur, comme elle l'avait fait une fois déjà dans un jour de mémorable douleur.

Lydgate rentra chez lui plus tôt qu'il ne pensait, vers cinq heures et demie, et la trouva ainsi. L'idée qu'elle était malade éloigna de lui toute autre pensée. Lorsqu'il lui prit le pouls, Rosemonde arrêta sur lui ses yeux avec plus de persistance qu'elle ne l'avait fait depuis longtemps. Il le remarqua bien vite, et, s'asseyant auprès du lit, passa doucement un bras autour d'elle et se pencha sur son visage :

– Ma pauvre Rosemonde ! Quelque chose vous a-t-il agitée ?

S'attachant à lui, elle éclata en sanglots et en cris convulsifs, et, pendant l'heure qui suivit, il ne fit autre chose que de la consoler et de la soigner. Il pensa que Dorothée était venue la voir et que cette crise de surexcitation nerveuse, dans laquelle il entrait certainement quelque retour

d'affection pour lui, devait tenir aux impressions nouvelles que cette visite lui avait causées.

CHAPITRE VIII

Quand Rosemonde fut tranquille, Lydgate la quitta, espérant qu'elle ne tarderait pas à s'endormir sous l'influence d'un calmant ; il descendit au salon chercher un livre qu'il y avait laissé, comptant passer la soirée dans son cabinet, et aperçut sur la table la lettre de Dorothée. Il n'avait pas osé demander à Rosemonde si mistress Casaubon était venue, mais la lecture de la lettre le mit au courant, Dorothée y annonçant l'intention de l'apporter elle-même.

Un peu plus tard, lorsque Ladislaw parut, Lydgate l'accueillit avec une surprise qui témoignait clairement qu'il n'avait rien su de sa visite de la matinée, et Will ne pouvait lui demander : « Mistress Lydgate ne vous a-t-elle pas dit que j'étais venu ce matin ? »

– La pauvre Rosemonde est malade, se hâta d'ajouter Lydgate après avoir cordialement accueilli son jeune ami.

– Pas sérieusement, j'espère, dit Will.

– Non ; ce n'est qu'une secousse nerveuse, l'effet de quelque agitation. Elle a eu bien des fatigues, ces derniers temps. La vérité est, Ladislaw, que je suis un pauvre diable. Nous avons traversé plusieurs cercles du Purgatoire depuis que vous nous avez quittés, et je me suis vu engagé dernièrement dans une passe pire que toutes les autres. Vous venez seulement d'arriver, je suppose ? Vous avez l'air fatigué. Vous n'avez rien entendu dire de particulier en ville ?

– J’ai voyagé toute la nuit ; je suis arrivé ce matin au Cerf Blanc à huit heures et demie, et je me suis enfermé pour me reposer, dit Will, sentant sa lâcheté mais ne voyant pas moyen d’échapper à ce faux-fuyant.

Alors il entendit de la bouche de Lydgate le pénible récit que Rosemonde lui avait déjà tracé à sa manière. Elle ne lui avait pas dit que son propre nom se trouvait mêlé à cette histoire publique (ce détail ne l’intéressait pas personnellement), et Will l’apprit alors pour la première fois.

– J’ai pensé bien faire en ne vous cachant pas que votre nom était mêlé à ces découvertes, dit Lydgate qui comprenait combien ces révélations affecteraient Ladislaw. Vous l’apprendrez sûrement, dès que vous irez en ville. Il est exact, je suppose, que Raffles vous avait parlé ?

– Oui, dit Will d’un ton sardonique. Je devrai m’estimer heureux, si le bruit public ne fait pas de moi l’individu le plus noir de toute l’affaire. La dernière version doit être, j’imagine, que j’avais comploté avec Raffles d’assassiner Bulstrode, et que c’est pour cela que je me suis enfui de Middlemarch.

Il pensait : « Voilà qui va faire sonner mon nom aux oreilles de Dorothée d’une manière plus recommandable encore ; mais qu’importe maintenant ? » Il ne parla pas des offres que lui avait faites Bulstrode. Will était plein de franchise et d’insouciance pour tout ce qui touchait à ses affaires personnelles ; mais parmi les traits les plus exquis que la nature en le façonnant avait imprimés en lui, il était doué d’une généreuse délicatesse qui l’avertit d’user de réserve sur ce point. Il reculait devant l’idée de dire qu’il avait rejeté l’argent de Bulstrode, alors qu’il apprenait que le malheur de Lydgate était de l’avoir accepté.

Lydgate se montra également réservé dans ses confidences. Il ne fit pas d'allusion aux sentiments que Rosemonde avait manifestés sous le coup de leur malheur.

– Mistress Casaubon est la seule personne, dit-il, qui soit venue à moi et m'ait dit qu'elle ne croyait à aucun des soupçons dirigés contre ma personne.

Puis, remarquant un changement dans le visage de Will, il évita toute autre allusion à Dorothée. Il était trop ignorant des rapports qui existaient entre eux, pour ne pas craindre que ses paroles pussent à son insu y avoir trait de quelque façon pénible. Et l'idée lui vint que Dorothée était la véritable cause de sa présence à Middlemarch.

Ces deux hommes se plaignaient mutuellement, mais Will seul pouvait deviner toute l'étendue de la souffrance de son ami. Quand Lydgate lui parla avec une résignation désespérée d'aller s'établir à Londres, ajoutant avec un faible sourire : « Nous nous y retrouverons, mon vieux camarade », Will se sentit inexprimablement triste et ne répondit rien. Rosemonde l'avait supplié le matin même de tâcher d'y décider Lydgate ; et il lui semblait maintenant, dans un avenir qui lui apparaissait comme dans un panorama magique, se voir lui-même glisser sur cette pente du découragement stérile, cédant misérablement à la sollicitation des circonstances ; c'est là une histoire plus commune que celle d'un marché de perdition accidentel.

Nous sommes bien près du précipice, quand nous commençons à ne plus voir en nous dans l'avenir que des êtres passifs, entraînés dans un morne abandon à des fautes vulgaires et destinés à échouer dans la médiocrité. Le pauvre Lydgate gémissait intérieurement d'en être arrivé là, et Will y arrivait à son tour. Il lui semblait maintenant que sa rage

cruelle contre Rosemonde lui avait créé une obligation vis-à-vis d'elle ; et il avait peur de cette obligation ; il redoutait la bienveillance sincère que lui témoignait Lydgate ; il redoutait son propre dégoût pour sa vie gâtée, désormais vide et sans but.

CHAPITRE IX

Dorothée avait promis à M. Farebrother, qu'elle avait vu dans la matinée, d'aller dîner au presbytère, à son retour de Freshitt. Il y avait entre elle et la famille Farebrother un fréquent échange de visites, qui lui permettait de dire qu'elle n'était pas du tout isolée au manoir, et de résister, pour le moment, à la sérieuse injonction de se choisir une dame de compagnie. Quand, à son retour chez elle, elle se rappela sa promesse, elle en fut contente ; et voyant qu'elle avait encore une heure avant de s'habiller pour le dîner, elle alla droit à l'école causer avec le maître et la maîtresse, prêtant une extrême attention à tous les petits détails et explications dont ils l'entretenaient, concevant, dans toute leur importance dramatique, ces grandes occupations de sa vie.

En revenant, elle s'arrêta à causer avec le vieux jardinier Bunney, qui était en train de mettre en terre quelques semences de jardin, et discourut savamment avec ce sage rural, sur les récoltes qui rendaient le mieux et sur les résultats comparatifs des différents sols.

S'apercevant que son amour du bien public l'avait mise en retard, elle s'habilla à la hâte et se rendit au presbytère, plus tôt même qu'il n'était nécessaire. Cette maison n'était jamais triste, M. Farebrother, comme un autre White de Selborne, ayant toujours quelque chose à raconter de ses pensionnaires et de ses protégés inarticulés qu'il apprenait aux gamins à ne pas tourmenter ; il avait tout dernièrement fait venir une belle paire de chèvres pour l'amusement du vil-

lage, où elles se promenaient à leur aise comme des animaux sacrés. La soirée se passa gaiement jusqu'après le thé ; Dorothée causa plus que de coutume, elle s'étendait avec M. Farebrother sur les histoires possibles de ces créatures qui conversent laconiquement avec leurs antennes et, pour autant que nous en savons, tiennent peut-être des parlements réformés, lorsque tout à coup de petits sons inarticulés se firent entendre qui attirèrent l'attention de chacun.

– Henriette Noble, dit mistress Farebrother, voyant sa fluette petite sœur s'agiter, en regardant autour d'elle, aux pieds de chaque meuble ; qu'y a-t-il ?

– J'ai perdu ma petite boîte d'écaille. Je crains que le chat ne l'ait emportée, dit la vieille petite dame, continuant, malgré elle, à laisser échapper ses petits cris de castor.

– Est-ce un grand trésor, tante ? demanda M. Farebrother, mettant ses lunettes et regardant sur le tapis.

– C'est M. Ladislaw qui me l'a donnée : une boîte allemande très jolie. Mais quand elle tombe, elle s'en va toujours rouler le plus loin possible.

– Oh ! si c'est un cadeau de M. Ladislaw ! dit le vicaire d'un ton profondément pénétré, en se levant et se mettant à chercher.

La boîte fut enfin retrouvée sous un chiffonnier, et miss Noble s'en empara toute joyeuse en remarquant :

– Elle était sous le garde-feu, la dernière fois.

– C'est une affaire de cœur, pour ma tante, dit M. Farebrother, souriant à Dorothée, tout en se rasseyant.

– Quand Henriette Noble se met à aimer quelqu'un, mistress Casaubon, affirma avec énergie la mère du vicaire, elle est comme un chien. Elle prendrait ses souliers pour oreiller et n'en dormirait que mieux.

– Les souliers de M. Ladislaw, oui, certes, je les prendrais, dit Henriette Noble.

Dorothée fit effort pour sourire à son tour. Elle s'apercevait avec autant de surprise que de peine que son cœur battait violemment et qu'elle chercherait vainement à recouvrer son animation de tout à l'heure. Alarmée pour elle-même, craignant de trahir davantage un changement dont la cause était si visible, elle se leva et dit d'une voix basse, avec une inquiétude mal déguisée :

– Permettez-moi de me retirer, je me sens très fatiguée.

M. Farebrother, prompt à tout saisir, se leva en même temps.

– C'est vrai, dit-il, vous avez dû vous épuiser à parler pour Lydgate. C'est un genre de travail qui accable, une fois l'excitation passée.

Il lui offrit le bras pour la ramener au manoir, mais Dorothée n'essaya pas de parler, même quand il lui souhaita le bonsoir.

La limite de la résistance était atteinte, et Dorothée était retombée impuissante sous l'inévitable griffe de la douleur. Congédiant Tantripp en peu de paroles, elle ferma sa porte à clef et, se retournant vers son appartement solitaire, se pressa violemment la tête de ses deux mains et s'écria avec un gémissement :

– Oh ! oui, je l'aimais !

Puis vinrent des heures où la souffrance accumulée la secoua trop complètement pour lui laisser la force de penser. Elle ne pouvait que pleurer, murmurant à haute voix entre ses sanglots la perte de sa confiance en lui, cette confiance qu'elle avait vue naître dans son germe à Rome dès le premier jour et, depuis, toujours gardée vivante, la perte de sa joie, cette joie de s'attacher avec un amour et une foi silencieuse à un être, méprisé des autres, mais digne de son estime, la perte de ce qui faisait son orgueil de femme, l'orgueil qu'elle avait eu de régner dans son souvenir, la perte de sa chère et vague perspective d'espoir, qu'un jour, dans quelque sentier, ils se rencontreraient, qu'ils se retrouveraient toujours les mêmes, et que toutes les années écoulées derrière eux ne leur seraient plus alors que comme un jour rapide.

Durant ces heures elle relit ce que les yeux miséricordieux de la solitude ont contemplé depuis des siècles dans les luttes morales de l'homme ; elle implora les misères physiques, et le froid et la souffrance qui épuisent, de venir la délivrer de la puissance mystérieuse et incorporelle de sa douleur ; elle se coucha sur le plancher nu et laissa le froid de la nuit se répandre autour d'elle, tandis que des sanglots secouaient son long corps de femme comme celui d'un enfant au désespoir.

Deux images, deux formes vivantes, partageaient son cœur déchiré, comme serait le cœur d'une mère qui croit voir son enfant coupé en deux par le poignard et serre sur sa poitrine l'un des sanglants tronçons, tandis que son regard empreint d'une agonie désespérée s'élance vers l'autre aux bras de la femme menteuse qui n'a jamais connu les douleurs d'une mère.

Ici, dans le rapprochement d'un sympathique sourire, dans le vibrant souvenir de leurs mutuelles paroles, elle voyait la brillante créature en qui elle avait cru, qui était venue à elle comme l'esprit du matin visitant la sombre voûte où elle était assise, jeune épouse d'une vie déjà usée ; et aujourd'hui, avec l'entière et toute nouvelle conscience de ses sentiments, elle lui tendait les bras et s'écriait en sanglots amers que leur rapprochement n'avait été qu'un rêve, et que ce rêve s'éloignait ; c'était au libre épanchement de son désespoir qu'elle faisait la découverte de sa passion.

Puis là, à l'écart, c'était encore Will Ladislaw, toujours avec elle, allant partout où elle allait, mais ce n'était plus le même ; il ne représentait plus qu'une foi détruite et sans espérance, une illusion à jamais évanouie, et, plus que tout cela, un homme vivant vers lequel nul gémissement de pitié ni de regret ne pouvait plus se faire jour à travers le mépris et l'indignation de l'orgueil jaloux et blessé. Il fallut du temps à Dorothée pour épuiser tout le feu de sa colère ; il éclatait en retours d'accès violents, où elle l'accablait des reproches de son mépris. Pourquoi était-il venu, mêlant de force sa vie à la sienne, qui n'avait pas besoin de lui pour être complète ? Pourquoi lui avait-il apporté ses hommages de mauvais aloi et ses paroles, qui n'étaient que sur les lèvres, à elle qui n'avait rien que de sincère à donner en échange ? Il savait qu'il la trompait, il voulait, au moment même de leurs adieux, lui faire croire qu'il lui donnait tout le prix que valait son cœur de femme, alors qu'il savait avoir déjà dépensé ailleurs à peu près tout ce qu'il aurait pu donner. Pourquoi n'était-il pas resté parmi la foule de ceux dont elle ne demandait rien, auxquels elle se contentait dans ses prières de souhaiter une meilleure vie ?

Mais elle perdit enfin jusqu'à la force d'exhaler tout haut ses cris et ses gémissements ; elle ne poussa plus que d'impuissants sanglots, et sur le froid parquet elle pleura tant qu'elle s'endormit.

Aux heures froides de l'aube matinale, quand tout était encore obscur autour d'elle, elle se réveilla, non pas en se demandant avec surprise où elle était et ce qui s'était passé, mais avec le sentiment le plus clair qu'elle savait regarder la douleur en face. Elle se leva, s'enveloppa de chaudes couvertures et s'assit dans un grand fauteuil dans lequel elle avait souvent veillé autrefois. Elle était assez vigoureuse pour supporter une pareille nuit sans se sentir autrement malade que d'un peu de malaise et de fatigue ; mais elle s'était réveillée à une situation nouvelle. Il lui semblait que son âme avait été délivrée du terrible combat qui se livrait en elle ; elle ne luttait plus avec sa douleur, mais elle pouvait l'avoir auprès d'elle comme une compagne de toutes les heures et lui faire partager ses pensées, et maintenant les pensées se pressaient en elle. Il n'était pas dans la nature de Dorothée de rester, au delà de la durée d'un paroxysme, dans la cellule étroite d'une infortune personnelle, dans la vaine souffrance d'un sentiment qui ne comptait dans la destinée d'un autre que comme un accident secondaire.

Elle commença donc à se retracer toute cette matinée de la veille, se forçant de revenir et de s'arrêter à chaque détail et à sa signification passible. – N'y avait-il donc qu'elle seule dans cette scène ? Elle s'efforçait d'y penser comme si tout cela se rattachait à la vie d'une autre femme, une femme au-devant de laquelle elle était allée avec le désir d'éclairer et de consoler un peu sa jeunesse obscurcie de nuages. Dans son premier mouvement d'indignation jalouse et de dégoût, lorsqu'elle était sortie de cette affreuse chambre, elle avait

rejeté loin d'elle toute la pitié qui avait été son premier mobile. Elle avait enveloppé à la fois Will et Rosemonde de son brûlant mépris, et il lui semblait que Rosemonde avait disparu à tout jamais de ses regards. Mais cet injuste mouvement qui rend une femme plus cruelle pour sa rivale que pour un amant infidèle, ne pouvait avoir aucune force de retour chez Dorothée, une fois que l'esprit supérieur de justice eut vaincu le tumulte de son âme et lui eut permis de voir les choses dans leur véritable mesure. Toute cette suite d'actives pensées qui lui avaient représenté auparavant les épreuves de la vie de Lydgate et cette jeune union du mari et de la femme qui, pareille à la sienne, semblait avoir ses soucis cachés aussi bien qu'apparents, – toute cette expérience vivante et sympathique lui vint alors en aide et lui communiqua une force nouvelle ; elle s'affirma en elle comme s'affirme la science acquise, qui ne laisse plus voir les choses comme nous les voyons au temps de l'ignorance ; elle demanda à son irrémédiable douleur de la rendre secourable aux autres, au lieu de l'éloigner de l'effort qu'elle avait à faire.

Et quelle crise peut-être cet incident n'avait-il pas amenée dans trois vies, dont le contact avec la sienne constituait une obligation pour elle, comme si ces vies avaient été des suppliantes portant en main le rameau sacré ? Elle n'avait pas à faire d'efforts d'imagination pour découvrir les éléments de sa délivrance : ils étaient là tout choisis pour elle. Elle aspirait à la parfaite Justice, souhaitant que du trône dressé pour elle dans son cœur elle gouvernât sa volonté flottante. « Que faire ? – Comment agir maintenant, en ce jour même, si je pouvais vaincre ma douleur et la réduire au silence, pour ne penser qu'à ces trois existences ? »

Il lui avait fallu beaucoup de temps pour arriver à s'interroger ainsi, et le jour commençait à poindre dans la

chambre. Elle ouvrit ses rideaux et regarda la route qui s'étendait à portée de sa vue au milieu des champs au delà de la grille d'entrée. Sur la route marchait un homme avec un sac sur le dos et une femme portant son enfant ; dans les champs elle distinguait des figures qui se mouvaient, peut-être le berger avec son chien. Bien loin dans le ciel vers l'horizon elle voyait naître la lumière perlée du levant ; et elle sentait la grandeur de l'univers et les réveils multiples des hommes au travail et à la souffrance. Elle participait comme eux à ce mouvement involontaire et palpitant de la vie, elle ne pouvait se borner à la contempler du fond de son abri luxueux en simple spectateur, ni se boucher les yeux dans des plaintes égoïstes.

Elle ne voyait pas encore très clairement la résolution qu'elle pourrait prendre ; mais elle en percevait déjà les indices comme l'approche d'un murmure qui ne tarderait pas à devenir plus distinct. Elle ôta ses vêtements qui semblaient avoir en eux quelque chose de la lassitude d'une veille pénible et se mit en devoir de faire sa toilette. Bientôt elle sonna Tantripp qui arriva à moitié habillée.

– Comment, madame, vous ne vous êtes pas mise au lit de toute cette nuit ? s'écria Tantripp, regardant d'abord le lit, puis Dorothée, qui en dépit de ses ablutions d'eau froide avait les joues pâles et les paupières rougies d'une *Mater Dolorosa*. Vous vous tuerez, vous vous tuerez, pour sûr ; qui est-ce qui ne penserait maintenant que vous avez le droit de vous accorder un peu de repos ?

– Ne vous alarmez pas, Tantripp, dit Dorothée en souriant. J'ai dormi, je ne suis pas malade. Je serai contente de prendre une tasse de café le plus tôt possible. Et je vous prie-

rai de m'apporter ma robe neuve, très probablement j'aurai besoin aussi de mon chapeau neuf aujourd'hui.

– Ils sont là depuis un mois et plus, tout à votre disposition, madame, et Dieu sait si je serai reconnaissante de vous voir quelques aunes de crêpe de moins sur les épaules, dit Tantripp se baissant pour allumer le feu. Il y a une raison à observer dans le deuil, comme je l'ai toujours dit : trois plis au bas de votre jupe et une simple ruche à votre chapeau ; et si jamais quelqu'un a ressemblé à un ange, c'est vous avec votre simple ruche, voilà ce qui sied pour une seconde année, c'est du moins ma manière de voir, conclut Tantripp regardant le feu avec attention, et si quelqu'un, en m'épousant, pouvait se flatter que je porterais pour lui ces hideuses pleureuses pendant deux ans, il serait la dupe de sa propre vanité, voilà tout.

– Le feu ira comme cela, ma bonne Tan, dit Dorothée, parlant comme elle faisait autrefois au temps où elles étaient ensemble à Lausanne, mais d'une voix très basse. Apportez-moi mon café.

Elle s'assit dans le grand fauteuil où elle appuya sa tête d'un air lassé mais tranquille, tandis que Tantripp en s'éloignant s'étonnait de cette étrange contradiction chez sa jeune maîtresse qui, tout juste le matin où son visage ressemblait plus qu'aucun autre jour au visage d'une veuve, demandait la toilette d'un deuil moins austère qu'elle avait refusée jusque-là. Tantripp n'aurait jamais trouvé la clef de ce mystère. Ce que Dorothée voulait marquer ainsi, c'est que, pour avoir enseveli un bonheur secret, elle n'en avait pas moins une vie active devant elle ; elle avait l'esprit hanté par cette tradition, que des vêtements neufs conviennent à toute initiation ; et elle saisit jusqu'à ce léger secours exté-

rieur pour tâcher de s'affermir dans sa calme résolution. À onze heures, elle partait à pied pour Middlemarch, décidée à faire aussi tranquillement et discrètement que possible sa seconde tentative pour voir et pour sauver Rosemonde.

CHAPITRE X

Lorsque Dorothée se retrouva à la porte de Lydgate et s'adressa à Marthe, Lydgate était dans la chambre à côté, se préparant à sortir. Il entendit sa voix et vint immédiatement à elle.

– Croyez-vous que mistress Lydgate puisse me recevoir ce matin ? demanda-t-elle, ayant réfléchi qu'il vaudrait mieux laisser de côté toute allusion à sa première visite.

– Je ne doute pas qu'elle le veuille, dit Lydgate, réprimant la pensée que faisait naître en lui la mine de Dorothée, aussi altérée que celle de Rosemonde. Si vous voulez être assez bonne pour entrer, et me permettre de la prévenir que vous êtes ici. Elle n'a pas été très bien depuis votre visite d'hier, mais elle est mieux ce matin, et je crois que très probablement cela lui fera du bien, de vous voir.

Il était clair, comme Dorothée s'y était attendue, que Lydgate ne savait rien des circonstances de sa visite de la veille ; il paraissait même croire que tout s'y était passé au gré de ses intentions. Elle avait préparé un billet dans lequel elle demandait à Rosemonde de la recevoir et qu'elle eût donné à la domestique, si Lydgate ne se fût pas trouvé là ; mais maintenant elle était très inquiète du résultat de l'annonce de sa visite.

Après l'avoir conduite au salon, Lydgate s'arrêta pour prendre une lettre dans sa poche et la remettre entre les mains de Dorothée, en disant :

– J’ai écrit cela hier au soir et j’allais le porter à Lowick, à cheval, en passant. Pour marquer la reconnaissance d’une chose qui est bien au-dessus des remerciements ordinaires, l’écriture est moins insuffisante que la parole, on n’entend pas, au moins, combien les mots sont loin de la chose.

Le visage de Dorothée s’illumina.

– C’est moi qui aurais à remercier davantage, puisque vous m’avez permis de prendre ce rôle. Vous avez consenti ? dit-elle avec un doute subit.

– Oui, j’envoie le chèque à Bulstrode aujourd’hui.

Il n’en dit pas plus, et monta trouver Rosemonde, qui venait à peine de terminer sa toilette et restait languissamment assise, en se demandant ce qu’elle allait faire ; très adroite pour les petits ouvrages, elle était toujours tentée, même dans ses jours de tristesse, d’entreprendre quelque travail qu’elle poursuivait lentement ou au milieu duquel, faute d’intérêt, elle s’interrompait. Tout en ayant recouvré sa placidité habituelle de manières, elle avait l’air malade ; Lydgate avait craint de l’agiter en l’interrogeant. Il lui avait parlé de la lettre de Dorothée qui renfermait le chèque et avait ajouté : « Ladislaw est venu, Rosy, il est resté avec moi hier soir ; je pense qu’il reviendra aujourd’hui. Je lui ai trouvé l’air passablement abattu et déprimé. » Et Rosemonde n’avait rien répondu.

En montant maintenant auprès d’elle, il lui dit très doucement :

– Rosy, ma chère, mistress Casaubon est encore venue pour vous voir ; vous aimeriez à la voir, n’est-ce pas ?

Elle rougit et fit un mouvement de saisissement, dont il ne fut pas surpris après l'agitation produite en elle par l'entrevue de la veille, agitation bienfaisante, pensait-il, puisqu'elle semblait l'avoir rapprochée de lui.

Rosemonde n'osa pas dire non. Elle n'osa pas, d'un son de voix, effleurer les incidents de la veille. Pourquoi mistress Casaubon était-elle revenue ? Pour toute réponse, Rosemonde ne trouvait qu'un vide, où la crainte seule avait place, car les paroles déchirantes de Will Ladislaw ne lui permettaient plus de penser à Dorothée qu'avec un retour de poignante douleur. Cependant, dans cette nouvelle et humiliante incertitude, elle n'osa rien faire d'autre que de se soumettre. Elle ne dit pas oui, mais se leva et laissa Lydgate lui jeter un châle sur les épaules, en la prévenant qu'il allait sortir. Puis une idée lui traversa l'esprit, et elle lui dit :

– Veuillez avertir Marthe de ne laisser entrer personne au salon.

Et Lydgate l'approuva, croyant parfaitement comprendre ce désir.

Il la conduisit en bas, jusqu'à la porte du salon, et là s'éloigna, faisant la réflexion qu'il devait être un mari bien maladroit pour laisser dépendre de l'influence d'une autre femme la confiance que sa femme avait en lui.

Rosemonde, enveloppée de son châle moelleux, s'avançait vers Dorothée, l'âme intérieurement enveloppée aussi d'une froide réserve. Mistress Casaubon était-elle venue pour lui parler de Will ? S'il en était ainsi, c'était une liberté faite pour la blesser ; et elle se disposa à ne faire aux paroles de Dorothée qu'un accueil d'impassible politesse. Will avait trop grièvement meurtri son orgueil pour qu'elle

pût éprouver de remords vis-à-vis de lui et de Dorothée : c'était elle-même qui avait à se plaindre d'une bien autre injure ; Dorothée n'était pas seulement la femme préférée, elle avait aussi l'immense avantage d'être la bienfaitrice de Lydgate ; Rosemonde souffrait d'une vague impression que cette mistress Casaubon, cette femme qui dans tout ce qui la touchait l'emportait sur elle, devait être venue maintenant avec le sentiment de ses avantages et avec une animosité qui la pousserait à s'en servir. Le fait est que non seulement Rosemonde, mais que toute autre personne s'en tenant aux apparences, ignorant la simple inspiration qui faisait agir Dorothée, eut bien pu douter du motif de sa visite.

Avec l'air du séduisant fantôme d'elle-même, ses sveltes et gracieux contours enveloppés de son léger châle blanc, sa bouche, sa joue pleine et jeune ne respirant que la douceur et l'innocence, Rosemonde s'arrêta à quelques pas de sa visiteuse et s'inclina. Mais Dorothée qui avait ôté ses gants par une impulsion irrésistible chez elle, quand elle désirait avoir un sentiment de liberté, s'avança et, le visage empreint d'une triste mais douce franchise, lui tendit la main. Rosemonde ne put éviter de rencontrer son regard, ne put éviter de mettre sa petite main dans celle de Dorothée qui la serra avec une douceur maternelle ; et aussitôt un doute sur ses préventions de tout à l'heure commença à s'éveiller en elle. L'œil de Rosemonde était prompt à lire sur les visages. La figure de mistress Casaubon lui parut pâle et changée depuis la veille, mais douce et semblable à la ferme tendresse de sa main. Cependant Dorothée avait un peu trop présumé de ses forces : la clarté et l'intensité de son travail intérieur du matin étaient la suite d'une exaltation nerveuse, qui donnait à toutes les fibres vibrantes de son être une sensibilité comparable à celle du plus fin cristal de Venise ; en regardant Rosemonde, elle sentit tout à coup son cœur se gonfler, et fut

incapable de parler, elle avait besoin de tous ses efforts pour retenir ses larmes. Elle y réussit et cette émotion ne fit que passer sur son visage comme l'âme d'un sanglot ; mais elle ajouta à l'impression de Rosemonde qui pensa que l'état d'esprit de mistress Casaubon devait être quelque chose de tout différent de ce qu'elle avait imaginé.

Elles s'assirent ainsi sans un mot de préambule, sur les deux chaises qui se trouvaient le plus à portée, et par hasard tout à côté l'une de l'autre, bien que l'idée de Rosemonde, lorsqu'elle s'était inclinée d'abord, eût été de se tenir à une grande distance de mistress Casaubon. Mais elle cessa de réfléchir à la manière dont tout cela finirait, se demandant seulement ce qui allait venir. Et Dorothée se mit à parler tout simplement, plus ferme a mesure qu'elle poursuivait :

– J'avais une commission à faire hier, que je n'ai pas achevée ; c'est pourquoi je suis revenue si tôt. Vous ne me trouverez pas trop importune, quand je vous aurai dit que je suis venue pour vous parler de l'injustice qu'on a montrée envers M. Lydgate. Cela vous fera du bien, n'est-ce pas ? d'apprendre sur son compte beaucoup de choses, dont il n'aime peut-être pas à parler lui-même, précisément parce qu'elles sont à sa justification et à son honneur. Vous aimerez à savoir que votre mari a de chauds amis, qui n'ont pas cessé de croire à la noblesse de son caractère ? Vous me permettrez de vous parler de cela sans me trouver indiscrète ?

Les accents affectueux qui, d'un ton de prière, semblaient couler dans un généreux oubli au-dessus de tous les incidents qui avaient rempli le cœur de Rosemonde de motifs de contrainte et de haine entre elle et cette femme, vinrent doucement tomber comme un courant tiède sur ses craintes

et les fondre. Mistress Casaubon avait certainement ces incidents présents à l'esprit, mais elle n'allait parler de rien qui s'y rapportât. C'était en ce moment pour Rosemonde un trop grand soulagement pour lui permettre de rien ressentir fortement à côté.

Elle répondit gentiment dans la tranquillité nouvelle de son âme :

– Je sais que vous avez été très bonne. Je serai heureuse d'entendre tout ce que vous me direz de Tertius.

– Avant-hier, dit Dorothée, à Lowick, où je lui avais demandé de venir me donner son avis sur les affaires de l'hôpital, il m'a raconté toute sa conduite et ses sentiments dans ce triste événement qui lui a valu les soupçons des ignorants. S'il m'a tout dit, c'est que j'ai été très hardie et que je le lui ai demandé. J'étais convaincue que jamais il n'avait manqué à l'honneur, et je l'ai prié de me raconter toute l'histoire. Il m'a avoué qu'il ne l'avait jamais racontée à personne, pas même à vous, parce qu'il lui répugnait de dire : « Je n'étais pas coupable », comme si c'était une preuve suffisante quand il y a des coupables qui tiennent le même langage. La vérité est qu'il ne savait rien de cet homme, de ce Raffles, ni qu'il y avait de vilains secrets sur son compte, et il a cru que, si M. Bulstrode lui offrait de l'argent, c'était parce qu'il se repentait, dans sa bonté, de le lui avoir refusé auparavant. Toute sa préoccupation, à propos de son malade, était de le bien traiter, et il a été un peu ennuyé de voir le cas se terminer autrement qu'il ne s'y attendait ; mais il a pensé alors, et il pense encore, qu'il peut ne pas y avoir de faute de la part d'un autre. Et j'ai répété cela à M. Farebrother, à M. Brooke, à sir James Chettam : ils

croient tous en votre mari. Cela vous remontera, n'est-il pas vrai ? Cela vous donnera du courage ?

Le visage de Dorothée s'était animé, et comme il rayonnait sur Rosemonde, assise tout près d'elle, celle-ci, en présence de cette ardeur oublieuse de soi-même, éprouva quelque chose comme une timidité modeste devant un être supérieur. Elle dit avec embarras et en rougissant :

– Merci, vous êtes très bonne.

– Et il sentait combien il avait eu tort de ne pas s'ouvrir à vous de tout cela ! Mais vous lui pardonnerez. C'est qu'il s'inquiète plus de votre bonheur que de toute autre chose, il sent que sa vie est liée et n'en forme qu'une avec la vôtre, et ce qui le fait souffrir plus que tout, c'est de penser que ses malheurs à lui doivent vous faire souffrir. Il a pu me parler parce que j'étais une personne étrangère. Et alors je lui ai demandé si je pourrais venir vous voir, moi qui partageais tant ses soucis et les vôtres. Voilà pourquoi j'étais venue hier et pourquoi je suis venue aujourd'hui. La peine est si dure à supporter, n'est-ce pas ? Comment pouvons-nous vivre en pensant que quelqu'un a des soucis, – des soucis cruels, que nous pourrions l'aider, et que nous n'essayons jamais ?

Dorothée, emportée par le sentiment qu'elle exprimait, oublia tout, si ce n'est qu'elle s'adressait, du cœur même de sa propre épreuve, au cœur de l'épreuve de Rosemonde. L'émotion avait de plus en plus gagné ses paroles, il y avait dans le son de sa voix quelque chose qui vous pénétrait jusqu'à la moelle, comme dans le faible cri de quelque créature souffrant dans les ténèbres. Et inconsciemment elle avait posé sa main sur la petite main qu'elle avait pressée auparavant.

Rosemonde, avec un saisissement de douleur irrésistible, comme si on venait de sonder en elle quelque blessure profonde, éclata en pleurs nerveux, comme elle l'avait fait la veille, lorsqu'elle s'était pendue au cou de son mari. La pauvre Dorothée sentait son chagrin revenir sur elle comme une grande vague, elle se demandait, malgré elle, quelle part pouvait avoir Will Ladislaw dans le trouble d'esprit de Rosemonde. Elle commençait à craindre de n'être pas capable de se contenir assez jusqu'à la fin de l'entrevue, et tandis que sa main reposait toujours sur les genoux de Rosemonde, dont la main s'était retirée, elle luttait contre les sanglots qui lui soulevaient la poitrine. Elle essaya de se dominer par la pensée que cet instant pouvait, dans trois vies, être un point décisif, pas dans la sienne, non, la sienne en était à l'irrévocable, mais dans ces trois vies qui la touchaient par le voisinage solennel du danger et de la détresse. Cette fragile créature qui pleurait tout près d'elle, il était peut-être encore temps de la sauver de la misère de liens irréguliers et faux ; et cet instant était unique : jamais elle et Rosemonde ne pourraient se retrouver ensemble avec une image aussi saisissante de la scène de la veille, imprimée au cœur. Les rapports qui existaient entre elles étaient assez particuliers pour lui donner, elle le sentait, une influence particulière, sans se douter que la manière dont ses propres sentiments s'y trouvaient mêlés fût connue de mistress Lydgate.

C'était dans l'expérience de Rosemonde une crise plus nouvelle que Dorothée même ne pouvait l'imaginer : elle était sous le coup du premier grand choc qui avait brisé en morceaux tout le monde de ses rêves, ce monde dans lequel elle avait toujours été si facilement confiante en elle-même et si peu indulgente aux autres ; et cette manifestation étrange, inattendue, de sympathie, chez une femme dont elle s'était approchée avec une aversion et une répugnance crain-

tive, comme de quelqu'un qui devait nécessairement lui porter une haine jalouse, bouleversait son âme par le sentiment d'avoir constamment marché dans un monde qu'elle ne connaissait pas et qui venait maintenant de fondre sur elle.

Quand les sanglots convulsifs de Rosemonde commencèrent à s'apaiser, et qu'elle retira le mouchoir sous lequel elle s'était caché la figure, ses yeux rencontrèrent ceux de Dorothée, avec un regard aussi impuissant que l'aurait été celui de deux petites fleurs bleues. À quoi bon se préoccuper encore de son attitude après ses pleurs de tout à l'heure ? Et Dorothée n'avait pas moins l'air d'une enfant qu'elle, avec la trace visible d'une larme silencieuse. La barrière de l'orgueil était abattue entre les deux femmes.

– Nous parlions de votre mari, reprit timidement Dorothée. Je lui ai trouvé l'autre jour une expression tristement changée par la souffrance. Je ne l'avais pas vu depuis plusieurs semaines. Il m'a dit qu'il s'était senti très abandonné dans son épreuve ; mais je crois qu'il aurait mieux supporté tout cela, s'il avait pu être tout à fait ouvert avec vous.

– Tertius est si impatient et si irritable, quand je dis quelque chose, repartit Rosemonde, s'imaginant qu'il s'était plaint d'elle à Dorothée. Il ne devrait pas s'étonner que je refuse de causer avec lui de sujets pénibles.

– C'est à lui-même qu'il a fait reproche de n'avoir pas parlé, dit Dorothée. Ce qu'il a dit de vous, c'est qu'il ne pouvait pas y avoir de bonheur pour lui, à faire une chose qui vous rendît malheureuse, que son mariage était un lien naturel fait pour peser sur toutes ses décisions ; et pour ce motif, il n'a pas voulu conserver sa position à l'hôpital, parce que cela l'obligerait à rester à Middlemarch, et qu'il ne veut rien entreprendre qui puisse vous être pénible. Il a pu me dire

cela à moi, parce qu'il sait que j'ai eu beaucoup d'épreuves, dans mon mariage, à cause de la maladie qui est venue frapper mon mari et entraver son œuvre : il sait que j'ai éprouvé combien il est dur de marcher constamment avec la crainte de froisser un autre être qui est lié à nous.

Dorothée attendit un peu ; elle avait discerné un faible éclair de joie qui s'était glissé sur la figure de Rosemonde. Mais elle n'obtint pas de réponse, et elle continua avec un tremblement croissant :

– Le mariage est une chose si différente de toute autre. Il y a même quelque chose de terrible dans le rapprochement qu'il amène. Même d'aimer un autre, mieux que ceux auxquels nous sommes mariées, cela ne servirait à rien. La pauvre Dorothée, dans son anxiété palpitante, était forcée de s'interrompre pour suivre le fil de ses idées. Je veux dire que, mariées, il n'y a pour nous, dans un amour de ce genre, de félicité ni à donner ni à attendre. – Je sais que cela peut être très doux, mais cela tue le mariage, et alors le mariage, c'est comme un meurtre qui ne nous quitte plus, – et c'est tout ce qui nous reste ! Et alors notre mari, s'il nous aimait, s'il avait confiance en nous, et si nous n'avons pas été un appui, mais si nous n'avons été qu'une malédiction dans sa vie…

Sa voix était tombée très bas : elle était saisie de la crainte de trop se permettre et de parler comme si elle-même était la perfection s'adressant à l'erreur. Elle était trop préoccupée de sa propre angoisse pour s'apercevoir que Rosemonde tremblait aussi ; et remplie du besoin d'exprimer une sympathie compatissante plutôt qu'un blâme, elle posa ses mains sur celles de Rosemonde et reprit dans une agitation plus rapide :

– Je sais, je sais que ce sentiment peut être très doux, il s'est emparé de nous à notre insu ; il est si dur, – cela peut sembler pire que la mort – de s'en séparer, et nous sommes faibles, – je suis faible.

Les flots de son chagrin, dont elle tâchait de se dégager pour sauver une autre, fondirent sur Dorothée avec une force supérieure. Elle s'arrêta dans une agitation muette, ne pleurant pas, mais se sentant au cœur comme une étreinte profonde. Son visage avait pris une pâleur mortelle, ses lèvres tremblaient, et dans sa détresse elle pressait de ses mains celles de Rosemonde.

Rosemonde, dominée par une émotion plus forte que la sienne propre, entraînée par une impulsion nouvelle qui donna à toutes choses comme un aspect nouveau, terrible, indéfini, ne put trouver de paroles, mais involontairement elle posa ses lèvres sur le front de Dorothée qui se trouvait tout près d'elle, et pendant l'espace d'une minute, les deux femmes s'étreignirent comme deux naufragées.

– Ce que vous croyez n'est pas, dit Rosemonde, dans un demi-murmure précipité, tandis qu'elle sentait toujours le bras de Dorothée passé autour d'elle, et poussée par une mystérieuse nécessité de se délivrer de quelque chose qui l'oppressait comme le poids d'un crime.

Elles s'éloignèrent l'une de l'autre, en se regardant.

– Lorsque vous êtes entrée hier, ce n'était pas ce que vous pensiez, répéta Rosemonde du même ton.

Il se fit un mouvement d'attention surprise chez Dorothée. Elle s'attendait à une justification de Rosemonde elle-même.

– Il me disait combien il aimait une autre femme, et pourquoi il ne pourrait jamais m'aimer, dit Rosemonde précipitant de plus en plus ses paroles. Et maintenant je crois qu'il me hait parce que, – parce que hier vous vous êtes méprise sur son compte. Il dit que c'est à cause de moi que vous penserez mal de lui, que vous le croirez faux. Mais ce ne sera pas à cause de moi. Il n'a jamais eu d'amour pour moi, je sais qu'il n'en a jamais eu, il n'a jamais eu qu'une pauvre opinion de moi. Il me disait hier qu'à côté de vous il n'existait pas d'autre femme pour lui. Que le blâme de ce qui est arrivé retombe tout entier sur moi. Il m'a dit qu'à cause de moi il ne pourrait jamais s'expliquer avec vous. Il m'a dit que plus jamais vous ne pourriez l'estimer. Mais maintenant je vous ai tout dit, et il ne pourra plus rien me reprocher.

Sous l'empire d'impulsions qu'elle n'avait jamais connues auparavant, Rosemonde avait délivré son âme. Elle avait commencé sa confession sous l'influence entraînante de l'émotion de Dorothée ; et à mesure qu'elle continuait, le sentiment s'établissait en elle, qu'elle éloignait d'elle ces reproches de Will qui étaient encore au fond de son cœur comme une blessure saignante.

La révulsion des sentiments chez Dorothée était trop forte pour s'appeler de la joie. C'était un tumulte dans lequel le terrible effort de la nuit et de la matinée laissait encore son empreinte de douleur ; elle pouvait seulement entrevoir que tout cela deviendrait de la joie, quand elle aurait recouvré le pouvoir de le sentir. Sur le moment elle n'éprouvait rien qu'une immense sympathie sans contrainte ; elle n'avait plus de lutte à soutenir désormais pour s'occuper de Rosemonde et elle répondit gravement à ses dernières paroles :

– Non, il ne pourra plus rien vous reprocher.

Avec sa disposition à exalter toujours le bien chez les autres, elle se sentit au cœur un grand élan vers Rosemonde, pour le généreux effort qui l'avait délivrée de sa souffrance, sans voir dans cet effort le reflet de sa propre énergie.

Après un moment de silence, elle dit :

– Vous n'êtes pas fâchée que je sois venue ce matin ?

– Non, vous avez été très bonne pour moi, dit Rosemonde. Je ne comptais pas sur tant de bonté. J'étais très malheureuse. Je ne suis pas heureuse maintenant. Tout est si triste.

– Mais il viendra de meilleurs jours. On rendra justice à votre mari. Et il compte sur vous pour l'encourager. Il vous préfère à tout. Perdre cela serait la perte suprême et vous ne l'avez pas perdu, dit Dorothée.

Elle s'efforçait d'éloigner d'elle la pensée trop dominante de son propre soulagement ; elle ne voulait rien négliger pour obtenir de Rosemonde quelque signe que son affection aspirait de nouveau à revenir vers son mari.

– Tertius ne m'a donc rien reproché ? demanda Rosemonde, comprenant maintenant que Lydgate aurait pu dire n'importe quoi à mistress Casaubon et qu'elle était certainement bien différente des autres femmes. Peut-être y avait-il une faible nuance de jalousie dans cette question. Un sourire commença à se jouer sur les traits de Dorothée, comme elle répondait :

– Non, certainement ! Comment avez-vous pu l'imaginer ?

Mais ici la porte s'ouvrit et Lydgate entra.

– C'est le médecin qui revient, dit-il ; à peine parti, j'ai été hanté par deux pâles visages : mistress Casaubon semblait avoir autant besoin de soins que vous-même, Rosy. Et j'ai pensé que j'avais manqué à mon devoir en vous laissant ensemble ; aussi, après avoir été chez Coleman, suis-je revenu à la maison. J'ai remarqué que vous étiez venue à pied, mistress Casaubon, et le ciel a changé ; nous pourrions, je crois, avoir de la pluie. Faut-il faire dire à votre voiture de venir vous prendre ?

– Oh ! non. Je suis forte : j'ai besoin de marcher, dit Dorothée, se levant, le visage plein d'animation. Mistress Lydgate et moi, nous avons beaucoup bavardé, et il est temps que je m'en aille. On m'a toujours reproché de manquer de mesure et de trop parler.

Elle tendit la main à Rosemonde, et elles se dirent un adieu sérieux et calme, sans baiser ni autre marque d'effusion : qu'avaient-elles besoin entre elles de ces signes extérieurs, après la grave émotion de leur entrevue !

Pendant que Lydgate la reconduisait jusqu'à la porte, elle ne dit rien de Rosemonde, et lui parla seulement de M. Farebrother et de ses autres amis qui avaient écouté avec confiance le récit de son histoire.

Quand il revint auprès de Rosemonde, elle s'était déjà jetée sur le sofa dans une lassitude résignée.

– Eh bien, Rosy, dit-il, se tenant debout devant elle et caressant ses cheveux, que pensez-vous de mistress Casaubon, maintenant que vous avez bien vu ce qu'il y a en elle ?

– Je pense qu'elle doit être meilleure que n'importe qui, dit Rosemonde, et elle est bien belle. Si vous allez si souvent la voir, vous serez plus mécontent de moi que jamais !

Lydgate rit de ce « si souvent ».

– Mais vous a-t-elle rendue un peu moins mécontente de moi ?

– Je crois que oui, dit Rosemonde, levant les yeux sur lui ; comme vous avez les yeux battus, Tertius ! et puis, repoussez un peu vos cheveux en arrière.

Il leva sa grande main blanche pour lui obéir et se sentit reconnaissant de cette petite marque d'intérêt. L'imagination vagabonde de la pauvre Rosemonde était revenue de ses voyages terriblement châtiée, assez faible pour se réfugier maintenant sous l'abri jadis dédaigné. Et l'abri était toujours là : Lydgate avait accepté sa destinée amoindrie avec une triste résignation. C'était lui qui avait choisi cette fragile créature et chargé ses bras du fardeau de cette existence. Il devait marcher comme il pourrait, et porter son fardeau avec pitié.

CHAPITRE XI

Les exilés se nourrissent surtout d'espérances, et on ne les voit guère rester en exil sans y être contraints. Quand Will Ladislaw avait quitté Middlemarch, il n'existait pas à son retour de plus puissant obstacle que celui de sa résolution, et celle-ci n'était en aucune façon une barrière de fer, mais simplement un état d'esprit, susceptible de se fondre comme en une figure de menuet avec d'autres états d'esprit, et de se trouver un jour saluant, souriant, et cédant le pas avec grâce. Les mois s'écoulant, il lui avait semblé de plus en plus difficile de dire pourquoi il ne ferait pas une petite apparition à Middlemarch, uniquement pour l'amour d'apprendre quelque chose de Dorothée ; et si, dans cette courte visite de passage, le hasard la lui faisait rencontrer, il n'y avait pas de raison pour rougir d'avoir fait un innocent voyage. Puisqu'il était séparé d'elle sans espoir, il pouvait s'aventurer en toute sûreté dans son voisinage ; et quant aux dragons soupçonneux qui faisaient la garde autour d'elle, le temps et le changement d'air diminuaient de plus en plus l'importance de leur opinion.

Une raison était survenue d'ailleurs, tout à fait indépendante de Dorothée, qui semblait faire d'une visite à Middlemarch une sorte de devoir philanthropique. Will s'était occupé, à un point de vue absolument désintéressé, d'un projet d'établissement colonial d'après un système nouveau, dans le Far-West, et en raison des fonds nécessaires à l'accomplissement d'une idée utile, il se demandait s'il n'y aurait pas un louable usage à faire de ses droits sur Buls-

trode, en l'obligeant à consacrer l'argent qu'il lui avait offert personnellement à l'exécution d'un plan aussi plein de promesses.

Will hésitait cependant, et sa répugnance à rentrer en rapport avec le banquier l'en eût bien vite éloigné si, d'autre part, il n'avait vu dans une visite à Middlemarch un plus sûr moyen de fixer sa résolution.

Telles étaient les raisons qui l'avaient décidé à y venir. Il pensait se confier à Lydgate et discuter avec lui cette question d'argent ; et en même temps il avait compté se distraire durant les quelques soirées de son séjour, en faisant beaucoup de musique et en s'amusant à badiner avec la jolie Rosemonde, sans négliger ses amis de Lowick ; si le presbytère était voisin du manoir, ce n'était pas sa faute. Il avait négligé les Farebrother avant son départ, fièrement résolu à ne pas donner prise à l'accusation de rechercher indirectement des entrevues avec Dorothée ; mais la faim a raison de nos plus fières résistances, et Will était devenu très affamé de la vue d'une certaine femme et du son d'une certaine voix. Rien ne les avait remplacés : ni l'Opéra, ni la fréquentation du monde politique, ni l'accueil flatteur (en d'obscurs milieux) fait à sa prose, nouvelle venue à la première page des journaux.

Il était ainsi arrivé à Middlemarch, confiant dans l'état où il trouverait toutes choses dans son petit monde familier, craignant même, en vérité, de ne rien apprendre d'imprévu dans son voyage. Mais ce petit monde endormi, il l'avait trouvé dans un état terriblement volcanique, et le premier jour de cette visite était devenu l'époque la plus fatale de sa vie. Le lendemain matin il se sentait si harassé par le cauchemar des conséquences qu'il présageait, que, voyant arriver pendant qu'il déjeunait la diligence de Riverston, il sortit

précipitamment et y prit une place afin de se délivrer, au moins pour un jour, de la nécessité de rien dire ou de rien faire à Middlemarch. Ladislaw était dans une de ces situations inextricables que l'expérience nous montre plus communes qu'on ne pourrait le croire, avec notre façon de juger absolue et superficielle.

Il avait trouvé Lydgate, pour qui il avait l'estime la plus profonde, dans des circonstances qui réclamaient sa sympathie entière et hautement déclarée ; et si puissante que fût cette sympathie, il eût mieux valu pour Will éviter pour l'avenir toute intimité ou même tous rapports avec Lydgate ; mais la raison qui lui eût imposé cette conduite était précisément de nature à faire paraître impossible une telle façon d'agir. Pour un homme du tempérament impressionnable de Will, qui n'avait en lui nuls coins d'indifférence passive, prêt à faire de tout ce qui lui arrivait les collisions d'un drame passionné, la révélation que le bonheur de Rosemonde allait désormais en quelque sorte dépendre de lui, était, dans sa situation, un obstacle que le déchaînement de sa rage contre elle n'avait fait encore qu'aggraver. Il s'en voulait d'avoir été cruel, et pourtant il redoutait de laisser voir à quel point il s'était adouci. Il fallait qu'il retournât chez elle. L'amitié ne pouvait pas avoir un si brusque dénouement, et le malheur de Rosemonde était une force qu'il redoutait. Avec tout cela, il n'y avait pas plus de bonheur en perspective dans sa vie que si on lui avait coupé les membres et qu'il en fût réduit à faire ses premiers pas avec des béquilles. Dans la nuit il s'était demandé s'il ne prendrait pas la diligence, non pour Riverston, mais pour Londres, laissant à Lydgate un billet où il donnerait de son départ la première raison venue : mais l'ombre qui était venue obscurcir le bonheur qu'il avait à penser à Dorothée, l'écroulement de cet espoir suprême qu'il avait conservé en dépit du renoncement forcé, était un mal-

heur trop nouveau pour s’y résigner et pour s’en aller, sur l’heure, dans un éloignement qui ne lui représentait que le désespoir.

Aussi ne fit-il rien de plus décisif que de prendre la diligence de Riverston, et il revint de la même manière, comme il faisait encore jour, résolu à aller le soir chez Lydgate. Le Rubicon, nous le savons, était un fleuve fort insignifiant à contempler ; son importance tenait tout entière à certaines conditions invisibles. Will se sentait comme forcé de franchir son petit fossé limitrophe, et ce qu’il voyait au delà n’était pas un empire, mais un assujettissement dénué de toute espèce de charme.

Mais il nous est parfois donné, même dans notre vie de tous les jours, de reconnaître l’influence libératrice d’une noble nature, la divine efficacité de salut qu’il peut y avoir dans un acte de libre fraternité. Si Dorothée, après sa nuit d’angoisse, n’était pas retournée chez Rosemonde, sa conduite y eût gagné peut-être un caractère plus correct de discrétion, mais quelle différence dans la vie des trois personnes qui étaient ce soir-là réunies autour d’un même foyer, dans la maison de Lydgate !

Rosemonde, encore languissante et préparée à la visite de Ladislaw, le reçut avec froideur, ce que Lydgate expliqua innocemment par l’état très faible de ses nerfs. Et lorsqu’elle s’assit, silencieuse, penchée sur son ouvrage, il l’excusa d’une façon indirecte, en la priant de s’appuyer au dossier de son fauteuil et de se reposer. Will souffrait de la dissimulation à laquelle il était condamné, en jouant le rôle d’un ami qui se montrait pour la première fois. Il était uniquement préoccupé des sentiments que devait éprouver Rosemonde depuis la scène de la veille, cette scène qui semblait à jamais

les enfermer inexorablement tous les deux avec la pénible vision d'une double folie. Il se trouva que rien ne força Lydgate à quitter la chambre ; mais quand Rosemonde servit le thé et que Will s'approcha pour prendre sa tasse, elle mit adroitement un billet dans sa soucoupe. Il le vit et s'empressa de le dissimuler ; mais, revenu à son auberge, il n'avait nulle impatience de l'ouvrir. Ce que Rosemonde avait pu lui écrire ne ferait qu'aggraver sans doute les impressions pénibles de la soirée. Il l'ouvrit toutefois, et le lut à la lueur d'une bougie. Ce n'étaient que quelques mots écrits de l'écriture nette et élégante de Rosemonde :

« J'ai tout dit à mistress Casaubon. Elle n'est sous l'empire d'aucune erreur sur votre compte. Je lui ai tout dit, parce qu'elle est revenue me voir et a été très bonne. Vous n'aurez plus rien à me reprocher maintenant. Je n'aurai rien changé à votre destinée. »

L'effet de ces mots ne fut pas tout entier de la joie. Will, en y réfléchissant avec son imagination excitée, sentait ses joues et ses oreilles brûler, à la pensée de ce qui s'était passé entre Dorothée et Rosemonde, se demandant dans son incertitude jusqu'à quel point Dorothée devait avoir été blessée dans sa dignité, qu'on lui eût donné une explication de sa conduite à lui. Ne pouvait-il pas lui être resté dans l'esprit une association d'idées qui créât dans leurs rapports une différence irrémédiable, un abîme éternel ? Sous l'empire de son active imagination, il en vint à se sentir, dans son doute, presque aussi misérable qu'un homme qui a échappé la nuit à un naufrage et se trouve dans l'obscurité sur une terre inconnue. Jusqu'à cette malheureuse journée de la veille (sauf un court instant de contrariété, il y avait longtemps, dans cette même chambre et en présence de cette même personne), tout ce qu'ils voyaient, tout ce qu'ils pensaient l'un

de l'autre, avait été comme dans un monde à part, où les rayons de soleil tombaient sur de grands lis blancs, où le mal ne poussait pas, où nulle autre âme ne pénétrait. Dorothée désormais voudrait-elle encore le rencontrer dans ce monde enchanté ?

CHAPITRE XII

Le surlendemain de sa visite à Rosemonde, Dorothée, reposée par deux nuits de bon sommeil, non seulement ne se sentait plus trace de fatigue, mais comme un surcroît d'énergie inaccoutumé, plus de forces qu'elle ne pouvait arriver à en concentrer sur une occupation quelconque. Elle avait fait la veille deux longues promenades en dehors de la propriété et deux visites au presbytère ; mais, de toute sa vie, elle ne révéla jamais à personne le secret de cette inutile et enfantine agitation. Elle s'en voulait presque à elle-même, et elle résolut d'employer sa journée d'une façon toute différente.

Au village il n'y avait rien à faire. Tout le monde y était en bon état, chacun avait de la flanelle ; il n'était mort de cochon à personne, et on était au samedi matin, le jour du lavage général des planchers et des escaliers extérieurs et où il était inutile d'aller à l'école.

Elle décida alors de se jeter énergiquement dans la plus grave de toutes les études qui excitassent son désir de s'instruire. Elle s'assit dans la bibliothèque, devant ses livres, à elle, des livres traitant d'économie politique et de sujets analogues, où elle s'efforçait de s'éclairer de son mieux sur la meilleure manière de dépenser l'argent sans faire de tort à ses voisins ou, ce qui revient au même, en leur faisant le plus de bien possible. C'était là un grave sujet, de nature, si elle pouvait s'en bien pénétrer, à tenir certainement son esprit en bride ; son esprit, malheureusement, s'échappa pendant

toute une heure, et au bout de ce temps elle s'aperçut que, s'il s'était fortement attaché à quelque chose, pendant qu'elle lisait et relisait des phrases, c'était à un sujet bien étranger au texte. C'était à en désespérer. Ferait-elle atteler pour aller à Tipton ? Non ; pour une raison ou pour une autre elle préférait rester à Lowick. Mais il fallait faire rentrer dans l'ordre son esprit vagabond ; il y avait chez elle un art dans la discipline de soi-même ; et elle se mit à marcher tout autour de la sombre bibliothèque, en se demandant par quelle sorte d'exercice elle fixerait ses pensées errantes. Peut-être une très simple tâche serait-elle le meilleur moyen ? Une tâche qu'elle remplirait à contrecœur. M. Casaubon ne lui avait-il pas souvent reproché son ignorance de la géographie de l'Asie Mineure ? Elle alla prendre le portefeuille des cartes et en déplia une : elle pourrait enfin, ce jour-là, se convaincre que la Paphlagonie n'était pas sur la côte levantine, et fixer définitivement ses doutes sur les Charybdes des côtes du Pont-Euxin. Pour une personne disposée à penser à toute autre chose, c'était un charmant objet d'étude qu'une carte, avec tous ces noms qui se changeraient en une espèce de carillon, à force de les répéter.

Dorothée se mit sérieusement au travail, se penchant sur sa carte et prononçant à mi-voix tous les noms en litanie. Elle avait un air de jeune fille, amusant à voir, après toutes ses épreuves ; elle faisait de petits mouvements de tête en comptant les noms sur ses doigts avec un léger plissement de la lèvre, et s'arrêtait de temps en temps pour se serrer la tête entre les mains, en s'écriant :

– Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

Mais la porte s'ouvrit et on annonça miss Noble. La vieille petite dame dont le chapeau atteignait à peine à

l'épaule de Dorothée, fut chaudement accueillie ; mais tandis qu'elle laissait les mains de Dorothée serrer les siennes, elle fit entendre ses petits bruits habituels de castor, comme si elle avait quelque chose de difficile à dire.

– Asseyez-vous, dit Dorothée, lui approchant une chaise. Venez-vous peut-être me demander quelque chose ? Je serais si heureuse de pouvoir me rendre utile.

– Je ne vais pas rester, dit miss Noble mettant la main dans son panier et pressant d'un mouvement nerveux quelque objet qui s'y trouvait. J'ai un ami qui m'attend au cimetière.

Elle retomba dans ses sons inarticulés et tira, sans y penser, du panier la petite boîte d'écaille. Dorothée sentit le rouge lui monter au visage.

– M. Ladislaw… poursuivit la timide petite femme. Il craint de vous avoir offensée, et il m'a priée de vous demander si vous vouliez bien le voir pendant quelques minutes.

Dorothée ne répondit pas tout de suite, l'idée lui venant rapidement à l'esprit qu'elle ne pouvait pas le recevoir dans cette bibliothèque où la défense de son mari semblait planer encore. Elle regarda du côté de la fenêtre. Pouvait-elle sortir et aller le trouver dans le parc ? Le ciel était chargé et les arbres commençaient à s'agiter à l'approche d'un orage. Elle reculait aussi devant l'idée d'aller à lui.

– Recevez-le, mistress Casaubon, reprit miss Noble d'un ton suppliant, ou bien il faudra que je m'en retourne et que je lui dise non, et cela l'affligera.

– Eh bien, je le recevrai, dit Dorothée. Voulez-vous lui dire que je l'attends ?

Qu'y avait-il d'autre à faire ? Son unique désir était de voir Ladislaw ; la possibilité de le voir s'était jetée, pressante, entre elle et tout autre objet ; et pourtant il y avait en elle une excitation frémissante, – comme une alarme, – le sentiment qu'elle faisait, pour l'amour de lui, quelque chose d'audacieusement hardi.

Quand la petite dame se fut éloignée en trottinant pour remplir sa mission, Dorothée resta debout, au milieu de la bibliothèque, les mains jointes, pendantes devant elle, sans faire aucun effort pour se composer une attitude d'indifférence digne. Ce dont elle avait le moins conscience en ce moment, c'était de son extérieur. Elle pensait à ce qui pouvait occuper l'esprit de Ladislaw et aux sentiments injustes que d'autres avaient conçus pour lui. Y avait-il un devoir, au monde, qui pût l'obliger, elle, à être dure ? La résistance à l'injustice s'était mêlée de tout temps à son sentiment pour lui ; et maintenant, dans le contre-coup de ses émotions, après ces moments d'angoisse, cette résistance se réveillait plus forte que jamais. « Si je l'aime trop, c'est parce qu'on l'a trop maltraité », disait au dedans d'elle une voix qui s'adressait à quelque auditoire imaginaire, lorsque la porte s'ouvrit, et Will parut devant elle.

Elle ne bougea pas et il s'avança, son visage était empreint d'un air de timidité et de doute qu'elle ne lui avait jamais vu. Dans son incertitude, il tremblait qu'un regard, un mot de lui, ne le fît condamner à un nouvel exil ; Dorothée avait peur de sa propre émotion. Elle était là comme fixée par un charme qui la tenait immobile, l'empêchant de disjoindre ses mains, tandis qu'il y avait dans ses yeux comme une aspiration grave, profonde et contenue. Voyant qu'elle ne lui tendait pas la main comme à l'ordinaire, Will s'arrêta à quelques pas d'elle et dit avec embarras :

– Je vous suis bien reconnaissant d'avoir consenti à me voir.

– Je le désirais, dit Dorothée, ne trouvant pas d'autre réponse.

Il ne lui vint pas à l'idée de s'asseoir, et Will ne donna pas une interprétation réjouissante à cette façon royale de le recevoir ; mais il continua à parler ainsi qu'il en avait pris la résolution.

– Je crains que vous ne me trouviez absurde et peut-être coupable de revenir déjà. J'ai été puni de mon impatience. Vous connaissez, tout le monde la connaît à présent, cette pénible histoire concernant ma famille. Je la connaissais moi-même avant de partir, et j'avais toujours eu l'intention de vous en parler si… si jamais nous nous rencontrions encore.

Dorothée fit un léger mouvement et ne disjoignit ses mains, que pour les replier presque aussitôt l'une sur l'autre.

– Mais cette histoire est devenue maintenant matière à bavardage, poursuivit Will. Il s'y rattache, et c'est là ce que je désirais que vous sachiez, un incident antérieur à mon départ et qui a contribué à me faire revenir. Une somme que Bulstrode avait voulu me donner, j'ai eu l'idée de la lui faire consacrer à une œuvre d'utilité. Peut-être est-ce plutôt à l'honneur de Bulstrode, de m'avoir en secret offert un dédommagement pour un tort ancien. Il voulait me faire accepter un joli revenu, mais vous avez appris, je suppose, cette fâcheuse histoire ?

Will regardait Dorothée d'un air d'incertitude, mais il retrouvait, en parlant, un peu de ce courage audacieux avec lequel il envisageait toujours le fait de sa destinée.

– Vous comprenez, ajouta-t-il, que cela ne peut m’être que très pénible.

– Oui, oui, je sais, dit Dorothée vivement.

– Je n’ai pas voulu accepter de rentes venant d’une telle source. J’étais sûr que vous auriez mal pensé de moi si je l’avais fait. – Pourquoi aurait-il craint de lui parler ainsi maintenant ? Elle savait qu’il avait avoué son amour pour elle. Je sentais que…

Il s’arrêta cependant.

– Vous avez agi comme je l’aurais pensé, dit Dorothée dont le visage s’illumina, sa tête se redressant plus encore sur sa tige superbe.

– Je n’ai pas cru que vous laisseriez aucune circonstance de ma naissance créer contre moi une prévention dans votre cœur, tandis que pour les autres ce devait être le contraire, continua Will, rejetant la tête en arrière à sa façon d’autrefois et lui adressant du regard un appel plein de gravité.

– Un nouveau coup pour vous ne serait pour moi qu’une nouvelle raison de vous rester attachée, dit Dorothée avec ferveur. Rien n’eût pu me changer que… Son cœur se gonflait et il lui était difficile d’achever ; elle fit un puissant effort sur elle-même pour continuer d’une voix basse et tremblante… que de penser que vous étiez différent… que vous valiez moins que je ne l’avais cru.

– Je vaux sûrement moins en tout que vous ne le croyez, dit Will, donnant libre cours à ses sentiments devant l’expression si sincère de ceux de Dorothée, excepté en une chose, ma fidélité pour vous. Quand j’ai cru que vous en doutiez, je ne me suis plus soucié du reste. J’ai pensé que tout

était fini pour moi et qu'il n'y avait rien à tenter, plus rien qu'à subir et à endurer.

– Je ne doute plus de vous maintenant, dit Dorothée lui tendant la main – une vague crainte pour lui venant en aide à son indicible affection.

Il lui prit la main et la porta à ses lèvres dans un transport qui ressemblait à un sanglot. Il était debout, tenant de l'autre main son chapeau et ses gants, dans l'attitude de ces beaux portraits de Cavaliers du temps des Stuarts, mais il était difficile de laisser aller la main qu'il avait prise ; Dorothée la retira avec une confusion qui ajouta à sa douleur, et se détournant un peu :

– Voyez comme les nuages sont devenus noirs et comme les arbres sont secoués, dit-elle.

Et elle se dirigea vers la fenêtre, parlant et se mouvant comme dans un rêve.

Will la suivit et s'appuya contre le dossier élevé d'une chaise de cuir sur laquelle il se hasarda à déposer son chapeau et ses gants, se débarrassant de la contrainte insupportable de l'étiquette à laquelle il avait été condamné pour la première fois en présence de Dorothée. Il n'avait plus peur maintenant de ce qu'elle pouvait éprouver. Il était heureux.

Ils restaient debout, silencieux, ne se regardant pas mais regardant les grands pins agités par le vent, qui montraient le pâle revers de leur feuillage sur le ciel assombri.

Will ne fut jamais si heureux de la perspective d'un orage qui le dispensait de se retirer. Des feuilles et de petites branches jonchaient le sol çà et là et le tonnerre se rappro-

chait. La lumière s'obscurcissait de plus en plus, un éclair vint qui les fit tressaillir et se regarder, et puis sourire.

– Pourquoi avez-vous dit qu'il ne vous serait plus rien resté à tenter ? C'était mal de votre part, dit Dorothée. Nous aurions perdu le premier de nos biens, qu'il nous resterait le bien des autres, qui vaut la peine qu'on s'y essaye. Il peut y avoir du bonheur pour quelques-uns. C'est quand j'étais le plus malheureuse que j'en ai eu la vision la plus distincte. Je puis à peine comprendre comment j'aurais pu supporter cette épreuve, si ce sentiment n'était venu me donner de la force.

– Vous n'avez jamais senti l'espèce de souffrance dont j'ai souffert, dit Will, la souffrance de croire que vous deviez me mépriser.

– Mais ce que j'ai senti était pire, c'était pire de mal penser de vous…

Dorothée avait commencé avec impétuosité, mais elle s'arrêta court.

Will rougit. Il avait le sentiment que tout ce qu'elle pouvait lui dire, lui était dicté par la pensée de la fatalité qui les séparait. Il resta un instant silencieux puis s'écria avec passion :

– Au moins devons-nous avoir la consolation de nous parler sans détour. Puisqu'il faut que je parte, puisqu'à toujours il nous faudra être séparés ; – vous pourrez penser à moi comme à un homme sur le bord de la tombe.

Comme il parlait, un éclair parut qui les frappa d'une éclatante lumière aux yeux l'un de l'autre ; et cette lumière semblait être la terreur de l'amour sans espoir. Dorothée se

rejeta en arrière de la fenêtre ; Will, la suivant, lui saisit la main d'un mouvement involontaire ; et ils étaient là, debout, les mains enlacées, comme deux enfants, regardant l'orage au dehors, tandis que le tonnerre grondait au-dessus de leurs têtes en craquements formidables et que la pluie commençait à tomber à torrents. Puis ils tournèrent leurs visages l'un vers l'autre, et dominés tous deux par le souvenir des derniers mots de Will, ils restèrent ainsi, les mains dans les mains.

– Il n'y a pas d'espoir pour moi, reprit Will, quand même vous m'aimeriez autant que je vous aime, quand même je serais tout pour vous. Selon toutes probabilités, je serai toujours pauvre. Raisonnablement je ne puis compter sur rien que sur un avenir difficile. Il est impossible que nous nous appartenions jamais l'un à l'autre. C'est peut-être lâche à moi d'avoir imploré un mot de vous. Je voulais m'en aller en silence ; je l'avais résolu, mais je n'en ai pas eu le courage.

– Ne regrettez pas, dit Dorothée de sa voix à notes claires et tendres. Combien j'aime mieux partager toute la souffrance de notre séparation !

Ses lèvres tremblaient et celles de Will aussi. On ne sut jamais quelles lèvres furent les premières à s'avancer vers d'autres lèvres, mais ils s'embrassèrent en tremblant, puis se séparèrent encore.

La pluie venait frapper contre les vitres comme chassée par un esprit en courroux, et avec la pluie arrivait le grand bruit du vent. C'était une de ces minutes, où chacun s'arrête tout d'un coup dans une sorte de crainte respectueuse.

Dorothée s'assit sur le siège qui était le plus près d'elle, une longue ottomane basse placée au milieu de la chambre,

et là, les mains croisées sur ses genoux, elle regarda la scène désolée du dehors. Will demeura immobile un instant à la contempler, puis s'assit à côté d'elle et posa sa main sur celles de Dorothée qui se livrèrent d'elles-mêmes à son étreinte.

Ils restèrent ainsi sans se regarder, jusqu'à ce que la pluie diminuant commençât à tomber sans bruit. Ils avaient en eux, l'un et l'autre, un monde de pensées qu'ils ne savaient comment exprimer.

Mais quand la pluie fut apaisée, Dorothée se retourna pour regarder Will. Lui alors, avec un mouvement de passion, comme sous la menace de quelque instrument de torture, se leva brusquement et s'écria :

– C'est impossible !

Il alla de nouveau s'appuyer au dossier de la chaise, comme s'il soutenait une lutte contre lui-même, tandis qu'elle regardait tristement de son côté.

– C'est aussi abominable qu'un meurtre ou toute autre fatalité qui sépare les êtres, et c'est plus intolérable encore, de voir son existence mutilée pour de si misérables raisons.

– Non, ne dites pas cela. Votre vie ne doit pas être mutilée pour cela, dit Dorothée doucement.

– Si, elle le sera, s'écria Will avec colère. Vous êtes cruelle de parler ainsi, comme si je pouvais penser à une consolation. Vous pouvez voir au delà de cette souffrance-là, mais moi, je ne le peux pas. C'est de la dureté, c'est rejeter mon amour pour vous, comme s'il ne s'agissait que d'une bagatelle, que de parler de la sorte en présence du fait brutal. Jamais nous ne pourrons nous marier.

– Quelque jour, peut-être… dit Dorothée d'une voix tremblante.

– Quand ? fit Will amèrement, à quoi bon compter sur des succès de ma part ? Ce sera bien un hasard si je fais jamais plus que de me suffire honorablement, à moins de consentir à faire de ma plume un instrument vénal. Cela est assez clair. Il n'est pas de femme à qui je pusse offrir ma main, n'eût-elle même pas à renoncer en m'épousant à des habitudes de luxe.

Il y eut un silence. Le cœur de Dorothée était plein de ce qu'elle voulait dire, et cependant les paroles étaient trop difficiles, elle n'en était pas maîtresse : à ce moment le conflit se débattait muet dans son âme. Et c'était très dur de ne pouvoir dire ce qu'elle voulait. Will regardait par la fenêtre avec colère. S'il s'était seulement tourné de son côté, s'il était resté près d'elle, elle pensait que tout eût été plus facile. Enfin il se retourna, et étendant machinalement la main pour prendre son chapeau, il dit avec une sorte d'exaspération :

– Adieu !

– Oh ! je ne peux pas le supporter, mon cœur se brisera ! dit Dorothée quittant vivement son siège, le flot de sa jeune passion entraînant tous les obstacles qui lui avaient fait garder le silence ; de grosses larmes lui vinrent aux yeux et tombèrent tout aussitôt : Je ne m'inquiète pas de la pauvreté, je déteste ma richesse.

En un instant Will fut auprès d'elle, l'entourant de ses bras ; mais elle recula un peu la tête et éloigna doucement celle de Will afin de pouvoir continuer à parler, de ses grands yeux remplis de larmes regardant ceux de Will très simple-

ment, tandis que, d'une voix entrecoupée de sanglots, la pauvre enfant disait :

– Nous pourrions vivre très bien sur ma fortune personnelle ; c'est plus qu'il n'en faut : sept cents livres par an. Il me faut si peu… pas de toilettes neuves, et j'apprendrai le prix de toutes choses.

CHAPITRE XIII

La Chambre des lords venait de rejeter le bill de Réforme : M. Cadwallader, les mains derrière le dos, tenant le *Times*, arpentait la pelouse en pente près de la grande serre de Freshitt-Hall, entretenant sir James Chettam avec le flegme d'un pêcheur de truites, des perspectives d'avenir du pays. Mistress Cadwallader, lady Chettam, la douairière, et Célia, assises sur des chaises de jardin, se levaient de temps à autre pour aller à la rencontre du petit Arthur qu'on promenait dans sa voiture, où l'abritait, ainsi qu'il convenait au Bouddha enfant, son parasol sacré à élégantes franges de soie.

Les dames parlaient aussi politique, bien que d'une manière moins suivie. Mistress Cadwallader en savait long sur la création projetée de certains pairs. Elle savait de bonne source, par son cousin, que Truberry avait passé à l'autre parti, uniquement à l'instigation de sa femme qui avait flairé des pairies dans l'air depuis la première introduction de la question de Réforme, et qui vendrait son âme pour avoir la préséance sur sa plus jeune sœur mariée à un baronnet. C'était une conduite tout à fait blâmable aux yeux de lady Chettam, et elle rappela que la mère de mistress Truberry était une miss Walsingham de Melspring. Célia confessa qu'il était plus agréable d'être lady que mistress, mais ajouta que Dodo s'inquiétait bien peu de la préséance, pourvu qu'elle fût libre d'agir à sa guise. Mistress Cadwallader fit observer que c'était une maigre satisfaction d'avoir la préséance, quand tout le monde autour de vous était parfaitement édifié

sur votre naissance roturière ; et Célia, s'arrêtant de nouveau pour regarder son petit Arthur, reprit :

– Ce serait très joli pourtant s'il était vicomte, et que la petite dent de Sa Seigneurie commençât à percer ! Il aurait pu l'être, si James avait été comte.

– Ma chère Célia, dit la douairière, le titre de James a une bien autre valeur qu'un comté de fraîche date. Je n'ai jamais souhaité que son père fût autre chose que sir James.

– Oh ! j'en parlais seulement à propos de la petite dent d'Arthur, dit Célia fort à son aise. Mais tenez, voici mon oncle qui vient à nous.

Elle se leva légèrement pour aller au-devant de son oncle, tandis que sir James et M. Cadwallader s'avançaient pour venir retrouver les dames. Célia avait passé son bras sous celui de son oncle, et celui-ci lui caressait la main, avec un « Eh bien ! ma chère ! » assez mélancolique.

À mesure qu'ils se rapprochaient, M. Brooke paraissait plus abattu, mais cela pouvait bien tenir aux circonstances politiques ; et, comme il distribuait des poignées de mains, sans saluer autrement que par un « Eh bien, vous êtes tous ici, » le recteur dit en riant :

– Ne prenez pas le rejet du bill si à cœur, Brooke ; vous avez de votre côté toute la racaille du pays.

– Le bill, eh, eh ! fit M. Brooke d'un air doucement distrait. Rejeté, les lords vont trop loin, pourtant. Ils seront bien forcés de céder. – De mauvaises nouvelles, vous savez. Je veux dire ici, chez nous ; de mauvaises nouvelles. Mais il ne faut pas me blâmer, Chettam.

– De quoi s'agit-il ? demanda sir James. Pas d'un nouveau coup de fusil sur un garde-chasse, j'espère ? C'est à quoi je pourrais m'attendre du moment qu'un gredin comme Trapping Bass est relâché si facilement.

– Un garde-chasse ? non. Rentrons, je vous instruirai de tout, dit M. Brooke, faisant signe aux Cadwallader qu'il les comprenait dans la confidence. Quant à des braconniers comme Trapping Bass, vous savez, Chettam, poursuivit-il, comme ils entraient à la maison, – quand vous serez magistrat, vous ne trouverez pas si facile de les envoyer en prison. La sévérité, c'est bel et bien, mais elle est beaucoup plus facile, quand ce sont les autres qui ont charge de l'appliquer. Vous-même avez le cœur sensible à quelque endroit, vous n'êtes pas un Dracon, un Jeffries, un homme comme cela !

M. Brooke était évidemment dans une extrême perturbation d'esprit. Quand il avait quelque chose de pénible à dire, il procédait d'ordinaire en débitant une infinité de choses sans queue ni tête, comme s'il s'agissait de faire perdre à une médecine sa saveur amère en la mêlant à d'autres ingrédients.

Il continua à s'entretenir des braconniers avec sir James, jusqu'au moment où ils se trouvèrent tous réunis, et mistress Cadwallader, impatientée de ce radotage, s'écria :

– Je meurs d'envie de connaître ces mauvaises nouvelles. Le garde-chasse n'est pas tué, voilà un point fixe. Qu'est-ce donc alors ?

– Eh bien ! c'est une chose très pénible, vous savez, dit M. Brooke. Je me félicite que vous soyez ici vous et le recteur ; c'est une affaire de famille, mais vous nous aiderez à la supporter, Cadwallader. Je suis chargé de vous y préparer,

ma chère. – Ici M. Brooke regarda Célia. – Vous ne vous doutez pas de ce que c'est, vous savez. Et vous, Chettam, cela vous ennuiera extraordinairement. Mais, voyez-vous, vous n'avez pas été capable de l'empêcher, pas plus que moi. Il y a quelque chose de singulier dans les événements. Ils arrivent on ne sait pas comment.

– C'est de Dodo qu'il s'agit, bien sûr, s'écria Célia, habituée à considérer sa sœur comme l'élément dangereux du mécanisme de famille.

Elle s'était assise sur un tabouret bas, s'appuyant contre les genoux de son mari.

– Pour l'amour de Dieu, faites-nous connaître de quoi il s'agit, dit sir James.

– Eh bien ! vous savez, Chettam, je ne pouvais pas empêcher le testament de Casaubon ; et ce testament était fait pour empirer les choses.

– Oui, sans doute, interrompit vivement sir James. Mais qu'est-ce donc qui est pire ?

– Dorothée va se remarier, vous savez ; et M. Brooke faisait des signes de tête du côté de Célia, qui leva aussitôt sur son mari un regard effrayé, et posa sa main sur ses genoux.

Sir James était presque blanc de colère, mais il ne parla pas.

– Ciel miséricordieux ! dit mistress Cadwallader. Pas avec le jeune Ladislaw ?

M. Brooke fit un signe affirmatif :

– Oui, avec Ladislaw.

Puis il se renferma dans un silence prudent.

– Vous voyez, Humphrey ! dit mistress Cadwallader, agitant le bras du côté de son mari. Vous daignerez admettre une autre fois que je suis douée de quelque perspicacité ; ou plutôt non, vous me contredirez encore et resterez aussi aveugle que jamais. Vous supposiez que ce jeune gentleman avait quitté le pays.

– Ainsi a-t-il pu faire et puis revenir.

– Quand avez-vous appris cela ? demanda sir James, n'aimant pas à entendre parler les autres, tout en trouvant difficile de parler lui-même.

– C'est hier, répondit faiblement M. Brooke. Je suis allé à Lowick ; Dorothée m'avait fait appeler. C'est arrivé tout à fait inopinément. Ni l'un ni l'autre n'en avait la moindre idée, vous savez. Il y a quelque chose de singulier dans les événements. Mais Dorothée est tout à fait décidée. Il ne sert à rien de s'y opposer. Je lui ai tout exposé fortement. J'ai fait mon devoir, Chettam, mais elle est libre d'agir comme il lui plaît, vous savez.

– J'aurais mieux fait de le provoquer en duel il y a un an et de le tuer, dit sir James, poussé à cette extrémité, non par une humeur sanguinaire, mais par le besoin de manifester énergiquement.

– En vérité, James, cela eût été fort désagréable, dit Célia.

– Soyez raisonnable, Chettam. Envisagez l'événement avec plus de calme, conseilla M. Cadwallader, affligé de voir son excellent ami ainsi dominé par la colère.

– Cela n’est pas si facile à un homme qui a de la dignité et aussi quelque sentiment de justice, quand l’affaire se passe dans sa propre famille, dit sir James, toujours pâle d’indignation. C’est absolument scandaleux. Si Ladislaw avait eu une étincelle d’honneur, il aurait quitté le pays sur-le-champ, et n’y aurait jamais remontré son visage. Toutefois, je ne suis pas surpris. Le lendemain de l’enterrement de Casaubon, j’ai dit ce qu’il y avait à faire. Mais personne n’en a tenu compte.

– Ce que vous vouliez était impossible, vous savez, Chettam, repartit M. Brooke. Vous vouliez qu’on le fît embarquer. Je vous ai dit que Ladislaw ne se laisserait pas mener à notre guise ; il avait ses idées. C’est un garçon remarquable, j’ai toujours dit que c’était un garçon remarquable.

– Oui, dit sir James, ne pouvant réprimer une riposte. C’est précisément le malheur, que vous vous soyez formé de lui cette haute opinion. C’est à cela que nous devons qu’il se soit établi dans le pays. C’est à cela que nous devons de voir une femme comme Dorothée se dégrader en l’épousant. – Sir James s’interrompait de temps à autre entre ses phrases, les mots ne lui venant pas facilement. – Un homme tellement désigné au public par le testament de son mari, que la simple convenance aurait dû interdire à Dorothée de jamais le revoir, qui l’arrache au rang auquel elle appartient pour l’entraîner dans la misère, qui a la bassesse d’accepter un tel sacrifice, qui a toujours eu une situation ambiguë, une fâcheuse origine, un homme que je crois sans principes et de mœurs légères. Telle est mon opinion, conclut sir James énergiquement, se détournant et croisant les jambes.

– Je l’ai rendue attentive à tout cela, dit M. Brooke en manière d’excuse. Je veux dire à la pauvreté et à l’abandon

qu'elle fait de sa situation. Je lui ai dit : « Ma chère, vous ne savez pas ce que c'est que de vivre avec sept cents livres par an et de n'avoir pas de voiture et ce genre de choses-là, et de se trouver au milieu d'un monde qui ne sait pas qui vous êtes. » Je lui ai énergiquement démontré tout cela. Mais je vous conseille de parler à Dorothée elle-même. Le fait est que la fortune de Casaubon lui répugne. Vous entendrez ce qu'elle en dit, vous savez.

– Non, je vous demande bien pardon, je ne le ferai pas, dit sir James avec plus de froideur. Je ne puis supporter l'idée de la revoir. C'est trop pénible. Cela m'afflige trop qu'une femme comme Dorothée ait fait quelque chose de mal.

– Soyez juste, Chettam ; et le doux recteur aux lèvres épaisses intervint pour protester contre toute cette vaine désolation. Il se peut que mistress Casaubon agisse imprudemment : elle renonce à une fortune pour l'amour d'un homme, et nous autres hommes avons une si pauvre opinion les uns des autres que nous n'osons appeler sage une femme qui court un tel risque. Je pense, toutefois, que vous ne le condamneriez pas comme une vilaine action, au sens strict du mot.

– Oui, certainement, c'est ainsi que je le considère, répondit sir James. Je pense que Dorothée commet une vilaine action en épousant Ladislaw.

– Mon cher ami, nous sommes assez sujets à condamner un acte par la seule raison qu'il nous est désagréable, répliqua, le recteur tranquillement.

Comme beaucoup d'hommes qui prennent la vie facilement, il avait l'art, à l'occasion, d'adresser juste à point

quelque bonne vérité aux gens qui se laissaient aller à des accès de trop vertueuse indignation. Sir James se mit à mordre les coins de son mouchoir.

– C'est cependant très mal de la part de Dodo, reprit Célia désireuse de justifier son mari. Elle disait qu'elle ne se *remarierait jamais* avec personne au monde.

– Je lui ai entendu dire la même chose, moi-même, dit lady Chettam avec majesté, comme si elle apportait un auguste témoignage.

– Oh ! dans ces cas-là il y a presque toujours une exception sous-entendue, dit mistress Cadwallader. Je ne suis étonnée que d'une chose, c'est de vous voir tous étonnés. Vous n'avez rien fait pour l'empêcher. Si vous aviez attiré ici lord Triton, pour lui faire sa cour avec sa philanthropie, il l'aurait peut-être emmenée avant que l'année fût écoulée. D'aucune autre manière il n'y avait de sécurité. M. Casaubon avait préparé les choses aussi magnifiquement que possible. Il s'était rendu désagréable, ou il avait plu à Dieu de le faire ainsi, – et puis il la mettait au défi de lui donner un démenti. C'est le plus sûr moyen de rendre la contradiction attrayante, que de la coter à si haut prix.

– Je ne sais ce que vous entendez alors par mal, Cadwallader, reprit sir James encore blessé et se tournant du côté du recteur. Ce n'est pas un homme que nous puissions admettre dans la famille ; au moins parlé-je pour mon compte, continua-t-il, détournant avec intention ses yeux de M. Brooke. Je suppose que d'autres que moi trouveront sa société trop agréable pour se préoccuper de la convenance de la chose.

– Eh bien ! vous savez, Chettam, dit M. Brooke avec bonne humeur en se caressant la jambe, je ne puis tourner le dos à Dorothée. Il faut jusqu'à un certain point que je lui tienne lieu de père. Je lui ai dit : « Ma chère, je ne puis plus me refuser à votre volonté. » J'avais commencé par parler énergiquement. Mais ce que je puis faire, c'est d'annuler la substitution de biens : ce ne sera pas sans argent et sans peine, mais je puis le faire, vous savez.

M. Brooke adressa de petits signes de tête à sir James, convaincu qu'en même temps qu'il témoignait de sa force de volonté, il entrait jusqu'à un certain point dans les idées du baronnet. Il avait rencontré plus juste qu'il ne pouvait s'en douter ; il avait touché un point délicat qui fit rougir sir James. La manière dont il envisageait le mariage de Dorothée avec Ladislaw tenait en partie à un préjugé excusable ou même à une opinion justifiable, en partie à une répugnance jalouse, presque aussi jalouse dans le cas de Ladislaw que dans celui de Casaubon. Il était convaincu que ce mariage serait fatal à Dorothée. Mais parmi ces sentiments il s'en glissait un autre, qu'il était trop bon et trop honorable pour s'avouer à lui-même : la réunion des deux domaines de Tipton et de Freshitt, bien situés dans une même enceinte, était, à n'en pas douter, une perspective qui le flattait pour son fils et héritier. Aussi, lorsque M. Brooke en appela à cet argument en branlant la tête, sir James éprouva un embarras subit ; il se fit un arrêt dans sa gorge. Il avait puisé une éloquence inusitée dans le premier mouvement de sa colère, mais le sacrifice expiatoire de M. Brooke, favorable à ses secrets désirs, lui enchaînait la langue, plus encore que l'observation caustique de M. Cadwallader.

Cependant, après l'allusion de son oncle à la cérémonie du mariage, Célia profita de l'occasion pour intervenir, et elle

demanda avec autant de calme que s'il se fût agi d'une invitation à dîner :

– Voulez-vous dire que Dodo va se marier tout de suite, mon oncle ?

– Dans trois semaines, vous savez, dit M. Brooke d'un air contristé. Je ne puis rien faire pour l'empêcher, Cadwallader, ajouta-t-il, se retournant, pour se redonner contenance, vers le recteur qui répondit :

– Je n'en ferais pas tant d'embarras. S'il lui convient d'être pauvre, c'est son affaire. Personne n'eût rien dit si le jeune homme eût été riche. Il y a beaucoup de membres du clergé bénéficier plus pauvres qu'ils ne le seront. Voyez Éléonore, poursuivit ce mari provocant. Elle a contristé tous ses amis en m'épousant, j'avais à peine mille livres de revenu, j'étais un lourdaud, personne ne pouvait rien trouver en moi, mes souliers n'étaient pas de la bonne coupe, tous les hommes se demandaient comment une femme pouvait m'aimer. Sur ma parole, il faut que je prenne le parti de Ladislaw, jusqu'à ce que je lui entende reprocher quelque chose de plus grave.

– Humphrey, voilà encore de vos sophismes, et vous le savez très bien, dit sa femme. Toute chose revient toujours au même ; c'est là le commencement et la fin avec vous ! Comme si vous n'aviez pas été un Cadwallader ! Quelqu'un suppose-t-il que je me serais accommodée d'un monstre comme vous, s'il s'était appelé du premier nom venu ?

– Un Cadwallader, et aussi un clergyman, appuya lady Chettam. On ne peut pas dire qu'Éléonore soit nullement descendue au-dessous de son rang. Mais il est difficile de dire ce qu'est M. Ladislaw, eh, James ?

Sir James fit entendre un petit grognement moins respectueux que sa façon habituelle de répondre à sa mère. Célia leva les yeux sur lui, comme un timide poussin.

– Il faut reconnaître qu'il y a dans son sang des éléments singulièrement mêlés, dit mistress Cadwallader. Pour commencer, le fluide de mollusque des Casaubon, puis un rebelle Polonais, ménétrier ou maître de danse, n'est-ce pas cela ? et puis un vieux…

– Laissez donc, Éléonore, interrompit le recteur en se levant. Il est temps de partir.

– Après tout, c'est un joli rejeton, conclut mistress Cadwallader désireuse, avant de s'en aller, de réparer ce qu'elle venait de dire. Il ressemble à ces beaux vieux portraits de Crichley, avant l'invasion des idiots.

– Je pars avec vous, dit M. Brooke s'empressant de se lever aussi. Il faut venir tous dîner avec moi demain, vous savez, eh, Célia, ma chère ?

– Vous voulez bien, James, n'est-ce pas ? demanda Célia en prenant la main de son mari.

– Oh ! sans doute, comme il vous plaira. C'est-à-dire, si ce n'est pas pour rencontrer quelque autre personne.

– Non, non, non, dit M. Brooke comprenant la condition. Dorothée ne viendrait pas, vous savez, à moins que vous n'ayez été la voir.

Quand sir James et Célia furent seuls :

– Cela vous contrarie-t-il, dit-elle, que je prenne la voiture pour aller à Lowick, James ?

– Comment, maintenant, tout de suite ?

– Oui, c'est très important, dit Célia.

– Rappelez-vous, Célia, que je ne veux pas la voir, dit sir James.

– Pas même si elle renonçait à se marier ?

– À quoi bon dire cela ? Je vais aux écuries. Je dirai à Briggs d'atteler.

Célia pensait qu'il était très important, sinon de dire cela, du moins d'aller à Lowick tâcher d'agir sur Dorothée. Durant toute leur vie de jeunes filles, elle s'était rendu compte de l'influence qu'elle pouvait exercer sur sa sœur par un mot à propos, comme en ouvrant une petite fenêtre pour laisser entrer la pleine lumière de son intelligence parmi les lampes étrangement colorées à travers lesquelles Dorothée voyait habituellement toutes choses. Et Célia, mère de famille, se sentait d'autant plus autorisée à conseiller une sœur sans enfants. Qui, en effet, pouvait comprendre Dodo aussi bien que Célia ou l'aimer aussi tendrement ?

Dorothée, occupée dans son boudoir, se sentit transportée de joie en voyant sa sœur, si tôt après la révélation du mariage projeté. Elle s'était représenté à l'avance, même avec exagération, la répugnance de ses amis, et elle avait craint que Célia elle-même ne voulût plus la voir.

– Oh ! Kitty ! Je suis ravie de te voir ! s'écria Dorothée posant ses mains sur les épaules de Célia et l'enveloppant de ses regards lumineux. J'étais presque sûre que tu ne viendrais pas à moi.

– Je n'ai pas amené Arthur, parce que j'étais très pressée, dit Célia, et elles s'assirent sur deux chaises basses, l'une en face de l'autre, leurs genoux se touchant.

– Tu sais, Dodo, c'est très mal ! commença Célia de son petit ton tranquille et saccadé, et ne paraissant aucunement fâchée. Tu nous as tous si fort déconcertés. Et je ne puis penser que cela arrivera jamais. Tu ne pourras jamais vivre de cette façon. Et puis, tous tes grands projets ! Tu n'as donc jamais songé à cela ? James se serait donné toutes les peines du monde pour toi, et tu aurais pu continuer toute ta vie à faire ce qui te plaisait.

– Au contraire, chérie, dit Dorothée. Je ne pouvais jamais rien faire de ce que je voulais. Je n'ai exécuté aucun de mes projets, jusqu'ici.

– Parce que tu voulais toujours des choses impossibles. Mais on aurait fait d'autres plans. Et comment peux-tu épouser M. Ladislaw, qu'aucun de nous n'avait jamais pensé que tu pusses épouser ? James en est affreusement choqué et ne peut se faire à cette idée. Et puis cela est si absolument différent de ce que tu as toujours été. Tu as voulu M. Casaubon parce qu'il avait une si grande âme, qu'il était si vieux, si sombre et si savant. Et maintenant, penser à épouser. M. Ladislaw qui n'a ni domaine, ni rien ! C'est donc qu'il faut toujours que tu te mettes dans la peine d'une façon ou d'une autre.

Dorothée se mit à rire.

– Oh ! mais c'est très sérieux, Dodo, dit Célia devenant plus pressante. Comment vivras-tu ? Et tu t'en iras dans un monde étranger, je ne te verrai jamais, et tu ne te soucieras

plus du petit Arthur, et je pensais que tu t'intéresserais toujours à lui.

Les larmes, rares chez Célia, étaient venues à ses yeux et les coins de sa bouche tremblaient.

– Chère Célia, dit Dorothée avec une gravité pleine de tendresse, si tu ne me vois jamais, ce ne sera pas de ma faute.

– Si, ce sera de ta faute ! répliqua Célia avec la même touchante altération sur son gentil visage. Comment pourrais-je venir chez toi ou t'avoir auprès de moi, si James ne peut le supporter ? C'est parce qu'il pense que ce n'est pas bien. Il pense que tu as tellement tort, Dodo ! Mais tu as toujours eu tort ; seulement je ne puis m'empêcher de t'aimer. Et personne ne peut s'imaginer où tu iras vivre. Où donc iras-tu ?

– J'irai à Londres, dit Dorothée.

– Comment pourras-tu vivre toujours dans une rue ? Tu seras si pauvre ! Je pourrais partager avec toi ce que je possède, mais comment le puis-je si je ne te vois jamais ?

– Sois bénie, Kitty, dit Dorothée avec une tendre ferveur. Prends courage ; peut-être James me pardonnera-t-il un jour ?

– Mais ce serait bien mieux si tu ne te mariais pas, reprit Célia en s'essuyant les yeux et en revenant à sa thèse. Alors tout irait bien, et personne n'aurait rien à dire de toi. James a toujours dit que tu étais faite pour être reine. Mais ceci n'est pas du tout comme d'être reine. Tu sais quelles erreurs tu as commises de tout temps, Dodo, et celle-là en est encore une.

Personne ne trouve M. Ladislaw un mari convenable pour toi. Et tu avais dit que tu ne te remarierais jamais.

– Il est parfaitement vrai que je pourrais être une personne plus sage, Célia, dit Dorothée, et que j'aurais pu faire quelque chose de meilleur si j'avais été meilleure moi-même. Mais ma résolution est irrévocable. J'ai promis d'épouser M. Ladislaw, et je l'épouserai !

L'accent dont Dorothée prononça ces mots avait une signification que Célia connaissait de longue date. Elle garda quelques instants le silence, puis, comme si elle renonçait à contester davantage :

– A-t-il un grand amour pour toi, Dorothée ?

– Je l'espère. Et moi j'ai un grand amour pour lui.

– Voilà qui est bien, dit Célia d'un air satisfait. Seulement j'aimerais mieux que tu aies un mari dans le genre de sir James, avec une demeure tout près d'ici où je pourrais aller en voiture.

Dorothée sourit et Célia, – avec un air tout pensif, – reprit :

– Je ne puis me figurer comment tout cela est arrivé.

Célia pensait que ce serait amusant d'en entendre l'histoire.

– Je le crois bien !… dit Dorothée, pinçant le menton de sa sœur. Si tu savais comment tout cela est arrivé, tu ne le trouverais plus si étonnant.

– Ne peux-tu me le raconter ? reprit Célia, croisant gentiment ses bras et se mettant bien à son aise.

– Non, chérie, il faudrait que tu sentisses comme moi, sans quoi tu ne le comprendrais jamais.

CHAPITRE XIV

C’est un destin rare et béni, refusé souvent aux plus grands hommes eux-mêmes, de se savoir innocents devant une foule qui les condamne, d’avoir la conscience que ce dont on les accuse est justement ce qu’il y a en eux de meilleur. Le sort vraiment digne de compassion est celui de l’homme que rien n’autorise à se croire un martyr, arrivât-il à se persuader que ses bourreaux ne sont eux-mêmes que l’incarnation des mauvaises passions, de l’homme qui sait qu’il est lapidé, non pour avoir pratiqué le *Bien*, mais parce qu’il n’est pas l’homme qu’il faisait profession d’être.

Tel était le sentiment qui consumait Bulstrode tandis qu’il se préparait à quitter Middlemarch pour aller achever sa lamentable existence à l’abri de ce triste refuge : l’indifférence de nouveaux visages. La constance soumise, miséricordieuse, de sa femme l’avait délivré d’une terreur, mais elle ne pouvait empêcher que sa présence fût encore un tribunal duquel il souhaitait ardemment l’absolution, tout en reculant à la pensée de se confesser. Ses équivoques avec lui-même au moment de la mort de Raffles l’avaient soutenu dans l’idée d’une Toute-Puissance à laquelle il adressait ses prières ; et cependant il était sous l’empire d’une terreur qui ne lui permettait pas de les exposer au jugement de sa femme par une entière confession. Les actes qu’il avait lavés et effacés par des arguments et des raisons intérieures, et pour lesquels il semblait comparativement plus facile d’obtenir un pardon invisible, de quel nom les appellerait-elle ? Que dans le silence de son âme elle put toujours appe-

ler ces actes du nom de meurtre, c'était ce qu'il ne pouvait supporter. Il se sentait abrité par le doute de sa femme : il puisait la force de la regarder en face dans le sentiment qu'elle ne pouvait pas encore se croire autorisée à prononcer contre lui le dernier mot de la condamnation. Quelque jour peut-être, à l'heure de sa mort, il lui dirait tout : dans l'ombre profonde de cet instant, elle tiendrait sa main dans les ténèbres croissantes, alors qu'elle pourrait l'entendre sans reculer devant cet attouchement ; peut-être… mais la concentration en lui-même avait été l'habitude de toute sa vie, et la tentation de tout avouer demeurait sans force contre la terreur d'une humiliation plus profonde.

Il était plein d'humbles attentions pour sa femme, non seulement pour essayer de détourner ainsi toute rigueur de jugement de sa part, mais aussi parce que la vue de sa souffrance l'affligeait profondément. Elle avait placé ses filles dans une pension près de la côte, afin que cette crise pût autant que possible leur rester cachée. Délivrée par leur absence de la nécessité intolérable d'expliquer les raisons de son chagrin ou d'assister à leur anxieux étonnement, elle pouvait vivre sans contrainte avec la douleur qui de jour en jour blanchissait ses cheveux et alourdissait ses paupières.

– Faites-moi connaître quelque chose que vous souhaitiez, Henriette, lui avait dit Bulstrode. Je veux parler des arrangements de fortune. Mon intention est de ne pas vendre la terre dont je suis propriétaire près d'ici, mais de vous la laisser comme une réserve sûre. Si vous avez quelque désir particulier à ce sujet, ne me le cachez pas.

Quelques jours après, en revenant d'une visite chez son frère, elle entretint son mari d'une idée qui l'occupait depuis quelque temps.

– J’aimerais à faire quelque chose pour la famille de mon frère, Nicolas, et je pense que nous sommes tenus à quelque dédommagement envers Rosemonde et son mari. Walter dit que M. Lydgate est forcé de quitter la ville où sa clientèle ne lui rapporte presque rien, et il leur reste bien peu de chose pour se fixer ailleurs. Je serais heureuse, en nous retranchant à nous-mêmes, d’offrir quelque dédommagement à la famille de mon pauvre frère.

Mistress Bulstrode ne se souciait pas d’en dire plus que ces mots : offrir quelque dédommagement. Son mari devait la comprendre, mais il avait, pour ne pas accueillir cette ouverture, une raison particulière qu’elle ignorait.

Il hésita avant de répondre :

– Il n’est pas possible de vous satisfaire, de la manière dont vous le désirez, ma chère. M. Lydgate a formellement décliné tout service que je pourrais lui rendre à l’avenir. Il m’a renvoyé les mille livres que je lui avais prêtées. Mistress Casaubon lui a avancé la somme nécessaire. Voici sa lettre.

La lettre parut faire une pénible impression à mistress Bulstrode. La mention du prêt de mistress Casaubon semblait refléter ce sentiment public qui établissait, comme un fait tout naturel, que chacun éviterait désormais d’avoir des rapports avec son mari. Elle resta quelque temps silencieuse, et ses larmes tombèrent l’une après l’autre, son menton tremblant à mesure qu’elle les essuyait. Bulstrode, assis en face d’elle, souffrait à la vue de ce visage flétri par la douleur et que deux mois auparavant il avait vu si florissant. Elle avait vieilli à demeurer dans la triste compagnie de ses traits dévastés.

Poussé à faire quelque chose pour la consoler, il reprit :

– Il y a un autre moyen, Henriette, de venir en aide à la famille de votre frère, si vous voulez vous en charger. Et ce serait, je crois, avantageux pour vous. Ce serait un moyen profitable d'administrer la terre dont je veux faire votre propriété.

Elle devint attentive.

– Garth avait pensé un jour à se charger de l'exploitation de Stone-Court, afin d'y placer votre neveu Fred. Le matériel devait rester tel quel et, au lieu d'un loyer ordinaire, ils auraient payé tant sur les profits. Ce serait là un commencement désirable pour ce jeune homme, ajouté à l'emploi qu'il a déjà sous les ordres de Garth. Serait-ce une satisfaction pour vous ?

– Oui, c'en serait une, dit mistress Bulstrode avec quelque retour d'énergie. Mon pauvre frère est si abattu, j'essayerais tout ce qui est en mon pouvoir pour lui faire un peu de bien avant de m'en aller. Nous avons toujours été frère et sœur.

M. Bulstrode, désireux de voir aboutir cette combinaison pour d'autres raisons encore que pour consoler sa femme, fit effort pour ajouter :

– Il faudra faire vous-même la proposition à Garth, Henriette. Il faudra lui expliquer que le domaine est bien votre propriété, et qu'il ne sera tenu à aucuns rapports avec moi. Les communications pourront se faire par l'entremise de Standish. Je dis cela parce que Garth a renoncé à être mon agent. Je puis remettre entre vos mains un papier qu'il avait rédigé lui-même, établissant les conditions, et vous pourrez lui proposer les mêmes. Je ne crois pas impossible qu'il ac-

cepte, si vous proposez la chose par intérêt pour votre neveu.

CHAPITRE XV

Mistress Garth entendant son mari entrer dans le corridor, vers l'heure du thé, ouvrit la porte du parloir et lui dit :

– Vous voilà, Caleb, avez-vous eu votre dîner ?

Les repas de M. Garth étaient toujours subordonnés aux « affaires ».

– Oh ! oui, un bon dîner, du mouton froid et je ne sais quoi encore ; où est Mary ?

– Dans le jardin, avec Letty, je crois.

– Fred n'est pas encore venu ?

– Non. Allez-vous ressortir sans prendre de thé, Caleb ? dit mistress Garth, voyant que son mari dans sa distraction remettait son chapeau.

– Non, non, je vais seulement voir un instant Mary.

Mary était dans un coin herbeux du jardin où se trouvait une balançoire suspendue entre deux poiriers. Elle avait noué sur sa tête un fichu rose dont la pointe abritait ses yeux des rayons du soleil déclinant, et elle imprimait de vigoureux élans à Letty qui riait et criait de toute sa force. En voyant son père, Mary quitta la balançoire et alla à sa rencontre, rejetant en arrière son fichu rose et lui souriant de loin avec le bon sourire de la tendresse heureuse.

– Je suis venu vous trouver, Mary, dit M. Garth. Faisons quelques pas ensemble.

Mary vit tout de suite que son père avait quelque chose de particulier à lui dire : ses sourcils formaient cet angle profond qu'elle connaissait bien et il y avait une tendre gravité dans sa voix. Elle n'avait pas l'âge de Letty que déjà elle avait observé la signification de ces indices. Elle passa le bras de son père dans le sien et ils tournèrent par l'allée des noyers.

– Il va s'écouler un assez triste temps avant l'époque probable de votre mariage, Mary, commença son père, sans la regarder, les yeux sur le bout de sa canne.

– Pourquoi triste, père ? J'ai l'intention d'être gaie, dit Mary en riant. J'ai été fille et gaie pendant vingt-quatre ans et plus ; je suppose que cela ne sera pas tout à fait aussi long maintenant. Puis, après une courte pause, elle ajouta gravement et en rapprochant sa tête de celle de son père : Si vous êtes content de Fred ?

Caleb releva un peu les coins de sa bouche et détourna prudemment la tête.

– Voyons, père, vous avez fait son éloge l'autre jour. Vous avez dit qu'il avait des connaissances remarquables en agriculture et de bons yeux pour tout voir.

– L'ai-je dit ? demanda Caleb un peu timidement.

– Oui, j'ai noté tout cela et la date, *anno Domini,* et tout, dit Mary. Vous aimez que les choses soient inscrites avec exactitude. Et puis, vraiment, il se conduit bien envers vous, père ; il a un profond respect pour vous, et il est impossible d'avoir meilleur caractère que Fred.

– Aïe !… aïe !… vous voulez m'amener, en me flattant, à voir en lui un bon parti.

– Non, certainement, père, si je l'aime ce n'est pas parce qu'il est un bon parti.

– Pourquoi donc, alors ?

– Oh ! mon Dieu, parce que je l'ai toujours aimé. Je n'ai jamais eu autant de plaisir à gronder personne ; et c'est un point à considérer dans un mari.

– Votre résolution est donc tout à fait fixée, Mary ? Aucun autre désir n'est venu à la traverse depuis les dernières circonstances, et les choses étant ce qu'elles sont ? (Caleb en sous-entendait beaucoup dans cette phrase ambiguë) parce que mieux vaut tard que jamais. Il ne faut pas qu'une femme fasse violence à son cœur, elle ne serait en ce cas ni bonne ni utile à son mari.

– Mes sentiments n'ont pas changé, père, dit Mary avec calme. Je serai fidèle à Fred aussi longtemps qu'il me sera fidèle. Je ne crois pas qu'aucun de nous deux pourrait se passer de l'autre, ou aimer n'importe qui davantage, quelque admiration que nous ayons pour ce n'importe qui. Ce serait un trop grand changement pour nous, comme de voir bouleverser tous les lieux connus et donner à toutes chose des noms nouveaux. Il faut que nous attendions longtemps encore, mais Fred le sait bien.

Au lieu de répondre tout de suite, Caleb se tint immobile et enfonça le bout de sa canne dans l'allée herbeuse. Puis il reprit d'une voix où tremblait l'émotion :

– Eh bien ! j'ai un petit brin de nouvelles à vous apporter. Que diriez-vous de Fred allant se fixer à Stone-Court et exploitant le domaine de là-bas ?

– Comment cela pourrait-il jamais être, père ? dit Mary stupéfaite.

– Il l'exploiterait pour sa tante Bulstrode. La pauvre femme est venue me prier et me supplier ; elle a à cœur de rendre service à ce garçon et cela pourrait être une belle affaire pour lui. En économisant, il pourrait petit à petit devenir propriétaire du matériel et du bétail, et il ne manque pas d'aptitude pour le fermage.

– Oh ! combien Fred serait heureux ! C'est trop beau pour y croire.

– Oh ! mais, faites attention, dit Caleb tournant la tête en façon d'avertissement, il faudra que je le prenne sur mes épaules ; aussi bien serai-je responsable de tout, et aurai-je à voir à tout, et cela chagrinera un peu votre mère, bien qu'elle ne le dise pas. Fred, lui aussi, aura une grosse tâche.

– C'est peut-être trop, père, dit Mary arrêtée soudain dans sa joie. Il n'y aurait pas de bonheur si ce devait être pour vous un surcroît de travail.

– Non, non, le travail est ma joie, mon enfant, quand cela ne contrarie pas votre mère. Et puis si vous et Fred vous vous mariez, – ici la voix de Caleb trembla imperceptiblement, – il sera sage et économe, et vous avez toutes les qualités de votre mère et les miennes aussi dans la mesure où elles conviennent à une femme, et vous le maintiendrez dans la bonne voie. Il va venir tout à l'heure, aussi voulais-je vous en instruire d'abord parce que je pense que vous aimeriez à le lui dire vous-même. Après quoi je pourrai en discuter avec

lui tout à mon aise et nous aborderons les questions d'affaires et tout ce qui s'ensuit.

– Oh ! mon cher bon père ! s'écria Mary lui passant les mains autour du cou, tandis qu'il baissait placidement la tête, disposé à se laisser caresser. Je me demande s'il existe aucune autre fille au monde qui trouve son père le meilleur homme de la terre.

– Laissez donc, mon enfant, vous trouverez votre mari meilleur.

– Impossible, dit Mary reprenant son ton habituel. Les maris sont une classe d'hommes inférieure, qui ont besoin qu'on les maintienne dans la bonne voie.

Lorsqu'ils rentrèrent à la maison avec Letty qui avait couru pour les rejoindre, Mary vit Fred à la porte du verger et alla à sa rencontre.

– Quels beaux habits vous portez, jeune homme extravagant ! dit Mary, comme Fred s'arrêtait et levait son chapeau devant elle d'un air de cérémonie comique. Est-ce là une manière d'apprendre l'économie ?

– Oh ! voilà qui est trop fort, Mary, dit Fred. Veuillez seulement regarder de près ces parements d'habit ! Ce n'est qu'à force de bons coups de brosse que j'ai un air honorable. J'ai trois habits en réserve, dont l'un comme habit de noces.

– Comme vous serez drôle ! Vous aurez l'air de sortir d'un vieux journal de mode.

– Non, du tout, ils se garderont bien deux ans.

– Deux ans ! Soyez raisonnable, Fred, dit Mary en se retournant pour faire quelques pas. Ne nourrissez pas d'espérances trop flatteuses.

– Pourquoi pas ? on vit mieux sur celles-là que sur celles qui n'ont rien de flatteur. Si nous ne pouvons pas nous marier dans deux ans, ce sera déjà assez déplaisant de s'avouer la vérité quand elle sera là.

– Je connais l'histoire d'un jeune homme qui avait une fois caressé de flatteuses espérances et qui s'en est mal trouvé.

– Mary, si vous n'avez rien que de décourageant à me dire, je m'en vais ; j'irai à la maison retrouver votre père. Je ne sais plus où j'en suis moi-même. Mon père est dévoré de soucis et notre maison ne se ressemble plus. Je ne pourrais supporter un surcroît de mauvaises nouvelles.

– Appelleriez-vous mauvaises nouvelles si on vous disait que vous irez vivre à Stone-Court pour y diriger la ferme, que vous vous distinguerez par votre sage conduite et que vous ferez des économies chaque année jusqu'à ce que tout le bétail et le matériel soient votre propriété, et que vous-même soyez devenu le type du fermier accompli, du fermier distingué, comme dit M. Borthrop Trumbull, plutôt du genre vigoureux, j'en ai peur, et votre grec et votre latin bien oubliés, par exemple ?

– Mais ce ne sont là que des absurdités, Mary ? dit Fred, rougissant toutefois légèrement.

– C'est ce que mon père vient de me dire à l'instant comme une chose possible, et il ne dit jamais d'absurdités, répliqua Mary levant maintenant les yeux sur Fred tandis

qu'il lui serrait la main à lui faire mal, tout en se promenant tous les deux ; mais elle ne pensa pas à se plaindre.

– Oh ! alors, vous verriez, Mary, quel brave garçon je pourrais être, et nous pourrions nous marier tout de suite.

– Pas si vite, monsieur ; comment savez-vous si je ne différerais pas plus volontiers notre mariage de quelques années ? Cela vous laisserait le temps de vous mal conduire, et, si alors quelque autre venait à me plaire mieux que vous, j'aurais une excuse pour vous planter là.

– Ne plaisantez pas, je vous en prie, Mary, dit Fred avec force. Dites-moi sérieusement que tout cela est vrai et que vous êtes heureuse qu'il en soit ainsi, heureuse parce que vous m'aimez mieux que nul autre.

– Tout cela est vrai, Fred, et je suis heureuse qu'il en soit ainsi, heureuse parce que je vous aime mieux que nul autre, répéta Mary d'un accent d'obéissance.

Ils s'attardèrent sur le seuil de la porte sous le porche abrité par le grand toit, et Fred presque dans un murmure lui dit :

– Quand nous nous sommes fiancés pour la première fois avec l'anneau de parasol, Mary, vous aviez coutume de…

L'esprit de la joie se mit à rire plus franchement dans les yeux de Mary, mais le fatal Ben arriva en courant à la porte avec Brownie jappant derrière lui, et l'enfant bondissant autour d'eux leur cria :

– Fred et Mary ! Vous n'allez donc jamais entrer, ou puis-je manger votre part de gâteau ?

CONCLUSION

Toute limite est un commencement aussi bien qu'une fin. Pourrait-on quitter de jeunes vies qu'on a longtemps suivies de près, sans désirer savoir quels furent leurs destins ? Un fragment de vie, quoi qu'il représente, n'est pas comme l'échantillon d'un tissu tout uni : promesses souvent non réalisées, début brillant suivi parfois d'un rapide déclin, forces latentes qui trouvent l'occasion d'agir longtemps attendue, erreur passée qui devient l'origine d'une réparation éclatante… Le mariage qui a été la limite de tant de récits est encore un grand commencement, comme il le fut pour Adam et Ève qui passèrent leur lune de miel dans l'Éden, tandis qu'ils eurent leur premier-né au milieu des ronces et des chardons du désert. C'est encore le commencement du poème épique du foyer, que de conquérir peu à peu ou de perdre sans retour cette union complète qui des années croissantes fait une gradation, et de la vieillesse la moisson des doux souvenirs vécus en commun.

Quelques-uns se mettent en route comme les anciens Croisés, magnifiquement équipés d'espoir et d'enthousiasme ; et en chemin, l'un contre l'autre et contre le monde, ils se heurtent, faute de patience. Tous ceux qui se sont intéressés à Fred Vincy et à Mary Garth seront heureux d'apprendre qu'eux du moins ne furent pas soumis à une semblable épreuve, mais arrivèrent ensemble à un solide et complet bonheur. Fred surprit ses voisins en beaucoup de choses. Il devint assez distingué dans son coin de province

comme fermier théorique et pratique, et il publia sur la *Culture des plantes fourragères* et l'*Économie de la nourriture du bétail* un travail qui lui valut de grandes félicitations à des meetings agricoles. À Middlemarch, l'admiration était plus réservée. L'opinion générale inclinait à attribuer tout le talent d'auteur de Fred à sa femme, parce qu'on ne s'était jamais attendu à voir Fred Vincy écrire sur les navets et les betteraves.

Mais quand Mary, à son tour, écrivit pour ses garçons un petit livre intitulé : *Histoire des grands hommes* tirée de Plutarque et le fit imprimer et publier chez Gripp et Cie à Middlemarch, tout le monde dans la ville s'empressa d'en attribuer l'honneur à Fred, faisant remarquer qu'il avait été à l'Université où on étudiait les anciens et qu'il aurait pu entrer dans l'Église s'il avait voulu.

Il fut de cette manière clairement établi que Middlemarch ne s'était jamais trompé dans ses prévisions, et qu'il n'était pas besoin de louer qui que ce fut pour avoir écrit un livre, puisque ce livre était toujours, en définitive, écrit par quelqu'un d'autre.

Fred persévéra dans une irréprochable conduite. Quelques années après son mariage, il avoua à Mary qu'il était en partie redevable de son bonheur à M. Farebrother qui lui avait, au bon moment, donné une fameuse leçon. Je ne dirai pas qu'il ne fut plus jamais la dupe de sa disposition à espérer : le produit des moissons ou les profits d'une vente de bétail tombaient généralement au-dessous de son estimation ; il était toujours porté à croire qu'il pourrait gagner de l'argent sur le cheval qu'il achetait, et quand le cheval devenait mauvais, c'était naturellement la faute de l'animal, et non la faute du jugement de Fred, comme le faisait observer

Mary. Il conserva son amour du cheval, mais il se permettait rarement une journée de chasse, et quand il se l'accordait par hasard, on remarquait qu'il se laissait, sans protester, railler de sa timidité en face des clôtures, croyant voir Mary et les garçons assis sur la palissade aux cinq barreaux ou montrant leurs têtes bouclées entre les haies et les fossés.

Il eut trois garçons. Mary n'était pas fâchée de ne mettre au monde que des fils ; et quand Fred exprimait le désir d'avoir une fille qui lui ressemblât :

– Ce serait, lui répondait-elle en riant, une trop grande épreuve pour votre mère.

Mistress Vincy, dont les années déclinaient et dont l'état de maison était loin d'avoir le même éclat que jadis, se consolait en voyant que deux au moins des garçons de Fred étaient de vrais Vincy et n'avaient rien des traits des Garth. Mais Mary se réjouissait tout bas en voyant la ressemblance du plus jeune des trois avec son père du temps où celui-ci portait la petite veste ronde, et sa merveilleuse justesse de coup d'œil, lorsqu'il jouait aux billes ou abattait à coups de pierre les poires mûres.

Ben et Letty Garth, qui furent oncle et tante avant d'avoir atteint leurs treize ans, discutèrent beaucoup pour savoir ce qui était le plus désirable, des neveux ou des nièces. Ben assurait qu'il n'était pas douteux que les filles valussent moins que les garçons, sans quoi elles ne seraient pas toujours en jupons, à quoi Letty répliqua qu'en Orient les hommes portaient aussi des jupes.

– Ils n'en sont que de plus grands imbéciles ! riposta Ben, qui s'empressa d'en appeler à sa mère pour savoir si les garçons ne valaient pas mieux que les filles.

Mistress Garth déclara que les uns et les autres étaient également méchants, mais que les garçons étaient incontestablement plus forts, capables de courir plus vite et de mieux lancer et plus loin. Ben se trouva parfaitement satisfait de cette sentence d'oracle sans s'inquiéter de l'allusion à la méchanceté ; mais Letty la prit mal, son sentiment de supériorité étant plus fort que ses muscles.

Fred ne devint jamais riche, et, en dépit de sa disposition à l'espérance, ne s'attendit jamais à le devenir ; mais il sut peu à peu économiser assez pour devenir propriétaire du bétail et du matériel de Stone-Court, et la tâche que M. Garth lui avait mise entre les mains lui permit de traverser dans l'abondance « ces temps difficiles » qui n'ont pas cessé de l'être pour nos fermiers. Mary, dans le cours de sa vie de mère de famille, acquit une solidité analogue à celle de sa mère. Elle s'abstint autant que possible avec ses fils de leçons en règle ; aussi mistress Garth se préoccupait-elle fort de ce qu'ils n'eussent jamais un fond solide de grammaire et de géographie. On ne les en trouva pas moins tout à fait assez avancés lorsqu'ils allèrent à l'école, peut-être parce qu'ils n'avaient rien tant aimé que d'être avec leur mère.

Quand Fred revenait à cheval au logis dans les soirs d'hiver, il avait devant lui l'agréable vision du brillant foyer qui l'attendait au parloir lambrissé ; et il pensait, en les plaignant, à tous les autres hommes qui n'avaient point Mary pour femme et surtout à M. Farebrother.

– Il était dix fois plus digne de vous que je ne l'étais, pouvait maintenant dire Fred magnanimement à Mary.

– Il l'était sans aucun doute, répondait Mary : et c'est pour cela qu'il pouvait mieux se passer de moi. Mais vous… je tremble en pensant à ce que vous seriez devenu ; un pas-

teur endetté par les chevaux de louage et les mouchoirs de batiste.

On apprendrait peut-être, en s'informant, que Fred et Mary habitent encore Stone-Court, que les plantes grimpantes jettent toujours l'écume de leurs fleurs épanouies sur le beau mur de pierre, et que par les jours de soleil on peut encore voir dans leur paisible vieillesse et sous leurs cheveux blancs les deux amoureux qui se fiancèrent pour la première fois avec l'anneau de parasol, à la fenêtre ouverte par laquelle, au temps du vieux Pierre Featherstone, on avait souvent ordonné à Mary Garth de guetter l'arrivée de M. Lydgate.

Les cheveux de Lydgate ne blanchirent jamais. Il mourut à peine âgé de cinquante ans, laissant sa femme et ses enfants bien pourvus par une forte assurance sur sa vie. Il avait acquis une excellente clientèle, alternant selon les saisons entre Londres et une station de bains sur le continent. Il écrivit un traité sur la goutte, la maladie des gens riches. La plupart de ses malades bien payants avaient confiance en son habileté ; mais il regarda toujours sa vie comme une défection ; il n'avait pas accompli l'œuvre que jadis il s'était proposée. Tous ceux qui le connaissaient le trouvaient enviable de posséder une si charmante femme, et rien n'ébranla jamais cette opinion. Jamais plus Rosemonde ne commit d'imprudence compromettante. Elle continua simplement à rester douce dans son humeur, inflexible dans son jugement, toujours disposée à reprendre son mari et à le déjouer par d'adroits stratagèmes. Il lui résista de moins en moins, d'où Rosemonde conclut qu'il rendait enfin justice à la valeur de son opinion ; de son côté elle avait elle-même plus d'estime pour le mérite de son mari, depuis qu'il se faisait un beau revenu ; au lieu de la pauvre cage dont il l'avait

menacée dans Bride-Street, il lui en avait orné une, toute de fleurs et de dorures, faite pour l'oiseau de paradis auquel elle ressemblait.

En résumé, Lydgate fut ce que l'on appelle un homme heureux. Mais il mourut prématurément de la diphtérie, et Rosemonde épousa plus tard un médecin riche et d'âge mûr qui s'attacha tendrement à ses quatre enfants. Elle était fort gracieuse à voir avec ses filles, quand elle sortait dans sa voiture, et elle parlait souvent de son bonheur comme d'une récompense. Elle ne disait pas de quoi, mais elle entendait sans doute que c'était une récompense de sa patience avec Tertius dont le caractère avait toujours laissé à désirer. En effet, il lui échappa un jour dans les derniers temps une parole amère plus mémorable pour elle que les signes qu'il donnait de son repentir. Il l'avait appelée son basilic, et comme elle lui demanda ce que cela voulait dire, il lui répondit que le basilic était une plante qui avait fleuri merveilleusement sur la cervelle d'un homme assassiné.

Tandis que pour Lydgate Dorothée planait toujours au-dessus des autres femmes, et que Rosemonde elle-même conservait toujours le religieux soutenir de sa générosité, Dorothée ne rêvait aucunement d'être placée si haut, sentant qu'il y avait toujours quelque chose de mieux qu'elle eût pu faire, si elle avait été elle-même meilleure et plus instruite. Elle ne se repentit jamais d'avoir renoncé au rang et à la fortune pour épouser Will Ladislaw ; et c'eût été infliger à Will la plus grande honte comme la plus grande douleur que de s'en repentir. Ils étaient liés l'un à l'autre par un amour plus fort que toutes les influences qui eussent pu le détruire. Une vie que le sentiment n'eut pas remplie, aurait été impossible à Dorothée, et sa vie était en même temps remplie désormais par une activité bienfaisante, dont elle n'avait plus de peine à

découvrir et à se tracer la voie à elle-même. Will se donna avec ardeur et prit une part utile à la vie publique, en ces temps où l'on se mettait aux réformes avec l'espérance toute nouvelle, espérance bien diminuée de nos jours, d'un bien immédiat à réaliser. Il finit par être envoyé au Parlement par un collège de commettants qui paya les frais de l'élection. Dorothée n'eût rien pu souhaiter davantage (étant donné que des maux existaient) que de voir son mari engagé au fort de la lutte contre ces maux et de lui donner elle-même l'appui de sa tendresse d'épouse. Beaucoup de ceux qui la connaissaient estimaient que c'était grand dommage qu'une créature de tant de valeur personnelle eût été absorbée dans la vie d'un autre et ne fût connue dans un certain cercle que comme épouse et comme mère. Mais personne ne définit exactement en quoi elle aurait pu se distinguer, pas même sir James Chettam, qui se bornait à cette simple affirmation qu'elle n'aurait pas dû épouser Ladislaw.

Cette opinion du baronnet n'amena pas toutefois une séparation durable, et il y eut, dans la manière dont la famille se vit de nouveau réunie, quelque chose de caractéristique de la part de tous ceux qui y étaient intéressés. M. Brooke ne put résister au plaisir de correspondre avec Will et Dorothée ; et un matin que sa plume s'était remarquablement étendue sur les perspectives de la réforme municipale, elle s'emporta jusqu'à leur adresser une invitation à venir à la Grange ; ceci une fois écrit, il n'y avait plus rien à y changer à moins de faire le sacrifice, à peine imaginable, de la précieuse lettre tout entière. Pendant les mois qu'avait duré cette correspondance, M. Brooke, en causant avec sir James Chettam, avait toujours eu soin d'insinuer ou de laisser supposer qu'il persévérait dans son intention d'annuler la substitution de ses biens ; et le jour où sa plume commit cette action hardie d'inviter les Ladislaw, il alla à Freshitt tout exprès

pour donner à entendre que cette démarche énergique s'imposait de plus en plus à ses yeux, comme précaution contre tout mélange de sang plébéien chez l'héritier des Brooke.

Mais on était au hall ce matin-là dans une grande émotion. Célia, une lettre à la main, pleurait silencieusement ; et quand sir James, peu habitué à la voir en larmes, s'informa avec inquiétude de quoi il s'agissait, elle éclata en plaintes telles qu'il n'en avait encore jamais entendu d'elle.

– Dorothée a un petit garçon. Et vous ne voulez pas me laisser aller auprès d'elle. Et je suis sûre qu'elle voudrait me voir. Elle ne saura pas s'y prendre avec le baby, elle fera les choses tout de travers. Et on a cru qu'elle allait mourir… Oh ! c'est affreux ! Supposez que ce fût moi et le petit Arthur, et qu'on eût empêché Dodo de venir me voir ! Je voudrais que vous fussiez moins cruel, James.

– Bon Dieu ! Célia, dit James très affecté, que désirez-vous ? Je ferai tout ce que vous voudrez. Je vous conduirai à Londres demain, si c'est votre désir. Et Célia le désira.

M. Brooke arriva sur ces entrefaites, et rencontrant le baronnet dans la propriété il se mit à causer avec lui, ignorant les nouvelles que sir James, pour quelque raison particulière, ne tenait pas à lui communiquer tout de suite. Mais lorsqu'il fut de nouveau question de la substitution des biens :

– Mon cher monsieur, dit sir James, ce n'est pas à moi à vous dicter votre conduite. Tout ce que je sais, c'est que pour ma part, je laisserais cela en paix. Je laisserais les choses comme elles sont.

M. Brooke fut si surpris qu'il ne se rendit pas compte immédiatement du soulagement qu'il éprouvait à n'avoir plus besoin de rien faire de particulier à cet égard.

Les sentiments et le désir de Célia devaient amener sir James à une réconciliation avec Dorothée et son mari. Là où les femmes s'aiment, les hommes apprennent à étouffer leur antipathie mutuelle. Sir James n'aima jamais Ladislaw et Ladislaw préféra toujours se trouver avec sir James autrement que dans le tête-à-tête. Ils étaient sur un pied de tolérance réciproque qui ne les mettait vraiment à l'aise que lorsque Dorothée et Célia étaient là.

Ce fut dorénavant chose entendue que M. et mistress Ladislaw feraient au moins deux visites par an à la Grange, et peu à peu une petite bande de cousins vint de Freshitt jouer avec les deux cousins en visite à Tipton, aussi bien que si le sang de ces deux derniers eût été absolument irréprochable.

M. Brooke parvint à une longue vieillesse, et son domaine passa en héritage au fils de Dorothée, qui, l'âge venu, aurait pu représenter Middlemarch au Parlement, mais qui en déclina l'offre, pensant que ses opinions auraient moins de chance d'être étouffées, s'il n'y entrait pas. Sir James ne cessa jamais de considérer le second mariage de Dorothée comme une erreur ; et le fait est que cette opinion resta la tradition commune à Middlemarch. Dorothée y fut représentée à une plus jeune génération comme une belle jeune fille qui avait épousé d'abord un clergyman malade, assez vieux pour être son père, et qui, un an à peine après sa mort, renonça à ses biens pour épouser un cousin sans fortune et sans naissance, assez jeune pour être le fils de son premier mari. Ceux qui n'avaient pas connu Dorothée faisaient ob-

server qu'elle n'avait pas dû être la charmante femme que l'on disait, sans quoi elle n'aurait épousé ni l'un ni l'autre.

Certainement ces actes décisifs de sa vie ne furent pas idéalement beaux. Ils furent le résultat complexe d'une jeune et noble impulsion luttant au milieu des conditions d'un état social imparfait, dans lequel les grands sentiments prennent souvent l'aspect de l'erreur et la grande foi l'aspect de l'illusion. Il n'y a pas de créature humaine dont la conscience soit assez forte pour n'être pas grandement influencée par ce qui l'entoure. Une nouvelle sainte Thérèse n'aura guère l'occasion de réformer une vie conventuelle, pas plus qu'une nouvelle Antigone ne dépensera son héroïque piété en bravant tout pour l'amour de la sépulture d'un frère : le milieu dans lequel leurs ardentes actions ont pris corps a pour toujours disparu. Mais nous, gens obscurs, avec nos paroles et nos actions de tous les jours, nous préparons à un grand nombre de Dorothées des vies où il pourra se rencontrer des sacrifices bien autrement tristes que celui de la Dorothée dont nous connaissons l'histoire.

Pour ne point rayonner au loin, son cœur, formé dans un si noble moule, ne conserva pas moins toujours ses beaux et lumineux élans. Sa nature, débordante comme cette rivière dont Cyrus brisa la force, se répandit en canaux qui n'eurent pas de grands noms sur cette terre. Mais l'influence des vertus de son être agit profondément sur ceux qui l'entouraient : car le bien croissant de la terre dépend en partie d'actes non historiques ; et si les choses ne vont pas aussi mal pour vous et pour moi qu'elles eussent pu aller, remercions-en pour une grande part ceux qui vécurent fidèlement une vie cachée et qui reposent dans des tombes que personne ne visite plus.

FIN DU TOME SECOND

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Mai 2015

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Jean-Marc, MichelB, PatriceC, Coolmicro.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.